

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

Cum permissu Superiorum

© Religieuses de l'Assomption
Maison Générale
17, rue de l'Assomption
75016 Paris
Année 2005
ISBN : 2-7549-0056-X

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME IV
1880-1882

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

INTRODUCTION

Ce quatrième volume des Chapitres de mère Marie-Eugénie de Jésus regroupe les années 1880 (28 Chapitres), 1881 (38 Chapitres), 1882 (35 Chapitres). Tous ces Chapitres ont déjà été édités. Ils sont repris ici selon la méthode exposée dans les volumes précédents¹.

Les Chapitres du 24 février et du 3 mars 1882 figurent dans un cahier de l'écriture de mère Marie-Catherine de l'Enfant Jésus (série MO1 G-A5) avec, de la main de mère Marie-Eugénie, des corrections plus ou moins importantes. Elles sont reportées ici dans le texte et indiquées en note.

* * * *

Depuis janvier 1879, les élections ont orienté la République nettement vers la gauche, entraînant l'expression de l'anticléricalisme. En mars, les projets de loi de Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique, ont suscité l'inquiétude des Congrégations religieuses.

En 1880, cette inquiétude s'accroît avec l'adoption, en mars, de deux décrets touchant les jésuites et les Congrégations non autorisées. Dans un délai de trois mois et sous peine d'expulsion, les premiers devront se dissoudre et les secondes auront à demander l'autorisation du gouvernement, dont on pressent qu'elle ne sera pas donnée.

1. Dans les notes chronologiques, les faits de la vie de mère Marie-Eugénie, les événements de la Congrégation, la relation au père d'Alzon constituent le fond de chaque année. Les événements généraux de l'Église, ceux qui concernent le diocèse de Paris, les Supérieurs ecclésiastiques et leur action, les Congrégations Assomption et la famille de mère Marie-Eugénie sont notés en retrait. Les événements politiques sont notés en retrait et en italique.

En face d'un avenir incertain, la crainte se perçoit en plusieurs Chapitres de mère Marie-Eugénie. Cependant, les pensées de foi, la confiance en la Providence, l'esprit de louange, le désir d'union à notre Seigneur, l'amour et le service de l'Église dans la fidélité à la vocation, sont des constantes durant cette année difficile.

Cette même année 1880, le père d'Alzon a 70 ans. Sa santé décline, la mort se laisse pressentir. Ses religieux sont persécutés, l'œuvre de sa vie paraît menacée. La retraite de mère Marie Eugénie à Nîmes, en novembre, est une étape importante qui lui permet de voir le père une dernière fois, dans l'émotion mutuelle, et de revivre en pensée une longue relation dont ne subsiste que le meilleur « en face de l'éternité ». Le 21 novembre, c'est « l'ultime passage en Dieu », dans l'abandon de soi-même. Les jours suivants, les assumptionnistes seront expulsés de Nîmes, comme ils l'ont déjà été de Paris.

S'il n'y a pas de Chapitre autour de cette mort, puisque mère Marie-Eugénie est à Nîmes, c'est dans les *Notes Intimes* (n° 239/01) et dans la correspondance que l'on retrouve les événements et les sentiments qu'ils ont suscités (Cf. *Partage-Auteuil* n°s 29 et 30, 1980 ; et n° 78, 2004-2005).

En 1881, le temps de Pâques est troublé par une loi demandant aux Congrégations une déclaration de biens. En juin, les lois obligent les directeurs et les enseignants des écoles publiques ou privées à passer le « brevet de capacité ». Si cette disposition nous semble normale aujourd'hui, à l'époque elle apparaît comme une exigence face à la vie religieuse et le point de départ d'autres limitations. Jusqu'alors, une « lettre d'obédience » de la part de la supérieure suffisait pour donner mission d'enseignement. Les sœurs se présentent aux examens, qu'elles réussissent généralement.

Cette année comporte une série de Chapitres sur la Passion et la Résurrection, sur la dévotion au Sacré-Cœur et au Précieux Sang, sur la vie intérieure et la prière, sur la vie apostolique, sur la vie de communauté et son ascèse.

Parmi d'autres Chapitres sur la Sainte Vierge, celui du 19 août 1881 est le seul ayant pour titre « Le mystère de l'Assomption ». C'est une méditation sur le désir de Dieu, toujours plus grand en Marie, et sur son accomplissement. Enchâssé au cœur de cette année, il jette sa lumière sur la route à suivre, à l'exemple de la Vierge, « pour être ses filles ».

L'année 1882 est marquée par les conséquences des lois précédentes : déclarations à faire, examens à préparer, incertitude face aux orientations du gouvernement. En mars, la loi Jules Ferry instaure « un enseignement primaire gratuit, laïque et obligatoire » – ce qui suscite une attitude de résistance à travers le développement de catéchismes et d'œuvres pour la jeunesse.

Pour affermir le Règne de Dieu dans la société, l'œuvre des pèlerinages, créée par les Pères de l'Assomption, prend de l'importance. Sous la conduite du père Picard, a lieu le premier départ pour Jérusalem d'un « pèlerinage de prière et de pénitence », composé d'un millier de personnes.

À Auteuil, le cinquième Chapitre général qui se tient au mois d'août étudie surtout la situation des communautés de France et réfléchit sur la conduite à tenir.

Au début de l'Avent, mère Marie-Eugénie invite les sœurs à prier et à travailler ardemment « pour l'avènement du règne de Jésus-Christ » : *Il ne faut pas se lasser de le demander, même dans un temps comme le nôtre où l'insolence de la négation semble monter vers Dieu.*

C'est toute l'orientation de ces années.

Sr Thérèse-Maylis
Archiviste
2002-2005

ANNÉE 1880

- 3 avril : Départ de mère Marie-Eugénie pour les visites du Midi.
- 6 avril : Arrivée à Cannes.
- 9-17 avril : Nice. À nouveau Cannes jusqu'au 20 avril et départ pour Montpellier.
- 7 mai : Retour à Auteuil.

Perspectives de dissolution et d'expulsion des Congrégations religieuses.

- 10 août : Le père d'Alzon annonce à Marie-Eugénie sa retraite du 15 au 30... *afin de me préparer à mes 70 ans. Après quoi...*
- 19 août-11 septembre : Mère Thérèse-Emmanuel visite les maisons d'Angleterre.

On offre à mère Marie-Eugénie un couvent près de Burgos. Elle est prête à le laisser au père d'Alzon, comme refuge pour les novices en cas d'expulsion.

D'autre part, proposition de fondation au Chili.

- 15-24 septembre : À Auteuil, retraite de la communauté prêchée par le père Rollin S.J.
- 4-7 octobre : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier.
- 23 octobre : Inquiétude pour la santé du père d'Alzon.
- 29 octobre : Grandes inquiétudes pour les Pères de l'Assomption. Des expulsions de religieux ont eu lieu en province.
 - 5 novembre : Les Pères de l'Assomption sont expulsés de la rue François I^{er}, à Paris.
- 8 novembre : Mère Marie-Eugénie part à Nîmes, espérant revoir le père d'Alzon.
- 11 novembre : Elle commence sa retraite.
- 14 novembre : Elle voit le père d'Alzon très malade et reçoit sa bénédiction.

21 novembre, en la fête de la Présentation de Marie,
mort du père d'Alzon.

- 24 novembre : La chapelle de la rue François I^{er} étant fermée, le service de Requiem a lieu à Auteuil.
 - 25 novembre : Le père Picard est élu Supérieur Général des Pères de l'Assomption.
- 29 novembre : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil après trois semaines d'absence.
 - Décembre : Les Pères de Nîmes, expulsés, partent pour l'Espagne.
- 11 décembre : Les jeunes Pères de Paris font leurs adieux à Auteuil avant de les rejoindre.

4 janvier 1880

IL FAUT S'ÉLEVER AU-DESSUS DE TOUTES LES CHOSES DE LA TERRE
PAR LA VERTU D'ESPÉRANCE

Mes chères filles,

Au commencement d'une année qui peut présenter des craintes sur ce qui se passera², où aussi on peut et on doit attendre de Dieu les biens qu'il peut nous accorder, les miséricordes qu'il peut exercer envers nous, quelque chose me porte à vous parler de l'espérance chrétienne.

L'espérance est une vertu, et une vertu théologale. Le principe en est imprimé dans notre âme. C'est une des vertus que nous ne pouvons pratiquer que parce que Dieu nous en fait la grâce. Elle est en quelque sorte entre le ciel et la terre, si elle est pratiquée dans toute son étendue. Tout le monde désire avoir une grande espérance, mais on ne la regarde pas assez sous ce côté que je veux développer aujourd'hui et qui est celui de la vertu.

La première disposition dans laquelle il faut se fortifier à l'égard de l'espérance, c'est l'attente du salut éternel. Cette attente doit être en nous ferme, confiante et basée sur Dieu seul. Ce n'est pas sur ce que nous avons fait qu'il faut nous appuyer, mais sur la grâce de Dieu et sur les mérites infinis du sang précieux de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est précisément ce qui rend notre espérance ferme, mais elle doit être en même temps sans présomption, c'est-à-dire que nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour nous mettre dans la voie du ciel, et prier souvent pour obtenir la persévérance finale.

2. Perspective de dissolution et d'expulsion des Congrégations religieuses.

Voilà ce qui, dans la vertu d'espérance, regarde le salut éternel qui est le point essentiel : tout attendre de Dieu et de Jésus-Christ, prier sans cesse pour obtenir la persévérance finale, se mettre de la manière la plus généreuse et la plus absolue dans la voie qui conduit au ciel, avoir une espérance qui ne connaît point de découragement. Alors on peut dire avec David : *Quand bien même, ô mon Dieu, tu me conduirais jusque dans les ombres de la mort, j'espérerais encore en toi*³.

Dans quelque état que nous soyons, dans la consolation, dans l'épreuve, dans la tentation, toujours il faut tout attendre de Jésus-Christ, mais aussi, comme le disait le père Deplace, il faut toujours tout lui donner.

Voilà le premier point de l'espérance. Il y a un autre côté qui se trouve dans la pratique plus habituelle de la vie. C'est que pour avoir une grande espérance, il ne faut pas prendre son appui dans les choses temporelles. Si on regarde dans son âme, ce n'est pas si facile que cela paraît d'abord. Tous, tant que nous sommes, nous sommes portés à prendre notre appui dans une chose ou dans une autre. La sainte Église, dans l'office des confesseurs non pontifes, dit à leur louange qu'ils ne sont pas allés après l'or, c'est-à-dire qu'ils ont bâti non sur le premier de tous les biens temporels, qui est la possession et le bien-être, mais sur la pierre ferme qui est Jésus-Christ.

Mais il n'y a pas que la possession de l'or. Il y a d'autres choses dans lesquelles on prend un appui. Il faut regarder au-dedans de son âme si on en est détaché, si on aime la pauvreté qui est la vertu corrélative de l'espérance. D'abord la pauvreté extérieure dans toutes ses conséquences, dans tous ses effets, dans tous les dépouillements et toutes les privations qui peuvent vous être demandés par Dieu. Notre Seigneur n'a pas eu où reposer sa tête. Si, par la persécution, nous sommes réduites à la même situation, c'est alors que l'espérance devra s'exercer. Nous devrions être si détachées des choses temporelles que ce qu'on nous ôtera ne soit pas l'objet d'une attache.

Voulons-nous juger où nous en sommes à ce point de vue ? Regardons dans notre vie ordinaire. Sommes-nous prêtes à changer facilement de maison, à être envoyées à l'autre bout du monde, à

3. Ps 22, 4.

quitter tout ce qui est à notre usage ? Avons-nous appris cette grande leçon de l'indifférence ? Sommes-nous disposées à nous remettre entre les mains de Dieu, comme saint François d'Assise qui s'était dépouillé même de ses vêtements et qui se trouvait heureux, dans ce complet dénuement, de pouvoir mieux appeler Dieu son Père ? Il faut entrer dans ces dispositions, si on veut avoir une grande espérance, être comme l'oiseau dans les airs, comme les lis des champs, attendant tout de Dieu, ne tenant à rien ici-bas, se laissant enlever même les choses nécessaires, estimant toujours qu'on n'a pas perdu grand'chose tant qu'on n'a perdu que des biens temporels.

Voilà pour le temporel. J'ai voulu parler aussi pour le spirituel. Les uns se reposent (pas beaucoup parmi nous) sur une créature. C'est un confesseur, c'est une supérieure, c'est une personne sur laquelle ils s'appuient. D'autres se reposent sur certaines consolations intérieures, sur leurs lumières, sur leurs capacités, sur leurs emplois, sur une infinité de choses. Si elles leur étaient enlevées, ce serait un désespoir et une angoisse extrêmes.

Tout cela n'est pas Dieu : Dieu est plus que tout cela ; il ne faut pas prendre les moyens pour la fin, la fin est plus que les moyens. Remerciez Dieu qui vous les donne, et s'il vous les enlève, attendez autre chose de sa bonté. La vraie espérance, la vraie confiance en Dieu, consiste à être toujours, vis-à-vis de Dieu, comme est un enfant vis-à-vis de son père.

Quoi qu'il arrive, l'enfant est toujours confiant, il va toujours demander à son père tout ce dont il a besoin. Si son père le bat de verges, il revient se jeter dans ses bras. Il se laisse faire et, tant que son père lui reste, rien ne lui manque. Ainsi faut-il faire, si nous voulons avoir une vraie confiance en Dieu. Il faut, dans une espérance ferme, complète, sans attache, ne vouloir que ce que Dieu veut, ne prendre son repos ni dans les biens, ni dans les choses, ni dans les personnes. Mais prendre son repos en notre Seigneur Jésus-Christ qui nous destine la vie éternelle et qui ne nous manquera jamais.

J'arrive ainsi au troisième résultat de l'espérance, qui est la conformité absolue à la volonté de Dieu. Quand on a cette confiance en Dieu, on n'a pas seulement la soumission, mais la certitude que tout ce que Dieu fait est ce qu'il y a de meilleur pour nous. « J'étais bien ici,

on m'envoie ailleurs, c'est la volonté de Dieu, que Dieu soit béni ! J'avais des yeux, je travaillais, je passais ma vie à peindre, à dessiner. Je deviens aveugle : mon Jésus, comme je vous remercie ! Je serai plus recueilli, je pourrai m'unir davantage à vous. » Voilà ce qu'a dit M^{gr} de Ségur, quand il a perdu la vue. Tous les jours il remercie Dieu de ces deux choses : d'être aveugle et d'être prêtre. C'est une âme remplie d'espérance et de confiance en Dieu, à qui l'amour a rendu facile cette épreuve si grande.

Ce que j'ai dit de la vue, appliquez-le à tout. Appliquez-le à votre santé, à vos occupations, à vos affections, à votre honneur, à votre plaisir, et voyez jusqu'où l'espérance peut nous élever, quand elle nous jette entre les bras de Dieu comme entre les bras d'un père plein d'amour.

C'est une grâce, une consolation qu'une grande espérance et une entière confiance en Dieu, mais c'est aussi une vertu. Si elle est déposée en nous par le baptême, il faut beaucoup d'efforts pour la rendre pure et parfaite. On a dit que les filles de l'Assomption doivent s'élever au-dessus de toutes les choses de la terre par la foi, l'espérance et l'amour.

Aujourd'hui nous parlons de l'espérance, un autre jour nous pourrions parler de la foi et de la charité, mais pour chacune de ces vertus, il faut toujours un travail de notre part. Dieu nous accorde les vertus, à condition que nous travaillions à les acquérir et que nous renoncions à tout ce qui peut les empêcher de se développer en nous.



18 janvier 1880⁴

L'AMOUR AFFECTIF ET L'AMOUR EFFECTIF

Mes chères filles,

Le but de toute vie religieuse est l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Au fond, si on se sépare du monde, si on embrasse les conseils de la perfection, c'est par l'amour et pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Il m'a donc semblé que c'était de cet amour qu'il fallait vous parler aujourd'hui dans cette belle fête du Saint Nom de Jésus. Je vous dirai seulement quelques mots pour vous rappeler que cet amour doit être à la fois affectif et effectif.

Quelquefois on ne sent pas l'amour de notre Seigneur avec autant d'ardeur qu'on le voudrait. On se trouve comme tout refroidi au-dedans. Il semble que l'on n'avance pas dans l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, et l'âme s'en inquiète. Je vous dirai tout d'abord que, quand on éprouve l'amour affectif, c'est que notre Seigneur daigne se faire sentir à l'âme. La grâce fait pour ainsi dire tout, l'âme n'a qu'à se laisser porter et *il est bien porté celui que la grâce porte*, dit l'*Imitation*. Mais on n'est pas toujours porté, il faut aussi marcher.

Saint François de Sales, dans son langage charmant, disait que les parents de la Sainte Vierge, quand ils la conduisaient au temple, la portaient dans leurs bras, mais que de temps en temps ils la mettaient par terre et prenaient plaisir à lui voir former ses petits pas. Ainsi, ajoute le saint, en est-il de l'âme que porte le Saint-Esprit. Il la porte bien pour l'amener dans des endroits où beaucoup de choses la

4. Fête du Saint Nom de Jésus.

conduiront à Jésus-Christ, mais ensuite, il veut qu'elle marche toute seule, et il prend plaisir à lui voir former ses petits pas.

Mais que peut-on faire pour arriver à avoir l'amour affectif ? D'abord et avant tout, il faut faire très souvent des actes d'amour de Dieu. Comme le dit sainte Thérèse, ils ont pour effet d'attendrir le cœur et de l'embraser. Donc très souvent et à propos de toutes choses, il faut faire des actes d'amour de Dieu.

Il y a d'autres moyens, les uns négatifs, les autres positifs, qui aident singulièrement l'âme à mettre l'amour de Dieu au-dessus de tout autre amour. Par exemple, quand on voit, quand on sent quelque beauté humaine de quelque ordre que ce soit, quand l'intelligence s'arrête à la beauté de la parole humaine, quand les yeux sont frappés de quelque beau spectacle, si l'âme s'habitue à remonter aussitôt à celui qui est l'auteur de toute beauté, à celui qui a fait tout ce qui est beau sur la terre et qui l'emporte sur toute beauté créée, elle agrandit en elle le sentiment de l'amour divin.

Les saints ont beaucoup fait cela. Quand ils voyaient une belle fleur, un beau lever de soleil, ils remontaient vers Dieu et lui disaient : « Quelle beauté est la vôtre, ô mon Dieu, vous qui avez mis dans ces choses terrestres, qui sont pourtant si belles, à peine un reflet de votre beauté admirable ! » Quand ils rencontraient des âmes élevées, de belles intelligences, ils se retournaient vers Dieu et lui disaient : « Tout cela vient de vous, ô mon Dieu ; mais combien les sentiments de votre cœur, les pensées de votre intelligence dépassent tout cela ! » De même toute beauté intellectuelle leur rappelait le Verbe de qui est venue toute illumination répandue en ce monde.

En faisant ainsi, nous prendrions l'esprit de saint Augustin. Lui qui avait une si vaste intelligence, un esprit si profond, était toujours à considérer cette *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle* qui est Dieu. De toute beauté intellectuelle et humaine, il remontait à l'amour, à la vérité, à la sainteté, à la grandeur de Jésus-Christ. Aussi disait-il que, si on présente Jésus-Christ à une âme, on l'attire, comme on attire un enfant en lui présentant ce qu'il désire⁶. Le Verbe, le Fils de Dieu descendu sur la terre, était l'objet constant des

5. Cf. *Confessions* X chapitre 27 verset 38.

6. Cf. saint Augustin, *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*.

contemplations de son intelligence, des affections de son cœur, des désirs de sa volonté. Vous comprenez, mes sœurs, qu'on augmente l'amour affectif en soi quand, à propos de tout ce qui peut être sur la terre l'objet d'une louange, d'une affection, d'une admiration, on remonte à celui qui est infiniment plus admirable, plus parfait, plus beau, plus aimable.

J'ajouterai qu'on augmente en soi l'amour affectif d'une autre façon. Ceci dépend beaucoup des dispositions particulières de chaque âme. En général, le cœur qui est disposé à aimer notre Seigneur, est disposé aussi à aimer quelque chose sur la terre. Ce serait un singulier cœur que celui qui, ouvert pour Jésus-Christ, serait fermé pour toutes les choses de la terre. Il doit être capable de sentir quelque chose, mais toutes les fois que ce sentiment se porte sur une créature, il faut mettre Jésus-Christ entre soi et cette créature.

Je suppose qu'on soit sensible à la souffrance. Voir souffrir une personne que l'on aime est une chose qui saisit le cœur très vivement. Eh bien, quand on est sous cette impression, il faut penser à ce que Jésus-Christ a souffert pour nous. Il faut se représenter les souffrances de sa Passion qui, humainement parlant, ont dépassé tout ce que l'on peut s'imaginer.

À quoi peut-on encore être sensible ? À une séparation, à l'éloignement d'une personne qui vous est chère. Eh bien, il faut se dire : sur la terre, je suis séparée de Jésus-Christ, et c'est cette séparation qui doit m'être le plus sensible. Depuis que Jésus-Christ est remonté au ciel, l'Église est dans un état de veuvage, comme le dit notre Seigneur lui-même en réponse à ceux qui lui demandaient pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas⁷.

On attribue très particulièrement cet état à l'âme religieuse. En effet, celui avec lequel elle veut vivre, elle ne le possède pas, elle l'attend, elle ne le voit que voilé, elle ne lui parle que d'une manière mystérieuse. Avec Jésus-Christ, elle n'a pas encore les entretiens auxquels elle pourrait prétendre. Si l'on s'habitue ainsi, dans toutes les affections, dans toutes les émotions, dans toutes les impressions vives, à se reporter vers notre Seigneur, on augmente en soi l'amour affectif.

7. Cf. Lc 5, 33-34.

On peut l'augmenter encore d'une autre façon, c'est en se représentant les sentiments que tous les saints ont eus pour notre Seigneur Jésus-Christ.

Pie VI a approuvé des litanies qui consistent à demander à Dieu la perfection de l'amour qu'ont eue les saints. Ces litanies ne sont pas nécessaires ; mais une âme peut profiter beaucoup si elle s'occupe en certains moments de l'amour que la Madeleine a eu pour Jésus-Christ ; si en d'autres temps elle s'occupe de l'amour que saint Pierre a eu pour Jésus-Christ, de l'amour que saint Paul a eu pour Jésus-Christ, de l'amour que saint Jean a eu pour Jésus-Christ. Dieu a fait cette merveille, que la forme d'amour des saints est une création particulière pour chacun d'eux, de sorte que l'amour de l'un n'est pas l'amour de l'autre. Vous pouvez donc prendre tantôt l'amour de la Sainte Vierge, tantôt l'amour de saint Joseph, tantôt l'amour des saints apôtres, des disciples, des saintes femmes, de sainte Cécile, de sainte Agnès, de sainte Gertrude, de saint Dominique, de saint Benoît, etc.

Vous comprenez que, vivant dans cette atmosphère, occupant votre esprit de cette merveille qu'est l'âme d'un saint, vous entrerez un jour dans cet amour que vous demandez à Dieu de vous accorder, et vous augmenterez dans vos âmes l'amour affectif.

J'arrive maintenant à l'amour effectif. En quoi consiste-t-il ? À faire tout ce qui plaît au Bien-Aimé, et par conséquent, avant tout, à ôter de soi tout ce qui lui déplaît, c'est-à-dire tous les restes des sept péchés capitaux, tout ce qui est inclination propre. Si vous voulez que l'amour affectif grandisse en vous, il faut faire grandir l'amour effectif, en faisant ce qui plaît à Dieu, en ôtant de votre âme ce qui lui déplaît. *Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux⁸, a dit notre Seigneur, et encore : Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime⁹.*

Comment pouvons-nous avoir cette marque de l'amour ? C'est en faisant la volonté de Dieu à chaque instant, dans toutes nos occupations, en cherchant toujours ce qui lui plaît, en retranchant de notre âme tout ce qui lui déplaît, tout, jusqu'à un geste, jusqu'à une

8. Mt 7, 21.

9. Jn 14, 15.

parole en temps de silence, en faisant que chacune de nos actions, suivant saint François de Sales, soit un oui perpétuel à Dieu.

Vous voyez par là que l'amour affectif et l'amour effectif grandissent ensemble. Pour que l'amour affectif soit vrai et ardent, il faut que partout, à l'oraison, dans nos rapports mutuels, vis-à-vis des enfants, dans nos occupations, en toutes choses et à tout instant, nous fassions ce que Dieu veut et nous ne cherchions qu'à lui plaire.

C'est pour cela que je suis passée de l'exemple des saints à l'amour effectif. Quand nous entrons dans le cœur de saint Pierre, de saint André, de saint Jean, des grandes vierges martyres, des grands saints qui ont fondé les églises, etc., nous y voyons les affections vives, les saintes flammes de l'amour affectif ; mais jamais nous ne voyons cela sans les œuvres qui y correspondent, sans une grande pureté d'action et d'intention, sans une extrême fidélité dans les plus petites choses, sans le retranchement généreux de tout ce qui ne plaisait pas à notre Seigneur.

Je ne crois pas pouvoir vous dire quelque chose de mieux approprié à la fête du Saint Nom de Jésus. Ce nom est tout puissant, nous devons l'avoir souvent sur les lèvres pour nous prémunir contre les dangers et nous fortifier.

Dans la légende¹⁰ que nous avons avant-hier à l'Office, on disait que saint Antoine répétait souvent à ses moines qu'il n'y avait pas d'arme plus puissante contre le démon qu'un ardent amour pour notre Seigneur Jésus-Christ. Pour nous aussi, dans les épreuves de la terre qui viennent du démon, épreuves des révolutions, épreuves de la méchanceté des hommes, épreuves des tentations, voulons-nous ne pas nous laisser abattre ? Soyons animées d'un grand amour pour notre Seigneur Jésus-Christ, tâchons de gagner tous les jours de nouvelles délicatesses dans l'amour de notre Seigneur. Alors nous serons plus fortes contre le monde, parce qu'il ne peut rien contre ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que le répètent sans cesse les saintes Écritures.



10. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

25 janvier 1880

MÉDITER LES PAROLES DE L'OFFICE

Mes chères filles,

Nous célébrons ces temps-ci la fête de beaucoup de martyrs, et il est bon quelquefois, pour avoir plus de dévotion à l'Office, de méditer les diverses parties dont il se compose, par exemple, les hymnes, les oraisons, de sorte que, ensuite, quand on répète cette hymne, cette oraison, on ait une dévotion particulière. Qui d'entre nous n'a pas médité un passage de l'*Ave maris stella*¹¹, ou toute autre de ces prières que nous avons si souvent sur les lèvres ?

J'ai remarqué ces jours-ci une belle parole dans l'hymne de l'Office pour un seul martyr : *Dieu qui es le sort, la couronne et la récompense de tes soldats.*

Sort, c'est-à-dire qu'il y a eu choix, un sort jeté sur cette âme pour qu'elle soit appelée au martyre. Dans un autre sens, *sort* veut dire aussi que Dieu, qui devient la couronne et la récompense du martyr, avait été son sort et sa part ici-bas, c'est-à-dire que le martyr, ayant suivi le chemin ouvert par Jésus-Christ, ayant partagé sa vie, son sacrifice et ses souffrances, est arrivé à être couronné.

Si nous rapprochons cette pensée de la destinée d'une vierge consacrée à Dieu, nous verrons qu'on peut lui appliquer cette parole : son sort ici-bas doit être Jésus-Christ, la vie de Jésus-Christ, non pas peut-être dans le dernier sacrifice du Calvaire ; mais son sort ici-bas doit être de suivre Jésus-Christ. Il l'a choisie pour qu'elle lui ressemble

11. *Salut, étoile de la mer* : hymne des Vêpres du commun de la Sainte Vierge.

dans ses pensées, dans ses habitudes, dans sa conduite, dans sa vie, enfin pour qu'il s'imprime en elle un caractère auquel on reconnaisse que le choix de Jésus-Christ est tombé sur elle et qu'il se l'est appropriée. En outre le sort, la part, la consolation, le trésor d'une vierge consacrée à Dieu doit être Jésus-Christ. Il ne faut pas qu'elle s'attache à d'autre consolation, qu'elle cherche un autre trésor. Il faut que Jésus-Christ ici-bas soit le sort qu'elle a choisi et vers lequel elle se retourne toujours.

C'est une grande chose que d'être vierge et consacrée à Dieu. Dans le monde il y a beaucoup d'âmes qui gardent la couronne de leur virginité. La consécration qui s'ajoute à cette virginité la conserve comme quelque chose de saint, de précieux jusqu'au jour de l'éternité, pour que Dieu lui-même en soit la récompense et la couronne. Je vous dis ces quelques mots seulement.

Méditez vous-mêmes quelquefois tantôt une partie de l'Office, tantôt une autre. Vous y trouverez certainement des pensées qui vous élèveront de la terre ; et ce sera très assomptiade de puiser dans votre Office le principe de votre dévotion.



15 février 1880¹²

CHERCHER PENDANT LE CARÊME COMMENT
NOUS DEVONS SORTIR DE TOUT CE QUI EST TERRESTRE

Mes chères filles,

Nous lisions au commencement du Carême la célèbre parole de Dieu à Abraham qui est présentée comme le type, la forme et le moyen de la perfection : *Sors de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père*¹³. Les plus belles choses ont été écrites là-dessus. Bien que je n'aie pas la prétention de les dépasser ni de les reproduire, je me suis sentie pressée d'attirer votre attention sur cette belle parole.

Quand on entre en religion, la première chose qu'on fait, c'est de sortir de sa famille, de son peuple, de ses affections et de tout ce qui jusque-là constituait la vie. Mais ce n'est pas une chose faite une fois pour toutes : cette première séparation de ce qui remplissait la vie, le monde, la famille, toutes les habitudes qu'on peut avoir ici-bas, c'est une chose qui est toujours à recommencer, et souvent Dieu renouvelle au fond du cœur cette parole : *Sors, sors de ta terre, sors de ta parenté, sors de ton peuple*.

Qu'est-ce que cette terre ? C'est tout ce que nous avons de terrestre en nous. Il s'agit toute la vie de chercher à sortir de ce qui est terrestre pour s'élever aux choses surnaturelles et célestes. Il faut toujours faire effort, parce que nous portons en nous un élément terrestre qui est notre corps, formé du limon de la terre et qui nous entraîne vers les choses inférieures. *Sors de ta terre*, a dit Dieu à Abraham, et il a ajouté : *et de tes relations*.

12. 1^{er} dimanche de Carême.

13. Gn 12, 1.

On sort bien une première fois de ses relations quand on entre en religion. Mais bientôt on trouve d'autres relations, d'autres affections, d'autres créatures avec lesquelles on a des liens nouveaux. J'ai dit liens, et je l'ai dit à dessein, parce que c'est une chose qu'il faut éviter en religion. Nous pouvons bien connaître des créatures, les servir, en être servies, trouver en elles quelque chose qui nous porte vers Dieu. Mais nous ne devons pas être liées par elles. En les servant, en les connaissant, ce n'est pas un lien que nous devons contracter, c'est un service que nous devons embrasser.

Ceci est de toute la vie, il faut que l'âme s'exerce à sortir de ce qu'elle a connu, à en sortir par les pensées, par les affections et enfin par la réalité ; car dans toutes les relations qu'on peut former dans sa vie, il y en a qu'on entretient pour le service de Jésus-Christ, mais il y en a d'autres qu'on entretient par une inclination naturelle et qui s'entretiennent aussi vis-à-vis de nous par une inclination naturelle. Ce n'est pas là ce que Dieu demande pour la perfection de l'âme, ce n'est pas là ce que le Seigneur demandait dans l'ancien Testament, quand il disait au saint Patriarche : *Sors de ta terre, sors de tes relations, sors de ton peuple.*

Pour nous maintenant, notre peuple est le peuple religieux. Il ne faut pas en sortir. Il faut que nous n'ayons pas quelque chose de tellement humain que, même en religion, nous soyons attachées par les lieux. N'avez-vous pas vu dans la sainte Écriture que les enfants de Noé, qui devaient se répandre dans tout l'univers et aller coloniser toutes les terres du monde, voulurent, avant de se séparer, bâtir une grande ville et une tour qui s'élève jusqu'aux cieux ? Dieu vint, il vit leurs travaux et il se dit : « S'ils commencent à bâtir cette ville, ils voudront la continuer, ils resteront là, et ils ne feront pas mon œuvre ». C'est là une des raisons de la confusion des langues à la tour de Babel. Dieu descendit et confondit leurs langues, non seulement pour les punir de leur orgueil, mais encore pour les obliger à se diviser et à aller, suivant ses desseins, coloniser toute la terre et porter la race humaine sur tous les points du monde¹⁴.

14. Cf. Gn 11, 1-10.

Bâtir une grande ville était l'ambition des anciens. Voyez comme il est souvent question, dans l'histoire profane et sacrée, de Babylone, de Ninive et de telle autre ville qui avait des murailles de telle épaisseur, des tours, des chars, enfin où l'on tâchait d'être le mieux possible.

Transportons cela dans notre peuple religieux. Souvent Dieu veut que nous soyons le mieux possible là où nous sommes. Souvent Dieu veut que nous allions dans divers lieux pour son service, que nous soyons divisées. Si nous examinons bien, nous verrons que notre cœur a besoin de sortir de cette attache trop naturelle qui nous porte à nous occuper de fonder une grande ville bien commode où nous serions toutes ensemble. N'est-on pas quelquefois tenté de dire : « Ce serait si bien si nous avions une grande ville où nous pourrions vivre réunies ! » Ce n'est pas toujours la volonté de Dieu. La volonté de Dieu est que nous allions ailleurs faire connaître son nom et étendre son règne. La volonté de Dieu est que nous travaillions ailleurs pour donner à de jeunes âmes l'esprit de foi, l'esprit généreux, l'esprit très chrétien que nous devons porter en nous.

Ces choses ont été dites sous trente-six formes, et vous pouvez les méditer. Il y a encore bien des instructions à tirer de cette parole : *Sors !* Souvenez-vous surtout qu'il y a un appel de Dieu qui veut que nous montions toujours plus haut. À mesure que vous avancez dans la vie, laissez tout ce qui est derrière vous, ne regardez pas en arrière. Regardez en avant selon cette belle parole de saint Paul : *Oubliant ce qui est derrière moi, je tends vers le but de ma vocation en Jésus-Christ*¹⁵.

Nous ne pouvons pas, avec nos occupations et avec la faiblesse actuelle des tempéraments, faire beaucoup de mortifications afflictives pour le corps pendant le Carême. Mais vous savez ce que c'est que la mortification. C'est la mort aux choses inférieures, la mort à nous-mêmes, la mort à la vie naturelle qui est en nous, pour faire resplendir la vie de Jésus-Christ, déposée dans notre âme par la grâce.

Chaque jour pendant le Carême, essayons de sortir de ce peuple immense dont je n'ai pas parlé, de nos pensées, de nos sentiments, de nos recherches, de nos inclinations, de nos défauts. Essayons de sortir de ce triple peuple que nous portons en nous : peuple de la terre avec

15. Ph 3, 13-14.

le corps et ses inclinations et tout ce qui s'appelle l'amour du bien-être ; peuple des connaissances ; peuple des attaches, des satisfactions et de toutes ces choses dont il faut sortir par un effort continu.

Si nous nous laissons aller au courant de la nature, même en priant et en tournant nos regards vers Dieu, nous ne ferons pas grand-chose. Mettez dans une barque une personne qui priera et récitera dévotement son chapelet, mais si elle ne fait rien pour aller contre le cours du fleuve, il est clair qu'elle le descendra. Il faut donc travailler, chercher à s'élever, laisser ce qui est derrière soi et souvent avoir le courage de couper soit les câbles, soit les fils qui nous attachent aux créatures ou à nous-mêmes.

Je vous laisse cette belle parole que j'ai empruntée à la Genèse pour que, dans la prière et la méditation, vous cherchiez de quoi vous devez sortir, et pour que dans toute votre vie, vous soyez fidèles et généreuses à vous élever au-dessus de tout ce qui est terrestre.



22 février 1880¹⁶

MÉDITER QUELQUE PARTIE DE L'OFFICE
LE TE DEUM

Mes chères filles,

Je crois qu'il est utile de nous entretenir de temps en temps de quelqu'une des parties de l'Office pour exciter notre attention et notre dévotion. Depuis longtemps, je désire vous parler du *Te Deum*¹⁷. Ce cantique que l'Église met sur nos lèvres toutes les fois que nous ne sommes pas dans un temps de pénitence, était l'objet d'une si grande dévotion de la part des saints que, par exemple, saint Benoît, lorsqu'on commençait le *Te Deum*, quittait sa place et allait le long des stalles des frères, comme pour les exciter à la joie spirituelle et à une grande ferveur et dévotion pour le chanter. Le *Te Deum*, vous le savez, est le cantique de joie des chrétiens. Je veux attirer votre attention sur ceci, c'est que la joie des chrétiens est de commencer ici-bas ce qui se fera pendant toute l'éternité : la louange de Dieu.

Toute la première partie du *Te Deum* est consacrée à la louange. Nous confessons, nous admirons ce qu'est la Trinité dans l'unité, ce qu'est chacune des personnes divines dans sa grandeur, dans sa beauté, dans ses perfections. Voilà où est la vraie joie des chrétiens.

Puis tout à coup, après avoir loué Dieu dans la sainteté et l'unité de son essence, dans la Trinité de ses personnes, et cela en union avec les chérubins, les séraphins, tous les chœurs des saints, l'Église, se tournant vers notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a communiqué la connaissance de cette Trinité et de cette unité, qui nous a ouvert les

16. 2^e dimanche de Carême.

17. *À toi, Dieu, notre louange.*

portes de la gloire, lui dit : *Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur de la gloire*¹⁸ et elle s'occupe alors de tout ce que le Fils de Dieu a fait pour nous, descendant sur la terre dans le sein d'une Vierge et nous rachetant par son sang.

Toute la suite du *Te Deum* est comme un appel à la miséricorde de Dieu et excite la confiance dans le cœur des fidèles. Je ne sais pas si vous savez qu'un des saints les plus littéraires, saint Thomas d'Aquin, répétait, toutes les fois qu'il saluait le saint Sacrement, la dernière partie du *Te Deum*, prenant depuis ces paroles : *Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur de la gloire...*

Pour vous, mes sœurs, qui êtes si souvent aux pieds du saint Sacrement, vous pourriez quelquefois répéter ce *Christ, Fils du Dieu vivant, Seigneur de la gloire*, pour vous exciter à mieux adorer Jésus-Christ, vous adressant à ce roi de gloire, à ce maître de la gloire, à celui qui nous la donnera et qui nous en a ouvert les portes par son sang, par sa mort et par son sacrifice.

Faire ce que les saints ont fait, entrer dans leurs dévotions pour ce que l'Église met sur nos lèvres, est un grand moyen de sanctification et d'attention à la prière, pendant qu'on la récite. C'est pour cela que j'ai voulu dire ces quelques mots que vous pourrez ensuite méditer vous-mêmes.



18. *Tu Rex gloriæ Christe.*

29 février 1880¹⁹

SE FORMER À L'UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR
ET À SA DIVINE RESSEMBLANCE

Mes chères filles,

Il y a dans l'Évangile d'aujourd'hui, une parole que je vous engage à méditer, ou plutôt que je veux chercher à développer avec vous au point de vue de l'union avec Jésus-Christ : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe*²⁰, dit notre Seigneur. On pourrait donner à cette parole bien des sens qui regardent la vie humaine, mais je désire la considérer à un point de vue que nous avons souvent médité ensemble et sur lequel il faut toujours revenir.

Nous sommes, vous le savez, incorporés à notre Seigneur Jésus-Christ par le baptême, nous sommes un même corps avec lui. Jésus-Christ est la tête, nous sommes ses membres. L'Église de Dieu est le corps mystique de notre Seigneur Jésus-Christ, corps qui va se formant et se développant sur la terre et qui aura dans le ciel son complément et sa plénitude. Chacune de nous fait partie de ce corps mystique, elle en est un des membres. On comprend tout de suite que celui qui n'obéit pas à Jésus-Christ son chef, qui ne veut pas se laisser former comme il l'entend, va contre Jésus-Christ.

Notre Seigneur Jésus-Christ est venu sur la terre pour faire une œuvre, il a donné son sang pour racheter tous les hommes dans l'humanité malheureuse et pécheresse. Toutes les âmes qui l'ont voulu ont profité de cette Rédemption : car, selon la remarque de saint

19. 3^e dimanche de Carême.

20. Lc 11, 23.

Augustin, le sang de Jésus-Christ suffit abondamment à racheter toutes les créatures. Mais il y en a un certain nombre qui ne veulent pas du salut qu'il apporte, et Jésus-Christ rachète alors les élus. Qu'est-ce que les élus ? Ce sont ceux qui veulent être les membres du corps mystique de Jésus-Christ, qui veulent bien travailler avec lui, qui veulent se mettre sous son influence, de manière à lui ressembler et à vivre de lui.

Si on se représente un homme enfoncé dans un marais où il aurait trouvé la mort, et si, par une hypothèse impossible, on supposait que, les pieds de cet homme s'attachant à ce marais, il y prenne racine, produise des branches et devienne en quelque sorte d'une nature inférieure qui vit de la terre et s'attache à elle, on trouverait que c'est quelque chose d'effrayant. C'est pourtant ce que fait l'homme qui, au lieu de poser seulement ses deux pieds sur la terre, reçoit les influences de la terre, laisse monter en lui toutes les inclinations et tendances terrestres et laisse la vie inférieure se développer en lui et sortir de lui. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent comme cela !

Mes sœurs, ne reste-t-il pas toujours en nous certaine tendance terrestre, quelque chose de plus que ce qu'il faut pour poser seulement le pied sur la terre ? Sommes-nous comme l'oiseau sur la branche ? Peu importe à l'oiseau que la branche se casse, n'a-t-il pas des ailes ? Combien parmi nous ont encore quelque chose qui vient de la terre, tout ce qui est orgueil, tout ce qui est des inclinations inférieures que nous partageons avec les bêtes ! Car, quand on étudie les bêtes, on voit qu'elles ont du ressentiment, de la colère, de la jalousie et un certain nombre d'inclinations inférieures qui nous sont communes avec elles.

Eh bien, mes sœurs, pour vivre incorporé avec notre Seigneur Jésus-Christ, pour dépendre de lui, il faut se séparer, quitter tout ce qui est de la terre, n'accepter aucune influence de ce côté. Il faut surtout se mettre sous l'influence de celui qui est notre Père, écouter sans cesse sa parole, se tourner sans cesse vers lui, chercher sans cesse à lui ressembler.

Chacune de nous doit être quelque chose de notre Seigneur. Quoi ? C'est une question qu'il faut souvent se poser. Il faut se dire : dans l'éternité, je dois être quelque chose du corps mystique de Jésus-Christ ; mais qu'est-ce que Jésus-Christ m'a donné pour cela ?

Qu'est-ce qu'il me demande ? Suis-je propre à être comme la main, comme le pied, comme le cœur de l'Église ? Vous savez qu'on dit des religieuses qu'elles sont destinées à être placées dans le cœur de Jésus-Christ par l'adoration, la prière, l'amour et les sentiments élevés. Enfin y a-t-il en moi quelque chose qui puisse ressembler assez à ce parfait original, pour qu'il me reconnaisse un jour comme appartenant à son corps mystique ?

Pour une religieuse, il y a une union étroite à chercher. Elle doit remplir son cœur, sa volonté, ses actions, du saint Évangile et de l'esprit de celui qui est venu l'apporter. Elle doit voir Jésus-Christ dans ses mystères, chercher ce qu'elle doit le plus reproduire dans sa vie suivant l'attrait que Dieu lui donne. Il y a des âmes qui ont une grande dévotion à la Passion de notre Seigneur ; d'autres, à la sainte Enfance, à la vie cachée ; quelques-unes, à la voie de persécution de notre Seigneur. Plusieurs aiment à le suivre dans sa vie publique, pendant laquelle il ne cherchait que la gloire de son Père et ne faisait que la volonté de son Père.

Partout il portait le salut, annonçant les voies pour aller à Dieu. Il vivait dans une telle pauvreté qu'il n'avait pas même où reposer sa tête. Il faisait l'éducation des apôtres, des soixante-douze disciples et de ces femmes pieuses et dévouées qu'il enseignait et qu'il formait. Pourquoi Madeleine était-elle aux pieds de notre Seigneur, écoutant ses paroles, si ce n'est parce qu'il lui révélait les mystères du royaume des cieux ? C'est ce qu'il fait avec nous, mes sœurs, d'abord par ce que nous entendons, par ce qui nous est enseigné, et aussi par ce qu'il nous dit au fond du cœur.

Dieu nous a destinées chacune à porter la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ d'une manière particulière. Comme il faut donc s'empresse de la former en soi et craindre de perdre son temps dans des choses vaines, dans des choses de rien, dans les petites occupations de cette vie ! Nous ne savons pas combien de temps nous est donné pour accomplir ce grand travail, il est donc important de ne pas perdre une minute ; et il faut bien employer l'oraison, le travail, les occupations de la vie religieuse, le silence, le saint Office, et tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, peut nous faire entrer dans les desseins de Jésus-Christ.

Nous avons vu des sœurs mourir jeunes et être arrivées à une ressemblance visible avec Jésus-Christ. Une, entre autres, très chère à notre souvenir²¹, était arrivée à cette ressemblance par la patience, la douceur, la charité. Vous le savez, son grand souci dans sa dernière maladie était d'acquiescer tous les degrés d'amour auxquels elle aurait pu atteindre dans une vie plus longue. « Toute ma prière, disait-elle, est de demander à notre Seigneur de me donner tous les degrés d'amour dont je suis capable. » En s'attachant à notre Seigneur par amour, elle s'attachait à reproduire en elle sa divine ressemblance.

C'est en le copiant par amour qu'on arrive à lui ressembler. Je ne sais plus quel est le saint qui disait : regarder Jésus-Christ, c'est déjà l'avoir comme modèle, c'est l'imiter, c'est faire ce qu'on peut pour que sa divine ressemblance s'imprime en nous. Le regarder avec les yeux du cœur, aimer avec lui, c'est se sanctifier avec lui et se transformer en lui.

Qu'est-ce que je veux vous dire par là, mes sœurs ? Il nous reste encore une partie du Carême. Employons-la très fidèlement pour ne pas perdre notre temps, pour ne pas nous laisser aller à la nature. Si la tentation vient, ne pas l'écouter, ne pas s'en préoccuper, ne pas vivre autour d'elle ni autour de soi-même. Vivre autour de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui nous devons travailler et aimer, afin que, quand il viendra pour nous couronner, il nous trouve incorporées à lui dans le baptême, dans la sainte communion et aussi dans la ferveur d'une vie qui aura été l'imitation de la sienne.



21. Sœur Marie-Catherine du Précieux Sang(1828-1870).

7 mars 1880²²

MÉDITER LE GLORIA IN EXCELSIS

EN QUOI CONSISTE LA PAIX APPORTÉE PAR LES ANGES – DEVOIRS
D'ADORATION, DE LOUANGE, D'ACTION DE GRÂCES À RENDRE À DIEU

Mes chères sœurs,

Il y a quinze jours, je vous ai dit quelques mots du *Te Deum*. Ayant le désir de vous parler de quelques-unes des hymnes et des prières de l'Église, il semblait juste de commencer par le *Te Deum*, puisque ce cantique d'action de grâces est attribué à saint Augustin et à saint Ambroise qui l'ont composé ensemble, après la grande grâce du baptême que Dieu avait donnée à saint Augustin. Je voudrais vous parler aujourd'hui d'une des plus belles prières qui existent, du *Gloria in excelsis*.

Le commencement de cette prière a été apporté du ciel sur la terre, et c'est tout le programme de la vie chrétienne. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime*²³.

Il n'y a de paix pour l'homme que quand il rend gloire à Dieu. Glorifier Dieu, le servir, l'aimer, voilà où se trouve la paix. Toute personne, même dans la vie parfaite, qui ne trouve pas encore la paix, ne la trouve pas parce qu'elle ne cherche pas assez la gloire de Dieu. Elle n'a pas encore assez tourné vers le haut ses pensées, ses désirs, ses affections. À mesure que l'on se tourne vers le haut, on trouve la paix promise par les anges aux âmes de bonne volonté.

On ne saurait trop se rappeler que c'est de la gloire de Dieu que procède la paix, c'est pourquoi les anges ont dit : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime*.

22. 4^e dimanche de Carême.

23. *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Lc 2, 14.

Deux grands Ordres de l'Église ont pris pour devise ce mot de *Paix*. L'Ordre de saint Benoît inscrit partout : *Pax*. Il l'inscrit surtout dans le cœur de ses enfants dont la vie calme et recueillie est une vie de paix ; et par le zèle de ses enfants, il fait l'œuvre apostolique en apportant la paix. L'Ordre le plus actif des temps modernes inscrit aussi en tête de tout ce qu'il adresse : *Pax Christi*. C'est l'Ordre le plus éprouvé, ce sont les jésuites. Ils ont la paix, puisqu'ils la donnent. Comment l'ont-ils, puisqu'ils sont sans cesse attaqués, poursuivis par la haine des méchants ?

Ils ont la paix de Jésus-Christ, parce qu'ils ne tiennent qu'à Jésus-Christ, parce qu'ils savent que le sort du disciple n'est pas au-dessus de celui du Maître, parce qu'ils marchent volontiers sur les traces de celui qui a marché avant nous dans la voie de la croix, de l'épreuve et du sacrifice, et qui a donné sa vie pour les âmes. Ils ont la paix, et ils la donnent aux autres par l'éducation, par la prédication, par le saint ministère et par une vie dépensée tout entière à communiquer au monde la paix de notre Seigneur Jésus-Christ.

Ayant dit cela, il faut retomber sur soi-même. Vous le savez, la devise de l'Ordre de saint Augustin est représentée par un cœur percé de la flèche du divin amour. C'est le cœur de l'homme donné à Dieu sans réserve, et trouvant là sa paix. S'il y a une épreuve, une souffrance, quelque chose à supporter, l'amour de Dieu le fait supporter.

Nous aussi, mes sœurs, nous devons trouver notre paix dans l'ardent désir de faire et de souffrir pour Dieu tout ce qui se présente. Nous devons donner sa doctrine à toutes les créatures avec lesquelles nous sommes en rapport, le faire aimer de toutes. La paix de notre Seigneur que nous devons apporter n'est pas une paix sans combat. Notre Seigneur a eu soin de nous en prévenir : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*²⁴, nous dit-il. Quel est ce glaive ? C'est le glaive de la séparation et du sacrifice.

Les enfants que nous avons à former nous donnent l'occasion d'apporter cette paix qui coûte, cette paix qui n'est pas de la nature, mais de la grâce, cette paix qui vient de ce que l'on cherche Dieu avant tout. On veut sacrifier tout à Dieu. On aime Dieu, on veut sa gloire.

24. Mt 10, 34.

On veut en un mot tout ce qui suit immédiatement dans l'hymne angélique : *Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions, nous te rendons grâce*²⁵. Vous l'entendez, mes sœurs.

Ah ! Que je souhaite que ce soit là l'occupation ordinaire de vos âmes. Vous le voyez, il ne s'agit pas précisément de l'état de la terre, de ce qui se rencontre dans la vie. Il s'agit de l'occupation de nos âmes toujours louant Dieu, toujours bénissant Dieu, glorifiant Dieu, l'adorant, lui rendant grâces *à cause de sa gloire, pour son immense gloire*²⁶, parce que la gloire de Dieu est notre joie, notre amour, notre fin. Parce que, si sur la terre nous sommes toujours occupées à louer, à bénir, à adorer, à glorifier Dieu et à lui rendre grâces, nous commençons ici-bas ce que nous devons continuer éternellement dans le ciel. Alors, comme dit saint Paul, *notre conversation est dans les cieux*²⁷. Votre conversation, à vous autres, âmes religieuses, parmi lesquelles on ne doit rien trouver de ce qui est mauvais ou de ce qui est imparfait, doit être dans les cieux. Et afin que tout ce qui est pur, tout ce qui est bon, tout ce qui est saint se trouve parmi vous, il faut demeurer dans ces sentiments-là.

J'estime très heureuse et très près de la paix une âme qui, de tout, de ses sentiments, de ses préoccupations, des pensées qui viennent hanter son esprit, des péripéties de ce monde, remonte tout de suite à un de ces sentiments ou à ces cinq sentiments qui ne sont pas autre chose que les grands devoirs de l'âme envers Dieu. Ces devoirs, connus d'une manière imparfaite dans l'ancienne loi, ont été formés dans les cœurs d'une manière toute particulière par notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne puis pas dire qu'ils n'existaient pas avant la venue du Messie, puisque les psaumes de David sont d'admirables cantiques de louange, d'adoration, de bénédiction, d'action de grâces ; mais notre Seigneur est venu les rendre vivants dans les cœurs chrétiens.

Pour nous, qui sommes non seulement chrétiennes, mais épouses de Jésus-Christ, qui avons quitté le monde pour avoir une vie meilleure et plus parfaite, où trouverons-nous cette paix divine, cette paix communicative, si nos pensées, nos sentiments, nos préoccupations ne

25. *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te, gratias agimus tibi.*

26. *Propter magnam gloriam tuam.*

27. *Conversatio nostra in caelis est.* Ph 3, 20 (Vulg.).

reviennent pas à ces grands devoirs vis-à-vis de Dieu ? Je dirai d'abord un grand devoir d'adoration. Par votre vocation de filles de l'Assomption, vous êtes adoratrices. Qui dit adoratrice dit précisément celle qui rend ces grands devoirs à Dieu, celle qui se confond dans l'admiration, la soumission, dans l'excès de l'amour, si on peut dire.

Je vous ai déjà citée cette jolie parole d'un enfant. Le prêtre qui lui faisait le catéchisme lui demandait s'il aimait le bon Dieu : « Mais, monsieur l'abbé, puisque je l'adore. » C'est l'adoration devenue le comble de l'amour. Comment voulez-vous que je ne l'aime pas, puisque je l'adore ? Je l'adore d'amour comme je l'adore de respect, comme je l'adore de soumission, d'hommage de mon pauvre petit cœur.

Eh bien, mes sœurs, vous qui êtes religieuses adoratrices, adorez Dieu par l'amour, adorez-le par l'action de grâces. Il semble quelquefois difficile de rendre grâces quand on souffre. Je voudrais vous persuader que le meilleur moyen de se tirer de la souffrance, c'est d'en rendre grâces. Il y a dans les prières de la messe cette autre parole : *Il est vraiment juste et équitable de rendre grâces à Dieu en tous temps et en tous lieux*. Il y a certainement une action de grâces à rendre à Dieu en tous temps et en tous lieux, quand ce ne serait que pour le grand bienfait de l'Incarnation et pour la manière dont il nous est communiqué par le baptême et par les sacrements.

Le devoir de la religieuse adoratrice est de rendre grâces dans la souffrance, dans les difficultés, dans les épreuves de la vie, de s'élever au-dessus de sa petite personnalité pour rendre grâces à Dieu. Les martyrs nous ont donné cet exemple dans le feu et dans les flammes : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*²⁸ s'écriait saint Théodore au milieu des tourments.

Représentez-vous la beauté et la paix d'une âme qui bénit Dieu en tout temps, qui l'adore toujours de respect, d'amour, de soumission, qui tourne tout en louange et en action de grâces. Ceci est bien ce qui doit être le caractère des religieuses de l'Assomption. Elles ne sont pas d'ici-bas. Elles doivent s'efforcer de monter à la suite de la très Sainte Vierge, et leur conversation doit être dans le ciel.

28. Ps 33, 2.

Lisez le reste du *Gloria in excelsis*, et mettez souvent dans votre cœur les pensées qui y sont. Je crois cette méditation utile. Reprenez quelque autre partie de la messe, la préface par exemple, dont je n'ai fait que vous indiquer les premiers mots. Chaque préface développe un motif particulier pour lequel nous devons rendre grâces à Dieu. C'est à cause de la croix, à cause des grâces et des merveilles que Dieu a répandues sur la Sainte Vierge qui, pure et immaculée, a porté sur la terre la lumière incréée.

Lisez quelquefois les préfaces, méditez ces belles prières de la liturgie : c'est un grand moyen de s'élever au-dessus de soi-même, c'est un grand moyen aussi d'assister à tous les offices avec une plus grande dévotion, parce que, quand on a médité une parole et qu'on la répète ensuite plus rapidement, en suivant la messe, on retrouve un peu des impressions de dévotion qu'on avait eues en s'y attachant avec plus de réflexion et de temps.



14 mars 1880²⁹

L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Nous entrons dans le temps de la Passion, et la sainte Église nous propose constamment comme trait distinctif du sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ son obéissance : *Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix*³⁰.

Je désirais depuis quelque temps insister sur ce point avec vous, en vous faisant remarquer qu'une des grandes misères du temps où nous vivons, c'est qu'on n'entre pas en religion avec les idées d'obéissance qu'on avait autrefois, quand, dans la famille déjà, on s'était habitué à respecter l'autorité et à rendre l'obéissance en esprit de foi. Quand l'obéissance était entrée dans les habitudes de la vie depuis l'âge de quatre ou cinq ans, l'obéissance religieuse plus grande, plus haute, plus surnaturelle, venait s'ajouter comme naturellement à cet esprit chrétien d'obéissance, puisé dans la famille.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Nous le voyons bien avec les enfants que nous avons à élever. Leurs parents n'ont pas eu la notion de l'obéissance qu'ils devaient leur demander, et elles n'ont pas eu la notion de l'obéissance qu'elles devaient leur rendre. C'est un des points les plus difficiles de leur éducation que de leur donner à cet égard quelque idée surnaturelle. On les amène à céder, mais on n'arrive pas à leur faire comprendre que l'obéissance est la grande loi de la vie, et que chacun doit obéir selon sa condition.

29. Dimanche de la Passion.

30. *Factus obœdiens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Ph 2, 8.

Si des enfants nous passons aux personnes qui entrent en religion, nous voyons qu'en général elles n'apportent pas la notion de l'obéissance, parce qu'elles n'ont pas eu l'habitude d'obéir dans leur enfance. Il en résulte pour nous, anciennes professes, le devoir de leur donner l'exemple. Il faut qu'elles voient dans celles qui sont depuis plus longtemps en religion un si grand esprit d'obéissance, qu'elles puissent en conclure tout de suite que c'est l'esprit propre de l'état dans lequel elles entrent, et que la première chose qu'elles ont à faire est de se rendre soumises, respectueuses, déférentes, obéissantes, selon l'esprit de l'Église et l'esprit des règles. Voyez-vous mes sœurs, il ne s'agit pas d'obéir à mère une telle ou à mère une telle. Non, il s'agit d'obéir pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ selon l'esprit de l'Église et des règles.

Ainsi celles qui entrent doivent voir en nous l'obéissance, et non seulement l'obéissance générale, nécessaire pour la pratique du vœu, mais aussi la pratique de la vertu qui appartient au vœu. Nous devons leur donner l'exemple de l'esprit de foi dans une obéissance prompte, généreuse, respectueuse, non pas à cause des personnes, mais toujours en vue de Dieu et des vœux que nous avons faits. Voilà quel est notre devoir à nous autres, anciennes.

Pour celles qui entrent ou qui sont entrées depuis peu, leur devoir est de penser dans quelle mesure elles doivent sacrifier les habitudes entièrement fausses de leur esprit à cet égard. Elles ont leurs idées propres, leur esprit propre, leur volonté propre, je dirai même leurs caprices. Telle novice veut faire ceci et ne veut pas faire cela. Aujourd'hui elle est bien disposée, elle a bien fait son oraison, sa maîtresse lui a parlé, elle fera tout bien. Demain, parce qu'elle sera restée à la porte de sa maîtresse sans pouvoir lui parler, elle ne fera plus rien. Ceci ressemble à la conduite d'une enfant de cinq ou six ans : ce n'est pas la notion du service de Jésus-Christ, de la volonté de Dieu, de l'obéissance dans un esprit surnaturel, de l'accomplissement des règles. Les jeunes sœurs ne savent que trop combien cet esprit est encore là pour les hanter.

On dit quelquefois : « Quel assujettissement à la créature que l'obéissance ! » Oui, si on obéit parce que la créature qui nous commande nous convient, parce qu'elle nous parle, nous considère,

s'occupe de nous. C'est en effet se rabaisser que de faire tout en vue d'une créature. S'il n'y a rien de la créature, si on n'obéit que pour notre Seigneur Jésus-Christ, suivant l'ordre de la volonté de Dieu, alors c'est bien différent.

Voyez-vous, mes jeunes sœurs, vous n'êtes pas obligées d'être religieuses. Vous n'avez pas fait de vœux. Vous êtes dans la voie qui doit vous conduire à cet engagement solennel avec Dieu. Quand vous êtes une fois entrées dans cette voie, il est probable que vous y êtes appelées. Votre confesseur, les personnes qui vous entouraient ont cru que vous étiez appelées : il y a donc une grande probabilité que vous l'êtes. Je sais bien qu'il y a des exceptions. Il est possible qu'au milieu de votre noviciat, on vous dise, après avoir bien examiné votre vocation, que vous n'êtes pas faites pour la vie religieuse ; mais prenez garde que ce soit par votre faute. Celui qui méprise sa voie sera tué. Celui qui sort de sa voie sera tué. Celui qui par fantaisie, par caprice, par humeur, par esprit propre ne fait pas ce qu'il a à faire dans l'état de novice, sera puni.

Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est saint François de Sales. Il le dit à propos des professes qui ont certainement l'obligation de l'obéissance, puisqu'elles en ont fait le vœu ; mais n'y a-t-il aucune obligation pour les novices ? Si, il y a l'obligation de marcher dans la voie que Dieu leur a tracée, afin de ne pas risquer, en en sortant, de ne pas rencontrer dans une autre voie les grâces qui sont nécessaires à leur salut. Et ceci, je vous le répète, c'est la doctrine de saint François de Sales et de saint Paul.

Il y a donc pour les novices le devoir très étroit de s'appliquer pendant leur noviciat à se former aux pratiques et aux habitudes de l'obéissance. Vous n'en avez pas fait le vœu ; mais vous devez en pratiquer tout ce qui se présente à pratiquer pendant le noviciat, afin de rester dans la voie que Dieu vous a tracée.

Je mets toujours de côté le cas où l'on vous dirait que vous n'êtes pas appelées et que vous n'avez qu'à aller planter des choux dans le monde. Si on vous le dit, il faudra le faire en toute tranquillité, en paix et en esprit d'obéissance. Si vous avez des doutes sur votre vocation, il faut éclaircir cette question avec votre confesseur et vos supérieures. Vous direz peut-être que vous n'avez aucune envie d'aller planter des choux

dans le monde, mais que vous n'avez pas non plus l'intention de vous assujettir à toutes les pratiques qui pourraient vous sanctifier. Ceci est très mauvais, et c'est ce qui arrive malheureusement trop souvent. On obéit par caprice, par humeur, par fantaisie, on est huit jours bien et huit jours mal : tout cela non par manque de vocation, mais par manque de fidélité. Ce n'est pas qu'on ait envie de retourner dans le monde, mais on a envie de rester ce qu'on a été dès l'enfance, c'est-à-dire des enfants gâtées, indépendantes, des personnes qui se recherchent d'un côté ou d'un autre.

Chacune de nous a un défaut dominant. L'une est susceptible, l'autre vaniteuse. Pour une autre, c'est le besoin de se rendre intéressante ; pour une autre encore, c'est la mollesse, c'est la lâcheté, c'est la paresse, et cinquante choses comme cela. Pour ne contrarier en rien son Isaac favori, on va contre l'obéissance toutes les fois que l'obéissance demande quelque chose qui coûte à cette inclination favorisée. Ainsi on ne se forme pas à la vertu qui est l'essence de la vie religieuse. Si Dieu vous a appelées pour avancer et tendre à la perfection, il vous demande surtout de sacrifier ce défaut dominant. S'il y a quelque chose d'humiliant pour nous, c'est de voir que nous arrivons à trente, quarante, cinquante ans avec un, deux, trois défauts dominants.

La morale de La Fontaine est bien vraie. Nous avons une poche de derrière pour nos défauts et une poche de devant pour les défauts d'autrui. Ceux qui passent derrière nous voient nos défauts et pourraient bien nous dire : « Il y a en vous de la mollesse, du caprice, de la susceptibilité, de l'amour-propre. » Nous, nous fermons les yeux. Cependant ordinairement dans une retraite nous voyons nos défauts, et il n'y a pas de résolution plus efficace que celle de combattre son défaut dominant, de tâcher de s'en défaire, de profiter pour cela des observations, des règles, des sacrifices, des emplois.

Si nous n'avions pas de défaut dominant, si nous étions comme Dieu nous a créées, nous irions droit à lui. L'obéissance nous serait naturelle. Nous arriverions sans effort à ce degré d'humilité marqué par saint Ignace, qui est de préférer la volonté de Dieu à la nôtre, parce que notre intelligence, qui serait droite, comprendrait que la volonté de Dieu est sage et que la nôtre ne l'est pas.

Si notre cœur, notre esprit étaient droits, si nous n'étions pas bossus par l'amour-propre, bossus par la susceptibilité, bossus par le désir de paraître, nous irions tout simplement à la volonté de Dieu. Notre intelligence la comprendrait, notre volonté l'embrasserait, notre âme s'y porterait. Nous ferions la volonté de Dieu comme les anges la font dans le ciel, avec joie, avec empressement, avec amour. Faire la volonté de Dieu, c'est obéir. Dans tous les états, obéir, c'est faire la volonté de Dieu. La femme mariée, en obéissant à son mari dans les choses justes, fait la volonté de Dieu ; les enfants, en obéissant à leurs parents dans les choses justes, font la volonté de Dieu. L'obéissance, en un mot, est la loi de toute vie chrétienne, de toute vie humaine.

Après toutes ces digressions, je vous engage, mes sœurs, à demander à notre Seigneur Jésus-Christ la force dans une obéissance prompte, un esprit d'obéissance simple, droit, qui n'examine rien et qui fait qu'on dit à Dieu : « Mon Dieu, j'aime mieux mourir que de ne pas vous obéir, faites que je vous obéisse en toutes choses. Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » N'est-ce pas là, mes sœurs, le cri de toute âme fervente, pleine de foi et d'amour ? N'est-ce pas là ce qui devrait être sans cesse sur nos lèvres ? Toutes les fois que nous sentons en nous deux volontés, la volonté de Dieu et la nôtre, il faut que la nôtre ne compte pas du tout. Il faut l'outrepasser dès qu'elle est un obstacle entre Dieu et nous.

Je dis ceci surtout pour les jeunes sœurs. Je les prie de demander beaucoup à notre Seigneur Jésus-Christ pendant cette sainte quinzaine un esprit fervent d'obéissance. Notre Seigneur nous donne l'exemple de la plus dure obéissance. Il pouvait ne pas se livrer comme il l'a fait, remarque Bossuet : quand on lui demande ses épaules pour être flagellées, il les donne avec pleine liberté. Quand on lui demande sa main pour y placer un sceptre dérisoire, il présente sa main. Tout cela parce qu'il l'a bien voulu. Il l'a fait par amour aussi bien que par obéissance. Chacun de ses actes est un acte d'obéissance, mais avec la pleine liberté de ne le pas faire, s'il l'avait voulu. Là où il aurait voulu arrêter ses bourreaux, il l'aurait pu, comme il l'a montré au jardin des Oliviers, quand, par cette seule parole : *C'est moi*³¹, il a renversé par

31. Jn 18, 5.

terre ceux qui venaient le prendre. Il s'est laissé arrêter, il s'est laissé crucifier, parce qu'il l'a voulu.

En méditant la Passion ces jours-ci, arrêtez-vous surtout à ces exemples d'obéissance absolue, généreuse, douloureuse, sans une minute de retard, que nous donne notre Seigneur. Il veut que nous comprenions que, s'étant laissé attacher et lier par obéissance, ce qu'il demande de la religieuse, c'est qu'elle s'attache aussi à la croix par obéissance, qu'elle porte la croix dans le cœur aussi bien que sur la poitrine, et qu'elle consente à tout ce qui est de l'obéissance pour le suivre et pour l'aimer.



28 mars 1880³²

MYSTÈRE DE FOI

Mes chères filles,

Le mystère d'aujourd'hui est un mystère de foi. *Je suis la résurrection et la vie*³³, a dit notre Seigneur. *Si quelqu'un croit en moi, il ne mourra pas ; et, s'il est mort, il ressuscitera*³⁴. Que veulent dire ces paroles, puisque tout homme doit passer par la mort ? Vous l'entendez, mes sœurs, elles ne se rapportent pas à la mort naturelle, mais à la mort du péché, dont notre Seigneur est venu nous retirer. Ceux qui étaient morts par le péché ressuscitent en ce moment par la puissance des sacrements, et trouvent la vie de foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Il est certes bien nécessaire de se fortifier dans la foi en ce temps-ci, où la foi est attaquée de tous côtés.

Ce qui se passe autour de nous est tout à fait ce qui est écrit dans le Psaume : *Pourquoi ce tumulte des nations ? Les rois de la terre se dressent contre le Seigneur et son Messie*³⁵. C'est à lui qu'a été donné l'empire du monde. Il se lèvera et brisera la tête de ceux qui repoussent son joug. Le fera-t-il tout de suite ? Dieu seul le sait. Il est possible qu'il laisse à ceux qui frémissent contre son joug la puissance de combattre la Religion et de la persécuter. Mais la persécution est-elle toujours un mal ? La persécution purifie, elle convertit beaucoup d'âmes.

32. Fête de Pâques.

33. *Ego sum resurrectio et vita.*

34. Jn 11, 25-26 (Vulg.).

35. *Quare fremuerunt gentes...* Ps 2, 1-2.

À l'heure qu'il est, il y a beaucoup de personnes que la persécution exercée contre les jésuites dispose à se rapprocher de Dieu, par un sentiment d'indignation de l'injustice qu'on leur fait. Enfin Dieu finira par affirmer ses droits, mais quoi qu'il arrive, quelles que soient les peines, les difficultés que nous ayons à traverser, il faut qu'un grand sentiment de foi nous fasse compter sur la puissance de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le roi constitué sur les nations et qui, étant la résurrection et la vie, donne la vie à ceux qui croient en lui.

Prions beaucoup, mes sœurs, en ce temps-ci, prions pour l'Église, prions pour les âmes, pour que les unes profitent de la vue de l'injustice et pour que d'autres ne soient pas tentées et affaiblies à l'âge où elles ne peuvent résister. J'entends par là les pauvres petits enfants auxquels on voudrait donner un enseignement impie et révolutionnaire.

Demandons beaucoup à Dieu qu'il humilie les ennemis de l'Église, et demandons-le avec une foi très grande et un très grand amour pour notre Seigneur Jésus-Christ.



16 mai 1880³⁶

VIVRE DE LA VIE DE FOI
POUR LAISSER LE SAINT-ESPRIT AGIR DANS L'ÂME

Mes chères filles,

Dans le sermon après la Cène, Jésus dit : *Ma parole est vérité*³⁷. La seule, l'unique, la grande vérité, c'est l'Évangile, c'est la parole de notre Seigneur Jésus-Christ. Il nous a promis que le Saint-Esprit serait pour nous un consolateur, une joie, un appui, qu'il nous rappellerait toutes ses paroles et nous revêtirait de la force d'en haut.

Dans quelle mesure, mes sœurs, ces effets ont-ils été produits en nous, qui avons toutes reçu le Saint-Esprit dans le baptême, dans les sacrements, et d'une manière toute particulière dans la confirmation ? Chacune de nous, au moment de la Pentecôte, demande une nouvelle effusion du Saint-Esprit. Que fait-il en nous sous le rapport de cette lumière par laquelle il fait connaître Jésus-Christ, sous le rapport de cette vie que l'on trouve dans les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, de cette grâce que l'on a de s'en souvenir, de les comprendre, de les mettre en pratique ? Qu'est-ce que le Saint-Esprit fait en nous sous le rapport de cette joie qu'il répand dans l'intime du cœur et qu'il apporte aux âmes de bonne volonté, sous le rapport de la sainteté qui est son œuvre particulière ?

Nous pouvons nous poser ces questions. Si ces choses ne se font pas en nous, nous pouvons nous demander : « Est-ce que c'est parce que je ne remplis pas du tout les conditions qui font que le Saint-Esprit pourrait répandre en nous toutes ses effusions ? » *Pas du tout*, non.

36. Fête de la Pentecôte.

37. Jn 17, 17.

Nous les remplissons dans une certaine mesure. Mais dans une certaine mesure aussi, nous ne les remplissons pas. C'est pour cela que nous ne recevons qu'une partie des grâces que le Saint-Esprit vient apporter à la terre.

Je suis tentée de vous dire aujourd'hui que la condition la plus nécessaire et celle qui convient le mieux à l'âme religieuse, c'est de vivre de la vie de foi. Dans la mesure où l'on vit de la vie de foi, dans cette mesure, on donne au Saint-Esprit de l'action sur son âme. À proprement parler, la vie religieuse est une vie de foi, c'est une vie dont la foi est le principe, qui se nourrit des paroles de Jésus-Christ, qui se les rappelle toutes, qui les comprend toutes. C'est une vie plus attachée aux choses de la foi qu'aux choses de la terre : l'âme traverse celles-ci, mais ne s'y arrête pas.

Vous êtes de différents rangs, mes sœurs. Laissez-moi vous dire, à vous qui commencez, que pour entrer dans la vie de foi, il faut se détacher de la vie des sens. Vous me direz : « Mais je ne vis pas de la vie des sens. » Je le crois. Cependant, d'où viennent en vous la plupart des impressions ? N'est-ce pas de ce que vous voyez, de ce que vous entendez, de ce qui vous arrive, des choses auxquelles vous vous attachez ? Saint Jean de la Croix disait qu'il faut tâcher de fermer la porte aux impressions qui viennent par les sens, qu'il faut tâcher de ne pas s'arrêter à ce que l'on voit, à ce que l'on entend ici-bas, qu'il faut effacer de son âme tout ce qui lui a donné de la joie ou de la peine, afin que Dieu puisse écrire sur cette âme blanche, pure et dégagée de toutes les impressions terrestres. Quand on entre dans la vie religieuse, il faut commencer par là.

Quand on est déjà plus avancé, il faut se dire : « Est-ce que je m'arrête aux choses qui m'arrivent tous les jours par les créatures ? » Ces choses sont diverses : il y a des joies, il y a des peines. Et d'abord il y a des peines qui sont légitimes et qu'on ne peut pas s'empêcher d'éprouver. Ce n'est pas donner place à la vie de foi que de leur laisser dans son âme une existence permanente, que de les conserver, que de les nourrir et de revenir sans cesse sur ces choses qui nous arrivent de la terre.

Au bout d'un certain temps, il faut tâcher d'occuper son âme de l'éternité et ne plus voir ces choses que dans la place qu'elles occupent

par rapport à l'éternité. Si ce sont des morts, par exemple, il faut les voir dans l'éternité, dans la gloire, dans l'espérance, et non pas du côté de la privation et de la séparation qui en résultent pour nous.

Il y a d'autres peines qui ne sont pas aussi justes ni aussi légitimes. On a de la peine à être comptée pour peu de chose. On a de la peine à être en contact avec des caractères qui ne nous vont pas. On a de la peine quand les choses humaines ne réussissent pas comme on l'aurait voulu. Enfin il y a toutes ces peines diverses qui n'ont pas la légitimité qu'a le chagrin causé dans l'âme par la mort de ceux qui nous sont chers. Au milieu de toutes ces petites peines de la vie de chaque jour, il faut se dire : « Je suis faite pour des choses plus hautes, je suis faite pour trouver ma joie et ma paix dans ce qui établit mes rapports et constitue mon union avec Dieu. Je suis déjà citoyenne de l'éternité. »

En entrant en religion, vous avez quitté le monde pour embrasser une vie où votre conversation doit être déjà dans les cieux, où vos désirs, vos espérances, vos joies, vos pensées doivent se diriger de ce côté-là. Ainsi la moindre faute que vous commettez doit être une plus grande peine pour vous que telle difficulté, que telle contradiction que vous rencontrez dans la vie. La moindre chose qui vous sépare de Dieu, qui l'empêche de vivre dans votre âme, doit vous être plus pénible que toutes les épreuves qui peuvent vous venir d'ici-bas. Voilà les grands événements d'une âme qui aime Dieu. Il en est de même pour les joies.

Il est des joies vaines, même pour une religieuse. C'est une joie vaine que celle qui se prend dans le contact des choses humaines qui nous font plaisir. C'est une joie de ce monde, celle qui entre par les yeux, par les oreilles, par les sens. Si l'on sait se refuser ces joies inférieures et périssables, on trouve la joie éternelle, la paix, la pureté, l'union à Dieu qui viennent du Saint-Esprit et qu'il veut imprimer dans les âmes qu'il trouve dégagées des choses de ce monde.

Donc, mes sœurs, dégageons-nous, c'est nécessaire à toutes : à celles qui commencent et à celles qui sont plus avancées. Celles qui sont depuis plus longtemps dans la vie religieuse, doivent avoir appris à vivre davantage de la vie de foi. Pour grandir dans cette vie, il faut s'appliquer toutes à développer ce qui est de l'ordre surnaturel, à donner plus d'importance à ce qui va au ciel, à ce qui est de vos

rapports intérieurs avec Dieu, à ce qui regarde votre oraison, votre sanctification, la perfection des vertus en vous.

Remettez-vous souvent sous l'action de Dieu pour écouter sa parole. Dieu parle très bas ; et pour l'entendre, il faut se séparer des vains bruits de ce monde. C'est en faisant ainsi qu'on se rend capable des effusions intimes et divines d'où procède la sainteté. C'est de l'action du Saint-Esprit sur l'âme que procède la sainteté. Si nous sommes obligées de tendre à la perfection, il nous faut un moyen. Quel est ce moyen ? C'est de laisser le Saint-Esprit agir en nous. Mais pour que le Saint-Esprit agisse en nous, il ne faut pas qu'il trouve notre âme toute écrite de paroles diverses. Si nous nous laissons occuper par les émotions et les pensées de la terre, par les joies, les affaires et les contradictions de ce monde, le Saint-Esprit ne trouvera plus une page blanche où il puisse écrire sa céleste doctrine. Il ne trouvera plus un coin silencieux où il puisse se faire entendre. Il ne trouvera plus un lieu où il puisse imprimer sa joie, sa force, sa grâce, sa sainteté.

C'est donc de nous que dépend en partie cette action bienfaisante du Saint-Esprit. Je sais bien que nous ne le pourrions pas, si le Saint-Esprit n'était pas venu le premier à nous pour nous fortifier. Il est venu par la grâce et par les sacrements, et il ne peut rien faire en nous que si nous coopérons à son action. Que notre première coopération soit de sortir de cette vie terrestre et passagère, pour nous tenir sous l'influence de cet Esprit divin dont nous demandons aujourd'hui l'effusion.



23 mai 1880³⁸

VIVRE SOUS LE REGARD DE DIEU

Mes chères filles,

Nous avons parlé dimanche dernier de la vie de foi. L'objet de notre foi, c'est par-dessus tout la sainte et adorable Trinité dont nous faisons aujourd'hui la fête, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, que nous connaissons par notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, notre chef, notre Rédempteur, qui nous dit si souvent dans son Évangile que toutes ses paroles sont les paroles du Père. Ce qu'il dit, il ne le dit pas de lui-même³⁹. Celui qui l'écoute, écoute la parole de Dieu⁴⁰. C'est évident, puisqu'il est Dieu lui-même ; mais c'est aussi la parole de la très sainte Trinité.

La grande dévotion des religieux d'autrefois était de vivre toujours attentifs sous le regard de la très sainte Trinité. L'œil de Dieu toujours ouvert sur leurs actions, eux toujours attentifs à ce regard, c'était là le fond de la mystique du désert. C'est une grande et simple dévotion de se tenir toujours sous le regard de Dieu, de savoir qu'il juge toutes nos actions. Rien n'est indifférent à ce regard de la sainte Trinité. Il n'y a pas une pensée, une parole qui lui échappe. Tout est vu et jugé par Dieu. Il n'y a pas là à se tromper et à tromper.

Quand on garde au fond de son âme quelque chose qui n'est pas tout à fait pour Dieu, qui n'est pas tout à fait droit, tout à fait humble, tout à fait simple, Dieu le voit. C'est sous ce regard, qui pénètre jusqu'au

38. Fête de la Sainte Trinité.

39. Jn 14, 24.

40. Lc 10, 16.

plus intime, que ces âmes religieuses, se purifiant sans cesse, tâchaient de vivre avec droiture, pureté, avec une perfection toujours croissante dans la simplicité de la foi.

Eh bien, mes sœurs, il faut nous aussi nous appliquer à cela. Un homme que quelques-unes de vous ont connu et qui avait souffert le prélude du martyre (c'était monsieur Charrier, je crois, un des membres des Missions étrangères qui, arrêté avec ses compagnons, avait reçu la question, avait été frappé de coups de rotin⁴¹ et avait été délivré par l'intervention française au moment où il allait être étranglé), cet homme-là nous disait : *En Chine, il n'y a qu'une dévotion. Il ne faut pas perdre la présence de Dieu. Celui qui perd la présence de Dieu est un homme perdu, car le seul soutien est de penser qu'on fait tout pour Dieu, qu'on souffre tout pour Dieu.*

Nous vivons dans des temps troublés : on nous menace de méchants projets. S'accompliront-ils ? Dieu seul le sait ; mais au milieu de toutes ces incertitudes, nous puiserons une grande force dans cette habitude de vivre toujours en présence de Dieu. Vous le savez, il est dit dans le Psaume : *Pourquoi ce tumulte des nations, ce vain murmure des peuples ?*⁴² Les nations se sont agitées ; mais il y en a un plus puissant qu'elles et il les brisera, comme le potier brise le vase d'argile qu'il tient entre les mains. Que sont les projets des hommes devant la volonté de Dieu ? Si la volonté de Dieu est que l'Église soit éprouvée, c'est pour que ceux qui méritent reçoivent la couronne et des grâces plus grandes pour supporter l'épreuve. L'attention à Dieu, l'habitude de vivre sous le regard de Dieu est une force toute-puissante pour traverser l'épreuve et pour obtenir le secours.

De là sort une disposition souveraine vis-à-vis de toutes les menaces de ce monde. Il y a deux choses que je veux plus particulièrement vous recommander. La première est la résolution plus ferme que jamais à ne consentir à aucune disposition qui soit un péché véniel. Vous le voyez, c'est la pureté qui est la première force à opposer aux menaces du monde. C'est d'être pure sous le regard de Dieu, d'éviter toute disposition imparfaite, de faire son âme tellement loyale, tellement

41. Rotin : tige du palmier rotang, appelé aussi jonc d'Inde, dont on fait des cannes, des meubles et d'autres objets.

42. *Quare fremuerunt gentes...* Ps 2, 1.

pure, tellement fidèle, tellement disposée à n'accepter aucun accommodement dès qu'il s'y trouve le moindre péché, que Dieu soit avec nous et que nous soyons ses enfants.

La seconde chose est une confiance illimitée en Dieu. Par cette disposition, Dieu tout-puissant est avec nous et pour nous. Nous devenons tout particulièrement ses enfants ; lui devient tout à fait notre Père, et cette parole de l'Évangile : *Il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête sans la permission de votre Père céleste*⁴³ devient tout à fait vraie pour nous. Sans doute elle s'applique à tous, mais Dieu a pour ceux qui sont particulièrement à lui une paternité tendre qu'il n'a pas pour tous les autres hommes. Le soin qu'il a eu pour la Sainte Vierge, pour les apôtres, pour tous les saints, ce soin il l'aura pour nous si, par une fidélité généreuse et une confiance illimitée, nous nous abandonnons entièrement à lui.

On dira beaucoup de choses au-dehors, on vous répétera les menaces, les méchants projets qui peuvent alarmer. Ne vous arrêtez pas à cela. Que la fête de la sainte Trinité vous fasse entrer dans ces deux dispositions : haïr le mal, s'éloigner de la moindre offense de Dieu, garder l'âme très pure, la vie religieuse très fervente. Nous tomberons, car nous sommes fragiles. Au moins relevons-nous tout de suite, et ne conservons au fond de notre âme rien que Dieu ne puisse regarder avec plaisir. Donnons-nous à lui dans une confiance sans bornes, dans un abandon parfait, dans un délaissement complet de nous-mêmes entre ses mains, disant : « Puisque je suis son enfant, il est mon Père. » Quel appui plus grand peut-on avoir que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ?

Quand, dans les conseils de la sainte Trinité, tout est réglé pour une pauvre petite créature, quelle folie pour cette petite créature d'avoir encore une sollicitude et une inquiétude pour elle-même, de ne pas s'abandonner de tout cœur à ce conseil si saint et si paternel ! Nous devons désirer posséder un jour la bienheureuse Trinité. La sainte Trinité sait ce qu'il nous faut pour arriver à la vision bienheureuse, et nous ne le savons pas. La sainte Trinité sait ce que nous pouvons porter, et nous ne le savons pas. La sainte Trinité sait la mesure de

43. Mt 10, 29-30.

grâce qui nous est nécessaire pour porter ce qu'elle nous envoie, et nous ne le savons pas. De sorte que, si nous nous abandonnons entièrement à elle, il ne nous restera qu'un souci : être saintes, l'être le plus que nous pourrons, être le plus fidèles que nous pourrons.

Nous y arriverons surtout par ces deux dispositions que je vous ai indiquées, et qui feront que Dieu regardant au fond de notre âme n'y verra rien qui ne puisse lui plaire.



6 juin 1880

NOTRE SEIGNEUR DANS LE SAINT SACREMENT, MODÈLE D'ABANDON ET
DE DÉNUEMENT, DEMANDE NOTRE CONSENTEMENT POUR ACCOMPLIR
DANS NOS CŒURS LES MIRACLES DE SA TOUTE- PUISSANCE

Mes chères filles,

J'ai bien regretté de n'avoir pas pu parler de notre Seigneur avec vous dans l'Octave du saint Sacrement et à la veille du Sacré-Cœur. On peut dire que, pour nous qui avons toujours le saint Sacrement exposé, c'est, pour ainsi dire, une fête perpétuelle que la fête du saint Sacrement. Nos pensées, nos affections vont là. Tout, dans notre vie, doit se rapporter d'une manière particulière à la présence de notre Seigneur parmi nous.

Il y a deux pensées relatives au saint Sacrement dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui. Nulle parole, nulle louange ne peut suffire à parler de ce Sacrement divin. *Autant que tu le peux, ose le louer : il surpasse toute louange, ce sera toujours trop peu*⁴⁴, est-il dit dans la prose que nous récitons ces jours-ci. On peut le considérer sous beaucoup d'aspects, puisqu'il est l'abrégé de toutes les merveilles de Dieu. On pourrait en parler toujours sans épuiser ce qu'il y aurait à en dire. Pour aujourd'hui, je me bornerai à vous montrer l'état de dénuement et d'abandon où il plaît à notre Seigneur d'habiter parmi nous. Non seulement nous devons être touchées et profondément pénétrées de l'amour qui le porte à accepter un pareil état, mais nous devons aussi nous efforcer de l'imiter.

Notre Seigneur a choisi d'habiter dans notre chapelle sous l'apparence d'un pain qui n'est plus. Ce n'est plus du pain, c'est le corps même de

44. Séquence *Lauda Sion* de la fête du Saint Sacrement : *Quantum potes, tantum aude...*

notre Seigneur qui est dans le tabernacle. Il doit être comme le centre d'une maison religieuse, le lieu où tout aboutit et d'où tout part. Comme le cœur est le centre du corps de l'homme, comme c'est du cœur que tout part et au cœur que tout revient, comme à chaque respiration le sang afflue au cœur et se répand ensuite dans tout le corps pour le vivifier, ainsi en doit-il être de notre tabernacle où notre Seigneur s'est fait nôtre. Il doit être le centre, le cœur de la congrégation religieuse à laquelle nous appartenons, de la maison religieuse dans laquelle nous vivons. C'est là que notre Seigneur a voulu dépendre entièrement de nous.

Le vase sacré qui le contient, le tabernacle dans lequel il est enfermé, le voile qui le recouvre, l'autel sur lequel il repose, les cierges et les fleurs dont il doit être entouré, tout cela dépend de nous. Notre Seigneur n'a rien, il s'abandonne à nous, il se livre entre nos mains, de manière qu'il dépend de nous pour tout ce qui doit lui être donné matériellement. Il dépend encore plus de nous pour l'hommage, l'amour, la dévotion dont il doit être entouré. Il ne vient pas seulement pour reposer sur la froide pierre de l'autel, mais pour être aimé.

Il dépend de nous qu'il trouve autour de lui des cœurs qui l'aiment et qui l'entourent d'une manière consolante pour son divin cœur. Quel sujet de réflexion, mes sœurs ! Tirons-en cette conclusion : c'est que d'abord nous devons aller à lui le plus que nous pouvons. Quand nous ne pouvons pas y aller, qu'au moins notre cœur et notre amour y aillent.

Nous ne voudrions pas que les linges, que les soies qui entourent le saint Sacrement soient maculés ou aient servi à un autre usage, nous ne voudrions pas ne mettre sur l'autel que des fleurs fanées, des cierges déjà brûlés, nous ne voudrions pas que ce qui est destiné au service de notre Seigneur soit indigne de lui ; mais nous-mêmes, sommes-nous parfaitement pures quand nous nous approchons de lui ? Est-ce que notre cœur est comme un linge consacré, comme un voile qui éloigne toute autre chose, pour n'être qu'à Jésus-Christ ? Est-ce que nous apportons, non seulement dans la communion, mais dans nos adorations et nos prières, quelque chose qui réponde, autant qu'il est en nous, à l'amour très grand de celui qui descend pour nous visiter, à la sainteté de celui qui est là présent ?

Notre Seigneur n'est pas seulement abandonné et dénué de tout, pour nous être un modèle de ce que nous devons être ici-bas par la pauvreté et l'abandon, en nous livrant par amour entre ses mains ; mais il est encore le Tout-Puissant. Dans ce sacrement, sa puissance égale son dénuement et son abandon, et c'est un grand mystère que la puissance qui est là soit infinie, et cependant dépende.

Il en a toujours été ainsi dans les desseins de Dieu pour tous ses rapports avec les hommes. Quand le mystère de l'Incarnation a dû s'accomplir, Dieu l'a fait dépendre du consentement de la Sainte Vierge. Ce mystère d'où dépendait la gloire de Dieu dans le monde entier a dépendu un moment du consentement de la Sainte Vierge. Il a fallu qu'elle dise son *Fiat*.

De même, mes sœurs, tous les mystères de puissance du saint Sacrement au-dedans de nous dépendent de notre consentement. Il y a, à ce sujet, un point de vue sur lequel je désire attirer votre attention. Dans l'Eucharistie, la vie éternelle, la vie divine est apportée dans la vie humaine. Là est le point de contact entre l'éternité et le temps. Je ne parle pas de l'éternité quand nous y entrerons, au moment où, sur notre lit de mort, ce Sacrement nous ouvrira les portes de l'éternité. Je parle du temps présent. Notre Seigneur apporte la vie éternelle dans le temps, la vie immortelle dans le temps, la vie divine dans le temps. Je vais m'expliquer.

Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il était sur la terre, était voyageur comme nous. En même temps, il régnait à la droite de son Père, il était le Tout-Puissant et l'Éternel. C'est ce qui se passe dans le Sacrement de l'autel. Là, notre Seigneur est pauvre, dénué. Sous la forme et l'apparence d'un morceau de pain, il nous nourrit dans la vie pérégrinante⁴⁵. Mais il est l'Éternel, et quand il descend en nous, nous avons en nous la vie éternelle. Ce n'est pas la vie successive du temps composée d'une succession indéfinie de jours. C'est le jour sans fin de l'éternité que nous avons en nous, au moment où notre Seigneur descend en nous.

Cette vie éternelle est toujours dans le tabernacle. Ce que nous voyons, ce que nous adorons sur l'autel, c'est Jésus-Christ ressuscité,

45. Voyageur : mot employé par mère Marie Eugénie.

immortel, tout-puissant, roi des siècles. Là est l'Agneau immolé sur le Calvaire dans les jours de sa vie mortelle. Là est l'Agneau que les saints et les anges adorent et adoreront de toute éternité : c'est celui-là même qui vient apporter dans ce monde l'état divin, l'état ressuscité, l'état glorieux, l'état du ciel.

Tout cela, mes sœurs, se passe dans nos cœurs. Là, notre Seigneur demande notre consentement pour faire de cela et une grâce et un état. Il ne vient pas seulement pour que nous le connaissions par la foi. Il vient pour qu'il se fasse en nous une transformation qui réponde à la vie éternelle descendue dans notre âme. Car enfin, est-ce que l'état de notre âme ne sera pas transformé par la réception fréquente de celui qui est le Dieu de l'éternité ?

Est-ce que nous serons encore préoccupées de tout ce qui est de la vie passagère ? (je ne dis pas de la vie pérégrinante⁴⁶, car c'est une volonté de Dieu sur nous). Est-ce que nous serons encore occupées des mille accidents de cette vie basse, inférieure et terrestre, quand une, deux, trois, quatre fois par semaine, la vie éternelle descend en nous, quand pendant un temps qu'on ne peut préciser, notre Seigneur est là substantiellement présent en nous selon son humanité sainte ?

*Nul ne vient au Père que par moi*⁴⁷, a-t-il dit ; mais par lui, nous allons au Père. Quand il est dans notre poitrine, nous pouvons, avec lui, monter jusqu'au trône inaccessible de la sainte Trinité. Transportées par celui qui est la Toute-Puissance du Père, la Sagesse du Père, le Verbe du Père, nous pouvons aller jusqu'aux pieds de la sainte Trinité pour l'adorer avec les anges et les saints.

Et après cela, croyons-nous que notre Seigneur ne veut pas que notre vie habituelle soit transformée ? Croyez-vous que notre Seigneur ne nous demande pas un consentement, un *Fiat*, un *Amen*, qui se renouvelle dans toute notre vie, de manière à constituer un état qui tienne plus de l'éternité que du temps ? Nos amis et nos ennemis l'ont dit : nous autres religieux et religieuses, nous sommes les citoyens de l'éternité. Nous ne sommes pas, à proprement parler, des gens de ce temps : nous sommes des gens de l'éternité, et c'est pour cela qu'on nous déteste. Que voulez-vous faire de gens qui vivent sur la terre sans

46. Voyagère : mot employé par mère Marie Eugénie.

47. Jn 14, 6.

avoir les préoccupations, les affections, les engagements de la terre ? Ils ne sont bons à rien, disent les méchants. Vivre pour l'éternité, qu'est-ce que cela aux yeux des impies ? Et ceux qui haïssent Dieu, haïssent aussi ceux qui vivent pour Dieu et pour la vie éternelle.

Hélas ! mes sœurs, méritons-nous cette haine ? Heureuses serions-nous si nous la méritions ! Heureuses serions-nous si de toutes choses nous allions à l'éternité. Si, non seulement à ce moment solennel où nous portons Jésus-Christ dans notre poitrine, mais si, souvent dans la journée, nous montions avec lui pour porter notre amour, notre adoration et notre dépendance jusqu'au trône de l'Éternel, devant qui se tiennent les anges et les saints ! Heureuses serions-nous si, après la communion, nous continuions à lui dire : « Oui, Seigneur ; oui, pour tout ce que vous voulez, en tout ce que vous voulez ! » Là, mes sœurs, serait la vie parfaite dont Jésus-Christ serait le centre et où il deviendrait comme le cœur de notre cœur.

Ici se place la dévotion au Sacré-Cœur. Pour que notre Seigneur Jésus-Christ devienne le cœur de votre cœur, il faut que ce soit dans son Cœur divin que vous puisiez vos désirs, vos affections, vos volontés. Pour le reste, le travail de votre vie doit être de vous en détacher, de le laisser tomber.

Il y a dans notre Règle une parole qui indique bien la pensée de saint Augustin à cet égard : *Si quelqu'une se plaint d'avoir reçu des vêtements plus mauvais que ceux qu'elle avait déposés, ou d'être maltraitée parce qu'elle n'est pas habillée comme telle autre sœur, apprenez de là combien vous êtes vides des saintes habitudes intérieures du cœur, vous qui vous lamentez pour les habits du corps.* Quelles sont ces saintes habitudes intérieures du cœur ? Celles de ne se plaindre ni pour le vêtement ni pour la nourriture.

C'est l'habitude de faire de Jésus-Christ le cœur de son cœur, de ne tenir qu'à lui, de monter plus haut que toutes les choses d'ici-bas, d'avoir toujours son âme dans ses mains, pour la lui offrir sans cesse dans un consentement perpétuel à tous ses desseins sur nous. Ainsi disposées, Dieu pourra accomplir en nous les miracles de sa toute-puissance. Il ne veut pas se contenter d'actes bons mais passagers, d'instantanés donnés à la ferveur : il cherche à former en nous un état par

lequel nous ressemblions à notre Seigneur Jésus-Christ, voyageur sur la terre, mais toujours occupé de la vie de son Père.

C'est l'opinion commune que la Sainte Vierge vivait sur la terre, surtout depuis le moment de l'Incarnation, toujours dans la vue de la sainte Trinité. Pour elle, c'était d'une manière tout à fait éminente. Beaucoup de docteurs ont pensé que sainte Thérèse, à partir d'un certain moment de grâce et de sainteté, vivait presque toujours en présence de la sainte Trinité, non plus d'une manière éminente comme la très Sainte Vierge, mais par une union de grâce.

Nous ne pouvons pas avoir cet état-là ; mais nous pouvons travailler à former dans notre cœur un état habituel d'adoration dans lequel tout soit remis à Dieu, abandonné à Dieu, de manière que notre âme se soumette toujours, aime toujours, obéisse toujours, cherche toujours le bon plaisir de Dieu, *comme le regard de la servante qui est toujours sur les mains de sa maîtresse*⁴⁸.

Je crois que là est la grande puissance du saint Sacrement, nous ouvrant dans la vie temporelle une porte sur la vie éternelle, et nous apportant la vie éternelle pour nous faire vivre de cette vie.

Voilà les deux choses que je voulais vous dire aujourd'hui. Il fait bon de parler du saint Sacrement, puisque, je le répète, nous sommes adoratrices. Toutes les pensées qui peuvent nous en occuper et nous apprendre à mieux adorer, sont des pensées que nous devons recueillir avec amour et joie.



48. Ps 122, 2.

27 juin 1880

ENSEIGNEMENTS QUI SE TROUVENT
DANS CETTE PAROLE DE NOTRE SEIGNEUR :
JE SUIS LA VIGNE ET VOUS ÊTES LES SARMENTS

Mes chères filles,

Je crois vous avoir déjà parlé de cette grande parole de notre Seigneur : *Je suis la vigne et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire*⁴⁹. Je désire vous en parler encore, pour y chercher les enseignements qui conviennent à l'heure présente et aussi pour y chercher des enseignements de perfection. Notre Seigneur dit donc : *Je suis la vigne, et mon père est le vigneron. Tout sarment qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émondra afin qu'il en porte davantage*⁵⁰.

C'est cette prédiction divine qui est au moment de s'accomplir. Quand notre Seigneur disait cela, il le disait en vue des persécutions, des épreuves, des souffrances par lesquelles doivent passer tous les élus pour se purifier et porter plus de fruit. Ainsi, dans les événements qui se préparent, ceux qui ne portent pas de fruit, qui n'appartiennent pas à Jésus-Christ, seront rejetés. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ et qui portent du fruit seront émondés, pour qu'ils en portent davantage. Il faut que cette pensée nous conduise, dans ce moment où il semble que les impies triomphent et que Dieu ne se lève pas pour réduire ses ennemis au silence.

49. Jn 15, 5.

50. Jn 15, 1-2.

Notre Seigneur ajoute : *Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée*⁵¹. Nous avons aussi à chercher dans cette parole des enseignements de perfection. Chacune d'entre vous, je l'espère, porte des fruits. Qu'est-ce que porter des fruits ? C'est suivre sa vocation, en faire les œuvres, pratiquer les vertus. Les fruits que Dieu demande, lui qui lit dans le secret des cœurs, ce sont des fruits de vertu. Sans doute, les œuvres viennent ensuite, mais c'est des fruits de vertu que sortent les œuvres.

À mesure qu'on a plus de grâce, plus de foi, plus d'amour, qu'on est plus semblable à notre Seigneur Jésus-Christ, plus évangélique, on arrive à avoir un plus grand désir de faire du bien aux âmes, et on en fait davantage. C'est des fruits de vertu que sortent les fruits des œuvres, qui ne seraient pas grand-chose s'ils n'étaient informés par l'union à Dieu et par la prière : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire*.

Les âmes que l'on veut amener à porter du fruit, ont à être purifiées non seulement par les épreuves du dehors, mais aussi par les épreuves du dedans. Il arrive souvent que Dieu se manifeste davantage à une âme pendant les premiers temps qu'elle le sert. Alors tout est facile. La prière, l'oraison se font sans difficulté. Dieu nourrit l'âme de lait et de miel, parce qu'elle ne peut supporter que la nourriture des enfants. Plus tard, Dieu la mène par des voies plus dures, à travers les peines, les sécheresses, les épreuves. Alors elle suit davantage Jésus-Christ sur le mont du Calvaire où il y a de grandes ténèbres.

Les saints qui se tenaient au pied de la Croix avaient une grande douleur. Ils sentaient bien que le monde était racheté, mais leur cœur était déchiré et plongé dans l'angoisse. Aussi l'opinion généralement reçue est que, dans presque tous, à l'exception toutefois de la très Sainte Vierge, la foi était comme éteinte à ce moment où le Fils de Dieu mourait dans le plus grand délaissement.

On a pu dire qu'à ce moment-là, la foi de l'Église, l'Église tout entière était dans le cœur de la très Sainte Vierge, pour laquelle il n'y a jamais eu de défaillance ni de faiblesse. Elle a pu avoir des obscurités, de grandes souffrances. Jamais ni la foi, ni la confiance, ni les vertus les plus héroïques n'ont eu en elle ni une ombre, ni une diminution.

51. Jn 16, 4.

Au contraire, elle allait de vertus en vertus, d'actes de foi en actes de foi, d'actes de résignation en actes de résignation : toujours elle montait plus haut à travers les angoisses et les souffrances.

Pour nous, qui avons à être purifiées, qui n'avons pas les grâces de choix de la très Sainte Vierge, il faut accepter, dans les moments d'obscurité et de sécheresse, les souffrances intérieures qui nous sont envoyées de Dieu pour la purification de nos âmes, en attendant les souffrances extérieures qui peuvent nous venir, comme elles viennent à d'autres. En ces moments on peut se dire : « Mais enfin le vigneron de mon âme, c'est Dieu lui-même. S'il me fait passer, après les douceurs du printemps, par les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, il sait ce qu'il a à faire. C'est un vigneron souverain et très sage. La grande affaire pour moi est de me tenir sous son action. ».

J'ai lu autrefois dans la vie d'une sainte religieuse, qui n'est pas canonisée, qu'elle avait pour dévotion de tâcher de mettre son âme entre les mains de Dieu pour qu'il y travaille. Comme elle travaillait sans résistance sur l'ouvrage de couture ou de broderie qu'elle tenait entre les mains, de même elle tâchait de tenir son âme sous l'action de Dieu, de manière à ce qu'il la trouve toujours sans résistance, respectueuse, attentive, adorante. Elle laissait faire en elle le travail que Dieu voulait faire, sans jamais contredire ce travail, sans jamais demander autre chose, bénissant Dieu dans la lumière et dans l'épreuve, dans le succès et l'affliction.

Rappelez-vous cela, mes sœurs, je le dis à celles qui commencent et à celles qui, étant plus avancées, doivent mieux le comprendre : là est le vrai sens de cette parole de notre Seigneur : *Je suis la vigne et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera, et celui qui porte du fruit, il l'émondra pour qu'il en porte davantage.*

Maintenant, mes sœurs, vous pouvez vous demander quel est le moyen de savoir que l'on est vraiment planté en notre Seigneur, que l'on demeure en lui et qu'il demeure en nous, puisque ce n'est pas toujours par la douceur, par la consolation, par la certitude intérieure qu'on peut s'en assurer. Nous pouvons avoir des lumières, des douceurs, des réponses consolantes au-dedans et n'être pas très avancées. Au contraire, nous pouvons avoir des réponses de douleur, de sacrifice, de croix enfin, et être très avancées dans l'union à Dieu.

Notre Seigneur a eu soin de nous l'enseigner. Il ajoute tout de suite après : *Déjà vous êtes purs, vous, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit par lui-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi*⁵².

C'est donc à la parole de notre Seigneur qu'il faut revenir pour savoir si nous demeurons en Jésus-Christ, si nous sommes telles qu'il faut être pour porter des fruits et pour avoir l'effet de ses admirables promesses.

La parole de notre Seigneur, c'est le saint Évangile : c'est là qu'il faut se regarder soi-même, qu'on ait des consolations ou qu'on n'en ait pas. Où en est-on quant aux divers enseignements de notre Seigneur dans l'Évangile ? Prenez les plus notables : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*⁵³. Est-ce que cette parole demeure en nous ? Avons-nous appris cette grande leçon de la douceur et de l'humilité ? *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive*⁵⁴ et toutes les autres paroles que vous puiserez dans le saint Évangile. Prenez maintenant ce qui, pour nous, est l'application du saint Évangile, la Règle ; car la Règle, quant à nous, est ce que nous devons faire pour observer le saint Évangile. Par là, vous le voyez, il est facile de savoir dans quelle mesure on demeure en Jésus-Christ. Il est facile de travailler toujours, en tous temps, dans les ténèbres comme dans la lumière, dans l'épreuve comme dans la consolation, à porter du fruit et à demeurer en Jésus-Christ.

Puis, suivant ce que notre Seigneur Jésus-Christ a dit à ses apôtres, c'est sa parole qui purifie. C'est cette parole acceptée, c'est cet enseignement cru par la foi, aimé par l'amour, car l'amour doit suivre la foi. C'est cet enseignement dans lequel on met toute sa confiance, voilà l'espérance. C'est cet enseignement pratiqué, voilà toutes les vertus.

Souvent on dit : « Combien je désire être en Jésus-Christ ! Combien je désire qu'il soit en moi ! Comme je voudrais dans mon oraison être cette branche qui se greffe sur la vigne pour en recevoir la sève ! »

52. Jn 15, 3-4.

53. Mt 11, 29.

54. Mt 16, 24.

Mais cette sève, ce sont les vertus évangéliques, il faut donc s'examiner et se dire : « Où en suis-je par rapport à telle ou telle parole de l'Évangile ? Où en est ma douceur, mon humilité, ma pauvreté, ma foi, mon espérance, ma confiance ? » Notre Seigneur revient toujours sur la confiance : *Si vous avez confiance, dit-il, vous serez guéri. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*⁵⁵.

Après vous avoir dit ces choses, qui vous mettent sur la voie d'approfondir cette pensée dans la méditation, je vous rappellerai que, dans le Tiers-Ordre de l'Assomption, c'est une règle de lire tous les jours un chapitre de l'Évangile à genoux. Ce n'est pas dans notre Règle à nous, parce qu'ayant beaucoup d'observances, on n'a pas voulu les multiplier ; mais quand vous le pouvez, et vous le pouvez à l'adoration, lisez un chapitre ou une partie de chapitre de l'Évangile à genoux, pour recevoir cette parole avec le respect qui lui est dû, pour écouter le Maître qui parle. Si vous êtes devant le saint Sacrement, que cette parole vienne de lui, et que vous la fassiez fructifier dans l'adoration et la prière.

Je finis par ceci. C'est une grande chose que de pratiquer l'Évangile, puisque c'est la perfection. C'est une grande chose d'accomplir toutes ses règles, puisque c'est la perfection. Comment y arriverons-nous ? Par la prière. Sans cesse demandons à Dieu ce que nous devons lui rendre. Sans cesse par la prière que nous adresserons à la Sainte Vierge et aux saints, demandons ces vertus, cette foi, cette espérance, cet amour, cette douceur, cette humilité, ce renoncement, cet esprit évangélique.

Quand vous aurez trouvé dans l'Évangile cette lumière que vous cherchez, si d'un côté vous devez dire à Dieu : « Mon Dieu, je veux pratiquer ces vertus, je veux me réformer, me quitter, me corriger », vous devez ajouter : « Mais Seigneur, j'ai besoin de vous, faites cette merveille en moi, que ce miracle vienne de vous ! Car sans vous je ne puis rien faire. »

Quelquefois on cherche ce que l'on peut faire à l'adoration. Eh bien, je crois que votre adoration serait très bien employée, si vous demandiez à notre Seigneur qui est là présent, la grâce, la force, la

55. Jn 16, 33.

possibilité de pratiquer les vertus qu'il demande de vous. Beaucoup d'âmes en ce moment ont besoin de force et de courage. Comme il ne faut pas être égoïste, ce que vous demandez pour vous, demandez-le pour les autres.

Demandez pour les religieux, qui vont être secoués par la tourmente révolutionnaire, la force de demeurer toujours dans la vraie vigne, d'être fidèles à leur vocation et de montrer au monde le spectacle des vertus évangéliques. Suppliez notre Seigneur de ne pas abandonner son Église, et vous le ferez facilement à l'aide des paroles du saint Évangile.

Ainsi peu à peu ces paroles entreront en vous, elles y demeureront et porteront des fruits. C'est ce qu'il faut demander à notre Seigneur, non seulement à l'oraison, mais tout le long de la journée, quand nous pouvons élever notre âme à Dieu.



4 juillet 1880⁵⁶

LE PRÉCIEUX SANG,
SOURCE DES SACREMENTS ET DE TOUTES LES VERTUS.
LES VIES PURGATIVE, ILLUMINATIVE, UNITIVE

Mes chères filles,

Dans le culte du Précieux Sang, nous trouvons l'Eucharistie, la Passion et la source de tous les sacrements. C'est ce sang précieux qui les fait naître tous. C'est du côté ouvert de notre Seigneur Jésus-Christ que sort l'eau du baptême tout imprégnée de son sang. C'est ce sang offert par avance qui remplit le calice de nos autels. C'est donc là que toute âme purifiée va trouver la blancheur des vêtements qui la rendent digne du regard de Dieu. Toute la gloire, toute la pureté des élus n'a pas d'autre source. *Qui sont ceux qui viennent avec des robes blanches ? D'où viennent-ils ? Ils viennent du sacrifice, et ils ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau*⁵⁷. Et tout ce qui orne cette blancheur éclatante, toutes les vertus, toutes les auréoles, c'est encore là leur source. Toute la beauté des saints, toute la beauté du ciel, c'est le fruit du sang de Jésus-Christ, produisant dans les âmes trente, soixante pour un, plus encore en saint Jean-Baptiste⁵⁸, nous dit l'Église, à proportion de la foi, de l'amour, de la fidélité avec lesquels a été reçue cette rosée céleste.

Quand, à notre dernier jour, nous devons quitter la vie, j'espère de la miséricorde de Dieu, qu'aucune de nous ne la quittera sans avoir été couverte une dernière fois de ce sang précieux par les divins sacrements, et sans que notre corps lui-même ait été purifié par l'huile

56. Fête du Précieux Sang.

57. Ap 7, 13-14.

58. Mère Marie Eugénie se réfère à une hymne grégorienne pour la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

sainte qui, elle aussi, tire du sang de Jésus-Christ la vertu par laquelle elle sanctifie tous nos sens. Mais même après ces dons célestes, bien plus sans doute s'ils venaient à nous manquer, le dernier mouvement de notre âme, son dernier élan serait d'aller par un acte de foi et d'amour se couvrir de ce sang divin, devant lequel la justice divine même n'a plus de prise.

Vous le voyez, mes sœurs, ce qu'on veut faire au dernier moment, il faut le faire souvent pendant sa vie. Allons donc fréquemment au pied du Calvaire et au pied de l'autel recevoir les gouttes de ce sang précieux et nous y purifier tout entières.

Ce sang adorable a été versé pour tous, comment se fait-il que son prix infini ne parvienne à racheter qu'un nombre d'âmes, hélas ! trop restreint ? Comment se fait-il que, sur cette terre où tous les jours encore il coule sur tant d'autels, nous voyions se former dans tous les siècles une conjuration contre Jésus, contre son Église, contre ses lois, contre tous ses enseignements ?

Nous le voyons, mes sœurs, nous pouvons répéter : *Pourquoi ce tumulte des nations* ⁵⁹ puisqu'il s'agit d'un règne de justice, de bonté et de miséricorde, et que l'Agneau dominateur n'apporte aux hommes que du bien. C'est contre lui cependant que se soulève une fureur insensée et, à cause de lui, contre ses serviteurs.

Nous sommes dans un temps où il faut particulièrement étudier l'histoire des martyrs. Vous rappelez-vous combien de fois, lorsque les saints qui rendaient témoignage à Jésus-Christ avaient, par leurs souffrances et leurs miracles, engendré à Dieu une partie du peuple qui les contemplait, on a vu tomber sur les persécuteurs et sur leurs satellites des ténèbres profondes dans lesquelles ils étaient comme ensevelis, tandis que la rosée du sang de Jésus-Christ répandait la lumière sur ceux qui le confessaient ? C'est le mystère qui s'accomplit aujourd'hui : les uns sont dans la lumière, et nous avons le bonheur d'être de ceux-là, puisque nous sommes enfants de l'Église catholique. Les autres, les ennemis de l'Église, les impies sont dans les ténèbres, et le démon emploie sa puissance à épaissir ces ténèbres autour d'eux. Nous ne pouvons pas grand-chose sur les âmes de ces gens-là : il faut

59. *Quare fremuerunt gentes.* Ps 2, 1.

prier pour eux. L'un ou l'autre pourra devenir participant de la lumière divine, souffrir, confesser avec nous.

Les martyrs eux-mêmes, avec toute leur sainteté, ne gagnaient pas tous leurs ennemis à Dieu. Mais ce que nous pouvons, c'est développer en nous l'action du sang de Jésus-Christ pour devenir vraiment et parfaitement les enfants de la lumière.

Ce n'est pas tout d'être baptisé, ce n'est pas tout d'être dans l'Église, ce n'est pas même tout d'être dans l'état religieux, il faut quelque chose encore. Notre Seigneur nous dit : *Que votre lumière brille devant les hommes*⁶⁰. Cette lumière, ce sont sans doute les bonnes œuvres, mais c'est surtout l'exercice de toutes les vertus. Où en sommes-nous sous ce rapport, mes sœurs ?

Nous avons reçu la lumière ; mais sommes-nous sous l'influence de cette lumière ? Ne laissons-nous en nous aucune place aux ténèbres et à l'esprit du monde ? Je parle de ce monde pour lequel notre Seigneur n'a pas voulu prier et auquel il s'est déclaré étranger. On ne doit pas comprendre sous ce nom un assemblage de familles chrétiennes où chacun, selon son état, cherche à accomplir les préceptes de Jésus-Christ. Le monde que notre Seigneur n'a pas béni est celui dont l'esprit est caractérisé par les sept péchés capitaux et où l'on trouve l'orgueil, l'amour de l'argent, l'impureté, qu'on ne devrait pas nommer ici ; mais hélas ! où est la sainteté des mœurs, l'horreur de toute souillure, dans ce monde pour lequel notre Seigneur n'a pas prié ? Qui aujourd'hui rougit de la gourmandise, de la paresse ? Ne rien faire, se satisfaire en tout, sont des choses que le monde, qui n'est pas le pire de tous, accepte facilement.

Voilà l'esprit du monde, tout à fait opposé à l'esprit religieux qui se base sur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Cependant nous nous ferions illusion, si nous croyions qu'il ne reste rien en nous de toutes les racines des péchés capitaux. Le travail de toute la vie est d'en arracher les derniers restes, afin qu'il ne subsiste plus en nous aucune fibre d'orgueil, aucune fibre de paresse, aucune fibre de colère, d'envie, de toutes ces choses enfin qui sont les traits caractéristiques du monde mauvais.

60. Mt 5, 16.

Comme c'est la lumière qui doit dominer en nous, il faut, pour que nous remplissions bien notre mission, que nous portions en nous les caractères opposés aux péchés capitaux. Le premier de ces caractères sera l'humilité. Le deuxième, la pauvreté. Le troisième, la pureté et la mortification qui vont ensemble. Le quatrième, la charité, la bienveillance, l'absence de toute mauvaise personnalité. Le cinquième, la sobriété ; le sixième, la patience ; et le septième, le travail.

Vous savez que les anciens maîtres de la vie spirituelle distinguaient toujours trois vies : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. Je tiens à vous dire à ce propos qu'il ne faut pas entendre par là trois royaumes séparés qu'on parcourt successivement, comme si on quittait le Portugal pour aller en France en passant par l'Espagne. Non, on ne quitte pas la vie purgative pour entrer dans la vie illuminative, puis dans la vie unitive.

La vie purgative doit déjà être accompagnée de la vie illuminative et de la vie unitive. Dans la vie illuminative, il y a un regard en arrière qui purifie et un regard en avant qui unit. Bien qu'on puisse dire qu'il y a un état de l'âme qui est plus caractérisé, parce qu'elle a à se purifier de tous ses défauts, de toutes ses fautes, il ne faut pas croire que l'âme plus avancée n'ait plus à se purifier. Sainte Thérèse dit que l'âme qui ne mange pas chaque jour le pain de la connaissance de soi-même risque de s'égarer. Sainte Thérèse était dans un état très élevé, et cependant elle ne cessait jamais de chercher à purifier son âme, dans laquelle notre Seigneur versait tant de lumières.

Cherchons, nous aussi, mes sœurs, d'un côté à nous purifier des vices, de l'autre à avancer chaque jour dans la pratique des vertus : de telle sorte que nos sœurs, en nous regardant, puissent apercevoir en nous ces traits de pauvreté, de pureté, d'amour, d'humilité, de patience, de générosité et de courage au service de Jésus-Christ, comme aussi les vertus réservées à l'état religieux, vertus d'obéissance, de régularité, de ferveur et de simplicité.

Tout en cherchant aussi à nous purifier des vices et à acquérir les vertus, que notre tendance continuelle soit l'union à Jésus-Christ. Dès le premier pas, quand nous avons encore beaucoup de défauts, notre Seigneur est descendu en nous par la communion, et nous avons reçu la grâce, la force que donne à l'âme la présence de notre Seigneur,

l'amour de notre Seigneur, l'esprit de notre Seigneur. Je vous disais l'autre jour que sans notre Seigneur nous ne pouvons rien faire.

Nous ne pouvons rien surtout dans le sens de l'avancement vers lui ; et il faut que lui, qui est notre but, soit aussi notre moyen⁶¹. N'oubliez pas cela, mes sœurs. Il paraît singulier que notre Seigneur qui est Dieu, qui est si grand, si digne de nos adorations, puisse être regardé comme un moyen. C'est cependant une chose absolument certaine. Notre Seigneur a voulu devenir notre moyen pour tout : pour faire le bien, pour rejeter le mal, pour acquérir toute vertu, pour aller au ciel, pour faire ce que de nous-mêmes nous ne pouvons pas faire ; et c'est pour cela qu'il a dit : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire*⁶².

Faisons en sorte que, regardant ainsi quelquefois en nous-mêmes et beaucoup en notre Seigneur Jésus-Christ, nous soyons tout à fait enfants de lumière. Que ceux qui sont dans les ténèbres reçoivent comme une petite réverbération du Soleil de justice par les vertus qui brilleront en nous, et tâchons de gagner ces pauvres âmes par la bonne odeur de Jésus-Christ.



61. Cf. *Notes intimes* n° 224/01, 1862.

62. Jn 15, 5.

11 juillet 1880

L'AMOUR ET LA PRIÈRE POUR L'ÉGLISE

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de tous les Souverains Pontifes, de tous ceux qui ont passé successivement sur le siège de Saint-Pierre, en souffrant, en dépensant leur vie pour le salut des âmes, pour le bien de l'Église. Cette fête doit nous disposer à renouveler en nous l'amour de l'Église, à prier particulièrement pour les besoins de l'Église, si nombreux et si grands aujourd'hui ! Dans tant de pays l'Église souffre ! Qu'est-ce que l'Église, mes sœurs ? C'est l'assemblée des fidèles sous de légitimes pasteurs. L'Église donc, ce sont les âmes fidèles : toute âme baptisée appartient à l'Église.

Que ne fait-on pas en ce moment pour arracher les âmes baptisées à l'action de Jésus-Christ, à l'action de l'Église, à l'action des légitimes pasteurs ? C'est un des plus grands motifs de prière, de sacrifices, d'efforts sur soi-même que celui d'obtenir le salut de tant d'âmes, exposées par suite des entreprises des méchants contre l'Église : les âmes des enfants, par exemple, qui n'ont pas de résistance. Si l'on ne leur enseigne pas le bien, si l'on ne s'applique pas à détruire en elles les germes mauvais déposés par le péché originel, ces pauvres âmes peuvent-elles se défendre ? Ne sont-elles pas exposées à périr ? C'est la partie la plus innocente du troupeau de Jésus-Christ. Elle n'a pas encore de défense. C'est un massacre des Innocents, et on veut les prendre pour les livrer au démon.

La prière seule peut réagir, et avec la prière, la sainteté. Il faut tâcher de se mettre dans des dispositions plus saintes, plus agréables à Dieu,

animer sa prière de plus de renoncement à soi-même, de plus d'amour de Dieu, pour sauver tant de pauvres âmes, pour obtenir que la droite de Dieu se montre et que, *se levant, Dieu disperse ses ennemis*⁶³.

C'est une chose certaine que, si la prière est ardente dans les temps malheureux, elle peut détourner les fléaux. Nous avons des exemples de grâces que les prières ont ainsi obtenues. Au temps de l'invasion des Barbares, saint Léon arrêta Attila devant Rome. Dans le pays de France, on vit sainte Geneviève l'arrêter devant Paris, saint Loup devant Troyes, saint Aignan devant Orléans. Si ces saints ont pu cela, c'était par la puissance qu'ils avaient devant Dieu, en étant parfaits serviteurs de Dieu.

En ce moment, ce sont surtout les âmes religieuses qui doivent s'efforcer de devenir parfaites servantes de Dieu. Que chacune de vous, par la connaissance intime qu'elle a en soi-même de ce qu'elle doit rejeter et de ce qu'elle doit embrasser, cherche à se sanctifier, afin d'être plus puissante dans la prière et de venir ainsi en aide à l'Église.



63. Cf. Ps 67, 1.

18 juillet 1880

« JE VOUS AI ÉTABLIS AFIN QUE VOUS ALLIEZ,
QUE VOUS PORTIEZ DU FRUIT ET QUE VOTRE FRUIT DEMEURE. »
L'ESPRIT DE FOI QUI FAIT PORTER CE FRUIT

Mes chères filles,

Je veux aujourd'hui attirer votre attention sur une parole qu'on a lue ce matin au saint Évangile. Notre Seigneur dit à ses apôtres : *Vous êtes mes amis ; je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis*⁶⁴. Cette parole de notre Seigneur s'applique à nous aussi, mes sœurs : nous ne sommes pas des servantes. Certainement nous sommes des servantes dans le sens qui fait dire à la Sainte Vierge ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur*⁶⁵. Mais nous sommes plus que cela, puisque nous sommes épouses de notre Seigneur. C'est à nous que s'adresse cette autre parole : *Je vous ai établis afin que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure*⁶⁶. Quel est donc ce fruit, mes sœurs ? Pourquoi sommes-nous, vous, moi, appelées dans la Congrégation ? C'est afin que nous portions du fruit et que ce fruit demeure.

Voulez-vous bien vous rappeler par la pensée toutes les Congrégations, tous les Ordres religieux. Quel est précisément le grand fruit qu'ont porté les premiers religieux ou religieuses de ces Ordres ou Congrégations ? Il y en a qui n'ont pas fait de grandes choses. Ils ont cependant porté un fruit, fruit de l'exemple et de la pratique de toutes les vertus religieuses. C'est là le fruit par excellence que notre Seigneur attend de ses épouses, et qu'il faut porter afin qu'il demeure.

64. Jn 15, 15.

65. Lc 1, 38.

66. Jn 15, 16.

Rappelez-vous sainte Claire. Qu'a-t-elle fait ? Elle est allée, malgré tous les obstacles, s'enfermer dans un petit monastère que j'ai vu à Assise. Là, il y avait un pauvre réfectoire où elle mangeait ce que lui donnait la charité, un chœur derrière l'église où elle disait l'Office, une pauvre salle où elle travaillait à l'aiguille, enfin un dortoir ; car il n'y avait pas même de cellules. C'est là où elle vivait pauvrement, cloîtrée et inconnue du monde avec un certain nombre de religieuses. Cependant on a pu dire qu'elles ont porté du fruit et que ce fruit est demeuré. Quel a été ce fruit ? Il est très important de faire cette étude, afin de chercher quel est le fruit principal que notre Seigneur attend aussi de nous.

Quelquefois on est porté à penser qu'on enseigne très bien, que les enfants brillent, qu'elles ont du succès, qu'on fait de beaux discours : ce fruit-là est peu de chose. Cependant je reviendrai tout à l'heure sur ce qui regarde les enfants.

Le grand fruit est le fruit d'une vie sainte, servant de fondement à une Congrégation religieuse où tous les souvenirs des commencements apprendront à celles qui entreront dans la suite à mener une vie sainte, car nous sommes *établies pour porter du fruit et pour que ce fruit demeure*.

On ne saurait trop se poser cette question à soi-même, se dire : « Quel est le fruit que je porte ? Est-ce que vraiment ma vie entière est une vie informée d'abnégation, d'obéissance, d'humilité, de pauvreté, de régularité ? Est-ce que ce sont là les exemples que dans toute ma vie, dans mes emplois, pendant mes maladies, j'ai donnés et qu'après ma mort je laisserai ? Pourra-t-on dire : il est souhaitable pour être sainte de vivre comme cette sœur a vécu, d'être employée soit comme maîtresse, soit comme sœur converse, d'être malade, de mourir dans les mêmes dispositions ? »

Pour le faire et pour en avoir la force, je viendrai à ce qui en est le fond. Le fondement spécial pour toutes les religieuses en général et pour les religieuses de l'Assomption en particulier, c'est d'avoir un grand esprit de foi.

Plus nous aurons un grand esprit de foi, plus nous porterons du fruit. Plus nous regarderons toutes choses comme Dieu les voit, plus nous serons ce que veut la Congrégation. Chaque Congrégation a son esprit à soi. Notre esprit à nous, c'est d'être éclairées par la lumière de la foi, par

la lumière de l'oraison qui doit illuminer toute notre vie. Notre esprit à nous, c'est que nous mettions toutes les choses que la foi proclame grandes, infiniment au-dessus de celles que l'esprit humain peut regarder comme étant quelque chose. Le fruit pour une religieuse de l'Assomption est de sortir de la vie terrestre, de la vie des sens, pour manifester un grand esprit de foi à l'égard de toutes les choses d'ici-bas.

Vous savez toutes, mes sœurs, ce que c'est que la vertu de foi. La vertu de foi est une vertu surnaturelle dont Dieu donne le premier principe, puisqu'elle est infusée au saint baptême. Elle nous aide à dire : « Je crois, je suis chrétien. » C'est une vertu qui a Dieu pour objet, qui s'adresse à Dieu. Ce que nous croyons par la foi, ce n'est pas ce que notre intelligence juge sage. Nous croyons à Dieu, à la vérité divine telle qu'elle nous est révélée, pour nous conduire à la vie éternelle, c'est-à-dire au bien suprême.

Dieu nous donne la lumière. Il met dans l'âme la grâce par laquelle nous croyons fermement à cette lumière divine donnée à l'Église, et que son Fils unique a apportée sur la terre. C'est une vertu par laquelle nous recevons tous les objets de la foi, à cause de la vérité divine. Voilà ce que c'est que la vertu de foi. Mais pour que cette vertu éclate, brille, soit puissante en nous, pour que cette grâce apportée par le sacrement soit plus grande, il faut en demander l'augmentation. L'apôtre saint Pierre disait : *Je crois, Seigneur, mais augmente ma foi*⁶⁷. Il faut tous les jours dire à Dieu : « Je crois, Seigneur, tout ce que vous enseignez ; mais augmentez ma foi, rendez-la plus grande. Que la foi informe toute ma vie, et que l'esprit de foi s'empare de moi plus profondément ! »

Toutes les vertus de notre état doivent reposer sur l'esprit de foi. Mais en demandant la foi, il faut la demander non seulement pour soi, mais aussi pour les autres. Il faut avoir du zèle. Il faut que, dans une prière habituelle, nous demandions, pour ceux qui ont déjà la foi, l'intrépidité dans la foi, une grande fermeté dans la foi, et que nous priions avec ardeur pour que cette foi dont nous avons le dépôt soit reçue par d'autres, soit répandue parmi d'autres.

67. Lc 17, 5.

Que d'âmes baptisées ont reçu le premier germe de la foi et ont un jour opposé la négation à cette foi divine ! Combien ont cru leur raison plus sage, n'ont pas voulu des voies, des pensées de la foi, parce qu'elles n'étaient pas d'accord avec les pensées de leur esprit et, il faut bien le dire, avec tous les désordres de leur cœur ! Comme il faut prier pour eux ! Comme il faut avoir un grand zèle pour que la foi se conserve dans notre patrie, dans les lieux où l'Église est établie, pour qu'elle excelle, qu'elle brille, qu'elle se montre plus forte, plus grande dans ceux qui sont consacrés aux œuvres de la foi, comme le sont les religieux et les religieuses, les prêtres, les personnes de bonnes œuvres et demander que ce ne soit pas l'esprit humain, mais l'esprit de foi qui les inspire et les dirige !

J'en arrive maintenant aux enfants. Tout à l'heure je vous disais que ce n'était pas grand-chose que vous les fassiez briller et réussir dans leurs études. La grande chose, c'est d'établir la foi dans l'âme des enfants, d'en faire de vraies chrétiennes qui, dans la foi, fassent les œuvres que notre Seigneur est venu nous apprendre à faire, qui aient le caractère de Jésus-Christ, gardent sa parole, aiment Jésus-Christ, l'Église, la vérité, qui *fassent la vérité*, comme dit le saint Évangile⁶⁸.

Ceci, mes sœurs, est une œuvre qui demande un travail énorme. Il faut faire briller dans toutes les parties de leur intelligence la lumière de la foi. Il faut que cette lumière transperce leur cœur. Il faut que les œuvres de la foi soient les œuvres de leur vie. Il faut qu'elles haïssent le péché, s'en éloignent, qu'elles en aient cette crainte souveraine que donne la foi vive. Quand on sait à quoi on s'expose en péchant, qu'il s'agit de la vie éternelle, d'être séparé du souverain bien en ce monde et en l'autre, le péché est le mal qu'on redoute le plus. Cela ne veut pas dire qu'aucune n'y succombera jamais. Mais que, si elle y succombe, la foi étant enracinée en elle, l'angoisse, le remords s'emparera de son âme, jusqu'à ce qu'elle fasse le divorce le plus prompt avec ce mal affreux qu'est le péché.

Enfin demandons pour nous et pour elles la spontanéité dans la foi. Quelle grâce que cette spontanéité ! Il y a des peuples qui l'ont, malheureusement ce n'est pas le peuple français. Il n'a pas cet élan,

68. Jn 3, 21.

cette première parole qui montre qu'on est porté par la foi. Les Italiens l'ont d'une manière merveilleuse, même les pécheurs. Ils ne peuvent entendre un blasphème, voir outrager une statue de la Sainte Vierge, sans que la population se soulève.

Ce n'est pas un bien propre à notre pays que cette ardeur, cette vivacité, cette spontanéité de la foi. Cependant il faut la demander, tâcher de l'acquérir. Il faut tâcher de ressentir toute injure que Dieu reçoit dans l'ordre de la foi, tout outrage qui s'adresse au Crucifix, à la Sainte Vierge et aux saints. Il faut demander cet amour tendre qui fait que l'on ressent ce qui s'attaque à quelque vérité, à quelque don céleste, à quelques-unes des choses que nous possédons dans l'ordre surnaturel et divin, et qui nous conduisent à la vie éternelle.

Il y aurait encore bien des choses à vous dire, je me borne à ceci pour aujourd'hui. N'oubliez pas surtout de beaucoup demander une grande foi, de toujours peser dans les balances de la foi les appréciations que vous ferez de chacune des choses de votre vie, de vos emplois, de vos difficultés, de vos répugnances, de vos attrait, afin de ne pas tenir grand compte et de regarder comme très peu de chose tout ce que la foi ne considère pas comme important.



1^{er} août 1880⁶⁹

COMMENT NOUS DEVONS BÂTIR
SUR LA PIERRE QUI EST JÉSUS-CHRIST, QUI EST L'ÉGLISE,
PAR LE SACRIFICE DE NOUS-MÊMES

Mes chères filles,

Je n'ai que quelques mots à vous dire sur la fête d'aujourd'hui, sur saint Pierre que nous honorons sous ce nom, objet de notre dévotion, parce que notre Seigneur lui a dit : *Tu es Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Église*⁷⁰.

Comme le dit un des Pères dont nous lisons l'homélie à l'Office, il n'y a qu'une pierre qui est Jésus-Christ. C'est sur notre Seigneur Jésus-Christ que nous sommes bâtis, que tout est bâti. Notre Seigneur a daigné faire de l'Église son corps mystique, de sorte qu'il a uni saint Pierre à cette prérogative qui fait qu'il est aussi la pierre, sur laquelle nous bâtissons. Nous bâtissons pour l'éternité, c'est ce qui s'appelle édifier : édifier le prochain, édifier son salut.

Dans chacune de nos actions, nous bâtissons pour l'éternité, parce que nous croyons, parce que nous nous posons sur la pierre, d'abord sur cette pierre angulaire qui est Jésus-Christ, et sur cette pierre qui est la foi de l'Église. Mais comment bâtissons-nous ? Voilà la seconde question qu'il faut se poser. Nous bâtissons par le sacrifice. Saint Pierre a bâti par le sacrifice, par le renoncement. Notre Seigneur Jésus-Christ le lui avait prédit : *Un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudrais pas aller*⁷¹. Après sa conversion, il a été conduit là où il ne voulait pas. Tous les apôtres ont bâti également par le sacrifice.

69. Fête de saint Pierre aux Liens.

70. Mt 16, 18.

71. Jn 21, 18.

Quelle vie que celle des apôtres envoyés par notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'aux extrémités du monde ! Quelle vie que celle de saint Thomas, par exemple, qui a parcouru les Indes, et qui probablement a pénétré jusqu'en Amérique et au Japon ! – et vous savez si à cette époque-là les moyens de communication étaient difficiles. Quelle vie que celle de saint Pierre, que celle de saint Paul ! Ils se donnaient entièrement à l'évangélisation du monde : ils ont été liés, conspués, trahis, enfermés dans des prisons effroyables dont on peut se faire une idée en visitant la prison Mamertine, et ils ont fini par être immolés. C'est donc par le sacrifice qu'ils ont bâti.

Mais ne regardons pas seulement en eux le sacrifice extérieur, sacrifice de souffrances, d'isolement, de persécution. Regardons surtout le sacrifice intérieur. Il n'est plus question d'eux : tout a été abandonné par eux pour Jésus-Christ. Aucun apôtre n'est plus une personnalité. Ils établissent une église et n'y restent pas. Ils fondent une œuvre et n'ont pas la consolation de la terminer. Leurs familles, leurs parents (saint Pierre en avait), ils les quittent pour Jésus-Christ, vont jusqu'au bout du monde et ne les reverront jamais. Il n'y a plus rien d'eux, il n'est plus question d'eux, dans leurs paroles, dans leurs épîtres.

Si saint Paul est obligé de parler de lui pour répondre aux accusations des Juifs, il s'en défend, s'en excuse, disant : *Je suis un fou, un insensé d'avoir parlé ainsi de moi*⁷². S'il a été obligé de dire du bien de lui, il le fait suivre des choses les plus humiliantes. On sent que les apôtres ne tiennent compte ni de leur personnalité, ni de leur vie propre : ils ne sont occupés qu'à évangéliser, qu'à faire connaître notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous savez ce que dit saint Paul quand on vient lui dire que d'autres, pour faire douter les Juifs et les Romains de la vérité de ses paroles, prêchaient le nom de Jésus-Christ. Il leur répondit : *Eh ! que m'importe que le nom de notre Seigneur soit annoncé par l'honneur ou par l'ignominie, pourvu que ce nom soit connu, adoré, servi, et que tout aille à lui*⁷³.

Il faut revenir beaucoup sur soi à ce sujet. Nous bâtissons sur la pierre qui est l'Église qui, grâce à Dieu, est entière dans nos âmes.

72. Cf. 2 Cor 12.

73. Cf. Ph 1, 18.

Il ne faut pas bâtir avec de la paille, avec des matières que le vent emporte : l'estime des hommes, le succès, les satisfactions propres. Il faut absolument bâtir avec le sacrifice, le sacrifice qui va jusqu'au-dedans de soi-même. Ceci, mes sœurs, est un travail de tous les jours, de tous les âges. Il faut donc chercher et voir en quoi il y a encore en nous de vaine personnalité, car elle doit être haïe. Tout ce qui se rattache au *je* ou au *moi*, tout ce qui reste de mauvaise personnalité sous une forme ou sous une autre, tout cela doit être détruit. J'ai de la consolation ou je n'en ai pas, j'aime ce que je fais ou je ne l'aime pas, j'ai des contrariétés, je ne jouis pas de la confiance, de l'estime de mes supérieures, etc.

Toutes ces réflexions montrent de la personnalité⁷⁴. Comme il y a un grand danger que ce défaut ne se développe en vieillissant (nous le voyons chez les personnes du monde), il faut absolument travailler à le détruire. Il ne faut pas que dans ce que nous disons, dans ce que nous faisons, ce soit le désir de paraître, mais le désir de la gloire et du service de notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous élevons un édifice, nous bâtissons une congrégation religieuse. Il n'y a pas une d'entre nous dont les paroles, les exemples, la conduite ne contribuent à bâtir cette congrégation religieuse. Qu'importe ce que fait chacune d'entre vous ! Elle ne travaille pas pour elle, elle maintient une congrégation religieuse. Quand l'hirondelle va chercher la paille avec laquelle elle fait son nid, c'est pour elle qu'elle travaille. Lorsque l'âme religieuse fait quelque chose, ce n'est pas pour elle qu'elle travaille, c'est pour Dieu, c'est afin que les âmes qui viendront dans cette congrégation y trouvent leur sanctification.

Ceci est un des points les plus pratiques, et sur lequel il faut le plus constamment revenir pour s'examiner. Il faut chercher, le matin et le soir, dans ses paroles, dans ses actions, dans ses préoccupations, dans ses récréations, ce que l'on y met de soi et s'efforcer de fuir, de détruire tout ce qui est personnel, s'efforcer de vivre toujours dégagée de soi et de la terre, être prête à aller ici ou là, à être malade ou à se bien porter, à faire toujours la même chose, le même emploi, si c'est la volonté de Dieu.

74. « Personnalité » : mot employé par mère Marie-Eugénie dans un sens péjoratif.

Le père Lacordaire a dit : *La couronne de l'éternité ne tombe jamais plus droit du ciel que sur un front blanchi dans l'humilité d'un rude travail.* C'est le moyen assuré de bien bâtir. C'est ce qu'a fait le bienheureux Rodriguez, frère convers et portier des jésuites au Portugal. Il a beaucoup bâti, non seulement parce qu'il a édifié, parce qu'il a été canonisé, mais parce que ses conversations, ses prières, son zèle ont enfanté (sans qu'il fit rien que prier et aimer Dieu) une quantité d'ouvriers évangéliques dans la Compagnie de Jésus. On pense que le bienheureux père Claver avait puisé son zèle, son humilité, son esprit de mortification et de prière, dans les exemples de ce pauvre frère convers, qui n'a pas fait de discours ni de sermons, mais qui a bâti en silence.

Ce sera ma recommandation aujourd'hui, mes sœurs. Toutes les fois que vous célébrez une fête de saint Pierre, pensez à bâtir sur la pierre au moyen du sacrifice. Saint Pierre, après la Résurrection, s'est donné tout entier au service de notre Seigneur. Lui, si vif, si affectueux, qui ne pouvait se passer de la présence du Maître, qui était toujours prêt à le servir, il va maintenant parcourant le monde, ne cherchant d'autre consolation que celle de le glorifier ; et il a été ainsi cette *pierre*, sur laquelle nous devons bâtir en imitant l'exemple des apôtres.



8 août 1880

LE TOUT DE DIEU ET LE NÉANT DES CRÉATURES

Mes chères filles,

Depuis une semaine, en lisant le livre de la Sagesse à l'Office, j'ai pensé que j'aurais quelque chose à vous dire à propos du magnifique éloge de la Sagesse que fait le Saint-Esprit. Sans aucun doute, il s'agit d'abord de la Sagesse incréée, de la seconde personne de la sainte Trinité, qui a présidé à la création de la terre, qui était avant les montagnes, qui a créé toutes choses. Il s'agit aussi de la sagesse humaine. Le Saint-Esprit descend ensuite, dans les Livres Sapientiaux, à un grand nombre de considérations qui se rapportent à la sagesse humaine.

Le principe de cette sagesse, c'est la crainte du Seigneur. Quelle en est la fin ? C'est la connaissance des choses telles qu'elles sont. Je me résumerai en ceci. Je ne veux pas me perdre en de grands préambules : toute la sagesse de l'homme et surtout de l'âme religieuse consiste à connaître le tout de Dieu et le néant des choses créées.

Plus on avance dans la vie religieuse, dans la perfection, dans l'oraison, plus on doit comprendre le tout de Dieu et le néant des choses créées. Sans doute elles sont quelque chose, puisque Dieu les a faites ; mais elles ne sont quelque chose que par rapport à leur fin. Saint Ignace explique à merveille que, tandis que l'homme est fait pour Dieu, tandis que sa sagesse à lui consiste à connaître Dieu qui l'a fait à son image et à aller à Dieu qui est sa fin, les choses créées sont faites pour l'homme en vue de Dieu. Ce n'est pas pour que l'homme en use et en abuse à son gré, pour qu'il se les approprie, qu'il en fasse son

plaisir et sa fin en ce monde. C'est pour qu'elles servent à une fin plus élevée, qu'elles conduisent l'homme à Dieu.

Il est utile avant le temps d'une retraite de retourner par une vue de l'esprit vers ce grand principe. Quelque forme que vous donniez à votre retraite, il faut revenir sur ces vérités premières, soit que vous les preniez telles qu'elles sont exposées dans les *Exercices* de saint Ignace, soit que vous les preniez comme elles sont dans votre catéchisme qui vous enseigne que l'homme est créé pour connaître Dieu, l'aimer et le servir.

Puisque toutes les choses créées doivent concourir à cette fin, on peut commencer par ce travail de l'esprit qui consiste à se dire : « Je dois être dans l'ordre de la Sagesse, je suis l'épouse de celui qui est la Sagesse incréée, et j'ai choisi d'être rangée non parmi les vierges folles, mais parmi les vierges sages qui tiennent leur lampe à la main, qui y entretiennent de l'huile et qui s'en servent pour éclairer leurs pas⁷⁵. Mais est-ce que la Sagesse préside à tous mes actes ? Dans le cours de l'année, comment ai-je fait usage des choses créées ? »

Cette pensée, qui ne peut occuper qu'une méditation pendant la retraite, peut être l'objet de plusieurs réflexions dans la préparation à la retraite, et je vous engage à vous demander : « Qu'est-ce que les choses créées ont été pour moi ? Ont-elles été un obstacle, ont-elles été un attrait, ont-elles été le sujet de vives contradictions ou de désolations ? Ai-je, dans la pratique, vis-à-vis des choses de la vie, agi comme une personne à qui les choses du temps sont peu de chose, qui cherche à s'établir et qui s'établit en effet dans l'indifférence pour toutes les choses créées, de manière à préférer toujours la sainte volonté de Dieu ? »

Les choses créées sont un moyen. En elles-mêmes, elles sont indifférentes, elles ne doivent être choisies que selon qu'elles nous conduisent à notre fin qui est Dieu. Voilà pourquoi, dans l'état religieux, nous renonçons aux choses qui, dans le monde, ont les plus grands attraites pour les créatures. On cherche la beauté dans les créatures, le plaisir dans les créatures, la possession, le bien-être, l'amusement, la jouissance, la mollesse. Pour nous, nous nous séparons

75. Cf. Mt 25, 1-13.

de tout cela, et à cette fin que Dieu soit le seul but des rapports que nous avons avec les choses créées.

Mais par suite des tentations du démon ou de la faiblesse de notre propre nature, il peut arriver qu'une petite chose créée soit un obstacle. Sainte Thérèse dit que, dans les monastères même les plus cloîtrés, il s'introduit le point d'honneur, l'estime, les préoccupations sur les emplois, sur la santé. Tout cela rentre dans l'ordre des choses créées. Notre Seigneur nous enseigne que, dans ces choses-là, ce qu'il y a de plus pénible est ce qui nous conduit le plus sûrement à notre fin : la ressemblance de notre Seigneur Jésus-Christ, l'union à Dieu, la possession de Dieu.

Qu'a choisi notre Seigneur Jésus-Christ sur cette terre ? La pauvreté, l'humiliation, la souffrance. Prenez ces trois vertus sous des formes aussi diversifiées que vous le voudrez, voilà en quoi consiste sa vie. Son humilité est complète, son obéissance est entière, son travail est si humble que plus tard on dira de lui : *N'est-il pas le fils du charpentier ? D'où lui vient tout cela ?*⁷⁶ Voilà le choix que notre Seigneur a fait des choses de la vie. Pour nous, dit saint Ignace, nous n'avons pas de choix à faire ; et s'il y en avait un, il faudrait que ce fût celui qui nous rapprocherait le plus de la souffrance, de l'abaissement, de la croix de notre Seigneur.

Ces pensées n'entrent pas facilement dans l'esprit des hommes. Heureuses serez-vous, mes sœurs, si elles entrent dans votre intelligence, avant même d'entrer dans votre cœur ! Si votre intelligence vous donne toujours cette réponse, ce sera une grande force pour votre cœur. Le cœur suit à la longue l'intelligence. Il faut donc commencer par persuader l'intelligence et lui montrer quels sont les vrais biens. Les vrais biens sont ceux qu'apporte la Sagesse. Salomon nous l'apprend, lui qui avait reçu la plénitude de la Sagesse. S'étant laissé entraîner aux plaisirs qu'il trouvait dans les créatures, s'étant plongé dans toutes les délices de ce monde et ayant joui de tout ce dont on pouvait jouir, il revenait sur lui-même et disait : *Vanité des vanités, tout est vanité*⁷⁷. Il faut ajouter : *hors aimer Dieu et le servir.*

76. Mt 13, 54-55.

77. Qo 1, 2.

Il est à craindre que Salomon ne l'ait pas ajouté. Aussi a-t-on des doutes sur son salut.

Maintenant, mes sœurs, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, plus une âme est avancée dans l'oraison, plus elle reçoit la lumière de Dieu, et plus elle est remplie d'une sainte conviction du tout de Dieu et du néant des choses créées. Voilà le vrai fruit de l'oraison : Dieu tout pour l'âme. Son unique crainte est de mettre entre Dieu et soi quelque chose des choses créées. Un prédicateur disait en parlant des choses créées : « Recevez-les, craignez-les, rendez-les. » Recevez-les de Dieu. Que ce soit de sa main que vous preniez toutes choses. Si elles sont douces, remerciez. Si elles sont amères, remerciez encore, c'est une preuve que Dieu vous aime davantage, qu'il vous destine une sainteté plus grande. À mesure qu'il vous unira à la croix, il vous fera pénétrer d'une manière plus intime dans le cœur de notre Seigneur. Donc remerciez de toutes façons.

Craignez si une chose vous est douce, si elle est à votre gré, si dans ce rapport il y a quelque chose pour votre propre satisfaction. Tenez-vous près de Dieu, pour que votre âme trouve Dieu en tout. Que là soit son goût, que là soit sa volonté, que là soit pour elle le commencement et la fin. Ayez toujours les regards élevés vers celui qui vous a attirée par amour, qui veut vous posséder par amour et qui veut que votre âme soit si pure qu'il ne l'admettra dans le ciel qu'après l'avoir purifiée, par le feu du purgatoire, des habitudes, je ne dis pas coupables, mais imparfaites.

Quittons-les nous-mêmes, mes sœurs, séparons-nous-en dès maintenant. Le feu du purgatoire est plus cruel que toutes les souffrances de ce monde : pourquoi ne ferions-nous pas sur la terre, par amour pour notre Seigneur, cette purification qui est pleine de mérite quand elle est l'œuvre de notre libre volonté ? Le purgatoire écartera le mal sans doute, mais ne nous donnera pas un degré d'amour de plus. Au point de vue de la sainteté, nous serons ce que nous étions en quittant ce monde ; mais notre âme purifiée sera capable d'être du nombre des habitants de la cité céleste, où rien de souillé ne peut entrer, où règne l'amour le plus pur, le plus saint, le plus parfait, et où les vertus dépouillées de toute rouille brillent de l'éclat que Dieu veut voir dans ses saints.

22 août 1880

LA MODESTIE RELIGIEUSE,
LA GARDE DES YEUX ET LA GARDE DES LÈVRES
SONT DE PUISSANTS MOYENS POUR AVANCER DANS LA VIE INTÉRIEURE

Mes chères filles,

Nous avons parlé la dernière fois des choses créées et du néant de toutes ces choses considérées en elles-mêmes. Je veux reprendre aujourd'hui d'un autre côté cette grande question de l'union de notre cœur avec Dieu.

Il faut comprendre que Dieu est tout, que nous devons tourner vers lui toutes nos pensées, tous nos désirs : c'est là le principe de notre vocation religieuse.

Quand on entre en religion, c'est pour se donner à Dieu, pour s'unir à lui le plus parfaitement possible, c'est là le but de l'âme religieuse. Qu'est-ce qui fait qu'après un certain nombre d'années passées en religion, on n'est pas très avancé dans l'union à Dieu ? Quelle en est la cause ? C'est une chose importante à examiner, et il faut se demander souvent : « Qu'est-ce qui empêche cette union à Jésus-Christ pour laquelle je suis entrée en religion ? »

Il faut regarder souvent les principes que l'on pose aux novices, principes qu'elles ne sont pas toujours en état de comprendre, et dont elles ne profitent pas toujours autant qu'elles le devraient. Ainsi, je vais toucher à des choses qui ne semblent pas très avancées : la modestie religieuse, par exemple. Chez nous on ne demande pas une modestie religieuse qui soit une contention, mais on demande pourtant la modestie religieuse. Il faut entrer dans les principes de tous les auteurs spirituels qui, tous sans exception, parlent de la garde des yeux, de la

garde des lèvres, de la garde du cœur, en un mot de la garde de tout l'extérieur des personnes religieuses.

Sans aucun doute, c'est sur ces principes que reposent les recommandations qu'on donne aux novices de garder la modestie des yeux, de les avoir souvent baissés, de ne pas les lever dans les lieux de prière, dans les lieux réguliers. Elles ne saisissent pas toujours très bien le motif pour lequel on leur demande cela. Elles le font, mais pas toujours. Quand elles le font, elles n'y mettent pas leur cœur, parce qu'elles n'en voient pas l'importance.

Certainement la garde des yeux concerne d'abord toutes les choses qui ne sont pas bonnes. Dans les couvents c'est extrêmement rare de se trouver dans des circonstances où l'on puisse voir quelque chose qui soit mal ; mais nous autres religieuses, nous ne sommes pas seulement dans la voie qui consiste à éviter le péché, nous sommes dans une voie où nous tendons à la perfection. Ce n'est donc pas la question du péché : nous sommes séparées du monde, des occasions du péché dont nous devons avoir horreur, et nous devons tendre à la perfection. Nous y tendons toutes les fois que nous nous imposons la modestie extérieure des yeux, que nous évitons de regarder les choses inutiles, mais cela sans contrainte. On ne vous demande pas de détourner vos yeux du visage de vos sœurs qui, au contraire, peuvent vous porter à Dieu.

Mais quand vous allez et venez et que vous regardez de côté et d'autre, quand on fait comme certaines sœurs que je rencontre et qui se retournent pour voir qui est derrière elles – tout cela, c'est pure distraction – il est impossible que la vie intérieure, l'attention à la prière, à la présence de Dieu, soient d'accord avec ces distractions qu'on reçoit continuellement par les regards. Saint Jean de la Croix disait que les yeux sont les portes par lesquelles les images des choses extérieures entrent en nous, et qu'il faut éloigner le plus possible ces images pour recevoir directement dans son âme l'image de notre Seigneur Jésus-Christ. Voyez quels motifs nobles, graves, sérieux pour la garde des yeux, puisque tous les mystiques ont appelé la garde des yeux, la clé de la vie d'oraison.

Qu'on regarde, quand c'est utile au service de Dieu : nous sommes constamment dans ce devoir vis-à-vis des enfants. Il est nécessaire de

les regarder pour savoir ce qu'elles font. Nous devons avoir ce recueillement qui résulte de l'attention à garder la modestie du maintien, à ne pas regarder à droite et à gauche, à effacer de l'esprit les images qui peuvent entrer par les regards, afin d'avoir devant les yeux quelque chose de saint, de divin, qui ait rapport à Jésus-Christ.

Dans vos méditations, vous l'étudiez afin de l'imiter. Vous méditez sur la sainte Enfance, par exemple. Pourquoi ne seriez-vous pas comme ce saint prêtre qui disait : « Pendant les quarante jours qui suivent Noël, moi, je suis toujours dans l'étable » ? Pourquoi sortirions-nous de l'étable ? Pourquoi n'y resterions-nous pas aux pieds du saint Enfant Jésus ? Vous méditez la Passion. Pourquoi comme un grand nombre d'âmes, n'êtes-vous pas souvent sur le mont du Calvaire, à la suite de la Sainte Vierge, vous associant à ses angoisses, avec les disciples, avec les apôtres ? Que ce soit là l'objet que regarde notre intelligence.

Je ne parle pas plus d'une dévotion que d'une autre ; mais si vous voulez être dans la voie de perfection, dans la voie de l'union avec Dieu, votre intelligence doit regarder quelque chose de saint qui vous rappelle la vie de notre Seigneur Jésus-Christ. Si vous regardez tous les papillons qui volent, il est impossible que votre esprit ait la force de se fixer sur les choses spirituelles.

Je dis cela de la garde des yeux. La garde des lèvres est bien plus importante encore. Cette prière : *Mets, Seigneur, une garde à mes lèvres*⁷⁸, remonte jusqu'aux saints de l'Ancien Testament, jusqu'aux prophètes inspirés par l'Esprit Saint ; elle est de David. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui ni d'hier, qu'il est recommandé de garder ses paroles. Je disais tout à l'heure qu'il ne faut pas regarder les papillons qui volent. On est habitué dans le monde à dire des paroles absolument comme le papillon qui vole de fleur en fleur. On parle pour parler, on dit des paroles sans portée, on parle pour raconter toujours la même histoire. Est-ce que dans les visites, les conversations des personnes du monde ne sont pas parfaitement insignifiantes ? C'est comme le bruit d'un moulin. Cela empêche l'esprit d'être avec lui-même. Sortant du monde, on peut avoir conservé quelque chose de cette habitude. Il faut

78. Ps 140, 3.

donc faire un effort pour garder ses lèvres quant aux paroles inutiles. Je ne dirai pas quant aux paroles coupables : une religieuse en aurait horreur.

Ici nous ne vous demandons pas d'écrire vos examens. Cependant nous avons à faire deux examens par jour. Avez-vous pensé à prendre pour sujet de votre examen, de voir si aucune de vos paroles ne venait d'une petite passion, l'impatience, par exemple ? N'y a-t-il pas un certain nombre de vos paroles qui viennent de l'impatience ? Est-ce que, par suite d'un mouvement d'amour-propre, de contrariété d'une observation, d'envie d'être approuvée, on ne dit pas un certain nombre de paroles qui procèdent d'un de ces principes d'orgueil, de susceptibilité, d'amour-propre ? Ce ne sont pas, je l'espère, des paroles absolument coupables, mais ce sont des paroles imparfaites. Le principe mauvais, qu'on devrait détruire dans la vie religieuse, grandit au lieu de s'éteindre.

Quand une chose vous contrarie vivement, pourquoi le manifester en parlant ? Pourquoi dans certaines communautés – grâce à Dieu, ce n'est point ici – entend-on des paroles de murmures, des paroles de plaintes, des paroles malveillantes ou de dispute, de détraction⁷⁹, comme dit sainte Chantal ? On se vante, on parle de soi. C'est un sujet éternel ! Je vous ai souvent cité l'histoire de ce pauvre homme qui avait composé un ouvrage. Quand il voulut le faire imprimer, il ne se trouva pas, dit-on, assez de *j* et de *m* dans l'imprimerie, tant le *je* et le *moi* revenaient souvent. C'est une plaisanterie, mais tout le monde, qui un peu plus, qui un peu moins, a cette imperfection de parler de soi.

C'est une grande chose de garder ses lèvres, puisque *l'homme qui ne pêche pas par la langue, est un homme parfait*⁸⁰, dit saint Jacques. Jugez combien il faut veiller à ses paroles, regretter celles qui ont un principe imparfait, écarter celles qui sont vaines, puis s'étudier et chercher en soi-même comment on pourra avoir à la récréation une gaieté inoffensive, aimable pour le prochain, une conversation remplie de choses plutôt bonnes, plutôt saintes, non pas en prêchant, mais, comme le dit saint Paul, *que tout ce qui est aimable, tout ce qui est bon, tout ce qui est dans l'ordre de la charité, de l'humilité, de la bienveillance,*

79. Détraction = dénigrement, qui déprécie injustement.

80. Jc 3, 2.

*soit dans votre conversation*⁸¹. Que de sujets intéressants pour nous qui connaissons l'histoire des saints, l'histoire de l'Église !

Il y a beaucoup de choses qui, en elles-mêmes, sont saintes et bonnes. Si notre conversation tourne de ce côté, elle sera consolante, intéressante, agréable pour les autres, comme le demande sainte Thérèse. Pour se rendre agréable aux autres, il faut absolument se dépouiller de tout ce qui est personnel. La nature humaine est ainsi faite que la personnalité⁸² du voisin est toujours ennuyeuse. Vous avez pu l'éprouver comme moi. On subit la *personnalité* chez les autres, et on estime une personne *ennuyeuse* dans la mesure où elle est *personnelle*⁸³.

Il faut donc aspirer à avoir une conversation bonne et consolante pour les autres, afin de bien remplir ce précepte de la Règle sur la récréation : *Les sœurs tâcheront de n'être pas ennuyeuses les unes aux autres*. Il faut que la récréation soit un repos pour soi et pour les autres, et que les paroles aillent à la gloire de Dieu.

Voyez-vous la transformation ? Quand vous devez parler, que toutes vos paroles soient bonnes, charitables, dépouillées de tous les principes mauvais, imparfaits, qui, de près ou de loin, portent au péché et que je vous ai énumérés tout à l'heure. Vous avez parmi vous des personnes dont la conversation est douce, consolante, dépouillée de tous ces mauvais ferments. C'est là ce qu'il vous faut imiter, en ôtant de vos paroles tout ce qui est de vous, de la manière la plus absolue.

En dehors de la récréation, on vous recommande la modestie des yeux, afin que vos regards soient tournés vers Jésus-Christ. Pour le même motif, il ne faut pas permettre à vos lèvres des paroles qui dissipent, qui évaporent votre esprit : *Jamais grand bavard ne sera grand spirituel*, disait sainte Chantal, et je crois que cela est vrai. Une personne qui parle beaucoup ne sera jamais une âme occupée de choses saintes et tout absorbée dans l'union avec notre Seigneur Jésus-Christ.

Tout cela, on le dit à une religieuse pendant son noviciat, mais il est bon de se le redire quelquefois. Pourquoi ? Parce que si une religieuse y manquait d'une manière constante et se dissipait par des paroles

81. Ph 4, 8.

82. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

83. Au sens du XIX^e siècle, c'est un défaut.

inutiles, il lui serait difficile d'avancer dans la vie d'oraison. Nous devons bien donner cela à Dieu qui a fait beaucoup pour nous. Il se donne à nous avec une surabondance extrême, mais en retour il réclame certains sacrifices de notre part.

On ne vous demande pas des choses héroïques, extraordinaires, comme Dieu en demandait au bienheureux Henri Suzo, qui était d'une telle mortification qu'il laissait les vers s'établir dans les plaies qu'il s'était faites. On vous demande un peu de modestie religieuse, d'attention au silence et à la perfection des paroles, quand vous êtes obligées de parler. Tout le monde peut le faire. Demandez-en la grâce à Dieu et celle de vous reprendre souvent par ces côtés-là.



29 août 1880

LA GARDE DU CŒUR

Mes chères filles,

Je vous ai parlé la dernière fois de la garde des yeux et de la garde des lèvres. Vous comprenez bien que le regard exprime ce qui se passe au-dedans. Chacune de nous sait bien dire : telle personne, dans son extérieur, montre de l'orgueil, de la mollesse. Elle a un regard altier, l'air trop mou. L'extérieur manifeste ce qui est dans le cœur, et les paroles le font encore bien plus, car notre Seigneur a dit : *L'homme bon tire de bonnes paroles du trésor de son cœur*⁸⁴.

Notre Règle nous dit : *Ne dites pas que votre intention est pure, si votre extérieur n'est pas modeste*. C'est-à-dire que la règle de l'extérieur se fait par le règlement du cœur, par le règlement des pensées, des sentiments, de tout ce qui fait l'homme intérieur et qui se traduit par l'extérieur ; de manière qu'une religieuse de l'Assomption puisse toujours porter en elle la modestie, la franchise, la bienveillance, l'humilité, le recueillement, parce que dans l'intérieur de son cœur tout est réglé, tout est donné à Dieu, tout est conforme à l'Évangile et aux différentes vertus qui nous sont recommandées par nos règles.

De la garde des yeux et de la garde des lèvres, il faut donc venir à la garde du cœur.

Il me semble qu'il est absolument nécessaire de se rappeler, dans l'ordre de la foi, quelle est l'importance du cœur de l'homme aux

84. Mt 12, 35.

yeux de Dieu. Dieu, qui possède toute perfection ou qui, mieux encore, est la perfection même, Dieu, qui dans l'unité de sa nature et dans la trinité des personnes en qui elle subsiste, trouve de toute éternité la plénitude de la connaissance et de l'amour, de la béatitude et de la joie, comment Dieu a-t-il besoin du cœur de l'homme, et comment attache-t-il tant d'importance à ce qui s'y passe ? Pour résoudre cette question, il faut se rappeler ce que la foi nous enseigne.

Dieu était dans cette gloire, dans cette éternité qui n'a ni succession ni fin, quand il lui a plu de créer. Il a créé d'abord le temps et l'espace, puis il a formé cette terre petit à petit pour le séjour de l'homme. Il l'a revêtue de plantes et d'arbres, il l'a ornée avec magnificence. Il a mis des poissons dans la mer et des oiseaux dans l'air, et tout cela pour l'homme. Quand il a eu fait toutes ces choses, il a formé une créature unique, différente de toutes les autres, parce qu'il l'a faite à son image et à sa ressemblance : cette créature, c'est l'homme. Il lui a donné – ce qu'il n'a donné à aucune autre créature – le pouvoir de le connaître, de l'aimer, et par suite, de le servir.

Il semble que les bêtes aient un certain pouvoir d'aimer. Remarquez qu'elles ne s'attachent jamais qu'à ce qu'elles voient, à ce qu'elles touchent, aux personnes dont elles reçoivent quelques bienfaits et avec qui elles communiquent. L'homme au contraire a été doué d'une faculté intellectuelle, à l'aide de laquelle il peut connaître ce qu'il ne voit pas, il peut aimer, s'attacher fortement à celui dont il n'a rien reçu. Je ne dis pas cela par rapport à Dieu, car nous avons tout reçu de lui. L'homme est capable de s'enthousiasmer pour ce qu'il n'a pas vu, ce qui est une faculté purement intellectuelle.

À l'égard des saints, par exemple, qui n'a pas plus d'enthousiasme pour certains d'entre eux, pour saint Jean, sainte Marthe, sainte Cécile, sainte Agnès, chacun selon son gré ? Cela ne veut pas toujours dire qu'on en ait reçu quelque faveur. Pourquoi ces caractères que nous n'avons pas connus, ont-ils quelque chose qui fait que nous les aimons ? C'est que, seuls sur la terre, nous avons la faculté d'aimer ce que nous connaissons intellectuellement.

Voilà pourquoi nous pouvons aimer Dieu par suite d'une connaissance purement intellectuelle et l'aimer sans le voir. Nous voyons bien un

reflet de Dieu, un reflet de sa bonté, de son amour dans toutes les créatures. Nous recevons de lui par leur intermédiaire tout ce qui sert à notre vie, à nos besoins. Si Dieu a mis à notre service tout ce qu'il a fait sur la terre, ce n'est pas pour que nous nous attachions aux créatures sensibles dont nous nous servons, non : c'est pour que, de là, nous nous élevions vers lui. Dieu les a faites afin que nous voyions en elles, avec la puissance intellectuelle qui nous a été donnée, son amour, ses bienfaits, une image très imparfaite de lui, et que, de toutes choses, nous puissions remonter jusqu'à lui.

Bien élevée avait été cette enfant à qui ses parents avaient appris dès l'enfance à dire pour tout ce qu'elle recevait, que ce soit un joujou, un morceau de pain, un vêtement, un fruit, à dire toujours : « Merci, mon Dieu ! » – parce qu'elle voyait la main de Dieu à travers la main de ses parents. C'est ce que nous devrions toujours faire. La connaissance intellectuelle nous donne le moyen de remonter ainsi de tout à Dieu, et d'affirmer que tout ce que nous recevons nous vient de Dieu.

Quand Dieu a créé l'homme, il ne l'a pas créé dans un état où il avait à chercher son Dieu seulement dans les vestiges des créatures : en même temps qu'il le créait, qu'il le douait de facultés qui le constituaient dans toutes les perfections de son être naturel, il y ajoutait la grâce. La grâce avait été donnée au premier homme en même temps que la nature. Alors l'homme pouvait connaître Dieu d'une autre façon. Dieu était connu et aimé, parce qu'il habitait dans le cœur de l'homme.

Pour être connu et aimé ainsi, Dieu avait établi une espèce de relation qui faisait de l'homme comme l'enfant de Dieu, qui l'unissait à Dieu, qui lui donnait comme un rayon de sa propre lumière. Vous savez comme moi que cette grâce a été perdue. Vous savez comme moi que depuis, toute créature née sur la terre se trouvait descendue à un état inférieur, à un état de péché, et qu'il fallait deux choses pour la sauver : la première, qu'elle conserve le souvenir du temps où elle a connu Dieu, c'est-à-dire, que cette créature, dans l'état inférieur où elle est descendue, se souvienne de Dieu et lui rende ses hommages. La seconde chose, qu'elle ait la foi au Rédempteur promis, par qui seul

elle devait être rachetée, et qu'avec cette foi et cette espérance, elle fasse sur la terre des œuvres bonnes.

Dieu, dans sa bonté, a pu, dans les anciens temps, sauver ceux qui avaient conservé quelque chose de la pensée, de la connaissance de Dieu, et la foi, l'espérance au Rédempteur promis. Ceci est le secret de Dieu. Dans le jardin du paradis terrestre, Dieu s'est entretenu avec sa créature et, sur la terre, il lui a donné la connaissance d'un Dieu éternel, tout-puissant, connaissance que nous trouvons défigurée dans le paganisme.

Dieu avait voulu que sa créature l'aime, et il s'est affligé, l'Écriture le dit : *Dieu s'affligea*⁸⁵ quand sa créature s'est tout entière abandonnée au péché. Alors il a voulu l'effacer de dessus la terre, puisqu'il n'avait pu avoir son cœur dans le bien, dans la droiture, dans la justice. Il envoya le déluge pour détruire toute chair, puisqu'il n'avait pas obtenu l'unique fin de la création. Il a fallu qu'il y attache aussi beaucoup d'importance, puisque, quand sa créature ingrate a méconnu son amour, il l'a frappée si cruellement, si sévèrement.

Le cœur de Dieu a donc voulu le cœur de l'homme. Dieu a créé le cœur de l'homme capable de l'aimer, et il attend de lui un amour qui doit être une des gloires accidentelles de la divinité, et à laquelle le cœur de Dieu attache une grande importance.

Je suis obligée de scinder ici. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui, parce que je voudrais revenir de là à ce qu'il en est pour nous. Ce que j'ai dit n'est que le prélude de ce que j'ai à vous dire. Saint Ignace fait comme cela. Quand il veut parler du péché, il prend le péché en général, il montre le châtement du premier péché, du péché des anges, et ensuite tous les châtements qui ont frappé ceux qui pèchent.

Je dirai de même pour l'amour de Dieu. Il nous importe de voir que, Dieu ayant tout fait pour posséder le cœur de l'homme, Dieu est frappé d'une douleur intime quand le cœur de l'homme se détourne de lui. Comprenez bien que Dieu veille sur vous et qu'à chaque instant son regard est attaché sur votre cœur. Il regarde chacune de vous en particulier, il regarde ce que vous faites de cette puissance de connaissance et d'amour qu'il a mise en vous, et quelle application

85. Gn 6, 6.

intellectuelle vous mettez à concevoir ce Dieu parfait, éternel, souverain, infiniment bon, dont la bonté est l'essence, dont la beauté est l'essence, dont toutes les perfections sont l'essence. Il regarde comment vous faites pour chercher à l'aimer par-dessus toutes choses. Il ne faut donc pas perdre un instant. C'est la seule réflexion à laquelle je me bornerai aujourd'hui, voulant vous parler de notre Seigneur la prochaine fois



5 septembre 1880⁸⁶

LA GARDE DU CŒUR (SUITE)

Mes chères filles,

En vous parlant la dernière fois de la garde du cœur, j'ai cherché à vous faire comprendre que l'homme ici-bas était la seule créature qui puisse concevoir l'idée d'une bonté, d'une beauté, d'une puissance, d'une sainteté invisible et s'y attacher d'un amour de préférence à tout ce qui se voit. Je vous ai aussi rappelé qu'ici-bas, il y a des créatures qui s'attachent à d'autres créatures qu'elles croient idéalement bonnes, idéalement belles et qui ne sont pas Dieu. Elles s'y attachent jusqu'à la folie et jusqu'à se sacrifier tout entières non seulement à elles, mais à leurs idées, à leurs opinions. Je vous ai encore montré combien il y a de créatures sur la terre qui se sont attachées à Dieu qu'elles ne voient pas, et qui sont devenues par là cette armée innombrable de saints que nous vénérons dans le ciel.

En créant l'homme, Dieu l'a créé pour lui accorder immédiatement sa grâce. Il semble, suivant quelques auteurs mystiques, que l'homme n'ait pas d'autres moyens de connaître Dieu, que de le trouver dans les vestiges des créatures ; mais il faut remarquer que c'est une conséquence de l'état de la chute, ce n'était pas le dessein de Dieu. En créant l'homme, Dieu lui donna en même temps la grâce : nous ne sommes plus dans cet état. Il faut maintenant parler de notre état de nature tombée, depuis la chute, état dans lequel on naît pécheur, ignorant, incliné vers les choses inférieures. L'âme est blessée par le

86. Fête du Saint Cœur de Marie.

péché et par conséquent elle est faible et moins capable de s'attacher aux choses invisibles que ne l'était l'homme avant sa chute.

Il faut faire une autre réflexion. Si l'on compare la grâce qu'a reçue Adam, la grâce qui l'a éclairé, qui l'a sanctifié, avec la grâce qui nous relève, quelle est la plus riche ? On le voit dans bien des passages de l'Écriture, la grâce qui nous relève est beaucoup plus riche que celle qu'a reçue Adam et qui l'a sanctifié, car enfin, c'est par elle que nous avons Jésus-Christ. C'est pourquoi l'Église dit : *O heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur*⁸⁷.

Certainement le premier homme pouvait attendre Jésus-Christ. Il pouvait l'espérer, mais quelle différence entre une attente, un espoir, et la possession même de notre Seigneur Jésus-Christ venu sur la terre pour se donner à nous ! Il est vrai que nous naissons pécheurs. Mais nous surtout, filles de l'Église catholique, à peine sommes-nous nées que le baptême est venu effacer la tache originelle et infuser en nous des habitudes de foi, d'espérance, d'amour. La grâce informe notre âme et la surnaturalise ; nous devenons temples du Saint-Esprit par le baptême. La sainte Trinité tout entière descend en nous. Tant que nous conservons l'innocence, tant que nous ne commettons pas de fautes, c'est là notre état.

Heureuse l'âme, si toujours cette première grâce est conservée en elle ! Heureuse, si sa robe baptismale n'est jamais souillée ! Heureuse, si ce qui fait que Dieu aime l'âme de l'enfant et habite dans son cœur ne se perd jamais et si, depuis la première lumière, le premier réveil de la grâce, elle est toujours restée fidèle. Voilà la vraie garde du cœur.

Là, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer quel beau jour c'est, pour parler de la garde du cœur, que le jour de la fête du saint et immaculé Cœur de Marie. Voilà le cœur toujours gardé à Dieu, non seulement toujours gardé, mais toujours sanctifié, augmentant toujours son trésor, répondant toujours à la grâce par un plus grand amour, et enfin arrivé au dernier degré de la perfection par la souffrance, par le sacrifice, par une vie très dure qui fait appeler la Sainte Vierge *Reine des Martyrs*. Marie est arrivée au sommet de toute perfection, au

87. *O felix culpa...* Liturgie de Pâques.

sommet de tous les anges et de tous les saints par la pureté et la fidélité de son Cœur immaculé.

Nous, nous devrions la suivre dans cette voie. Quand notre esprit s'éveille, nous apprenons à connaître Dieu, à connaître Jésus-Christ, fils de Dieu et seconde personne de la sainte Trinité, descendu sur la terre pour nous sauver et qui a laissé pour nous sanctifier, et sa parole, et ses mystères, et ses sacrements, et son Église qui nous enseigne et nous conduit. Mais il arrive que nous péchons : alors, notre Seigneur a préparé à l'âme pécheresse le sacrement de pénitence. Il suffit de la bonne volonté pour que le sang de notre Seigneur Jésus-Christ répandu dans notre âme lui rende la grâce. Puis, nous sommes nourris de la chair même de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous recevons notre Seigneur qui vient prendre possession de notre cœur, par sa chair, par son sang, par son sacrifice. Le sacrifice de la messe, où le sang de notre Seigneur est répandu, est le même que le sacrifice du Calvaire.

Pour nous autres religieuses, il y a quelque chose de plus encore. Un jour, Dieu nous a appelées à lui pour lui être consacrées, et nous pouvons dire : « J'ai le bonheur d'être à Dieu, d'être vierge ; je suis consacrée à Dieu, je l'ai choisi, j'ai tout quitté pour lui. » Il faut maintenant regarder quelles sont les obligations qui ressortent de là.

Je vous ai parlé de la Sainte Vierge. Prenons maintenant la vie des saints ; prenons, si vous le voulez, sainte Catherine de Sienne, sainte Madeleine de Pazzi, saint Louis de Gonzague : remarquez que ce sont trois saints qui ont conservé leur innocence. Mais comment l'ont-ils conservée ? Quel esprit de sacrifice, de ferveur, de prière ! Quelle mortification habituelle ! Quel renoncement à toutes les satisfactions de la vie ! Prenons en particulier sainte Catherine de Sienne. On ne veut pas qu'elle soit à Jésus-Christ. Ses parents s'opposent à ce qu'elle soit religieuse. Eh bien, elle est contente d'être la servante de tout le monde. Elle est contente de rester cachée sous un escalier. Quand on ne veut plus la laisser dans cette solitude, elle est contente de faire tout l'ouvrage de la maison, pourvu qu'on ne l'oblige pas à des noces terrestres. Elle demeure dans la cellule intérieure qu'elle s'était faite au fond de son cœur, et elle y trouve toujours l'Époux divin. Ce sont ces exemples qu'il faut se représenter.

Dieu a fait beaucoup pour nous. Il a fait beaucoup d'abord dans l'ordre de la nature. Il nous a faits à moitié ange, à moitié créature de la terre. Il y a en nous de l'ange : la possibilité de connaître Dieu, la possibilité de l'honorer, de le glorifier. Tout ce qui va en haut, tout ce qui fait que nous disons : *Nous te bénissons, Seigneur, nous t'adorons, nous te louons, nous te rendons grâces*, comme il est dit dans le *Gloria*, tout cela est de l'ange, tout cela n'est pas de la créature inférieure. C'est pourquoi nous demandons sans cesse d'être unis aux anges pour chanter avec eux : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*.

Comme il y a de l'ange en nous, il y a également de la créature inférieure. Comme toutes les tentations humaines peuvent venir vers nous, c'est à nous de garder ce qui est de l'ange et de ne pas laisser la moindre place à ce qui est de la bête. Je ne parle pas des choses vilaines. Mais c'est de la bête d'aimer son maître ou toute autre créature qui lui donne sa nourriture, d'aimer parce qu'elle trouve de la sympathie. Ce n'est pas de l'ange. L'attrait naturel qui fait qu'on se porte vers une créature parce qu'elle nous plaît, parce qu'il y a en elle quelque chose que nous retournons vers nous, cet attrait n'est pas surnaturel, n'est pas divin, n'est pas même la partie la plus élevée de notre nature.

Un homme disait un jour que dans la charité qui est le plus noble des sentiments, il y a deux choses : aimer et être aimé. Aimer, se dévouer pour les autres, leur vouloir du bien, en vouloir à tous, on n'excède jamais de ce côté-là. Mais être aimé, c'est de là que vient toute l'imperfection, toute la misère. Comme peu de personnes dans leurs rapports avec les créatures se contentent de les aimer, sans rien rechercher pour elles-mêmes, et uniquement parce que Dieu a mis en elles sa ressemblance, il faut garder notre cœur vis-à-vis des créatures, de manière à ce qu'elles ne nous occupent pas, ne nous absorbent pas, et que nous ne cherchions pas en elles un vain plaisir.

Mais il faut surtout garder son cœur vis-à-vis de soi-même. Ce qu'une créature qui est encore peu élevée vers Dieu aime le plus, c'est elle-même. Tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, elle retombe sans cesse sur soi-même, à propos de sa santé, de son plaisir, de ses affections, de ses recherches diverses. Pourtant, si nous voulons garder notre cœur à Dieu, imiter la Sainte Vierge et les saints, il faut que rien

dans notre cœur ne soit pour nous. Saint François de Sales disait : *Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une seule fibre qui ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais aussitôt, dussé-je m'ensanglanter.* Voyez par là comme toutes les fibres du cœur doivent être pour Dieu.

J'ai dit qu'il fallait garder son cœur à l'égard des créatures, à l'égard de soi-même et à l'égard de tout ce qui peut le solliciter sur la terre. On a dit que saint Dosithée tenait à un couteau. Cela paraît extraordinaire pour un saint si mortifié. On prétend qu'il n'a pu avancer dans la perfection que lorsqu'il a renoncé à ce couteau. Voyez comment on peut tenir à peu de chose.

Madame Louise de France, qui sera peut-être canonisée un jour et qui a été assez sainte pour que nous puissions suivre ses exemples, dit elle-même qu'elle a commencé à marcher plus fermement au service de Dieu quand elle a perdu sa maîtresse de noviciat, qui l'avait initiée au service de Dieu, sur laquelle elle se reposait et qui semblait être son appui.

Voyez comme Dieu est jaloux, comme il veut détacher de tout, séparer de tout et garder notre cœur très absolument. Au reste notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile disait aux apôtres : *C'est votre intérêt que je m'en aille !* – ceci passe l'esprit humain – *car si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous*⁸⁸. Il semble que les apôtres ne pouvaient recevoir le Saint-Esprit, tant qu'ils connaissaient notre Seigneur humainement, tant qu'ils jouissaient de sa présence. Il a fallu que ce soit dans le sacrifice que les apôtres soient amenés à posséder Jésus-Christ par la foi, pour que le Saint-Esprit vienne les remplir de sa présence et de sa lumière.

Je ne veux pas dire par là que vous deviez garder votre cœur à l'égard de notre Seigneur. Nous ne jouissons pas de sa présence sensible, car je ne crois pas qu'il apparaisse à beaucoup d'entre nous. C'est donc seulement par la foi, par la prière et par les sacrements, par ce qui est invisible aux yeux humains que nous le possédons. Vous pouvez donc tourner votre cœur vers notre Seigneur ; vous pouvez le laisser aller de ce côté-là avec une impétuosité ardente, parce que jamais vous ne l'aimerez assez, vous ne pourrez jamais vous attacher assez à lui !

88. Jn16, 7.

Un des points de vue consolants pour nous qui vivons près de notre Seigneur, c'est que nous connaissons notre Seigneur, nous connaissons ses paroles, les sentiments de son cœur, ses inclinations. Il a dit lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*⁸⁹. Il nous est facile de le copier. Il est vrai qu'il faut le vouloir ; mais enfin nous savons ce qu'il aimait, ce qu'il déclarait bienheureux. Nous ne connaissons pas les traits de son visage, mais nous pouvons nous faire quelque idée de son extérieur, de sa modestie, de sa bonté.

Une sainte âme demandait à notre Seigneur dans le secret de son âme : « Seigneur, qu'avez-vous à me dire ? Moi je vous expose toute mon âme » et notre Seigneur lui répondit : « Je suis la bonté ». Cela est vrai, ce qu'une âme a le plus besoin de savoir et de connaître, c'est que notre Seigneur est la bonté. « Je suis la bonté », répond notre Seigneur à la prière instante. Chacune de vous désire ardemment quelque chose, au moins je l'espère. Chacune de vous demande soit un plus grand amour, soit une plus grande foi, ou bien la sainteté, la vertu qui lui manque le plus.

Chacune a des besoins particuliers qu'elle expose à notre Seigneur. Si vous les exposez avec beaucoup d'ardeur, si vous lui dites : « Seigneur, donnez-moi un cœur pur et sans tache, donnez-moi ce qui me manque le plus », il vous exaucera, car il éprouve un très grand besoin de donner.

Il y a dans l'Évangile une parole qui doit inspirer beaucoup de confiance, quand on demande quelque chose à notre Seigneur : *Qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre, ou s'il lui demande un poisson, lui donnera un serpent ? Si donc vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent*⁹⁰. Le pain le plus précieux que nous puissions demander, c'est la vertu de foi. On n'en a jamais assez. C'est l'amour de Dieu, l'esprit religieux, l'obéissance parfaite, la pauvreté généreuse et dépouillée de tout, cette chasteté de cœur qui fait qu'il n'y a pas dans l'âme une fibre qui ne soit à Jésus-Christ. À tout cela notre Seigneur répondra : « Aie confiance, je suis la bonté. Quand on m'appelle, je viens toujours, je suis la bonté. Quand on me

89. Mt 11, 29.

90. Lc 11, 11-13.

demande, je suis toujours prêt à donner avec une bonté infinie. Si tu m'appelles, moi-même, je garderai ton cœur. »

C'est une chose difficile de garder son cœur de toute souillure, de toute faiblesse, de toute attache, de tout retour sur soi-même, de tout amour-propre, du désir de réussir, d'être aimé et estimé. Mais l'amour le fait désirer, l'amour le fait faire car, dit l'Écriture : *L'amour est fort comme la mort, implacable comme le Shéol*⁹¹. Jugez quelle doit être la jalousie de l'amour pour qu'elle soit comparée à celle de l'enfer qui, lorsqu'il tient quelque chose, ne le lâche jamais. Ainsi fait l'amour quand il tient un cœur ; il ne le lâche pas ; il ne le laisse pas aller à ce qui lui plaît. Quelques saints se plaignaient à notre Seigneur de ses divines exigences. Sainte Catherine de Gênes lui disait : « Seigneur, que vous êtes exigeant, que vous me demandez donc de choses ! ». Ce n'est pas surprenant : il était beaucoup exigé de cette sainte âme, parce qu'elle était en rapports intimes avec Jésus-Christ et appelée par lui à une grande pureté d'amour.

Je voudrais finir, et cependant il y a quelque chose que je ne peux m'empêcher de vous dire. Quand nous avons dit que naturellement l'homme était capable de concevoir les choses au-dessus de sa nature et de les aimer, j'aurais dû vous dire que Dieu est en nous et qu'il habite en l'homme de trois façons :

-1° Par son essence. Par son essence, il est en nous et nous sommes en lui. Il habite au plus intime de nous-mêmes pour nous faire être, et cela dans toute créature, même dans les méchants.

-2° Il habite en nous par sa grâce. Certainement, et d'après les auteurs spirituels, nous ne pouvons jamais être sûres d'être dans la grâce de Dieu. Nous croyons y être puisque nous communions. Quand nous avons une tache, nous cherchons à la laver par le sacrement de pénitence. Nous cherchons à exciter en nous une vive contrition qui efface toutes les souillures contractées en manquant à quelque vertu. Donc nous avons sujet de croire que notre Seigneur habite en nous par son esprit. Il y habite alors avec plaisir. Dieu, est-il dit, habite avec joie dans l'âme des justes, dans l'âme en état de grâce. C'est un séjour qui lui est agréable, et c'est ce qui lui fait dire : *Je trouve mes délices avec les*

91. Ct 8, 6.

*filis des hommes*⁹². Là il se fait un plaisir d'instruire l'âme, de la guider, de l'éclairer, de l'embraser. Vous pouvez demander à notre Seigneur de faire cela en vous, de rendre sa présence plus intime dans votre cœur. Il y est, mais ses splendeurs, ses lumières sont encore voilées, parce que notre cœur n'est pas le cristal très pur à travers lequel Dieu pourrait rayonner.

Il faut donc purifier son cœur, le dégager des choses terrestres, rentrer au-dedans de soi avec adoration pour trouver Dieu qui y habite et veut vous sanctifier. Il faut vous mettre aux pieds de Jésus-Christ, bonté infinie qui ne peut rien en vous si vous êtes au-dehors, si vous vivez dans une atmosphère qui est autour de vous. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Écriture : *Pécheurs, revenez à votre cœur*⁹³ ; trouvez- y Jésus-Christ, car *le règne de Dieu est au-dedans de vous*⁹⁴.

-3° Enfin les maîtres de la vie spirituelle disent quelquefois qu'il y a une troisième habitation de notre Seigneur dans l'âme. (Ici je m'appuie sur des opinions qui sont fort autorisées.) Il y a quelque chose qui donne plus de joie à Jésus-Christ, qui rend son habitation dans l'âme plus agréable : c'est de demeurer dans une âme donnée tout entière à la vie spirituelle, parce qu'alors elle cherche à se sanctifier dans une vie parfaite. Elle a renoncé à toutes choses, elle est vierge consacrée, donnée à Jésus-Christ par les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Elle n'a plus rien sur la terre de plus cher que Jésus-Christ. C'est une certaine habitation de la grâce, mais d'une grâce plus tendre. Jésus-Christ y répand plus de bienfaits, la purifie davantage. Ces biens, il peut les présenter quelquefois sous une forme de purification et de sacrifice.

La Sainte Vierge était bien sainte et bien parfaite, quand elle a été amenée sur le Calvaire. Il ne faut pas croire que la présence de notre Seigneur soit toujours exprimée par la consolation. Elle l'est souvent par le sacrifice et par les efforts que Jésus-Christ nous demande pour atteindre les vertus auxquelles sa grâce nous convie. Enfin, Jésus-Christ vous veut saintes. Il veut trancher et retrancher tous les fils qui

92. Pr 8, 31.

93. Is 46, 8.

94. Lc 17, 21.

vous attachent encore, vous purifier et sanctifier davantage et vous mener enfin au ciel.

Certainement sainte Cécile était bien sainte, quand elle a passé par cette passion si terrible, quand elle a vu mourir Valérien, son frère plutôt que son époux, et Tiburce le frère de Valérien. Elle était soutenue par Dieu, mais c'est par le courage, la générosité du martyr qu'elle a entièrement purifié son âme.

Donc pour garder votre cœur, soyez attentives au-dedans de vous, à la présence de Jésus-Christ au-dedans de vous. D'abord à sa présence par essence. Vous rendrez cette présence plus intime, plus vraie, parce que vous vous adonnerez à la vie spirituelle. Ainsi notre Seigneur demeurera en vous avec plus de joie, parce qu'il vous trouvera plus dociles, plus pures, plus fidèles à vos vœux, à vos règles, plus recueillies, plus charitables à l'égard du prochain, plus humbles et plus détachées à l'égard de vous-mêmes. Voilà la joie que vous êtes appelées à donner à Jésus-Christ.

J'ai appelé cette troisième présence, présence de perfection, parce que c'est la présence qui fait que l'épouse demeure avec l'Époux, que Dieu peut se plaire avec sa servante. Il faut toujours demander cette grâce à notre Seigneur par la Sainte Vierge, la désirer toujours, ne jamais se décourager. Sans doute, nous sommes peu de chose, nous sommes bien bas dans la vie spirituelle ; pour monter, il faut s'humilier, et nous avons de quoi.

Pourvu que nous soyons fidèles, notre Seigneur se plaira dans notre pauvreté, dans notre humilité ; car quand il a plu à Dieu de choisir l'âme pour lui faire tant de dons, il savait bien qu'il choisissait une créature pauvre, petite, capable de beaucoup de faiblesses par elle-même, si la grâce ne l'aidait et ne la fortifiait.



10 octobre 1880⁹⁵

LA TRÈS SAINTE VIERGE EST NOTRE MODÈLE
DANS L'AMOUR ET L'IMITATION DE NOTRE SEIGNEUR.

Lecture du point de Règle : Des conditions qu'il faut avoir pour entrer dans la Congrégation : Que les sœurs se souviennent toujours que ce ne sont pas les secours temporels qui doivent soutenir leur œuvre, mais la confiance en Dieu seul et l'application à ne rien dire ou faire avec le prochain qui n'eût pu être dit ou fait par notre Seigneur Jésus-Christ ou par sa sainte Mère.

Mes chères filles,

Ce qu'on vient de vous lire est une règle de très grande perfection, puisqu'il faut qu'on puisse trouver que toutes nos actions sont telles qu'elles auraient pu être faites par notre Seigneur et par la Sainte Vierge. Ceci suppose que nous ne mêlerons jamais la nature à tout ce que nous faisons, et que tous nos rapports seront réglés par l'esprit religieux, par l'amour de notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la Maternité de la très Sainte Vierge. C'est une grande joie pour ses filles de parler d'elle de temps en temps. Saint Bernard dit qu'il est bon d'essayer de parler d'elle, alors même que nous ne pouvons pas le faire comme elle le mérite. Ce que nous pouvons en dire n'est pas en rapport avec tant de vertus, tant de dignité, tant de perfections naturelles et surnaturelles. Cependant, il est toujours bon de faire ce que l'on peut, d'essayer d'en parler et de lui témoigner ainsi notre amour.

95. Fête de la Maternité de la très Sainte Vierge.

Vous avez entendu ce matin les belles paroles de la messe. Dans l'Office de la Maternité, l'Église repasse toutes les paroles des Livres Sapientiaux qui sont appliquées à la très Sainte Vierge. Sans doute le sens littéral se rapporte à notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui, Verbe de Dieu, Sagesse incréée, qui peut dire : *Le Seigneur m'a faite pour Lui au commencement de son action... Avant les siècles j'étais là... Lorsque Dieu imposait à la mer ses limites, j'étais à ses côtés, jouant devant Lui à tout instant*⁹⁶.

Cependant la sainte Église applique ces paroles non seulement au Verbe divin, mais aussi à la très Sainte Vierge. Comment cela se fait-il ? C'est que dans le dessein de l'Incarnation, de ce mystère qui devait rendre à Dieu tout honneur et toute gloire, par lequel toute créature retourne à Dieu, la Sainte Vierge est liée à notre Seigneur, comme étant après lui la première dans les pensées divines. De tout temps, dans la pensée de Dieu, Jésus et Marie étaient l'objet et le type du monde, la fin pour laquelle Dieu l'a créé.

On peut dire cela quand bien même on admettrait que le mystère de l'Incarnation a été amené par la chute de l'homme. Dans la prescience de Dieu, la faute d'Adam était connue comme tout le reste, et le mystère de la réparation était entré dans le plan divin. Dans l'autre opinion c'est bien plus simple. Le monde a été créé pour Jésus-Christ et pour la très Sainte Vierge, et pour retourner par Jésus-Christ à Dieu. Même sans la faute, le dessein divin fait retourner tout à Dieu par Jésus-Christ et nécessairement à la très Sainte Vierge qui est l'intermédiaire par lequel Jésus-Christ nous a été donné. C'est donc d'elle qu'il est dit : *Heureux l'homme qui m'entend, qui veille jour après jour à ma porte, car qui me trouve, trouve la vie*⁹⁷.

Voyez, mes sœurs, comme c'est encourageant pour la mission que nous avons en ce monde de faire connaître notre Seigneur et la très Sainte Vierge. Il n'y a pas un de nos actes qui n'ait ce but. Notre vie se partage entre la prière et l'action.

Par la prière, nous cherchons à connaître notre Seigneur et, si je puis dire ainsi, à le faire connaître à notre âme, à pénétrer en lui, à éclairer notre âme de ses rayons.

96. Pr 8, 22-30.

97. Pr 8, 34-35.

Par l'éducation, nous cherchons à le faire connaître au-dehors. Ce n'est pas seulement par tel et tel conseil, par tel et tel enseignement que nous faisons connaître notre Seigneur : c'est par l'ensemble de tout le travail que nous avons à faire auprès des enfants qui nous sont confiées. Nous devons tâcher que ces enfants qui nous arrivent ne connaissant pas beaucoup notre Seigneur et la très Sainte Vierge, deviennent des âmes vraiment chrétiennes et qui portent dans leur vie la ressemblance de Jésus et de Marie.

C'est ainsi que je reviens aux paroles de la Règle qu'on vous a lues. Qu'est-ce qui importe le plus dans nos œuvres de zèle ? C'est le soin de *ne rien dire ou faire qui n'ait pu être dit ou fait par Jésus-Christ ou par sa sainte Mère*. Si à quelque rang que l'on soit dans la maison, on est fidèle à cette règle ; si à la porte, on répond avec patience ; si à la cuisine, on sert avec humilité et charité ; si dans la surveillance, on sait se posséder et montrer le modèle d'une parfaite religieuse ; si dans l'enseignement, on apporte un esprit de foi, de simplicité, d'humilité, les enfants pourront voir partout des personnes dont les actions sont telles qu'elles auraient pu être faites par notre Seigneur et par la Sainte Vierge, des personnes dont les paroles ne sont pas indignes des enfants de notre Seigneur et de la Sainte Vierge. Nous sommes épouses de Jésus-Christ et filles de la très Sainte Vierge.

Demandons cette grâce aujourd'hui. Ayons souvent devant les yeux la Sainte Vierge portant entre ses bras le divin Enfant Jésus, si beau, si doux, si aimable.

La sainte Église aime à nous représenter l'Enfant Jésus entre les bras de la très Sainte Vierge. Sa Mère le porte et lui, porte le monde. Cela est vrai. Dans ses petites mains si douces, si belles, si gracieuses, le saint Enfant Jésus porte le monde, il porte notre âme, il nous porte nous-mêmes. Tous les jours nous disons à Dieu : *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit*⁹⁸. Eh bien, remettez souvent votre âme aujourd'hui entre ces petites mains divines, si pures, si douces, si saintes, où vous pouvez mettre toute votre destinée.

Il y a une autre parole de l'Écriture que je vous ai souvent citée : *Comme les yeux d'une servante vers la mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux*

98. Office de Complies – Ps 30, 6.

*vers le Seigneur notre Dieu*⁹⁹. Ayez les yeux attachés sur les mains du saint Enfant Jésus, représentez-vous que, dans ces mains divines, se trouvent votre destinée, votre salut, votre perfection, votre avenir, votre passé, le pardon de vos fautes, tout ce dont vous avez besoin. De ces chères et adorables petites mains, Jésus veut répandre sur vous ses grâces les plus précieuses et, s'il vous prend tout entières dans ces mains, c'est pour vous sauver, c'est pour l'éternité. Je ne crains pas de vous engager à cette dévotion.

Le bon Père de la retraite nous disait qu'un de ses frères passait des heures entières à regarder le *bonnet* du saint Enfant Jésus. Pour moi j'aime mieux regarder les mains divines de ce petit enfant qui porte le monde, et je me dis : « J'espère qu'il porte mon âme, ma destinée, mes désirs, tous mes besoins. » Plus tard, Jésus a travaillé de ses mains. Ces mains sont un grand objet de respect et de dévotion, quand on pense que depuis douze ans jusqu'à trente ans, Jésus travaillait d'un labeur humble, pénible, continu. Plus tard, ces adorables mains ont consacré pour nous la sainte Eucharistie. Nous le disons tous les jours au canon de la messe : *Jésus prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples*. Toutes les fois qu'on célèbre le saint sacrifice, c'est la main de Jésus-Christ qui s'étend sur l'autel. Plus tard enfin, ces mains divines sont clouées sur la croix, et il en découle le sang de notre Rédemption.

Quand vous regardez les divines petites mains de l'Enfant Jésus, vous pouvez donc y voir tout ce qui en sortira pour votre salut. En même temps, elles peuvent vous être une leçon de silence, de confiance, d'amour surtout. Rien ne vaut que par l'amour. Quand je vous parle de notre Seigneur et de la Sainte Vierge, c'est pour que vous les aimiez davantage. Moi-même, c'est pour les aimer davantage que je cherche à en occuper mon esprit. *Celui qui s'occupe de moi, qui cherche à me connaître*, dit la Sagesse, *a la vie éternelle*¹⁰⁰, parce que l'amour doit suivre la connaissance, et que dans cette connaissance et cet amour se trouve la vie éternelle. *La vie éternelle*, a dit notre Seigneur, *c'est de te connaître, toi le seul Dieu véritable, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ*¹⁰¹.

99. Ps 122, 2.

100. Si 24, 31.

101. Jn 17, 3.

Rappelez-vous que la Sainte Vierge est toujours unie à notre Seigneur et qu'il ne faut jamais l'en séparer. Elle est comme la douceur divine à travers laquelle il est venu à nous, la sainteté créée, la pureté sans tache, la reine de vertu et de miséricorde dans les bras de laquelle il lui a plu de reposer. Vous représentez-vous le Verbe éternel voulant se donner à l'homme, et ne trouvant pas cette reine de toutes les vertus, cette âme pure, ce sein sans tache, cette humilité parfaite, cette prière continuelle, cette vierge vénérable et merveilleuse ? En quelque sorte, il n'aurait pas pu venir à nous. Il ne pouvait descendre que dans un sein pur comme un rayon de soleil.

Nous pouvons donc dire avec vérité que c'est pour nous comme pour lui qu'il l'a parée de toutes ces perfections que nous ne comprendrons jamais assez et que nous ne vénérerons jamais assez.



17 octobre 1880⁰²

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DES TALENTS
(I) L'USAGE DE L'INTELLIGENCE

Mes chères filles,

Il est assez difficile de s'arracher aux préoccupations du temps présent (persécutions), pour parler de choses tout à fait différentes. Cependant, j'ai résolu de parler avec vous aujourd'hui de l'Évangile des confesseurs que nous lisons si souvent, et où se trouve la parabole du maître qui, avant de partir pour un voyage, remet à ses serviteurs un certain nombre de talents, puis revient au bout d'un certain temps et demande compte à chacun des talents qu'il a reçus. Cet Évangile, dit saint Grégoire, est si simple qu'il n'a pas besoin de beaucoup d'explications. Il est important d'y réfléchir souvent, et c'est pourquoi l'Église le remet devant nos yeux à toutes les fêtes de ses confesseurs.

Je suis toujours étonnée de voir que, selon l'explication de saint Grégoire, les cinq talents signifient quelque chose de moins riche que les deux talents, parce que selon lui, les cinq talents sont les cinq sens de l'homme, tandis que les deux talents représentent à la fois l'intelligence et l'action¹⁰³. Laissant de côté cette considération, je prendrai les cinq talents comme signifiant toutes les facultés que nous avons reçues de Dieu : l'intelligence, la volonté, la mémoire et, parlant à des femmes, je dirai aussi le cœur. Je sais bien que le cœur doit suivre la volonté, lui être uni et que, dans les spéculations de la philosophie, il est placé dans la même catégorie que la volonté ; mais il n'en est pas ainsi pour nous. En dehors de la volonté, il y a des affections, il y a

102. Fête de la Pureté de la très Sainte Vierge.

103. « Opération » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

quelque chose de tendre et de profond qu'on appelle le cœur. Ajoutons le corps avec tous ses sens, tout cela nous a été donné par Dieu. Si quelqu'une d'entre vous pense qu'elle a plus d'intelligence, plus de mémoire que d'autres, qu'elle a une volonté plus forte, un cœur capable d'affection ou enfin quelque chose de bien en soi-même, il faut qu'elle pense aussi à l'obligation plus grande qu'elle a de rendre compte de ce qu'elle a reçu. C'est là ce que la sainte Église veut nous rappeler par cet Évangile ; car il n'y a pas une de ces choses que Dieu nous a données, dont il ne nous demandera compte avec la plus grande exactitude.

Eh bien, mes sœurs, qu'avons-nous fait jusqu'ici de notre intelligence ? L'avons-nous employée par le travail, depuis que nous sommes au monde, à des choses bonnes et saintes ? Pouvons-nous dire que désormais nous l'emploierons par l'application et le travail aux choses qui sont du royaume de Dieu ? L'intelligence ne s'applique pas seulement à l'étude, mais aussi à l'oraison. Dans la méditation, on se sert de son intelligence pour pénétrer les mystères. Or une personne négligente, paresseuse, qui s'occupe de mille vaines pensées, qui retombe sans cesse sur elle-même, cette personne ne s'applique pas pendant l'oraison à bien comprendre les mystères de notre Seigneur et à en tirer les conséquences pratiques pour sa conduite.

Je ne dis pas seulement par la méditation, car il y a des personnes, et je souhaite que vous soyez toutes du nombre, que notre Seigneur occupe tellement de son amour, de sa présence, qu'elles n'ont pas un temps bien long à employer aux considérations. Cela arrive quelquefois au commencement de la vocation, quand Dieu veut attirer l'âme à lui ; quelquefois à la fin de la vie, quand Dieu s'est emparé davantage du cœur et de la volonté.

Quand la méditation se passe ainsi, c'est bien. Il faut rester comme cela tant que notre Seigneur nous fait sentir sa grâce. Mais tout le long du jour, où va notre intelligence ? Va-t-elle toujours ou aux choses de Dieu pour les connaître et les comprendre, ou aux choses dont nous sommes chargées pour les faire le mieux possible selon Dieu ? Rappelez-vous la doctrine du prédicateur de la retraite : les choses doivent être prises pour leur fin ; mais quelle est leur fin ? C'est la plus grande gloire de Dieu, le service de la Congrégation, l'obéissance, la

volonté de Dieu. Souvent les choses sont prises non pour leur fin, mais pour nous. Par exemple, vous désirez apprendre telle ou telle chose qui n'est nullement nécessaire pour le service de la Congrégation ; vous désirez être dans tel emploi, avoir telle ou telle occupation : tout cela, c'est pour vous, et il ne faut jamais se substituer comme fin à Dieu, qui seul, doit toujours être notre fin.

Quand Dieu viendra vous demander compte de l'usage que vous aurez fait de votre intelligence, qu'aurez-vous à répondre ? L'une dira : « J'avais du goût pour la musique, je me suis amusée à jouer du piano toute la journée. » Une autre dira : « Pour moi, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, j'ai fait des examens de conscience ». Notre Seigneur lui répondra : « Ce n'est pas du tout pour cela que vous a été donnée l'intelligence ; votre journée a été bien mal employée. » Une autre dira : « J'ai lu beaucoup de livres spirituels qui m'ont fait plaisir. » – « Mais vous l'a-t-on imposé ? » – « Non, je l'ai demandé. » Pour une autre, sa réponse sera : « J'ai fait beaucoup de discours aux enfants, je leur ai fait du bien. » – « En étiez-vous chargée ? » – « Non, on désirait au contraire que je me taise. » Je connais des personnes qui pourront dire qu'elles ont employé leur intelligence à composer dans leur esprit de très belles petites histoires.

Et Dieu ? Et la Congrégation ? Et la fin que nous devons atteindre ? Et l'intérêt de ce talent suprême qui est l'intelligence avec toutes ses facultés, où cela se trouve-t-il au milieu de ces choses que je viens de citer ? Il faut souvent regarder en arrière à ce point de vue-là. Regardons l'usage que nous avons fait de toutes nos facultés. Pour commencer, examinons en particulier comment nous avons employé notre intelligence et quel compte Dieu nous en demandera. Il veut que le talent reçu porte intérêt et produise un autre talent qui soit pour sa gloire, pour son service, pour la sanctification des âmes, pour le bien de la Congrégation, pour l'esprit de régularité et de perfection en toutes choses. Il est presque impossible que, regardant ainsi en arrière, on n'ait pas à voir beaucoup de fautes en soi sous ce rapport, et qu'on n'ait pas à demander sérieusement pardon à Dieu de l'usage qu'on a fait de ses facultés.

Nous célébrons aujourd'hui une fête de la très Sainte Vierge, et je ne finirai pas sans vous dire que la parfaite pureté que nous voyons en elle

lui a été donnée sans doute à son Immaculée Conception, mais a été aussi conservée par l'usage parfait de toutes ses facultés et de toutes les grâces qu'elle a reçues.

Représentez-vous la Sainte Vierge, ce modèle accompli, dit saint Ambroise, des âmes consacrées à Dieu, des vierges et des veuves. Regardez-la depuis sa plus petite enfance jusqu'à la fin de sa vie. L'opinion des théologiens est qu'elle a eu dès le premier instant de sa conception l'usage parfait de la raison. Dès lors son intelligence tout entière était appliquée à Dieu. Dans le temple, comme elle était parfaite dans l'obéissance, dans la charité, dans le travail ! Il n'est pas du tout dit que la Sainte Vierge prêcha les autres jeunes filles qui étaient ses compagnes. Elle prêchait d'exemple par son humilité parfaite, par la pureté de sa vie, par la simplicité de ses intentions, par la continuité de son oraison. Son intelligence s'appliquait aussi à la loi de Dieu. Elle connaissait les Écritures et en occupait son esprit.

Ensuite dans le pauvre ménage de Nazareth, elle était parfaite à faire la cuisine, à balayer la pauvre petite maison qui servait de demeure à la sainte famille, à faire tout ce que saint Joseph lui disait, à commander à l'Enfant Jésus. Assurément c'était une éducation facile que celle-là, mais la Sainte Vierge y voyait toujours l'ordre de la divine Providence. Soit qu'elle fût à Bethléem, à Nazareth ou en Égypte, son intelligence était toujours appliquée à Dieu, et elle faisait toutes les œuvres d'une pauvre ouvrière avec une perfection que nul n'a jamais égalée.

Plus tard, dans la vie publique de notre Seigneur, elle était parfaite à se cacher, quand il le voulait ; parfaite à le suivre, quand il le permettait ; parfaite au pied de la Croix, quand elle regardait ce livre qui contient toute science ; parfaite quand, après la mort de son divin Fils, elle était restée avec saint Jean ; parfaite d'abord dans le Cénacle, où elle persévérerait dans la prière et dans la charité ; parfaite ensuite, quand elle était une consolation pour tous, restant dans l'humilité d'une vie obscure et cachée pour être à jamais le modèle des femmes chrétiennes.

Demandons-lui aujourd'hui en l'honneur de sa pureté de servir Dieu avec une grande perfection dans l'usage de tout ce qu'il nous a donné. Vous connaissez toutes la prière de saint Ignace : *Mon Dieu, vous m'avez tout donné, mon corps, mes sens, mon intelligence, ma volonté, je*

vous rends tout cela avec une entière liberté ; donnez-moi seulement votre grâce et votre amour, et cela me suffit. Plus que jamais il faut être ardent et généreux au service de Dieu. Nous traversons des moments qu'on peut appeler des heures de ténèbres. Si notre Seigneur n'a pas de consolation dans les maisons religieuses, s'il ne trouve pas des cœurs qui soient tout à lui, où se réfugiera-t-il ? On lui ôte ses temples, on ferme les lieux de prière où les personnes du monde allaient se retremper et se purifier ; il faut que nos cœurs puissent lui servir de refuge et de consolation, par notre fidélité, notre ferveur, par le zèle de notre perfection et de la perfection de la communauté.

Rappelez-vous que pour travailler à la perfection des autres, il faut, comme la Sainte Vierge, prêcher d'exemple et commencer par se rendre soi-même parfaite en tout.



24 octobre 1880

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DES TALENTS
(II) L'USAGE DE LA VOLONTÉ

Mes chères filles,

Je vous ai parlé l'autre jour des cinq talents dont notre Seigneur nous demandera un compte rigoureux quand, à la fin de notre vie, il viendra nous juger. Nous avons parlé de l'intelligence qui, pour l'homme, est le premier des talents : laissez-moi vous parler aujourd'hui de la volonté.

Quel talent, quelle force que la volonté ! C'est l'arme puissante par laquelle nous pouvons servir Dieu, faire tout pour Dieu, remplir toujours notre devoir. Notre vocation de chrétiennes et de religieuses nous attache invariablement au devoir – mais le *devoir* est un mot froid et sec – disons plutôt, à la *volonté de Dieu*, manifestée dans toutes ses lois, et pour une religieuse, dans toutes ses règles, dans tout ce qui est de l'ordre des vœux qu'elle a faits. Qui est-ce qui a usé constamment de sa volonté pour faire toujours ce qui plaisait à Dieu, pour réellement accomplir sa Règle, pour réellement suivre toutes les inspirations de Dieu, pour réellement faire tout ce qui est du devoir d'une religieuse ?

Le mot *devoir* se prend quelquefois dans un sens purement humain. Mais le devoir d'une religieuse, c'est une fidélité constante qu'elle ne peut avoir qu'avec l'aide d'une volonté très ferme. C'est par la faiblesse de la volonté que l'on tombe dans tous les travers qui résultent du mauvais usage de cette faculté. Prenons, si vous voulez, la volonté propre. Vous croyez que c'est une force ? C'est une faiblesse. C'est une volonté qui n'a d'autre but que soi-même.

Employer tout ce que l'on a de force, s'entêter avec tout ce que l'on a d'énergie dans une chose qui a pour principe ou pour fin notre honneur, notre bien-être, notre caprice, notre goût, notre choix, enfin nous-mêmes : c'est une faiblesse. Au lieu d'avoir la force de faire toujours le bien, on emploie son énergie à sortir du bien et aller au mal.

Que dirai-je de ce qui est encore plus fréquent aujourd'hui, *n'avoir point de volonté* ? Combien de personnes qui, ayant résolu de marcher dans une voie, ne savent pas y mettre leur volonté ! On marche à la fois dans deux voies. Si on est dans la voie de la perfection, des conseils, de la sainteté, la volonté est là qui cède à tout ce qui se présente. On ne s'est pas déterminé, on n'a pas pris d'une manière énergique le parti de Dieu. On voudrait bien être parfaite. Mais tel emploi, telle difficulté, mais enfin cinquante choses nous en empêchent. Il semble qu'il y ait du coton dans les volontés d'aujourd'hui. C'est une sorte de faiblesse, de lâcheté, d'impuissance qui fait qu'on ne se détermine pas d'une manière énergique et que, prenant une voie aussi parfaite que celle de la vie religieuse, on ne s'y donne pas tout entière.

La volonté, on l'a dit souvent, est une puissance aveugle, parce qu'elle est déterminée par l'intelligence. C'est pourquoi nous avons vu l'autre jour qu'il faut employer son intelligence à connaître Dieu et tout ce que Dieu veut que nous fassions. Mais la volonté est déterminée plus encore par l'amour. Les philosophes, en général, ne font de la volonté et de l'amour qu'une seule faculté. Ce n'est pas facile en parlant de la perfection de mettre ces deux choses ensemble. Dans l'amour, il y a certaines délicatesses, il y a quelque chose de particulier qui n'est pas la volonté. Je sais bien que la volonté est déterminée par l'amour, et c'est ce qui rend incompréhensible que nous n'ayons pas une volonté forte pour servir Dieu, puisque l'amour de Dieu doit être au-dessus de tous les autres.

Comme chrétiennes, déjà nous sommes obligées de dire tous les jours à Dieu : *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, par-dessus toutes choses*. Ce n'est là que le simple devoir du chrétien : comprenez donc combien l'amour doit se perfectionner en nous qui sommes dans un état plus élevé. Le désir de

plaire à Dieu, d'accomplir sa volonté, de le servir, de procurer sa gloire, doit prendre en nous une place proportionnée à l'amour qui doit grandir tous les jours dans le cœur d'une religieuse. C'est donc à l'aide de la connaissance et de l'amour que la volonté se détermine.

Ce n'est pas l'amour qui détermine le caprice et la volonté propre. Ce n'est pas l'amour qui forme cette espèce de lâcheté qui fait que, ne sentant pas en soi une volonté énergique de servir Dieu, on se laisse pousser au fur et à mesure par tous les mouvements de la nature. On est fervente si Dieu envoie la consolation, tiède si l'obscurité succède. Enfin sans volonté forte de toujours servir Dieu.

Maintenant, Dieu nous demandera-t-il compte de notre volonté ? Il le fera très certainement, parce qu'il nous a donné cette faculté pour le servir. Il n'y a pas une d'entre nous qui n'ait avec la grâce, la force de s'attacher à ce que Dieu nous montre de bien. Il n'y en a pas une qui soit déshéritée de cette énergie nécessaire pour avancer dans la vertu. Le jour où nous avons fait nos vœux, nous avons fait l'acte de volonté le plus puissant et le plus magnifique qui puisse être fait. Depuis lors, notre volonté n'est plus à nous, c'est-à-dire qu'elle est à nous pour obéir, pour être pauvre, pour être parfaite. Elle n'est plus à nous pour la reprendre, pour en faire un autre usage.

Vous savez bien que l'acte le plus grand de la volonté est l'obéissance. Obéir demande une volonté toujours fidèle, toujours soumise, toujours forte pour faire passer l'amour de Dieu au-dessus de l'amour de soi-même, et voilà pourquoi l'obéissance est si grande aux yeux de Dieu.

Pensons donc, mes sœurs, au compte que nous aurons à rendre de notre volonté. Cherchons comment nous pouvons employer la fidélité de notre volonté, la force de notre volonté, à son service. Puis regardons notre vie, examinons si nous appliquons toute notre volonté à faire ce qui doit être fait, avec soin, avec application, sans que ce soient nos propres conceptions, nos propres vues, notre propre jugement qui nous guident. Soyons déterminées par la foi, par l'Évangile, par la Règle, par l'obéissance, par l'humilité, par la charité, par les vertus que Dieu nous demande, enfin par tout ce qui nous est enseigné pour être dans la vie parfaite, et non pas par toutes les idées propres que nous pouvons nous faire de la perfection.

Saint François de Sales dit d'une manière charmante, en faisant allusion à la statue que Michol mit dans le lit de David¹⁰⁴ pour le soustraire à ses ennemis, que la perfection a ce malheur, d'être habillée au gré de chacun. C'est une grande erreur, ajoute-t-il, parce que la perfection ne doit pas être revêtue des habits qu'il nous plaît de lui donner, mais de charité, d'obéissance, d'immolation, de sacrifice. Voilà quels sont les vêtements de la perfection, et il ne faut pas vouloir lui en donner d'autres. Pour nous, religieuses, notre perfection consistera dans la pratique de nos règles et de nos vœux. Vous savez ce qu'a dit un grand pape : « Sans miracle et sans autre témoignage, je canoniserai tout religieux qui aura accompli tous les points de sa règle et parfaitement obéi pendant sa vie. » C'est là ce que Dieu nous demande, employons-y toute l'énergie de notre volonté.



104. Cf. 1 S 19, 13.

31 octobre 1880

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DES TALENTS
(III) L'USAGE QUE NOUS DEVONS FAIRE DE NOTRE CŒUR

Mes chères filles,

En vous expliquant l'Évangile des cinq talents, je vous ai parlé des trois puissances qui nous ont été données : la volonté, la mémoire, l'intelligence. Cependant j'ai considéré séparément dans mon explication le cœur et la volonté, quoique la volonté soit regardée en général comme venant du cœur, parce que, chez nous autres femmes, le cœur est une faculté tellement riche, tellement importante, qu'il est nécessaire d'apprécier le compte que nous devons en rendre à Dieu. Parlons donc aujourd'hui du cœur.

Quel usage avons-nous fait de notre cœur ? Voilà la question qu'il faut d'abord se poser. Un jour viendra où Dieu nous demandera quels sont les fruits, quels sont les intérêts produits par les talents qu'il nous avait donnés. Un jour viendra où nous aurons à rendre compte de l'usage que nous aurons fait de cette magnifique faculté qui est le cœur. L'aurons-nous purifié, embelli ? L'aurons-nous rendu digne de Dieu ? Le cœur de notre Seigneur Jésus-Christ, le cœur immaculé et sans tache de la très Sainte Vierge sont les modèles sur lesquels nous devons former notre cœur, le cœur de Marie surtout, parce que c'est le cœur d'une simple créature.

La première qualité que doit avoir le cœur, c'est la pureté, et, tous les jours de la vie, il faut travailler à acquérir cette pureté. Il ne faut pas croire qu'un cœur pur soit seulement celui qui est séparé de tout péché contre le sixième commandement, c'est un cœur qui n'a aucune

souillure, aucune affection et aucune attache à la moindre chose qui puisse offenser Dieu.

Saint Augustin dit quelque part que l'orgueil souille le cœur d'une vierge tout autant que le péché qu'on ne peut même pas nommer parmi nous. L'orgueil, dit-il, prépare la vierge à sa chute et souille son cœur. Suivez tous les péchés capitaux : le cœur n'est pas pur, s'il en reste quelque chose en nous, si nous conservons quelque attache, quelque habitude qui n'est pas selon l'ordre de Dieu, quelque chose dont nous ne nous dépouillons pas et qui ne répond pas à la grandeur du don que notre Seigneur nous fait, quand il vient en nous par la sainte communion. C'est le cœur de Dieu qui s'unit à nous dans ce sacrement d'amour. Pour que notre cœur soit digne de lui, il faut que, tous les jours de la vie, nous travaillions à le purifier ; car *nous sommes nés dans le péché et nous avons été conçus dans l'iniquité*¹⁰⁵.

La première chose nécessaire pour acquérir la pureté du cœur est donc de le purifier par l'humilité, par le détachement de soi et de toutes les choses créées. Vous comprenez que le cœur n'est pas pur, quand on aime avec Dieu quelque chose que Dieu n'a pas dit d'aimer. Dieu ne nous a pas dit de nous aimer nous-mêmes. Au contraire, il nous dit expressément de nous détacher, de nous renoncer : *Celui qui aime sa vie la perd, celui qui s'en détache la garde pour la vie éternelle*¹⁰⁶.

Le détachement¹⁰⁷ de soi-même, le sacrifice de soi-même est la marque caractéristique de tous les saints. Vous pouvez le voir dans presque toutes les légendes¹⁰⁸ que vous lisez à l'Office : il n'en est peut-être pas un seul qui ne se soit rendu remarquable par le détachement de soi-même¹⁰⁹. Il en est de même pour les créatures. Quelquefois, c'est par rapport à soi-même qu'on aime une créature. Si vous aimez une créature, comme il est dit dans nos Constitutions, parce qu'elle est l'image de Dieu, si vous l'aimez pour la porter à Dieu, dans l'ordre de vos vœux, de vos règles, de toutes les vertus, cette affection est bonne.

105. Cf. Ps 50.

106. Jn 12, 25.

107. « La haine » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

108. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

109. *Odio sui* : « la haine de soi-même » Cf. Lc 14, 26. Note de la Bible de Jérusalem : « Hébraïsme. Jésus ne demande pas la haine, mais le détachement complet et absolu. »

Mais si vous l'aimez pour vous-mêmes, par un attachement lâche et mou, par le besoin de vous y coller, de vous y attacher, de vous y retrouver, cette affection n'est pas conforme à la pureté du cœur.

Pour arriver à la pureté du cœur, il faut en ôter tout ce qui n'y est pas pour Dieu. C'est pour cela que saint François de Sales disait : *Si je voyais dans mon cœur une seule fibre qui n'y fût pas pour Dieu, je l'en arracherais, dussé-je m'ensanglanter*. C'est encore dans ce sens-là que notre Seigneur a dit : *Si ton œil est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette-le loin de toi : mieux vaut pour toi entrer borgne dans la Vie, que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne de feu. Si ta main ou ton pied sont pour toi une occasion de péché, coupe-les et jette-les loin de toi : mieux vaut pour toi entrer dans la Vie manchot ou estropié que d'être jeté avec tes deux mains ou tes deux pieds dans le feu éternel*¹¹⁰. Saint Bernard ajoute : *Si quelqu'un vous est cher comme votre œil, votre pied ou votre main, mais vous est un sujet de scandale, il faut savoir vous en séparer avec tout le courage et l'énergie que marque la parole de notre Seigneur*.

La première chose pour que le cœur porte du fruit est donc de le purifier de toute attache, de toute souillure, de tout péché, de toute inclination au péché, de tout attachement déréglé, de tout amour-propre, de tout retour sur soi-même. Vous me direz peut-être que c'est bien difficile. Pourtant, ce que je vous dis là n'est pas propre aux religieuses, c'est une leçon de vie chrétienne. L'Évangile des cinq talents n'est pas proposé seulement aux religieux, mais à tous les chrétiens. *Si ton œil est pour toi une occasion de péché*, etc. c'est pour tout le monde. La pureté du cœur, qui n'admet pas l'affection au péché véniel, est pour tout le monde, mais peut-être pas aussi absolument que le reste.

Il est certain qu'un chrétien faisant tout juste ses pâques, communiant même tous les mois, s'abstenant de tout péché mortel, mais tombant habituellement dans le péché véniel, fera son salut, c'est certain. Mais quel purgatoire terrible il aura à traverser avant d'arriver au ciel ! D'autre part, il est formellement certain, et c'est la doctrine de tous les théologiens, qu'un chrétien qui conserve des habitudes vénielles et de l'affection au péché véniel n'est pas capable de la

110. Mt 18, 8-9.

communion fréquente. Donc si la pureté du cœur est nécessaire à une religieuse, elle est nécessaire aussi à tout chrétien un peu fervent qui travaille à sa sanctification et qui désire s'approcher fréquemment des sacrements.

Il ne faut pas dire, mes sœurs, que cette condition est trop dure. Elle est bien douce. Heureuses si, en faisant cela, nous étions dignes que notre Seigneur fasse son habitation dans notre cœur et y prenne son plaisir, comme il est dit de sainte Gertrude : *Seigneur, tu t'es choisi et préparé une demeure dans le cœur de sainte Gertrude*¹¹¹. Heureuses si, en faisant cela, nous pouvions préparer à notre Seigneur, pour le dédommager des temples dont il est chassé, des lieux où il ne reçoit plus d'hommages, un cœur pur et généreux où il trouve sa consolation et son repos !

Je dis *un cœur pur et généreux* ; car le cœur n'est pas pur, s'il n'est pas généreux. Pour qu'un cœur soit généreux, il faut qu'il réponde à toute demande de Dieu, à tout attrait de la grâce, à toute vue de perfection. J'ai dit *toute vue de perfection* ; car il faut bien voir ce que Dieu demande avant de l'embrasser, ne pas s'étonner quand on ne le voit pas. Quand on le voit, il faut donner à Dieu tout ce qu'il demande. Si Dieu demande plus de mortification, plus d'humilité, plus de charité, il faut faire effort pour le lui donner. Si Dieu demande à l'égard du prochain plus de support, plus de patience dans telle et telle chose qui est l'épreuve de notre vie ; s'il demande plus de prière, plus de recueillement, enfin tel ou tel effort de vertu, il ne faut pas le lui refuser.

Le cœur généreux est celui qui donne toujours à Dieu tout ce qu'il demande, qui se sacrifie généreusement, qui ne refuse rien. Dans le monde, est-ce qu'on estime un cœur qui n'est pas généreux ? Il n'est donc pas étonnant que Dieu attende de nous cette générosité avec la pureté.

Puisqu'une sœur m'a demandé ce qu'il fallait faire pour rendre sa volonté forte, je dirai que c'est rendre son cœur généreux : c'est la volonté et le cœur s'unissant pour donner à Dieu à chaque instant, à chaque heure, tout ce qu'on doit lui donner. C'est aussi la conscience

111. Oraison de la fête de sainte Gertrude.

disant : « J'ai promis à Dieu, je lui ai donné ce qu'il me demandait en m'engageant par les vœux à suivre la Règle : maintenant je veux tout lui donner par ma ferveur. Je me tiendrai sans cesse là où est l'honneur, là où est la noblesse, là où est la fermeté. J'emploierai toutes les puissances de mon âme à servir Dieu avec une volonté généreuse et partant, avec un cœur droit. »

À la pureté, à la générosité, j'ajouterai la fidélité. C'est une des qualités attribuées à la très Sainte Vierge, puisque l'Église la proclame *Vierge fidèle*. La fidélité se confond avec tout ce que je viens de dire. C'est la volonté ferme de donner à Dieu tout ce qu'il demande, qui fait la vierge très fidèle. Dieu attend de son épouse la fidélité en tout, la fidélité dans les petites choses, la fidélité dans les grandes choses, la fidélité dans cet amour tendre, constant qu'elle doit avoir pour notre Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi ai-je un instant séparé le cœur de la volonté ? C'est que dans le cœur d'une vierge, il y a des trésors d'affection, de tendresse, de fidélité. Pourquoi tous ces trésors ne seraient-ils pas pour Dieu ? pourquoi toutes ces tendresses, toutes ces délicatesses ne seraient-elles pas pour Dieu ?

Je vous parlais tout à l'heure de sainte Gertrude. On raconte dans sa vie qu'un jour elle prit son crucifix entre les mains et que, détachant les clous qui retenaient notre Seigneur à la croix, elle couvrait de larmes, de baisers et de parfums toutes les plaies du Sauveur, les guérissant en quelque sorte avant de le remettre sur la croix.

On ne vous demande pas cet acte extérieur de tendresse ; mais au moins que votre cœur soit occupé à consoler notre Seigneur par des actes de tendresse profonde. Adorez ses plaies, ses membres brisés, ses mains divines, ses pieds sacrés. Aimez la Sainte Vierge qui est son trône, sa demeure, le seul lieu sur la terre où notre Seigneur ait trouvé son vrai repos et sa vraie joie.

Vous êtes toutes capables de tendresse : tournez cette tendresse vers votre Époux et, en même temps que vous vous appliquerez à rendre votre cœur pur et généreux, rendez-le tendre, dévoué, s'attachant à notre Seigneur. Reportez vers lui toutes les pensées, toutes les tendresses que vous pouvez avoir. Vous le voyez souffrir pour vous, témoignez-lui votre amour et votre reconnaissance. Si quelquefois il

vous arrive d'avoir devant les yeux le souvenir d'une grande souffrance, si vous vous rappelez l'angoisse ou l'agonie d'une personne qui vous était chère, si vous vous rappelez avoir vu une personne pauvre, brisée, malheureuse, rapprochez ces souffrances de celles de notre Seigneur. Cela vous aidera à avoir plus de charité, parce que vous verrez Dieu dans la créature. Cela vous rapprochera aussi de notre Seigneur : vous le verrez dans ses angoisses. Vous vous représenterez les douleurs de son cœur, les douleurs de son corps. Vous suivrez tous les mouvements douloureux qui ont dû se produire dans cette agonie de la croix, la plus pénible de toutes les agonies, puisqu'il n'y avait rien pour l'adoucir et pour la soulager.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous dire pour vous engager à rendre à notre Seigneur le centuple qu'il attend de vous. Il y a des gens qui donnent un pour un : c'est déjà beaucoup. Notre Seigneur s'est contenté de cela. Nous autres religieuses, nous sommes appelées à quelque chose de plus, nous sommes appelées à donner trente pour un et cent pour un. Tâchons de porter beaucoup de fruits dans un grand amour de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, dans une grande pureté, dans une grande tendresse, dans une grande fidélité, dans une grande générosité.

Tâchons de développer en nous toutes les qualités d'un cœur de vierge, épouse de Jésus-Christ, afin qu'au jour des rétributions éternelles, nous puissions rendre non seulement un pour un, ce qu'il faut absolument apporter, mais trente et cent pour un, si Dieu nous en fait la grâce.



5 décembre 1880¹¹²

SE PRÉPARER À L'AVÈNEMENT DE NOTRE SEIGNEUR
PAR LA PURETÉ DU CŒUR

Mes chères filles,

Tous les ans pendant l'Avent, quand nous récitons l'Office rempli des ardeurs de l'ancien monde pour la venue du Messie, il faut établir dans nos âmes des dispositions analogues, en appelant Jésus-Christ de tous nos vœux.

Notre Seigneur est déjà dans nos âmes : vous le recevez dans la sainte communion, vous lui êtes consacrées. Mais dans quelle mesure est-il dans votre cœur ? Y est-il l'unique maître ? N'a-t-il pas une nouvelle venue à y faire ? Ne voudrait-il pas posséder davantage cette âme qui est si belle à ses yeux, cette créature qui est la plus parfaite de toutes celles qui sont sur la terre, puisqu'il peut y tracer son image, puisqu'il peut et qu'il désire la remplir de lui-même.

À l'époque où il est venu sur la terre, il est venu pour racheter cette âme de tout son sang : elle est l'objet de tout son amour et de tous ses désirs. Pouvez-vous dire que notre Seigneur possède parfaitement cette âme et qu'il n'y a pas une fibre de ce cœur qui ne soit à lui ? C'est ce qu'il faut préparer pendant ce temps de l'Avent, en appelant Jésus de toute l'ardeur de nos désirs.

Je voudrais que chacune de vous puisse dire ce que disait le père d'Alzon de sa jeunesse : *Ma pensée dominante est celle-ci : si je rapproche mes deux mains, et qu'il se trouve entre elles deux une feuille de papier, elles ne sont pas parfaitement unies. De même si entre mon âme et Dieu il se*

112. 2^e dimanche de l'Avent.

trouve la moindre chose, serait-ce une feuille de papier, mon âme n'est pas parfaitement unie à Dieu, et tout mon effort, tout mon désir est d'enlever ce qui m'empêche d'être uni à Dieu. Faites de même, mes chères filles, jetez tout ce qui dans votre âme occupe la place que Jésus-Christ devrait y occuper. Faites en sorte qu'il n'y ait rien entre vous et lui. N'y laissez rien des créatures, surtout rien de vous-mêmes, rien de vos désirs, de vos inclinations, de vos habitudes, rien des restes du passé, des mouvements du présent ou des pensées de l'avenir, rien enfin qui se mette entre vous et Dieu et empêche la parfaite union de votre âme à Dieu.

Mes sœurs, je vous dis souvent que ce que nous devons chercher dans la vie religieuse, c'est l'amour de Dieu, la perfection, l'union à Dieu. C'est là aussi ce que toute âme doit trouver en elle-même pour aller de ce monde directement à Dieu. Prenez une jeune fille chrétienne dans le monde : s'il y a quelque chose entre elle et Dieu au moment de la mort, cela devra être dévoré par les flammes du purgatoire.

Nous n'avons peut-être pas une idée assez sérieuse de ce que sont ces flammes du purgatoire. C'est ce qui explique pourquoi nous nous exposons à les endurer pour nous procurer une petite satisfaction. Comme nous rejeterions cette satisfaction, si nous savions que, pour aller la chercher, il faut traverser un brasier ardent qui consumera notre corps ? Pourtant, qu'est-ce que cette souffrance d'un instant à côté des souffrances de l'autre vie ? Il faut donc que toute âme qui hésite encore, qui craint encore, qui sent encore des attaches, se serve de tous les moyens pour rejeter ces attaches et se donner à Dieu. Ce temps de l'Avent est bien propre à faire cet effort. L'Église nous fait répéter sans cesse : *Cieux, répandez votre rosée ! Nuées, faites pleuvoir le Juste !¹¹³ Envoie l'Agneau, souverain de la terre¹¹⁴.* Et encore *que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissées, que tout devienne droit¹¹⁵*, simple, sans inégalités, sans désordre, sans fantaisies, sans hauts et sans bas (car voilà ce que signifient les collines et les vallées), pour que notre Seigneur puisse

113. *Rorate cæli desuper et nubes pluant justum.* Is. 45, 8 (Vulg.).

114. Is 16, 1 (Vulg.).

115. Is. 40, 4.

entrer par une voie tout à fait droite, tout à fait simple, quand il viendra le jour de Noël.

Quand notre Seigneur est venu sur la terre, il est venu avant tout pour la gloire de son Père ; mais il a été aussi attiré par la beauté de cette créature que nous portons en nous, qui est notre âme. Il fallait que cette âme soit bien belle aux yeux de Dieu, pour qu'il ait tant fait pour la purifier et la racheter. Est-elle aussi précieuse à nos yeux qu'elle l'est aux yeux de Dieu ? Avons-nous autant de désir de la purifier, de la sanctifier, de la remplir de tous les trésors du ciel, que notre Seigneur en avait, quand il est descendu dans l'étable de Bethléem, pour commencer cette vie de sacrifice qui devait se terminer au Calvaire ?

Il faut que ce temps de l'Avent ne soit pas perdu, et que nous en profitions pour renouveler dans nos âmes ces désirs de perfection. Nous venons d'entendre prêcher la retraite des enfants. Nous devons, bien plus qu'elles, aspirer à la sainteté, éloigner de notre âme tout ce qui pourrait servir d'aliment à la flamme vengeresse de la colère de Dieu, et vivre de telle sorte que la mort nous trouve entièrement livrées à Dieu et remplies de son amour.

Faisons donc avec beaucoup d'attention toutes les prières que l'Église nous suggère pendant ce temps de l'Avent. Remplissons-nous des désirs qu'elles renferment. Demandons à notre Seigneur de venir à nous, et livrons-lui le fin fond de notre âme, pour qu'il puisse y établir sa demeure. De plus en plus on ôte à Dieu les lieux qui lui étaient consacrés. Combien de chapelles fermées ! Combien de sanctuaires abandonnés ! Combien d'asiles où reposait la sainte Eucharistie ont été enlevés à Dieu ! Il faut donc offrir à notre Seigneur une demeure dans notre âme pour le dédommager de tous ces lieux de prière d'où on le chasse. Je vous l'ai déjà dit, je voudrais qu'on puisse dire de vous ce qui est dit dans l'oraison de sainte Gertrude : que *notre Seigneur trouve dans son âme une joyeuse habitation*. Cela dépend de nous : il faut tâcher de le faire dans ce temps-ci avec encore plus d'ardeur.

Les méchants ôtent à notre Seigneur les chapelles des religieux où non seulement il purifiait les pécheurs, mais où les âmes pieuses se renouvelaient et passaient de longues heures en prière à ses pieds. C'est pour cela que les méchants n'ont pas pu le souffrir. C'est pour cela

qu'ils ont fermé les chapelles et qu'ils y ont mis les scellés. On a laissé les hommes dans la maison, mais on a chassé Jésus-Christ. Là où il y avait douze, quinze, vingt religieux, on en a renvoyé un certain nombre, mais on en a laissé trois ou quatre pour garder la maison, tandis que la sainte Eucharistie a été chassée de partout. Elle n'a plus un tabernacle, plus un autel, là où elle avait plusieurs tabernacles et plusieurs autels. Les lumières auxquelles l'Église attache tant d'importance, les cierges, les lampes, tout cela a dû s'éteindre. Plus que tout cela, l'amour et la prière des hommes, que Dieu appelait par un amour si extrême, ont dû rester à la porte.

Comprenez donc, mes sœurs, que, si l'on fait à Dieu de si grands outrages dans la sainte Eucharistie, nous qui sommes adoratrices, nous devons lui offrir quelque chose en échange, faire plus pour lui, le dédommager non pas tant par des actes extérieurs que par les dispositions intérieures de notre âme. Érigeons-lui ce temple, dont parle saint François de Sales, où Dieu habite la partie la plus haute de l'âme, où la volonté est toujours prête à se sacrifier, à dire *oui*, à accepter tout ce que Dieu veut, à entourer notre Seigneur et la sainte Trinité de tous les hommages qu'on lui refuse. En un mot, mettons-nous dans toutes les dispositions dont nous sommes capables pour lui montrer notre amour.



19 décembre 1880

SE PRÉPARER À LA FÊTE DE NOËL

Mes chères filles,

J'ai d'abord quelques recommandations à vous faire, pour le silence surtout. Je crains qu'on ne laisse s'introduire un abus très fâcheux, qui est celui-ci. Quand une fois on a sonné la fin de la récréation, on fait l'obéissance¹¹⁶, et aussitôt l'obéissance finie, on entend autant de bruit qu'aux récréations. Cela n'est pas dans l'ordre.

Quand on a quelque chose à demander, il faut le demander à voix basse. Si l'on n'a rien à demander, il faut se retirer aussitôt en silence, comme le marque expressément la Règle. Au lieu de cela je vois souvent des sœurs qui restent à la porte, qui regardent à droite et à gauche et qui s'en vont enfin au bout de cinq à six minutes, sans avoir rien demandé à personne. Quand on n'a rien à demander, je le répète, il faut s'en aller tout de suite. De même le jeudi, la récréation est prolongée jusqu'à trois heures ; mais quand trois heures sonnent, il faut se retirer en silence, interrompre ce que l'on dit, laisser ce que l'on fait et se séparer tout de suite. Plusieurs fois j'ai entendu parler après que trois heures avaient sonné. On n'a plus même, comme après l'obéissance, à rester pour demander ce qui est nécessaire. Il faut reprendre le silence dès qu'il sonne. Faites attention à ces deux points, mes sœurs, car la négligence à les observer pourrait introduire parmi nous des irrégularités qui ne se trouvent pas dans les communautés où l'on n'a pas cet exercice de l'obéissance.

116 Temps à la fin de la récréation où l'on pouvait s'adresser à la supérieure ou aux sœurs pour des questions personnelles ou d'emplois.

Ceci recommandé, je viens à vous dire que nous sommes dans un temps de bien belles fêtes.

Nous allons célébrer la fête de Noël, et nous venons de fêter l'Immaculée Conception. Je ne doute pas que vous n'ayez réfléchi que notre Seigneur attend de vous une préparation analogue à celle qu'il a demandée de la très Sainte Vierge pour en faire sa Mère. Pour être digne de recevoir Jésus, Marie a été ornée d'une pureté sans tache, immaculée dès le premier instant de sa conception. Depuis ce privilège unique, elle a dépassé tous les saints par sa parfaite fidélité à la grâce, par son amour de Dieu et par la pratique de toutes les vertus. Telle était la Sainte Vierge pour recevoir notre Seigneur Jésus-Christ.

Il faut revenir sur nous-mêmes et examiner ce que Dieu veut trouver dans nos âmes, puisque dans cette fête de Noël, notre Seigneur vient se donner à nous. Quand Jésus a quitté le sein de sa Mère, quand il s'est laissé adorer par les bergers et les Mages, il est venu pour se donner à toutes ses créatures. Il demande de l'âme une préparation, une pureté, une sainteté particulière, pour qu'il puisse se donner davantage.

Je n'ai pas encore besoin de vous dire que pour nous toutes, comme pour tout chrétien baptisé, c'est le baptême qui nous a donné la sainteté primordiale et qui nous a rendues dignes et capables de recevoir Jésus-Christ. J'ai dit pour nous toutes et pour tout chrétien baptisé.

Les bergers, qui ont été appelés à la crèche, n'étaient pas baptisés ; mais ils étaient circoncis, ils suivaient la Loi, ils étaient de ces justes qui étaient purifiés par l'attente du Messie promis. Les Mages n'étaient pas même de la nation privilégiée. Ils étaient de ceux qui attendaient le Sauveur : ils étaient les prémices de la Gentilité. Pour en revenir à nous, c'est par le baptême que nous sommes purifiées et rendues capables de nous unir à Jésus-Christ.

Il est de foi, vous le savez, que la sainte Trinité descend dans l'âme de l'enfant ou de tout baptisé et y fait sa demeure. Or, mes sœurs, nous sommes toutes baptisées. Il est presque impossible qu'avec les inclinations mauvaises laissées en nous par le péché originel, nous n'ayons nullement souillé notre robe baptismale. Les uns la souillent par des fautes graves, et ce sont les plus malheureux ; d'autres se

laissent aller à des fautes vénielles, à des dispositions mauvaises, à des actes qui souillent la robe blanche du baptême et lui enlèvent sa splendeur. Il suit de là que nous devons faire ce que nous pouvons pour rendre à notre âme sa splendeur et sa beauté.

C'est le sacrement de pénitence qui répare les brèches faites à notre baptême et qui, après les grandes chutes, nous purifie et nous rend dignes d'approcher de la sainte Eucharistie ; mais il y a une disposition qui répare les fautes dans lesquelles nous tombons par fragilité, et cette disposition, c'est la contrition habituelle de nos péchés.

Je ne saurais trop insister là-dessus, car c'est le sentiment le plus nécessaire pour que nous soyons agréables à Dieu. Cette contrition habituelle n'est autre chose que l'horreur de tout péché quel qu'il soit. Beaucoup de personnes ont horreur de six péchés sur sept. D'autres acceptent volontiers ceux qui entrent le plus dans leur caractère ou qui sont moins humiliants aux yeux des hommes, comme seraient l'orgueil, l'amour-propre, le ressentiment, etc. Pour qu'une âme ait la beauté de la robe nuptiale, il ne suffit pas qu'elle se soit confessée, qu'elle ait horreur des péchés mortels, qu'elle en ait reçu l'absolution, il faut qu'elle s'applique à concevoir une horreur profonde du péché et de toutes les occasions qui portent au péché, et qu'elle se purifie sans cesse par la contrition habituelle.

Chacune de nous a un péché dominant. Pour l'une, c'est l'orgueil. Pour une autre, la paresse, la gourmandise, l'égoïsme, la mollesse, la vanité, la colère, le ressentiment, le dépit, que sais-je ? Vous le connaissez mieux que moi. Eh bien, ce que je vous invite à faire pour vous préparer très saintement à la fête de Noël, c'est d'exciter en vous l'horreur de ces inclinations mauvaises, de les détester profondément pour arriver à refaire de votre âme la demeure très pure de la sainte Trinité, comme elle était au jour de votre baptême.

Vous devez considérer votre âme comme le temple de la sainte Trinité ; en rentrant dans votre âme, vous devez vous regarder comme en présence de la très sainte Trinité qui ne peut souffrir rien de souillé. C'est pour cela qu'il faut écarter la moindre tache. Non seulement vous êtes sous le regard très pur, très saint, très divin du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Non seulement ils vous ont choisies pour habiter en vous, mais ils veulent encore que vous participiez au corps et au sang

de Jésus-Christ, afin que vous ayez au-dedans de vous le Verbe incarné que la Sainte Vierge portait dans ses chastes entrailles, et que vous soyez d'autres Jésus-Christ sur la terre par l'imitation de ses vertus.

C'est là un grand sujet de méditation. Il faut aller au plus intime de soi-même pour y faire une séparation, un divorce complet avec tout le mal qui était dans notre nature. Je vous assure que j'ai connu beaucoup de personnes qui ne sont pas assez pénétrées de cette pensée, qu'il faut retrancher les satisfactions permises, après avoir retranché les satisfactions défendues. Par exemple, dans l'ordre de l'amitié, les personnes qui se sont donné certaines jouissances doivent être d'autant plus austères à réprimer à cet égard toutes les inclinations de la nature.

De même, celles qui ont cédé à l'orgueil, à la colère, doivent par un effort plus continuel se tenir humiliées et patientes devant Dieu très saint et très parfait. Par conséquent il ne faut pas dire : « Je suis inclinée aux amitiés naturelles, j'ai besoin de ceci ou de cela », ce qui n'est pas du tout parfait.

L'âme peut avoir des besoins surnaturels : elle peut sentir le besoin de Dieu, le besoin d'obéissance, d'humiliation, de pauvreté. Ces besoins-là sont très légitimes, et on peut parfaitement les satisfaire ; mais quand vous trouvez en vous le besoin d'affections naturelles, de consolations humaines, méfiez-vous en beaucoup ; car qu'est-ce que tout cela ? C'est la suite des inclinations mauvaises qu'on a satisfaites dans l'ordre du péché véniel.

Il faut que l'âme se sépare avec beaucoup d'ardeur de ce à quoi elle est trop inclinée, de sorte qu'elle soit plus austère dans les choses où elle est tombée, plus mortifiée et plus séparée dans les choses où elle a suivi l'inclination naturelle jusqu'au péché véniel. Bienheureuses êtes-vous, mes sœurs, si vous n'êtes pas de ceux qui se sont laissés aller à l'inclination naturelle jusqu'au péché véniel ! Mais si vous êtes de ceux-là, il faut savoir lutter contre. C'est comme quand un arbre est penché d'un côté, on le force à prendre l'inclinaison contraire, en le redressant et en l'attachant fortement. Ce que je vous dis là vous paraîtra peut-être bien austère, cependant c'est une grande joie pour l'âme, que d'être établie tout à fait droite sous le regard de la très sainte et adorable Trinité.

On dit de sainte Thérèse que la raison pour laquelle elle exagérait tant les fautes qu'elle avait faites, c'est qu'elle vivait habituellement en présence de la très sainte Trinité. Elle avait pénétré, par le recueillement, dans ce fond intime de l'âme où Dieu habite. La vue de la beauté, de la sainteté divines lui faisait trouver horrible et indigne tout ce qu'elle voyait en elle d'opposé à cette sainteté.

Vous n'êtes pas moins faites que cette sainte, mes sœurs, pour vivre sous le regard divin : quand vous avez reçu le baptême, vous avez, comme sainte Thérèse, reçu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Votre âme plaît plus ou moins à la sainte Trinité. Il peut y avoir un voile entre Dieu et vous, parce que vous n'êtes pas assez dégagées et purifiées des choses extérieures. Mais enfin votre âme est le temple de Dieu, et c'est justement parce que vous êtes le temple de Dieu, que vous communiez et que vous espérez en mourant aller posséder Jésus-Christ. Ayez de ce temple un soin (je ne sais de quelle expression me servir pour bien exprimer ma pensée) respectueux, tendre, rempli de foi, d'attention, d'amour, de tous les sentiments enfin qui peuvent faire la joie suprême.

Tâchez d'acquérir une pureté parfaite, non pas cette pureté qui excelle au-dessus de toutes les autres et qui brille dans la très Sainte Vierge, mais une pureté aussi grande que possible avec votre nature déchue. Fortifiez cette pureté par les efforts que vous ferez pour écarter de votre âme toute souillure, et par le soin jaloux avec lequel vous veillerez à ce qu'aucune ombre ne vienne se mettre entre Dieu et vous. Je dis une ombre qui empêche que Dieu se plaise en vous. Quelquefois Dieu se cache et vous ne le voyez pas, mais lui vous voit : il vous voit dans vos efforts, dans ce désir que vous avez d'être parfaite et de lui être unie ; il prend plaisir dans votre âme, et il y habite au fond le plus intime.

Il me semble que ces pensées pourront vous aider à vous préparer à Noël. Cette fête apportera toute joie à votre âme, si vous prenez une résolution très généreuse et très fidèle d'exciter en vous une horreur souveraine du péché, de sorte que le péché, soit mortel, soit véniel, devienne le mal que vous détesterez plus que tous les autres maux de la vie.

Offrez à Jésus-Christ cette contrition habituelle et parfaite, comme un fruit que vous voulez toujours garder, que vous voulez mettre au plus intime de votre cœur et respirer comme un parfum, selon l'expression de saint François de Sales.

Vous verrez ce sentiment dans beaucoup de saints. Ils avaient du péché une horreur qui ne les quittait ni le jour ni la nuit, et qui leur faisait faire les efforts les plus extraordinaires pour s'en tenir à jamais séparés.



24 décembre 1880

NOTRE SEIGNEUR NOUS APPELLE
À ÊTRE LES ÉPOUSES DE SA SAINTE ENFANCE

Mes chères filles,

Il n'y a presque rien dans notre Congrégation qui ait été établi autrement que par une Providence dont nous, anciennes, nous connaissons les origines. Ainsi vous renouvez vos vœux à Noël, parce que c'est dans cette fête que les premiers grands vœux ont été faits dans la Congrégation. C'est le jour de Noël que mère Thérèse-Emmanuel, mère Marie-Thérèse et moi avons été étendues sous le drap mortuaire, après avoir prononcé nos vœux perpétuels. Toujours, depuis ce temps, dans la Congrégation, c'est le jour de Noël qu'on a renouvelé les vœux.

Cette Providence a un sens, mes sœurs : remarquez qu'elle nous fait plus spécialement les épouses de l'Enfant Jésus. C'est à lui que nous allons nous donner. C'est lui qui vient pour être l'époux de nos âmes et qui nous dit : « Tu veux être toute à moi, et moi je suis tout à toi. »

La Sainte Vierge, qui nous a appelées à sa suite (car nous sommes ses filles), nous destine à élever les âmes dans les pensées de la foi, dans l'ordre de l'espérance et de la charité, à mettre dans l'âme des enfants un courage que rien n'ébranle. Là est proprement notre vocation : c'est là ce que la Sainte Vierge a voulu de nous. Elle nous appelle dans le lieu de sa maternité divine, auprès de la crèche où elle va déposer l'Enfant Jésus, non seulement dans la pauvreté, mais dans la misère.

La vie de la Sainte Vierge a été une vie pauvre, c'était la femme d'un ouvrier ; la maison qu'elle habitait et que l'on voit encore à Lorette¹¹⁷, était une pauvre petite chaumière composée de deux pièces. L'une probablement servait de cuisine, l'autre devait être la chambre de la très Sainte Vierge. C'est là qu'elle a reçu la visite de l'ange Gabriel. Si c'était la pauvreté, ce n'était pas la misère. Ce n'était pas la privation de toutes choses. Il y avait peu de choses, il est vrai, mais il y avait un peu de linge, quelques écuelles. Il y avait le résultat d'un travail quotidien. Il y avait enfin où reposer sa tête. Cela n'a pas suffi à notre Seigneur Jésus-Christ. Il a voulu que, pour obéir à l'ordre des puissants de la terre qui accomplissaient sans le savoir l'ordre de la divine Providence, il a voulu que sa Mère se mette en route et qu'elle vienne à Bethléem où, repoussée de toutes les maisons, elle dut se réfugier dans l'asile qui renfermait les bêtes de la campagne et que là, elle mette au monde son Fils unique et premier-né, le Fils unique du Père dans les splendeurs du ciel.

C'est cet époux humble et pauvre que Marie vous présente. Je le vois doux, obéissant, dépouillé de tout, qui vient demander un asile et n'en trouve pas. Il vous appelle à lui donner dans votre cœur l'asile qu'on lui refuse et à devenir les épouses de sa sainte Enfance. La Sainte Vierge nous appelle là, parce que sa gloire incomparable, qui a commencé par sa conception immaculée, trouve sa plénitude dans sa Maternité divine et va par la croix à l'Assomption qui est notre mystère. C'est cette Assomption que nous espérons partager un jour, quand nous aurons mérité et souffert ici-bas, et que de la croix nous irons au ciel. Il y a donc là un dessein.

L'Enfant Jésus se donne à nous. Nous lui appartenons, puisque c'est auprès de sa crèche que nous venons renouveler nos vœux. Que voyons-nous en lui ? Que de douceur, que d'humilité ! Quelle image de pauvreté parfaite, puisque c'est la misère même ! Quelle image d'obéissance parfaite, puisqu'on le prend, on le met ici ou là, on en dispose comme on veut ! Quelle image de silence parfait, puisque c'est un *infans*¹¹⁸ ! Il ne peut pas parler, il sera dix-huit mois peut-être avant de parler : lui qui est le Verbe éternel garde le silence entre les bras de

117. Sur Lorette, cf. *Notes intimes* n° 233/01, p. 241.

118. Latin : « qui ne parle pas. »

sa Mère. Quelle image aussi de pureté, d'esprit de sacrifice ! C'est par ses petites mains divines et adorables que nous avons été formées.

Il est dit dans l'Écriture que l'homme est l'ouvrage des mains de Dieu. Sans doute Dieu n'a point de mains, et cette expression ne doit pas se prendre dans le sens propre. Elle signifie que pour faire le chef-d'œuvre de la création, pour former cette créature dans laquelle il voulait mettre la ressemblance de lui-même, Dieu s'est appliqué avec un soin particulier, la sainte Trinité s'y est employée tout entière. Tout a été fait dans le Verbe. Le Verbe, c'est cet enfant qui se donne à nous, de sorte que l'on peut dire que c'est par ses petites mains divines qu'a été pétri le limon duquel nous sommes sorties. Ces petites mains si pures, si remplies de dons célestes, vous savez à quoi elles sont destinées. Un jour elles seront clouées sur la croix, c'est pour cela qu'il les prend. Ces petites mains de l'Enfant Jésus que vous voudriez baiser sont destinées à la souffrance la plus rude ; son corps divin, formé par l'opération du Saint-Esprit et du sang le plus pur de la Vierge Marie, est destiné à être le prix de notre rachat, la victime offerte pour le salut du genre humain.

Les choses terrestres ont été, par Dieu, mises au service de l'homme. En jouir est tout à fait dans l'ordre. Si donc notre Seigneur a renoncé à ces légitimes satisfactions, c'est pour notre exemple, c'est parce qu'il l'a voulu. Il n'a connu que le sacrifice et la mortification. Eh bien, c'est ce divin Enfant qui nous est donné dans l'ordre de la pureté et du sacrifice. C'est lui qui veut que nous soyons ses épouses. Au commencement de tous les temps, quand Dieu a donné une compagne à Adam, il dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons lui une aide semblable à lui*¹¹⁹.

Vous êtes les épouses de Jésus-Christ, vous êtes donc appelées à être des *aides semblables à lui*. C'est comme cela que Dieu a compris notre destinée. Quand Dieu a donné à l'homme une femme, il a voulu lui donner *une aide semblable à lui*. Quand Jésus-Christ consent à élever une créature humaine à la dignité d'épouse, c'est aussi pour qu'elle l'aide dans sa mission, qu'elle soit *une aide semblable à lui*.

119. Gn 2, 18.

Quand Dieu prend un homme pour en faire un prêtre, c'est pour que cet homme continue son sacerdoce et son sacrifice, pour qu'il soit entre Dieu et le peuple, afin d'apaiser Dieu et de convertir le peuple.

Nous autres femmes, nous ne sommes pas appelées au sacerdoce. Nous sommes appelées à être les épouses de Jésus-Christ, notre Seigneur attend de nous quelque chose pour lui, et quelque chose pour le peuple. Ce quelque chose, c'est *une aide semblable à Jésus*. Qui dit semblable ne dit pas égal, mais de même espèce. Vous avez pu remarquer quelquefois entre deux sœurs une certaine ressemblance : bien que l'une soit fort belle et l'autre fort laide, on trouve cependant entre elles un air de famille. Vous ne pouvez pas être aussi belles que l'Enfant Jésus, mais vous pouvez sentir de même, être de même espèce, de même famille. Si l'on peut, en vous voyant, reconnaître quelques traits de sa pauvreté, de sa douceur, de son humilité, de son obéissance, de sa pureté, de son sacrifice, alors vous êtes semblables à lui. Vous êtes ce qu'il a voulu que vous soyez en daignant vous donner le titre d'épouse. Non seulement il vous fait sa sœur, son épouse, mais il vous fait son aide, c'est-à-dire qu'il veut que vous accomplissiez dans ce monde une mission semblable à la sienne. Surtout il veut que, comme lui, vous rendiez gloire à son Père.

La première parole qu'il dit en venant au monde est celle-ci : *Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté*²⁰. Plus tard il dira : *Le temps vient, et il est venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité*²¹. Le premier trait de ressemblance avec notre Seigneur pour une âme adoratrice, c'est donc le zèle pour l'honneur et le service de Dieu ; elle doit aider notre Seigneur dans l'adoration de son Père, dans la louange, la bénédiction et dans tous ces actes du culte de Dieu qui se trouvent d'une manière si admirable dans le petit Enfant de Bethléem.

La seconde chose qu'il demande de vous, c'est le bon exemple ; et vous le donnerez, si vous faites ce que je viens de dire, montrant dans votre conduite les vertus de l'Enfant Jésus. L'exemple y sera, et vous l'aideriez ainsi dans le service des âmes.

Méditez ces choses aux pieds de l'Enfant Jésus. Songez-y : Dieu a un dessein, en vous menant auprès de la crèche pour vous faire renouveler

120. Ps 39, 9 et He 10, 7.

121. Jn 4, 23.

vos vœux. C'est là que tous les ans vous venez vous donner à lui, c'est là aussi qu'il se donne à vous ; car il n'y a pas de moment où Jésus-Christ pénètre plus avant dans notre âme que celui où, dans la plénitude de notre volonté, nous lui offrons nos vœux. Croyez bien, mes sœurs, que toute la sainteté d'une âme religieuse consiste dans ses vœux et dans ses règles parfaitement observés. Tout ce qui vous semble grand et extraordinaire en dehors de vos règles et de vos vœux est moins grand en réalité. Les autres vœux n'ont pas l'aptitude parfaite pour votre sainteté qu'ont les trois vœux de religion fidèlement accomplis.

Faites donc cette rénovation avec tout le sérieux de votre âme. Donnez-vous au Sauveur qui vient à vous, avec une grande foi et un grand amour. Donnez-vous de nouveau tout entières, afin que, si jusqu'à présent il y a eu quelque imperfection dans votre humilité, dans votre douceur, dans votre obéissance, dans votre observance des règles, tout soit renouvelé.

Cette rénovation n'est pas une vaine cérémonie : il faut qu'elle soit un acte qui vous attache plus profondément à notre Seigneur, qui le fasse entrer plus avant dans votre âme d'abord, et qui fasse ensuite manifester sa vie dans votre extérieur.



ANNÉE 1881

- 1^{er} janvier : Offrande des vœux au père Picard qui raconte l'accueil cordial fait aux Pères de l'Assomption en Espagne.
- 19 mars : Visite du père Picard, après un séjour en Espagne. Il parle du dénuement de la communauté.
- 21 mars : Mère Marie-Eugénie passe la journée à l'Externat pour l'ouverture de l'ouvroir au profit des Pères de l'Assomption.
- 18 avril : La récréation du Lundi de Pâques est troublée par la Loi Brisson¹²². D'ici le 20 avril, toutes les institutions religieuses ont à faire une déclaration si elles veulent subsister. Mère Marie-Eugénie passe la journée à communiquer la nouvelle aux maisons de France.
- 20 avril : Après le gros travail fait pour l'enregistrement, on apprend par différents bureaux que la déclaration ne peut être exigée qu'en 1882.
- 17-24 juin : Mère Marie-Eugénie est à Lyon.
- 4 juillet : Quatre sœurs se présentent aux examens du Brevet, rendu nécessaire par les lois sur l'enseignement. Toutes sont reçues.
- 12 juillet : Mère Marie-Eugénie assiste à la distribution des prix à l'Externat.
- 14 août : Quarantième anniversaire des vœux des *premières Mères*.
- 28 août : Pour la première fois, célébration d'un Office propre de saint Augustin.
- 1^{er}-10 septembre : Retraite de la communauté, prêchée par le père Boulanger O.P.
- 17-26 octobre : Mère Marie-Eugénie est à Sedan, Saint-Dizier et Reims.
- 8 novembre : Départ de mère Marie-Eugénie pour Nice, Cannes, et Nîmes. De là, elle va directement à San Sebastian avec le projet d'y faire une fondation pour le cas où la Congrégation serait expulsée de France.
- 23 novembre : Retour de mère Marie-Eugénie, enchantée de San Sebastian et de l'accueil de l'évêque. Pendant son voyage, elle rencontre Dom Chamard O.S.B.

122. Henri Brisson (1835-1912), chef du parti radical socialiste.

- 8 décembre : Mort de la belle-sœur de mère Marie-Eugénie, Mathilde, femme de Louis, *entourée de tous les secours possibles*.
- 22 décembre : Décision d'acheter la propriété de Mira-Cruz, à San Sebastian.
- En cette même année, départ des premières sœurs pour Sidmouth.

2 janvier 1881

EXAMINER AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE
OÙ L'ON EN EST PAR RAPPORT AU DÉPOUILLEMENT DE SOI-MÊME

Mes chères filles,

Je ne vous dirai que quelques mots aujourd'hui, ayant été prise jusqu'à présent. C'est toujours une chose grave que d'entrer dans une nouvelle année. Je pense quelquefois que c'est pour s'étourdir sur le sérieux d'une année écoulée, dont il faudra rendre compte à Dieu, et sur le sérieux d'une année nouvelle qui peut présenter des épreuves, des sacrifices, des événements pénibles, qu'on fait en ce jour-là tant de visites, tant de cadeaux, tant de souhaits, tant de choses enfin qui couvrent de fleurs une des transitions de la vie. Le monde fait comme cela pour ses fêtes : il couvre de fleurs le berceau, le mariage. Puis les fleurs tombent et le sérieux reste.

Pour nous, mes sœurs, quand nous finissons une année, il est d'une grande importance de nous demander si, dans cette année, nous avons avancé. Nous ne sommes entrées en religion que pour avancer dans la vertu. Il faut s'examiner sur les choses les plus fondamentales, et d'abord sur les vœux, parce que, vous le savez, notre perfection à nous consiste dans l'accomplissement de nos vœux. Avons-nous avancé dans l'obéissance, dans la pauvreté, dans la pureté d'âme, de cœur, d'esprit, de volonté, d'intention ? Je n'admets pas qu'il y ait autre chose qui puisse souiller nos âmes.

Avons-nous ensuite avancé dans la pratique des vertus les plus nécessaires : l'humilité, la patience et surtout le dépouillement de soi-même ? Quelquefois je suis étonnée de voir des personnes qui, à d'autres égards, ont fait des progrès dans la vertu et qui, en vieillissant,

arrivent à avoir un peu plus de confiance en elles-mêmes. C'est pour cela qu'on a si bien dit que les plus humbles sont les plus sages, et que les plus sages sont les plus humbles. Quelle plus grande folie que de placer sa confiance en soi-même, et parce qu'on a quarante-cinq, cinquante, soixante ans, de croire que ce roseau très faible qui est notre esprit, qui a erré depuis que nous sommes au monde, qui nous a portées tantôt à l'orgueil, tantôt à l'impatience et à ces soixante mille défauts qui ont rempli notre vie, arrive tout d'un coup à avoir de quoi se confier en lui-même ?

À mesure qu'on avance dans la vie, il faut donc chercher si on est dépouillé de toute personnalité¹²³, de toute confiance en soi-même, mettre de plus en plus sa confiance en Dieu, reconnaître le profond néant que nous sommes et dire comme saint Augustin : *Ce que je demande, ce n'est pas tant le mérite que la miséricorde, car la miséricorde me sauvera ; quant au mérite, Dieu sait si j'en ai.* Quand on arrive à l'âge de soixante ans, en croyant que son seul mérite est dans la miséricorde de Dieu, on est dans le vrai. Le moyen d'arriver ainsi à se compter pour rien est de ne pas s'appuyer sur sa propre prudence.

Qu'aucune de nos sœurs ne dise : « Ceci ne me regarde pas ». On a sa propre prudence pour faire la cuisine, pour arranger des chaufferettes, pour soigner des lapins, comme on a sa propre prudence pour s'occuper des enfants, pour enseigner, pour croire qu'on sait, en fait de perfection, ce qui convient à la vie religieuse. La propre prudence peut se développer partout, pour toutes. Pour toutes, c'est un mal et une sottise.

Quand j'étais jeune fille, je me rappelle avoir été dans un couvent fort cloîtré, fort austère¹²⁴. Je ne voyais pas ces dames, mais j'avais quelques rapports avec la sœur portière. C'était une sœur de cœur, s'il vous plaît, une personne vertueuse sous certains rapports. Il y eut une élection dans ce couvent ; il s'agissait, je crois, de la maîtresse des novices. Je me promenais dans le jardin ; la portière s'y promenait aussi, et je l'entendais répéter : « A-t-on l'idée de cela ? Avoir pris une

123. « Toute personnalité » : expression employée par mère Marie-Eugénie dans un sens péjoratif.

124. Il s'agit certainement du séjour chez les Bénédictines du Saint-Sacrement, à Paris, du mois de novembre 1837 au mois d'août 1838.

sœur si jeune, cela n'a pas le sens commun. » Je finis par savoir qu'on avait choisi une maîtresse des novices de trente-cinq ou quarante ans. Ma portière, avec ses soixante ans et son expérience, se croyait seule capable de remplir cette charge. C'était une âme austère. Elle se levait toutes les nuits pour l'Office, elle menait une vie très vertueuse à certains égards, et pourtant elle était arrivée à se confier dans la plénitude de sa propre sagesse.

Ce n'était pas sans raison que saint Philippe de Néri posait les deux doigts sur le front d'un homme et lui disait : « Toute la perfection est là-dessous. Quand il n'y aura plus rien là, que vous serez entièrement soumis et humilié, tout ira bien. » Eh bien, mes sœurs, posez les deux doigts sur votre front et demandez-vous : « Qu'y a-t-il là-dessous ? N'y a-t-il aucune vaine élévation ? N'y a-t-il plus que la foi, l'espérance, la charité, la confiance en Dieu, la lumière obtenue à la vue de mon néant, de ma misère, du peu que je suis et du peu que je vaudrais ? » Ce sera une bonne transition avec le passé, si vous pouvez vous dire que sous ce rapport vous ne comptez plus sur vous-mêmes, que vous ne louez, n'estimez que la sagesse de Dieu et la sagesse et les vertus que les autres peuvent avoir.

Dieu nous a fait une situation très simple. Nous sommes invitées par l'esprit chrétien à ne mépriser que nous, à ne haïr que nous. Quant aux autres, nous pouvons les estimer et les aimer autant que nous voudrions. Si chacune de nous avait autant d'humilité que la Règle le demande, autant d'oubli de soi que la Règle le demande, vous comprendrez comme cela ferait une communauté parfaite. Il faut au moins que ce soit un progrès que nous tâchions de faire d'une année sur l'autre.

Cette année-ci est grave. Voulez-vous un moyen pour la bien passer ? Donnez-la tout entière à notre Seigneur. Toutes vos années sans doute appartiennent à notre Seigneur. Donnez-lui celle-ci de telle façon que vous ne vous proposiez qu'une chose : prendre sa croix, le suivre et ne pas vous éloigner un seul instant de lui. Après chacune de vos chutes, de vos faiblesses, à chaque instant du jour, revenez à lui et dites-lui : « Seigneur, ces heures, je vous les ai données, je veux m'occuper à vous suivre, à vivre près de vous, vous rapporter tout ce qui se passe dans ma vie. Toujours vous, et vous en toutes choses. »

Nous sommes appelées à consoler et à aimer notre Seigneur. Si dès le premier jour de l'année, vous vous offrez ainsi à notre Seigneur ; si vous le prenez pour conseiller au lieu de suivre votre propre esprit et votre propre jugement ; si vous avez soin de vous tenir unies à lui dans tout ce qui vous arrive, vous passerez une très sainte année. Si les épreuves la traversent, vous y verrez la croix de Jésus-Christ et vous le suivrez volontiers. Si la paix se fait, vous croirez que c'est un don de Jésus-Christ. Si au lieu des grandes croix que nous prépare la politique, vous avez les petites croix de tous les jours qui viennent du travail, du contact avec les autres, de votre propre caractère, ces croix aussi vous les aimerez et les prendrez de sa main. Enfin cette année à cause de sa gravité sera, plus que toutes celles que vous avez passées jusqu'à présent, une année de foi, de générosité et d'amour de notre Seigneur.



9 janvier 1881

SE RENOUVELER DANS LES RÉOLUTIONS DE LA PRISE D'HABIT

Mes chères filles,

Vous entendrez aujourd'hui la parole de Dieu et vous verrez une cérémonie¹²⁵. Je n'ai donc que quelques mots à vous dire pour recommander aux sœurs anciennes de tâcher de se renouveler, en assistant à toutes ces cérémonies.

C'est un des souvenirs les plus doux et qui relèvent le plus le cœur que celui de ce moment, où l'on a eu le bonheur de quitter les habits du monde pour se donner solennellement à Jésus-Christ, par le premier pas des fiançailles. Il y a, dans le souvenir de cette première séparation du monde, de ce premier lien avec Dieu, quelque chose qui réjouit l'âme. Il faut, en se le rappelant, tâcher de se donner à nouveau. Rappelez-vous la douceur avec laquelle Jésus-Christ vient ordinairement au-devant de l'âme qu'il appelle à lui. Rappelez-vous le sentiment qu'il donne de ce que c'est qu'appartenir à Dieu. Celui qui est le créateur de toutes choses daigne choisir une pauvre créature pour se l'attacher d'une manière particulière, et il manifeste ce choix aux yeux de tous, comme on vous l'a dit en posant le voile sur votre tête.

C'est là certainement un bien doux souvenir. Cependant, il est certain que si, au moment de la prise d'habit, Dieu faisait beaucoup et usait envers nous d'une grande miséricorde, nous ne lui apportions pas grand-chose. Nous avons sans doute de bons désirs, la volonté d'être à

125. Prise d'habit de sœur Madeleine-Marie, sœur Marie-Bernadette, sœur Marie-Angelina, sœur Marie-Christiane et sœur Marie-Borgia.

lui. Mais, avec cela, nous apportions beaucoup de défauts, une vie propre encore très forte et très puissante.

La vie religieuse a dû faire disparaître quelque chose de ce qui nous était propre, pour établir le règne de Dieu à la place. Nous sommes peut-être un peu plus dégagées de nous-mêmes, quoique nous ayons encore beaucoup à nous dégager. Surtout, nous devons avoir une science plus profonde de ce que c'est que d'être à Jésus-Christ. En assistant à la prise d'habit aujourd'hui, faites le don de vous-mêmes à Dieu, comme vous devriez le faire toute votre vie, comme il est à souhaiter que vous le fassiez au jour de votre mort, vous donnant dans le sacrifice, dans la séparation, dans la privation et dans tout ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer.



13 février 1881¹²⁶

LA PÉNITENCE QUI CONVIENT À UNE RELIGIEUSE DE L'ASSOMPTION

Mes chères filles,

En prenant pour la première fois aujourd'hui les ornements violets, l'Église nous avertit que, pour les âmes religieuses, commence un temps de pénitence. Je me suis demandé et je veux examiner avec vous ce qu'est la pénitence d'une religieuse de l'Assomption.

Parce que nous ne sommes pas, à proprement parler, un Ordre pénitent, n'y a-t-il pas d'austérité ? Mon avis est tout différent. Pour toute religieuse bonne et fervente, il y a dans notre vie une austérité suffisante pour la mesure de force que les sœurs y apportent. J'ai été directement en rapport avec plusieurs Ordres austères, et j'ai toujours vu qu'une mesure de ménagement accompagnait la mesure d'austérité demandée par la Règle, de sorte que l'usage et l'emploi des forces ne dépassaient pas la dépense de force que l'on avait à faire. Il en est de même dans notre Congrégation. Seulement il faut bien comprendre quelle est la pénitence que nos règles demandent.

Pour être une religieuse de l'Assomption entendant bien la pénitence, il faut avant tout être une religieuse d'une grande observance. C'est toujours de ce côté-là que l'on pèche, quand on n'a pas l'esprit de mortification et d'obéissance. Il y a beaucoup de personnes disposées à faire des pénitences extraordinaires, qui ne s'assujettissent pas continuellement à tous les points de la Règle. Je n'exclus aucune règle. C'est la règle du silence, de l'obéissance, de la mortification. C'est la

126. Dimanche de la Septuagésime.

règle qui demande la sanctification des petites choses, le respect pour toutes les autorités qui sont dans une maison.

Vous me direz peut-être que cette obéissance regarde plus l'âme que le corps. Mais, mes sœurs, la pénitence n'est pas une vertu qui assujettisse seulement le corps et laisse l'âme se promener, d'un autre côté, dans l'orgueil et la volonté propre. La vertu de pénitence est une vertu d'humilité, de regret, une vertu dans laquelle l'âme a autant de place que le corps. Quelquefois, dans ces personnes qui sont disposées à faire de grandes austérités corporelles, c'est justement l'âme qui manque. C'est l'âme qui ne prend pas la peine de combattre ses défauts sur tous les points et qui ne donne pas à Dieu la mesure de sacrifice qu'il attend.

Les maîtres de la vie spirituelle n'hésitent pas à dire que vivre dans la prière et le recueillement est une affliction et une pénitence pour le corps, que c'est une mortification pour la chair que de s'assujettir au silence, à l'humilité, à l'obéissance, à la vie commune surtout, qui est regardée comme la plus grande des pénitences de la vie religieuse. Donc pour avoir l'esprit de pénitence, il faut s'assujettir à tous les détails de l'obéissance, non seulement vis-à-vis des supérieures, mais vis-à-vis de toutes les personnes qui reçoivent d'elles l'autorité. Il faut s'assujettir à l'humilité dans toute sa conduite, bien recevoir les observations et en profiter, se donner tort facilement et ne pas s'excuser. Il faut s'assujettir à supporter le prochain, *présenter*, comme dit saint François de Sales, *une figure enduite de miel aux piqûres des abeilles*.

Il y a des personnes qui ont un esprit propre et qui, par un travers d'esprit, ne voient jamais que ce qu'elles voient. Elles ont toujours quelque chose entre les deux yeux. Elles ne regardent que ce point, ne voient pas autre chose. Elles ont bien de la peine à penser que celles qui sont à côté d'elles et ne voient pas comme elles ont encore leur sens commun. Vous comprenez que pour céder sa manière de voir, il y a un effort à faire.

Celles qui travaillent continuellement sur elles-mêmes pour être fidèles à toutes leurs règles trouvent ample matière à mortification. Je parie que si j'arrêtais vingt-cinq d'entre vous à la porte et que je leur dise : « Voulez-vous supporter telle ou telle chose ou prendre une bonne discipline ? » – toutes me répondraient, si elles parlent selon la

nature : « J'aime mieux prendre une bonne discipline ; puis, que la chose soit finie et qu'il n'en soit plus question. » Vous voyez donc par là que la plus grande pénitence, le plus grand effort n'est pas du côté de l'austérité corporelle. Ce qui fait précisément que la vie religieuse à l'Assomption est une pénitence, c'est que beaucoup de choses chez nous usent et dépensent les forces pour Dieu, à condition qu'on s'y assujettisse et qu'on y veille.

Dès le matin à votre réveil, en vous levant promptement, en faisant votre cellule, en allant ensuite où vous appelle le service des enfants, vous pouvez trouver des occasions de faire pénitence.

Il en est de même pour l'obéissance. On demande quelquefois des permissions, auxquelles on croit que la perfection est attachée. Une sœur s'imaginera par exemple, que, si elle faisait toujours maigre, elle serait bientôt parfaite. Si la supérieure n'est pas de cet avis et qu'elle refuse la permission, la sœur trouvera extrêmement difficile d'obéir. Je prends des niaiseries, mais ce sont des niaiseries dans lesquelles on s'entête. Au lieu de cela, la vraie mortification abandonne ses idées propres, fait ce que les autres désirent, se conforme à l'esprit général, cède facilement son avis, apprend à bien faire ce que l'on fait, que ce soient les récréations, les surveillances, la cuisine, la lingerie, la manière d'être à une porterie, etc.

Faire bien ce que l'on fait, être toujours douce, obéissante, laborieuse, avec les mortifications imposées par les règles qui sont de coucher sur la paille, de se lever de bonne heure, d'arriver à temps à beaucoup d'exercices, d'avoir une nourriture très commune et très ordinaire, tout cela constitue une vie pénitente.

La religieuse la plus fervente, celle qui porte le plus en elle l'horreur du péché, est celle qui s'assujettit le plus dans ces choses-là, qui agit le plus simplement, qui fait le plus parfaitement possible les choses ordinaires, qui devient par un effort continuel plus pauvre, plus obéissante, plus humble, plus pure dans ses intentions, plus simple dans toute sa conduite, plus charitable dans le support du prochain.

Depuis que je suis en religion, les sœurs à qui j'ai vu faire la mort la plus sainte, étaient justement celles qui avaient pris ainsi la vie religieuse. C'est celles-là que notre Seigneur a le plus aimées, qu'il a le plus éclairées, à qui il a le plus manifesté les vertus propres à l'esprit de

l'Assomption. Tandis que celles qui voulaient atteindre le septième ciel de la perfection, dans des choses qui n'étaient pas celles que je viens de vous dire, passaient à côté et progressaient très peu.

Appliquez-vous donc, mes sœurs, à pratiquer la pénitence par les moyens communs et ordinaires que Dieu a mis à votre disposition. Il ne s'agit pas, comme dit saint François de Sales, de faire des choses nouvelles. Il s'agit de faire parfaitement les choses que vous avez déjà faites. Rentrez dans vos Constitutions, dans les conseils qui vous ont été donnés. Vous vous connaissez toutes un ou deux défauts dominants : que votre grande pénitence soit de les combattre et de les vaincre.

Un homme qui n'était pas un saint, tant s'en faut, le bon La Fontaine, a dit que nous avons une poche par derrière dans laquelle nous portons nos défauts. Les autres les voient, mais souvent nous ne les voyons pas. Croyons ceux qui les voient, et corrigeons-nous de ces défauts que nous ne voyons pas. Saint Ignace dit qu'avant tout, un religieux doit s'appliquer à se corriger des défauts qui malédifient le prochain. Si vous ne les connaissez pas, ces défauts qui malédifient le prochain, vos supérieurs les connaissent. Ils vous les diront, pourvu toutefois qu'ils osent vous les dire.

On est quelquefois si aveugle sur son compte, que, quand on nous dit des choses très visibles pour autrui, on répond : « Quelle injustice, voilà l'opinion que les autres ont de moi ! » Pour ma part, j'ai connu une religieuse qui me disait très naïvement d'après saint Paul : *Qui sait ce qu'il y a dans l'homme ? Seul l'esprit de l'homme le sait, lui qui est dans l'homme*¹²⁷. Saint Ignace, qui était très sage et très éclairé, conseillait de corriger avant tout les défauts que les autres voient.

Croyez-le, mes sœurs, et vous ferez une pénitence très méritoire. Appuyez-la sur le fond de toute pénitence, c'est-à-dire sur l'horreur du péché à cause de l'amour de Dieu. Il faut haïr tout ce qui déplaît à Dieu en soi et dans les autres, car l'amour du prochain ne doit jamais nous faire aimer le mal. Il faut s'en séparer, vouloir s'en dépouiller à cause de Dieu, vouloir offrir quelque chose de soi-même pour l'amour de Dieu, en expiation de toute espèce de mal et d'imperfection.

127. 1 Co 2, 11.

20 février 1881

LA MÉDITATION DE LA PASSION ET D'ABORD
DE L'AGONIE DE NOTRE SEIGNEUR AU JARDIN DES OLIVIERS

Mes chères filles,

Je viens aujourd'hui vous inviter à commencer dès à présent les méditations de la Passion, qui doivent être une des grandes occupations de l'âme religieuse pendant le temps du Carême et je dirais volontiers, en tous temps. Beaucoup de saints religieux pensent que rien ne conduit plus vite à la perfection que la méditation de la Passion. Saint Thomas, paraît-il, le dit très particulièrement.

Il faut l'entendre, sans aucun doute, en y joignant la dévotion au saint Sacrement et aux divers mystères de notre Seigneur, que l'Église nous propose dans le cours de l'année, comme la sainte Enfance. Sous ce rapport, il faut suivre l'attrait intérieur dans l'ordinaire de la vie ; mais dans ce temps, il faut particulièrement méditer sur la Passion. Je vous conseillerai de commencer à méditer d'abord l'agonie de notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers. C'est un long et grand sujet de méditation. On y passerait une semaine ou plus d'une semaine que ce ne serait pas trop. Je ne ferai que vous indiquer quelques points pour vous aider dans cette méditation.

D'abord, il faut considérer l'horreur du péché. Notre Seigneur Jésus-Christ s'offre pour tous les péchés du monde. Mais il ne faut pas rester dans cette généralité. Tout en voyant l'horreur que le péché inspirait à celui qui est la sainteté même, à celui qui ne peut supporter la moindre offense contre son Père, à celui qui est l'antipode du péché, il faut arriver à regarder nos propres péchés, dans le cercle de tous les péchés du monde que notre Seigneur a portés.

Il faut concevoir une grande contrition, un grand amour et en même temps prendre une résolution très forte d'éviter la moindre faute. Il ne faut pas dire : « Ce ne sont pas des péchés mortels, ou au moins ce ne sont pas tous des péchés mortels. » Il faut regarder tous les péchés véniels, toutes les inclinations mauvaises qui sont en nous, tout ce qui nous porte à la vanité, à la jalousie, à l'orgueil, à la désobéissance, à la paresse. Il faut regarder tout cela dans quelque mesure que ce soit, et voir notre Seigneur dans la douleur profonde qu'il a acceptée pour expier nos fautes. C'est ce qu'il faut voir le plus longtemps, quand nous méditons l'agonie de notre Seigneur, parce que tout ce que je vous dirai ensuite s'explique et se justifie par là.

Tout de suite après, il faut considérer dans quel état était notre Seigneur quand il a daigné accepter d'être chargé du poids effroyable de nos péchés. Il était dans l'état le plus désolé, le plus douloureux intérieurement qui se puisse imaginer. *Il commença à ressentir effroi et angoisse*¹²⁸. Il commence à craindre. L'âme de notre Seigneur Jésus-Christ est remplie de crainte. La sainte Écriture n'emploie pas un mot sans signifier toute l'étendue des choses dont il s'agit ; donc notre Seigneur est rempli de crainte et de terreur.

Représentez-vous une âme humaine dans la douleur la plus profonde. Un saint homme de nos jours a dit avec raison que jamais une personne raisonnable ne dira que les douleurs du corps ne sont rien. Mais les douleurs de l'âme sont encore bien plus terribles, et notre Seigneur a voulu les prendre dans leur intensité la plus extrême. Voyez-le dans les douleurs de l'âme, et acceptant les douleurs du corps. Voyez-le dans la crainte, dans la tristesse, dans l'angoisse la plus grande, dans l'ennui le plus profond. Voyez-le se livrant à tout abattement, à tout brisement, à toute tristesse – je ne dirai pas au découragement, car il montre le plus grand des courages – mais à tout ce que l'homme exprime par l'agonie et l'angoisse de l'âme la plus complète qui se puisse imaginer. C'est dans cet état que notre Seigneur a accepté le poids du péché. C'est à cet état que nos péchés, les miens, mes sœurs, les vôtres l'ont réduit.

128. Mc 14, 33.

Il n'y aura jamais de piété vraie ni solide dans une âme qui ne déteste pas le péché plus que toute autre chose, et non seulement le péché mortel, mais aussi le péché véniel. Ceci, mes sœurs, ce n'est pas moi qui le dis. Vous rappelez-vous dans la vie de sainte Catherine de Sienne que, lorsqu'elle demanda pour son confesseur la plus grande grâce qu'il pût recevoir, elle lui obtint la contrition de ses péchés ? Tout d'un coup, et pendant qu'il était encore avec elle, ses larmes commencèrent à couler. Ce prêtre, qui était un saint religieux, fut pénétré d'une telle contrition de ses péchés que ses larmes coulaient en abondance et qu'il ne pouvait plus les arrêter. C'était la plus grande grâce qu'il puisse recevoir. Si vous étiez élevées de terre en priant, si vous aviez des extases et des ravissements, ce ne serait pas une grâce si élevée, si solide, si grande peut-être qu'une immense contrition du péché, et la résolution de mourir plutôt que d'offenser Dieu en quelque manière que ce soit.

Voilà donc l'état que notre Seigneur a daigné accepter pour l'expiation de nos péchés. Il faut en tirer tout de suite une conclusion pour l'âme religieuse. Notre Seigneur a été trois heures en agonie. Ces trois heures représentaient un état. Bien des fois pendant sa vie, l'âme de notre Seigneur a été dans cet état. Quel est-il ? C'est l'état de l'angoisse la plus complète avec la persévérance dans la prière. C'est d'un grand exemple pour une religieuse. Parce que nous sommes faites pour mener une vie de prière, nous ne sommes pas faites pour mener une vie de consolation. Il peut très bien se faire que ce soit dans une désolation continue, dans l'absence de toute lumière, remplies seulement de la douleur de nos péchés, que nous nous présentions devant Dieu, nous soumettant à sa volonté et répétant toujours la même prière, puisque notre Seigneur l'a fait pendant trois heures. Trois heures durant, abandonné des siens qui dormaient, il reste seul avec le tentateur, seul avec tous les crimes du monde, seul devant la face irritée de son Père qui ne voit plus en lui que le péché dont il vient de se charger. Notre Seigneur, prenant pour lui ce regard de colère, se dévoue, s'offre et prie.

Voilà ce qui représente un état par lequel plus d'une âme religieuse peut avoir à passer, et dans lequel elle doit s'unir au Sauveur, prier avec lui et souffrir avec lui. L'agonie n'est pas encore l'immolation de la

croix : c'est la passion de l'âme, la passion du cœur et, je dirais volontiers, la passion de la conscience. Notre Seigneur, comme homme, avait une conscience et une conscience si délicate, si pure, si éloignée de tout mal, si soumise à toutes les volontés de son Père, que ce devait être une véritable passion, pour elle, de se trouver chargée de toutes les indignités qui puissent être commises dans le monde.

En contemplant cet état si douloureux et si pénible, nous devrions penser que c'est bien la moindre des choses que, pendant une ou deux semaines de notre vie, nous tenions compagnie à notre Seigneur dans cette extrême angoisse, dans cette grande douleur où il a voulu être réduit par amour pour nous. S'il disait à ses disciples : *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi*¹²⁹, il nous le dit aussi à nous. Il nous demande : « Est-ce que vous ne serez pas avec moi dans cette angoisse, dans la patience, dans la souffrance, priant avec moi, redisant avec moi la même prière ? » Et quelle prière, mes sœurs ! Une prière de soumission absolue à la volonté de son Père.

Notre Seigneur ne s'est pas imposé à lui-même les souffrances qu'il a endurées. Il ne les a pas choisies. C'est dans une soumission absolue, dans une union complète à la volonté de son Père, qu'il a accepté avec tant de générosité les souffrances qui lui ont été présentées. Car la dernière partie de cette méditation est la générosité absolue de notre Seigneur qui accepte tout : l'état où il est, l'angoisse où il est, l'abandon des siens, la souffrance et le délaissement de la croix. Il voit tous les maux de l'Église. Il voit toutes les âmes qui, après avoir été à lui, lui seront infidèles. Il dit quelque part : *Ce sont les blessures que j'ai reçues chez mes amis*¹³⁰.

C'est pour nous, mes sœurs. Ces blessures, ce sont les fautes, les infidélités que nous commettons dans la maison de Dieu. Il voit toutes les trahisons – Judas en était un type – mais que d'âmes embrassent notre Seigneur et le trahissent ! Au fond, toutes les personnes qui, après s'être engagées par des vœux dans l'état religieux, retournent dans le monde, sont l'image du baiser de Judas. Ne pensez-vous pas que le péché mortel, s'il entre jamais dans une âme consacrée, soit une espèce de trahison de Judas ? Qui sait si, en s'abandonnant au péché

129. Mt 26, 40.

130. Za 13, 6.

vénuel, à la colère, au ressentiment, au manque de charité, on n'arrive pas, dans un moment donné, à tomber dans un péché grave ? C'est donc toute espèce de péché qu'il faut éviter.

Pour en revenir à la générosité de notre Seigneur, il accepte tout, il veut tout. Il voit sa Passion dans ses moindres détails, il voit les souffrances les plus atroces du corps qui lui sont réservées, il voit la face de son Père irritée contre lui, et il accepte tout. Il ne voit aucune consolation dans le sacrifice. Il ne voit que l'abandon, et l'abandon jusqu'à la fin. Il se livre tout entier dans le sacrifice et l'obéissance.

Si vous méditez ainsi très longuement et très amoureusement l'agonie de notre Seigneur au jardin des Oliviers, vous entrerez dans la Passion par le Cœur sacré de notre Seigneur, par ses sentiments à lui. Vous y puiserez une obéissance indéfectible qui s'opposera au péché et qui vous fera aimer tout ce que la Règle et la vie religieuse pourront vous présenter. Jamais vos sacrifices n'égaleront ceux de notre Seigneur. Vous pouvez en avoir de très grands. Il peut y avoir des dispositions de vos supérieures ou de la Providence, des maladies, des épreuves qui vous semblent une grande mesure de sacrifice, mais qu'est-ce que cela auprès des souffrances de notre Seigneur ?

La grande affaire est de mettre dans notre âme et dans notre volonté des dispositions qui imitent un peu celles de notre Seigneur. Vous comprenez pourquoi la méditation de la Passion est la maîtresse de toutes les méditations, parce que, si on arrivait à former en soi des dispositions semblables à celles de notre Seigneur, si on s'abandonnait à souffrir, si on persévérait à prier malgré la sécheresse, si on se donnait entièrement dans l'angoisse et la douleur, rien n'arrêterait : on serait toujours une fidèle servante et une vraie épouse.

Sainte Thérèse disait que, tandis qu'un homme dans le monde serait dans l'humiliation ou la maladie, conviendrait-il que sa femme veuille avoir pour elle de l'éclat, du brillant, du plaisir ?

Nous ne sommes pas dans une autre condition vis-à-vis de notre Seigneur. Il nous a donné son nom, son rang, nous sommes ses épouses, il convient donc que nous acceptions de participer à ses états, à ses souffrances, à ses assujettissements qui sont si grands. Que ce soit là la disposition que nous puisions à ses pieds au moyen de l'oraison.

27 février 1881

LA TRAHISON DE JUDAS

Mes chères filles,

Après le mystère de l'agonie de notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers, ce serait la trahison de Judas que nous devrions méditer ensemble. Je laisse ce sujet à vos méditations. Par quels entraînements, par quelles voies celui qui était disciple, qui était prêtre, qui était évêque peut-être – car l'on ne sait pas au juste à quel moment Jésus-Christ a conféré cette onction – mais qui certainement était apôtre et dans la compagnie de Jésus, par quels degrés est-il tombé jusque-là ?

Prenez le saint Évangile ; rien n'est plus utile que d'étudier dans l'Évangile l'histoire d'un des personnages évangéliques, que ce soit un saint, ou, hélas ! que ce soit un réprouvé comme Judas. Voyez comme il s'est laissé aller à l'esprit de critique, au blâme, au ressentiment, à l'indépendance, peu d'abord, beaucoup ensuite.

On parle toujours de son attache à l'argent mais il y avait bien d'autres choses. Voyez jusqu'où il s'est laissé entraîner, et comme tout est devenu violent en lui, quand il s'est laissé aller à cette passion qui a causé son désespoir.

Il faut étudier tout cela, parce qu'enfin il faut toujours garder son cœur des moindres attaches aux dispositions mauvaises qui peuvent nous entraîner au mal. Il faut savoir que toute inclination même vénielle, que l'on conserve en soi, a ses conséquences, porte des fruits et entraîne plus loin. Puis il faut méditer l'immense douleur que notre Seigneur a ressentie.

Nous avons dit la dernière fois que l'agonie était la passion du cœur. La trahison de Judas a été le complément de cette passion du cœur et de l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ. Voyez aussi comment notre Seigneur s'est conduit et a supporté cette trahison. Puis rapprochez tout cela de certains faits qui nous sont connus par l'histoire de l'Église. Combien de gens qui, après avoir bien commencé, se sont laissé entraîner ! Leur orgueil a dominé. Ils ont senti le besoin de secouer le joug, ils avaient quelque attache, celle de l'argent ou d'une affection humaine qui n'était pas dans l'ordre, et par là où sont-ils arrivés ? C'est souvent l'histoire des hérétiques, des grands pécheurs, de ceux qui, dans l'Église, ont donné de grands scandales.

Pour moi, j'en ai connu qui, après avoir été fidèles aux devoirs de leur profession, sont devenus un scandale pour le monde, parce qu'ils sont sortis de leur vocation. Leur chute a commencé par le mépris des règles et des devoirs de la vie religieuse. Je vous rappellerai, entre autres, ce malheureux prêtre qui continue, hélas ! à faire les fonctions de prêtre¹³¹. Il me disait un jour, en me parlant des usages du Carmel, que c'était suranné, que ces règles étaient insensées et impossibles. Il se moquait, il méprisait ceci ou cela dans les petites règles de son Ordre. Ce fut le commencement de la chute que vous savez.

La trahison de Judas est donc une méditation très utile pour nous, non seulement pour nous préserver de la dernière tentation, mais aussi pour nous garder de toutes les petites fautes qui diminuent la perfection de notre vocation. Elle est très utile aussi pour consoler notre Seigneur, le suivre, guérir par notre amour la blessure si profonde qu'il a reçue et nous habituer, toute notre vie et en toute occasion, à lui porter un amour de compassion, pour le dédommager des trahisons dont il est l'objet et des blessures qu'il reçoit de ceux dont il devrait être aimé.



131. Il doit s'agir du père Hyacinthe (Loyson).

*4 mars 1881*¹³²

MÉDITER SUR LE DÉLAISSEMENT DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Je vous indiquerai encore aujourd'hui, une simple méditation qui me semble suivre celles que nous avons faites jusqu'ici. La dernière fois nous avons médité sur notre Seigneur trahi par un de ses disciples, par un de ceux qu'il avait aimés, élevés à l'apostolat et qu'il avait choisis pour vivre dans sa compagnie. Je vous ai demandé de rechercher par quels degrés Judas était tombé si bas, quels étaient les défauts habituels dans sa vie qui l'on fait devenir, dans la société même de notre Seigneur Jésus-Christ, le pire de tous les criminels.

Aujourd'hui je voudrais fixer vos regards sur Jésus délaissé. Il est trahi, livré. Les Juifs s'emparent de lui. Pensons tout de suite à l'immense délaissement dans lequel il va se trouver. Les apôtres l'abandonnent. Ce n'est plus Judas, ce sont ses amis, ceux qui lui disaient tout à l'heure qu'ils étaient prêts à mourir avec lui. Voilà donc notre Seigneur livré aux mains des Juifs, ses plus cruels ennemis ; le voilà garrotté, le voilà prisonnier.

Représentez-vous quelle serait la condition d'un homme qui, après avoir été mis en prison, se verrait abandonné de ses parents et de ses amis. Aucun d'eux ne s'inquiéterait de lui, personne ne lui porterait compassion et ne ferait un pas pour le délivrer. Voilà quelle a été la situation de notre Seigneur. Tous s'en vont et l'abandonnent.

132. À partir de cette date, les chapitres ont lieu le vendredi et non plus le dimanche.

Bien plus que cela : notre Seigneur est délaissé de son Père. Lui qui avait attesté sa divinité par une foule de miracles, lui qui avait été l'objet de l'adoration des peuples de la Judée, n'a plus rien. Son Père ne lui donne plus aucun secours naturel, ni aucun secours surnaturel. Il ne les veut pas sans doute, comme Dieu. Mais il y a aussi en lui l'homme qui se sent délaissé, frappé de Dieu, abandonné des siens, en face d'un peuple comblé de ses bienfaits, et qui ne parlera plus tard que pour demander qu'il soit crucifié. Voilà le délaissement de notre Seigneur Jésus-Christ. Rendez-vous compte de tout cela, des sentiments de son cœur si aimant, de son âme si parfaite. Méditez sur la sensibilité si grande de ce Sauveur qui va donner toutes les gouttes de son sang pour nous racheter.

Le troisième point de cette méditation est de chercher quelles sont les dispositions du cœur de notre Seigneur. Parcourez-les. À l'égard de son Père, voyez quelle soumission, quelle adoration, quel amour persévérant et souverain, quelle générosité sans bornes dans la plus immense douleur.

À l'égard des créatures, cesse-t-il de les aimer ? Cesse-t-il un moment d'aimer Pierre, Jacques, Jean, André et tous ceux qui se sont enfuis ? À l'égard du peuple, il est toujours comme il a été. Il voudrait *le rassembler sous ses ailes*¹³³ et l'amener au repentir. Car notre Seigneur, par une grande miséricorde, n'a cessé de travailler à ramener les âmes. Il a fait des élus jusque sur le Calvaire : il a converti celui qui a percé son cœur de la lance et en a fait un apôtre. Au délaissement de notre Seigneur correspond, vis-à-vis de son Père, la soumission et l'adoration. Vis-à-vis des hommes, la charité la plus parfaite, la tendresse la plus constante, la douceur et l'humilité qui accompagnent toujours sa tendresse et sa charité. Il aime d'une tendresse efficace chacun de ceux qui l'ont délaissé et abandonné.

De ces exemples de notre Seigneur découlent pour nous de grandes conséquences pratiques. C'est pourquoi je vous demande de faire grande attention à cette méditation et d'y revenir souvent. Quelques-unes d'entre vous ont pris le nom de Jésus délaissé. Quelle grande obligation, mes sœurs ! Elles vont donc prendre pour modèle, toute

133. Cf. Mt 24, 37.

leur vie, notre Seigneur dans ce délaissement suprême. Elles doivent comprendre ce qu'il faut accepter et ce qu'il faut faire à l'égard de Dieu et des créatures. Car enfin, si vous avez de l'irritation vis-à-vis du délaissement, vous n'aviez qu'à ne pas prendre ce nom. Vous sentez du découragement vis-à-vis du délaissement : c'est ce que vous avez voulu, c'est ce que vous avez choisi, c'est la voie par laquelle Dieu veut probablement vous conduire à la perfection.

Vous vous plaignez d'un défaut d'amour, mais c'est dans cet état que notre Seigneur a le plus aimé et qu'il a fait un acte d'amour suprême... Vous ne voulez pas l'anéantissement dans le sacrifice, mais c'est là que notre Seigneur s'est immolé et qu'il s'est dévoué pour le salut de tous. Cherchez toutes les conséquences qui résultent pour vous du choix que vous avez fait, et surtout préparez votre cœur à recevoir, à l'imitation de notre Seigneur, tout ce que vous pourrez rencontrer de délaissement en ce monde.

On ne veut pas être délaissé, on ne veut pas être compté pour rien. C'est une des inclinations de la créature qui s'expliquent par le péché originel. Au fond, qu'on craigne la souffrance du corps, les fouets, la croix, la lance, c'est naturel. Mais l'autre inclination tient plus à la nature spirituelle, et à la nature spirituelle qui n'est pas réglée selon Dieu, parce que l'on ne se regarde pas pour ce que l'on est, c'est-à-dire un néant et une chose de rien. En attendant, on a cette inclination. Il faut se le rappeler dans bien des circonstances de la vie.

Voilà, par exemple, une personne qui a été conseillère. Les autres ont eu assez de ses conseils, pour de bonnes raisons, bien sûr. Elle sent toujours le besoin de donner des conseils et elle veut en donner, parce qu'elle les croit bons. Voilà une autre personne qui a été supérieure. Elle a été plus ou moins centre des autres. On a eu plus ou moins recours à elle, puis elle se retrouve dans la vie ordinaire. Si elle aime notre Seigneur, si elle aime le silence, l'oraison, elle se réjouira. Mais dans une certaine mesure, elle peut sentir le délaissement et ne pas bien le prendre.

Appliquez cela maintenant à tous vos emplois, à tous vos rapports, au succès que vous avez eu vis-à-vis de vos parents, avec les enfants, dans votre enseignement. Qui en ce monde consent de bon cœur à être délaissé, je ne dis pas de Dieu, mais des hommes ? Qui veut être

compté pour rien avec notre Seigneur ? Parce qu'il est pauvre, dit Bossuet, il est méprisé. Parce qu'il est méprisé, il est compté pour rien, abandonné au supplice et au délaissement, sans que personne s'inquiète de cet homme de rien qui va être conduit à la mort.

Voilà à quoi il se réduit pour notre amour. Mais nous, nous voulons être des gens de quelque chose. Cependant, quand nous avons épousé Jésus-Christ, nous avons choisi une fortune semblable à la sienne. La femme dans le monde, dit sainte Thérèse, en prenant le nom de son mari, prend sa fortune, sa condition, le degré de considération ou de non-considération dont il jouit.

Épouses de Jésus-Christ, nous devons accepter la condition dans laquelle il s'est mis. Il y a là, mes sœurs, beaucoup à méditer ; il y a, vis-à-vis de ces sentiments du cœur de notre Seigneur qui a voulu être compté pour rien, à retrancher cette disposition du *je* et du *moi* qui se produit en nous, qui grandit, si nous n'y prenons garde, à mesure que nous vieillissons. Je vous ai souvent dit que les hommes qui vieillissent dans une certaine situation ne peuvent plus parler que de ce qu'ils ont fait, de leurs œuvres écrites ou accomplies. Il faut toujours tourner dans ce cercle-là d'une manière désolante et ennuyeuse pour tout ce qui n'est pas eux.

Cette inclination, qui est dans le sexe fort, ne peut-elle pas se trouver aussi dans le nôtre ? Pour nous en éloigner, il faut commencer par nous délaisser nous-mêmes et nous compter pour rien. Il ne faut pas chercher à monter, mais aimer à descendre. Ne pas chercher le succès, mais accepter volontiers, par amour pour Jésus délaissé, la tranquillité, le silence, le dégagement qui se font par un certain délaissement.

Je parlais tout à l'heure d'une personne qui aurait été supérieure. Elle avait beaucoup à faire, elle avait beaucoup de soucis et de préoccupations. La voilà délaissée : elle se retrouve avec elle-même. Elle peut faire son oraison tranquillement, dire son chapelet, avoir du temps pour faire des lectures. Enfin elle a fait un grand gain, parce qu'il n'est pas dit qu'elle soit aussi délaissée de Dieu, ce qui est plus pénible et plus douloureux. En général, je vous dirai que cela n'arrive qu'aux âmes plus chères à Dieu que les autres, parce que, pour les juger capables de passer par ce délaissement, il faut qu'il compte bien sur leur fidélité et leur amour.

Si donc vous vous trouvez plus délaissées du côté de Dieu, si vous voyez sa face irritée contre vous, s'il ne répond pas à vos prières, si vous ne recevez aucun secours ni temporel ni spirituel, consolez-vous en pensant que c'est une marque que Dieu compte beaucoup sur vous. Il vous regarde comme capables de suivre Jésus au Calvaire. Il ne craint pas de vous faire participer au calice de Jésus-Christ, parce qu'il sait qu'à travers ce calice, vous serez fidèles et que vous vous approcherez davantage du divin Époux.

Voici les principales considérations que j'ai tenu à vous proposer ; bien d'autres peuvent vous venir. Sans doute, les souffrances intérieures sont beaucoup à méditer, mais les souffrances extérieures sont encore bien plus étendues ; c'est pour cette raison que, si vous devez méditer sur le délaissement de notre Seigneur, vous devez aussi méditer sur la croix.



11 mars 1881

MÉDITER SUR NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
TRAÎNÉ DEVANT LES TRIBUNAUX

Mes chères filles,

En continuant la méditation des souffrances de notre Seigneur, nous sommes arrivées au moment où il est présenté devant les tribunaux. Tant de pensées se présentent sur ce sujet qu'on ne sait à laquelle s'arrêter. Aussi commencerai-je par une des plus pratiques.

Voyez comment notre Seigneur est jugé par les hommes et apprenez à pratiquer exactement cette parole qu'il avait dite auparavant : *Ne jugez pas*¹³⁴. Quel crime avait-il commis pour être condamné ? En présence de cette condamnation si injuste il faut se dire à soi-même : « Je ne jugerai pas, ni pour peu, ni pour beaucoup, ni en de grandes, ni en de petites choses. Notre Seigneur l'a dit, le jugement ne m'appartient pas. »

Je fais une réserve, mes sœurs. On peut être obligé de juger. Une maîtresse des novices qui ne formerait pas un jugement sur ses novices, une supérieure qui ne formerait pas un jugement sur les dispositions, le caractère de ses religieuses, une maîtresse de pensionnat qui ne formerait pas un jugement sur la conduite des enfants, auraient tort. Mais devant juger, chacune d'entre elles doit s'entourer de précautions, pour se préserver de toutes les petites passions qui faussent le jugement. Ce sont les passions personnelles qui faussent le jugement.

Ainsi on juge plus favorablement une personne qu'on trouve plus aimable, plus agréable dans les rapports. Une enfant qui ne donne pas de peine aux cours, qui est plus docile, plus polie. Au contraire, on

134. Mt 7, 1.

juge défavorablement et pour ainsi dire sans appel, une enfant qui a peu de moyens, qui donne beaucoup de peine en classe, qui est fatigante par un défaut qui, peut-être, passera.

On juge encore très faussement, quand on juge par une espèce de comparaison de soi aux autres. Malheur à la supérieure qui dirait : « Mais moi, je ne ferais pas cela... Je n'ai pas d'empire sur telle personne... Elle est lente, moi je suis vive. Elle est sotte, moi je suis intelligente... » Ce sont de mauvaises raisons que tout cela, parce que ce sont des raisons personnelles.

Une maîtresse des novices doit juger ses novices, pour voir si elles sont aptes à accomplir les devoirs de leur vocation. Une supérieure doit juger les religieuses qui lui sont confiées, pour les préserver des dangers qui sont en elles, pour les garder des pièges du démon qui cherche à enlever les âmes religieuses et à les porter au mal, pour corriger leurs défauts et développer les vertus qui conviennent à leur état.

Ceci est un jugement légitime qui n'est pas porté par blâme, par critique et surtout par comparaison de soi aux autres. La règle du jugement, quand on a à juger, c'est de juger en voyant ce qu'une créature est par rapport à notre Seigneur, et ce qu'on peut en faire par rapport au degré de perfection chrétienne auquel on a la charge de la conduire. Mais en dehors de cela, il ne faut pas juger.

C'est pourtant une des passions les plus profondes de l'âme que de juger les autres. Pourquoi ? On se le demande. En attendant, on juge son prochain. La fable l'a dit : on a une poche de devant pour les défauts d'autrui. Notre Seigneur l'a dit plus sérieusement : *Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton prochain, alors que la poutre qui est dans le tien, tu ne la remarques pas.*¹³⁵ C'est donc une passion, et une passion contre laquelle il faut se mettre en garde. Toutes les fois qu'un jugement se forme dans ces conditions-là, il faut s'arrêter et ne pas l'accepter.

Rappelez-vous, mes sœurs, que les hommes qui ont jugé notre Seigneur n'ont pas cru faire mal. Ils ont cru avoir un certain devoir de le condamner. Mettez-vous à leur place. Voilà des juges qui étaient des Princes des prêtres et des Anciens du peuple. Ils avaient aveuglé leurs

135. Mt 7, 3.

yeux pour ne pas voir que c'était le Messie. Ils avaient toujours interprété la Loi, de telle façon qu'ils croyaient que le Messie serait ce que nous croyons de l'Antéchrist, qu'il viendrait avec une grande puissance et un grand éclat.

Cette opinion était tellement répandue, qu'un empereur romain lui-même avait cru qu'il était le Messie, parce qu'il était puissant et qu'il venait de Judée. Aussi, voyant un homme qui n'avait pour lui que l'humiliation, la pauvreté, qui était fils d'un charpentier et ne paraissait pas devoir placer la Judée au premier rang parmi les peuples de la terre, les Princes des prêtres et les Anciens du peuple entrent en fureur et, justifiés par un certain zèle de la Loi, ils condamnent Jésus et le traitent comme coupable.

Ils étaient, il est vrai, aveuglés par la malice. Une fois cet aveuglement et cette malice donnés, ils faisaient ce raisonnement : *Il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour la nation*¹³⁶. Ils regardaient le mouvement produit en Judée comme nuisible pour le pays. Ils voulaient empêcher qu'on reconnaisse Jésus pour le Messie promis. Sans aucun doute, leur cruauté, leur injustice, leurs faux témoignages ne sont pas justifiés pour cela.

Quand on se met à juger, on ne sait pas où l'on va. Quand on s'irrite contre une créature, quand on la prend du mauvais côté, quand on croit qu'elle a mal agi envers nous, c'est le démon qui règne, c'est le mauvais esprit qui est là. On ne sait pas jusqu'où il peut nous conduire. Aussi faut-il s'arrêter dès le premier moment et se dire : « J'obéis au précepte de notre Seigneur qui dit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés*¹³⁷. » Quelle conséquence heureuse et douce ! Nous pourrions nous présenter avec une paix profonde au tribunal de Dieu, si nous avons accompli ce précepte.

Il est nécessaire de s'arrêter à ce premier point, mais le second n'est pas moins important. Notre Seigneur s'expose au jugement des hommes : ceci, mes sœurs, est bien plus difficile. Se soumettre au jugement des hommes et l'accepter en paix, en silence, en douceur. Se soumettre au jugement de ceux qui semblent religieux, de ceux qui ont la puissance séculière, de ceux qui sont dans le monde et qui ne

136. Jn 18, 14.

137. Mt 7, 1.

pensent qu'à lui plaire. Accepter ce jugement avec tous les mépris, toutes les douleurs, toutes les tortures et enfin la mort, qui en sont les conséquences : voilà ce que notre Seigneur a fait.

Il faut souvent avoir devant les yeux notre Seigneur présenté à tous ces tribunaux, accusé par de faux témoins et ne répondant rien aux accusations portées contre lui. Enfin on le questionne sur sa doctrine. Il était venu pour répandre la doctrine, comme il le dit lui-même : Je suis venu pour procurer à mon Père *des adorateurs en esprit et en vérité*¹³⁸. Il ne pouvait donc pas ne rien répondre, quand il est interrogé sur sa doctrine. Que répond-il ? *C'est au grand jour que j'ai parlé au monde. J'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple où les Juifs s'assemblent. Je n'ai rien dit en cachette. Demande à ceux qui ont entendu ce que je leur ai enseigné. Ils savent ce que j'ai dit*¹³⁹. C'est alors qu'un des soldats qui étaient à côté de Jésus lui donna un soufflet, en disant : *Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ?*¹⁴⁰ Enfin il ne répond décidément au grand-prêtre que quand celui-ci lui dit : *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? – Tu l'as dit,* répond Jésus, *et moi je vous le déclare : vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite de la Puissance et venir sur les nuées du ciel*¹⁴¹.

Jésus n'a donc répondu qu'une fois, parce que c'était son devoir, comme ce serait le devoir de tout homme qui se trouverait à sa place, de répondre, non pour s'excuser et se justifier, mais pour défendre la vérité. Une autre fois, parce qu'il est interrogé au nom d'une autorité légitime sur une chose qu'il importait au genre humain de savoir. Il était Fils de Dieu et, par conséquent, il devait proclamer sa mission une dernière fois avant sa mort et rendre ce dernier témoignage devant les tribunaux.

Eh bien, mes sœurs, dans les petites occasions – nous n'en avons pas de grandes, nous en aurons peut-être – dans les petites occasions où nous avons à être jugées, qui est-ce qui peut dire qu'elle ne répond pas par des excuses et une multiplicité de paroles ? Qui est-ce qui accepte d'avoir tort ? Qui est-ce qui n'a pas cinquante mille raisons à donner ?

138. Jn 4, 23.

139. Jn 18, 20-21.

140. Jn 18, 22.

141. Mt 26, 63-64.

Rentrez dans votre cœur. Je ne peindrai pas dans le détail ce genre d'imperfection et de faiblesse, qui nous rend si difficile d'imiter notre Seigneur Jésus-Christ se taisant devant des accusations injustes. Il était jugé et il se taisait. Il se taisait, parce qu'il était notre modèle. Il se taisait pour une raison plus profonde encore, parce qu'il prenait la place des coupables, parce que lui, qui en aucune façon n'avait péché, se présentait là couvert de nos péchés.

Pour nous, quand nous avons quelque humiliation, j'admets que cette fois-là nous ne l'ayons pas méritée. Mais dans notre vie, il y a cinquante mille occasions où nous avons eu tort. Nous reconnaissons nous-mêmes que, si on nous avait rendu justice, on aurait dû nous blâmer très fort. Qui est-ce qui n'a pas du tout de péchés à se reprocher dans le passé de sa vie ? S'il y a eu un seul péché mortel, toutes les humiliations de la terre nous sont dues. C'est seulement par un effet de la miséricorde de Dieu que nous n'avons pas été précipitées en enfer pour y être pendant toute l'éternité l'objet des moqueries et des outrages de Satan. Si même nous n'avons pas de péché mortel, qui est-ce qui n'a pas à se reprocher un péché véniel volontaire ? Qui est-ce qui n'a pas, depuis son enfance, commis un seul péché véniel de propos délibéré ?

Quand le grand saint Augustin a écrit ses *Confessions*, il s'est humilié profondément des mauvaises actions qu'il avait faites, des mauvaises passions qu'il avait eues comme enfant. Vous vous rappelez avec quelle douleur il raconte comment un jour, s'étant laissé entraîner par de petits garçons de son âge, il était entré dans le jardin d'un voisin pour y voler des pommes¹⁴². Il n'est pas bien évident que ce soit là un péché mortel. Pour constituer un péché mortel en matière de vol, il faut que l'objet volé ait une valeur d'environ dix francs. Ces quelques pommes ou figues ne valaient pas cela. Et puis le consentement d'un enfant de cet âge n'était pas non plus assez éclairé pour constituer un péché mortel. Cependant saint Augustin s'accuse de cette faute avec une humiliation extrême, avec une grande honte, un grand regret et une grande douleur.

142. *Confessions*, Livre II, chapitre IV.

Ce qui nous manque à nous autres, c'est que nous n'avons pas des péchés de notre vie, des mille circonstances où nous avons été orgueilleuses, emportées, jalouses, lâches, molles, paresseuses, etc. la douleur qu'avaient les saints. Sainte Thérèse aussi, quand elle parle des fautes de sa vie, en parle avec une douleur et une humiliation extrêmes. Cependant ses confesseurs s'accordent à dire qu'elle avait conservé son innocence baptismale, de sorte que n'avoir pas fait de péché mortel n'empêche pas que nous devons nous présenter, vis-à-vis des humiliations, dans un état de confusion, d'humilité, de pénitence qui nous les fasse accepter pour nos propres péchés et pour imiter notre Seigneur Jésus-Christ qui les a acceptées, lui qui était la sainteté et l'innocence même.

Après ces deux réflexions, j'en ferai une troisième. Qui est celui-là, mes sœurs, qui accepte d'être ainsi traité ? C'est la Sagesse infinie du Père. C'est celui qui est l'objet de l'adoration des anges. C'est celui qui viendra juger le monde. C'est le Verbe éternel, Dieu et homme tout ensemble. Comme nous lui devons de l'amour et de la reconnaissance pour avoir bien voulu accepter d'être traîné ainsi devant les tribunaux ! Je ne peux pas entrer dans le détail. Vous le verrez, dans la méditation, amené devant Anne, après une nuit d'horribles souffrances dans la prison, puis conduit devant Caïphe, amené chez Pilate, traîné devant Hérode et enfin ramené chez Pilate.

En suivant toutes ces étapes douloureuses, vous vous direz : « Celui qui est ainsi traité comme le plus vil malfaiteur, c'est notre Seigneur, c'est celui qui nous a créés. C'est celui qui règne dans les cieux, celui que nous espérons voir pendant toute l'éternité, et dans la vue duquel nous trouverons toute félicité et toute joie. »

Cette considération ne doit jamais nous abandonner, quand nous méditons sur la Passion. Alors on comprend l'étonnement des anges, quand ils ont vu la deuxième personne de la sainte Trinité descendre jusque-là pour nous sauver. Alors aussi on comprend ce qu'a dû souffrir notre Seigneur quand il a vu, dans sa prescience, le petit nombre d'âmes qui voudraient le suivre dans cette voie d'humiliation et de mépris.

Qui est-ce qui veut, en effet, même parmi les âmes fidèles, suivre Jésus-Christ dans ce silence, dans cette soumission, dans cette

acceptation du jugement des hommes, avec toute espèce d'abaissements, d'injures, d'outrages, et enfin avec une mort tragique au bout ? Ce n'était pas pour le ménager qu'on le traitait ainsi.

Aussi je vous demande d'en tirer deux conséquences. La première, c'est qu'il faut embrasser l'amour qui est la raison de toutes choses. Le saint amour n'est jamais assez fort dans les âmes. Quand viendra-t-il en nous, mes sœurs ? Quand emportera-t-il tout ? Quand donc ne restera-t-il rien qui puisse entrer en comparaison avec le saint amour de Dieu ?

La deuxième conséquence, c'est que tout en demandant l'amour et en tâchant de l'exciter en nous, il faut, pour l'avoir et le garder, purifier son cœur. Peut-être trouverez-vous que, depuis quelque temps, je vous dis cela bien souvent. Oui, il faut purifier son cœur de tous les mouvements contraires au saint amour de Dieu. Il faut le purifier de tous ces restes de contention, d'animosité, qui font qu'on se soulève contre une créature, qu'on fait une sorte de séparation entre soi et cette créature, qu'on ne veut rien avoir à faire avec elle.

Si le cœur est pur de tout orgueil, si on ne veut accepter que des intentions pures et pleines d'amour de Dieu, alors le cœur s'embrase. Mais tant qu'il y reste ces mille vaines choses qui se rapportent à nous, le cœur n'est pas libre et ne peut pas s'enflammer du saint amour de Dieu, qui est le dernier mot de la vie religieuse. La vie religieuse est faite pour conduire à la perfection, la perfection est dans l'amour. Mais l'amour, disait saint Benoît, ne peut exister que dans l'humilité, et c'est l'humilité qui mène au saint amour et en donne la perfection.



18 mars 1881

LA MÉDITATION DES SOUFFRANCES PHYSIQUES DE NOTRE SEIGNEUR
DOIT EXCITER EN NOUS UN AMOUR PLEIN DE COMPASSION

Mes chères filles,

En méditant la Passion de notre Seigneur, nous arrivons à ses douleurs extérieures. Je pourrais m'arrêter, sans doute, à la pensée de notre Seigneur retenu prisonnier. Après avoir été traîné devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe, après avoir reçu les premières insultes de la valetaille, il fut jeté dans une prison pour y attendre le matin. Là, il est le modèle et la consolation de tous ceux qui ont subi cette peine très grande de la prison. En effet, des hommes qui ont besoin d'air, de mouvement, de lumière, et qui sont enfermés dans une prison obscure, des hommes qui ont des affections et qui en sont violemment séparés, éprouvent de grandes souffrances. Ces souffrances, notre Seigneur a voulu les endurer pour nous apprendre à les sanctifier. Cependant, laissant de côté toutes ces considérations, je viens à ses douleurs physiques.

La douleur est une grande chose dans la vie : elle fait partie de notre épreuve, mais surtout de la réparation et de la purification des âmes. Vous trouverez peu de saints qui n'aient pas passé par de grandes douleurs physiques aussi bien que morales. C'est la voie par laquelle Dieu les a conduits, très particulièrement s'ils avaient péché. Il y a sans doute des exceptions ; quelques-uns, comme saint François de Sales qui avait toujours mené une vie innocente et consacrée à Dieu, ont eu une existence plus simple, plus facile, moins touchée par la douleur. Mais c'est là l'exception. Vous verrez quelquefois que, même les plus

innocents, ont passé par des douleurs très grandes, qui ont servi à les sanctifier.

Notre Seigneur a pris pour lui des douleurs sans mesure, des douleurs qui dépassent toutes les douleurs humaines, dans la cruauté, dans l'intensité, dans la manière à la fois pleine de dérision et d'inhumanité avec laquelle elles ont été infligées. C'est par là que notre Seigneur nous a rachetés, c'est par là qu'il est entré dans sa gloire.

Le premier sentiment que l'âme doit concevoir à la vue des douleurs de notre Seigneur, c'est la compassion. L'amour de compassion est très nécessaire à la sanctification de l'âme. Ce n'est pas une âme chrétienne, ce n'est pas une âme pieuse, ce n'est surtout pas une âme religieuse que celle qui ne porte pas, au plus intime d'elle-même, une profonde et tendre compassion pour les douleurs que notre Seigneur a endurées pour nous.

La Sainte Vierge nous est un modèle de cette compassion. Quand son Fils était prisonnier, son âme le suivait. Elle était là, quand il était garrotté, traîné dans le torrent, souffleté par un bourreau, livré à une honteuse et cruelle flagellation. La Sainte Vierge suivait notre Seigneur partout, et elle ressentait chacune de ses souffrances. On croit qu'elle n'était pas présente à la flagellation, mais que, dans une extase qui a duré plusieurs heures, elle assistait à chacune des souffrances que son Fils endurait.

Mais la compassion de Marie, qui est nôtre, parce que c'est celle d'une mère, d'une épouse, d'une vierge, d'une âme consacrée à Dieu, est cependant moins nôtre que la compassion très douloureuse de Madeleine. Car enfin, c'est pour nos péchés que notre Seigneur a enduré toutes ces souffrances. Ce qui rendait la compassion de Madeleine très douloureuse, c'est qu'elle se disait : « C'est pour moi qu'il souffre ; ce sont mes péchés qui ont causé ses douleurs. » Pendant toute cette nuit affreuse et terrible, Madeleine était brisée. Elle se demandait avec angoisse ce que son Maître avait pu devenir. Elle souffrait jusque dans le plus intime d'elle-même. Au pied de la croix, elle s'oubliait elle-même et allait, avec toute la puissance et l'ardeur de son cœur, s'unir à Jésus-Christ souffrant.

Dans la suite des temps, et à l'exemple de sainte Madeleine, que d'actes d'amour, que de baisers intérieurs ont été déposés sur les plaies

adorables, formées par les fouets sur le corps sacré de notre Seigneur ! C'est ce que Jésus-Christ attend de vous. Qui peut dire que sa grande et unique préoccupation soit de sonder profondément ce que Jésus-Christ a souffert pour nous ? Qui peut dire qu'elle n'a pas d'autre pensée qui la trouble, qui l'inquiète, qui la fasse retomber sur elle-même ! Cela ne devrait pas être, mes sœurs ; ce qui devrait être au premier rang de nos pensées, de nos sentiments, de nos préoccupations, c'est une compassion vive, tendre et profonde pour chacune des douleurs de notre Seigneur.

Suivez-les toutes. Je prends les premières, puisque nous en sommes à l'arrestation de Jésus-Christ. Voyez-le ensuite flagellé, couronné d'épines, cloué sur la croix, enfin élevé de terre au milieu de douleurs atroces, et expirant après l'agonie la plus douloureuse qui se puisse imaginer. Je dis la plus douloureuse. Je sais bien que les martyrs ont aussi enduré de grandes souffrances ; mais le corps de notre Seigneur était plus parfait que tout autre.

Le corps, formé par Dieu avec un amour qui dépasse l'amour porté à aucun autre, était le plus parfait de tous les corps humains. Il n'était susceptible d'aucun désordre, et par suite d'aucune maladie. Mais, en raison même de sa perfection, il était bien plus sensible, bien plus apte à la douleur, bien plus capable de souffrances que le corps de nul autre homme, parce qu'aucun autre n'a un instrument aussi parfait pour recevoir la souffrance. Même parmi les genres de martyres, on regarde les souffrances de la croix comme les plus douloureuses de toutes, et on s'étonne que saint Siméon ait pu les supporter dans un âge avancé. Notre Seigneur n'avait pas l'âge, mais il avait la perfection du corps. Il les a supportées, et chacune de ses souffrances était animée d'un amour particulier. Pour qui, mes sœurs ? Pour chacune de vous.

Quand nous méditons la Passion, il faut nous dire : « Dans toutes ses souffrances, notre Seigneur pensait à moi. Chacune de ses plaies, chacune de ses douleurs, il les a endurées pour moi. Et moi je n'aurais pas assez d'amour pour prendre part, pour compatir à ses souffrances ! Je ne dois pas perdre de vue qu'il a voulu en appliquer le fruit à mon âme et à mon corps. » Cette réflexion est banale, mes sœurs. Réfléchissez un peu, combien de fois ce sang divin et précieux a coulé sur nos âmes ? Il a coulé autant de fois sur chacune de nos âmes, sur la vôtre, sur la mienne, qu'il a coulé de fois sous les coups des bourreaux.

Calculez le nombre d'absolutions, de communions que vous avez reçues, le nombre de messes que vous avez entendues, car c'est le sang de notre Seigneur qui se répand à la messe, qui bouillonne sur l'autel, qui coule dans le calice. À chacun des coups qu'il a reçus, à chacune des blessures qu'on lui a faites, Jésus a pensé à vous, il ne s'est pas réservé cette goutte de sang, puisque vous l'avez reçue. Elle est tombée dans votre âme et a été la cause de votre vocation, la cause aussi de la pauvre petite mesure de sanctification que vous avez. Si petite soit-elle, croyez-vous qu'elle vienne de vous ? Non, elle est le fruit du sang de Jésus-Christ. Si vous avez été préservées de beaucoup de péchés, c'est le sang de notre Seigneur qui vous a préservées. Si ces péchés vous ont été pardonnés, c'est encore le sang de notre Seigneur Jésus-Christ qui les a effacés.

Vis-à-vis de ce sang si douloureusement versé pour vous, notre Seigneur n'a-t-il pas le droit de vous dire : « Quoi ! Vous ne pouvez veiller et prier une heure avec moi ? Vous ne pouvez donc pas avoir compassion de mes souffrances, ressentir mes douleurs, baiser les traces de mon sang qui a coulé pour vous ? » Son corps tout entier vous est donné dans votre crucifix. Vous pouvez appliquer vos lèvres sur chacune de ses plaies, sur ces chairs déchirées pour vous, sur cette tête blessée par les épines, sur ces pieds et ces mains percés par les clous, sur ce cœur ouvert par la lance. Est-ce que les affections les plus tendres et les plus intimes d'un cœur de vierge et d'épouse ne trouvent pas là de quoi se dépenser ?

J'aurais dû garder tout ceci pour la fête de la compassion de la très Sainte Vierge. Vous vous le rappellerez. D'ici là, quand vous méditez sur le saint suaire où notre Seigneur a voulu nous laisser l'empreinte de son corps tout souillé, tout couvert de sang ; quand vous méditez sur la lance et les clous qui ont fait ces blessures, sur les cinq plaies qui sont la source du salut du genre humain, vous vous direz : « C'est l'amour qui a fait ces blessures. Est-ce que je n'y entrerai pas ? Est-ce que cet amour ne prendra pas la toute première place dans tous les amours de mon cœur ? » Vous ne trouverez pas de saints qui n'aient eu pour tout premier amour de leur cœur notre Seigneur Jésus-Christ et leur crucifix. Si vous voulez être saintes un jour, il faut que vous fassiez de même.

Je pourrais bien ajouter que la méditation des douleurs physiques de notre Seigneur doit exciter en nous deux autres sentiments : la générosité et la patience. J'en parlerai une autre fois. Pour aujourd'hui, je veux vous laisser cette unique pensée de l'amour de compassion, de l'amour humble à l'imitation de la pécheresse, de l'amour de reconnaissance que nous devons témoigner à notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous faites souvent des actes d'amour : diversifiez-les pour qu'ils soient plus ardents. Exercez-vous à l'amour d'adoration, à l'amour de complaisance, à l'amour de reconnaissance. Vis-à-vis de la Passion, donnez à votre amour toutes les formes qui conviennent à la compassion la plus profonde, la plus tendre, la plus amoureuse, vous attachant à notre Seigneur Jésus-Christ et à votre crucifix de la manière la plus inviolable.



25 mars 1881

RÉPONDRE PAR UNE GRANDE GÉNÉROSITÉ
AU DON QUE NOTRE SEIGNEUR NOUS FAIT DE LUI-MÊME
DANS L'INCARNATION ET DANS LA PASSION

Mes chères filles,

En continuant la méditation des souffrances de notre Seigneur et des immenses douleurs qu'il a endurées pour nous, après le sentiment de tendre compassion qui doit nous attacher à ses plaies et nous faire sentir chacune de ses souffrances, je viens tout de suite à ce que nous pouvons lui rendre, c'est-à-dire à la générosité. Il faut que nous voyions là la générosité de Dieu envers nous et que nous tâchions de nous donner, – je ne dis pas comme Dieu s'est donné, parce que nous n'atteindrons jamais au degré de son amour, – mais en imitant cet amour.

Le mystère d'aujourd'hui, dont on ne peut entièrement détourner sa pensée, est le mystère de la grande générosité de Dieu pour l'homme. C'est Dieu se donnant tout entier, s'incarnant, descendant dans le sein d'une humble vierge, petite, cachée au fond des montagnes de la Judée, qui n'est connue de personne, qui vit dans la plus grande pauvreté. C'est, il est vrai, la plus sainte âme qu'il y ait sur la terre, c'est la reine des anges et des saints pour le temps et pour l'éternité. C'est aussi une faible créature qui ne peut ni se défendre, ni défendre son Dieu. Notre Seigneur descend là dans la faiblesse, dans l'infirmité, dans la pauvreté, dans un état où il veut dépendre de sa créature, où il veut se donner tout entier pendant toute sa vie, et tant que le monde durera, puisque l'Eucharistie n'est que la continuation de l'Incarnation.

L'acte de l'Incarnation peut donc être considéré comme l'acte de la générosité. Mais puisque nous nous appliquons plus particulièrement à la Passion de notre Seigneur, revenons à la générosité qu'il nous montre dans ses douleurs et ses souffrances. Quel est le cœur qui, s'appliquant à comprendre que c'est pour lui que Jésus-Christ a souffert, ne voudrait pas lui rendre toute la générosité dont il est capable ? Pour cela, mes sœurs, qu'y a-t-il à faire ? Il y a à se donner. À vrai dire, toute la question de la vie religieuse est là : se donner, se redonner sans cesse.

Par l'entrée en religion, on se donne. Par la prise d'habit, on se donne. Par la profession, on se donne. Ce n'est pas tout : il faut encore se donner à toutes les heures, à tous les instants du jour. On a des efforts à faire du matin au soir, si l'on veut se sanctifier. Eh bien, il faut être généreuse dans ces efforts vis-à-vis des tentations, vis-à-vis des faiblesses, vis-à-vis de nos propres dispositions. Il faut toujours se donner et aller en avant, en se donnant sans cesse. Je vais spécifier.

Tout d'abord, il faut être généreuse dans la prière. Vous savez que sainte Thérèse dit qu'on ne peut avancer dans l'oraison que si on se propose d'y aider Jésus-Christ à porter sa croix. Les personnes qui se proposent d'y trouver des joies, des lumières, des consolations, n'avanceront jamais. Il faut se proposer d'y tenir compagnie à notre Seigneur Jésus-Christ dans sa Passion, l'accompagner au jardin des Oliviers, l'aider à porter sa croix et la porter à sa suite. Qui entre dans la voie de l'oraison sans se proposer d'y porter sa croix, n'a pas la vraie disposition que l'âme doit avoir pour avancer dans l'oraison. Vous comprenez donc, mes sœurs, que l'oraison est une voie de générosité. Quand Dieu demande quelque chose, il faut le donner ; il faut que la vie soit un oui perpétuel à Dieu.

Saint François de Sales conseillait à ses religieuses, et je vous l'ai aussi recommandé, de prévoir le matin, en s'habillant, les diverses dispositions que la divine Providence pouvait faire d'elles dans la journée et de dire : « Oui, mon Dieu » devant chaque disposition de la divine Providence. Eh bien, mes sœurs, l'oraison, c'est cela. Dieu demande, et l'âme donne. Quand Dieu se retire et qu'il ne parle pas, alors nous avons la loi, nous avons l'Évangile, nous avons nos règles. Nous savons très bien ce que Dieu demande quand il ne parle pas : il

demande la persévérance dans la prière. C'est ce que notre Seigneur nous enseigne dans l'Évangile. Il nous dit de frapper, de toujours frapper, d'importuner, de demander. Les exemples qu'il donne sont très concluants. Il prend un homme qui n'a pas de pain et qui va en demander à son ami. Il nous représente celui-ci ne voulant pas entendre, ennuyé de ce qu'on fait du bruit à sa porte, et qui ne bouge pas pour ne rien donner, tandis que l'autre frappe avec instance, demande, supplie¹⁴³.

Voyez comme cela répond à l'état d'âme où Dieu n'ouvre pas la porte, où il ne répond rien, où il semble qu'il n'y a pas de Dieu ou au moins qu'il est là-haut, dans son ciel, tandis que nous sommes sur la terre, sans aucune communication avec lui. Que nous propose notre Seigneur ? C'est de continuer, toute la nuit, de frapper à la porte, sans aucune relâche, sans aucun repos ; et il ajoute : *Je vous le dis en vérité, demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira ; car quiconque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; et on ouvre à celui qui frappe*¹⁴⁴.

Nous savons cela : c'est l'Évangile, et c'est une science que nous avons toutes. La générosité dans l'oraison consiste à persévérer dans la prière. Quand nous n'avons pas autre chose, demandons, prions, supplions. La prière de supplication est très méritoire aux yeux de Dieu. Plus nous sommes pauvres, plus nous avons sujet de supplier. Nous avons besoin de l'esprit de foi, de l'esprit d'amour, de l'esprit de générosité : demandons-les avec confiance. Présentons-nous à Dieu, comme une *terre sèche, altérée, sans eau*¹⁴⁵, selon l'expression du psalmiste. Continuer à prier, à supplier, à demander, persévérer à attendre quand Dieu ne parle pas, c'est de la générosité et une générosité très méritoire.

Pour vous y exciter, regardez la Sainte Vierge. Il ne faut pas se figurer que la Sainte Vierge, parce qu'elle était pure, sainte, parfaite, n'avait qu'à se tourner vers Dieu pour entrer aussitôt en extase. Elle a fait connaître à une de ses servantes que, bien que Dieu lui ait accordé des grâces

143. Lc 11,5-8.

144. Mt 7, 7-8.

145. Ps 62, 2.

immenses et extraordinaires, il n'y en a pas une qu'elle n'ait attirée par des supplications très humbles et une prière très continuelle.

Elle ne serait pas la reine des vertus, si elle n'avait appris à l'homme à supplier et à prier, dans les moments où Dieu ne la comblait pas de ses consolations. Regardez-la au Calvaire. Vous aurez là la preuve qu'elle n'était pas toujours comblée. Quel était là le comble que Dieu lui donnait pour toutes ses vertus, sinon la douleur ? De même pendant toute sa vie, il a fallu qu'elle fit des efforts dignes de la grâce qu'elle reçut quand l'ange vint la visiter pour lui annoncer la venue du Verbe de Dieu en elle. Son travail, sa générosité, sa prière portaient certainement du sommet de toutes les vertus. Mais enfin, sans cesse elle se donnait.

Je reviens au Calvaire. Que donnait-elle, au Calvaire ? Elle donnait Jésus-Christ, son Fils, son Dieu, son amour, sa vie. Elle le donnait dans des douleurs atroces et une mort cruelle. Elle l'offrait comme le premier prêtre, et là, au pied de la croix, elle immolait Jésus-Christ, parce que c'était la volonté du Père céleste. Elle offrait son sacrifice dans une union parfaite à la volonté divine.

Il faut que tout cela se trouve dans la générosité de notre prière. Cette générosité n'excepte rien, elle donne tout, elle s'unit à toutes les volontés de Dieu. C'est là le premier point de la générosité de l'âme religieuse, qui s'applique, dans une méditation ardente, à considérer tout ce que Jésus-Christ a souffert pour elle.

Enfin il y a la générosité dans l'action. En cela, mes sœurs, soyons raisonnables. Qu'est-ce que Dieu demande de l'âme religieuse ? Avant tout c'est la fidélité dans ce qu'elle a promis. Vous avez fait le vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Votre générosité doit être dans la pratique de ces trois vœux et des trois vertus qui leur correspondent. Il ne faut pas se représenter une générosité en Chine, se dire par exemple : « Ah ! si j'avais la santé, je ferais comme le bienheureux frère Fourier (dont on lit la vie en ce moment au réfectoire), je déchirerais mon corps, je laisserais courir les bêtes dans mes plaies. Malheureusement, on ne me le permet pas, je ne peux rien faire ! » Tous ces beaux discours ne vous avancent à rien.

Il faut mettre votre générosité dans la pratique des vertus religieuses et dans l'observance de vos règles.

Croyez-vous que soit peu de chose aux yeux de Dieu, une générosité absolue dans l'obéissance, qui fait qu'on sacrifie tout à l'obéissance, qu'on veut obéir en tout ; qu'on cherche à établir dans son âme tous les degrés de l'obéissance pour s'en servir comme d'autant d'échelons pour s'élever vers Dieu ?

J'en dis autant pour la pauvreté. Sans aucun doute, aucune de vous ne désire posséder un champ ou une maison, j'admets même que vous n'avez aucune attache à votre couteau, comme saint Dosithée. Mais il y a la perfection de la vertu qui consiste, comme dit la Règle, à ne tenir à rien sur la terre, à *être prête à quitter les lieux et les personnes, même les plus chères, pour Jésus-Christ et pour son saint amour.*

En êtes-vous toutes arrivées au point où était un grand personnage du XVII^e siècle qui, au cours d'une grave maladie, se représentait qu'il était tout d'un coup chassé de la maison, mis à la porte et que, sur un fumier, au coin de la rue, il exhalait son dernier soupir. La pensée de cette pauvreté de toute consolation, de cette pauvreté d'habitation et de toute espèce de satisfaction, lui causait une telle joie, qu'il racontait que pendant ses grosses fièvres, ce lui était une distraction fort agréable, à l'aide de laquelle il charmait ses loisirs. Ce saint homme-là avait certainement un grand amour de la pauvreté. Cependant ce n'était pas un religieux : c'était un saint prêtre. Donc, c'est quelque chose que d'être pauvre de tout, que d'être pauvre de soi-même, et il faut mettre là sa générosité.

Pour la chasteté, la générosité consiste dans le détachement de toute satisfaction, de toute affection, de tout ce qui plaît à la nature. Elle consiste encore dans un amour virginal envers notre Seigneur, qui se garde de tout autre amour, qui ne veut pas plaire aux créatures, qui prend pour devise cette parole de saint Paul : *Si j'en étais encore à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ*¹⁴⁶. Il ne désire pas être estimé, être loué, être aimé et ne cherche son appui en aucune chose créée.

146. Gal 1, 10.

Enfin, prenez votre Règle. C'est une générosité extrêmement raisonnable que celle qui consiste à être fidèle aux plus petits points de la Règle. On est endormie, et on se lève dès que la cloche sonne. On parle, et l'on s'arrête en pensant que c'est le temps du silence. On a quelque chose à dire, et on ne le dit pas. On a de la peine à faire quelque chose, et on le fait immédiatement. On a quelque humiliation à supporter, et l'on se réfugie dans la règle de l'humilité et de la charité. C'est quelque chose cela, mes sœurs. Je vous demande cette générosité vraie, pratique, solide, qui s'attache aux choses que les saints et les Souverains Pontifes ont déclaré les meilleures pour l'âme religieuse.

Je vous l'ai répété souvent : un saint Pape disait que, s'il avait la certitude qu'un religieux eût observé, toute sa vie, tous les points de sa Règle, il le canoniserait sur-le-champ, sans avoir besoin d'autre preuve. Les Souverains Pontifes ne vous demandent pas de vous faire un sillon dans les chairs du dos et d'y remettre les bêtes qui vous dévorent, quand elles s'échappent : ceci est une voie extraordinaire, à laquelle il faut être appelé comme le bienheureux père Fourier. Ils demandent que, tous les jours de votre vie, vous pratiquiez les vœux que vous avez faits et les règles auxquelles vous vous êtes soumises. Si vous faites cela, ils vous considéreront comme saintes, d'une sainteté qu'eux-mêmes sont prêts à proclamer.

Le bienheureux Berchmans n'avait rien fait d'extraordinaire. Il avait extraordinairement bien fait toutes les choses de la vie commune. Quand il est mort, tenant son livre des règles entre les mains, on pouvait dire que c'était là l'expression de toute sa vie. C'est pourquoi l'Église l'a proclamé bienheureux.

Je reviens, mes sœurs, à ce que je vous disais. Dieu a usé envers nous d'une générosité admirable qui se montre dans tous ses mystères. Nous, chrétiennes, élevées à la lumière de l'Évangile, nous, religieuses consacrées à notre Seigneur, nous sommes toujours face à la générosité de notre Seigneur envers nous. Nous n'avons rien qu'il ne nous l'ait donné. C'est du sang de Jésus-Christ, répandu sous les coups de la flagellation, au couronnement d'épines, à la croix surtout, que sont sorties les grâces qui vous rendent capables de faire ce que je vous demande. Redonnez-vous sans cesse. Donnez-vous à la messe, à la

communion, en union avec Jésus-Christ qui se donne à vous.
Que tous les actes de votre vie religieuse soient des actes dans lesquels
vous mettez toute l'intensité de votre âme en vous donnant.
Alors vous serez des âmes généreuses.



1^{er} avril 1881

LA GÉNÉROSITÉ ET LA PATIENCE QU'IL FAUT APPRENDRE
AUX PIEDS DE JÉSUS CRUCIFIÉ

Mes chères filles,

Nous avons dit la dernière fois que c'était la générosité qu'il fallait apprendre au service de Jésus-Christ crucifié, et dans la méditation de la Passion. Cependant je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que j'avais à vous dire. J'y reviendrai donc aujourd'hui, bien que mon intention soit de vous parler de la patience. La transition, du reste, me sera facile, parce que la générosité conduit à la patience.

Vous avez toutes lu ce beau sermon de Bossuet, où il dit qu'à mesure que quelque chose était demandé à notre Seigneur, il le donnait. Notre Seigneur, en effet, semble s'être dépouillé volontairement du droit et de la puissance que naturellement il avait de se soustraire à tous ces degrés d'abaissement inouï où il s'est réduit. Il s'est donné pour tous ces flots de douleur, pour tous ces mouvements de crainte et d'angoisse qu'il a laissés entrer dans son âme. Plus tard, quand on lui demande ses mains pour les lier, ses épaules pour les frapper, ses joues pour les laisser souffleter, il les donne, il ne refuse rien.

Il faut revenir sur nous, mes sœurs, et comprendre que la générosité, qui s'apprend au service de notre Seigneur, consiste à donner précisément ce qui nous est demandé soit par Dieu, soit par les hommes. Nous arriverons toutes au dernier moment de notre vie. Croyez-moi, nous ne regretterons rien tant que de n'avoir pas profité des occasions que nous avons de nous donner. C'était une injustice, un mépris, une contradiction, un ordre très opposé à notre volonté : toutes ces choses devaient nous faire donner à Dieu ce qu'il attendait

de nous. Si nous n'avons pas su en profiter, nous en aurons un immense regret.

Après tout, nous sommes chrétiennes. Nous sommes en religion, pour que Dieu et les hommes frappent en quelque sorte sur nous. Rappelez-vous ce qui est dit dans l'hymne de la Dédicace : *Ceux-là seront reçus dans la Jérusalem céleste qui auront accepté les préparations qui se font sur la terre et qui, à force de coups de marteau, auront été brisés, équarris, façonnés, pour être trouvés dignes d'entrer dans la structure de cette sainte cité.*

Saint Jean de la Croix dit que nous sommes en religion plusieurs ensemble, pour que les uns aident les autres à se sanctifier. Ne retournez pas cela sur les autres pour dire : « Mais une telle, se sanctifie-t-elle ?... profite-t-elle de ceci ou de cela... ? » Excepté les supérieures, personne n'a cette inquiétude à avoir. Les supérieures sont obligées de voir si chacune profite des épreuves, des contradictions qu'elle reçoit. Mais chaque religieuse n'a pas autre chose à faire qu'à tenir les yeux fixés sur Jésus-Christ et, pour l'amour de Jésus-Christ, à donner tout ce qui peut lui être demandé.

C'est votre temps qu'on vous demande. Donnez-le du matin jusqu'au soir. C'est une chose qui vous est particulièrement désagréable, donnez-la tout de suite. C'est votre honneur : si on veut garder son honneur en religion, on ne fera jamais grand progrès. L'honneur d'une religieuse, dit sainte Thérèse, c'est de se mettre sous les pieds de tout le monde, de se considérer comme la dernière. Cet honneur-là, on peut le conserver. C'est votre volonté qu'on vous demande ; mais vous n'êtes entrées en religion que pour y renoncer. C'est une chose qui est particulièrement contraire à votre manière de voir, dans un emploi, dans un arrangement, dans les caractères avec lesquels vous avez à vivre. Acceptez-le avec amour. C'est ensuite tout vous-même qu'il faut sanctifier, c'est plus dur à porter. Mais pour vous apprendre à le faire, notre Seigneur a voulu prendre pour lui les douleurs et les angoisses de la tristesse, les hontes et les amertumes dues au péché.

Vous avez des inclinations, l'inclination à parler, à vous faire aimer, à vouloir avoir raison, c'est précisément ce qu'il faut donner. Voilà la générosité. La générosité s'exerce toutes les fois qu'on donne une

chose qui nous est demandée. Nous voyons, dans la vie des saints, que ceux qui étaient dans une position qui leur permettait de faire le bien, ne refusaient jamais l'aumône à un pauvre. Et quelques-uns, ne pouvant plus donner parce qu'ils avaient tout distribué, en avaient de la peine et de l'inquiétude. C'est ce qui a poussé saint Édouard à donner l'anneau précieux qu'il portait au doigt comme signe de sa dignité royale.

Pour nous, nous n'avons pas de biens temporels à donner. Mais nous avons les biens intimes, nous-mêmes, tout ce que nous sommes, tout ce que nous voulons, tout ce dont nous disposons. Nous avons aussi notre corps avec les différentes souffrances que Dieu nous envoie. Un jour c'est une souffrance, un jour c'est une autre. À la fin il nous demandera notre vie : donnons-la joyeusement, c'est ce que Jésus-Christ a donné pour nous.

Si nous prenons toutes choses ainsi, nous arriverons facilement à la patience. Être patient, c'est supporter et c'est souffrir. Jamais on n'a dit d'une personne, entourée de toutes les satisfactions et de tous les plaisirs que donne le monde : « Ah ! quelle patience elle montre ! » On ne dit d'une personne qu'elle est patiente, que lorsqu'elle souffre et qu'elle supporte. Il faut que quelque chose des douleurs de Jésus-Christ vienne à nous, pour que nous puissions devenir patientes. Si la patience est *la conduite parfaite*¹⁴⁷, il faut nous y exercer tous les jours de notre vie, et nous n'en trouverons la force et le modèle qu'en Jésus-Christ crucifié.

Quelle patience est celle de notre Seigneur ! Voyez-le, patient, au milieu des souffrances du chemin de la croix. Il va à la mort à travers toutes les injures d'une populace furieuse. Il rencontre sa Mère, dont la douleur augmente la sienne. Il tombe sous le poids de la croix et laisse, dans la pierre, moins dure que le cœur des hommes, l'empreinte de son corps sacré. Eh bien, mes sœurs, toutes les fois qu'il y a quelque chose à donner, à souffrir, à supporter, il faut étudier ce divin modèle.

Tous les saints s'accordent à dire que savoir supporter, savoir mourir à soi-même, savoir s'anéantir, savoir être compté pour rien, c'est la science suprême, la science du Crucifix. C'est celle-là qu'il faut

147. Cf. Jc 1, 4.

apprendre, mes sœurs. Pour vous encourager, je vous dirai qu'une âme généreuse devient toujours patiente. En effet, une âme ardente qui veut se donner fait beaucoup d'efforts. Il peut y avoir des soubresauts, des premiers mouvements, mais comme elle domine ces premiers mouvements et donne du fond du cœur ce qui lui est demandé, elle arrive à la fin à donner à Dieu sa santé, sa vie, ses souffrances, ses ennuis, sa mort.

Nous mourons tous les jours et, comme le dit saint Grégoire : *Le Seigneur vient, quand le jour de notre jugement approche. Il frappe, lorsqu'il nous avertit par les souffrances de la maladie que notre mort approche*¹⁴⁸. Y a-t-il beaucoup d'âmes qui voient cela avec plaisir et qui, à mesure que Jésus-Christ frappe et fait tomber quelque chose de ce corps, qui est l'obstacle entre lui et nous, chantent l'*alleluia*, l'*hosanna*, n'ont sur les lèvres que des paroles de reconnaissance et d'amour ?

J'ai vu cela auprès du lit de mort de quelques-unes de nos sœurs. C'est un des effets de la méditation de la Passion de notre Seigneur. C'est en méditant ainsi toutes les circonstances si douloureuses de la Passion, qu'une religieuse, morte en odeur de sainteté, avait appris à se donner avec patience et douceur : « Je n'y vois plus, disait-elle, mais je suis contente, je donne mes yeux à Dieu. Je ne peux plus bouger, je suis réduite à l'impuissance d'un enfant qui vient de naître, je donne de bon cœur cette impuissance à Dieu. » C'est ainsi que nous devons être, quand nous nous sentirons plus faibles, plus éteintes, plus impuissantes. Pour y arriver, il faut souvent nous remettre devant les yeux la patience de Jésus-Christ au milieu des souffrances.

Prenez sa patience, quand il reçoit les injures et les soufflets, quand il est conduit de Pilate chez Hérode et traité comme un fou, quand il est présenté à ce peuple cruel qui lui préfère Barabbas, quand il est conduit au Calvaire au milieu de toutes les ignominies. Voyez encore sa patience dans les horribles douleurs de la crucifixion. Qu'y a-t-il de semblable à ces clous qui s'enfoncent dans ses mains et dans ses pieds, à cette sanglante et cruelle immobilité dans laquelle il devra rendre le dernier soupir, délaissé de son Père et insulté par les hommes ?

148. *Homélie 13*, sur l'évangile de saint Luc, chapitre 12. Office d'un confesseur non pontife, 3^e nocturne.

Dans les temps de foi, dans les pays de foi, il n'était pas rare de voir même de simples chrétiens trouver, dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, la force de supporter de très grandes souffrances.

Je me rappelle avoir vu en Lorraine de pauvres gens affligés de plaies, de maladies, au milieu d'une grande misère, répondre simplement, quand on les plaignait : « Mais notre Seigneur a bien plus souffert. » Voilà quelle devrait être notre réponse, toutes les fois qu'il y a en nous quelque petite peine, quelque petit ennui, quelque petite répugnance à vaincre : « Notre Seigneur a bien plus souffert. » Si la souffrance devient plus grande, il faut encore se consoler, en pensant au fiel et au vinaigre dont notre Seigneur a été abreuvé sur la croix. Si peu que nous soyons soignées, le lit dans lequel nous souffrons n'est pas une croix bien dure. J'ai vu quelques-unes de nos sœurs mourantes se dire cela.

Sœur Françoise-Élisabeth, réduite par l'excès de la douleur à ne pouvoir plus faire un mouvement, me disait : « Cela me rappelle ce que j'ai toujours considéré comme le plus douloureux dans le Crucifix, l'immobilité de la croix. » Quand la douleur arrive à ce degré on peut gémir on peut dire : « Je souffre bien, mais je l'accepte de la main de Dieu. » Croyez, mes sœurs, que, pour arriver à avoir cette patience dans les derniers moments, il faut s'exercer à la patience dans les mille petites contrariétés de la vie.

On raconte dans la vie de saint Vincent de Paul qu'étant dérangé six fois de suite pour une chose inutile, il répondit aussi doucement à la sixième fois qu'à la première. Ceci en effet n'est pas d'une petite vertu, et vous qui vous occupez des enfants, vous rencontrez bien des occasions de cette espèce. Les contradictions que vous rencontrez dans votre service auprès des enfants sont de deux espèces : ou bien les enfants vous résistent, refusent de vous obéir, ou bien le jugement que vous portez sur elles n'est pas celui des autres, et vos idées de ménagement, de sévérité pour tels ou tels caractères, sont absolument opposées à celles de vos sœurs. C'est là où la patience doit toujours prendre le dessus.

Rappelez-vous qu'il y a plus de bien pour l'ensemble des enfants, là où il n'y a pas le moindre désaccord. Il n'est pas nécessaire que toutes choses soient parfaitement arrangées et conduites, mais il est très nécessaire qu'aux yeux des enfants les maîtresses n'aient entre elles que

des rapports d'union, de charité parfaite. Tout cela suppose la patience, la générosité pour se donner, pour sacrifier sa manière de voir, pour se montrer toujours douce et égale.

Que de fois, j'ai entendu dire : « Je ne peux pas supporter cela ». Mais c'est précisément *cela* qu'il faut donner à Dieu, il vous demande ce grain de sable contre lequel vous vous heurtez. J'ai connu des personnes pour lesquelles le bruit d'un piano était ce grain de sable ; mais il y en a bien d'autres. Comme je ne veux pas entrer dans le détail, chacune de vous rentrera au-dedans d'elle-même pour chercher ce qu'elle doit accepter, ce qu'elle doit donner, ce en quoi elle doit être patiente pour suivre notre Seigneur Jésus-Christ. Apprenez à répondre comme les pauvres gens de la Lorraine : « Notre Seigneur a bien plus souffert ; ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce que Jésus-Christ a souffert. » C'est ainsi qu'ils sanctifiaient, par la patience, les douleurs qui devaient les conduire au ciel.



8 avril 1881¹⁴⁹

SEPT PAROLES DE JÉSUS SUR LA CROIX

Mes chères filles,

Il n'est pas possible de se mettre au pied de la Croix de notre Seigneur, sans se laisser pénétrer des dernières paroles qu'il a prononcées. Ces paroles, vous les avez méditées bien des fois. On vous les a expliquées à peu près tous les ans le vendredi saint. Cependant, il me semble que nous avons à les envisager ensemble, à un point de vue qui nous touche plus particulièrement, comme religieuses.

Quand on est auprès d'un lit d'agonie, quand on fait cette dernière veille auprès des personnes qui nous sont chères, comme on conserve dans son cœur les dernières paroles prononcées ! Si elles portent un caractère de vertu, de bien, de sainteté, comme elles pénètrent l'âme et lui font une impression profonde ! Combien plus, quand ce sont les paroles mêmes de notre Seigneur !

Je vous prie de remarquer que ce que les trois premières disent surtout, c'est l'infinie bonté de notre Seigneur. Le voilà entouré d'outrages, au milieu des souffrances les plus horribles. Il est cloué sur la croix, il va mourir dans l'agonie la plus cruelle, et il est tout occupé des autres, il ne dit que des paroles d'excuse et de consolation. La première de toutes est celle-ci : *Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*¹⁵⁰.

149. Fête de la Compassion.

150. Lc 23, 34.

Notre Seigneur nous avait déjà enseigné à dire dans le Pater : *Pardonne-nous offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*¹⁵¹. Il semble que ce soit là une vertu élémentaire, puisque tout chrétien est obligé de la pratiquer. Eh bien, ce n'est pas une vertu qu'on trouve pleine, entière, complète dans toutes les âmes religieuses. On trouve quelquefois une trace, un souvenir de ce qui a blessé, de ce qui a été pénible. C'est ce que notre Seigneur veut détruire en vous, quand il dit : *Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*. Il disait cela de ses ennemis les plus cruels, de pécheurs endurcis et qui ne se convertiraient pas. Cette parole s'appliquait à Pilate, à Judas qui peut-être n'avait pas encore terminé sa triste vie, à Hérode, à ceux qui sont évidemment morts dans l'impénitence finale, comme elle s'appliquait à ceux qui étaient au pied de la croix et se sont convertis. *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*.

Je désire que, par cette parole, vous appreniez à entrer dans l'intérieur du cœur de notre Seigneur. Il n'est qu'amour, miséricorde, et, vis-à-vis de toutes les injures, de tout le mal qu'on lui fait, ne répond que par des désirs de salut.

Je sais bien que pendant la vie de l'homme, notre Seigneur impose silence à la justice divine pour ne laisser parler que la miséricorde. Après, si l'homme s'endurcit, son malheur est éternel. Notre Seigneur ne demande pas autre chose de vous, mes sœurs. Il demande que pendant votre vie, votre cœur soit rempli de cette parole : *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*. Que cette parole soit sur vos lèvres vis-à-vis des choses même les plus dures. Elles peuvent vous arriver, comme elles sont arrivées à d'autres. Les martyrs étaient dans ce sentiment : ils priaient pour leurs persécuteurs et obtenaient la conversion de leurs bourreaux. Nous le voyons pour les quarante martyrs de Sébaste : un de leurs gardiens se convertit et se joint à eux pour recevoir la couronne du martyr, parce qu'ils avaient prié pour lui.

La deuxième parole est pour le larron. Notre Seigneur donne là, pour tous les pécheurs pénitents, une consolation suprême.

151. Mt 6, 12.

Tout pécheur pénitent qui souffre avec Jésus-Christ, qui unit ses souffrances à celles de Jésus-Christ, – car il faut souffrir pour réparer et être pardonné – entend cette parole : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis*¹⁵². C'est celle qu'il adresse à ce grand pécheur qui a recours à lui.

Y a-t-il un moment dans votre vie, un moment de trouble, d'angoisse, de peine, d'émotion où vous vous croyez permis de ne vous occuper que de vous-même et de dire : « Je souffre tant... je suis si malheureuse... ! » Regardez toujours ce qu'est notre Seigneur en Croix. Il n'est pas occupé de lui dans ce moment suprême, il est occupé d'abord de ses bourreaux, puis du pécheur pénitent. Tout de suite après, il s'est occupé de chacune de nous, de vous, de moi, en s'occupant de la très Sainte Vierge. *Femme*, lui dit-il, *voici ton fils*¹⁵³ ; puis, s'adressant à vous, à chacune de vous : *Fille, voici ta mère*.

À ce moment-là, il nous a donné ce qu'il avait de plus précieux, ce qui, en quelque état que nous soyons, doit assurer notre salut. Il nous a donné une mère dans la très Sainte Vierge. Elle, qui avait un si grand sacrifice à faire, nous a acceptés. Notre Seigneur savait bien qu'il donnait à la Sainte Vierge des fils indignes d'elle. *En effet*, dit saint Bernard, *quel changement ! Le serviteur à la place du maître, le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu, la créature à la place de Jésus*¹⁵⁴ – et non seulement une créature comme saint Jean, mais une créature comme vous.

Considérez-vous vis-à-vis de la très Sainte Vierge et dites-lui : « Notre Seigneur vous a donnée à moi pour mère, il m'a donnée à vous pour être votre enfant. Quelle fille lâche, dissipée, légère, portant en elle les inclinations du péché originel et de tous les péchés capitaux ! Mais je suis votre fille, et, comme mère, vous voulez toujours avoir soin de mon âme. Jusqu'au dernier soupir vous serez ma mère, je pourrai toujours compter sur vous et recourir à vous. »

Saint Alphonse de Liguori n'hésite pas à dire que la fréquence du péché, l'abomination du péché, la misère de l'enfant n'éloignent jamais

152. Lc 23, 43.

153. Jn 19, 26.

154. *Sermon sur les 12 étoiles*, 2^e nocturne de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs.

la mère. Par conséquent, en quelque état que nous soyons, en quelque état que nous tombions, nous avons toujours la ressource de recourir à Marie, parce que son rôle est un rôle de miséricorde.

Elle offre Jésus-Christ, elle l'offre pour nous. Elle devient notre mère. En quelque moment de notre vie que nous ayons besoin d'elle, nous trouverons toujours en elle un secours et un soutien. Si les grands pécheurs, au milieu du naufrage de tout le reste, conservaient cette confiance en Marie, ils seraient sauvés, parce que la Sainte Vierge leur obtiendrait les grâces nécessaires pour leur salut.

Comprenez, mes sœurs, au milieu de quelles souffrances ces trois grandes paroles de bonté, de miséricorde et d'amour de notre Seigneur, ont été prononcées. Quand, dans les souffrances de l'âme et du corps, une personne ne pense qu'aux autres, on s'en étonne et on l'admire, comme on le faisait dans ces derniers temps pour notre pauvre petite sœur Marie-Clémentine. C'est rare, c'est une grande vertu. C'est l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ qui faisait ainsi sur la croix.

Les autres paroles de notre Seigneur s'adressent toutes à Dieu. Notre Seigneur avait parlé aux hommes dans la miséricorde et la bonté. Puis se retournant vers son Père, il lui dit : *J'ai soif!*¹⁵⁵ Cette parole est la plus mystérieuse de toutes. Sans doute, notre Seigneur avait extrêmement soif, et la dernière dérision de ses ennemis fut de lui offrir le fiel et le vinaigre, mais aussi il avait soif des âmes et il disait à Dieu : « Accordez-moi des âmes ; je vous donne pour elles mon sang et mes douleurs. » C'est dans ce sens-là qu'il dit cette parole : *Sitio*, qui a été l'objet de la méditation de tant d'âmes.

Puis il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*¹⁵⁶ Cette parole nous fait pénétrer dans l'intérieur des douleurs de notre Seigneur. À ce moment-là ce n'étaient pas seulement les douleurs de l'agonie, mais les douleurs de l'âme que Jésus acceptait et exprimait ainsi. Il était là couvert de nos péchés, frappé par Dieu ; il était là comme un lépreux, devenu un objet d'abomination, lui qui était le Fils bien-aimé du Père et l'objet de toutes les complaisances divines. Son âme passait par des angoisses que des âmes saintes ont partagées,

155. *Sitio*. Jn 19, 28.

156. Mt 27, 46.

quoique de loin. Cette parole, échangée entre Jésus-Christ et Dieu, nous fait voir de quel prix il a payé nos âmes.

Puis il dit : *Tout est consommé*¹⁵⁷. J'ai payé pour les âmes, j'ai fait tout ce que vous demandiez, j'ai accompli tout ce que vous aviez fixé pour moi. *Tout est consommé.*

Enfin sa dernière parole fut celle-ci : *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit*¹⁵⁸. Vous répétez tous les jours cette parole à l'office de Complies. L'Église l'a adoptée pour la prière du soir, et nous devons en tirer cette conséquence que, tous les soirs, il faut être en état de remettre son âme entre les mains de Dieu. De quoi se compose notre vie ? Elle se compose de journées, mes sœurs. Une sera la dernière, et personne ne sait laquelle. Que chaque jour donc soit réglé avec Dieu, de manière que le soir nous puissions remettre notre âme entre ses mains dans une paix complète ! Il y a des fautes dans la journée, c'est pourquoi on fait l'examen de conscience et l'acte de contrition. Tous les soirs, il faut remettre son âme entre les mains de Dieu, comme si on ne devait plus se réveiller, s'unissant à notre Seigneur disant sa dernière parole : *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit !*

Comme notre vie devrait être pure, fervente, pour s'unir aux dispositions de notre Seigneur disant : *Je remets mon âme entre tes mains !* Comme tout, dans notre journée, doit être tourné vers cette pensée que le soir nous aurons à remettre notre âme entre les mains de Dieu. Si nous sommes coupables, avec une vraie contrition de nos fautes ; si nous avons pu faire la volonté de Dieu, avec la consolante pensée que nous lui avons été agréables. Toujours nous nous remettons entre ses mains, pleines de confiance en sa miséricorde. Nous prenons chaque jour comme le dernier, tout en étant prêtes à recommencer le lendemain, n'étant assurées que du jour qui commence et qui, finissant, pourrait ne pas recommencer.

Chacune de ces paroles de notre Seigneur a été gravée dans le cœur de la très Sainte Vierge. Elle se tenait debout au pied de la croix. On représente quelquefois Marie, le cœur percé de sept glaives, et on peut dire que ces sept paroles ont été autant de glaives d'amour.

157. *Consummatum est.* Jn 19, 30.

158. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Lc 23, 46.

Certainement elle connaissait Jésus-Christ mieux que nous ne le connaissons. Cependant, ces dernières paroles si pleines de miséricorde, de pardon, d'indulgence envers le pécheur, si pleines de la bonté de Dieu, ont comme percé le cœur de la très Sainte Vierge d'amour et de compassion.

Quelle douleur pour elle, quand elle entendit cette parole : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!* La Sainte Vierge acceptait son sacrifice et, au pied de la croix elle faisait l'office du prêtre immolant la victime. Comme elle a dû souffrir en entendant cette parole ! Elle aurait pu espérer qu'au moins Dieu soutenait son Fils si saint et si parfait, brisé dans son corps par les hommes, et elle voyait que son âme n'était pas moins brisée. Quelle douleur encore quand elle entendit cette dernière parole : *En tes mains, je remets mon esprit!* Quand elle comprit que tout était fini et qu'il quittait ce monde !

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la Compassion de la très Sainte Vierge. Mettez-vous beaucoup au pied de la croix avec elle, regardez Jésus avec elle et comme elle. Regardez cette terrible couronne d'épines, ces pieds et ces mains percés, ce corps tout meurtri de douleurs, attaché à la croix, cette agonie cruelle. Cherchez à comprendre tout ce que le cœur de Marie ressentait de tendresse, d'amour, de compassion, à chaque parole qui sortait des lèvres de Jésus-Christ, et enfin à cette dernière qui marque la consommation du sacrifice.

Il faut chercher là ce qui est l'âme de la vie religieuse : l'amour de Jésus et de Marie, mais un amour généreux qui entre dans toutes leurs dispositions. Si, après avoir longtemps médité cela, vous gardez quelque ressentiment, si vous n'êtes pas disposées à vous donner vous-mêmes, si vous n'êtes pas disposées à chercher à vous occuper des autres plus que de vous-mêmes, si vous n'êtes pas disposées à garder votre âme assez pure pour pouvoir la remettre tous les soirs entre les mains de Dieu, ou à laver par les larmes de la contrition ce qui aurait pu la souiller, vous ne serez pas prêtes à porter les fruits que Dieu attend de vous.

De même que nous avons dit qu'on peut toujours recourir à la très Sainte Vierge, en quelque état que l'on soit, de même on peut lui

demander toutes ces choses. Elle peut vous les obtenir et elle veut vous les obtenir. Vous êtes ses filles, elle veut vous élever, elle veut que vous ayez sur toutes choses des sentiments qui répondent à ceux de son cœur immaculé, de son âme très pure, très sainte et très unie à notre Seigneur.



22 avril 1881

LES VERTUS QUI SONT LE PRINCIPE DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

Mes chères filles,

Nous sommes maintenant dans le temps de Pâques et de la Résurrection. Après avoir longtemps médité les souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ, qui doivent être la méditation habituelle de l'âme chrétienne et religieuse, il est bon de s'élever dans la joie de Pâques, par la pensée de la Résurrection, de celle de notre Seigneur d'abord, de la nôtre ensuite.

La Résurrection de notre Seigneur, et la nôtre par suite, est le grand mystère de la foi. Comprendre est impossible ; il faut donc croire que cette chair corruptible, qui est mangée par les vers et s'en va en poussière dans le tombeau, que cette chair ressuscitera glorifiée, et dire, avec cet hérétique converti par saint Grégoire, qui s'écriait au moment de mourir, en tenant la peau de sa main : « Je sais que je ressusciterai dans cette chair, je sais que je verrai mon Dieu, que je verrai la chair si belle, si pure, si éclatante de celui qui m'a racheté dans cette même chair, qu'il me rendra par sa toute-puissance. »

C'est un acte de foi. Dans le Rosaire, quand on arrive au mystère de la Résurrection, la grâce que nous demandons, c'est la foi. Saint Paul disait : *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine*¹⁵⁹. C'est là-dessus que nous nous appuyons, c'est là ce que nous croyons. Je pourrais insister davantage sur cette foi, cependant je suis portée à

159. 1 Co 15, 14.

vous parler des vertus qui semblent être le principe de cette résurrection.

Je ne parle pas des vertus de l'âme, mais de quelques vertus qui semblent appartenir plus particulièrement à la chair. Comme elles ont éclaté en notre Seigneur, il est bon d'y arrêter quelque temps ses regards. Chacune de vous a nommé d'abord la pureté. Il est bon d'adorer quelquefois cette pureté infinie de notre Seigneur Jésus-Christ, qui brillait dans son corps et dans tous ses actes. Je joins tout de suite la modestie à la pureté, parce que saint Augustin nous dit : *Ne dites pas que votre intention est pure, si votre extérieur n'est pas modeste.*

Représentez-vous donc l'extérieur de notre Seigneur : cette adorable modestie dans cette adorable bonté, cette pureté resplendissante qui sortait de lui, qui était sa beauté, sa grâce, son charme tout ensemble, et qui attirait les âmes. Puis retournez sur vous-mêmes et dites-vous : « Cette chair que je porte doit ressusciter, ce corps doit ressusciter. Il faut donc le revêtir de cet éclat incomparable de pureté qui paraît dans la modestie, dans la paix, dans la douceur, dans l'ordre parfait établi dans l'homme. »

Ce qui est contraire à la pureté du corps, c'est toute espèce de péchés, même les plus légers péchés véniels. Il y en a qui ne se nomment pas dans l'assemblée des saints, et dont l'horreur, la séparation, l'éloignement le plus complet par la pensée même est le meilleur préservatif. Mais il y en a deux qui peuvent être nommés dans l'assemblée des saints : la gourmandise et la paresse. Ce sont deux péchés de la chair, et j'estime très difficile de ne pas y tomber un peu.

Puisque les Trappistes, qui ont une nourriture si grossière où il n'y a rien pour flatter le goût, s'accusent souvent de gourmandise, nous pouvons bien, nous autres, regarder si nous ne faisons pas des actes de gourmandise. Il est très difficile d'y échapper. On a du plaisir ou de la répugnance à ce que l'on prend, et ce sentiment est quelquefois très fort. Eh bien, aller contre cette répugnance, se laisser conduire par la raison, prendre ce qu'il faut pour soutenir ses forces, résister à un certain plaisir, c'est un acte de vertu continuel, et un des actes par lesquels on tient son corps et sa chair extrêmement purs aux yeux de Dieu. Les anciens Pères du désert disaient que ceux qui ne savent pas

se vaincre en ce point ne sont pas forts vis-à-vis du démon, dans les péchés qu'on ne peut pas nommer. Saint Philippe de Néri, qui était moins sévère, dit que celui qui ne peut pas mortifier sa bouche ne fera rien dans la vie spirituelle.

Prenons maintenant la paresse. C'est encore un envahissement auquel il est difficile de résister. Qui n'est pas paresseux par un côté ou par un autre ? On fait plus volontiers ce qui plaît que ce qui ne plaît pas. On a trois lettres à écrire, on commence par celle qui donne le moins de peine. La paresse se glisse de bien des façons. Elle se glisse dans le travail que l'on fait négligemment. Elle se glisse dans l'emploi du temps dont on n'est pas avare. On est paresseux dans son lever, paresseux dans son coucher. Enfin, mieux que moi vous pouvez faire cet examen.

Il y a aussi un certain orgueil du corps. Même dans les états les plus saints – dans une mesure très restreinte assurément – on trouve des personnes qui attachent un certain prix aux avantages extérieurs qu'elles peuvent avoir. On éprouve de la satisfaction à être agréable aux yeux. On prend encore un certain plaisir (qui est contraire à la parfaite pureté du corps et de l'âme) à être aimée des sœurs ou des enfants, à être l'objet d'une certaine préférence, d'un attrait naturel et humain qui s'adresse, non pas au dévouement qu'on porte aux âmes, ni à la piété dont on donne l'exemple, mais à l'extérieur ou à certaines qualités amusantes ou aimables. C'est mesquin¹⁶⁰, mes sœurs, et il y a dans cet orgueil de la chair quelque chose qui ne répond pas à la pureté admirable dont Jésus-Christ et la Sainte Vierge se sont revêtus, et dont ils ont appris aux saints à se revêtir à leur exemple.

En méditant la Résurrection de notre Seigneur, nous le voyons maintenant avec toutes les qualités des corps glorieux. Il en voile l'éclat, parce que les yeux humains ne pourraient pas le supporter. Déjà son corps est glorieux, il est dans tout l'éclat de la pureté et de la séparation des créatures. Ce mot-là dit beaucoup : remarquez que, pendant les quarante jours qui ont suivi la Résurrection, notre Seigneur a très peu communiqué avec les créatures. Il a vécu séparé. Il venait, puis il se retirait. Il venait toujours dans un but de foi et de

160. « Inférieur » : mot employé par mère Marie Eugénie.

miséricorde. Il venait pour faire des évêques et des prêtres, pour instituer les sacrements, pour constituer son Église.

Il n'était pas encore dans le ciel, mais il se retirait dans la prière, dans sa gloire, dans sa pureté sainte, dans cet état qui ne correspond pas à la vie des pécheurs d'ici-bas, mais qui correspond beaucoup à la vie religieuse, comme le dit Bourdaloue. La religieuse apparaît aux hommes. Elle a des rapports plus ou moins fréquents avec les hommes. Mais toutes les fois qu'elle en a, elle doit leur apporter quelque chose de Dieu et se retirer ensuite dans cet état de séparation des créatures qui est son état propre.

Méditez tout ceci et demandez à notre Seigneur que la pureté de votre âme fasse la pureté de votre corps. Que ce corps, qui est votre compagnon et votre serviteur ici-bas, qui doit, dans l'éternité, prendre part à la joie de l'âme et l'augmenter, qui doit briller un jour de tout l'éclat qui convient à une vierge, à une épouse de Jésus-Christ, à une reine – car ce sont des reines que les épouses de Jésus-Christ – que ce corps, dis-je, soit gardé dans la paix, dans la modestie et dans la pénitence en union avec notre Seigneur.

En effet tout ce que je vous ai dit est impossible sans l'esprit de pénitence, sans cet esprit qui domine les inclinations naturelles de la chair et qui les combat. Toutes les fois que les inclinations de la chair se font sentir, il faut que la pénitence vienne séparer de cette inclination et fasse expier les faiblesses qu'on a pu avoir dans le passé.

Mais en cela ne vous trompez pas. En vain vous seriez pénitentes, en ce sens que vous seriez brisées de coups de discipline, que vous seriez exténuées par la faim, si vous désiriez plaire aux hommes, si vous vous cherchiez vous-mêmes, si, ayant la pénitence corporelle, vous n'aviez pas les autres vertus que j'ai dites tout à l'heure, si vous n'aviez pas cette pureté sainte qui vous rendra agréables à Dieu. Il faut donc que la pénitence soit la servante des autres vertus, mais qu'elle soit là pour donner à l'âme la force de s'élever jusqu'à Jésus-Christ ressuscité.



6 mai 1881

LE CARACTÈRE D'AGNEAU
QUE JÉSUS-CHRIST NOUS PRÉSENTE DANS TOUS LES ÉTATS DE SA VIE
ET QU'IL CONSERVE ENCORE AU CIEL

Mes chères filles,

Je voulais la dernière fois vous parler de l'Agneau pascal. J'en ai été empêchée et je viens aujourd'hui vous demander d'élever vos pensées et vos regards vers ce divin Agneau. C'est sous cette forme que l'Église nous présente notre Seigneur d'une manière toute particulière pendant le temps de Pâques. Elle nous montre l'Agneau pascal immolé, ressuscité, glorieux dominateur de la terre. Voyons-le donc dans le ciel, sur l'autel, et, s'il se peut, dans nos cœurs.

Et d'abord dans le ciel. Il est un livre de la sainte Écriture qui semble consacré plus que tous les autres à décrire ce qui se passe dans le ciel, c'est l'Apocalypse. Vous savez comme il est souvent question de l'Agneau adoré de tous, devant lequel se prosternent les vieillards, devant lequel toute la cour céleste dépose ses couronnes¹⁶¹. Vous savez aussi qu'à un moment donné, le Prophète vit un livre scellé de sept sceaux, que personne ne pouvait ouvrir. Il y avait une grande tristesse dans le ciel, parce que ce livre contenait les destinées du monde. Tout d'un coup l'Agneau vainqueur apparut. Il ouvrit le livre, parce que c'est à lui qu'a été donnée la puissance de rompre les sceaux et d'ouvrir les portes du ciel¹⁶².

Notre Seigneur a porté au ciel le caractère de sa douceur et de son immolation : il y est Agneau, et ce caractère est un caractère si fondamental en notre Seigneur Jésus-Christ qu'il est appelé l'Agneau

161. Ap 4, 10.

162. Ap 5, 5 et 9.

immolé avant tous les temps¹⁶³. Il a été immolé au milieu des temps, c'est vrai. Mais la vertu de cette immolation est rétroactive : depuis la chute, aucun homme n'est sauvé que par la foi au Rédempteur promis. Toute grâce est un effet, une application anticipée du futur sacrifice de la croix, une goutte du précieux sang : le sang de l'Agneau était réellement appliqué avant qu'il ne fût effectivement répandu.

Dans sa prescience divine, notre Seigneur Jésus-Christ s'est présenté comme devant réparer le péché par son humilité, sa douceur, sa soumission, par ce caractère d'Agneau qu'il lui a plu d'imprimer à sa sainte humanité. De sorte que, quand la seconde personne de la sainte Trinité est venue sur la terre, elle a pu dire avec vérité : *Voici je viens pour faire ta volonté*¹⁶⁴ et pour remplacer ces sacrifices de boucs et de taureaux qui ne suffisent pas à ta gloire.

La mère de l'Agneau avait dit déjà : *Je suis la servante du Seigneur*¹⁶⁵ ; déjà elle avait ce divin caractère d'innocence, de pureté, de simplicité, de docilité, d'obéissance parfaite, de soumission à tous les desseins de Dieu. Elle était humble, petite, prête à tout ce que Dieu voulait, comme le petit agneau que l'on prend dans le troupeau, qui se laisse conduire où l'on veut et qui n'a que des procédés pleins de douceur à l'égard même de ceux qui l'immolent.

Ce caractère d'Agneau est le fondement de tous les états de notre Seigneur. Il le conserve dans sa vie publique, dans sa Passion, dans sa vie glorieuse et ressuscitée. Il veut de même le trouver en nous dans tous les âges et dans tous les états. Vieillir sans conserver l'obéissance simple, douce et soumise de l'agneau, ce serait reculer au lieu d'avancer. En emportant dans le ciel ce caractère d'Agneau, notre Seigneur se propose à notre adoration dans sa douceur, dans sa simplicité, dans son sacrifice toujours basé sur l'esprit de sa sainte enfance. C'est là ce qu'il veut nous donner.

L'adorer dans le ciel, savoir que nous avons choisi pour époux celui qui, comme Agneau, trône au plus haut des cieux, c'est une grande consolation, une grande joie. Cette pensée porte à élever souvent les yeux vers le ciel. Les saints le faisaient beaucoup. Sainte Gertrude dans

163. Ap 13, 8 (Vulg.).

164. Ps 39, 8 et He 10, 7.

165. Lc 1, 38.

ses *Exercices* parle sans cesse de celui qui est grand, magnifique, triomphant dans le ciel. Le jour qui doit la réunir à son Époux ne s'est pas encore levé, elle désire ce jour. On voit que son cœur va toujours vers Jésus triomphant, glorieux, que l'on ne possède ici-bas que par le sacrifice.

Mais je veux passer à ce que notre Seigneur est sur l'autel. C'est la même victime, c'est le même caractère d'Agneau, se donnant à tous comme nourriture par la sainte Eucharistie. La sainte Eucharistie est si douce à tous ceux qui l'approchent ! Il peut se faire quelquefois qu'un prêtre indigne prononce les paroles de la consécration. Malgré cela, Jésus-Christ obéit, se laisse prendre, se laisse porter, se laisse donner, parce qu'il est Agneau sur l'autel, comme il l'est dans le ciel.

Parmi les paroles que l'on rapporte des apôtres, celles de saint André avant son martyre sont remarquables. Comme le proconsul lui demandait pourquoi il refusait d'immoler aux dieux, il répondit que, tous les jours, il immolait au Dieu véritable un Agneau sans tache et sans souillure, qu'il distribuait sa chair au peuple et, qu'après avoir été immolé et distribué au peuple, cet Agneau était plein de vie, intact, rayonnant, toujours sans tache, immaculé¹⁶⁶. Cette histoire, qui parut inconvenante au juge païen, est celle de notre sacrifice.

Toute l'Église d'Achaïe a conservé le souvenir de ce discours magnifique dans lequel le saint apôtre, sans révéler aux profanes le mystère divin, disait à toute âme chrétienne ce qu'était cet Agneau pur et sans tache, persévérant dans son intégrité et dans sa plénitude, lors même qu'il avait été immolé et que sa chair avait été distribuée au peuple. C'est un des plus anciens témoignages en faveur du mystère de l'Eucharistie.

En adorant notre Seigneur sur l'autel, il faut lui demander, dans ce temps-ci surtout, une participation particulière de cet esprit d'Agneau. C'est le même sacrifice que celui de la croix, seulement Jésus-Christ y est impassible. Il est là immolé, donné à tous, mais il ne souffre plus. Nous ne pouvons pas en dire autant. Le sacrifice, par lequel nous avons à participer à celui de notre Seigneur, se fait encore dans une chair mortelle, sensible à la douleur ; il doit se faire avec souffrance.

166. « Sans macule » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

Seulement, dans toutes les souffrances qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, il faut, pour que nous lui soyons agréables, être prêts au sacrifice, nous livrer, nous laisser faire.

En ce moment, l'une d'entre nous semble être bien près du dernier sacrifice¹⁶⁷. Elle souffre beaucoup, et elle est douce et abandonnée dans la souffrance. Je ne crois pas qu'elle se rende compte de l'imminence du danger ; mais elle se rend compte de la volonté de Dieu, elle l'accepte, elle l'embrasse et elle passe, à travers la souffrance, avec douceur, avec humilité, sans se plaindre, sans rien demander, sans rien réclamer. C'est ce que nous devons nous efforcer d'imiter.

Hier, nous récitons à l'Office un répons que l'Église applique aux apôtres pendant le temps pascal : *Voici les petits agneaux nouveaux qui nous ont annoncé l'Alléluia. Ils sortent des fontaines, beaux, purifiés, dans l'éclat de la lumière, revêtus en présence de l'Agneau de vêtements blancs et éclatants, et ils tiennent des palmes dans leurs mains*¹⁶⁸. Vous le voyez, c'est toujours la victoire avec la douceur, le règne avec le sacrifice, l'humilité avec la plénitude de la lumière et de la pureté.

Voilà ce que Jésus veut de nous. Nous aussi, nous sommes les petits agneaux nouveaux, purifiés par le saint baptême, et nous devons marcher dans la pureté, à la suite de l'Agneau, portant des palmes dans nos mains. Rappelons-nous que, si les apôtres ont été envoyés comme des agneaux au milieu des loups, ils ont formé, dans tous ceux qui ont reconnu leur mission, ce caractère de l'agneau qui ne réclame pas, se laisse faire, se laisse conduire. Saint François de Sales insiste beaucoup sur ce caractère, en parlant de la très Sainte Vierge. Il demande que l'âme religieuse soit comme une boule de cire entre les mains de ceux qui ont à la former.

Demandons à notre Seigneur, qui descend si souvent en nous par la communion, de nous faire entrer dans cette petitesse, dans cette simplicité, dans cette douceur que l'Église attribue à ceux qui sortent de la fontaine du baptême, et qui doit se renouveler en nous par la vertu du sang de l'Agneau, répandu dans nos cœurs avec tant de générosité.

167. Sœur Marie-Anselme.

168. Répons 6, 2^e nocturne.

En vous disant ces choses, je désire d'un côté exciter votre joie et votre dévotion, par la pensée qu'un jour nous verrons de si belles choses, qu'un jour nous adorerons celui qui triomphe dans le ciel, en montrant ses plaies éclatantes par lesquelles nous sommes sauvées.

Je désire ensuite exciter votre dévotion envers la sainte Eucharistie et ajouter, à toutes les vues que vous pouvez avoir, la vue de cet état d'Agneau immolé que notre Seigneur a conservé, la vue de cette obéissance parfaite avec laquelle il se laisse faire, la vue de cette bonté sans pareille avec laquelle il se donne à vous, à moi, à tous, aux pécheurs mêmes, s'ils viennent et se présentent.

Enfin je désire vous exciter à établir en vous, comme fondement de toutes les vertus, cet esprit de la sainte Enfance, cet esprit de soumission, de simplicité qui fait qu'on se dit, en voyant un petit enfant ou un agneau bien doux et bien gracieux : « Voilà le modèle que Jésus m'a donné, et c'est ce qu'il a voulu établir en moi, en venant à nous comme un agneau. »



20 mai 1881

L'ESPRIT DE PRIÈRE CONSISTE À REGARDER DIEU
ET À PENSER QUE DIEU NOUS REGARDE

Mes chères filles,

Nous avons parlé dernièrement plusieurs fois des mystères et des fêtes de ce temps-ci. Aujourd'hui je désire revenir à ce qui est tout le fond de la vie religieuse, à l'amour de Dieu et du prochain, comme dit saint Augustin : *Avant toutes choses, mes très chères sœurs, que Dieu soit aimé et puis le prochain.* Et au grand moyen de la vie spirituelle, qui est l'esprit de prière et d'oraison.

Voilà les points sur lesquels il faut toujours revenir. Notre état est un état dans lequel nous cherchons à acquérir la perfection de l'amour de Dieu, par le sacrifice complet de nous-mêmes, par la confiance absolue en la bonté divine, par un retour continuels vers Dieu, par l'abandon filial entre ses mains et, en même temps, par la générosité qui est la conséquence de cet abandon.

Je veux vous présenter aujourd'hui ce moyen de la prière sous un aspect extrêmement familier qui peut convenir à tous les états de l'âme. Vous vous rappelez sans doute que, dans une de nos dernières retraites, le Père qui nous la prêchait disait qu'il avait vu un pauvre villageois entrer dans l'église, y rester longtemps et se tenir là sans avoir un livre et sans remuer les lèvres pour prier. Le Père se demandait : « Que fait-il là ? Qu'est-ce qui l'occupe ? » Il voulut satisfaire sa curiosité, en interrogeant le pauvre homme qui lui répondit : « Je l'avise et il m'avise. » Je le regarde et il me regarde. C'est bien simple ; cependant, toute la vie intérieure de l'âme religieuse est

là. Ce que je veux vous recommander aujourd'hui, c'est d'avoir votre regard toujours élevé vers Dieu.

Je le regarde ! C'est vers lui que mon regard est tourné. Quelle que soit mon occupation, quelle que soit l'heure de la journée, mon regard s'élève vers Dieu, vers notre Seigneur Jésus-Christ, vers la très Sainte Vierge. Je le regarde ! C'est à lui que va toujours ma pensée, mon intention. Quand je parle, quand je m'entretiens avec les hommes, quand je m'occupe de mon emploi, mon regard est vers lui. Je le regarde et il me regarde.

Il ne faut pas oublier que ce qui rend ce regard attentif, respectueux comme il doit l'être, c'est qu'en même temps que nous regardons Dieu, Dieu nous regarde. Il nous regarde partout. Notre Seigneur Jésus-Christ ressuscité, triomphant au plus haut des cieux, devenu notre avocat, regarde ce que nous faisons pour lui. Il pénètre jusqu'au plus profond, jusqu'au plus intime de notre âme. Il nous suit à tous les moments de notre vie. Il voit avec quelle pureté, avec quel esprit de sacrifice, avec quelle obéissance, avec quelle pauvreté, avec quel détachement de nous-mêmes nous le servons. Il nous regarde pour être content de nous, et aussi pour nous aider.

Vous comprenez en effet que le regard de Jésus-Christ aide sa créature. Quand saint Étienne était entraîné par les méchants qui voulaient le lapider, *il vit le ciel ouvert et Jésus debout à la droite de son Père*¹⁶⁹ qui le regardait. Jésus était debout, disent les commentateurs, parce qu'il aidait un combattant. Il regardait Étienne, et sa vue lui communiquait la force pour combattre, pour vaincre et pour entrer dans l'éternité, triomphant et debout aussi, comme le premier des martyrs.

Ce regard de Jésus-Christ est notre force, il nous aide à triompher, à nous renoncer, à marcher toujours droit. Je crois vous avoir déjà dit qu'une grande droiture de conduite, d'action, de parole, est un des caractères marqués de l'esprit de l'Assomption. Pour cela, il faut aller droit à Dieu. Il faut être simple, c'est-à-dire *n'avoir point de doublure*, selon l'expression de saint François de Sales, n'avoir qu'une intention toujours dirigée vers Dieu, n'avoir pas deux yeux, un pour le ciel,

169. Ac 7, 54.

l'autre pour la terre ; mais un seul œil, toujours levé vers Dieu, de telle sorte que tout soit fait pour Dieu dans la loyauté de l'esprit et du cœur.

Je me sers là d'un grand mot. Être loyal s'employait autrefois pour signifier la fidélité absolue du sujet envers son souverain. Un homme loyal était toujours prêt à donner son service et sa vie à son bienfaiteur ou à son maître. Il était toujours respectueux, toujours fidèle, toujours sincère. Cette loyauté, nous la devons à Dieu comme à notre Souverain. Nous la lui devons aussi comme étant unies à lui par un lien sacré, nous qui sommes ses épouses. Nous devons le servir toujours dans la loyauté d'un cœur respectueux, fidèle, généreux, dans la loyauté d'un cœur qui n'a pas deux voies sur la terre.

Vous savez quelles sont les malédictions portées dans la sainte Écriture contre ceux qui ont deux voies, l'une pour marcher dans la voie des bons et l'autre pour marcher dans la voie des méchants¹⁷⁰.

Eh bien, nous pourrions toujours rester dans la voie qui mène au ciel si nous sommes fidèles à nous tenir sous ce regard très pur et très aimant de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous regarde aussi pour trouver en nous une consolation. Pourquoi avez-vous quitté vos familles ? Pourquoi êtes-vous ici dans un état particulier ? Pourquoi Dieu a-t-il fait ce renversement de la vie humaine, sinon parce que Jésus-Christ veut avoir des maisons où tout soit pour lui, afin que, dans ce monde méchant, il y ait des lieux où il puisse trouver une consolation ?

C'est là le grand but de votre vocation : Jésus-Christ veut bien que vous le serviez ; mais il veut aussi que vous le consoliez. Si on a dans une maison une servante qui fait son ouvrage, mais qui le fait d'une manière désagréable, on peut dire qu'elle sert, mais on ne peut pas dire qu'elle console. Pour vous, vous devez être une consolation pour notre Seigneur Jésus-Christ, de manière que toutes vos œuvres lui soient agréables, qu'elles soient droites, qu'elles soient saintes, qu'elles soient bonnes.

Notre Seigneur est la bonté même : pourra-t-il prendre plaisir à voir ce que vous faites, si votre cœur n'est pas charitable, si vous y conservez de petites jalousies, de petites colères, des dispositions

170. Cf. Si 3, 28 (Vulg.).

moins bonnes ? Un cœur qui n'est pas dévoué, généreux, charitable, miséricordieux, n'est pas un cœur qui console¹⁷¹ notre Seigneur et où il habite avec plaisir.

Je tire donc de la parole du pauvre villageois ce que je voudrais qui vous occupe non seulement quand vous êtes à la chapelle, mais partout et toujours. Vous savez bien que les murs n'arrêtent pas le regard de notre Seigneur Jésus-Christ. Il s'étend jusqu'ici : à l'heure où je vous parle, il voit ce que fait, ce que pense chacune de ses épouses. Je voudrais donc que, quand vous travaillez, quand vous êtes avec les enfants, en rapport avec les personnes du dehors, la pensée de ce regard subsiste toujours. Vous ne pouvez pas toujours prier effectivement, parler toujours à Dieu, mais qu'est-ce qui vous empêche de le regarder et de penser qu'il vous regarde ?

Dieu est comme un océan sans fond et sans limites dans lequel nous sommes toujours. Il vous est toujours présent, toujours vous êtes en lui, pourquoi donc votre âme ne découvrirait-elle pas toujours et partout, grâce à la foi, la vue et la présence de Dieu ? Soyez fidèles sous ce regard et aussi, mes sœurs, soyez reconnaissantes sous ce regard. On dit quelquefois qu'on se trouve isolée, qu'on ne sent rien ; mais si on a par la foi la certitude que le regard de Dieu nous suit, pourquoi ne remplacerait-on pas par la foi le sentiment et la consolation ?

Dites-vous donc : « Quand je serai malade, quand je serai à l'agonie, quand toutes les créatures disparaîtront, le regard de Dieu ne cessera jamais d'être avec moi. Toujours je le verrai, toujours il me verra avec cet amour fidèle qui m'a d'abord appelée à la vie religieuse et qui veut, par la vie religieuse, me conduire au ciel. »

Dieu est fidèle pour les âmes qu'il a appelées ; il ne les délaisse jamais. Quelquefois même il fait des miracles pour les sanctifier ; mais il faut qu'elles y correspondent. Il faut qu'elles tâchent d'être ce que ce grand Dieu ne dédaigne pas d'être pour elles. Il faut qu'elles lui soient fidèles, puisque c'est lui qui donne tout, qui vient au-devant d'elles et qui veut les conduire, comme par la main, jusqu'à l'éternité bienheureuse.

171. « Qui soit à consolation à » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

27 mai 1881

LA PENSÉE DU CIEL

Mes chères filles,

Au milieu des mystères que nous célébrons, il faut parler du ciel. En avons-nous souvent parlé ensemble, je ne le sais pas. Il faut en parler quelquefois, car ce qui doit occuper la vie religieuse, c'est le désir et la pensée du ciel.

Je m'arrêterai à cette parole de notre Seigneur : *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un*¹⁷². *Je leur ai donné* : il semble que ce soit une chose déjà faite ; et en effet, vous le savez toutes par l'enseignement du catéchisme, la grâce est le commencement de la gloire. La gloire n'est autre chose que la grâce arrivée à la plénitude, à la perfection et révélée dans l'éternité. Elle ne peut pas se révéler en ce monde, et cependant la grâce, arrivée à sa plénitude dans une âme, se manifeste dès ici-bas.

Voyez les saints, ils portent en eux un caractère de sainteté visible et frappant. C'est ce que nous avons vu dans ces temps-ci, dans Pie IX et en d'autres. C'est ce que saint François d'Assise et saint François de Sales ont montré à leurs contemporains. Nul n'hésite à dire qu'un homme tout rempli de l'amour de Dieu, tout plein de charité pour le prochain, a déjà pour tous ceux qui l'approchent quelque chose du ciel.

Qu'est-ce donc que le ciel ? C'est l'unité avec Dieu et, par Dieu, l'unité avec tous les élus. *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée,*

172. Jn 17, 22.

*pour qu'ils soient un comme nous sommes un. Que tous, ils soient un, comme Toi, Père, tu es en moi, et moi en toi... Moi en eux et Toi en moi. Que leur unité soit parfaite*¹⁷³. Voilà comment notre Seigneur nous représente le ciel. Partout c'est l'unité, la charité parfaite.

Au moment où nous sommes, les apôtres venaient de voir notre Seigneur quitter ce monde pour aller au ciel. Ils le voyaient avec douleur, parce que notre Seigneur se séparait d'eux. Ils le voyaient avec une sainte joie, parce que notre Seigneur allait leur préparer des places dans le royaume de son Père. Au fond, l'esprit de la vie chrétienne, quand elle est tout à fait donnée à notre Seigneur, est plus un esprit de joie qu'un esprit de tristesse.

Que la tristesse appartienne aux pénitents et aux pécheurs, cela se comprend ; mais au fond, l'esprit des enfants de l'Église est un esprit de joie. Le père Faber dit dans un de ses ouvrages qu'il n'aurait pas grande idée de la vie spirituelle d'une personne qui ne serait pas joyeuse, parce que, si le Saint-Esprit est en elle, si elle aime Dieu, si elle est unie à Dieu, c'est une source de joie qui ne peut jamais tarir.

Je dirai aussi que le désir du ciel, que la tendance au ciel est une source de joie qui ne doit jamais tarir. Nous en approchons. Quelques-unes en sont plus près par la fin de la vie, d'autres en sont plus loin. La question n'est pas là : la grande question est de savoir quelle est celle d'entre vous qui est tellement unie à Jésus-Christ, tellement dans la volonté de Dieu, tellement prête que, si Dieu détachait le fruit de l'arbre, le fruit n'aurait rien qui l'arrête dans les flammes du purgatoire.

Quelle est celle d'entre vous qui est tellement dans la charité parfaite, dans l'humilité, dans l'absence de toute jalousie, de tout orgueil, de tout ressentiment, de toute contention, de toute irritation, de tout égoïsme, de toute personnalité¹⁷⁴, qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher d'aller à Dieu ?

Les apôtres, après avoir vu notre Seigneur monter au ciel, se retirèrent au Cénacle pour prier. Ce cénacle, cette vie apostolique sont exactement le modèle de la vie religieuse. La prière, puis le travail pour le service de Dieu, voilà exactement ce qu'est la vie religieuse. Des années plus ou

173. Jn 17, 22-23.

174. « Personnalité » : mot employé par mère Marie Eugénie dans un sens péjoratif.

moins longues ont été données à tous les apôtres entre le moment où ils ont entrevu le ciel, et celui où il leur a été donné d'y entrer : ce sont les années de la vie religieuse, années qui devraient être employées à aimer Dieu davantage, à purifier son cœur, à faire ici-bas le dépouillement complet de soi-même.

Dans les choses humaines, il y a deux côtés : d'un côté, il y a *la cité de Dieu, où l'amour de Dieu est poussé jusqu'au mépris de soi*. De l'autre côté, il y a le côté du mal, où il n'y a que *l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu*¹⁷⁵ et au mépris du prochain. Nous, pauvres créatures, nous sommes entre les deux. Nous conservons, hélas ! beaucoup d'amour de nous-mêmes. Qui peut se dire en rentrant en soi-même : « Je ne parle jamais de moi, c'est un sujet délaissé, mis de côté. J'y pense fort peu, ou quand j'y pense, c'est pour me remettre entre les mains de Dieu. Ce qui est épreuve, ce qui est souffrance, je l'accepte comme expiation de mes fautes. »

Une personne qui ne parle pas d'elle, qui ne pense pas à elle, qui cherche ce qui plaît aux autres, toujours pour l'amour de Dieu, une telle personne emploie bien la vie religieuse. Là est le secret du ciel commencé sur la terre. Le ciel ne souffrira pas la moindre ombre dans la perfection de l'amour de Dieu, il ne souffrira pas la moindre ombre dans la charité qui unira tous les élus. Il sera l'anéantissement de toutes les attaches misérables qui nous retiennent dans l'étroitesse de notre personnalité humaine.

J'ai vu quelquefois des personnes qui désiraient quitter la vie, parce qu'après tout la vie est ennuyeuse, qu'on y rencontre des humiliations, des épreuves et des souffrances. Qu'il vaudrait mieux, mes sœurs, employer toute sa vie, de telle sorte qu'on n'ait pas de purgatoire à faire quand on sort de ce monde !

J'ai vu d'autres personnes qui craignaient de mourir, parce qu'elles pensaient à tout ce dont elles étaient redevables envers Dieu, et qu'après tout, sortir de ce monde où elles ne se trouvaient pas trop mal, pour aller au purgatoire, leur paraissait un effroyable échange. Grande folie que celle-là, mes sœurs ! Il nous est si facile de faire ce que Dieu nous demande, d'avancer dans l'amour de Dieu, de faire

175. *La Cité de Dieu*, Livre XIV, chapitre XXVIII.

de toute souffrance, de tout mépris, de tout anéantissement de soi-même, un purgatoire qui sera très agréable à Dieu et qui, si rude qu'il soit, n'aura encore aucune proportion avec le purgatoire de l'autre vie.

La grande affaire n'est donc pas que Dieu nous appelle plus tôt ou plus tard. C'est une chose que nous lui abandonnons entièrement. Elle est réglée par sa sagesse et nous n'avons pas à entrer dans les conseils de la sainte Trinité qui, seule, sait le moment qu'elle a choisi pour nous retirer de ce monde. Mais sans anticiper et sans nous inquiéter, nous devons faire en sorte de ne perdre ni un jour, ni une heure, que ce soit même une heure d'impuissance : Dieu ne nous demande pas d'agir, il nous demande d'aimer, d'être abandonnée, d'être une avec lui, une avec le prochain. Si nous pouvons travailler, travaillons. Si nous ne pouvons pas travailler, appliquons-nous à aimer Dieu, à accomplir sa sainte volonté qui est, après tout, tout le ciel, toute l'éternité.

Les bienheureux trouvent leur joie à faire la volonté de Dieu, ils l'aiment, ils la font, ils vivent de cette divine volonté. Notre Seigneur nous l'a enseigné, quand il nous a appris à dire : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*¹⁷⁶. Au ciel, c'est la perfection de cette sainte volonté. Pour trouver le ciel sur la terre, notre Seigneur invite ses élus à chercher la perfection de la volonté de Dieu, la perfection de l'avènement de son règne ici-bas, la perfection de cette vertu qu'il a tant recommandée, la sainte humilité, qui nous réduit et nous abaisse, pour nous préparer aux joies éternelles.

En pensant à tout cela, mes sœurs, pensez aussi au bonheur qui nous est réservé de voir Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et toute la gloire de la sainte Trinité. Pensez au bonheur que nous aurons de contempler la très Sainte Vierge, cette merveille de la grâce de Dieu, cette créature purement créature, mais tellement élevée, si douce, si sainte, si puissante qu'elle seule ferait quasi le ciel, si nous pouvions la contempler et la voir. Pensez au bonheur que nous aurons de nous sentir conformes à Dieu, d'être unies à lui, de lui être

176. Mt 6, 10.

agréables, d'être les enfants de sa maison, d'être ses épouses, le possédant à jamais sans crainte de le perdre.

Voilà ce que nous devons avoir souvent devant les yeux, pour nous aider et nous soutenir au milieu des efforts que nous aurons à faire dans cette vie. Nous ne pourrions entrer au ciel que si nous l'avons gagné ; car c'est aux victorieux qu'appartient la récompense. Tant que nous sommes sur la terre, il faut lutter, il faut combattre ; mais si nous sommes fidèles, nous recevrons aussi un jour la couronne que les saints et les apôtres ont gagnée par tant de peines et de travaux.



3 juin 1881

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR
MANIFESTÉE PAR L'ESPRIT DE SACRIFICE

Mes chères filles,

Nous commençons un mois que les âmes pieuses consacrent au Sacré-Cœur. Comme nous n'avons pas encore parlé ensemble de cette dévotion, je désire aujourd'hui en dire quelques mots, au point de vue qui me paraît le plus pratique pour des religieuses.

Quand notre Seigneur a montré son Cœur Sacré à la bienheureuse Marguerite-Marie, il le lui a montré entouré d'épines, percé profondément. Quand il lui a dit : *Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes*, il lui a dit aussi : *Voici ce cœur qui a tant souffert pour l'amour des hommes*. Que rendre à notre Seigneur pour cet amour, si ce n'est l'esprit de sacrifice ?

Ce qui fait une excellente religieuse, ce qui la rend sainte et fervente, c'est la mesure de son esprit de sacrifice. S'il l'accompagne continuellement, si de tout ce qui se présente, elle fait à Dieu un grand ou un petit sacrifice, elle est sainte, fervente, et elle aime notre Seigneur. Je crois que c'est là la grande dévotion que l'on doit au Cœur Sacré de notre Seigneur. Cherchez donc quel est l'esprit de sacrifice que vous trouvez en vous, et voyez à l'agrandir. Il se peut appliquer à toutes choses.

D'abord, notre Seigneur nous a enseigné à l'appliquer aux souffrances du corps. Ce n'est pas peu de chose, croyez-le, que d'avoir un corps lourd, pesant, qui cause des souffrances vives, qui arrête à chaque instant. Mais à quoi bon cela, si l'on n'en fait pas un sacrifice à Dieu ? Tout le monde a sa part de souffrance en ce monde. Les impies ne sont

pas mieux traités que nous. Ils ont des douleurs, des maladies diverses ; seulement, ils les reçoivent avec irritation, pesant de tout le poids de leurs souffrances sur ceux qui les entourent. Ils portent la souffrance, ou plutôt ils la subissent, mais ils ne savent pas l'offrir à Dieu.

Pour nous, dès que les vives souffrances viennent, il faut s'habituer à les offrir à Dieu, se dépouillant de soi-même le plus que l'on peut, n'en parlant que le moins possible, afin de s'habituer à porter la souffrance entre Dieu et soi. Rappelez-vous cependant que, dans votre état, il est dans l'ordre de l'obéissance que vous disiez à vos supérieures vos plus petites infirmités, que vous avertissiez si elles s'aggravent. Vous faites cela, parce que vous ne vous appartenez plus ; mais il y a une grande différence entre accomplir ce point de Règle et retomber sur soi-même.

La vie religieuse passe pour ainsi dire entre deux pôles. L'un est celui de la générosité, du sacrifice, de l'humilité, de toutes les vertus dans lesquelles on s'oublie soi-même, pour l'amour de Dieu. C'est *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*¹⁷⁷. L'autre n'est pas, comme pour les gens du monde, le pôle du mal et du péché. C'est celui de la vie naturelle, dans lequel on retombe sur soi-même et on abandonne peu à peu l'esprit de générosité et de sacrifice.

À une femme qui, après avoir passé par d'autres états de la vie, voulait se consacrer à Dieu, Bossuet dit que, quand l'âme se déprend de tout ce qui est extérieur, il faut qu'elle se porte en Dieu avec son cœur tout entier, parce que, quand elle ne se porte pas en Dieu, elle retombe sur quelque chose de meilleur que les choses extérieures : ce quelque chose, c'est soi-même. Il faut donc prendre bien garde que l'esprit de sacrifice nous accompagne sans cesse, pour que nous ne retombions pas sur nous.

Ce que j'ai dit des souffrances du corps je le dis surtout de toutes les occasions où notre personnalité est intéressée : c'est là qu'il faut un sacrifice constant, pour ne se laisser aller ni à l'orgueil ni à l'amour-propre. Saint Augustin disait que la première vertu chrétienne était l'humilité. Comme on lui demandait quelle était la seconde, il répondit : « l'humilité. » Quelle était la troisième, il répondit encore :

177. *La Cité de Dieu*, Livre XIV, chapitre XXVIII.

« l'humilité. » Et comme on lui disait : « Mais quand donc en nommerez-vous une autre ? » il répondit : « C'est sur l'humilité que se basent toutes les vertus, c'est l'humilité qui fait le chrétien et le religieux. Là où il n'y a pas d'humilité, il n'y a ni chrétien ni religieux, parce que l'humilité, c'est le renoncement à soi-même. »¹⁷⁸ Il faut donc que l'esprit de générosité nous accompagne sans cesse, pour nous faire embrasser à chaque instant les sacrifices qui se présentent au point de vue de l'amour-propre, de la destruction de ce qui est nous-mêmes : cela surtout est difficile.

Aussi remarquez que, si le cœur de notre Seigneur est douloureusement percé, s'il l'a montré entouré des épines qui ont couronné sa tête, il a aussi demandé à la bienheureuse Marguerite-Marie de l'adorer spécialement à l'heure consacrée au souvenir de son agonie au jardin des Oliviers. Si notre Seigneur a souffert dans son corps, il a encore plus souffert par la vue de nos péchés. Le poids de nos péchés, que son divin cœur avait daigné accepter, faisait horreur à sa divinité et à sa sainteté.

Le jardin des Oliviers a été l'agonie du cœur de notre Seigneur. Là il s'est vu chargé de tous les péchés du monde devant son Père irrité. Délaisse de tous, abandonné de ses disciples qui dormaient, il a laissé approcher de son humanité sainte la tristesse, la terreur et la crainte. Il voyait l'inutilité de son sang et de ses souffrances pour un grand nombre d'âmes. Il voyait le fruit misérable que porteraient ses souffrances dans d'autres âmes, au nombre desquelles nous devons craindre d'être. Car s'il y a des âmes qui ne profitent pas du tout du sang de notre Seigneur, il y en a d'autres qui portent à peine un pour un, quand elles devraient porter trente pour un, cent pour un, et même trois cents pour un, comme il est dit de saint Jean-Baptiste¹⁷⁹, qui a sanctifié toutes les voies de sa vie, puisqu'il a été à la fois vierge, martyr, apôtre, prophète, ermite.

Eh bien, mes sœurs, quel caractère donnerons-nous à notre sainteté, pour consoler le cœur de notre Seigneur ? Dans quelle mesure d'abaissement, de renoncement à nous-mêmes, d'acceptation pleine,

178. Lettre 118, à Dioscore.

179. Mère Marie Eugénie se réfère à une hymne grégorienne pour la fête de la Nativité de saint Jean Baptiste.

généreuse et fidèle, nous trouvera notre Seigneur toutes les fois qu'il nous arrivera quelque chose qui détruira notre amour-propre¹⁸⁰ ? Voilà la question qu'il faut se poser, pour avoir la générosité dans les souffrances spirituelles, aussi bien que dans les souffrances corporelles. Alors il faut dire à Dieu : « Mon Dieu, c'est un sacrifice, je vous en remercie, je vous l'offre de tout mon cœur. Je n'ai pas besoin de faire de longs raisonnements pour savoir d'où il vient ni où il va. Il me suffit de savoir que vous me l'envoyez, pour que je m'unisse au sacrifice si grand, si complet de votre Cœur Sacré duquel j'ai tout reçu. ». Je crois que c'est surtout à ce point de vue que nous devons envisager la dévotion au Sacré-Cœur, pour établir en nous la générosité, l'amour du sacrifice, l'acceptation de toutes les épreuves d'âme, d'esprit, de cœur, de corps que Dieu peut nous envoyer.

Je vais maintenant au-devant d'une objection. Beaucoup d'âmes voudraient donner à Dieu quelque chose qu'elles ont inventé. Plus il y a de leur invention, plus elles s'y attachent. C'est tout le contraire, mes sœurs, de l'ordre de la perfection. Ce que Dieu nous envoie vaut infiniment mieux que ce que nous inventons. Tout ce qui vient de son choix est beaucoup plus nécessaire à notre sainteté que les actes même excellents que nous pourrions choisir.

Je ne veux pas dire par là que nous ne devons plus faire d'actes d'humilité et de mortification. Il faut en faire pour se disposer à accepter ceux qui viendront ; mais j'en appelle à votre expérience, quand il vous est venu une bonne humiliation, ne vous a-t-elle pas fait plus de bien qu'un acte d'humilité que vous auriez fait de vous-même ? Quand la Providence vous a envoyé une souffrance, une douleur quelconque, ne vous a-t-elle pas été plus sensible que la discipline que vous auriez prise ? Donc c'est là que vous devez dire à Dieu : « Oui, mon Dieu, je le veux, je l'accepte. » C'est ce qu'il faut dire vis-à-vis de tous les sacrifices qui se passent autour du cœur, vis-à-vis de tous les délaissements, de toutes les privations. Notre Seigneur l'a fait.

Quand Jésus est resté dans le temple de Jérusalem et qu'il a dit à sa Mère : *Ne le saviez-vous pas ? C'est chez mon Père que je dois être*¹⁸¹ ; quand plus tard, il a quitté la Sainte Vierge pour aller prêcher ; quand,

180. « Personnalité » : mot employé par mère Marie Eugénie dans un sens péjoratif.

181. Lc 2, 49.

sur le chemin du Calvaire, il a rencontré sa sainte Mère et qu'il a continué sa route, la laissant dans la douleur, croyez-vous que notre Seigneur n'ait pas ressenti dans son cœur si tendre et si aimant une grande souffrance ? Cependant notre Seigneur a fait ce sacrifice. Il a voulu être abandonné, délaissé de tous. Si nous avons à passer par cet ordre de douleur, il faut puiser la générosité dans le Cœur de notre Seigneur.

Chacun a un sacrifice qui lui est plus sensible. Pour l'un, c'est celui de l'affection et de la volonté. Pour l'autre, ce sont les peines intérieures, les sécheresses. Quel qu'il soit, il faut dire à Dieu : « Mon Dieu, le sacrifice que vous m'avez préparé est celui que je préfère à tout autre ; je l'accepte de tout cœur, pour que vous me fassiez arriver petit à petit au sacrifice entier de moi-même. » Je crois que si vous faites ainsi le mois du Sacré-Cœur, vous serez plus agréables à notre Seigneur et vous l'aimerez davantage. Là est la fin de la vie religieuse : l'augmentation de l'amour, dans laquelle nous plaisons davantage à Dieu, et dans laquelle Dieu nous voit grandir chaque jour sans perdre un seul des instants qu'il nous accorde de passer sur la terre.



27 juin 1881

NOTRE SEIGNEUR, PAR SA PRÉSENCE AU MILIEU DE NOUS,
EST NOTRE AMI, NOTRE CONSEIL ET NOTRE FORCE

Mes chères filles,

Je ne veux pas laisser passer ces belles fêtes sans vous parler encore une fois de notre Seigneur dans la sainte Eucharistie. Comme nous en avons parlé souvent, je prendrai cette dévotion sous un aspect qui vient au cœur, en pensant à monseigneur de Ségur¹⁸².

Vous savez que, peu de jours avant sa mort, il fêtait les noces d'argent de la demeure de Jésus-Christ sous son toit et de la présence eucharistique dans sa maison. Pour nous, mes sœurs, depuis combien d'années habitons-nous dans la maison où demeure notre Seigneur ? Pour celles qui entrent, leur joie, leur principale pensée ne doit-elle pas être qu'elles vont demeurer sous le même toit, dans le même lieu que notre Seigneur, de sorte qu'à toute heure son regard s'arrête sur elles, et leur regard s'arrête sur lui, à travers ces murs qu'il est si facile au cœur de percer.

Je voudrais m'arrêter un instant sur cette pensée, et je vous dirai que, dans cette présence de notre Seigneur Jésus-Christ au milieu de nous, nous avons toujours son affection, son amour. Quand Dieu nous appelle pour être à lui, il nous choisit pour être ses épouses. C'est lui qui nous choisit, nous le choisissons ensuite. C'est lui qui le premier a daigné nous regarder, nous discerner au milieu de toutes les autres âmes et nous marquer de ce sceau spécial par lequel nous sommes à lui.

182. Mort le 9 juin précédent.

Notre pauvre cœur, qui a de la peine à quitter les choses humaines, commence à comprendre que tout son amour doit aller au tabernacle où Jésus l'attend. Il ne cesse jamais de nous aimer, lui ; et, quand il nous a une fois choisies, il est toujours bon, il est toujours Père, il est toujours Époux pour nous. Nous ne le sentons pas toujours, parce que, pour l'éducation de nos âmes que notre Seigneur veut faire, il nous fait passer quelquefois par des moments de sécheresse, par des difficultés dans l'oraison, par différentes épreuves ; mais, même alors, il reste toujours le premier de tous nos amis. Nous trouverons toujours au tabernacle l'amour le plus grand, le plus pur d'un Dieu et d'un Époux.

Vous savez que sainte Catherine de Sienne, à travers une tempête de tentations, ne sentait plus la présence de Jésus-Christ en elle. Après avoir lutté avec la plus grande générosité, quand la tentation fut apaisée, Jésus-Christ revint à elle, et comme la sainte lui disait : « Où étiez-vous donc, Seigneur ? », notre Seigneur lui répondit : « Dans ton cœur. » Il en est de même pour nous : notre Seigneur ne se détourne jamais le premier ; si nous nous détournons et que nous revenions ensuite à lui, nous le retrouvons toujours.

Il est donc là comme un ami. Il est là aussi comme un conseil. Nous avons besoin pendant la vie de trouver un secours, un conseil, une sagesse pour diriger nos voies. Pour nous autres religieuses, il est certain cependant que, si nous sommes généreuses et fidèles, nos voies sont dirigées par la Règle, par l'obéissance, par la direction des supérieures, à laquelle nous pouvons toujours recourir. Mais cependant il y a des doutes intérieurs, des inquiétudes intimes, des anxiétés. Il y a des moments où il semble que Dieu demande quelque chose, mais on n'a pas la lumière de ce qu'il demande. Il y a des moments où l'on aperçoit ses défauts, mais on ne sait pas comment on peut s'en défaire. On a besoin de plus de conseils encore que ne peuvent en donner les créatures. On a besoin d'une lumière intérieure, et c'est dans notre Seigneur qu'on la trouve.

Je ne crois pas qu'il y ait de meilleur avis à donner à une religieuse que celui d'aller auprès de notre Seigneur lui demander conseil, avant même de le demander aux créatures. Il n'est pas difficile de trouver cinq minutes pour aller au pied du tabernacle ; et si, dans les orages, les troubles, les difficultés, on va trouver notre Seigneur en premier

lieu et qu'on lui dise : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? Est-ce le bon ange ou le mauvais ange qui agit en moi ? Cette tentation qui me poursuit, cette pensée qui me persécute, vient-elle de vous ? », on obtiendra une réponse, un conseil, une lumière.

Je crois qu'une religieuse qui ferait toujours cela, qu'une supérieure qui, avant d'agir, irait vers notre Seigneur, sinon par les pieds, du moins par le cœur, la pensée, l'intelligence, et lui dirait : « Seigneur, c'est votre œuvre que je fais ; ces âmes, vous les aimez, qu'est-ce qui vous plaît ? Que voulez-vous ? Que dois-je faire ? », je crois que cette personne-là se conduirait beaucoup mieux dans la vie, et que notre Seigneur ne lui refuserait pas ses conseils. J'ai connu des âmes à qui cette seule pratique servait pour combattre toutes les tentations. Dès qu'elles étaient tourmentées d'une façon quelconque, elles allaient à notre Seigneur, et elles voyaient le bien qu'elles avaient à faire, le mal qu'elles avaient à éviter.

Je sais que la faiblesse humaine est grande et très grande : c'est pour cela que notre Seigneur n'est pas seulement notre ami et notre conseil, il est aussi et par-dessus tout, notre secours pour aller à Dieu. Une des choses devant lesquelles nous devons tomber en adoration, c'est de voir comment notre Seigneur, qui est Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, daigne devenir notre moyen.

On cherche toujours par quel moyen on marchera, on se soulèvera, on avancera dans la vertu, dans la prière, dans l'obéissance, dans l'humilité. Notre Seigneur est ce moyen. C'est pour cela qu'il se donne à nous dans la sainte Communion. Il est notre force, notre secours. Il est l'intermédiaire, le médiateur constant et perpétuel entre Dieu et les hommes. Il n'est pas seulement notre intermédiaire, mais notre force dans sa propre puissance ; car il est Dieu, et il nous est lui-même un secours tout puissant. Si nous allons à lui, si nous l'adorons, il ne laissera pas plus notre pauvre âme succomber au milieu des orages qu'il n'a laissé enfoncer saint Pierre dans les flots¹⁸³.

Voyez comme la sainte Église dit toujours dans toutes ses oraisons : *Par Jésus-Christ, notre Seigneur*¹⁸⁴, parce que c'est par Jésus-Christ qu'elle est exaucée, qu'elle obtient tout, qu'elle va au Père. Ce que la

183. Cf. Mt 14, 31.

184. *Per Dominum nostrum Jesum Christum*.

sainte Église fait, chacune de nous doit le faire. Je sais bien que nous n'allons pas à notre Seigneur comme les protestants, sans employer pour intermédiaires la Sainte Vierge et les saints. Nous allons à Jésus par Marie, la Mère du Perpétuel Secours, cet appui souverain, cette puissance miséricordieuse.

Jésus est là comme il était à Bethléem, à Nazareth. De même que ceux qui allaient à Bethléem passaient par la Mère pour aller à l'Enfant, ainsi nous demandons à Marie de nous présenter à son Fils. Mais pour les mages et les bergers, Jésus était la force, le secours, et c'est lui qui accordait les grâces qui ont été versées, à cette heure d'adoration, dans les âmes de tous ceux qui sont venus se prosterner devant sa crèche.

Eh bien, mes sœurs, si nous retenons ces trois choses, si nous en occupons sans cesse notre esprit, nous profiterons mieux de la demeure eucharistique de Jésus-Christ au milieu de nous. Nous devrions tous les jours en remercier Dieu. Monseigneur de Ségur le faisait. Il vous semble peut-être que cette grâce lui était plus particulière, tandis qu'ici elle s'adresse à l'ensemble de la communauté. Il n'en est pas moins vrai que notre Seigneur est là pour chacune de nous.

La grâce de notre vocation est de demeurer toujours dans une maison dont Jésus est le centre, sous un toit où il habite, dans un lieu où il répand toujours ses grâces. La situation de l'épouse est de demeurer dans la maison de l'époux. L'époux terrestre sort, il va et il vient : Jésus est toujours là, dans le tabernacle, plein de bonté, de force, de sagesse, de puissance, de lumière. Il porte en lui, il a en lui tous les dons, toutes les grâces, toutes les bénédictions, tous les secours dont nous avons besoin. Il aime à ce que nous les lui demandions par sa Mère et par ses grands saints. Il aime aussi à ce que nous ayons recours directement à son Cœur Sacré pour lui exposer nos besoins et nos peines.

Je vous livre là une des pensées que nous devons raviver dans nos âmes pendant ces fêtes du saint Sacrement. À ce moment, notre Seigneur sort, il se promène dans le jardin, il bénit les enfants, mais il rentre bientôt dans son tabernacle, centre de l'amour et de la confiance. Soyez, mes sœurs, toujours reconnaissantes, toujours tendres, toujours fidèles. Que jamais ni les épreuves, ni les peines, ni

les difficultés de la vie ne vous fassent oublier ce don suprême de la présence de Jésus au milieu de nous. Comparez les habitations humaines avec celle que vous avez. Les maisons chrétiennes sont bénites pour éloigner les influences du mal, il est vrai ; mais notre Seigneur n'y habite pas. Il y a une seule demeure où il habite, pour être le centre d'un quartier, quelquefois d'une ville tout entière. Au lieu que pour nous, il est le centre d'un petit nombre de personnes, il habite au milieu d'elles, parce qu'elles sont ses épouses, et qu'il leur a fait une grâce bien au-dessus de celle qu'il a faite à ceux qui habitent dans les demeures des hommes.



*3 juillet 1881*¹⁸⁵

LE FRUIT DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG
DOIT ÊTRE LA PURETÉ DU CŒUR ET LA HAINE DU PÉCHÉ.

Mes chères filles,

Nous célébrons la fête du Précieux Sang dans un moment où une épine teinte de ce sang précieux a été exposée à notre vénération¹⁸⁶. Nous savons que toutes ces douleurs, tout ce sang versé, toutes ces angoisses, par lesquelles notre Seigneur a passé dans sa Passion, sont le prix de nos âmes. C'est ainsi que notre Seigneur les a estimées. Ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, c'est de chercher à agrandir en vous l'estime de vos âmes.

Il semble inutile de dire cela à des religieuses ; il semble qu'elles doivent avoir un soin plus constant de tenir leurs âmes pures et blanches, de les embellir, de les orner de toutes les vertus. Cependant, on peut se relâcher, et c'est pourquoi il faut mettre avant tout, comme fondement de la vie parfaite, l'horreur de la moindre souillure. Sainte Thérèse insistait beaucoup là-dessus. Elle disait qu'elle ne ferait pas grand cas de la vertu d'une âme qui accepterait même une imperfection volontaire. L'horreur du péché en soi et dans les autres forme la noblesse du caractère moral. Il faut donc que le péché soit le monstre dont nous ayons une horreur absolue.

185. Fête du Précieux Sang.

186. La République de Venise avait reçu de saint Louis cinq épines de la sainte couronne. Au dernier pèlerinage national, le Patriarche a détaché une de ces épines et l'a donnée au père Picard. La chapelle des Pères étant sous les scellés, nous avons le bonheur d'avoir en dépôt cette relique insigne et de la vénérer. (Note de l'édition des Chapitres en 1898).

Cela n'empêche pas d'aimer le pécheur. Il y a deux choses dans le pécheur, dit saint Augustin : il y a la créature que Dieu a faite, et que nous devons aimer, comme Dieu l'aime, puis il y a la difformité du péché que nous devons haïr comme Dieu hait le péché. Et, continue saint Augustin, si le pécheur revient à Dieu par la contrition et la confession, il cesse d'être pécheur, il redevient la créature aimée de Dieu. Il faut que ce double sentiment soit dans nos âmes et qu'en ayant compassion et charité pour le pécheur, le péché soit pour nous le spectre le plus hideux et le plus horrible.

Plusieurs d'entre vous se disent peut-être intérieurement : « Je suis certainement dans cette disposition. » On n'y est pas toujours aussi absolument qu'on le croit, mes sœurs. Moi qui suis en rapport avec les âmes, je vois que bien souvent on éprouve ce sentiment dans les grandes lignes. Dans les choses où il n'y a pas seulement la vue de l'offense de Dieu, mais aussi des vues humaines, la vue des créatures, on n'a pas horreur de tout ce qui est souillure. J'étends cela non seulement aux péchés mortels, mais aux péchés véniels. C'est là surtout qu'il faut établir en nous cette disposition.

Quand nous agissons, quand nous nous donnons de la peine, ce doit être avant tout pour éviter la moindre offense de Dieu, pour écarter le moindre péché. Nous devrions entrer dans ce sentiment de saint Ignace, qui disait : « Si à l'heure qu'il est, d'un côté on m'offrirait la béatitude infinie et que de l'autre je doive, en restant dans le monde, être incertain de mon salut, mais à ce prix éviter une seule faute grave envers la Majesté divine, j'aimerais mieux rester sur la terre dans cette triste condition que de jamais offenser mon Dieu. »

Voilà une âme bien pénétrée de l'horreur du péché, pour qui l'amour de la pureté, le service de Dieu et des âmes étaient quelque chose de si grand que, pour cela, elle aimait mieux, non seulement ne pas jouir tout de suite de la béatitude infinie, mais encore rester dans l'incertitude d'en jouir jamais.

Remarquez cependant que cette incertitude n'existait pas pour saint Ignace, pas plus qu'elle n'existait pour saint François de Sales, quand il disait : « Si je suis destiné pour toute l'éternité, ô mon Dieu, à ne pas vous aimer, faites au moins que je vous aime ici-bas autant que possible. »

Ces âmes-là étaient assurément dans la voie du salut. Elles avaient l'amour parfait de Dieu. Elles avaient, par le zèle et le service de Dieu, par la soumission parfaite de la créature envers le Créateur, par l'horreur du péché, tous les sentiments de Dieu en elles. Avec les sentiments de Dieu en elles, elles étaient sûres de préférer Dieu à toutes choses et de l'aimer jusqu'au mépris d'elles-mêmes. Voilà les dispositions qu'avaient les saints. Mais nous, mes sœurs, qui ne sommes pas des saintes, il faut au moins que nous mettions en nous l'horreur de tout péché. Je dis de tout péché. Il y en a pour lesquels on a naturellement plus d'horreur, parce qu'ils sont plus vils et plus bas. Ainsi tout le monde a horreur de voler, de mentir ; mais a-t-on la même horreur d'être de connivence¹⁸⁷ dans une certaine mesure avec une tentation subtile du démon, qui affaiblit en nous l'estime de notre vocation ?

Nous sommes religieuses, nous avons fait des vœux. Dès lors, quand nous entrons dans quelque chose qui diminue la ferveur et l'estime de notre vocation, nous sommes dans le chemin du péché. Il en est de même quand on voit dans une enfant, d'ailleurs gentille, des côtés d'orgueil et de vanité : en a-t-on assez horreur, cherche-t-on assez à l'en corriger ?

Vous pouvez pousser cela très loin. Examinez, dans les péchés capitaux, ceux pour lesquels vous avez le plus d'horreur, et puis dites-vous : « J'ai raison pour ceux-là, mais pourquoi n'en est-il pas de même pour tous ? Pourquoi est-ce que je ne sens pas en moi quelque chose qui se révolte de la même façon, quand il s'agit d'un mouvement d'orgueil ou de telle autre passion ? C'est que je le regarde du côté de la créature, et non du côté de Dieu. Dieu a également en horreur toute souillure, de même notre Seigneur Jésus-Christ. » Quand, dans la douloureuse agonie du jardin des Oliviers, son sang a commencé à couler sur la terre, avant que les créatures l'aient fait sortir de ses veines par les fouets, les épines et les clous, il était accablé de l'horreur de tous les péchés, de la vue de tous les péchés dont il était chargé, quels qu'ils soient, des nôtres, mes sœurs, aussi bien que des autres.

187. « Conniver » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

Peut-être n'avons-nous pas commis ces péchés qui crient vengeance vers le ciel. Mais nous sommes pécheresses, et nos péchés ont dû être lavés par le sang versé au jardin de Gethsémani. Là, Jésus en a porté la honte, la peine et l'agonie. Puisse-t-il, mes sœurs, n'en plus porter la douleur ! Puisse chacune de nous, après avoir eu le malheur de l'offenser dans le passé, garder si fidèlement son âme qu'aucune souillure, aucune tache, aucune de ces choses qui offensent Dieu peu ou beaucoup, ne s'y rencontre plus ! Que rien n'affaiblisse plus dans notre âme ce sentiment fort et généreux qui doit nous attacher à Jésus-Christ, après qu'il nous a rachetées dans son sang !

Que nous vivions toujours dans la foi, dans l'espérance, dans la charité, dans la fidélité à nos devoirs, à nos règles, à nos vœux, à tout ce que Jésus demande de nous dans l'ordre des vertus de notre état : car j'arrive maintenant aux vertus.

Une vertu est une force contre un vice. Quand on n'a pas les vertus opposées aux vices, on tombe dans ces vices un peu ou beaucoup. Nous sommes religieuses non seulement pour éviter le péché, mais pour opposer à chacun de nos péchés les vertus parfaites qui conviennent à notre état. Ce sont autant de forces sorties du sang de Jésus-Christ. Ce sang versé contient en germe toutes les grâces, toutes les générosités, toutes les saintetés. On a dit qu'au moment où l'ange offrait à notre Seigneur le calice de sa Passion, ce calice que Jésus buvait avec amertume et qui cependant le confortait, il a vu passer devant ses yeux les saints et les saintes que son sang devait produire.

Combien y en a-t-il parmi nous, mes sœurs, dont l'image a pu, à cette heure, consoler Jésus-Christ ? Combien y en a-t-il parmi nous, qui aient produit dans leur âme, par les vertus de leur état, ce centuple qui a pu être une consolation pour Jésus-Christ au moment où il commençait à verser son sang pour nous ? Il faut augmenter le nombre de ces personnes qui ont été une consolation pour Jésus-Christ. Il faut se proposer d'abord d'écarter tout ce qui est mal, de l'avoir en horreur, de choisir énergiquement plutôt la mort que l'offense de Dieu, et puis marcher dans les vertus qui feront de nous des saintes.

Je vous disais, en commençant, un mot de la sainte épine. Je veux y ajouter cette réflexion. Vous avez vu cette sainte épine. Vous l'avez vénérée. N'avez-vous pas pensé que, tandis qu'elle entrait si

douloureusement dans la tête de notre Seigneur et lui causait de si grandes souffrances, elle était aussi l'image de l'épine qui a transpercé son cœur pendant toute sa vie ? Nous aussi, nous avons quelque épine. Quelquefois, c'est dans le cœur ; quelquefois, c'est dans le corps, et alors, c'est l'épine de notre Seigneur qui vient et blesse notre chair. Eh bien, mes sœurs, que le fruit de cette dévotion à la sainte épine soit d'accepter noblement, généreusement, toute épine que Dieu voudra nous envoyer. À quelque moment qu'elle vienne, acceptons-la, portons-la avec amour pour notre Seigneur, en union à ses souffrances.

J'ajouterai que si nous voulons que nos croix et nos épines aient un très grand prix aux yeux de Dieu, il faut s'habituer à les porter entre Dieu et soi. C'est une grande chose que de savoir porter ses peines comme une chose précieuse que l'on garde entre Dieu et soi.

Je ne veux pas dire par là que vous ne deviez pas ouvrir votre cœur à l'autorité spirituelle que représentent votre confesseur et vos supérieures. Non, nous sommes des catholiques, nous ne sommes pas des protestantes. Nous n'avons pas affaire directement à Dieu, comme si Dieu venait nous parler dans le buisson ardent. Dieu ne nous parle pas ainsi ; il nous parle par notre confesseur, par nos supérieures. Quand nous avons besoin d'un conseil pour la direction de notre vie, il faut exposer simplement notre état en peu de mots, mais seulement en esprit d'humilité et de soumission, et pour savoir dans quelle voie marcher.

C'est là n'avoir point d'autre souci que de bien porter la croix et s'en servir pour la gloire de Dieu ; mais toutes ces kyrielles de choses que l'on peut ajouter pour se dégonfler ne portent pas beaucoup de fruit. Si vous avez besoin dans vos peines et vos angoisses d'ouvrir ainsi la porte à la nature, il vaut encore mieux que ce soit à vos supérieures ou avec votre confesseur qu'avec d'autres. Mais c'est toujours le signe d'une vertu faible, d'une générosité médiocre. C'est une preuve que l'on n'a pas l'habitude d'offrir à Dieu ce que l'on souffre, ni d'en faire un trésor pour l'unir à Jésus-Christ crucifié.

J'ajouterai encore ceci. Quand quelque chose vous trouble, au lieu d'en parler tout de suite, attendez quelques heures, un jour, deux jours, que le sentiment soit calmé, et allez ensuite demander les conseils dont vous avez besoin.

10 juillet 1881

LA RÉGULARITÉ

Mes chères filles,

Nous avons parlé dernièrement de plusieurs choses qui sont plutôt de l'ordre des consolations de l'âme. Je voudrais insister aujourd'hui sur le point le plus extérieur, mais le plus essentiel et le plus pratique de notre vie : sur la régularité.

Il faut revenir souvent sur ces détails-là, il faut se rappeler que la régularité est le fondement sur lequel doivent se développer toutes les vertus religieuses, qu'elle est en même temps le rempart qui doit les conserver. Je le dis surtout aux jeunes sœurs : il faut, dès le commencement, attacher un très grand prix à mener une vie entièrement conforme à la Règle que l'on a embrassée. Il faut, dès que la cloche sonne, quitter tout pour se rendre où elle nous appelle, s'estimer heureuse de pouvoir prier avec les autres, manger avec les autres, et faire tous les exercices à l'heure et au moment que la Règle nous donne pour cela.

Il y a des religieuses qui s'y attachent et conservent cette habitude toute leur vie. Il y en a d'autres qui, trouvant plus de consolation dans des pratiques particulières, seraient portées à se mettre en dehors de la vie commune. Ayez cela en horreur, mes sœurs, car c'est une grande illusion.

Je vais commencer par une régularité bien facile et bien commune, celle des repas. Elle est pourtant si importante qu'un religieux me disait : « Pour moi, je ne fais pas grand cas d'une religieuse qui n'est pas exacte à l'heure des repas. On se fait sa règle à soi, et l'on ne vit

plus de la règle commune. » S'il avait été augustin, il aurait ajouté : « Saint Augustin dit qu'on ne va pas seulement au réfectoire pour y prendre sa nourriture, mais pour y entendre la lecture et recevoir une réfection spirituelle aussi bien que corporelle. » En effet la religion entoure cette action qui est inférieure, qui est une des moindres de la journée, d'actes parfaits de pénitence, d'humilité. Elle est accompagnée de modestie et de recueillement. Il est plus facile alors d'élever son cœur à Dieu.

Je regarde donc comme une chose très essentielle pour une religieuse, à moins d'un empêchement positif, d'aller aux repas communs avec les autres. Quand on est pressée d'ouvrage, il ne faut pas facilement se dire : « Je demanderai la permission de dîner à la seconde table, pour gagner du temps. » C'est irrégulier, et il ne faut pas entrer dans cette voie.

J'en dirai autant du lever, mais pas d'une manière aussi absolue. Il est impossible qu'après avoir passé quelque temps en religion, il n'y ait pas des personnes fatiguées, qui aient besoin de plus de repos et qui arrivent plus tard à l'oraison. Mais quand on peut suivre la règle commune pour le lever, il faut offrir ce sacrifice à Dieu. Quand on se lève à l'heure, on a plus de grâces pour bien faire l'oraison toutes ensemble.

Étendez cela soit à l'Office, soit à la lecture. Il y en a parmi vous qui font leur lecture en particulier, parce qu'il serait difficile, à cause des cours, de les réunir toutes. D'autres font la lecture en commun, comme cela se pratique dans presque tous les Instituts. Quelques-unes peut-être préféreraient une lecture à leur gré plutôt que cette lecture en commun. Mais sachez-le, mes sœurs, Dieu donne plus de grâces d'humilité, de simplicité, de ferveur à celles qui rentrent dans la vie commune. Être aux récréations et les bien faire est encore un grand point de régularité.

Remarquez, mes sœurs, le motif donné à tout cela : c'est la volonté de Dieu. Chaque action est faite pour accomplir la volonté de Dieu : la volonté de Dieu donne le mérite le plus grand à toutes nos actions. Une volonté parfaitement unie à la volonté de Dieu est une volonté sainte en tout et partout. Saint Alphonse de Liguori dit à propos de la sainte Famille : *Que faisait-on d'extraordinaire à Nazareth ? Que faisait*

*saint Joseph ? Comment vivait-il ? Il vivait avec Jésus et Marie, il priait, il travaillait, il parlait peu. Il faisait toujours la volonté de Dieu. Cette volonté sainte régnant en lui faisait de lui un saint très grand aux yeux de Dieu dans une vie très commune. On voit bien ce qu'était pour lui la volonté de Dieu. Quand l'ange lui dit au milieu de la nuit : *Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte*¹⁸⁸ il n'y eut ni une hésitation, ni une réplique, ni une observation ; et quand il lui fut dit : *Reviens au pays d'Israël*¹⁸⁹, ce fut la même simplicité, la même obéissance, la même promptitude. Le cœur, l'esprit de saint Joseph étaient entièrement unis à la volonté divine.*

Je crois vous avoir déjà dit qu'un capucin de la fin du XVII^e siècle réduisit tout l'art de la perfection à l'union à la volonté divine. Selon le goût du temps, il avait fait précéder son ouvrage d'une image représentant la sainte Trinité entourée de toutes les âmes. Celles qui sont entièrement unies à la volonté de Dieu, qui n'ont plus qu'un vouloir et un non-vouloir avec Dieu sont comme perdues dans le sein de la Trinité : elles sont proches de la béatitude, parce qu'elles ont ici-bas les dispositions qu'ont les saints dans le ciel. L'image m'a toujours fait rire ; mais l'idée est vraie, profondément vraie. Plus l'âme fait en toutes choses la volonté divine, plus elle se sanctifie ; et il n'y a rien à chercher au-delà.

Soyons au réfectoire quand c'est l'heure ; soyons à la récréation quand c'est l'heure, et portons partout l'esprit qui plaît à Dieu. Saint François de Sales dit qu'il importe beaucoup de porter dans chacun des exercices de la vie religieuse l'esprit qui lui convient, un esprit abaissé, respectueux et grave aux exercices de piété. Un esprit charitable, bienveillant, ouvert, de bonne humeur aux récréations. Un esprit d'humilité et de modestie religieuse aux repas. Un esprit de charité active et dévouée quand nous sommes avec les enfants. Ainsi nous faisons tout dans la volonté divine, nous n'obéissons pas à l'impression du moment, au désir, à la contrariété. Nous ne sommes pas comme les singes et les magots, dit encore saint François de Sales, qui aujourd'hui sont de bonne humeur, prêts à tout faire, à gambader partout et qui, le lendemain, parce qu'il pleut ou qu'ils sont malades,

188. Mt 2, 13.

189. Mt 2, 20.

sont tristes et moroses. Ils n'obéissent qu'à ce qu'ils sentent. Pour nous, nous obéissons toujours à la volonté de Dieu. De temps en temps, il faut lever les yeux vers Dieu et lui dire : « Est-ce bien ainsi, Seigneur ? Est-ce bien ce que vous voulez ? »

Notre Seigneur n'est venu sur la terre que pour accomplir la volonté de son Père céleste : *Ma nourriture*, dit-il, *c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*¹⁹⁰. Lui qui était la seconde personne de la sainte Trinité, la sainteté même, la perfection même, a regardé, avant de mourir, s'il avait accompli la règle écrite pour lui dans les Prophètes. Il s'écrie : *Tout est consommé*¹⁹¹.

Ces pensées-là doivent nous attacher à la Règle dans toutes ses prescriptions. Je ne veux pas dire qu'une certaine exactitude extérieure suffise à nous rendre saintes. Il faut qu'elle soit animée des motifs que je viens d'indiquer. Il ne faut pas se laisser aller à une certaine complaisance qui fait qu'on se dit : « Je suis régulière, je n'ai manqué à rien, je suis toujours la première à tout. » Ce serait un triste résultat : ce serait l'orgueil mis à la place de l'intention pure, de l'humble fidélité qui fait faire toutes choses par obéissance.

Après avoir signalé ce défaut qui, au fond, est rare, car peu de personnes peuvent se rendre le témoignage qu'elles sont parfaitement exactes en tout, je dirai qu'il faut cependant en avoir la chose. Il faut tâcher d'être la première, être exacte partout, tâcher, en y étant, de le faire comme le demande la Règle, et faire de cette écorce qui entoure la perfection de la vie religieuse une chose qu'on regarde comme très importante et à laquelle on ne manque jamais.

Saint Ignace dit que la pauvreté est le rempart de la vie religieuse. La régularité, c'est encore bien plus. Si vous étiez dans une maison où l'on manquerait de tout, où régnerait la plus grande pauvreté, mais où il n'y aurait pas de régularité, la vie religieuse irait fort mal. C'est donc la régularité qui est avant tout le rempart de la vie religieuse. Saint François de Sales disait, en parlant de communautés très relâchées, qu'il ne demandait, pour y rétablir la ferveur, que le silence, l'oraison et la vie commune. Par là il entendait l'absence de toute propriété particulière, parce que de son temps, chaque religieuse avait sa petite

190. Jn 4, 34.

191. Jn 19, 30.

propriété particulière, qu'elle gérait et qu'elle gouvernait, comme cela s'est vu encore même de nos jours en Italie et en Espagne. Ce sont des abus et l'Église y remédie.

Si les saints ont fait du silence, de la vie commune, de la régularité jointe à l'oraison, des moyens de réformer des maisons très relâchées, jugeons combien nous devons les conserver pour que nos maisons ne deviennent jamais irrégulières. Jugeons combien nous devons nous attacher à garder la pauvreté, le silence, l'obéissance, la mortification, comme la Règle le veut.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous recommander ; et c'est bien le jour de le faire, puisque nous fêtons aujourd'hui ceux qui ont été supérieurs, qui se sont sanctifiés comme supérieurs : les Souverains Pontifes. Ils ont toujours recommandé ces choses, et s'ils ressuscitaient, que demanderaient-ils ? Ils demanderaient que chacun observe sa Règle, que chacun obéisse à Dieu, que chacun fasse ce qui lui est commandé selon son état. Chaque chrétien a des devoirs particuliers. L'évêque a les siens, le prêtre a les siens, le religieux a les siens. Que peuvent désirer les Souverains Pontifes, sinon que tous les Ordres de l'Église obéissent aux commandements qui leur sont donnés ; et quel plus grand hommage pouvons-nous leur rendre que cette disposition et cette volonté d'être dans notre Institut les colonnes de l'Église ?



15 juillet 1881

LA VIE INTÉRIEURE EST LE PRINCIPE DE LA VERTU D'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Nous avons une très belle règle de l'humilité. Il n'en résulte pas cependant qu'il soit facile à chacune d'entre nous de faire tout ce qu'elle exige de nous, et je veux vous dire aujourd'hui quel est le principe de l'humilité.

Croyez-moi, c'est la vie avec Dieu qui donne la grâce de la vraie humilité. Une âme qui vit plus en présence de Dieu, sous le regard de Dieu, cette âme-là est toujours humble. Parmi les créatures de ce monde, toutes cherchent quelque prééminence, veulent avoir de la valeur, de l'importance. J'ai dit exprès : parmi les créatures de ce monde. Ce sentiment ne se remarque pas seulement dans les hommes, je l'ai vu même dans un cheval. Cela m'a frappée ; il s'appelait Négro, et parce qu'il était beau, bien fait, qu'il avait une belle queue noire, il se croyait au-dessus des autres. Quand il n'avait pas le premier rang ou un des premiers rangs, il mordait ceux qui voulaient le dépasser.

Vous voyez donc que ce sentiment d'être bien traité, d'avoir la première place, n'est pas un sentiment bien élevé. Ce n'est pas assurément un besoin qui résulte de la noblesse de notre âme ou de notre intelligence : c'est un sentiment de la nature, et même de la nature la plus inférieure. Voilà pourquoi les hommes qui vivent dans le monde font tout pour exceller dans cette espèce de gloriole d'avoir la première place, d'avoir du succès. Ces pauvres gens font cela parce qu'ils ne vivent pas en présence de Dieu. Ils sont à cent mille lieues de Dieu. Dieu est dans son ciel, dans son éternité. Pour eux, ils ne le

connaissent plus, ils ne pensent plus à lui, ils ne vivent plus en sa présence.

Au contraire, si je prends l'autre extrémité des choses, je trouve l'âme religieuse qui, par sa vie habituelle, est toujours, si elle y fait attention, en présence de Dieu. D'un côté, elle voit la grandeur de Dieu, sa sainteté, sa perfection. De l'autre côté, elle voit sa misère, sa faiblesse. Elle fait la comparaison, et elle sent ce qu'elle est. Voilà, je crois, le meilleur moyen de se mettre dans une parfaite humilité : c'est de vivre toujours sous les yeux de cet être si parfait, si saint, si beau, si digne de nos adorations, devant lequel nous sommes si ingrates, si souillées de nos taches passées, de nos fautes présentes. Alors nous comprenons que la place la plus humble, la dernière de toutes, est celle qui nous convient.

Il y a quelque chose de plus. Mener une vie intérieure n'est pas autre chose que mener une vie de foi, une vie dans laquelle les réalités invisibles deviennent tout pour notre esprit. *Ce qui est visible passera*¹⁹², comme dit saint Paul. Ces fleurs que nous admirons aujourd'hui seront demain fanées et jetées au feu. Toute vie humaine est passagère. Tout ce qui est sous nos yeux est un spectacle que Dieu nous donne pour nous élever jusqu'à lui, c'est une tente qu'il déroule aujourd'hui, et que demain il enlèvera. Aussi la vie de foi, laissant de côté tout ce qui passe, nous attache aux réalités invisibles. Elle nous montre Dieu présent en tous lieux et nous fait vivre des enseignements du saint Évangile, des mystères de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, des exemples des saints.

Les exemples de notre Seigneur Jésus-Christ et des saints étaient visibles. Ils nous enseignent des choses invisibles qui sont la sainte Trinité, la grâce du baptême et des sacrements, l'Esprit Saint répandu dans les cœurs et le fruit de toutes les vertus, qui est un jugement absolument opposé à celui des hommes sur les choses de la terre. Ainsi notre Seigneur nous enseigne que *celui qui s'élèvera sera abaissé*¹⁹³. Il nous convie à tout ce qui est contraire aux vues humaines de la nature. La vie de foi accepte ce jugement ; elle nous fait tendre à ce que nous espérons et que nous ne possédons pas encore. Elle nous fait

192. 2 Co 4, 18.

193. Lc 14, 11.

mépriser les choses passagères. Il y a dans cet ordre de l'espérance, de l'amour, quelque chose qui nous porte à l'humilité ici-bas, pour arriver à la gloire éternelle, à la vie bienheureuse que Dieu ne donne pas aux superbes, mais qu'il réserve aux âmes humbles.

Il y a encore quelque chose au-delà : ce don intérieur de la vie de foi, après s'être adressé à l'intelligence pour la convaincre de la vanité des choses de la terre et les lui faire mépriser, s'adresse surtout au cœur et lui fait préférer ce qui est éternel à ce qui est passager. Alors l'âme s'y attache. Elle aime par-dessus toutes choses Dieu qu'elle ne voit pas, qu'elle ne sent pas, qu'elle a senti quelquefois, mais qu'elle ne sentira pas toujours. Dieu est un pur esprit qui ne tombe pas sous nos sens, et nous n'avons pas à le voir pour croire en lui et pour l'aimer.

C'est là l'état vrai de l'âme religieuse : elle désire vivre des choses éternelles, elle veut les vertus parfaites, les biens excellents, elle veut Jésus-Christ. Elle le veut dans toute sa vie. Elle le veut dans la communication qu'il daigne faire de lui-même dans les sacrements et surtout dans l'Eucharistie, qui est par-dessus tout le mystère de l'humilité.

On ne peut pas prendre une autre voie pour aller à notre Seigneur. Comment s'unir à lui, si on ne veut pas partager sa vie ? Où trouver notre Seigneur, si ce n'est dans la vie humble, cachée de son enfance, dans sa vie publique, dans sa croix, dans son Eucharistie ? Quel rapport peut-il y avoir entre celui qui conserve quelque chose de la superbe et le Maître de l'humilité ? Quand l'âme est pénétrée de ces pensées, l'amour lui fait vouloir et chercher tout ce qui est parfait dans l'humilité : c'est *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*¹⁹⁴. L'âme connaît Dieu, elle préfère Dieu, elle cherche Dieu dans le mépris d'elle-même.

C'est dans la vie intérieure qu'est vraiment le principe de la vertu d'humilité. Prenez chacun des articles de votre Règle, et vous verrez qu'il vous sera facile de les accomplir, si vous vous mettez au point de vue de la foi, de l'espérance, de l'attente des biens infinis.

Peut-être faudrait-il tirer cette conclusion : c'est que l'avancement de l'âme devrait être mesuré là. Si nous voulons savoir où nous en

194. *La Cité de Dieu*, Livre XIV, chapitre XXVIII.

sommes, regardons ce qu'est notre vie à l'égard de tous les conseils d'humilité, regardons ce que nous éprouvons à l'égard des pratiques d'humilité. Il n'y a pas que notre Règle qui recommande la perfection de l'humilité. Celle de saint Benoît a un article tout exprès, et toutes les vertus sont renfermées là.

Ainsi il n'y a pas de chapitre spécial pour la modestie religieuse. Il est dit que celui qui garde la modestie extérieure, qui est calme, recueilli, qui vit en présence de Dieu, est dans un certain degré d'humilité. Celui qui est arrivé à ce degré, ajoute saint Benoît, ne connaît pas la crainte, parce que *la charité parfaite bannit la crainte*¹⁹⁵, et qu'il est dans l'union de son Seigneur.

Cherchons donc, mes sœurs, dans l'oraison et près de Dieu, le principe de la vraie humilité. Qu'elle nous fasse peu parler de nous, peu penser à nous. Qu'elle nous fasse retrancher tout ce qui s'y rapporte ; qu'elle nous fasse craindre les mouvements que l'orgueil soulève en nous de temps en temps. Qu'elle nous aide à les rejeter et à nous remplir au contraire des sentiments de notre Seigneur et de ses saints.



195. 1 Jn 4, 18 .

*22 juillet 1881*¹⁹⁶

IMITER L'AMOUR PLEIN DE FOI, D'HUMILITÉ ET DE RECONNAISSANCE
DE SAINTE MADELEINE

Mes chères filles,

Plusieurs Ordres religieux, celui de saint Dominique entre autres, font avec grande solennité la fête de sainte Madeleine. Les dominicains ont deux patronnes spéciales, en dehors des saintes de leur ordre : sainte Catherine d'Alexandrie, patronne de leurs études, et sainte Madeleine, patronne de l'amour pénitent. Voulant parler aujourd'hui de cette dernière sainte au point de vue de son grand amour de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la grâce précieuse que nous avons toutes à demander et qui est la faveur céleste par laquelle le Seigneur l'a distinguée, je prendrai quelques-unes des qualités de cet amour.

D'abord, mes sœurs, pour que notre amour de notre Seigneur soit vraiment un amour divin, il faut que nous ne séparions jamais en notre Seigneur la plénitude des perfections divines de la plénitude des perfections humaines.

J'ai de la peine, en entendant parler de sainte Madeleine, quand on semble dire que son amour pour notre Seigneur a été dicté par la plénitude des perfections humaines. Il est évident que notre Seigneur les avait toutes. Il est évident qu'on a vu une fois la perfection humaine dans tout ce qu'elle avait de plus impossible, si je puis dire ainsi. Il est évident qu'on a rencontré en notre Seigneur la perfection de la bonté, de la beauté, de la miséricorde, de la sagesse. Tout ce qui est humain en lui est parfait, admirable, adorable. Je m'arrête à ce mot. Pourquoi

196. Fête de sainte Madeleine.

adorable ? C'est que tout l'humain en notre Seigneur se rapportait à la seconde personne de la sainte Trinité. C'était le Verbe divin, le Dieu fait homme, adorable en tous ses actes, en toutes ses perfections humaines, comme en ses perfections divines.

Notre Seigneur lui-même a tenu expressément à ce que tous ceux qui s'attachaient à lui, s'attachent en lui au Dieu, au Christ, à celui qui était envoyé. Nous le voyons dans l'Évangile, et quand un de ses interlocuteurs lui dit : *Bon Maître*, il lui répond : *Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul*¹⁹⁷. Il ne veut pas que sa bonté visible soit rapportée à autre chose qu'à sa personne divine. C'est là le premier de tous les amours, l'amour qui n'a pas de comparaison, celui auquel nous aspirons.

Un jour viendra (on dit qu'on ne le désire pas assez), un jour viendra où nous verrons face à face cette bonté sans pareille, cette beauté admirable, ce résumé de toute perfection divine et humaine, notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois. Sans aucun doute, et ce sera là ce qui fera essentiellement notre béatitude, nous verrons Dieu un et trine, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme nous sommes capables de les voir : la lumière de gloire comblera la disproportion qui existe entre Dieu et nous. *Nous voyons actuellement*, dit saint Paul, *une image obscure dans un miroir*, c'est-à-dire, par le moyen des créatures ; *ce jour-là, nous verrons face à face*¹⁹⁸. *Nous le verrons tel qu'il est*¹⁹⁹, ajoute saint Jean, tel qu'il subsiste dans sa propre nature. Qui dit vision intuitive, dit vision immédiate. Dieu s'unira donc immédiatement à notre âme pour être, immédiatement et sans aucun intermédiaire, vu et goûté par elle. Dieu sera non seulement l'objet de notre vision, mais le moyen par lequel nous verrons.

Remarquons-le cependant, mes sœurs, la vision béatifique de Dieu ne sera pas le fait de nos yeux de chair. Notre corps sera glorifié, c'est vrai, mais n'en demeurera pas moins un vrai corps. L'œil, ou mieux le sens de la vue, est ordonné et limité par sa nature – que la gloire perfectionnera, mais sans la changer ni la détruire – à ne percevoir que les objets matériels. Or Dieu est esprit. Ce que nos yeux verront, c'est

197. Mc 10, 17-18.

198. 1 Co 13, 12.

199. 1 Jn 3, 2.

l'humanité sainte et glorifiée de notre Seigneur Jésus-Christ. Cela, nous l'espérons et, après la vision intuitive, nous le regardons comme le summum de notre bonheur.

Ce que nous espérons ainsi voir dans l'éternité a été une fois visible sur la terre. La seconde personne de la sainte Trinité a pris chair et a habité parmi nous, comme l'un de nous, cachant et voilant à tous les regards, sous son manteau de chair, la gloire de sa divinité. Une fois seulement, sur la montagne, notre Seigneur a laissé resplendir un peu de l'éclat qui lui appartenait, et les apôtres mêmes en ont été foudroyés²⁰⁰. Ordinairement il le voilait, car les yeux des hommes n'auraient pu le supporter.

Cependant, comme dit saint Jérôme, pouvait-il voiler tout ? Est-ce que tant de grâces, tant de perfections adorables ne se manifestaient pas malgré lui ? Si un peu d'aimant attire l'acier et la paille, est-ce que le regard de Jésus-Christ, le regard de Dieu lui-même sur sa créature n'avait pas le pouvoir d'attirer, de charmer, de tout communiquer ? C'est ce qu'il a fait pour sainte Madeleine. Par un de ses regards divins, il a purifié son âme. Par une de ses paroles saintes, il a remis tous ses péchés. L'amour par lequel Madeleine a répondu à la miséricorde de son Sauveur était un amour plein de foi, un amour où le respect et la reconnaissance se joignaient à la constance, à toute la tendresse de l'affection et du désir.

Il faut demander cet amour, il faut demander à Dieu de nous rendre très sensibles à ce que nous possédons ici-bas dans la sainte Église. Nous y possédons Jésus-Christ. Si, quand il est descendu sur la terre, il voilait la gloire et l'éclat de sa divinité, à présent, quand il est sur l'autel, il voile et sa gloire et son humanité. Nous ne l'en avons pas moins. Il ne nous parle pas, il est vrai, de sa bouche humaine, mais il nous a laissé sa parole dans l'Évangile et dans l'Église, de sorte que nous ne sommes véritablement privés ni de sa présence, ni de sa parole.

Remarquez, mes sœurs, qu'il fallait un amour bien rempli de foi, pour que, dans l'humanité de notre Seigneur, on reconnaisse sa divinité. La plupart des hommes qui vivaient en ce temps-là sur la terre, n'ont pas reconnu sa divinité. Bien plus, ils l'ont crucifié, et, comme le dit

200. Cf. Mt 17, 1-9 ; Mc 9, 2-10 ; Lc 9, 28-36.

encore saint Augustin : *Celui que les Mages ont adoré dans le berceau, les Juifs l'ont crucifié.* Ils l'ont crucifié, au moment où il était dans la plénitude de sa grâce et de sa sagesse, au moment où il opérait des miracles et où il ravissait tous les cœurs par la beauté de sa doctrine.

Il faut donc, quand nous demandons un grand amour, que nous demandions aussi une grande foi, que jamais nous ne séparions un instant la divinité de notre Seigneur de son humanité, de sorte que tout notre amour, toute notre adoration s'adresse à Dieu, à Dieu fait homme. C'est ainsi que notre Seigneur veut être aimé. Si l'amour de ses amis et de ses disciples avait été autrement, notre Seigneur ne l'aurait pas accepté, ne l'aurait pas voulu un seul instant. C'était un culte, que cet amour ardent qu'il donnait à ses disciples pour sa personne divine, un culte qui s'adressait à la seconde personne de la sainte Trinité. Comme dans la sainte Trinité les trois personnes ne font qu'un, ce culte s'adressait directement à Dieu.

Madeleine avait donc cet amour que j'ai appelé le premier de tous les amours, cet amour plein de foi qui s'adressait à Dieu. Quand elle était aux pieds de Jésus, les couvrant de ses baisers et de ses larmes, les arrosant de ses parfums, les essuyant de ses cheveux, elle demandait le pardon de ses péchés que Dieu seul peut donner : *Qui est-il celui-là, disaient les pharisiens en parlant de Jésus, qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul*²⁰¹ En cela, ils disaient vrai, et c'est parce que Madeleine était persuadée de sa divinité qu'elle venait implorer son pardon. Avec ce sentiment, elle apportait une reconnaissance sans bornes, car c'est encore ce que notre Seigneur a dit d'elle.

Vous connaissez toutes la parabole des débiteurs, et comment Jésus montre aux pharisiens que c'est celui à qui on a le plus remis, qui doit être plus reconnaissant et aimer davantage. Il faut bien le comprendre. Cela ne veut pas dire que les âmes innocentes, à qui Dieu n'a pas remis de péchés, doivent avoir un amour moins grand, ce serait absolument faux. Il n'y a pas de créature qui ait aimé Dieu plus que la Sainte Vierge ne l'a aimé. Après la Sainte Vierge, nous voyons des saints dont la pureté a égalé l'amour, sainte Thérèse par exemple.

201. Lc 5, 21.

Madeleine recevait beaucoup parce qu'elle recevait le pardon de ses péchés. Nous autres chrétiens, nous recevons tout de Dieu et nous lui devons de la reconnaissance. Nous ne sommes purifiés, nous ne sommes dans l'Église, nous ne sommes en état de grâce que parce que Dieu se donne à nous. Dieu a fait la pureté de la très Sainte Vierge dans son Immaculée Conception. Dieu a fait les mérites de la très Sainte Vierge en se communiquant à elle dans l'Incarnation, il a porté ses mérites à un degré où nulle créature ne saurait atteindre.

Pour nous, Dieu s'est donné à nous dans le baptême, il a fait la pureté de notre robe baptismale, à ce moment où nous étions enfants de colère ; puis, par les sacrements, par les grâces que nous avons reçues, par la parole de vérité, par les enseignements du catéchisme, Dieu se donne constamment à nous.

Il faut maintenant proportionner notre reconnaissance au don que nous avons reçu. Si, parmi nous, il y en a qui ont péché, qu'elles s'appliquent, comme il est dit de sainte Madeleine, à avoir l'amour le plus grand, le plus fervent de Dieu, dont la miséricorde infinie a effacé leurs taches. S'il y en a qui n'ont pas péché, elles doivent avoir un amour plein de reconnaissance pour toutes les grâces reçues. Tout ce qui a été préservé en elles l'a été par Dieu. Sans le baptême, sans l'éducation chrétienne, sans les leçons de catéchisme, elles seraient des pécheresses : c'est donc une très grande grâce que la grâce de la préservation.

Il faut en remercier Dieu tous les jours, comme il faut le remercier tous les jours du don de l'Incarnation et de toutes les grâces qui, de l'Incarnation, découlent sur nous. Une chose qui manque beaucoup dans la vie spirituelle, est de connaître et d'apprécier la valeur des dons que nous recevons de Dieu.

Nous ne pesons pas assez toutes les grâces, tous les dons de Dieu. Nous ne sommes pas comme ces créatures qui font de leur âme une action de grâces perpétuelle, un acte d'adoration incessant. Toujours Dieu vient au-devant de nous. Il est venu au-devant de nous, quand nous avions quelques jours seulement et qu'il a pris possession de notre âme par le baptême. Il vient constamment au-devant de nous par toutes les grâces qu'il nous fait. Si nous regardons toute notre existence, nous voyons d'un côté Dieu qui ne nous quitte jamais, qui vient toujours

à nous avec une lumière, une bonté, une miséricorde particulière. De l'autre côté, si nous nous connaissons bien, nous nous verrons si souvent légères, ingrates, passant près de la grâce et ne la comprenant pas. Jésus-Christ passe, et souvent nous ne le voyons pas, nous ne le recevons pas. Malgré cela, il faut espérer qu'à la fin nous serons sauvées, parce que la grâce ne se lasse jamais. À force de considérer la valeur de la grâce, nous nous sanctifierons, parce que nous prendrons avec reconnaissance ce que Dieu nous prodigue, depuis tant d'années, avec une bonté à laquelle nous ne faisons pas assez attention.

Voilà une seconde chose que nous apprend sainte Madeleine : l'amour reconnaissant. Quand elle s'est jetée aux pieds de Jésus-Christ, elle a été acquise pour toujours à ce divin Sauveur. Elle a été à lui avec toutes ses puissances, avec tout ce qu'elle était. Elle ne fait plus cas des hommes. Elle s'humilie devant eux. Elle pénètre jusqu'à Jésus au milieu des pharisiens superbes qui la jugeaient et la condamnaient. Que lui importait d'être importune ! Plus tard, sur le chemin du Calvaire et au pied de la croix, que lui importaient la mort, le danger, la douleur, pourvu qu'elle montre à Jésus son amour et sa reconnaissance !

Je vous laisse ces deux pensées. J'ai dit d'abord : un amour plein de foi. Il faut connaître Jésus-Christ comme Dieu, l'adorer, l'aimer, admirer toutes ses perfections divines et toutes ses perfections humaines, être heureuses de lui appartenir. J'ai dit ensuite : un amour humble et reconnaissant.

Si le nôtre avait ces deux qualités, il grandirait chaque jour. Demandons à sainte Madeleine de nous obtenir cet amour. Dans l'oraison de sa fête, l'Église nous rappelle que c'est à sa prière que Jésus a ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours. Si nous savions bien la prier, que de grâces ressusciteraient dans nos âmes ! Que d'imperfections seraient couvertes, comme ont été couverts ses péchés ! Que de pauvres pécheurs ressusciteraient ! Prions-la avec ferveur, et marchons dans la voie qui convient à l'amour humble et reconnaissant.



29 juillet 1881²⁰²

VERTUS DE SAINTE MARTHE ET LEÇONS À TIRER DE SA VIE

Mes chères filles,

Une d'entre vous m'a demandé de parler aujourd'hui de sainte Marthe. Je le fais avec plaisir parce que j'ai beaucoup de dévotion à cette sainte. Cependant je trouve difficile de le faire après le beau sermon de monsieur l'abbé Tardif sur le même sujet. Je prendrai par un autre côté quelques leçons qui, pour nous, peuvent sortir de la vie et de l'histoire de sainte Marthe.

Dans le dernier Évangile, celui de la résurrection de Lazare, je m'arrêterai d'abord à cette première parole : *Jésus aimait Marthe*, qui peut donner pour sainte Marthe une dévotion de prédilection. *Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare*²⁰³. Remarquez que c'est Marthe, et non Marie sa sœur, qui est placée la première. Tout le monde dirait : *Jésus aimait Marie et sa sœur Marthe*. Il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas comme cela que l'Évangile a dit.

Cette même parole a été dite d'un autre, d'un apôtre qui est à côté de saint Pierre, et c'est sa grande gloire : c'est Jean, *le disciple que Jésus aimait*. Les Pères ont cherché la raison de cet amour particulier de Jésus pour Jean, et ils ont dit que c'est à cause de la prérogative de la virginité que cet apôtre avait conservée. Marthe paraît avoir joui de cette même prérogative. Elle était vierge, elle était pure, c'est pour cela que Jésus l'aimait.

202. Fête de sainte Marthe.

203. Jn 11, 5.

Il aimait aussi Marie : il y avait en elle son amour tendre et ardent qui attirait Jésus. Mais il aimait Marthe parce qu'elle était vierge : c'est un des caractères de cette sainte et une des causes de l'amour de Jésus pour elle. C'est aussi une des causes de la lumière de la doctrine que nous admirons en sainte Marthe. Il est dit de ceux qui ont le cœur pur qu'ils voient Dieu. C'est parce qu'elle avait le cœur pur qu'elle pénétrait les choses de Dieu. Il y a sans doute une autre raison, pour laquelle Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare.

La première de toutes les vertus morales qui pouvait exister chez les Juifs, qui y existait en effet à un degré éminent, qui peut exister même après les entraînements du péché et les égarements de la jeunesse, la vertu qui doit dominer toutes choses, puisqu'elle a directement Dieu pour objet, c'est la vertu de religion. Marthe, Marie et Lazare, pour que Jésus se soit approché d'eux, devaient exceller en cette vertu.

Je tiens depuis quelque temps à insister là-dessus. Cette vertu est par excellence celle que nous devons avoir, nous autres religieuses : tout rapporter à Dieu, avoir pour nos vœux un respect profond, parce que ce sont des actes de religion. Le jour où nous les avons prononcés, nous avons été consacrées à Dieu, comme l'évêque consacre le calice, l'autel ou l'église, comme, par un sacrement à part, il consacre le prêtre. Nous, par nos vœux, nous sommes consacrées à Dieu. Ils sont un sacrifice complet de tout notre être, et tellement un acte de religion que nous ne pouvons pas y manquer, sans manquer non seulement à la vertu promise, mais encore sans faire un acte contre la vertu de religion.

Chez les Juifs, la vertu de religion existait. Ils avaient à ce point de vue des traditions admirables. Pour vous montrer que cette vertu peut exister même en ceux qui ont péché, voyez David. Si vous lisez ses psaumes, partout la vertu de religion, l'honneur de Dieu, sa gloire, le culte qui lui est dû, partout la foi, l'espérance, l'amour, la soumission, l'adoration. Le psautier de David, c'est un hymne où la vertu de religion monte sans cesse vers Dieu. Et pourtant, David était un grand pécheur !

Je vous donne une idée à moi, mais il me semble qu'il fallait, pour que Jésus ait aimé cette famille de Béthanie, qu'elle ait conservé les traditions d'Abraham, Isaac et Jacob, les traditions de tous les grands

hommes et de tous les prophètes qui, dans le peuple de Dieu, étaient remplis de l'esprit de religion. Quand vous étudiez les grands personnages de l'Écriture sainte, admirez quelle religion ! Comme Dieu est l'objet constant vers lequel ils s'élèvent ! Comme ils croient, comme ils adorent, comme ils sont religieux des pieds jusqu'à la tête ! Partout où ils arrivent, ils élèvent un autel et offrent un sacrifice. J'aime à croire que cette famille avait hérité de l'esprit de religion des patriarches et des prophètes, et que c'est à cause de cette vertu que Jésus-Christ s'est fait connaître à elle et lui a apporté la vérité.

Passons maintenant au second point. Il y a dans l'Évangile une parole relative à sainte Marthe, qui est toujours celle qu'on lui reproche, c'est la réprimande que notre Seigneur lui a adressée : *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire*²⁰⁴. Cette parole renferme plusieurs enseignements pour nous, mes sœurs, et je ne suis pas fâchée d'insister là-dessus.

Premièrement, remarquez que sainte Marthe a bien pris la leçon de notre Seigneur. C'était un reproche pénible qui tombait de la bouche de Jésus qu'elle aimait. Il lui était fait devant tous : devant les Juifs qui étaient là, et devant les apôtres qui certainement n'était pas tendres avant d'avoir reçu le Saint-Esprit. Il n'est pas dit dans l'Évangile que Marthe ait rien répondu. Elle ne s'est pas excusée. Nous voyons dans la sainte Écriture d'autres personnes qui s'excusent, comme Adam et Ève. Pour Marthe, elle reçoit le reproche et l'accepte.

Elle se laisse enseigner, elle profite. La leçon qui lui est donnée se grave si bien que, plus tard, on pourra écrire sur son tombeau : *Pleine de sollicitude, sans trouble*²⁰⁵. Elle avait de la sollicitude, une sollicitude qui tenait à sa charité et à l'ardeur de son caractère, elle avait le soin de bien faire toutes choses. Elle s'intéressait à tous ceux qui se recommandaient à elle, mais elle n'était plus troublée. Notre Seigneur lui avait enseigné à ne pas se troubler. Elle avait admirablement profité de la leçon. Voilà donc la première leçon où une religieuse a beaucoup à apprendre.

204. Lc 10, 41-42.

205. *Sollicita, non turbata.*

Il y en a une seconde. Après avoir dit : *Marthe, Marthe*, etc. notre Seigneur ajoute : *Une seule chose est nécessaire*²⁰⁶. Réfléchissez à ceci. Dans la part que vous donnez à la contemplation, pouvez-vous, mes sœurs, vous rendre cette justice que vous êtes *une*, absolument simples, que vous ne vous troublez pas autour de beaucoup de choses ? Je parle ici de la vie spirituelle. Dans la vie spirituelle, ne vous multipliez-vous pas autour d'une infinité de choses, tandis qu'une seule est nécessaire pour vous, adorer Jésus-Christ, l'aimer, faire sa volonté ? Ces trois choses n'en font qu'une. L'adoration et l'amour s'unissent pour accomplir la volonté de Dieu, unique préoccupation de l'âme. C'est *l'unique nécessaire*.

Je vous assure, mes sœurs, qu'il y a des personnes qui s'occupent des devoirs de la vie présente, qui travaillent toute la journée, qui ont un emploi ou un autre, qui ont cette unité de la volonté et de l'adoration, et pour qui *vivre, c'est Jésus-Christ*²⁰⁷. Au contraire, je vous assure qu'il y a des personnes qui passent plus de temps à la prière, qui ont besoin de se confesser, qui ont un directeur, qui lisent beaucoup, qui s'approchent fréquemment des sacrements et qui multiplient les choses autour desquelles elles tournent, qui ont une infinité de préoccupations, de *si*, de *car*, de *mais*. Notre Seigneur a voulu donner là une leçon à tout le monde, dans cette belle unité de l'âme qui s'applique à écouter Dieu et à faire sa volonté. Notre Seigneur l'a dit lui-même : *Celui-là m'écoute qui fait la volonté de Dieu. C'est l'unique nécessaire*.

Il faut prendre cela pour vous, mes sœurs. Quand bien même vous ne seriez pas élevées sept fois le jour comme sainte Madeleine sur le rocher de la Sainte-Beaume²⁰⁸, Dieu veut de vous cette unité. Il veut que dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, vivre soit pour vous Jésus-Christ. On a dernièrement expliqué ainsi cette parole : on dit de certaines personnes : pour lui la chasse, c'est sa vie ; la science, c'est sa vie ; l'étude, c'est sa vie. C'est-à-dire que la première préoccupation, tout ce qui intéresse, revient, retourne à cela. Dans ce sens-là, nous

206. *Unum est necessarium*.

207. Ph 1, 21.

208. En Provence, où la tradition rapporte que Marie Madeleine aurait passé de longues années de prière et de pénitence.

pouvons dire que Jésus-Christ est notre vie. Nous travaillons pour lui, nous cherchons sa volonté et nous voulons la suivre. C'est là notre *unique nécessaire*.

Notre Seigneur ajoute : *Marie a choisi la meilleure part*²⁰⁹. Cette parole est pleine de mystères. Saint Augustin l'a appliquée aux deux vies : à la vie bienheureuse et à la vie du temps. Dans l'une, on ne connaît plus de troubles, c'est la plus heureuse. Dans l'autre, on se dévoue, on cherche Jésus-Christ à travers le travail. Par là, on arrive à la béatitude éternelle. Toute la question est que dans cette vie du temps l'âme prie, adore, et soit dans *l'unique nécessaire* par l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Pour moi je dirai ceci, qui est nécessaire : c'est que notre Seigneur déteste qu'on dérange ceux qui prient. Je vous l'ai dit souvent. Quand quelqu'un est aux pieds de notre Seigneur, de grâce, ne le dérangez pas, c'est une impertinence pour notre Seigneur qui écoute cette âme et lui parle. Marthe était portée à cela. Elle voulait que sa sœur l'aide et fasse ce qu'elle-même faisait.

Ne tombez pas dans ce défaut. Donnez-vous de la peine en vue de Jésus-Christ. Bien que vous ayez beaucoup de travail, si votre intention est très pure, très droite, si vous ne vous séparez pas de l'esprit de prière, vous ne perdrez rien. C'est sainte Thérèse qui le dit et certes, elle s'y entendait. Que celles qui ont des travaux, dit-elle, qui sont portières, infirmières ou cuisinières, qui sont occupées toute la journée, ne pensent pas qu'elles y perdent quelque chose. Elles se tromperaient étrangement. J'ai vu souvent des personnes qui, dans les fondations, avaient été très employées, plus avancées que telles et telles sœurs qui étaient restées tranquillement dans leurs cellules. La question n'est pas d'être ici ou là, de faire ceci ou cela. Sainte Marthe aurait pu profiter de la visite de notre Seigneur, tout aussi bien que sainte Madeleine, si elle ne s'était pas plainte et n'avait pas dit à sa sœur : « Pourquoi restez-vous là sans rien faire ? »

Sainte Thérèse dit que les âmes contemplatives ont beaucoup à souffrir, et qu'une de leurs plus grandes épreuves, c'est qu'on pense qu'elles perdent leur temps. Même au fond du Carmel, cela se passe

209. Lc 10, 42.

ainsi. À côté des sœurs qui ont des emplois, et il faut bien qu'il y ait des infirmières, des portières et le reste, si une âme que notre Seigneur attire plus particulièrement donne, par la volonté des supérieures, plus de temps à la prière, les autres sœurs trouvent que celle-ci perd son temps. Cela a donc continué depuis sainte Marthe jusqu'à nos jours.

Ne faites pas ainsi : il faut aimer notre Seigneur assez pour se réjouir quand une âme lui donne plus de temps et trouve à ses pieds ce grand bien d'une union plus intime avec lui. Ne vous préoccupez jamais à ce sujet : les supérieures sont obligées de le faire. Leur devoir est de connaître si c'est l'esprit de Dieu ou le propre esprit qui conduit ces âmes, si c'est par vanité ou par paresse, quel fruit elles retirent d'une prière prolongée. Mais que jamais une âme qui a la vertu de religion ne vienne se mettre entre Jésus-Christ et l'âme qu'il a choisie.

Il vous a toutes choisies d'une façon ou d'une autre, comme il avait choisi sainte Marthe et sainte Madeleine. Ce n'est pas moi qui voudrais décider laquelle des deux est la plus sainte. Je ne fais pas de différence entre elles. Je trouve sainte Marthe aussi grande en sainteté que sainte Madeleine. Notre Seigneur vous a choisies. En vous choisissant, il vous a donné quelque chose à faire. À ce moment-là, le tort de sainte Marthe était de murmurer. Le murmure ne plaît jamais à Dieu. Elle voulait qu'une autre fasse ce qu'elle faisait, ce qui ne la regardait pas ; c'était à notre Seigneur d'en décider. Son tort était de se plaindre. Les âmes qui se plaignent sont toujours dans l'imperfection, tandis que celles qui obéissent et qui se laissent conduire, sont toujours sûres d'être dans la voie droite.

C'étaient ces trois choses que je voulais vous dire à propos de la réprimande²¹⁰ de notre Seigneur.

Je viens maintenant à ce qui fait la grande gloire de sainte Marthe, à la confession de foi si belle, si magnifique qu'elle a faite de la divinité de Jésus-Christ. Je vous ai dit, en commençant, que la parole : *Jésus aimait Marthe* semblait mettre quelque rapport entre saint Jean et sainte Marthe. Tous deux ont bu le calice de la confession, sans cependant mourir de la main des bourreaux. Marthe a été mise avec son frère et sa sœur dans un vaisseau sans voiles, sans rames, sans

210. « Répréhension » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

agrés, sur la vaste mer. Elle était là pour y mourir, et Jésus-Christ l'a sauvée. De même saint Jean a été jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Au lieu de mourir, il en est sorti plus jeune et plus vigoureux. Tous les deux ont souffert pour la foi de Jésus-Christ et ont remporté la palme du martyr, sans mourir au milieu des supplices. Il y a donc encore ce rapport entre saint Jean et sainte Marthe.

Comme caractère, elle se rapproche plus de saint Pierre. Qu'est-ce qui a fait la gloire de saint Pierre ? C'est qu'il a dit : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*²¹¹. Une simple femme, avec l'ardeur de sa foi et de son amour, fait une confession non moins belle. Quand, après la mort de Lazare, elle entend dire que Jésus vient vers elle, elle se lève, fait une demi-lieue pour aller à sa rencontre et, se jetant à ses pieds, elle lui dit : *Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort, et Jésus répondit : Celui qui croit en moi, vivra. Crois-tu cela ? Elle répondit : Oui, Seigneur, je le crois. Tu es le Fils de Dieu*²¹².

Voilà une parole que les apôtres n'ont pas dite comme saint Pierre et que sainte Marthe a dite. Ses yeux purs, aidés par la virginité, ont pénétré le mystère. Sa bouche a déposé dans l'Évangile cette parole qu'on prononcera devant notre dépouille mortelle, parole, comme le disait monsieur l'abbé Tardif de Moidrey, qui nous fera tressaillir jusqu'au fond de notre cercueil.

Cette foi vive, ardente de sainte Marthe, hélas ! c'est une vertu qui devient rare. La foi s'en va. Il faut donc que la nôtre soit d'autant plus vive, d'autant plus ardente. Il faut que nous consolions notre Seigneur au point de vue de la foi. Il faut que la vertu de religion, qui doit être en nous comme elle était dans les habitants de Béthanie, s'épanouisse en des actes de foi. Il faut que le don de la foi, que Dieu nous a fait, soit conservé et augmenté. Il faut qu'il soit employé à connaître Dieu davantage, à le connaître comme notre Sauveur, à l'aimer, à l'adorer. C'est là un des fondements de la dévotion à sainte Marthe. Il faut demander par son intercession une foi vive pour nous et pour les autres.

Monsieur l'abbé Tardif remarquait encore, dans ce récit évangélique de la mort de Lazare, que dans sa charité (car elle avait une charité très

211. Mt 16, 16.

212. Cf. Jn 11, 21-27.

tendre et très affectueuse), Marthe, pendant son entretien avec notre Seigneur, pense que sa sœur ne participe pas à sa consolation. Aussitôt elle part rapidement, refait la demi-lieue qui la séparait de sainte Madeleine et vient lui dire : *Le Maître est là, et il t'appelle*²¹³. Cette parole est une de celles qui parlent le plus au cœur.

Quand nous l'avons entendue, quand notre confesseur, la personne qui avait notre confiance nous a dit : « Le Maître vous appelle, vous avez vraiment la vocation », nous avons été remuées jusqu'au fond de l'âme. C'est une des paroles les plus mystiques et les plus tendres qui aient été dites par un personnage évangélique, et c'est sainte Marthe qui l'a dite. Qu'elle la dise bien souvent à notre cœur, qu'elle nous fasse bien comprendre que le Maître est là et qu'il nous appelle. Il nous a appelées par la vocation. Il nous appelle tous les jours à la perfection, à son entretien, à l'unité, à la vertu de religion. Il nous appelle sans cesse, pour entrer plus profondément dans notre âme, pour nous unir à lui, pour nous attirer à son amour. Il faut lui montrer que nous voulons le suivre, comme les saintes femmes, et que nous ne voulons être ni moins dévouées, ni moins fidèles, ni moins ardentes.



213. Jn 11, 28.

12 août 1881

L'ESPRIT APOSTOLIQUE – LA CONDITION LA PLUS NÉCESSAIRE
POUR L'ACQUÉRIR EST LA DÉMISSION DE SOI-MÊME

Mes chères filles,

L'esprit apostolique faisant partie de l'esprit de l'Assomption, j'ai voulu chercher dans l'Évangile quelques paroles qui puissent m'amener à dire des choses utiles pour nous. Notre Seigneur a envoyé ses apôtres et leur a donné des enseignements, que vous trouverez dans l'Évangile. Il a envoyé aussi les soixante-douze disciples, il les a envoyés devant les apôtres, pour leur préparer la voie. Peut-être, puisque nous n'avons pas l'honneur du sacerdoce, nous convient-il mieux d'étudier ce qui est enseigné et ordonné par Jésus-Christ aux disciples, à ceux qui préparaient la voie aux apôtres.

Dans l'enseignement, dans les rapports avec les âmes, que ce soit dans un emploi plus relevé ou dans un emploi plus humble, toutes nous pouvons préparer la voie à Jésus-Christ. La portière par sa douceur et son recueillement, la sœur lingère par sa patience avec les enfants, toutes par leur édification, leur esprit religieux, leur prière, leur conduite, peuvent préparer la voie à Jésus-Christ dans les âmes. Vous n'ignorez pas que saint François d'Assise sortit un jour avec l'un des siens, que, sans rien dire, il traversa la ville avec pauvreté, recueillement et modestie, et qu'en revenant il dit : *Mon frère, nous avons prêché.* Vous comprenez que tout le monde peut prêcher de cette façon.

Je voudrais insister sur un point qui vous étonnera peut-être, c'est que la chose la plus nécessaire pour l'esprit apostolique, c'est la démission de soi-même et le vide de son propre esprit. N'être pas

gouverné par son propre esprit, ne pas le suivre, est la condition essentielle pour faire quelque bien sur la terre. C'est donc le point que je veux développer dans les enseignements que notre Seigneur donne à ses disciples.

Je m'arrêterai auparavant à une parole de consolation. Notre Seigneur leur dit : *Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord : Paix à cette maison* et il ajoute : *S'il y a là un ami de la paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon elle reviendra sur vous*²¹⁴. Vous voyez par là que même les disciples, même les apôtres ne réussissaient pas toujours. Quand nous voulons apporter à une âme la connaissance et l'amour de notre Seigneur, ce n'est pas une raison pour que nous l'apportions toujours. Si nous rencontrons un enfant de paix, la paix se reposera sur lui. Sinon la paix reviendra sur nous, si cette âme ne veut pas recevoir la grâce de connaître notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à nous que revient le mérite de l'intention que nous avons eue, de l'édification que nous avons pu donner, du bien que nous avons voulu faire.

J'arrive maintenant à la parole principale : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups*²¹⁵. Nous avons vu, dans une homélie du bréviaire, que notre Seigneur s'engage à gouverner les agneaux, à être leur pasteur. Remarquez qu'il ne conduit que les agneaux. Si nous cessons d'être agneaux, ce n'est plus lui qui nous conduit. Ce ne sont ni les savants (quoiqu'on puisse être ensemble agneau et savant), ni les habiles, ni les puissants, ni les forts, ni ceux qui croient beaucoup en leur sagesse qu'il conduit : il conduit ceux qui ont l'esprit d'agneau, c'est-à-dire l'esprit de douceur, d'humilité, ceux qui n'ont aucune espèce d'appui en eux-mêmes. Je choisis exprès ce sujet parce que je parle devant beaucoup de supérieures locales²¹⁶.

Si quelqu'un a besoin de ne pas s'appuyer sur soi-même, c'est plus particulièrement les supérieures. Elles ont plus besoin que les autres d'être gouvernées par l'esprit de Dieu, de vivre et d'agir sous son influence. Et quelque peu d'appui qu'elles prennent en elles-mêmes, dans cette mesure-là elles perdent l'appui qu'elles devraient prendre en Jésus-Christ. Celui qui doit les conduire ne les conduit plus. Il ne

214. Lc 10, 5-6.

215. Lc 10, 3.

216. « Particulières » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

trouve plus en elles le caractère des agneaux dont il est le pasteur. C'est leur propre esprit qui les guide. Le devoir des supérieures, au contraire, est d'être très dociles à suivre l'esprit de Dieu et de ne pas se confier en leur propre sagesse. Elles doivent être de celles dont notre Seigneur a dit : *Père, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits*²¹⁷.

Mais ce n'est pas seulement pour les supérieures que je parle. Chacune, dans son emploi, a besoin de cette démission de son propre esprit, qui fait qu'on s'attache à faire parfaitement et entièrement la volonté de Dieu. Il faut avoir une volonté ferme, pour tenir uniquement à certaines choses qui sont de la volonté de Dieu. Avec la mesure de fermeté nécessaire, il faut avoir aussi une certaine mesure d'humilité et de dépendance. Les supérieures locales ont cet avantage de pouvoir dépendre de la supérieure générale. Elles peuvent, elles doivent même rendre compte et dépendre, pour tout ce qui est de leur maison, pour le temporel, pour le spirituel, pour l'enseignement, pour le gouvernement de la maison, pour les rapports avec le dehors.

Est-ce à dire que la supérieure générale elle-même puisse prendre quelque appui en elle et compter sur sa propre sagesse ? La Congrégation serait bien malheureuse si la supérieure générale se reposait sur son propre esprit. La Règle a eu soin de l'entourer de plus de précautions que les autres : elle a des assistantes, des conseillères. Il est de son devoir, dans les choses qui ont quelque importance, de prendre conseil, de quitter une vue de son propre esprit pour prendre une vue plus générale parmi celles qui lui sont présentées et qui paraît être plus conforme aux desseins de Dieu. Je dis ces choses, parce qu'elles seront utiles après moi.

Pour éviter ce mal de suivre son esprit propre, je vous donnerai un moyen, car il en faut un : ayez la dévotion la plus constante, la plus affectueuse, la plus fidèle à la sainte volonté de Dieu. Que chacune, en s'éveillant, en se levant, en travaillant, ne cherche à faire que la volonté de Dieu. Que la volonté de Dieu soit justement ce pour quoi on cherche à avoir de la volonté. Quand on peut se dire, en conscience, que c'est certainement la volonté de Dieu que telle personne se corrige

217. Mt 11, 25.

de tel défaut, que tel abus ne règne plus dans une maison, que la Règle soit observée en ceci ou en cela, alors on doit mettre toute sa volonté à faire accomplir la volonté de Dieu.

Toute supérieure, par exemple, doit veiller à ce qu'on ne se dissipe pas à toute heure de la journée. Elle est obligée de maintenir la charité, de ne pas permettre de conversations irrégulières, de paroles de critique, la manifestation des ennuis, des tentations, des lâchetés de l'âme. Ainsi, si une sœur mal disposée a envie de répandre cela sur deux ou trois, la supérieure doit l'empêcher, parce que c'est la volonté de Dieu. Elle doit s'appliquer à maintenir tout ce qui est nécessaire pour la sanctification des âmes, tout ce qui est nécessaire pour que la Congrégation ne descende pas, parce que c'est la volonté de Dieu.

C'est la volonté de Dieu que l'œuvre du pensionnat se fasse de manière à procurer la sanctification des âmes, que l'esprit soit chrétien, que l'enseignement soit bon, bien donné, simplement, d'une manière chrétienne, que les sœurs édifient les enfants et les personnes du monde, qu'elles ne se répandent pas au-dehors, comme il est demandé dans notre Règle.

Toutes ces choses sont simples, aussi simples que possible pour une religieuse qui consulte ses règles et la volonté de Dieu. Si elle veut être agneau de notre Seigneur, il faut qu'elle soit agneau dans l'obéissance et dans la charité, mais avec toute la fermeté qui peut empêcher le mal, parce que notre Seigneur a dit : *Si quelqu'un doit scandaliser un de ces petits, il serait préférable pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes, et d'être englouti en pleine mer*²¹⁸. Il dit ailleurs : *Pas une seule lettre, pas un seul petit trait ne disparaîtra de la Loi jusqu'à ce que tout se réalise*²¹⁹.

Chaque sœur connaît la volonté de Dieu ; elle sait ce qu'elle doit faire pour se sanctifier dans son emploi, et son devoir est de faire ce que Dieu veut. Mais quelquefois on est tenté de vouloir connaître et juger l'emploi des autres, ce que Dieu voudrait que fasse l'économe quand on ne l'est pas, ou la maîtresse du pensionnat quand on ne l'est pas. Ce n'est ni dans l'ordre, ni dans la volonté de Dieu. La volonté de Dieu nous met chacune dans un cercle qu'il faut remplir parfaitement,

218. Mt 18, 6.

219. Mt 5, 18.

en quittant son esprit propre et en faisant, avec obéissance, ferveur et amour, ce que Dieu nous donne à faire. S'il y a quelque imperfection dans le prochain, il y a la règle des avertissements. Si nous voyons dans la maison quelque chose qui aille au désordre, avertissons la supérieure, pour qu'elle puisse y remédier. Puis rentrons dans notre cercle, pour faire parfaitement et humblement la volonté de Dieu.

Voyez-vous, mes sœurs, il y a trois esprits qui gouvernent sans cesse nos âmes, ou plutôt qui se présentent sans cesse pour les gouverner. Il y a d'abord l'esprit de Dieu, c'est celui que nous devons suivre.

Ce n'est pas pour rien qu'après avoir reçu dans le baptême la très sainte et très adorable Trinité qui a imprimé un caractère surnaturel dans nos âmes, nous avons reçu l'Esprit de Dieu par un second sacrement qui lui aussi a imprimé un caractère. Le Saint-Esprit était déjà en nous, puisque toute la sainte Trinité était descendue dans notre âme au baptême. Il était en nous puisque, si notre âme est pure et sans péché, il y descend pour en faire son temple. Cependant, il y descend encore d'une façon particulière par la confirmation. Pourquoi ? L'Esprit sanctificateur vient pour nous donner la force de vaquer au service de Dieu, pour nous gouverner dans la sainteté, pour nous rendre parfaits chrétiens.

De même que le baptême imprime en nous une disposition aux trois vertus théologiques, la confirmation verse en nous les sept dons du Saint-Esprit et nous donne la force de marcher dans une voie plus élevée, plus sainte, plus parfaite, plus sanctifiante. Si cet Esprit nous a choisies pour que nous soyons son temple, s'il nous a marquées de son sceau particulier, c'est parce qu'il veut nous conduire à l'aide des sept dons qu'il a imprimés en nous. C'est parce que nous devons obéir à cet Esprit divin, le consulter et le suivre sans cesse.

Dans la prière, l'âme se met sous l'impression de l'Esprit de notre Seigneur. Il n'est pas le seul à se présenter. Même dans la prière, l'esprit propre parle. Bienheureuses êtes-vous, mes sœurs, si vous ne l'entendez pas. Il se présente, il pousse à ceci ou à cela. On a besoin d'un grand discernement pour obéir à l'Esprit de Dieu et non à son propre esprit. L'obéissance, l'humilité, la démission de soi-même aident à discerner cet Esprit de Dieu des deux autres esprits. C'est une

grande chose que cette science. Les saints ont donné des règles sur le discernement des esprits.

Enfin le troisième esprit, pire encore, c'est l'esprit du mal. Il est là sans cesse, cet esprit mauvais. Il tâche de nous persuader, de s'insinuer en nous. Il profite des dispositions que nous avons pour nous attirer dans ses pièges. Si nous sommes orgueilleuses, il tâche d'entrer par là ; si nous sommes paresseuses, il s'efforce de nous amollir encore plus ; si nous sommes portées à la critique, il nous parle à l'oreille, il nous montre tel défaut, il nous dit que rien ne nous échappe, que nous avons de l'esprit et que nous voyons bien les choses.

Puis dans la prière, il nous pousse à des choses bonnes en apparence, mais qui ont besoin d'être réglées. Pour quelques-unes, ce sera de faire de grandes austérités sans permission, ou de prier quand on ne nous le permet pas, de ne pas manger le dîner qui nous est présenté. Tout cela porte le caractère de l'esprit du démon. Tout cela n'est bon à rien, parce que ce n'est pas dans l'ordre de l'obéissance, de l'humilité, de la sanctification des âmes, et que cela ne mène pas au but. Il pousse quelquefois à des lectures très relevées ; on entend des personnes dire : « Les choses ordinaires ne me vont pas : *l'Imitation*, je l'ai lue dès mon enfance. L'Évangile, tout le monde le connaît. *La perfection chrétienne*, c'est élémentaire... Pour ma vie intérieure, il me faut des choses plus relevées. »

J'ai connu une personne qui allait prendre dans une stalle un livre qu'on ne lui avait pas donné, qui le lisait en cachette et allait ensuite le reporter, parce qu'elle se figurait que cette lecture irait bien à son âme. À quoi tout cela mène-t-il ? C'est l'esprit du démon. Il faut s'en rapporter à sa supérieure. Dieu permettra toujours que les livres que vous recevez avec obéissance soient ceux dont vous retirerez le plus de fruit.

Certainement on peut dire à sa supérieure : « Si je lisais le père Surin ou le livre de celui-ci qui a eu des extases, je crois que cela me ferait du bien. » Mais si la supérieure vous répond : « Lisez les vertus de saint Vincent de Paul », il faut croire qu'elle a raison. Si vous bâtissez sur les vertus, vous êtes sûres d'aller au ciel. Si vous bâtissez sur l'imagination, vous resterez en route.

Quant à moi, je vous dirai humblement (peut-être parce que je ne suis pas une âme qui vole dans les hauteurs), mais j'ai toujours trouvé que les livres élémentaires étaient les plus nourrissants. Ces livres absolument solides comme l'*Imitation*, les vertus de saint Vincent de Paul, font toujours du bien. Je les lirais pendant un an, que je trouverais encore à y apprendre. Il en est de même des entretiens de saint François de Sales et de beaucoup d'autres ouvrages. Mais le *je* et le *moi* sont haïssables, et je ne veux pas vous parler plus longtemps d'un point de vue personnel. Je peux me tromper, mais il me semble que, si ces livres ont pu me suffire, d'autres peuvent s'en contenter aussi.

J'ai encore une autre observation à faire et c'est celle-ci : il n'est pas nécessaire que les supérieures ne se trompent pas. Mais il est absolument nécessaire qu'on accepte leur décision, lors même qu'il y aurait erreur.

Assurément, si une supérieure vous menait dans une voie dangereuse, il y aurait lieu d'avertir ; mais il ne peut y avoir aucun mal à vous donner un livre sur l'obéissance, la charité, la pauvreté, les devoirs de la vie religieuse, comme les enseignements de Rodriguez si approuvés dans l'Église. Il est impossible qu'elle vous conduise dans des pâturages où vous trouviez des herbes malsaines. Cette disposition fait partie de cet état d'agneau petit, humble, pauvre, dans lequel notre Seigneur veut que nous soyons, pour être vraiment ses disciples et faire du bien aux âmes.

Il ne faut jamais écouter l'esprit mauvais. Il vient toujours à l'homme avec l'esprit d'orgueil. Il y a toujours plus ou moins de ces sentiments dans ce qu'il nous propose.

En ne suivant ni l'esprit propre, ni l'esprit mauvais, nous pourrions nous sanctifier sous l'influence de Dieu et y porter les autres. C'est là cet esprit apostolique que nous devons chercher ici-bas.



19 août 1881

LE MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION²²⁰

Mes chères filles,

Vous m'avez demandé de vous parler sur le mystère de l'Assomption. C'est un sujet difficile. Je ne vous en dirai que quelques mots ; ils pourront peut-être vous inspirer de la dévotion.

Vous savez que, lorsque notre Seigneur était sur la terre, il était dans l'état de voyageur et en même temps de compréhenseur²²¹. Comme seconde personne de la Trinité, comme Fils de Dieu, il était assis au plus haut des cieux, gouvernant le monde, régnant dans la béatitude de la divinité. Son humanité, personnellement unie au Verbe de Dieu, avait naturellement et de droit la vision béatifique.

Pendant, cette vision était tellement contenue dans la partie supérieure de l'âme, il l'a tellement empêchée de déborder sur son humanité, qu'il a pu souffrir, être dans l'angoisse, dans le délaissement, passer sa vie dans un état très douloureux, humble, abaissé, et cacher aux yeux des hommes la gloire de son humanité. Le jour de la Transfiguration, il a laissé cette gloire se répandre un instant et apparaître aux hommes, mais hors de là, il a contenu au-dedans la gloire magnifique qui appartenait de droit à son âme et à son corps.

Il y a eu quelque chose de semblable pour la Sainte Vierge : elle avait, surtout depuis le mystère de l'Incarnation, une vision de Dieu

220. Ce Chapitre a été revu et corrigé par mère Marie-Eugénie. Il a été relevé dans les *Textes Fondateurs*.

221. Du latin *comprehendere* = retenir, contenir, dans le sens du troisième paragraphe : « cette vision (béatifique) était *contenue* dans la partie supérieure de l'âme. »

bien au-dessus de la vision des saints. C'était une vision intime et admirable, dépassant toutes les lumières accordées aux saints dans l'extase. En même temps, elle a eu des douleurs sans pareilles, elle a pu être appelée la reine des martyrs. Elle a souffert plus que tous les martyrs, soit dans l'attente de la Passion, soit sur le Calvaire où elle a vu souffrir et mourir notre Seigneur. C'était Dieu qui, par un miracle, contenait la joie que devait répandre en elle cette vision de Dieu si parfaite et si sainte. Cependant elle existait, cette vision, elle était dans ce que saint François de Sales appelle *la fine pointe de l'âme* ; dans la partie supérieure de son âme, Marie voyait Dieu d'une manière admirable, elle lui était absolument unie.

C'est ce que nous avons à imiter en la Sainte Vierge. La partie inférieure de notre âme peut être remplie de souffrances, de troubles, de peines, d'ennui. L'ennui, notre Seigneur a bien voulu l'accepter pour lui : *Il commença à sentir tristesse et angoisse*²²², comme il est dit de son agonie. Nous pouvons éprouver toutes ces choses ; mais il faut que nous tâchions, à l'imitation de la Sainte Vierge, pure créature, d'avoir toujours dans la partie la plus élevée de notre âme, la vue de Dieu, l'union à Dieu : voilà notre travail.

La Sainte Vierge avait un désir immense de voir Dieu. C'est la cause de sa mort, de son Assomption glorieuse. Il y a encore ici un mystère, car elle possédait, par une union intime, par une vision merveilleuse, ce Dieu qu'elle désirait. Bien qu'elle possédât Dieu dans la fine pointe de son âme, elle ne le possédait pas complètement. Toutes ses facultés, son âme, son corps même n'en étaient pas pénétrés, comme ils devaient l'être après sa mort.

C'est cette union souveraine qu'elle désirait. Posséder Dieu est une chose dont l'homme ne doit jamais faire le sacrifice. Être uni à Dieu, non seulement dans la fine pointe de son âme, mais le posséder de la manière la plus parfaite, la plus complète, de façon que notre être soit pénétré de Dieu, c'est le bien magnifique qui nous est promis et que nous devons désirer sans cesse.

La Sainte Vierge désirait ce bien infini : il fallait qu'il pénètre tout son être. C'est parce que ce désir était tellement ardent qu'il s'étendait

222. Mt 26, 37 et Mc 14, 33.

à tout ce qu'elle était, que son corps lui-même a été rempli de cette plénitude, et que Dieu a voulu qu'il soit élevé au ciel. Ce corps très pur était déjà capable de la gloire, tandis que les nôtres, à cause de l'imperfection et de l'impureté qui sont en nous, subiront une longue transformation avant de posséder Dieu et de le voir dans l'éternité.

Pour la Sainte Vierge, ce désir avait pour principe la connaissance complète qu'elle avait de Dieu. Qui parmi les créatures a connu Dieu comme elle ? Dieu, être parfait, infini, souverain par essence, dont les perfections sont l'être. La sainteté, la beauté, la justice, la force, la puissance, toute perfection enfin, c'est l'être même de Dieu. Dieu est au-dessus de toutes nos compréhensions. C'est par négations que nous le nommons presque toujours. Nous disons qu'il est infini, c'est-à-dire qu'il n'est pas fini ; qu'il est incommensurable, c'est à dire qu'il n'est pas mesurable ; qu'il est incompréhensible c'est-à-dire qu'il ne peut être compris. Tous ces titres, toutes ces affirmations par lesquels nous le nommons, nous font comprendre qu'il est au-dessus et au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir.

La Sainte Vierge, sur ce point, avait des lumières qui augmentaient ses désirs. Plus elle désirait, plus elle connaissait, et plus sa connaissance augmentait, plus elle désirait jouir de lui. Elle désirait voir Dieu. Elle désirait aussi une autre vue, la vue de son divin Fils, son bien infini. Elle désirait le voir, être proche de lui, et cela par un amour immense. Quel est le principe du désir ? C'est la connaissance, mais c'est aussi l'amour.

Qui pourrait parler de l'amour de Marie pour Dieu ? Qui pourrait parler de l'amour de Marie pour Jésus ? Il était tellement élevé, tellement ardent, tellement au-dessus de l'amour de tous les séraphins, de tous les chérubins, cet amour qui réjouit le ciel ! C'est cet amour qui a fait tomber le fruit absolument mûr de l'arbre, qui a détaché l'âme du corps de la Sainte Vierge, et qui les a réunis l'un à l'autre par la volonté de Jésus-Christ d'appeler sa Mère à partager son trône dans le ciel. Voilà ce que nous trouvons dans le mystère de l'Assomption.

Mais il y a des conséquences à tirer de tout cela, et tout d'abord un désir très pur de connaître Dieu et de l'aimer. Nous devons chercher à le connaître et à l'aimer toujours davantage, d'un amour toujours plus ardent et d'un désir plus pur. Je ne pense pas que, malgré ses grandes

douleurs, la Sainte Vierge se soit jamais plainte. Sa vie, quand elle était sur la terre, était une vie d'union à Dieu et de charité pour le prochain. Qu'il en soit de même pour nous : que jamais dans les choses qui nous pèsent, dans les épines que nous rencontrons, nous ne nous détournions pour éviter la croix que nous trouverons toujours d'un côté ou d'un autre. Disciples de Jésus-Christ, nous ne devons pas demander de vivre sans croix, nous ne devons pas désirer de n'avoir pas d'épines. Nous devons vivre de bonne grâce, de bonne humeur, de bon cœur avec nos épines. Il faut que nous leur fassions bon visage ; il faut, comme dit saint François de Sales, *présenter une figure enduite de miel aux piqûres des abeilles*, quoique ce ne soit pas doux.

Les croix, les épines, les peines de ce monde ne sont pas agréables. Mais si nous faisons une alliance avec elles, si, comme saint André, nous les appelons *bonnes croix*, parce qu'elles nous conduisent au ciel ; si nous en voyons le prix, elles nous deviendront chères et nous laisseront dans une grande paix. Comme je vous le dis souvent, elles ne nous occuperont pas, elles nous exerceront et nous sanctifieront. *Les croix ne sont pas faites pour nous occuper, mais pour nous exercer.* C'est la parole du cardinal de Bérulle que je vous ai souvent citée, parce que, dit-il, *le Fils de Dieu, qui nous a été donné, doit être la seule et vraie occupation de notre âme.* Si les croix ne nous occupent pas, nous aurons, comme Marie, l'âme libre pour désirer Dieu à cause de lui-même, à cause de ses perfections infinies, et pour l'aimer au-dessus de toutes choses. Le désir d'aimer augmente l'amour ; le désir d'aimer fait chercher la connaissance et nous la donne.

Alors notre motif de désirer voir Dieu ne se trouvera pas en ce que nous souffrons, en ce qui se passe en nous, mais en ce qui se passe en Dieu ; en ce qu'il est, en sa bonté, sa beauté, sa perfection ; en Jésus-Christ, Fils de la Sainte Vierge, notre Époux.

Souvent le désir de la mort n'est pas bon, parce que, dit saint François de Sales avec finesse, il faut être une âme bien parfaite pour désirer de mourir uniquement pour voir Dieu ; souvent il y a un autre motif avec, et ce motif gâte tout à fait la chose devant Dieu. C'est parce que la vie ennuie, parce qu'il en coûte de porter sa croix qu'on désire mourir. C'est une expérience bien singulière que j'ai faite. Toutes celles qui ont désiré la mort avec cette impatience ont fait

comme dans la fable de La Fontaine : après avoir appelé la mort, lorsqu'elle venait, elles l'auraient volontiers priée de recharger leurs croix sur leurs épaules. Ces personnes-là ne sont pas les plus détachées, les plus joyeuses, les plus parfaites dans la maladie. Ce désir de mourir n'est pas un désir à cultiver, à moins qu'on ne soit arrivé à une très grande sainteté, ce que l'on ne peut guère penser de soi-même.

Jusqu'ici j'ai vu les sœurs les plus saintes, absolument abandonnées entre les mains de Dieu, prêtes à vivre et prêtes à mourir. Si Dieu manifeste sa volonté, leur âme y entre sans résistance. Une d'elles me disait sur son lit de mort : « Si Dieu m'appelle, est-ce que je ne puis pas désirer d'aller à lui ? » C'est l'élan d'une âme que Dieu invite et qui répond avec une joyeuse promptitude. Ce genre de désir est extrêmement bon.

Mais, quand Dieu ne veut pas, quand il ne donne aucun témoignage de sa volonté, quand on n'a pas encore reçu l'extrême-onction, ce désir n'est pas le désir de la Sainte Vierge, si soumis, tellement soumis qu'avec l'empire souverain qu'elle avait sur son Fils et le désir ardent que lui-même devait avoir de la placer sur le trône qu'il lui avait préparé, de présenter sa Mère à la cité céleste, de la couronner comme reine de l'Église militante, pour tout le temps que l'Église de ce monde combattrait ici-bas, reine de l'Église triomphante dans l'éternité, cependant il l'a laissée un certain nombre d'années sur la terre.

Je ne crois pas qu'elle ait demandé à Dieu d'abrégier sa vie. Elle a attendu l'heure marquée par sa volonté, et elle a dit comme elle l'avait dit à l'Annonciation : *Je suis la servante du Seigneur*²²³. Cependant, toute son âme tendait au ciel par un désir plein d'amour, un amour toujours croissant, une vue toujours plus parfaite des perfections divines, de ce qu'est Dieu, de ce qu'est Jésus-Christ pour la créature, pour l'âme rachetée, car la Sainte Vierge aussi avait été rachetée au moment de son Immaculée Conception. Elle tendait à l'union avec son divin Fils de toutes les forces de son âme, et ce désir allait toujours grandissant. Dès sa naissance, l'amour de la Sainte Vierge dépassait de beaucoup notre pauvre petit amour. On peut certainement le dire, puisque l'Église lui applique ces paroles : *Sa fondation sur les montagnes saintes*²²⁴,

223. Lc 1, 38.

224. *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Ps 86, 1.

c'est-à-dire qu'elle a commencé là où finit la perfection des saints. Son amour, quand elle était toute petite enfant, dans les bras de sa mère, dépassait déjà notre pauvre petit amour. Pensez quel degré cet amour toujours grandissant avait atteint au moment de son Assomption glorieuse.

Pour être ses filles, tâchons de désirer Dieu, de connaître Dieu, de l'aimer, de connaître Jésus-Christ, de désirer l'aimer avec un amour toujours plus patient, toujours plus soumis, prêt à souffrir pour l'amour de Dieu et en union à sa volonté, ne nous lassant pas de souffrir, désirant seulement que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en nous, et cherchant à le faire si parfaitement, si pleinement dans cette vie, que nous obtenions tout de suite après notre mort la gloire que nous espérons pour notre âme, et qui assurera celle dont notre corps doit jouir après la résurrection dernière.



29 août 1881

LA PRIÈRE

Mes chères filles,

Il me semble bon de parler avant la retraite de ce qui est non seulement la force de la retraite, mais encore la force de toute la vie : le grand moyen de la prière.

Les saints ont eu des caractères différents : les uns ont été plus austères, les autres plus contemplatifs, quelques-uns plus donnés aux œuvres de zèle. D'autres ont mené une vie presque commune, comme saint Vincent de Paul et saint François de Sales, dont sainte Jeanne de Chantal disait qu'il avait un appétit savoyard, et qu'il mangeait rondement et sans mystère. Mais tous se sont ressemblés en ceci, c'est qu'ils ont eu une grande application à la prière et qu'ils y ont consacré un temps considérable.

Quelque saint que vous regardiez, c'était un homme de prière, ou une femme dont la vie se passait dans l'oraison ; c'était un état d'union à Dieu et une vie dont la présence de Dieu faisait le fond. C'est le grand enseignement. Que ce soit dans les premiers temps de l'Église, que ce soit dans la suite des siècles, les martyrs, les confesseurs, les vierges, ils ont donné à la prière un temps extraordinaire. On se demande même comment quelques-uns, chargés de tant de travaux, comme saint Augustin par exemple, arrivaient encore à donner de si longues heures à l'oraison. Je dirai aussi qu'ils travaillaient en priant et que, dans leurs occupations, ils ne cessaient pas d'être en présence de Dieu.

Pour nous, pauvres créatures, nous ne pouvons pas être ainsi toujours attentifs à Dieu. Saint François de Sales, avec sa sagesse, dit que c'est une grâce qu'on peut obtenir par la prière et par l'application à se remettre souvent devant Dieu. Mais il faut travailler longtemps, et encore, même avec cette persévérance, on n'arrive pas toujours à avoir cette présence de Dieu continuelle.

Je crois vous avoir raconté l'histoire de ce grand serviteur de Dieu, qui, pour me consoler de la peine des distractions, me disait combien il avait de peine à se tenir en présence de Dieu. Aussitôt qu'il avait une distraction dans la prière, il mettait ses bras en croix. Il arriva ainsi un jour à les mettre trente ou quarante fois pendant une oraison d'une heure ! Il était donc bien distrait, puisqu'il lui fallait renouveler son attention toutes les deux minutes. Mais quelle fidélité, quel effort pour s'y remettre, et comme il désirait ce don de la présence de Dieu ! Je ne doute pas qu'il l'ait obtenu depuis.

Pour arriver à un grand esprit de prière, je crois nécessaire de considérer deux choses : ce que vous êtes, et ce qu'est Dieu, ce qu'est Jésus-Christ. D'abord ce que vous êtes. Ce qui manque le plus à la plupart des créatures, c'est d'avoir une idée assez humble de soi-même. Il faut être pénétré, convaincu de son impuissance, de sa pauvreté, de sa misère, reconnaître que, sans le secours de Dieu, on ne peut rien, demander ce secours, parce que de soi-même on n'est capable de rien. C'est là le fond de la prière, le fond de la sainteté.

Il n'y a pas un saint qui ne soit un homme de prière, il n'y a pas non plus de saint qui ne soit humble : ce sont deux choses liées ensemble et qui ne peuvent pas être désunies. Il faut sentir profondément que l'on ne peut rien, que l'on ne vaut rien, que l'on n'a rien. Cela est bientôt dit : « Je sais bien que je ne peux rien, que je ne vauds rien. » Mais il n'y a pas beaucoup de gens pénétrés dans le fond de l'âme de leur misère et de leur néant.

Ne pas avoir de confiance en soi-même, être vide de toute estime de soi-même, ne pas se faire valoir, n'avoir aucun repos, aucun appui, aucune attache en soi-même, c'est une grande avance dans la vertu et dans l'esprit de prière.

Le moyen pour reconnaître où l'on en est sur ce point, c'est d'examiner dans quelle mesure on emploie le *je* ou le *moi*. « Je suis

comme ceci, je pense comme cela, j'agis de telle façon, etc. », autant de fois que le *je* se produit, autant de fois c'est le signe qu'il y a un peu d'attache, d'estime et de confiance en soi-même, et qu'on n'a pas bâti son édifice intérieur sur ceci : *je* ne puis rien, *je* ne vauds rien, *je* ne sais rien, cas dans lequel le *je* est tout à fait légitime.

Mais en même temps que nous sommes cela, par suite du péché et des misères inhérentes à notre nature, nous portons au-dedans de nous des dons merveilleux, dons de Dieu et dons de sa grâce. Tout de suite je veux vous dire comment il se fait (car le nombre des pécheurs est immense) que Dieu veuille mettre ses dons dans des créatures rebelles. C'est que *Dieu est un bien infini qui aime à se répandre*. Il est une bonté infinie, dont la nature est de se communiquer aux créatures qu'il a fait exister. C'est par cet amour que s'expliquent, après la création, la grâce de l'Incarnation, celle de la Rédemption, l'Église, les dons qui sont dans l'Église et qui sont répandus dans nos âmes, les sacrements : le baptême qui nous fait enfants de Dieu, la pénitence qui nous purifie, la sainte Eucharistie qui nourrit nos âmes, la confirmation qui nous donne le Saint-Esprit.

Remarquez qu'aucun de ces dons ne se répand dans l'âme sans la prière. L'Église prie son Époux tout-puissant lorsqu'elle administre les sacrements. Elle qui peut tout sur le cœur de son Époux, prie quand elle donne le baptême au petit enfant qui ne peut pas encore prier avec elle. Plus tard, nous ne pouvons recevoir les sacrements dignement, sans joindre notre prière à celle de l'Église. Dieu l'a ainsi voulu pour que nous comprenions que ces dons merveilleux, qui font le fond de l'âme chrétienne, sont accordés à la prière.

Tous les dons que nous avons reçus, tous ceux qu'il faut y ajouter, doivent venir par notre prière unie à la prière de l'Église. Tout ce qu'il nous faut pour résister à la tentation, pour sanctifier nos âmes, c'est notre prière unie à la prière de l'Église qui nous l'obtiendra. Nous pouvons le dire, à coup sûr, par cette même raison que je vous ai donnée dans la définition qui est celle de l'École : *Dieu est un bien infini qui aime à se répandre*.

Non seulement c'est son bien de se donner, mais c'est son être. Il se répand comme le soleil répand sa lumière. Est-ce que le soleil peut ne pas échauffer et ne pas répandre sa lumière et sa chaleur ? Ainsi Dieu

se donne et se répand sans rien perdre de ce qu'il donne, sans s'appauvrir jamais. Dans son infinie sagesse, il n'a mis qu'une condition pour nous accorder ses dons. C'est que nous les lui demandions. Faut-il être des créatures stupides pour que, quand il n'y a pas plus à faire, nous ne demandions pas ce bien dont nous avons tant besoin ? Tout peut nous être accordé, pourvu que nous priions.

Ce que je vous dis là est bâti sur la définition : parce que *Dieu est un bien infini*, il ne s'appauvrira jamais en donnant ; parce *qu'il aime à se répandre*, il est de son être de se donner et c'est sa joie de se donner le plus possible. Que chacune de vous se pose sous le regard de Dieu, comme si elle était seule à demander ces biens qui n'ont pas de bornes, ces biens qu'il nous donne par son Église. Il attend, pour nous les accorder, la prière de nos lèvres, les supplications de nos cœurs.

Quel est le travail de la retraite, mes sœurs ? C'est assurément d'entendre la parole de Dieu, de réfléchir sur les vérités, mais c'est surtout de prier. L'œuvre de la retraite, c'est qu'au fur et à mesure que vous entendez la parole de Dieu, vous demandiez qu'elle s'imprime dans votre âme et qu'elle porte des fruits. Priez partout, dans un lieu, dans un autre, que votre prière ne s'interrompe pas. Vous savez combien de fois notre Seigneur le recommande dans l'Évangile.

La prière n'est pas seulement une supplication, une adoration, une action de grâces. Tout acte d'amour, de louange, de glorification, tout cela c'est une prière. Quand on aime Dieu, comme dit saint François de Sales, d'un amour de bienveillance, on désire qu'il soit adoré, glorifié. On dirait volontiers comme saint Augustin : *Ah ! Que je voudrais être Dieu et que vous soyez Augustin, pour que je vous fasse être Dieu et que je ne sois plus qu'Augustin*. C'est un désir impossible, parce que, s'il avait été Dieu, il n'aurait pu devenir Augustin. Mais, par un excès d'amour, il aurait voulu avoir l'infini pour le donner à Dieu. C'est l'amour de bienveillance.

Il est impossible d'aimer Dieu et de travailler à le glorifier, sans que Dieu se plaise à se répandre dans l'âme. Ainsi saint Ignace, qui cherchait toujours *la plus grande gloire de Dieu*, qui avait toujours les yeux attachés en haut et qui aurait voulu soulever toute la terre vers le ciel, était très animé de l'amour de glorification. Il disait qu'il préférerait vivre sur la terre, incertain de son salut pour amener une

seule âme à aimer et à glorifier Dieu, que d'entrer tout de suite dans la béatitude éternelle. Pour lui, la gloire de Dieu était sa première préoccupation, le salut venait ensuite. Mais vous comprenez bien que, par le fait même qu'il préférait la gloire de Dieu à tout, il était dans une disposition d'amour parfait qui assurait son salut.

Vous voyez donc qu'il n'est pas si difficile de prier continuellement ; ce qui vous retirerait de la prière, ce serait une adhérence à vous-même ou à la créature. Vous priez toutes les fois que vous glorifiez Dieu, que vous rendez grâces à Dieu ; et vous le pouvez, même en faisant les actions les plus ordinaires. Quand vous mangez, par exemple, faites comme saint Vincent de Paul, dont il est dit qu'il sortait de table les larmes aux yeux : *Dieu me nourrit*, disait-il, *et je fais si peu pour son service*. L'esprit d'action de grâces était en lui, et il remerciait Dieu de tout ce qu'il recevait. J'ai connu une jeune fille qui est entrée comme sœur converse dans une communauté de Lorraine : ce n'est pas une sainte, je ne pense pas qu'elle soit jamais canonisée. Mais c'était une âme reconnaissante envers Dieu qui, dès son enfance, s'était habituée, toutes les fois que ses parents lui donnaient la moindre chose, à répondre : « Merci, mon Dieu ». Voilà l'esprit d'action de grâces.

Nous prions encore par la connaissance de notre bassesse, de notre néant, de notre infirmité – et un peu de bon sens suffit pour la connaître. Cela nous fait sentir le besoin que nous avons du secours de Dieu, de l'aide de Dieu que l'Église nous fait appeler par le *Dieu, viens à mon aide*²²⁵, qu'elle place si souvent sur nos lèvres.

Ce n'est donc pas si difficile que l'on croit d'être toujours dans l'esprit de prière. Cela ne veut pas dire qu'on peut toujours avoir la grâce sensible de la présence de Dieu. La foi nous l'enseigne : nous sommes en Dieu, comme l'éponge est dans la mer. Nous vivons en lui, nous respirons en lui ; mais cette présence de Dieu en nous échappe à nos sens. Il y a des personnes, et j'en suis, qui voudraient être investies de Dieu de telle façon que la gloire et la présence de Dieu soient sensibles à l'âme. C'est une grâce que Dieu accorde par moments, puis il la retire ; quelquefois il la donne au commencement, quelquefois plus tard.

225. *Deus in adiutorium meum intende* : invocation du début de l'Office.

Travailler en rapportant à la gloire de Dieu tout ce que l'on fait, tout recevoir en remerciant Dieu, user des choses de la terre sous sa dépendance, ne faire aucune action que dans la mesure qu'il nous permet, nous tenir absolument sous la main de Dieu, c'est le moyen de prier continuellement. Par notre état, nous sommes toujours placées dans la dépendance de Dieu. Nous nous levons quand la cloche nous appelle, ou à l'heure que l'on a réglée pour nous. Nous prions à l'heure et au temps qui nous est marqué. Nous parlons, nous travaillons, nous mangeons, comme Dieu veut, dans la mesure qu'il veut, et nous prenons ce qu'il nous donne. Si nous avons des études à surveiller, des cours, un emploi, nous sommes toujours dans la dépendance. Si, agissant ainsi extérieurement par la Règle, nous le faisons au-dedans pour accomplir la volonté de Dieu, notre âme est dans une prière habituelle qui la dispose à recevoir les dons de Dieu.

Toujours nous disons à Dieu : « Que je suis heureuse de faire votre volonté ! Que je vive ou que je meure, peu m'importe, pourvu que je fasse votre volonté. Comme il vous plaît et quand il vous plaît, ce que vous voulez et comme vous le voulez. »

Surtout, estimons comme précieux le temps de la prière que nous passons à la chapelle et tâchons de le bien employer. Si la distraction vient, tâchons de la repousser. Si la prière est facile, tâchons d'unir notre âme à Dieu par l'adoration et la supplication. C'est surtout pendant le grand mystère, le sacrifice de la messe, que nous devons tenir notre âme unie à Jésus-Christ souffrant et à tous les saints qui ont offert ce saint sacrifice. C'est l'intention de l'Église, puisqu'elle invoque tous les saints, les martyrs et les vierges dont il est fait mention dans le canon, et qu'elle nous invite à chanter avec les anges : *Saint, Saint, Saint.*

Puis, quand nous sommes dans la vie active, dans les occupations, tâchons que l'esprit de prière anime nos œuvres. Ne vivons pas en nous-mêmes ; ne cherchons pas où nous en sommes arrivées, ce que l'on pense de nous, l'estime que l'on a de nous. C'est là ce qui retire de l'esprit de prière.

N'usons pas non plus des créatures, des choses auxquelles nous tenions, de manière à ce qu'elles nous distraient de Dieu. Les unes tiennent à l'endroit qu'elles ont habité, parce qu'elles y ont reçu des

grâces, des consolations. D'autres tiennent à une personne qui a été l'objet de secours et d'appui. D'autres, à des enfants qui sont gentilles, etc. Nous sommes comme de la glue : nous pouvons toujours nous attacher quelque part. C'est une des raisons pour lesquelles Dieu permet la persécution, l'exil, l'expulsion. On avait pris son repos en quelque chose, et il ne faut prendre son repos qu'en lui. On avait pris son appui en quelque chose, et il ne faut prendre son appui qu'en Dieu.

Vous aviez compté sur tel confesseur, sur tel secours spirituel, sur telle supérieure : eh bien, la mort est là, l'éloignement est là. Il vous faudra aller au loin, parce que c'est au loin que vous trouverez Dieu. Il veut que nous sachions qu'il est l'unique objet de notre âme ; il veut que nous ayons en lui une confiance au-dessus de toute confiance, un repos au-dessus de tout repos.

Je ne vous ai rien dit de la Sainte Vierge en vous parlant de la prière. Vous savez qu'elle a été appelée *la toute-puissance suppliante*. Comme, pendant son existence, la prière faisait sa vie parce qu'elle est créature, au ciel, elle est encore une *toute-puissance suppliante*. Nous ne lui disons pas d'avoir pitié de nous, mais de prier pour nous, quoiqu'elle soit assez puissante sur son divin Fils pour tout obtenir de lui. Mais elle prie pour que nous soyons exaucés. Il faut recourir à cette *toute-puissance suppliante*. Dieu nous a donné ce bien d'avoir au ciel une mère qui a de la sollicitude pour nous. Elle se plaît aux prières de ses enfants. Nous voyons dans quelques légendes²²⁶ que, lorsque quelqu'un de ses serviteurs omettait les prières qu'il avait l'habitude de lui adresser, elle lui faisait des reproches d'avoir cessé de l'honorer. Aimons-la et comptons sur elle.

Ainsi l'âme diversifie ses efforts : tantôt elle s'adresse à Dieu pour l'adorer, l'aimer, le glorifier, au nom et par les mérites de Jésus-Christ, elle s'unit à lui. Elle supplie la Sainte Vierge, les anges et les saints de lui venir en aide. Par là, d'un sentiment à un autre, par l'amour d'adoration, de supplication, de bienveillance, d'action de grâces, de glorification, et par tous les actes qu'elle peut produire, l'âme finit par ne plus s'éloigner souvent de Dieu, imitant en cela Jésus-Christ, dont

226. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

la vie a été une prière continuelle. Dès qu'il est entré dans ce monde, il a dit : *Voici, je viens pour faire ta volonté*²²⁷. C'est la prière qu'il vous est proposé de dire chaque jour au réveil, en union avec le Sauveur, pour adorer Dieu et vous mettre en sa présence. Commencez ainsi chaque matin cette vie d'union que vous achèverez chaque soir, en vous endormant, puisque vous suspendez, dans le sommeil, l'usage de votre raison.

Si votre vie se passe ainsi, si chaque soir vous vous endormez ainsi, comme le réveil sera beau lorsque, vous étant endormies une dernière fois dans la prière et dans l'amour de Dieu, vous vous réveillerez au ciel, pour l'adorer éternellement, le louer éternellement, et éternellement connaître que n'étant rien par vous-mêmes, Dieu vous a fait de grands dons et qu'il a daigné couronner tous ses dons, en se donnant lui-même, pour être votre tout dans l'éternité.



227. Ps 39, 8 et He 10, 7.

16 septembre 1881

LA VIE COMMUNE

Mes chères filles,

Après tant de bons enseignements sur la vie religieuse²²⁸, il n'y a qu'un point sur lequel je désire attirer votre attention, c'est l'importance de la vie commune. Il est vrai que cela ressort de tout le reste. Cependant il est bon de revenir souvent là-dessus et d'être bien fixée sur ce point, que la manière la plus sainte de vivre en religion est d'y vivre dans la plus grande uniformité possible.

Je prends cette parole dans nos règles. Il est dit à l'article de la pauvreté : *Elles garderont autant qu'il sera possible l'uniformité en toutes choses, comme une vertu qui entretient non seulement l'esprit de pauvreté, mais encore l'union et la régularité.* Cela veut dire que dans le vêtement, le vivre, les habitudes de la vie, dans l'usage de toutes les choses que la communauté met à notre disposition, comme aussi dans notre manière de faire et d'agir, nous devons nous en tenir à ce qui est réglé. Ces paroles sont de saint Vincent de Paul, car c'est une de nos consolations de penser qu'il y a dans nos règles énormément de paroles de saints, et je me rappelle très bien que celle-ci est de saint Vincent de Paul. La constante recommandation qu'il faisait aux siens, était de conserver en toutes choses la plus grande conformité possible.

Pour nous l'appliquer, mes sœurs, je vous dirai que, quand on est jeune, il est très important d'habituer son corps à se suffire avec ce que donne la Règle et pour cela, prendre simplement tout ce qui est de la

228. Allusion à la retraite prêchée par le père Boulanger O.P.

vie commune. Pour les repas, par exemple, une personne qui voudrait retrancher sur ce qu'on lui donne, qui ne prendrait pas ceci ou cela, aura besoin de prendre quelque chose en dehors de l'heure des repas, et sortira ainsi de la vie commune. Au contraire, celle qui s'habitue à vivre avec les trois repas de la communauté, qui mange rondement et sans mystère, comme le dit saint François de Sales, celle-là a la force nécessaire pour suivre tous les points de la Règle.

Si vous lisez les ouvrages de saint François de Sales, vous verrez qu'au point de vue du dépouillement de soi-même, de la mortification intérieure, pour ne laisser aller la nature d'aucun côté, ce saint si doux est extrêmement sévère. Si donc on veut arriver au dépouillement entier de soi-même, il ne faut pas craindre de suivre simplement ce qu'il dit, de manger rondement et sans mystère, parce que si, pendant que l'on est jeune, on ne s'habitue pas à prendre ce que l'on vous donne, il arrive que plus tard on est trop faible et qu'il faut alors un régime particulier.

Le père Matignon S.J., dans la retraite qu'il nous a prêchée, étant arrivé à ce point de la Règle de saint Ignace, qu'il faut prévoir ce que l'on mangera, nous a dit : « Quant à vous, cette Règle ne vous regarde pas, car ce que l'on vous sert n'excède en aucune façon. » Vous n'avez donc pas à calculer : « Si je prenais un peu moins de vin, un peu moins de pain, un peu moins de ceci ou de cela... » Il faut bonnement et sans mystère manger ce qui vous est servi. Je vous donne là les avis des saints, de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales, d'un excellent religieux, supérieur de sa communauté. Ce que je vous dis pour la nourriture, étendez-le à toutes les autres choses. Notre Règle est assez austère. Il faut autant que possible accepter ce qu'elle donne sans vouloir rien y retrancher.

Maintenant je vous dirai simplement que, quand vous avez des supérieures qui ont passé soixante ans, il leur est difficile de garder en tout la vie commune. C'est pourquoi, après tout, il y a avantage que les supérieures des maisons aient entre trente et soixante ans, pour qu'elles puissent donner l'exemple de la fidélité à la Règle. Quand j'étais jeune, je pouvais faire ce que je ne puis plus faire aujourd'hui. Mais si, dans le moment où ma santé défaille, quoiqu'elle soit bonne pour mon âge, je suis obligée de prendre quelques adoucissements, je dois, dans tout le

reste de la vie, depuis le moment où je me lève jusqu'au moment où je me couche, vivre de la vie commune.

J'étends cela aux autres. Il n'y a rien de plus important pour les supérieures comme pour les inférieures que d'aller aux repas communs, de prendre les récréations avec les autres, d'aller à l'Office aux heures réglées, de vivre avec la communauté. Les supérieures ne le peuvent pas toujours : elles ont des parloirs, des affaires, des lettres importantes à écrire, et une infinité de choses qui peuvent les empêcher d'assister à tous les exercices réguliers. Mais rappelez-vous, en quelque condition que vous soyez, que la vie commune est la perfection à laquelle vous devez le plus vous attacher parce qu'elle porte avec elle un grand bien pour votre sanctification.

Il y a un mot de plus dans la Règle : *Elles fuiront donc*, est-il dit, *toute singularité comme source de désordre, et pour cela, à moins d'un empêchement qui soit approuvé par la supérieure générale, elles s'accommoderont à la commune manière de vivre de la Maison-Mère, se conformant aux maximes et aux pratiques qu'on y enseigne, tant pour leur conduite spirituelle que pour le temporel, sans jamais en prendre d'autres, quoique bonnes et meilleures en apparence.* Cette parole est encore de saint Vincent de Paul. Elle veut dire, mes sœurs, qu'il y a aussi une vie commune de l'esprit.

Nous avons un certain esprit. Certaines choses nous sont enseignées pendant notre noviciat, une direction nous est donnée pendant le cours de notre vie. Si une sœur, prise d'un zèle intempestif, se disait : « Si je faisais toujours maigre ! Si j'obtenais la permission de me lever à quatre heures du matin ! », elle sortirait de la Règle. Ceci est pour le côté matériel ; mais pour le spirituel aussi, on peut se dire : « Si l'oraison se faisait autrement !... Si, au lieu de réciter l'Office en latin que je ne comprends pas, je faisais trois ou quatre heures d'oraison mentale, j'aurais plus de dévotion. » « Je n'aime pas la prière vocale, pourrait dire une sœur converse : si, au lieu de réciter tous ces *Pater* et ces *Ave*, je faisais oraison, je me sanctifierais davantage. » Le démon se charge souvent de donner des idées comme celles-là. Mais rappelez-vous, mes sœurs, que presque tous les saints religieux, les quarante mille, par exemple, que compte l'Ordre de saint Benoît, se sont sanctifiés en disant l'Office avec beaucoup de soin. Dans ce nombre de

quarante mille, il y a certainement beaucoup de frères convers qui se sont sanctifiés en disant des *Pater* et des *Ave*, parce que c'est la règle dans les anciens Ordres. De plus, que de saints disent le chapelet, et trouvent dans cette dévotion le moyen de s'unir à Dieu.

En vous recommandant la vie commune, je vous recommande d'écartier ces idées bizarres qui tombent tout d'un coup dans l'esprit : « Si je faisais ceci ou cela que tout le monde ne fait pas ! » Il y a une petite satisfaction intérieure à se dire : « Je fais ce que les autres ne font pas. » C'est la satisfaction qu'avait le pharisien, quand il disait : *Moi, je jeûne deux fois par semaine ; je verse le dixième de tout ce que je gagne. Je ne suis pas comme les autres hommes*²²⁹.

On n'ose peut-être pas l'avouer tout haut, mais au fond on se dit : « Ces bonnes sœurs suivent leur Règle, moi je fais quelque chose de plus. » Prenez garde, mes sœurs, vous vous sanctifierez toujours quand vous pourrez suivre la vie commune en tout, recevoir ce qu'elle vous donne, vous récréer aux heures fixées, et ne pas parler hors de là. Vous ne deviendriez pas saintes si quelque illusion vous persuadait tôt ou tard que, pour vous sanctifier, vous avez besoin de faire autre chose que ce qui est de la commune manière de vivre de la Maison-Mère, comme le dit saint Vincent de Paul.



229. Lc 18, 11-12.

23 septembre 1881

LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT
ET LES TROIS FRUITS QU'ELLE PRODUIT DANS L'ÂME :
LA FORCE, LA PRIÈRE ET L'AMOUR

Mes chères filles,

Je ne sais pas si je vous ai déjà parlé de la dévotion au Saint-Esprit. Mais je me sens portée à vous en dire quelques mots en ce moment où vous sortez de votre retraite.

Chacune de vous est rentrée au-dedans d'elle-même, et je suis sûre qu'il n'y en a peut-être pas une d'entre vous qui n'ait senti qu'il lui manque particulièrement trois choses : 1° *la force*. Qui n'a pas besoin de force ? Qui ne se plaint pas de ses faiblesses, de ses défaillances, de ses chutes ? – 2° *l'esprit de prière*. Quelle est la personne un peu fervente qui ne trouve pas qu'elle a besoin de plus d'esprit de prière, de recueillement, d'union à Dieu ? – 3° enfin, *l'amour de Dieu*. Je crois que toute personne qui aime Dieu trouve qu'elle ne l'aime pas assez. L'amour qu'on a pour Dieu fait qu'on désire un plus grand amour. Eh bien, les trois fruits de la dévotion au Saint-Esprit sont précisément la force, l'esprit de prière, l'amour de Dieu.

Et d'abord la *force*. Nous le voyons dans les apôtres. Vous savez ce qu'étaient les apôtres qui avaient vécu avec notre Seigneur, qui avaient reçu ses enseignements et l'avaient vu mourir sur la croix. Ils étaient très faibles et ce n'est que la descente du Saint-Esprit qui a fait d'eux ces hommes forts, courageux, généreux qui ont pu faire un ouvrage de géant. Douze pauvres hommes, dispersés au Calvaire, se sont proposé, parce que c'était la volonté de leur Maître, d'aller convertir le monde, et, sans autre force que la parole de Dieu, d'aller évangéliser toutes les nations. Ils l'ont fait, ils sont allés chez tous les

peuples. On pense même qu'un des apôtres, saint Thomas, si je ne me trompe, a mis le pied en Amérique. Ce qui est certain, c'est que sur tous les points du globe, on trouve la trace des apôtres. Ils y ont annoncé l'Évangile, ils y ont souffert, ils y sont morts. Il faut regarder cette évangélisation du monde par les apôtres, comme un des plus grands miracles de l'établissement du christianisme.

Concevez, si vous le pouvez, le degré de force que le Saint-Esprit a dû leur communiquer pour faire cette œuvre humainement impossible. Vous représentez-vous douze religieux, les plus fervents que vous puissiez imaginer, qui se diraient : « Nous voilà douze, et à nous douze, nous allons établir le règne de Jésus-Christ sur un des points du globe ? » Ils n'y arriveraient point, à moins d'une nouvelle mission du Saint-Esprit, car c'est là l'effet de la mission du Saint-Esprit dans les apôtres. Il les a rendus capables de traverser toutes les persécutions, toutes les souffrances. Ils sont allés dans les pays les plus brûlants, les plus glacés, il n'y a rien qu'ils n'aient fait avec la force du Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit ne nous demande pas des choses aussi grandes. Aucune de nous n'est appelée à aller en Suède, en Norvège, ou en Laponie, établir toute seule le royaume de Dieu. Mais au-dedans de nous-mêmes, il me semble que la force nous manque souvent, quand il nous faut traverser les aridités, les désolations, les souffrances, les délaissements, les peines intérieures et extérieures, ce qui nous vient des créatures, de Dieu et de nous-mêmes. Ici dans le couvent, sans aller dans les glaces de la Norvège, nous trouvons bien des peines qui nous rendent nécessaire le secours du Saint-Esprit. Il est vrai que la sainte Église nous apprend à l'invoquer tous les jours. Sans cesse vous dites : *Veni Sancte Spiritus*. La question est de savoir si vous le faites avec une attention véritable et si vous appelez souvent, par la prière, le Saint-Esprit dans votre âme. Il est chargé de vous sanctifier, et je voudrais vous engager, au point de vue de la force spirituelle dont vous avez besoin, d'adresser au Saint-Esprit des prières ferventes.

Passons maintenant à la *prière*. Le Saint-Esprit, dans l'Écriture, est appelé le père de la prière dans l'âme : c'est lui qui gémit au-dedans de nos cœurs avec des *gémissements inénarrables*²³⁰. Qui ne se plaint pas de

230. Rm 8, 26.

sa prière ? Heureuses les âmes qui sont arrivées à passer deux heures en prière sans s'apercevoir même qu'elles prient ! C'est là la perfection de la prière d'un solitaire, au dire de saint Antoine. Ce même saint entrait en oraison au commencement de la nuit, et les premiers rayons du jour le trouvaient encore en prière. Il était si attentif à Dieu qu'il fallait l'ardeur du soleil, dans ce pays chaud, pour le tirer un moment de son recueillement profond.

Je ne sais pas si vous en êtes là, mes sœurs. Toujours est-il qu'il faut avancer dans la prière, apprendre à prier avec le moins de distractions possible, avec le plus de persévérance, le plus d'union possible, et, quand la prière nous échappe, la reprendre à chaque instant. Or, qui peut nous apprendre à prier, si ce n'est le Saint-Esprit ? Les apôtres, qui savaient que la prière serait la chose la plus nécessaire, ont dit à notre Seigneur : *Seigneur, apprends-nous à prier*²³¹ et Jésus leur a enseigné l'oraison dominicale. Mais la science intérieure de la prière, c'est le Saint-Esprit qui la dépose dans l'âme. C'est lui-même qui prie avec nous, c'est lui, l'amour du Père et du Fils, qui nous donne ce que nous devons dire au Père et à notre Seigneur Jésus-Christ.

Je crois qu'il n'y a pas une seule d'entre vous qui n'ait besoin de cette persévérance, de cette préférence de Dieu sur toutes choses, de ce recours constant à Dieu. Demandez sans cesse au Saint-Esprit de vous faire avancer dans ce domaine de la prière. Il est immense ; et si vous lisez la vie des saints, vous verrez quel chemin il y a à parcourir entre les premiers bégaiements de la prière, sur les lèvres d'une personne peu avancée dans la vie spirituelle, et la prière d'une âme remplie de l'amour de Dieu. On peut toujours tâcher de se rendre plus fervente, plus attentive, plus unie à Dieu ; et alors la lumière va toujours croissant, car le Saint-Esprit est aussi celui qui donne la lumière dans la prière.

J'ai dit ensuite *l'amour*, et j'ai anticipé, en vous rappelant que le Saint-Esprit était l'amour du Père et du Fils. Pourquoi donne-t-il la force ? Parce que c'est un brasier d'amour. Ce n'est pas celui de la terre : souvent on compare l'amour de Dieu à l'amour de la mère pour son enfant, de l'époux pour son épouse ; mais comprenez bien que c'est

231. Lc 11, 1.

un amour bien supérieur. Non pas que ces amours-là ne soient pas très bons : il est permis à une mère d'aimer son enfant et de le serrer sur son cœur. La Sainte Vierge a eu, pour son divin Fils, un amour naturel en même temps qu'un amour surnaturel. Ce serait une mauvaise chose de n'avoir pas d'amour naturel pour les personnes à qui nous le devons.

L'amour que le Saint-Esprit met dans les cœurs est d'une autre espèce. C'est l'amour de Dieu même ; c'est le Saint-Esprit descendu dans le cœur d'une pauvre créature et le faisant participer à l'amour qui unit le Père et le Fils, à l'amour de la sainte Trinité.

L'ordre de la grâce, vous le savez, est autre que celui de la nature. Par un don créé, Dieu nous communique quelque chose de lui-même ; et ce qu'il nous communique, c'est précisément cet amour. Dans un cœur baptisé, pur, fidèle, fervent, il y a un amour pour Dieu qui fait que l'on aime Dieu beaucoup plus que soi-même et par dessus toutes choses. Les martyrs l'ont dit avec leur sang. Les apôtres, après l'avoir dit avec leurs paroles, l'ont dit aussi avec leurs souffrances et avec leur sang. Ils ont eu pour Dieu un amour ardent, un amour communicatif. Il est difficile de faire beaucoup de bien aux âmes quand on n'a pas un grand amour.

Les personnes remplies de l'amour de Dieu font du bien rien qu'en se montrant. On dit de certaines personnes : « Quand on les touche, on dirait qu'il en sort des étincelles. » Il faut que ce soit des étincelles d'amour de Dieu, et ce sera très bien. Tout cela, le Saint-Esprit peut le donner, il faut le lui demander.

Tout est facile à celui qui aime, dit l'*Imitation*. Quand on aime Dieu par-dessus toutes choses et beaucoup plus que soi-même, quand on ne désire que faire sa volonté, qu'est-ce qui est difficile ? Éclairé par la lumière de la foi, fortifié par la force du Saint-Esprit, aidé par la prière, on avance dans l'amour, on va de clarté en clarté. C'est une opinion très admise que, pendant toute l'éternité, nous avancerons réellement. Il y a une telle distance entre le fini et l'infini qu'une créature finie peut avancer progressivement pendant toute l'éternité, de lumière en lumière, de perfection en perfection, d'amour en amour. Il en est de même sur la terre : nous ne sommes pas posés ici pour dormir. Il ne suffit pas de dire : « Je me lève, je me couche, je ne fais rien absolument contre mon règlement, que veut-on de plus ? »

On veut de plus, qu'étant dans la vie religieuse qui est une vie de perfection, vous avanciez en clarté, en vertu, en amour ; et qu'ayant commencé à aimer Dieu à un certain degré, vous arriviez à l'aimer à un degré plus élevé.

Je vous ai souvent cité cette parole que me disait une de nos sœurs mourantes : *Ce que je demande à Dieu dans cette maladie, c'est d'obtenir tous les degrés d'amour que j'aurais pu obtenir dans une vie plus longue.* Si nous avons une vie plus longue et que nous n'acquérions pas tous les jours un degré d'amour de plus, que faisons-nous sur la terre ? Elle, à l'aide de ses souffrances, de sa ferveur et de la grâce de Dieu, accélérât, pour ainsi dire, les mouvements de son âme. Combien de degrés d'amour chacune de vous acquerra-t-elle pendant cette année et les années qui suivront ? Que vous ayez vingt ans, vingt-cinq ans, trente ans, vous pouvez toujours avancer, et ce doit être votre grand souci, votre grand travail, comme votre plus riche trésor.

Dirai-je de plus que le Saint-Esprit est l'Esprit consolateur ? Notre Seigneur l'a dit : *Quand l'Esprit Saint viendra, il vous enseignera toutes choses, il vous rappellera tout ce que je vous ai dit*²³². C'est le Paraclet, l'Esprit consolateur. Souvent on dit qu'on a besoin de consolation, de lumière, de secours ; dans ces moments-là, recourez au Saint-Esprit par une prière pleine d'ardeur, par un respect profond pour son habitation au fond de votre âme. J'ajouterai, faites-vous un souci de ne pas le contrister.

On a dit que le Saint-Esprit est une belle colombe. Or, vous savez quelles sont les mœurs des colombes. Quand on n'a pas soin de nettoyer un colombier, de le parfumer, peu à peu les colombes le désertent. Au contraire, rendez-le beau, nettoyez-le, parfumez-le avec des graines qu'aiment les colombes, et elles reviendront. Il en est de même pour le Saint-Esprit : il ne demeure dans un cœur que quand ce cœur a soin de ne pas le contrister et qu'il se conserve pur par la pratique de l'humilité.

Voilà ce que je voulais vous recommander en vous parlant de la dévotion au Saint-Esprit : de l'appeler, de le respecter, de l'adorer au-dedans de vous et de prendre soin que sa demeure ne soit jamais

232. Jn 14, 26.

souillée, particulièrement au point de vue de la charité. Rien n'effarouche le Saint-Esprit comme les manquements à la charité. Il n'est pas absolument chassé, puisque l'on est en état de grâce ; mais il n'habite pas volontiers dans un cœur qui conserve des dispositions peu bienveillantes, peu miséricordieuses.

Je crois que la dévotion dont je vous parle aujourd'hui, parce que je m'y suis sentie portée, est celle qui aidera le plus à votre sanctification. La fonction propre du Saint-Esprit est de sanctifier les âmes, combien donc devez-vous avoir soin de l'attirer, de le conserver, et de lui obéir !



30 septembre 1881

LE TRAVAIL ET LA SOUFFRANCE SONT LES DEUX ÉLÉMENTS
DE LA VIE DE L'ÉGLISE SUR LA TERRE

Mes chères filles,

Nous devons avoir déjà parlé plus d'une fois de la sainte Église de Dieu ; cependant, au moment où nous allons nous séparer, où beaucoup d'entre vous vont aller de côté et d'autre, il n'y a rien de meilleur à se rappeler que l'amour de l'Église. C'est un des motifs de grande consolation dans les sacrifices que présente le travail que nous avons à faire.

L'Église est le corps mystique de Jésus-Christ. L'amour que nous portons à notre Seigneur Jésus-Christ, nous devons le porter à la sainte Église. *Jésus-Christ n'a rien de plus cher sur la terre que la liberté de son Église*, dit saint Anselme. Il a établi entre lui et l'Église une unité parfaite. *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*²³³. Comme Dieu incarné, il est le chef, il est la tête, et ses membres vont se formant peu à peu le long des siècles.

Comment l'Église se forme-t-elle ? Par le travail des hommes. Il faut que des hommes, que des prêtres, se dévouent à faire connaître notre Seigneur, à répandre sa doctrine, à donner les sacrements. Mais la préparation des membres de l'Église, les prêtres ne sont pas seuls à la faire. Tous les laïcs, toutes les personnes qui mènent une vie apostolique, préparent ou conservent la vie de Jésus-Christ dans les

233. Mt 25, 40.

âmes et contribuent ainsi à former ce corps mystique si cher à Jésus-Christ. Voilà notre consolation.

Si vous faites attention, vous verrez que tous ceux qui ont appartenu à Jésus-Christ avec un grand amour, ont beaucoup travaillé. Les apôtres, par exemple, dont nous parlions l'autre jour, quels travaux effrayants n'ont-ils pas faits ! Saint Paul dit de lui-même qu'il a été *dans les travaux jour et nuit*²³⁴, pour faire connaître Jésus-Christ. Le travail, et le travail de personnes qui aiment Jésus-Christ, qui sont remplies de son esprit, voilà le premier des éléments par lesquels l'Église se forme.

Supposez un instant qu'il n'y ait plus personne pour travailler à conserver dans les âmes des enfants la pureté et la foi, qu'il n'y ait plus personne pour ramener les pécheurs, où seraient les membres de Jésus-Christ ? Où serait l'Église, qui ne se compose pas seulement de l'Église enseignante, mais aussi de l'Église enseignée ? Dites-vous donc à vous-mêmes : « Moi aussi je suis dans les travaux », et estimez le travail comme une des choses les plus importantes de votre vie.

J'ai vu des personnes négligentes sous le rapport du travail en porter rudement la peine. Souvent elles ont des tristesses, des délaissements, des malaises qui sont une suite de ce qu'elles n'ont pas assez travaillé, quand elles le pouvaient. Il ne faut pas croire qu'un travail, plutôt qu'un autre, soit nécessaire : ce qu'il faut, c'est la générosité dans le travail.

J'ai vu beaucoup d'âmes, sœur Marie-Clémence par exemple, et d'autres que vous avez connues, arriver à l'heure de la mort avec un grand contentement, parce qu'elles avaient fait avec une entière générosité tous les travaux qui s'étaient présentés. Une des conditions pour être contente de sa vie est de la passer dans le travail.

Eh bien, le travail auquel vous êtes appelées est de servir Jésus-Christ dans les âmes, de le faire connaître, de conserver la pureté et la foi dans l'âme des enfants. Saint Jean Chrysostome dit dans une des homélies que nous lisons à l'Office : *On parle du talent de ceux qui savent façonner le marbre, de ceux qui savent disposer des couleurs sur une toile ; mais quel est le talent qui approche de celui qui façonne les âmes des enfants à l'image de Jésus-Christ ?*²³⁵ Toutes, d'une certaine façon, nous

234. 1 Th 2, 9.

235. *Juvenum animos fingere.*

tenons entre les mains cette image de Jésus-Christ, que ce soit par le travail de l'enseignement, de la surveillance, par le travail matériel qui établit l'ordre et au moyen duquel on peut édifier. Allons donc avec courage et générosité à un travail que l'Église de Dieu déclare si grand et qui est le nôtre.

Il est possible que là où nous allons, nous soyons atteintes par la persécution. J'allais dire précisément que la seconde chose qui forme l'Église de Jésus-Christ, c'est la persécution. Dans les belles hymnes que nous allons bientôt réciter pour la Dédicace des églises, il est dit que tous les fidèles sont appelés à entrer dans la structure de la Jérusalem céleste, éclatante d'or et de pierreries, *belle comme l'Épouse ornée pour son époux*²³⁶, pourvu qu'ils se laissent frapper par le marteau, polir et ciseler à l'aide des persécutions et des souffrances de ce monde. Voilà pourquoi la persécution est toujours quelque part dans ce monde.

La sainte Église de Dieu s'étend dans tout l'univers et je ne sais pas si, depuis qu'elle existe, elle a cessé un moment d'être persécutée. Je ne prends pas les premiers siècles où elle s'est établie dans la souffrance et dans le sang de millions de martyrs. Mais, même à partir du moment où un César s'est fait chrétien, où la Croix a été arborée, partout et toujours, vous trouverez des martyrs. S'affliger, croire tout perdu parce que l'heure de la visite serait venue pour nous, serait un enfantillage.

Si la persécution vient jusqu'à nous, elle fera son œuvre, elle fera de nos âmes les pierres vivantes, façonnées et ornées, qui peuvent entrer dans la structure de la Jérusalem céleste. Que ce soit par les peines intérieures et les désolations, ou par les persécutions extérieures qui viennent de la méchanceté des hommes, il faut que la vie de l'Église soit formée en nous par la souffrance. On croit que si la persécution sévit en France, elle s'apaisera en Prusse. Elle vient de se terminer en Russie où elle a été si violente. Après nous elle pourra passer en Espagne, en Italie, plus tard en Angleterre, où pendant trois siècles, elle a fait tant de victimes.

236. Ap 21, 2.

Formons donc en nous des cœurs vaillants. N'importe où nous allons, disons : « J'y vais pour l'amour de Jésus-Christ, pour travailler, peut-être pour être persécutée. Mais si je suis persécutée, si je souffre, ce ne sera pas la moindre chose que je ferai pour lui. » Au jour de votre profession, vous êtes venues demander à la sainte Église l'honneur et le rang d'épouses de Jésus-Christ : *Je demande la bénédiction de notre Mère la sainte Église pour faire la profession religieuse en cette Congrégation de l'Assomption de Notre-Dame, et m'y consacrer au service de notre Seigneur Jésus-Christ, en pauvreté, chasteté et obéissance.* C'est à l'Église que vous le demandez, c'est l'Église qui vous l'accorde ; et si elle vous a donné l'honneur et le rang d'épouses de Jésus-Christ, elle veut aussi vous donner des sentiments élevés, généreux, fidèles.

Rien n'est plus brillant que les saints dans le corps mystique de Jésus-Christ. Qu'y a-t-il donc de plus beau que Jésus-Christ vivant dans les apôtres, dans les martyrs, dans saint Laurent, sainte Cécile, sainte Agnès, par exemple, ou dans les saints plus modernes, saint Benoît et ses quarante mille disciples, saint François d'Assise, saint Dominique ? N'est-ce pas une grande gloire pour Jésus-Christ et pour l'Église, que la vie des saints qui présente la vie de Jésus-Christ, qui fait des membres absolument beaux, absolument purs, absolument fervents, tels qu'ils doivent être sous un chef couronné d'épines ?

Nous, religieuses, nous devons prétendre à une place d'honneur dans le corps mystique de Jésus-Christ. Dans quelle mesure notre Seigneur fera-t-il de vous des saintes ? Vous le savez, mes sœurs, dans la mesure de votre bonne volonté. Quant à lui, rien ne manque ; ni la grâce, ni la miséricorde, ni la lumière, ni les secours, ni les exhortations, ni même la persécution. Rien ne manquant, pourquoi ne seriez-vous pas des membres absolument conformes à votre tête sacrée qui est Jésus-Christ ? Pourquoi Jésus-Christ ne vivrait-il pas en vous comme il vivait en ses saints ?

Un saint homme, après avoir fait des méditations sur la vie de Jésus-Christ, a fait un livre sur Jésus-Christ vivant dans le chrétien. Il faut aussi qu'on puisse trouver Jésus-Christ vivant dans les religieuses de l'Assomption. Pour qu'il vive en vous, il faut qu'il vive dans votre cœur, que toutes les affections de votre cœur soient imprégnées de Jésus-Christ. Il faut qu'il vive dans votre esprit, que toutes les pensées

de votre esprit se rapportent à lui. Il faut qu'il vive dans toutes vos actions, que toutes vos actions soient faites pour lui. De même, il faut qu'il vive dans votre mémoire, dans votre intelligence, dans votre imagination et dans toutes les facultés de votre âme. Alors il se reproduira en vous. Vous serez d'autres Jésus-Christ.

C'est là ce qu'il faut se proposer : donner à Jésus des épouses dévouées, à l'Église des pierres tout à fait pures, tout à fait saintes, toutes prêtes à se laisser tailler comme Jésus-Christ voudra. Avec ces pensées-là, on va volontiers partout où l'on est envoyée. Si l'on a à être taillée, on se laisse tailler. Si l'on a à travailler, on travaille. Si l'on a à souffrir, on souffre. On sait que tout cela fera l'honneur et la gloire de cette Église dont nous faisons partie, et pour laquelle, nous autres religieuses de l'Assomption, nous devons avoir une affection très particulière, et je dirai très apostolique.



7 octobre 1881

LES ANGES GARDIENS SONT NOS MODÈLES
DANS NOS RAPPORTS AVEC LE PROCHAIN

Mes chères filles,

Je voudrais vous dire quelques mots sur ces paroles de la Règle qui viennent de vous être lues : *Qu'elles se souviennent que la vie de zèle est après tout la vie des anges, qu'ils sont leurs modèles dans tous leurs rapports avec le prochain*²³⁷. Je ne sais pas si vous avez souvent réfléchi à cette parole. Les enfants dont vous allez vous occuper de nouveau ont toutes un ange gardien auprès d'elles, et c'est l'action des anges, dans leurs rapports avec ces enfants, qui doit être le modèle de notre action.

Les anges sont des créatures très élevées au-dessus de nous : ce sont de purs esprits, remplis de pureté, de lumière et d'amour. C'est là ce qui fait leur beauté. Nous nous les représentons comme très beaux ; et puisqu'ils n'ont point de corps, leur beauté est une beauté morale et spirituelle. C'est la bonté, l'amour, la pureté parfaite qui les unit à Dieu. Ils sont entièrement soumis à la volonté de Dieu, avec l'intelligence la plus grande qu'on puisse imaginer, dans la lumière la plus parfaite, dans un amour extrême : voilà l'ange.

Mais comment nous donner ces qualités-là ? L'intelligence, nous ne le pouvons pas. La lumière, elle nous vient de Dieu. Si nous vivons dans la lumière de Dieu, nous participons à la lumière des anges, l'amour. On a dit qu'il y avait des créatures sur la terre qui avaient presque vaincu les anges en amour. On l'a dit de sainte Thérèse, et combien plus n'est-on pas obligé de le croire et de le dire de la Reine des anges ! Donc il n'y a

237. Constitutions, chapitre : *De la chasteté*.

point de limites pour l'amour de Dieu. Nous pouvons égaler l'amour des anges et le dépasser même, si nous imitons la Sainte Vierge et les saints.

La bonté naît de l'amour. Un cœur plein d'amour est nécessairement un cœur plein de bonté. En cela encore nous pouvons imiter les anges. Ce qui fait leur beauté, c'est leur parfaite bonté, découlant de leur parfait amour. Parce qu'ils sont attachés au souverain bien par une soumission parfaite, ils trouvent dans cette obéissance, la pureté extrême qui les rend si saints. C'est là toute la différence de l'ange tombé à l'ange saint : l'ange tombé s'est révolté, l'ange saint a adhéré à la volonté de Dieu. Il s'est soumis avec toute la perfection que comportait sa nature.

Nous, nous sommes moins parfaites. Même si nous avons, par l'acte du choix de la vie religieuse, déclaré à Dieu que nous voulons lui être parfaitement obéissantes et soumises, cependant, parce que nous sommes imparfaites, multiples, il y a des actes en nous qui échappent, soit à la parfaite pureté, soit à la soumission parfaite, qui échappent aussi à la bonté parfaite, à la lumière parfaite.

Demandons aux anges qu'auprès des enfants notre esprit et notre conduite s'imprègnent de ces caractères qui sont les leurs. Rappelons-nous souvent leur présence : autant d'anges que de sœurs dans cette chambre, autant d'anges que d'enfants dans une classe ou dans un dortoir. Les anges président à tout ce que vous faites, à ce que font les enfants. Ils sont conseillers du bien. L'ange bon donne de bons conseils. Vous l'avez vu dans la sainte Écriture, dans l'histoire de Tobie qu'on nous lit en ce moment au réfectoire.

C'est là aussi ce que saint Ignace semble dire dans les règles qu'il donne sur le discernement des esprits : quand nous recevons de bonnes inspirations, c'est l'ange saint qui les donne. Mais il y a l'ange révolté, l'ange mauvais, l'ange de ténèbres, et lui, apporte les inspirations mauvaises, il pousse aux actes mauvais. Les enfants sont soumises à ces deux inspirations. Nous devons nous ranger du côté de l'ange bon, avec patience, avec bonté, avec zèle, avec une pureté extrême qui fait qu'on ne cherche pas la créature, mais Dieu ; qu'on ne se cherche pas soi-même, et qu'on est parfaitement soumis à Dieu dans les peines qui accompagnent toujours la vie de zèle.

Je veux ajouter, pour celles qui vont s'en aller, qu'elles se rappellent que leur ange sera partout et toujours avec elles, qu'il les protégera, qu'il les gardera, qu'il les soutiendra. Mais que, pour elles, elles veillent toujours et partout à ce que leurs actions soient aussi pures, aussi parfaites que si elles étaient en présence de la personne qui les a formées à la vie religieuse, ou de la supérieure en qui elles ont le plus de confiance.

Le fond du cœur est caché au bon comme au mauvais ange : il est réservé à Dieu seul. Nous nous connaissons nous-mêmes dans le fond du cœur, et Dieu nous connaît. Mais il est difficile que ce qui est au fond du cœur ne se manifeste en aucune façon, soit par les paroles ou l'expression de la physionomie. Dès que ces signes se manifestent, le bon et le mauvais ange les voient. Le mauvais ange en tire parti pour nous tenter, et le bon ange pour nous soutenir vis-à-vis des tentations.



14 octobre 1881

LA PATIENCE

Mes chères filles,

On dit que lorsque le pape Urbain II (dont le culte universel semble devoir être reconnu, puisque, par un décret, il est honoré du titre de bienheureux et peut-être de saint) vint en France à l'époque de la croisade, il fut appelé à faire une exhortation à une communauté religieuse dans une grande abbaye. Il choisit la patience pour sujet de ce qu'il avait à dire aux religieux, disant qu'il n'y a pas de vertu dont on ait plus besoin dans la pratique et le travail de la vie religieuse. Je veux vous dire en quelques mots, qu'au commencement de l'année scolaire, il faut prendre une grande résolution au point de vue de la patience. Il convient de s'examiner souvent où l'on en est de cette vertu.

D'abord la patience envers soi-même : et ceci regarde toutes les sœurs, celles mêmes qui ne sont pas employées aux enfants. On arrive à la vie religieuse avec beaucoup de défauts. Il faut une grande patience avec soi-même pour s'en corriger et ne pas se décourager. La patience avec soi-même est une condition du travail de la perfection. C'est elle qui fait qu'on s'établit dans la paix, dans le repos. Au milieu même des contradictions, aux heures de sécheresse, de peine, pourtant on avance toujours.

Ensuite la patience envers le prochain. Ceci regarde très spécialement les sœurs qui ont affaire aux enfants. Il faut une immense patience dans l'éducation des enfants. C'est par la patience qu'on est vraiment maîtresse, qu'on se possède soi-même vis-à-vis de toutes les

difficultés que présente le caractère des enfants, vis-à-vis de leurs défauts, de leur pétulance, de leur nature.

Enfin il faut de la patience aussi sous la main de Dieu, parce que Dieu nous façonne d'une manière ou d'une autre, et nous conduit dans des voies diverses. C'est la patience qui fait que nous répondons à la conduite de Dieu et à ses vues sur nous.

Sans être longue, je vous dirai : regardez la vie de notre Seigneur, c'est un acte perpétuel de patience. En toute circonstance, notre Seigneur a pratiqué la patience jusqu'à son dernier moment sur la croix. Mais cet acte continuel de patience a été tellement grand, tellement admirable, il est plein de quelque chose de si surnaturel et de si divin qu'il n'est pas selon l'homme, et le dépasse.

Prenez maintenant la vie de la très Sainte Vierge. Que d'épreuves elle a eues, quelle vie de patience, et avant tout, quelle patience envers les conduites de Dieu ! Quelquefois on se dit à soi-même : « Oui, mais telle chose m'impressionne, me trouble ; je n'ai pas ceci, j'ai cela. » Pas plus que nous, la Sainte Vierge n'a été exempte des attentes et des peines de la vie. Cependant, quelle paix, quelle patience continuelles jusqu'à sa mort, puisqu'elle a attendu des années, dans l'immense désir qu'elle avait de voir Dieu et Jésus, son divin Fils !

Le secret de la paix, comme le dit si bien l'*Imitation*, n'est point dans l'absence des contradictions, il est dans une grande patience. Si vous la demandez à Dieu et si, au commencement de cette année scolaire, vous prenez de sérieuses résolutions de patience, peut-être parviendrez-vous à vous établir dans la paix, qui n'est que le résultat de la triple patience dont je viens de parler.



28 octobre 1881

IL FAUT METTRE SA CONFIANCE EN DIEU

Mes chères filles,

J'ai été prise ce matin par une discussion sur les difficultés que peuvent nous causer les lois qu'on a déjà faites contre les communautés religieuses. On pourra en faire d'autres. Tout est entre les mains de Dieu. C'est de Dieu que nous dépendons, c'est lui qui mène tout.

Il faut avoir dévotion à cette parole que saint Ambroise disait à propos de la Sainte Vierge : *Ce n'était pas dans les richesses incertaines et dans les biens du monde qu'elle mettait sa confiance, mais dans la prière du pauvre*. Chacune de nous est pauvre, c'est dans la prière qu'elle doit mettre sa confiance. Je vous demande à toutes de beaucoup prier. Les biens du monde, les appuis humains, une certaine prospérité, ce n'est là qu'une sécurité apparente, ce ne doit pas être notre appui. Notre appui est dans la prière d'une âme vraiment pauvre et dépouillée d'elle-même.

C'est un devoir de prier pour qu'il plaise à Dieu de conserver en France l'état religieux : les maisons des Ordres religieux d'hommes déjà attaqués, l'immense armée des religieuses de toute espèce, les sœurs de charité, les religieuses qui prient, celles qui travaillent, les Ordres approuvés et les Ordres non approuvés. Il faut beaucoup prier, pour que Dieu ne prive pas la France de ce secours. Qu'il nous conserve, à nous-mêmes et à toutes celles qui le servent, la paix dans nos maisons.

6 novembre 1881

GARDER LA DISCRÉTION DANS LES RAPPORTS
LES UNES AVEC LES AUTRES

Mes chères filles,

Je désire vous faire une recommandation que je ne crois pas très nécessaire pour cette maison, car il me semble que ce défaut n'existe pas ici ; mais comme je l'ai rencontré ailleurs, je tiens à insister là-dessus pour qu'il ne se produise pas parmi nous.

Sans cesse, ou par vos supérieures ou par la maîtresse des novices, la discrétion les unes envers les autres vous est montrée comme un des grands caractères de l'esprit de l'Assomption. Nous nous devons les unes aux autres l'exemple des vertus religieuses, l'édification, la fidélité dans les choses prescrites ; mais les sœurs ne doivent pas s'occuper de ce que font les autres. Cela est permis dans une certaine mesure : si quelqu'un sort de la Règle ou des usages de la Congrégation, on doit en avertir la supérieure ou la sœur elle-même. Vous savez comment cela doit se faire, à genoux, avec beaucoup de respect, de douceur et de charité.

Ceci n'est pas manquer à la discrétion que l'on se doit les unes aux autres ; mais faire des observations générales à la récréation, ou parler avec une sœur de ce que fait une autre sœur, c'est absolument détestable. Quand ce défaut se produit dans une maison, il n'y a plus de paix. Quelquefois des sœurs par esprit de taquinerie²³⁸ diront à une autre sœur : « Vous faites toujours telle chose pour telle sœur. Je vous ai vue arranger le feu de son emploi... » Cela ne les regarde pas.

238. « Taquinage » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

La supérieure est la seule personne qui en est chargée. Des observations comme celles-là ôteraient à une sœur la liberté de faire ses emplois comme il faut, ou de montrer de la complaisance envers les autres. Je vous cite ce fait ; cela peut s'étendre à une infinité de choses. On dit : « Cette sœur est plongée dans ses livres... Elle est bien lente... Elle pourrait faire plus d'ouvrage... » Il ne faut pas entrer dans la vie des autres. C'est leur rendre la vie ennuyeuse et désagréable. Quand on a l'humeur taquine, il faut beaucoup veiller sur soi pour ne pas s'y laisser aller.

Je dis ceci pour les sœurs de chœur comme pour les sœurs converses. Ne vous mêlez pas de ce que font les autres, ne faites aucune remarque sur telle ou telle. Si vous croyez qu'il y a du temps perdu, avertissez-en la supérieure. En dehors de là, ne vous en occupez plus. Que vous importe qu'une sœur balaie sa dépense trois fois par semaine, qu'elle aille cinq fois par jour surveiller un feu ?

Si vous lui en faisiez l'observation, elle serait en droit de vous dire, si ce n'était la politesse religieuse : « Allez vous promener, cela ne vous regarde pas. » Qui sait même si la supérieure ne donne pas en particulier pour pénitence à une sœur de faire deux ou trois fois ce qu'il suffit de faire une fois. Quand les Pères du désert disaient à leurs religieux de planter les choux les racines en l'air, ces sœurs empressées seraient venues leur dire que les choux ne se plantent pas ainsi.

C'est pour cela qu'en religion il ne faut pas se mêler de ce que font les autres ; c'est un des points les plus essentiels pour garder entre soi la paix et la charité. En venant ici, chacune a entendu s'assujettir à la Règle, à l'obéissance, au travail de sa perfection ; mais elle n'a pas entendu s'assujettir aux petites idées, aux petits bavardages de telle ou telle. Quand une personne est très occupée de Dieu, quand elle pense à purifier sa conscience, à avoir plus d'humilité, plus de charité, elle n'a pas le temps de voir si les escaliers sont balayés une fois ou deux fois par jour, si ce feu est entretenu, etc. ; ou, si elle le voit, elle dit : « Dieu soit béni ! Cela ne me regarde pas, j'ai bien assez à faire à m'occuper de ma perfection et de mon emploi. » C'est ainsi que je vous engage à agir, et vous garderez la paix.

27 novembre 1881

LES PSAUMES

Mes chères filles,

La divine Providence a permis que, pendant mon voyage, j'entende des enseignements si utiles que je me suis proposé de vous les répéter. Ce n'était pas des enseignements nouveaux sur les psaumes, sur l'Office ; mais c'était si bien expliqué, si surnaturel, si pieux, que je l'ai gardé dans ma pensée pour vous le redire.

J'ai donc voyagé avec dom Chamard qui parlait des Psaumes avec l'amour que tout vrai bénédictin doit avoir pour l'Office. Il disait que les commentateurs modernes avaient souvent le tort d'attribuer la composition des psaumes exclusivement aux événements de la vie de David : non pas que les événements de la vie de David ne soient pour quelque chose dans quelques détails, ou l'occasion de certaines paroles des psaumes. Mais ce qu'il faut voir comme dernier objet des psaumes, si on veut en profiter, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, en sa personne et dans ses membres.

Notre Seigneur disait dans l'Évangile : *Abraham a tressailli d'allégresse dans l'espoir de voir son jour. Il l'a vu, et il a été dans la joie*²³⁹. Cette parole s'applique à Isaïe et à David. Ils ont vu le jour du Seigneur, ils s'en sont réjouis. Cette lumière prophétique, extatique, a été la base de leur inspiration. Comme David était en lui-même un personnage prophétique de notre Seigneur, il est arrivé que les événements de sa vie, ses douleurs, ses épreuves, prophétiques elles-mêmes, soient

239. Jn 8, 56.

souvent l'occasion de ses Psaumes, mais toujours il les composait dans la lumière de Dieu et dans la vue du jour de notre Seigneur.

On ne peut pas admettre que David ait commencé par ses événements à lui, pour s'élever ensuite à notre Seigneur. Comment alors expliquerait-on en ce sens le Psaume : *Oracle du Seigneur à mon Seigneur : siège à ma droite*²⁴⁰. Est-ce que Salomon s'est jamais assis à la droite de Dieu ? Non, c'est de Jésus-Christ qu'il est ici question²⁴¹. C'est Jésus-Christ, lumière de David, qui est l'objet de tous les psaumes. Ce que dit le roi-prophète s'applique à Jésus-Christ ou à ses membres, lesquels, comme David, peuvent être pécheurs, peuvent avoir besoin de faire pénitence, peuvent réclamer par la prière ce qui leur manque, peuvent s'exciter à la confiance en Dieu.

Vous comprenez bien que, quand on récite les Psaumes, si dès la première parole, on voit notre Seigneur parlant de lui-même ou de ses membres, on a plus de dévotion que quand on se représente David fuyant devant Saül, ou découvrant les destinées de Salomon, ou encore chantant la puissance et la gloire réservées au royaume de Juda.

Dom Chamard ajoutait que les commentateurs modernes, surtout les Allemands, ont pris le point de vue le plus humain. Les commentateurs chrétiens l'ont pris en partie. Les anciens Pères ne faisaient pas comme cela. Saint Augustin voit toujours notre Seigneur Jésus-Christ au fond des Écritures. Il ne voit que cette vue prophétique, dont le langage n'était pas celui de l'ancienne loi. Dom Chamard nommait encore saint Hilaire et plusieurs autres ; mais j'ai surtout retenu ce qu'il disait de notre Père saint Augustin.

Il m'a raconté ensuite que dom Guéranger, deux heures avant de mourir, s'était fait chanter par ses moines le Psaume 102 : *Bénis le Seigneur ô mon âme*, et il me disait : « Voyez ce psaume, comme il est chrétien ! » Il le traduisait avec joie. Le Seigneur est appelé le *faiseur de miséricordes*. *Il est juste, mais il est longanime et miséricordieux*. En effet, toutes les paroles de ce Psaume sont des paroles de consolation pour un homme qui va mourir et paraître devant Dieu.

Quand, pendant sa vie, on a récité l'Office avec beaucoup de dévotion ; quand on a appliqué à notre Seigneur les paroles des

240. Ps 109, 1.

241. Cf. Mc 12, 35-37.

psaumes ; quand on les a reçues comme des paroles qui font connaître notre Seigneur Jésus-Christ, ses inclinations, ses pensées, voyez comme jusqu'à la fin ce peut être une consolation. Quand on a vécu de l'Office divin, l'horizon devient plus vaste, on est en communication avec une quantité de saints. Le nombre des saints qui ont récité l'Office est infini. Dom Chamard me disait que dans l'Ordre de saint Benoît, on compte plus de quarante mille saints ou bienheureux qui, dans un temps ou un autre, ont été honorés dans l'Église.

Eh bien, mes sœurs, nous qui récitons l'Office, profitons-en pour nous mettre à la suite de ces saints ou de ces bienheureux. Disons l'Office avec beaucoup de dévotion ; recevons-en les paroles, non pas d'une manière humaine, mais de la manière surnaturelle, divine, pleine de foi, qui était celle de notre Père saint Augustin. C'est de cette école-là que nous devons être, et c'est pour cela que j'ai cru vous faire quelque plaisir en vous répétant ce qui m'a été dit.



4 décembre 1881

FAIRE CHACUNE DE SES ACTIONS POUR DIEU
ET DANS L'ESPRIT QUI LUI CONVIENT

Mes chères filles,

Je voudrais vous dire un mot aujourd'hui sur l'importance de bien faire et d'offrir à Dieu toutes les actions ordinaires de la vie.

Il n'y a pas de personnes en religion qui n'offrent à Dieu, dès le matin, l'ensemble des actions de leur journée. Mais celles qui ne sont pas ferventes vont ensuite, de l'une à l'autre de ces actions, tout naturellement, parce que c'est l'heure, sans penser à les élever à Dieu. Qu'est-ce qui arrivera alors à la fin de la vie ? Des défauts se produisent dans chacune de ces actions : dans l'une, c'est l'amour-propre, dans l'autre, c'est l'impatience. Quand, à la fin de la vie, on cherche ce que l'on peut avoir à présenter à Dieu, on se trouve les mains vides, parce que chacune des actions ordinaires n'a pas été assez sanctifiée. Au contraire, les âmes ferventes qui, avant chaque action, se relèvent vers Dieu et tâchent de la faire le mieux possible, acquièrent de grands mérites ; et c'est ce qu'il y a de mieux à faire en religion.

On rencontre quelquefois des personnes qui cherchent toujours des choses extraordinaires. « Si je jeûnais ! » disent les unes. Quand vous aurez jeûné un jour, deux jours, trois jours, quatre jours, cinq jours, six jours, leur répond saint François de Sales, vous n'ajouterez pas un jour à la semaine pour jeûner un huitième jour. Mais faire chacune des actions de la journée en vue de Dieu, y apporter les dispositions d'âme, d'esprit, de corps, d'extérieur, de conduite qui lui conviennent, c'est un acte d'amour de Dieu toujours renouvelé, et c'est le moyen d'acquérir un grand nombre de mérites.

Par exemple, si on va à la chapelle, là, dit saint François de Sales, il faut apporter un extérieur recueilli, modeste, un esprit attentif à repousser toutes les distractions, se tenir dans une profonde humilité devant Dieu, afin d'obtenir de lui l'esprit de prière.

On sort de la chapelle et on va au réfectoire. C'est Dieu qui nous donne le pain quotidien, sans lequel nous ne pourrions vivre. Il y a là un acte de remerciement à faire. Saint Vincent de Paul avait les yeux pleins de larmes toutes les fois qu'il se rendait au réfectoire. *Je ne fais rien pour Dieu*, disait-il, *et il pense à nourrir un être si inutile !* Il faut donc remercier Dieu, prendre avec simplicité ce qu'on nous donne, et ne pas se rechercher soi-même.

On va ensuite au travail qui nous met en rapport avec le prochain, avec les sœurs, avec les enfants. Pour cela, la disposition de charité, de patience, est celle qui me semble le plus nécessaire. Il faut vouloir servir les autres, être utile aux autres, supporter ce qui est à supporter. Il y a beaucoup à supporter avec les enfants et quelquefois aussi entre nous. Jamais on ne fera que tous les caractères se ressemblent. Voilà une personne, par exemple, qui, pour sa santé, a besoin de remuer, d'aller, de venir, et qui est toujours en mouvement : elle devient fatigante pour les autres. Certainement, il n'y a aucun mal à cela, je ne dis pas pourtant qu'elle ne ferait pas mieux de se modérer, mais enfin, les autres ont à la supporter. En général, une disposition gracieuse, aimable, bienveillante, qui fait accepter chacune de ses occupations comme la volonté de Dieu, qui fait qu'on veut mettre là sa pénitence, est la disposition qui fait acquérir le plus de mérites dans le travail.

J'arrive maintenant à un des exercices les plus essentiels de la vie religieuse, et dont je vous ai parlé souvent : la récréation. Saint François de Sales conseille à toutes les religieuses d'élever un instant leur esprit vers Dieu avant la récréation, pour penser à la bien faire. S'il y a un exercice où il soit nécessaire d'apporter un esprit aimable, bienveillant, c'est bien à la récréation. On y apporte aussi des défauts ; l'une par exemple, dit encore saint François de Sales, sera sujette à manquer de modestie par des rires²⁴² excessifs ; une autre, à donner son avis, à blâmer, à trancher, à taquiner. Il faut élever son esprit vers Dieu, pour

242. « Ris » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

voir comment on pourra éviter ces défauts. La récréation est un des exercices où l'on peut pratiquer le plus de vertu, tantôt l'humilité, tantôt la patience, toujours la bienveillance, la charité et la douceur.

Je crois vous avoir déjà cité la parole de monsieur de Rancé. Il disait que dans les communautés où il n'y a pas de contact mutuel, on a besoin d'actes particuliers d'humilité, de charité, pour prendre la place de ceux que l'on ne peut pratiquer entre soi. Il croyait donc que ceux qui ont des rapports mutuels s'occupent à y pratiquer les vertus qui peuvent s'y trouver, et c'est ce que nous devons tâcher de faire.

Mais surtout, mes sœurs, il y a un mot dans la Règle par lequel je veux finir. Certaines personnes écoutent les observations, pour les appliquer à leurs voisines. Non, il ne faut pas s'en prévaloir pour attendre la vertu des autres. Ce n'est pas pour votre prochain, c'est pour chacune de vous que ces observations sont faites. Ce serait en faire un mauvais usage que de dire : « Ah ! si ma voisine était plus humble !... Ah ! si elle était plus aimable... si elle faisait moins de bruit, ce serait bien plus agréable pour moi. » Ce n'est pas pour votre plaisir à vous que ces choses sont dites, mais pour Dieu, pour que chacune tâche de plaire à Dieu, de faire sa volonté, de plier son esprit, avec une grande souplesse, à tout ce qu'il attend de ses servantes, de ses épouses dans chacun de nos exercices.

Chacun demande un esprit différent. Il y a des esprits si mal faits, dit saint François de Sales, qu'ils seraient tentés d'apporter à la chapelle un air distrait et dissipé, et à la récréation, une figure sérieuse et recueillie. Faire chaque chose avec l'esprit qui lui convient est une grande vertu, un grand mérite aux yeux de Dieu. Une religieuse qui, en toutes choses, se mettra sous la main de Dieu, qui, dans toute espèce de contradictions, cherchera non pas le tort du prochain, mais ce qu'elle aurait dû mettre d'humilité, de douceur, de patience, de condescendance, dans cette difficulté, dans ce rapport. Une religieuse animée de cet esprit avancera toujours, acquerra tous les jours de nouveaux mérites. Elle contribuera à l'édification, conservera la Règle et donnera le bon exemple en toutes choses : ce qui est le véritable devoir que nous avons toutes à accomplir.



9 décembre 1881

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Mes chères filles,

Au moment d'une si belle fête de la très Sainte Vierge, il convient de l'imiter en suivant aussi les traces des saints, puisque cette fête de l'Immaculée Conception coïncide cette année avec la canonisation de nouveaux saints.

Connaître notre Seigneur Jésus-Christ en sa Mère, la créature la plus parfaite qui l'ait approché, le connaître dans ses saints, dans son Église, c'est le connaître parfaitement. On ne le connaît pas parfaitement dans sa vie, quand on ne le connaît pas dans la vie de ces âmes qui sont l'œuvre admirable de sa puissance. Ils ont vaincu les imperfections de la nature. Ils sont revêtus des vertus les plus héroïques. Ils sont d'autres Jésus-Christ. On a dit que, si l'Évangile était perdu, on pourrait le retrouver dans la vie d'un chrétien, et à bien plus forte raison, dans celle d'un saint.



16 décembre 1881

LEÇONS À TIRER DE CETTE PAROLE DE SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE :
IL FAUT AVOIR UN CŒUR TOUT DE FEU POUR DIEU, TOUT DE CHAIR
POUR LE PROCHAIN, TOUT DE BRONZE POUR SOI-MÊME.

Mes chères filles,

Ce n'est pas dans un temps de dérangements comme celui-ci qu'il m'est facile de vous parler. Vous avez heureusement entendu hier la parole de Dieu, et je me bornerai à vous dire seulement quelques mots d'un des saints que l'on vient de canoniser : saint Benoît-Joseph Labre, qui est peut-être l'homme qui a le moins parlé. Je ne chercherai pas les autres côtés de sa vie, je m'arrêterai à ce silence profond.

De quoi vivait-il ? Quel était l'aliment de ses pensées, de ses rapports avec Dieu ? Certainement il lisait peu. Il se retirait du commerce des hommes, et quand il était au milieu des foules, il se retirait par humilité, vivait très solitaire et dans un grand silence. Ce saint, qui parlait si peu, nous a pourtant fait connaître le principe qui animait sa vie. Il a dit une fois : *Il faut que notre cœur soit tout de feu pour Dieu.* Par conséquent, sa vie était un acte continuels d'amour de Dieu. Son entretien, c'était tout ce que Dieu a fait pour l'homme, toutes ses bontés, toutes ses miséricordes. C'était la méditation des mystères de notre Seigneur, de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie publique, de sa vie pauvre, de sa vie humiliée qu'il imitait si bien, méditation qui lui faisait produire constamment des actes d'amour.

Il avait un amour très particulier pour le saint Sacrement. Quand le saint Sacrement était exposé dans une des églises de Rome, il y passait des heures et des heures en adoration, comme un séraphin d'amour. Enfin, la croix qu'il portait bien réellement était l'objet de tout son amour. L'occupation continuelle de son âme était l'amour de Dieu.

Il l'aimait avec simplicité, avec foi, sans consolation pour ainsi dire, car il n'en cherchait pas dans la science, dans les lectures, dans l'entretien des hommes, dans une parole qui relève et qui soutient. Il aimait Dieu, il lui sacrifiait tout. Son cœur était tout de feu pour Dieu.

Il ajoutait ensuite : *Notre cœur doit être tout de chair pour le prochain.* Voilà un saint qui n'a pas eu beaucoup de rapports avec le prochain. Il vivait dans la solitude et le silence. Cependant, il avait pour tous les prochains une bienveillance extrême, une bonté, une charité parfaite, un cœur de chair sensible à tout, compatissant pour tout. Quand on lui faisait une aumône, il ne gardait que le strict nécessaire, vivait d'un morceau de pain, de la soupe qu'on distribuait à la porte des monastères et donnait le reste aux pauvres. Il priait pour ceux qui souffraient, pour les pauvres âmes qui se perdaient, et il y en avait beaucoup dans ce temps de scandales et d'irrégion ! Tel était le but de sa vie solitaire et silencieuse.

Enfin, disait-il, *il faut avoir un cœur tout de bronze pour soi-même.* Ah ! il avait bien un cœur de bronze pour lui-même, car quel mépris de lui-même ! Comme il s'est traité ! Dans quel état il s'est placé, l'état le plus abject, le plus douloureux ! Il a accepté toutes les injures : on l'a frappé à coups de bâton, il a été traité de vagabond, on lui a jeté des ordures, il a été l'objet de la risée des enfants. Ensuite, quelles souffrances pour son pauvre corps ! Il est mort encore debout, décharné, n'ayant jamais eu le nécessaire pour vivre, ayant imposé, par la privation, des souffrances incroyables à son corps. Il avait un cœur de bronze pour lui-même.

Dans l'ordre spirituel, quels délaissements ! Quelles désolations il a dû éprouver ! Tous les saints y passent. Comment voulez-vous qu'un homme, arrivé à avoir des communications aussi intimes avec Dieu, n'ait pas passé par toutes ces épreuves que Dieu impose ordinairement à ceux qu'il aime, par cette nuit obscure dont parle saint Jean de la Croix, dans laquelle Dieu si bon et si saint semble dévorer l'âme en s'en approchant. Qui peut croire que, dans sa solitude, Dieu ne l'ait pas fait passer par ces purifications nécessaires pour achever sa couronne ? Eh bien, il les a portées en silence, sans consolation, car on ne voit pas dans sa vie d'où lui pouvait venir la consolation. Elle ne lui venait pas de la part des hommes.

Quand Dieu se cachait, au lieu de faire comme les âmes ordinaires, de chercher quelque autre joie, quelque autre lumière, il demeurait dans l'humilité, dans le silence ; il persévérerait dans la prière. À la fin de sa vie, la prière pouvait lui être une consolation ; mais il a dû passer par ces moments, dont sainte Thérèse dit qu'il faut un grand courage pour persévérer à prier ; et il l'a fait, parce que son cœur était de bronze pour lui-même.

Il y a là beaucoup à apprendre, mes sœurs. En général, on est sensible sur soi-même. On l'est sur son bien-être, sur son honneur, sur sa consolation. Si on pouvait retrancher de cette sensibilité, si on pouvait arriver à se haïr soi-même, comme dit l'Évangile²⁴³, non pas dans ce qui est de l'ordre du salut, mais dans ce qui est de la recherche de soi-même : on serait dans la voie de la sainteté et de la perfection. Dieu a permis que ce saint si silencieux ait une fois laissé tomber de ses lèvres cette parole, qui nous découvre la pensée qui le soutenait dans ce long silence, dans cette longue pauvreté, dans ce long mépris de lui-même.



243. Cf. Lc 14, 26. Note de la Bible de Jérusalem : « Hébraïsme. Jésus ne demande pas la haine, mais le détachement complet et absolu. »

23 décembre 1881

VISITES QUE NOTRE SEIGNEUR FAIT À L'ÂME
ET DISPOSITIONS QU'IL FAUT Y APPORTER

Mes chères filles,

J'ai depuis quelque temps le désir de vous parler des visites de notre Seigneur à l'âme religieuse. C'est bien le moment de le faire, puisque nous voilà à la veille de la Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ, la première et grande visite qu'il ait faite à l'humanité.

Dirai-je qu'il est entré dans une maison, dans une demeure ? Non, car le lieu où il descend n'est la demeure de personne : c'est une étable, une caverne, un lieu au-dessous de l'habitation des hommes, car dans l'habitation des hommes, il ne s'est point trouvé de place pour lui. C'est ainsi que notre Seigneur est entré au monde. Il en résulte, quant à nous, quant aux visites qu'il nous fait, une réflexion extrêmement consolante : c'est que toujours il demande très peu et il donne beaucoup. Qu'a-t-il demandé à la terre ? Le moins possible : un trou, un peu de paille, une pauvre crèche ; c'est tout ce que la terre lui a donné. Je ne parle pas de la Sainte Vierge et de saint Joseph, ces deux merveilles que Dieu avait préparées pour que le Sauveur soit moins indignement reçu ; tout le reste du genre humain était dans le péché, dans la négligence, dans la froideur pour Dieu, quand notre Seigneur est venu se reposer sur la paille de la crèche.

Tout d'abord, il y appelle les hommes les plus simples, les bergers, et il les sanctifie. Il est très important pour nous de considérer comment ont été sanctifiés les bergers et les mages. Comme eux, nous recevons souvent la visite de notre Seigneur. Dans quelles dispositions devons-nous nous mettre à leur imitation ? Les bergers étaient des hommes

simples : ils menaient probablement une vie innocente, mais ils ne connaissaient pas beaucoup les choses de Dieu. L'ange chante dans les cieux, leur annonce la bonne nouvelle, et aussitôt ils viennent se prosterner aux pieds de l'Enfant Jésus, avec une grande foi et une grande simplicité.

Voilà la première disposition à apporter aux visites de notre Seigneur : la foi portée jusqu'à la confiance. *Ayez confiance*²⁴⁴. C'est toujours la première parole que notre Seigneur dira pendant sa vie mortelle. *Confiance et tu seras guéri. Confiance, tes péchés sont pardonnés*²⁴⁵. La première disposition de ces âmes simples, de ces bergers, de ces mages, de ces savants qui sont venus de l'Orient sur la simple apparition d'une étoile, c'est une grande foi et une grande confiance.

Je m'arrête à ceci. Beaucoup de personnes se plaignent qu'elles reçoivent souvent des visites de notre Seigneur et qu'elles ne sont pas très avancées dans la perfection. Notre Seigneur descend souvent dans nos âmes par la communion : quel fruit en retirons-nous ? C'est effrayant à penser, si nous n'avions pas, comme réponse, la foi la plus grande, la générosité la plus grande, la confiance la plus grande. Un prêtre éclairé définissait la confiance : *Tout donner à Dieu et tout en attendre*.

Quand nous recevons la visite de notre Seigneur, il nous demande de tout lui donner, de lui ouvrir notre cœur tout entier, puis aussi de tout attendre de lui. Quand Jésus-Christ aime une demeure, une âme, quand une fois il y est descendu avec ses prédilections, il est disposé à faire plus pour cette demeure, pour cette âme, et sa persévérance à revenir est une preuve qu'il veut y mettre ses plus grands biens, ses plus grands dons, pourvu que l'âme consente à lui tout donner et à tout attendre de lui.

Certaines maisons ont été plus souvent honorées par la visite de notre Seigneur, pendant sa vie mortelle, Béthanie par exemple. Dans la maison de Béthanie, il a trouvé de pauvres pécheurs. Quand il y est arrivé, Madeleine était dans un état pitoyable, Lazare était lépreux, et la lèpre du corps était l'image de la lèpre de l'âme ; non pas que ces deux choses soient nécessairement liées, mais, dit saint Augustin, si la

244. Mt 14, 27.

245. Mt 9, 2.

tache du péché y était avec le lépreux Lazare, elle a disparu après la visite de notre Seigneur.

Quant à Marthe qui était vierge, il l'a reprise pour une imperfection. Notre Seigneur venait et revenait souvent dans cette demeure. Si, après chacune de ses visites, Lazare, Marthe et Madeleine s'étaient dit : « Quel parti avons-nous tiré de cette visite du Seigneur ? », ils n'auraient pas vu ce que notre Seigneur faisait en eux, et pourtant, chaque fois, notre Seigneur faisait quelque chose dans ces âmes. Il en faisait des saints qui devaient devenir les types de trois genres de perfection dans l'Église : de la vie pénitente et contemplative dans sainte Madeleine, de la vie religieuse dans sainte Marthe, de la vie d'apôtre, d'évêque, de missionnaire dans saint Lazare.

Eh bien, mes sœurs, à chaque visite de notre Seigneur, il est bon de se rappeler un peu cela. Il faut se dire : « Il vient les mains pleines de grâces. Il vient avec l'intention de faire en moi quelque chose. Il vient me sanctifier comme il a sanctifié les bergers, comme il a sanctifié les mages, comme il a sanctifié Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, comme il a sanctifié toutes les maisons dans lesquelles il est entré. » Il est entré dans la maison du publicain, et cette fois c'était Zachée, et avec lui, le salut est entré dans cette maison. Le publicain est devenu un apôtre, il s'est dépouillé de tous ses biens terrestres, et vous savez avec quelle générosité. *Je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens et, si j'ai fait tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus*²⁴⁶.

Cherchez au fond de votre âme, pendant ces jours de retraite, ce que Jésus-Christ voudrait que vous lui donniez à cette visite de Noël. Chacune a quelque chose : on n'a pas toujours un trésor ; mais on a une attache à ce que l'on voudrait avoir. Celui-là donne beaucoup qui donne même le désir de posséder, dit un Père de l'Église à propos de saint Pierre, qui n'avait quitté que de misérables filets et qui, cependant, disait avec confiance : *Voilà que nous avons tout quitté pour te suivre, alors, qu'est-ce qu'il y aura pour nous ?*²⁴⁷

Il faut donc se dépouiller de tout désir d'avoir, de toute attache, de toute affection aux choses d'ici-bas. On ne veut pas toujours avoir les biens temporels, mais les biens spirituels, les consolations, les

246. Lc 19, 8.

247. Mt 19, 27.

affections, les lumières. Il y a des attaches, des désirs qui restent dans le cœur.

Quand notre Seigneur vient, il veut qu'on lui donne toutes ces choses. Il le veut bien plus pour nous que pour qui que ce soit. Il ne nous a établies dans la vie religieuse que pour trouver en nous des âmes qui ne vivent que pour lui. Vos occupations, vos emplois, vos leçons ne sont pas le fond de votre vie : l'œuvre importante, c'est que vous n'aimiez que Jésus-Christ, que vous ne désiriez que Jésus-Christ, que vous ne viviez que pour lui.

Quand on s'établit en ce monde, on prend le nom, les préoccupations, les peines de celui qu'on choisit pour époux. Ici, vous prenez le nom de religieuses : vous devez prendre les pensées et les préoccupations de Jésus-Christ. Vous devez être émues de ses douleurs. Vous devez le suivre dans toute sa vie. Il vous choisit pour épouses, afin que vous ne le laissiez pas seul. Les gens du monde, même quand ils servent Jésus-Christ, le laissent souvent seul. Ils ne peuvent le suivre du matin au soir, s'occuper sans cesse de lui, si l'on en excepte quelques rares saints, Anna Maria Taïgi par exemple, qui ont vécu dans le monde comme n'y vivant pas.

Pour nous, ses épouses, il demande que nous compatissions à ses douleurs, que nous soyons tout occupées de lui, que nous n'ayons d'autre désir que de le suivre, de l'adorer, de l'aimer. Que notre travail soit fait par obéissance à sa volonté, par zèle pour son service, lui prêtant nos membres, nos pieds, nos mains, notre bouche pour le servir. Que de renversements il faut pour faire de nous des religieuses ! Il faut que vous quittiez vos familles ; il faut qu'il y ait des maisons spéciales où vous puissiez vous réunir – et vous savez de quelle haine ces maisons sont aujourd'hui l'objet de la part des méchants. Il faut que vous quittiez tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, et que vous n'ayez plus les devoirs d'autrefois, mais des devoirs nouveaux.

Notre Seigneur n'aurait pas fait tout cela seulement pour trouver des âmes qui ne soient pas dans le péché : il y en a dans le monde. Il n'aurait pas fait tout cela, seulement pour avoir des personnes qui enseignent : il y a encore dans le monde des personnes capables de donner aux enfants une éducation chrétienne. Non, il a fait tout cela pour avoir des épouses, des âmes qui ne cherchent que lui, qui lui

donnent tout, qui ne soient plus occupées ni d'elles-mêmes, ni des affections terrestres. Des âmes qui soient tout occupées de lui, de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie évangélique, surtout de sa Passion, et qui imitent un peu cette sainte que l'on vient de canoniser, sainte Claire de Montefalco.

Je ne crois pas qu'elle ait fait des choses extraordinaires, elle a fait peut-être quelques miracles, mais elle n'était pas une thaumaturge. Elle a vécu cachée dans un monastère de l'Ombrie, s'occupant sans cesse de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Elle le faisait avec tant d'amour, tant d'ardeur, tant d'attention aux souffrances de Jésus-Christ, qu'elle pouvait dire avec vérité que son crucifix était dans son cœur. En effet, après sa mort, on ouvrit son cœur, et on y trouva non seulement le crucifix, mais tous les instruments de la Passion qui s'y étaient miraculeusement imprimés, par la méditation constante qu'elle avait faite des souffrances qu'ils avaient infligées au Sauveur.

Tout le monde ne peut pas arriver à ces choses extraordinaires ; mais tout le monde peut se dire : « Quand notre Seigneur me fait des visites, quand il les renouvelle si souvent, c'est pour arriver à me rendre toute sienne. C'est pour que je lui sois une consolation. C'est pour que toutes mes affections, tous mes désirs soient en lui, c'est pour qu'à chacune de ses visites, je lui donne quelque chose. » Si vous faites cela, si à cette fête de Noël vous prenez la résolution de lui donner quelque chose à chacune de vos communions, vous pourrez vous présenter à lui avec une grande confiance. Qu'est-ce que la terre lui a donné ? De la paille et une étable. Qu'est-ce que les bergers lui ont donné ? Peut-être du lait, du beurre, les plus beaux agneaux de leurs troupeaux ; mais ils lui ont donné leurs cœurs, et c'est ce que veut notre Seigneur.

En échange du peu qu'on lui donne et du peu que l'on est, notre Seigneur donne beaucoup. Il multiplie ses visites, parce qu'il aime les âmes, qu'il veut les purifier et les sanctifier. Au commencement, elles ne connaissent pas leurs défauts. À mesure qu'elles avancent dans sa lumière et qu'elles les connaissent, il leur donne ce qu'il faut pour y remédier. Il élève leurs désirs, il embrase leur amour, il les enrichit de ses dons.

Tel est le fruit des visites que notre Seigneur nous fait si souvent par la communion, de sorte que la plus grande faute que l'on puisse faire

est de dire : « Je ne profite pas assez des visites de notre Seigneur ; j'aime mieux me retirer, diminuer mes communions. » Ce que la Règle nous donne de communions est destiné à former en nous la vie spirituelle que notre Seigneur veut nous apporter. Seulement, faisons-les avec une grande foi, une grande confiance, avec la conviction que sa bonté infinie finira par triompher de notre misère qui peut être bien grande, mais qui n'est pas infinie ; car rien de ce qui vient de nous n'est infini.



30 décembre 1881

LA CONTEMPLATION DES MYSTÈRES DE NOTRE SEIGNEUR
D'APRÈS LA MÉTHODE DE SAINT IGNACE

Mes chères filles,

Il n'y a pas de question sur laquelle je revienne plus souvent avec vous que la question de la prière. C'est celle, en effet, qui occupe l'âme de chaque sœur qui désire avancer.

Je disais, l'autre jour, à l'une d'entre vous, et je le répète pour toutes, que, quand on a de la peine à prier, il est bon de se servir d'une des façons de prier que recommande saint Ignace, et dont je ne vous ai pas encore parlé : la contemplation. Or, la contemplation est un don de Dieu, par lequel l'âme, déjà habituée à vivre dans la lumière céleste, tient son regard habituellement fixé sur Dieu. Mais quand on n'a pas ce don du ciel, saint Ignace conseille à l'âme de se représenter le mystère qu'elle honore, d'entrer dans le lieu où il s'accomplit, d'appliquer successivement chacun de ses sens, de regarder ce qui se passe, d'écouter ce qui se dit.

Par exemple, nous honorons en ce moment la Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ, sa sainte Enfance, son état dans la crèche, puis sa Présentation, sa fuite en Égypte : eh bien, saint Ignace nous conseille de nous figurer que nous sommes introduits dans cette bienheureuse étable, de regarder chaque personne, d'écouter ce qui se dit. Regardons Jésus-Christ pauvre, si doux, si aimable, si bon. Regardons ce saint Enfant : en lui sont tous les trésors de la divinité. De lui sortiront pour les saints, dans la suite des âges, des grâces abondantes. Il sera l'objet de l'amour passionné des vierges et des âmes religieuses. À côté de lui se trouve sa Mère. Regardons sa

conduite, ses soins, sa pauvreté, son dénuement, et enfin regardons saint Joseph, les bergers et les mages qui viennent adorer l'Enfant Dieu.

En se tenant attentive, il faut faire un acte d'amour continu et se dire : « Je n'aimerai jamais mon Dieu autant qu'il m'a aimée. Si je suis pauvre, si je suis méprisée, il l'a été avant moi, pour moi et plus que moi. » Au point de vue du mépris, du délaissement absolu de toutes créatures, il faut regarder Jésus-Christ là, sur un peu de paille.

Le père d'Alzon m'a dit que dans les hôtelleries d'Orient, il y a un caravansérail, une pièce ouverte à tous. Derrière se trouve une espèce de caverne où l'on met les bêtes, pour que les hommes n'en soient pas incommodés. C'est là que la Sainte Vierge s'est retirée. Les maisons ne l'ont pas reçue. Le caravansérail n'a pas de place pour elle et, par un motif d'humilité, par un motif aussi de modestie parfaite, d'amour du silence et de la solitude, elle se retire dans cette espèce de caverne, réservée aux montures des voyageurs. C'est là qu'elle met au monde son fils premier-né, le Fils unique du Père.

Quelles sont les créatures sur la terre qui s'occupent de notre Seigneur ? Remarquez qu'il avait une famille. Saint Joseph avait des parents parmi les prêtres. La Sainte Vierge avait des oncles et des tantes ; saint Zacharie, sainte Élisabeth étaient ses parents. Eh bien, elle va dans le lieu d'où elle tire son origine, elle met son enfant au monde dans la pauvreté la plus complète, et personne ne s'occupe d'elle. Elle est allée tenir compagnie à sainte Élisabeth au moment de la naissance de saint Jean-Baptiste. Pour elle, on la laisse seule dans un moment où les femmes sont entourées, ont besoin de soins et de sollicitudes. On ne savait pas que cette naissance était divine. Voyez quel dénuement Jésus a choisi pour sa Mère et pour lui !

Après avoir regardé, écoutez. Jésus a gardé le silence dans son enfance, mais il a pleuré. Il a pleuré sous le couteau de la circoncision. Il a versé des larmes, il a souffert du froid auquel était exposé son corps si délicat. S'il ne parle pas extérieurement, il parle intérieurement, et sa première parole est : *Voici, je viens. Dans le livre est écrit pour moi ce que tu veux que je fasse*²⁴⁸. Remarquez, mes sœurs, ce qui résulte de ces

248. Ps 39, 8 et He 10, 7.

paroles : c'est que Jésus-Christ s'est offert en sacrifice dans l'obéissance et dans la loi de Dieu. *Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, alors j'ai dit : voici, je viens.* Voici venir celui qui, comme Dieu, donnera un prix infini à ses moindres souffrances et plus tard au sacrifice de sa vie. *Ta loi me tient aux entrailles.* Il offre le sacrifice de sa volonté, le sacrifice de l'obéissance.

Écoutez les paroles extérieures et intérieures, écoutez le silence, puis appliquez vos autres sens. Touchez la paille si dure et si froide sur laquelle repose notre Seigneur. Approchez-vous pour baiser ses pieds. Mettez-vous à genoux et baissez le sol de cette grotte que tant de pèlerins vont vénérer.

Faire ainsi est une diversité à l'oraison ordinaire. C'est aussi une facilité, parce que, quelquefois, on a de la peine à prendre une prière et à la suivre, à faire de grands raisonnements sur un sujet. On veut suivre le mystère du temps. Si c'est le mystère de la Nativité, vous voyez comment les personnes les plus simples peuvent venir là et, comme je crois vous l'avoir déjà dit, aviser notre Seigneur et en être avisées.

Vous n'avez pas besoin d'aller à la crèche : allez au fond de votre cœur ; notre Seigneur vous regarde. Dans son état de dénuement, d'humilité, de délaissement, il regarde la mesure d'amour, de générosité, de dépouillement et de fidélité que vous lui apportez.

C'est une grande occupation que de regarder notre Seigneur et d'en être regardée. C'est aussi une grande occupation que de regarder la Sainte Vierge et d'en être regardée comme sa fille. Vous êtes sa fille par état et par protection. Elle vous regardera vraiment comme telle, si elle peut dire de vous : « Elle entre dans ma vie. Mon humilité, elle l'accepte. Ma pauvreté, elle la veut. Mon obéissance si absolue depuis le premier jour jusqu'au dernier, c'est là qu'elle vit. »

Passons à saint Joseph si humble, si simple, si aimant, si plein de sollicitude. Saint Joseph est le modèle particulier de ceux qui s'occupent des âmes. Lui seul avait de la sollicitude. Il était seul pour garder la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, pour les préserver, pour les emmener sur la parole de l'ange, pour les nourrir. Mais quelle sollicitude pleine de calme, de paix et de prière ! Nous devons aussi avoir de la sollicitude pour garder Jésus dans l'âme des enfants.

Un saint homme a dit que saint Joseph parcourait la grotte pour boucher les trous, pour prévenir les maux qui tombaient sur Jésus et Marie, dans cette grotte si froide et si humide. De même, nous avons à garder les enfants qui nous sont confiées, à prévenir les vents du péché, les maux qui peuvent fondre sur elles. Il est dit dans l'Écriture que *le démon, comme un lion rugissant, fait le tour des âmes, cherchant qui il dévorera*²⁴⁹. Vous, vous voulez faire en esprit le tour des âmes, pour voir d'où peut venir le scandale, le danger, le péché. Au rebours du démon qui fait le tour pour dévorer, vous faites le tour pour préserver et pour garder.

Voilà quelques-unes des pensées que vous pouvez avoir auprès de la sainte Famille. Plus tard, si vous méditez la vie publique de notre Seigneur, après avoir réfléchi sur une parole de l'Évangile, vous pouvez assister en quelque sorte par la contemplation à la scène évangélique qu'elle vous rappelle. Je dirai de même pour la dernière Cène et surtout pour le Calvaire. C'est là que tant d'âmes ont passé leur vie, les yeux fixés sur Jésus-Christ, sur la Sainte Vierge, les disciples et les saintes femmes, regardant, écoutant, contemplant avec amour.

Je vous ouvre cette porte, peut-être l'aviez-vous déjà trouvée. Il est bon de se rappeler ces choses. En somme, la prière est le fond de la vie religieuse. Priez le plus possible. Priez avec le plus d'amour et de recueillement possible, afin que l'oraison devienne la règle de votre vie. Sainte Thérèse dit que l'oraison est perdue quand, à la fin, on ne prend pas une résolution.

Donc, mes sœurs, que l'oraison devienne la règle de votre vie, que chaque méditation amène une transformation, un changement dans vos pensées, dans vos rapports et dans vos habitudes. Chaque jour, le changement ne sera pas grand. Mais si vous élevez un peu vos idées, si vous estimez davantage la pauvreté, si vous êtes plus attentives à Jésus le long du jour, il y aura un progrès, un avancement qui se traduira dans votre conduite, parce que vous serez plus patientes, moins personnelles, plus simples dans l'obéissance.

249. 1P 5, 8 : passage lu chaque soir à Complies..

Là est le fond de la vie religieuse, et je crois qu'il faut y revenir souvent, parce que, si vous priez bien, vous vous sanctifierez. Si vous priez mal, ce sera plus difficile. Ne croyez pas que prier avec peine soit mal prier. Mais quand on prie avec peine, il est bon d'employer un moyen qui fasse prendre de bonnes résolutions et qui aide à mettre dans la vie le fruit de la prière.



ANNÉE 1882

- 1^{er} janvier : Mère Marie-Eugénie parle de la fondation du Cap en 1849, de son voyage à Bruxelles et Anvers pour accompagner les sœurs qui allaient s'embarquer pour l'Afrique du Sud, puis de son récent voyage à San Sebastian et elle annonce cette fondation nouvelle.
- 15 janvier : À la récréation de la fête du saint Nom de Jésus, mère Marie-Eugénie parle des commencements de la Congrégation et des premières sœurs défuntes.
- Mars : Partout il faut achever les déclarations pour l'impôt Brisson²⁵⁰ sur le revenu.
 - 28 mars : *Loi sur l'enseignement primaire, gratuit, laïque et obligatoire.*
- 15 avril : Bénédiction du nouvel Externat de la rue de Lübeck, sous le patronage de Notre-Dame de Salut.
- 18 avril : Mort de mère Marie-Thérèse, *une des pierres de fondation de notre Assomption.*
- 27 avril : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lyon, Nice, Cannes et les autres maisons du Midi. De Nîmes, elle va faire un pèlerinage au tombeau de sainte Marthe, à Tarascon. En remontant sur Paris, elle s'arrête à la Côte-Saint-André avec mère Marie du Christ. Elle y retrouve encore quatre sœurs qui l'ont connue en 1838-1839.
 - 28 avril : Départ du premier pèlerinage à Jérusalem, sous la conduite du père Picard.
- 24 mai : Retour de mère Marie-Eugénie à Auteuil.
- 24 juin : Lettre de convocation au cinquième Chapitre général
- 29 juin-11 juillet : Voyage en Angleterre. Visite de Ramsgate, Londres et Sidmouth. Le temps a manqué pour aller jusqu'à Richmond.
- 1^{er} août : Ouverture de la retraite du Chapitre, prêchée par le père Picard.

250. Henri Brisson (1835-1912), chef du parti radical socialiste.

- 11 août : À la fin de la retraite, on fête le 25^e anniversaire du père Picard comme confesseur. Mère Marie-Eugénie lui offre un calice sur lequel elle a fait graver la date de 1857.
- 12-13 août : Chapitre Général, présidé par monseigneur d'Hulst, supérieur ecclésiastique.
- 26 septembre : Mort de sœur Marie-Cecilia de Jésus (Jeanne Glatou, ancienne élève d'Auteuil). Entrée début septembre, elle a pris l'habit et prononcé ses vœux le 24, sur son lit de mort, à l'âge de 19 ans.
- 9 novembre : Mère Marie-Eugénie se rend à l'Externat²⁵¹, rue de Lübeck, pour la bénédiction de la première chapelle.
 - 25 novembre : Sur le chemin d'Osma à Madrid, le père Picard a un accident de voiture à cheval. Il en résulte une blessure à la jambe, dont il gardera toujours des séquelles.

251. L'Externat de Paris, fondé en 1877 rue Malesherbes, transféré en 1879 rue du Général Foy, s'installe rue de Lübeck pour la rentrée de 1882. La chapelle actuelle a été construite en 1890.

8 janvier 1882

SE RENOUVELER EN OFFRANT SA VOLONTÉ À NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Il est bon de se renouveler avec le renouvellement de l'année. Je crois vous avoir déjà engagées à souhaiter à notre Seigneur une année bonne pour sa gloire, bonne pour son service, bonne pour son Église. Les choses sont bien éloignées de là ; par nos prières et nos vœux, demandons qu'il en soit ainsi. En souhaitant cela à notre Seigneur, il faut, nous aussi, lui donner quelque chose.

Je vous rappellerai seulement que ce qu'il nous demande, c'est notre volonté de la manière la plus complète, la plus absolue. Cela, il nous le demande sans réserve, parce que si notre volonté n'est pas entièrement à lui, nous ne sommes pas sincères dans la vie religieuse et dans ce que nous lui avons promis par les vœux.

Il faut donc donner notre volonté à notre Seigneur. Il ne suffit pas de l'avoir donnée une fois : il faut la redonner souvent pour que cette donation soit vraie, pour que nous ne cherchions en tout que la volonté de Dieu, pour que ce soit une même chose de la connaître et de la faire. C'est bien élevé, mais n'est-ce pas là ce qui convient à une âme religieuse : dès que la volonté de Dieu est connue, l'embrasser ? Faites donc cela.

Que dans ces fêtes joyeuses qui nous rappellent les mages allant adorer l'Enfant Jésus, nous allions aussi l'adorer et lui offrir notre volonté tout entière, n'importe ce qui nous arrivera cette année. Il est possible que Dieu nous envoie des croix extérieures. Ce ne seront pas des croix, si notre volonté est fortement unie à celle de Dieu. Pour qu'il y ait croix, dit le bon saint François de Sales, il faut que deux

choses se croisent, qu'il y ait opposition. Si ces deux choses sont parfaitement unies, ce n'est plus une croix, c'est une voie. Si donc notre volonté acquiesce parfaitement à la volonté de Dieu, les événements, même les plus pénibles, ne seront plus une croix, ils seront une voie, voie de douleur, de sacrifice sans doute, mais que nous aimerons, que nous accepterons à cause de la volonté de Dieu. Nous ne serons troublées, nous n'aurons des angoisses, que si notre volonté résiste à celle de Dieu.

Ayez à cœur de donner cette joie à notre Seigneur pendant cette année. Que votre volonté soit toujours unie à celle de Dieu, et par là même, mes sœurs, vous serez des filles très obéissantes.



13 janvier 1882

FRUITS QUE LES NOVICES DOIVENT RETIRER
DE LA MÉDITATION DES MYSTÈRES DE L'ENFANT JÉSUS

Mes chères filles,

C'est aux novices que je veux m'adresser aujourd'hui. Les professes y trouveront aussi quelque chose à prendre, mais c'est aux novices que je m'adresserai particulièrement, parce que je veux parler de commencement, de nouveauté, de renouvellement. Tout le monde en a besoin, sans doute. Nous anciennes, nous devons nous renouveler tous les ans, mais les novices ont à entrer entièrement dans une vie nouvelle. Nous allons avoir fini les fêtes de l'Enfance de notre Seigneur. Est-ce que, à la fin de ces fêtes, une résolution solide de prendre la vie de l'Enfant Jésus dans le berceau se sera formée dans tous ces jeunes cœurs ?

Notre Seigneur vient pour nous donner la vie : *Je suis venu, dit-il, pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance*²⁵². La vie qu'il vient apporter au monde, c'est la sienne : vie de pauvreté, de simplicité, de silence, d'humilité, vie de séparation de toutes les choses de la terre. Notre Seigneur n'avait pas besoin de s'en séparer, et pourtant, il y renonce : il ne les a pas, il ne les aime pas. Plus tard il dira : *Ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que tu m'as donnés*²⁵³. Donc, mes sœurs, il vous a retirées du monde, et il faut que ces fêtes de l'Enfance de notre Seigneur aient en vous cet effet que vous naissiez de nouveau.

252. Jn 10, 10.

253. Jn 17, 9.

Le bon Nicodème trouvait cela bien difficile, et il disait à notre Seigneur : *Comment est-il possible de naître quand on est déjà vieux ? Est-ce qu'on peut rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois ? Et Jésus lui répondit : Amen, amen, je te le dis, personne à moins de naître de l'eau et de l'esprit, ne peut entrer dans le royaume des cieux*²⁵⁴. » Vous êtes toutes nées de l'eau, vous êtes toutes baptisées. Mais vous n'avez pas toujours été fidèles.

Dans la pensée des premiers chrétiens, l'âme baptisée était comme ensevelie. Celui qui sortait de l'eau était un homme nouveau, un homme conforme à Jésus-Christ, prêt à verser son sang pour Jésus-Christ, séparé de tous les péchés et de tous les pécheurs.

Saint Paul écrivait aux Corinthiens de n'avoir pas de commerce avec les pécheurs, et pas seulement avec les pécheurs qui sont hors de l'Église. Si, même parmi les frères, il y en avait un qui soit ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ravisseur du bien d'autrui, il leur défendait de manger avec lui. Saint Paul attendait des simples chrétiens cette disposition généreuse et fervente de fuir le péché, de fuir toute occasion de péché. Voyez en effet les martyrs et les chrétiens de la primitive Église, comme ils étaient fervents ! Il pouvait y avoir des taches, des chutes ; mais c'était l'objet d'un grand scandale, et on les réparait le plus tôt possible.

Le baptême n'a donc pas encore fait en vous tous ses effets. Vous êtes renouvelées par l'eau, mais vous ne l'êtes pas encore entièrement par l'Esprit. Il faut que le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus-Christ vive en vous. Pour cela, il faut vous détourner de tout ce qui est resté derrière vous, surtout de tout ce qui vous est resté de vous-même.

Je me suis proposé, après vous avoir dit cela, d'attirer votre attention sur une des prières de la prise d'habit qui est très belle et que vous avez peut-être déjà méditée. En donnant le cierge à la novice, le prêtre dit : *Recevez cette lumière, signe de la vraie et pure lumière*²⁵⁵ à laquelle Jésus-Christ vous appelle des ténèbres. Bien que vous veniez de familles fidèles, d'un monde qui n'est pas ce monde affreux pour lequel Jésus-Christ dit qu'il ne prie pas, l'Église estime pourtant que vous venez des ténèbres, parce que la lumière de la perfection, des vertus plus saintes

254. Jn 3, 4-5.

255. *Signum veri purique luminis.*

et plus pures, n'est pas abondante même dans les familles chrétiennes. En effet, examinez ce qu'il en était pour vous. Vous voyiez certaines choses, vous connaissiez certaines choses ; mais vous ne connaissiez pas notre Seigneur Jésus-Christ comme votre souverain Maître ; vous ne viviez pas entièrement dans sa lumière ; aussi, il vous a appelées à *la vraie et pure lumière*.

Qu'est-ce que la vraie lumière ? C'est celle qui nous vient des notions de la foi. Qu'est-ce que la pure lumière ? C'est celle qui nous arrive directement de Dieu. On dit que la lumière du soleil est pure, quand il n'y a pas de nuages dans le ciel. Dieu vous a appelées dans un état où la lumière de Jésus-Christ doit être la lumière de votre esprit. Tout ce qui reste dans votre âme d'imperfections, d'idées propres, de recherches personnelles, tout cela, ce sont des nuages qui empêchent la pure lumière de vous arriver. Il faut donc rejeter le passé, vous faire petit enfant, être humble, silencieuse, vous renoncer, vous livrer, afin de recevoir cette *vraie et pure lumière*.

Que l'Agneau qui est la lumière de l'Église vous illumine. De tous les caractères de notre Seigneur Jésus-Christ, celui d'Agneau est le plus pur. C'est aussi celui qui représente à la fois la douceur et le sacrifice. Si notre Seigneur vous illumine sous ces trois caractères de pureté, de douceur et de sacrifice, vous serez bien illuminées, parce qu'alors vous comprendrez le véritable esprit de notre Seigneur Jésus-Christ, dont la lumière est très peu abondante dans le monde. Parlez, même aux chrétiens fervents, d'apporter vis-à-vis de toutes les persécutions et de toutes les injustices un esprit de pureté, pour vivre détaché, un esprit de douceur, pour tout accepter, un esprit de sacrifice, pour tout supporter : ils trouveront que c'est trop.

La différence entre l'état religieux et l'état du monde, c'est justement cette mesure avec laquelle même les bons chrétiens veulent accepter le caractère d'Agneau de notre Seigneur. Ce n'est pas là le chemin de sainte Agnès, de sainte Cécile, de ces grandes âmes qui étaient joyeuses de se sacrifier et de suivre l'Agneau. Ce n'est pas là le chemin de notre Seigneur qui *s'est laissé conduire à la mort sans ouvrir la bouche pour se plaindre, comme l'agneau devant celui qui le tond*²⁵⁶.

256. Cf. Is 53, 7.

Soyez comme cela, mes sœurs. Vous êtes jeunes, rendez-vous telles²⁵⁷. Que cette lumière vous rende semblables à l'Enfant Jésus. Dans sa crèche, il a très spécialement ce caractère d'Agneau : c'est cet Agneau si doux qui illumine toute l'Église, qui éclaire tous les docteurs, tout ce qu'il y a de sage, de saint, d'illustre dans l'Église. Vous aussi vous êtes appelées pour être illuminées par cet Agneau. Pour cela, il faut tourner le dos à toutes les ténèbres qui restent encore dans votre âme.

Qu'il vous allume aujourd'hui comme un flambeau sacré, afin que vous luisiez et que vous brûliez devant son autel. Un saint prêtre comparait le chrétien à un cierge. Il disait que la cire représente le corps ; la mèche, l'âme ; et la lumière, le Saint-Esprit. Vous avez reçu la lumière du Saint-Esprit pour brûler incessamment devant l'autel. Vous êtes comme un flambeau sacré, car la religieuse reçoit une consécration. C'est tellement vrai que l'excommunication majeure tombe sur celui qui frappe une vierge consacrée à Dieu. Vous êtes donc comme un flambeau sacré. Séparé des choses de la terre, votre cœur doit brûler des flammes du saint amour.

On demandait un jour à Bossuet quand il faut faire des actes d'amour. *Aussi souvent qu'on le peut*, répondit-il, *car l'amour ne possède pas tout le cœur quand on ne le donne pas sans cesse.* Donc, de plus en plus, brûlez comme un flambeau sacré, pour vous consumer et pour luire devant l'autel de l'Agneau. Vous comprenez le sens de ces deux mots : vous vous consumerez d'amour pour Dieu. Vous luirez, c'est-à-dire que vous devez répandre sur tous ceux qui vous entourent la lumière de ce flambeau sacré, lumière qui ne vient pas de vous, mais de l'Agneau qui vous illumine. Qu'en vous voyant, on voie son esprit, ses actions.

Éloignez-vous des actions qui lui sont contraires, et il y en a beaucoup. Je ne parle pas des plus mauvaises ; mais de ces actions d'orgueil, d'impatience, de recherche personnelle, de gourmandise, de paresse, dans lesquelles nous tombons trop souvent ; car nous ne serions pas obligées de nous confesser tous les huit jours, si nous n'y tombions pas. Nous ne sommes pas encore arrivées à ce degré de perfection, auquel était arrivée madame Acarie qui ne trouvait à

257. « Faites-vous comme cela » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

s'accuser dans ses confessions que d'imperfections comme celles-ci : « Je ne suis pas encore aussi recueillie que je le voudrais. » Si bien que saint François de Sales, son confesseur, ne trouvait pas matière à absolution. Nous n'en sommes pas là, donc nous ne luisons pas toujours devant les autres par l'humilité, la patience, la douceur, le talent de recevoir aimablement ce qui coûte, de répondre par une parole gracieuse à une parole qui ne plaît pas, le soin de vaincre toujours toute espèce de mal par le bien. Enfin nous ne luisons pas toujours par les vertus que demande la Règle.

Luisons désormais, mes sœurs. Tâchons que, dans la prière, notre Seigneur Jésus-Christ allume en nous ce flambeau sacré. Soyons fidèles à rejeter toutes les imperfections qui l'empêchent de luire aux yeux des autres. Concevons une véritable haine contre nous-mêmes, non pas pour nous tuer, pour mettre en péril notre salut éternel, mais pour haïr toutes les dispositions mauvaises qui restent en nous.

Si vous faites cela, mes chères filles, les fêtes de l'Enfance de notre Seigneur laisseront en vous quelque chose de très sérieux et de très parfait. Elles ne vous laisseront pas seulement la joie de voir ce divin Enfant se donner à vous ; l'amour qu'on ne peut s'empêcher de ressentir pour celui qui est si grand et qui s'est fait si petit pour nous ; l'espérance de le posséder. Elles vous laisseront le désir de le suivre avec Catherine, avec Cécile, avec Agnès, avec toute cette pléiade de Vierges qui l'ont choisi pour époux. Elles vous laisseront le désir de naître avec lui, de vous donner à lui, et de faire en effet ce que la sainte Église vous a souhaité au jour de votre prise d'habit, dans cette belle prière.



20 janvier 1882

RÉCITER LES PSAUMES
EN UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Il me reste dans l'esprit que, le jour où je vous ai rapporté la doctrine relative aux psaumes, reçue de dom Chamard²⁵⁸, je n'ai pas assez insisté sur l'application pratique que nous pouvons en faire pour nous.

Je ne crois pas vous avoir dit que *notre Seigneur Jésus-Christ est la louange de son Père*, parole très profonde qu'il faut nous rappeler dans toutes nos prières, et quand nous récitons l'Office. Notre Seigneur est tellement la louange de son Père, que nulle louange humaine n'a été agréable à la sainte Trinité que dans la vue et la foi de Jésus-Christ, médiateur et rédempteur, ou dans l'union à Jésus-Christ, médiateur et rédempteur. Toute créature qui a prié d'une manière agréable à Dieu a donc prié par Jésus-Christ, et c'est comme cela, mes sœurs, que, dans la prière des psaumes, dans ces paroles qui ont servi à tant de saints, il faut toujours trouver notre Seigneur Jésus-Christ.

Remarquez que la sainte Église prie toujours par notre Seigneur et avec notre Seigneur. Elle termine toutes ses oraisons par ces mots : *Par Jésus-Christ notre Seigneur*²⁵⁹. Cependant, vous savez aussi que le Saint-Esprit forme la prière dans les âmes. Il agit dans l'âme précisément pour y former l'union à notre Seigneur Jésus-Christ. Mais c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui a donné une bouche humaine à la prière. C'est lui qui est le véritable adorateur et le véritable réparateur.

258. Cf. Chapitre du 27 novembre 1881.

259. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

C'est lui qui offre à Dieu une louange par-dessus toute louange, une action de grâces par-dessus toute action de grâces.

Il s'ensuit que, de toutes les dévotions, la première est la dévotion à la sainte messe, parce que, dans la sainte messe, notre Seigneur descend lui-même sur l'autel pour adorer, pour réparer, pour remercier, pour demander. De sorte que, dans une seule messe, Dieu reçoit plus d'honneur, plus de louange, plus de réparation, plus de gloire que si le genre humain tout entier se réunissait en un seul lieu, pour offrir à Dieu tout ce qu'il est capable d'offrir en dehors de notre Seigneur Jésus-Christ. Il y a là, pour l'âme qui s'y applique, une joie infinie de donner à Dieu tout ce qui peut lui être donné : alors les mots *Nous te louons, nous te bénissons, nous te rendons grâce*²⁶⁰ ont leur vrai sens et produisent tous leurs effets.

La sainte Écriture, qui est la parole de Dieu inspirée par le Saint-Esprit, a passé par les lèvres de notre Seigneur, particulièrement les psaumes qu'il a récités jusque sur la Croix. Cette parole humaine de la sainte Écriture doit nous servir de louange. Il est bon pour nous, quand nous récitons l'Office, d'avoir dans l'esprit que notre Seigneur est là entre Dieu et nous, plaçant ces paroles sur nos lèvres. Si, par une grâce spéciale, vous voyiez notre Seigneur à côté de vous, plaçant sa prière sur vos lèvres, pour lui donner toute sa valeur et la rendre agréable à son Père, vous auriez une grande dévotion. Cette vue n'est pas nécessaire, mais c'est la réalité.

Les psaumes, vous ai-je dit, expriment tous les sentiments de notre Seigneur. Vous me demanderez peut-être : « Mais le sentiment de pénitence peut-il être en notre Seigneur ? » À cela je vous répondrai : ne savez-vous pas que le sentiment de pénitence ne peut se former dans l'âme que si notre Seigneur l'y forme ? Le premier apôtre pénitent, c'est saint Pierre. Or, qui a formé dans le cœur de saint Pierre une douleur remplie d'un si grand amour, une douleur si persévérante de son péché ? C'est le regard de notre Seigneur Jésus-Christ. *Jésus l'ayant regardé, Pierre se souvint de tout ce qu'il lui avait dit, et étant sorti, il pleura amèrement*²⁶¹. Il se forma alors dans son âme cet

260. *Laudamus te, benedicimus te, gratias agimus tibi.*

261. Cf. Mt 26, 75 ; Mc 14, 72 ; Lc 22, 62.

esprit de pénitence qui se traduit par les paroles du *Miserere*²⁶², et qui se répandit sur toute sa vie.

La pénitence est donc un sentiment qui nous vient de notre Seigneur. Il l'a en lui-même, non pour ses péchés (il n'en avait pas), mais pour nos péchés. Il est le pénitent par excellence, lui, l'innocence même. Lui, le chef de tous les hommes, a pris sur lui tous nos péchés. Il les a pleurés dans les vagissements de la Crèche ; il les a réparés, expiés sur la Croix.

Dans le mystère de l'Épiphanie, frappées peut-être du côté doux et consolant de cette fête, de voir ces rois de l'Orient se prosterner aux pieds de l'Enfant Jésus et lui offrir des présents mystérieux, n'avez-vous pas assez réfléchi au second anniversaire que l'Église nous rappelle en ce jour, à l'Agneau divin descendant dans le Jourdain et, pour expier nos péchés, se chargeant de tous nos péchés. J'avoue que c'est pour moi l'objet d'une grande dévotion en ce jour de penser que ces flots du Jourdain représentent les flots de tous les péchés commis depuis l'origine du monde.

Par un amour extrême, notre Seigneur, en descendant dans ces flots du péché, se fait le pécheur universel. Pensez ce que devait être pour notre Seigneur si pur, si innocent, ce poids effrayant de tous les péchés du monde. Il a tout pris sur lui, sans exception ni réserve. Il a tout pris sur lui, pour souffrir, pour tout expier, pour s'humilier de tout devant la face de son Père. Vous voyez donc bien que le sentiment de pénitence est un sentiment qui appartient aussi à notre Seigneur.

Si vous voulez bien prier par lui, bien réciter votre Office, il faut accepter de lui ses divers sentiments. Les psaumes expriment tantôt une prière, tantôt une louange, tantôt une action de grâces, tantôt un cri de pénitence. Quand nous les récitons, que ce soit avec notre Seigneur qui se mettra entre nous et son Père, qui mettra sa parole sur nos lèvres, si nous le voulons.

Je dis : *si nous le voulons*. Car une personne qui récite machinalement ses prières, qui n'y met pas son âme, ne donne pas à Dieu ce qu'il attend d'une prière publique et d'une prière particulière. Dans la mesure où l'on est plus uni à notre Seigneur, où l'on reçoit plus de lui

262. Psaume 50.

la prière que l'on fait monter vers Dieu, dans cette mesure la prière est plus parfaite, plus agréable à Dieu, plus obtenant ses grâces : c'est à cela qu'il faut vous appliquer. C'est pour cette raison que dom Chamard me disait que les psaumes expriment tous les sentiments de Jésus-Christ, en lui ou dans ses membres. Je ne crois pas vous avoir expliqué cette pensée. C'est pourquoi je le fais aujourd'hui.

Dans toute prière que vous avez à faire, prenez l'habitude de prier par notre Seigneur, en union avec notre Seigneur. Prenez surtout l'habitude de recourir toujours à lui, de compter toujours sur lui. Saint Jean a dit : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*²⁶³. C'est une grande parole que la parole des saints. Croire à la charité de Dieu pour nous, avoir une confiance parfaite en son amour, en sa bonté, c'est un des plus grands moyens de sanctification.

Je crois vous avoir dit que saint Thomas d'Aquin commence cette oraison universelle, dans laquelle il demande tout ce qui est nécessaire au salut par ces mots : *O Jésus, vous qui m'aimez tant*. Cette parole me frappe beaucoup. Voilà pourquoi nous demandons toutes ces choses : c'est parce que nous croyons à l'amour de Dieu pour nous ; sans cette conviction, il est impossible d'avancer dans la vie spirituelle. Cet amour est visible dans tous les mystères. Il est visible dans l'Incarnation, il est visible dans la Rédemption, il est visible dans l'auguste sacrement de l'autel auquel s'adressait saint Thomas.

Pourquoi fermons-nous nos cœurs par une espèce de doute et de défiance ? Nous nous disons : « Notre Seigneur m'aime-t-il ? » Il nous a aimés pécheresses, il nous aime d'un amour auquel nous ne répondons pas toujours. Ce n'est pas son amour à lui qui nous manquera, car il est saint, parfait, persévérant. Il nous aime à cause de ses perfections, parce qu'il aime ce qu'il a fait, ce qu'il a racheté. Nous, il nous aime d'un amour particulier, parce qu'il nous a choisies pour être ses épouses.

Pourtant, il y a peu d'âmes qui soient disposées à commencer ainsi toutes leurs prières : *O Jésus qui m'aimez tant*. C'est cependant là la force et l'appui de tout ce que saint Thomas propose de faire pour Dieu. Ainsi il demande à Dieu de lui faire sentir les épines de la couronne de

263. 1 Jn 4, 16.

Jésus-Christ. Il ne le demande pas d'une manière générale, par pure imagination, comme ces personnes qui demandent ce qu'elles ne sont pas disposées à porter. À la moindre chose qui arrive, ce n'est justement pas cela qu'on voulait. Quand on demande des épines, on veut au moins les choisir. On n'est pas disposé à recevoir toutes les épines de Jésus-Christ, épines de souffrance, épines de sacrifice, épines de dérision, épines de mépris, épines de délaissement du côté de Dieu, épines d'ingratitude du côté des hommes.

Eh bien, saint Thomas d'Aquin, sans hésiter, demande toutes ces épines. Il les demande, parce qu'il est disposé à les porter. Il ne serait pas devenu un saint, s'il n'avait pas accepté de porter toutes les épines que Dieu voulait qu'il ressente. Quelle est sa force pour cela ? *O Jésus, vous qui m'aimez tant.* Voilà sa force, la confiance en l'amour de Jésus-Christ, ou bien comme dit saint Jean : *Nous avons cru à l'amour de Dieu pour nous.* Que les autres croient ce qu'ils veulent ; pour nous, nous croyons à l'amour de Dieu pour nous.

Eh bien, mes sœurs, cherchons à rendre plus intime, plus habituelle cette pensée de la prière en union avec Jésus-Christ. Quand nous récitons les psaumes, unissons-nous à sa bouche divine, en même temps que nous demandons au Saint-Esprit ces affections inénarrables qui donnent à la prière toute sa vertu.



27 janvier 1882

L'HUMILITÉ, SOURCE DE LA CHARITÉ DANS LES RAPPORTS

Mes chères filles,

Il y a peu de religieuses qui aient des règles aussi précises que les nôtres sur l'humilité et la charité. Cependant, il me semble que j'ai là-dessus quelques recommandations à vous faire aujourd'hui.

La charité dans les rapports les unes avec les autres demande qu'on se traite avec bienveillance. On y manque facilement, soit par vivacité, soit par suite de la diversité des caractères.

Le premier point de l'humilité est de se mépriser soi-même. Le second qui lui est semblable est de ne mépriser personne. La charité va plus loin : non seulement elle ne méprise personne, mais elle rend bienveillant, aimable, respectueux pour le prochain avec lequel on a plus de rapports. Il faut s'examiner quelquefois sur ce point. Dans tous les contacts qu'on a avec le prochain, peut-on dire que l'humilité sincère du cœur rend les rapports doux, faciles, bienveillants ? Croyez, mes sœurs, que tout repose sur l'humilité. Jamais une personne orgueilleuse ne supportera rien du prochain. Jamais une personne orgueilleuse ne saura se taire si on lui dit une parole désagréable. Jamais une personne orgueilleuse n'aura ces égards continuels, qui rendent la vie agréable et facile.

J'ai remarqué quelquefois, quand je faisais quelque observation à une sœur, qu'une autre avait l'air d'y entrer, d'approuver, de dire *Amen*. Évitez cela, mes sœurs. Dans ces circonstances, tenez-vous humbles, bienveillantes, ne vous mêlez pas des autres. Les supérieures ont le triste métier de corriger et de reprendre. Vous, cela ne vous regarde

pas. Pourtant, que de sœurs sont portées à corriger les autres. Je le demande aux sœurs converses. Combien de fois n'ont-elles pas dit : « Vous avez tel défaut... Vous faites les choses tout de travers... Vous n'avez pas de soin... »

Si vous voulez remédier à ce qui ne va pas bien, demandez la permission d'avertir telle ou telle sœur, à genoux, comme nos règles le veulent. Ceci est un acte de zèle et de charité, mais on ne le fait presque jamais. Jamais on ne me demande la permission d'avertir telle sœur qu'elle manque à la modestie religieuse, au silence, à tel point de règle. Mais souvent on est porté à se dire entre soi : « Vous, vous faites comme cela... Vous ne savez pas vous faire obéir des enfants. Quand on vous remplace, elles sont tout en l'air ! » Ou ce qui est pire encore, quand les enfants ne sont pas bien avec une maîtresse, on est porté à ne pas la soutenir assez.

On pourrait en dire infiniment là-dessus. Cherchez vous-même dans votre conduite ce qui fait que vous manquez de charité et de bienveillance. Mais prenez garde, il est facile de glisser là et de dire : « Oui, mais si les autres étaient plus charitables, plus humbles, tout irait bien mieux. » En général, on veut beaucoup de vertu dans le prochain pour se dispenser d'en avoir soi-même.

Ce n'est pas à la perfection du prochain, mais à la nôtre propre que nous devons tendre. C'est non seulement une obligation, mais un bonheur. Quand, en religion, on trouve des personnes un peu moins heureuses, un peu moins ferventes, c'est qu'elles ne travaillent pas à leur perfection. Toutes les personnes qui travaillent à leur perfection, qui ont du zèle, qui veulent absolument devenir humbles, douces, charitables, qui ont toujours quelque vertu à laquelle elles s'appliquent, toutes ces personnes-là sont très heureuses. Dieu est content d'elles. Dès lors elles sont contentes, parce que Dieu verse au fond de leur âme une certaine satisfaction que vous avez goûtée.

Quelle est celle d'entre vous qui ne pourrait pas dire : « Les heures où j'ai été très heureuse dans ma vie sont les heures où j'étais le plus fervente, le plus soumise, où je marchais vers quelque chose de plus saint. Les heures où j'ai éprouvé un peu de langueur et d'ennui sont des heures de relâchement et de volonté propre. »

Oh ! la volonté propre ! elle a le merveilleux talent de rendre malheureux en quelque endroit que l'on se trouve. Quand une fois on s'arrête à une volonté propre, on est toujours malheureux. Cherchez donc le vrai bonheur en contentant notre Seigneur, en le servant de votre mieux, en devenant de saintes religieuses.

Nous sommes nombreuses ici : quelles sont celles qui peuvent se rendre le témoignage qu'elles sont au nombre des saintes religieuses qui, en ce moment, apaisent la justice de Dieu et consolent son cœur ? Toutes, nous devons arriver à cela. Nous pouvons y arriver en devenant plus conformes à notre Seigneur, en nous quittant nous-mêmes, en nous revêtant des sentiments qui sont les plus chers à Jésus-Christ et qu'il nous a révélés en nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*²⁶⁴. Travaillons, faisons des efforts, le bonheur est dans ces efforts mêmes. Sainte Jeanne de Chantal disait : *J'ai vu bien des seigneurs et des grands du monde ; j'ai pénétré dans bien des âmes et bien des consciences ; si le bonheur est quelque part, c'est dans la cellule d'une religieuse humble et fervente*. C'est là en effet, mes sœurs, qu'est le bonheur. Il y est en proportion de l'humilité et de la ferveur.



264. Mt 11, 29.

3 février 1882

EXPLICATION DU PSAUME 109

Mes chères filles,

Plus d'une fois nous avons médité ensemble les psaumes. Il me semble que c'est une chose utile, d'abord pour nous qui récitons l'Office, et aussi pour toutes, de s'arrêter aux psaumes qui reviennent le plus souvent sur nos lèvres. Je prendrai donc aujourd'hui, pour le méditer avec vous, le psaume *Le Seigneur dit à mon Seigneur*²⁶⁵. Nous l'avons récité dès notre enfance ; nous qui disons l'Office, nous le récitons tous les jours à Vêpres. Pour les sœurs converses, elles le chantent tous les dimanches. Si nous ne l'avions jamais récité, je crois que son extrême beauté nous frapperait davantage.

Ce commencement : *Le Seigneur dit à mon Seigneur : siège à ma droite*²⁶⁶ est un des plus beaux témoignages de la divinité de Jésus-Christ dans les psaumes de David. Ce n'est pas de Salomon que David dit : *Le Seigneur dit à mon Seigneur : siège à ma droite*. C'est le Fils de Dieu dont il parle. C'est le Seigneur, et il est son Seigneur²⁶⁷.

Siège à ma droite. C'est là que Jésus-Christ s'est assis au jour de son ascension glorieuse. Il s'est assis à la droite du Père ; il s'est assis dans une puissance absolue, dans une puissance devant laquelle tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Cependant, bien loin de voir tout genou fléchir devant notre Seigneur, nous voyons des hommes qui se dressent contre lui, qui veulent faire la guerre à Dieu et

265. *Dixit Dominus Domino meo.*

266. *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis.*

267. Cf. Mc 12, 35-37.

à Jésus-Christ. Là, nous avons besoin de beaucoup de patience et de beaucoup de foi. C'est une chose très dure de voir Jésus-Christ persécuté dans son Église par ceux qui s'élèvent avec orgueil et qui semblent avoir, sur la terre, la puissance d'empêcher le bien et de faire le mal. Aussi est-il dit dans le psaume : *Je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône.*

Quand cela sera-t-il ? À la fin du monde, d'une manière bien certaine. Mais, même en ce monde, quand cela sera-t-il ? Même en ce monde, on voit des gens qui ont cru pouvoir détruire l'Église de Dieu et anéantir le règne de Jésus-Christ, ne pas arriver à leurs fins. Une des persécutions les plus longues, les plus cruelles, les plus sanglantes, c'est bien la persécution d'Henri VIII et d'Élisabeth. Pourtant, que d'âmes droites en Angleterre retournent au catholicisme ! On aperçoit le moment où l'Angleterre se divisera entre les catholiques zélés, fervents, et les hommes qui n'auront ni foi ni vertu. Il y aura toujours des pécheurs sur cette terre, et on ne peut pas empêcher la part du péché.

Nous sommes dans un temps de persécution contre l'Église. C'est une consolation de pouvoir se dire : *Je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône.* Voilà la place des méchants : sous les pieds de Jésus-Christ. C'est là que leur orgueil, leur puissance, leurs richesses seront brisés et anéantis. Être sous les pieds de Jésus-Christ par adoration et amour, étendre sa main sous les pas de Jésus-Christ, comme les apôtres autrefois étendaient leurs vêtements, c'est une part très douce, et qui ne la voudrait ? Mais ce n'est pas là la part des méchants. Leur part est une part de colère : *Domine jusqu'au cœur de l'ennemi.* Ils resteront ainsi, et leur malheur éternel sera de rester ainsi, et le Seigneur dominera au milieu d'eux.

Dans cette première partie du psaume, c'est la divinité de Jésus-Christ et sa royauté universelle que nous saluons. Il y a une autre parole pleine de consolation, sur laquelle il est bon de fixer notre attention : *Le Seigneur l'a juré dans un serment irrévocable : tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech.*

C'est notre Seigneur Jésus-Christ qui a institué le sacrement de l'Eucharistie. C'est lui qui, le premier, a offert le sacrifice dans son sang. Il est prêtre pour l'éternité. Il n'a point de successeurs dans son sacerdoce : tout prêtre ici-bas n'est que le lieutenant, le vice-gérant de

Jésus-Christ. Vous avez lu dans les leçons du jour octave de l'Épiphanie ce que dit saint Augustin : *Quand Pierre baptise, quand Paul baptise, c'est Jésus-Christ qui baptise. Quand deux prêtres baptisent, et que l'un est d'une sainteté plus haute, l'autre d'une sainteté moins haute, pourquoi le baptême est-il d'une égale efficacité ? C'est que c'est Jésus-Christ lui-même qui baptise*²⁶⁸.

Je dis que cette pensée est consolante, parce qu'elle nous met sans cesse en rapport avec notre Seigneur. Ainsi, quand le prêtre monte à l'autel, c'est Jésus-Christ qui monte à l'autel. Quand on assiste à la messe, et je ne sache pas de chose qui donne plus de dévotion, on voit le prêtre, mais c'est Jésus-Christ lui-même qui prie, et avec quelle puissance ! C'est lui qui répare, qui rend gloire à Dieu, qui demande pardon pour les péchés, qui annonce l'Évangile. Au moment de la consécration, le prêtre ne dit pas : « Je t'appelle, viens, ô Seigneur. » Non, il dit les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang*. Ce qui nous prouve bien que c'est Jésus-Christ qui agit par le prêtre.

Cette considération est une des plus utiles pour des personnes qui, comme nous, s'approchent souvent des sacrements. Nous allons nous confesser. Qui est là ? C'est notre Seigneur Jésus-Christ. – Qui nous pardonne ? C'est notre Seigneur Jésus-Christ. – Un homme, parce qu'il a plus de bonté, plus de lumière, dit des paroles plus ou moins consolantes. Mais la consolation souveraine, c'est que c'est Jésus-Christ qui pardonne, qui fait verser son sang sur nous. De même dans la sainte messe, notre Seigneur se donne à nous lui-même : il est dans la personne du prêtre pour nous donner la sainte hostie, dans laquelle il a mis son corps, son sang, son âme et sa divinité, afin de nous nourrir et de nous fortifier.

Si nous avons cette vue de foi, quand nous nous approchons des sacrements, nous serions plus attentives, plus touchées, plus consolées. Quoi de plus consolant que de voir Jésus-Christ lui-même s'approcher de nous et se donner à nous ? Il y a des personnes qui sont touchées jusqu'aux larmes quand elles vont se confesser, non à cause de leurs péchés, mais parce qu'elles s'approchent de Dieu, et qu'on ne peut s'approcher de Dieu sans que toute l'âme soit touchée d'amour et de consolation.

268. Cf. Traité 6 sur l'Évangile de saint Jean.

Beaucoup plus de personnes encore mouillent de leurs larmes le pain des anges, non peut-être de larmes matérielles, mais des larmes du cœur. Quelque chose touche l'âme profondément quand Jésus, Dieu fait homme, vient, dans sa bonté et son amour, visiter sa pauvre créature et descend en elle par la communion. Étendez cela à la prise d'habit, aux diverses cérémonies de la sainte Église. Qui vous consacre ? C'est notre Seigneur Jésus-Christ. – Qui dit sur vous toutes ces belles prières ? C'est notre Seigneur Jésus-Christ.

Ces pensées vous aideront beaucoup à voir toujours le prêtre avec le respect qui lui est dû. Ce n'est plus un homme ordinaire : c'est une créature qui a tout quitté, pour être un prolongement du sacerdoce de Jésus-Christ, qui a renoncé à tout pour donner à notre Seigneur Jésus-Christ une voix, une action sur la terre, pour être l'instrument, l'organe, le voile de Jésus-Christ. Aussi voyez comme les prêtres sont l'objet de la haine des impies : ils ne peuvent pas voir ces hommes qui, par une consécration particulière, sont devenus les organes et les instruments de Jésus-Christ.

Pour nous, quelles que soient les personnes, écartons les talents, les mérites particuliers. Ne voyons que cet état, cette mission qui fait qu'eux à leur tour sont *prêtres à jamais*. C'est un caractère indélébile, et notre Seigneur a mis en eux tout ce qui est possible pour notre consolation, pour notre salut et pour le bien de nos âmes.

Malheureusement beaucoup de personnes, même pieuses, assistent avec une certaine légèreté, une certaine inattention à des choses si grandes. Jésus-Christ est là, mais leur esprit est ailleurs. Elles ne font pas toujours de la messe le centre de leur vie, elles n'apprennent pas toujours de la messe comment suivre Jésus-Christ, s'immoler avec Jésus-Christ. Toutes, nous sommes appelées à suivre Jésus-Christ, à le suivre partout où il va : c'est le privilège de la virginité.

Je crois que si vous réfléchissiez sur les psaumes qui reviennent le plus souvent sur vos lèvres, si vous y recherchez ce qui peut toucher votre piété, vous les réciteriez ensuite avec plus de dévotion. J'ai choisi celui que nous récitons si souvent ; cherchez vous-mêmes dans la sainte Écriture, il en sort des lumières pour les âmes simples, pures, pleines de foi, et qui demandent à Jésus-Christ de les éclairer.

17 février 1882

LA MODESTIE ET LES RAPPORTS MUTUELS

Mes chères filles,

Il y a dans nos règles beaucoup de points auxquels on ne prête pas attention d'abord, particulièrement les jeunes sœurs, et qui cependant sont d'une grande importance pour la perfection individuelle et pour celle de l'Institut.

Aujourd'hui, je voudrais recommander aux sœurs un petit mot de cette règle de la modestie et des rapports mutuels : *Si quelque personne séculière entre dans la maison, les sœurs éviteront autant que possible sa rencontre.* Il y a quelque temps j'avais une observation à faire à une novice qui avait été à l'infirmerie, pour parler avec une retraitante et une enfant, lorsqu'elle n'en était pas chargée. C'est là une fâcheuse inclination et qui gâte plus tard la vie religieuse.

Notre vie religieuse est une vie moitié contemplative et moitié active. Nous avons un travail à faire près des enfants. Quand cette œuvre cesse, c'est dans le silence et l'étude que nous devons nous réfugier, nous tenant dans la solitude autant que possible. Quand on rencontre quelqu'un, on salue et on n'entre pas en relation. La plus parfaite religieuse, dans une maison, est souvent celle qui connaît le moins toutes les personnes qui viennent, qui sait le moins toutes les nouvelles, et qui, après avoir enseigné, se retire dans la prière et dans ses études ; car l'étude fait aussi partie de notre vie.

Pour les sœurs converses, je dirai qu'elles se retirent dans le recueillement, le travail et la prière. Qu'elles soient occupées à un

travail de couture, à mettre quelque chose en ordre, à avoir soin de quelque chose, c'est l'équivalent de ce qu'est pour nous l'étude qui nous prépare à l'enseignement.

Les personnes qui se réfugient ainsi dans le travail, le silence et la prière, sont des personnes qui ont peu de relations extérieures ; et en dehors des rapports que nous sommes obligées d'avoir avec le dehors, il faut se retirer autant qu'on le peut.



24 février 1882

PRIVILÈGE ET HONNEUR DE LA CHASTETÉ
C'EST UN DON DE DIEU²⁶⁹

Mes chères filles,

En disant l'Office, je remarquais ce bel invitoire, très consolant pour celles qui appartiennent à Dieu par le vœu de chasteté : *Le Seigneur, le Roi des vierges, venez, adorons-le.*

Dieu se fait gloire d'être le Roi des vierges et l'Église nous invite à l'adorer sous ce titre. Ce n'est pas pour tous les Ordres des saints que Dieu réclame ainsi nos hommages. Nous disons : le Roi des apôtres, le Roi des martyrs, le Roi des confesseurs. Mais les saintes femmes ont un autre invitoire. Ce n'est pas par les mêmes chants que l'Église les honore²⁷⁰. Cependant, il faut le dire, quand elles sont consacrées à Dieu par la vie religieuse, elles retrouvent en grande partie, dans l'humilité et la pratique des vertus qui se rattachent à la chasteté, l'honneur, la gloire et les privilèges des vierges.

Cette remarque m'a donné le désir de vous parler du vœu de chasteté. Nous avons une très belle règle à ce sujet, mais il me semble qu'il y a encore beaucoup à dire pour l'interpréter selon l'esprit de

269. Ce Chapitre et le suivant (3 mars) sont dans un cahier écrit par mère Marie-Catherine de l'Enfant Jésus. Mère Marie-Eugénie y a fait des corrections au crayon, soit dans la marge, soit dans le texte lui-même. Nous transcrivons le texte corrigé ; en note, les expressions employées par mère Marie-Catherine (cf. Introduction du volume).

270. Tout le début de ce paragraphe est au crayon, dans la marge, de la main de mère Marie Eugénie. Après l'invitoire en italique, il remplace : « L'Église donne ce titre à Dieu, mais pas pour tous les saints, car elle nous fait dire : Roi des apôtres, Roi des martyrs, Roi des confesseurs. Les saintes femmes elles-mêmes ont un autre invitoire. Ce n'est pas le même chant que l'Église emploie pour elles, et cependant... » (M.M.C.).

notre Institut. Je voudrais donc vous montrer comment cette vertu nous a été donnée, comment il faut la garder, et quelles sont les vertus qui s'y rattachent. Je me suis souvent aperçue que bien des religieuses ne comprennent pas que telle ou telle prescription des règles a justement pour but de *sauvegarder cette chasteté parfaite en laquelle doivent vivre des épouses de Jésus-Christ.*

Et d'abord, mes sœurs, ce don, cet honneur de la chasteté, comment l'avons-nous reçu ? Ce n'est pas nous qui nous le sommes donné. Il y a un âge dans le petit enfant où il peut tourner du bon ou du mauvais côté, où il peut entendre des paroles qui le souillent ou des paroles qui lui donnent le respect de la vertu, de sorte que les sentiments naturels s'unissent aux sentiments surnaturels pour former en lui une répugnance, une horreur invincible pour le mal sous cette forme. Si la moindre tache atteint l'âme, la contrition est plus facile de ce côté, parce que l'âme s'éloigne de tout ce qui peut blesser la vertu de chasteté.

Qui nous a donné cela ? C'est Dieu. Le premier acte que nous avons à faire quand nous revenons sur cette vertu, c'est de remercier Dieu qui l'a gardée en nous.

Je lisais avec un peu d'étonnement, et je le comprends mieux maintenant, que si Dieu a montré tant d'amour pour les pécheurs, notamment pour sainte Madeleine, c'est que ceux qui sont sauvés par l'innocence, c'est la goutte d'eau dans le nombre des élus, et que la grande masse est sauvée par la pénitence.

Quelle reconnaissance doivent avoir envers Dieu les âmes qui, par une grâce toute particulière, ont été établies dans l'innocence ! Quelle reconnaissance aussi elles doivent avoir envers les instruments terrestres que Dieu a employés ! C'est là un motif de grande reconnaissance envers nos parents et nos maîtresses²⁷¹, car ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour éloigner de nous toute mauvaise influence. Ils nous ont gardées, et encore leur regard eût été insuffisant : il a fallu celui de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge.

Toutes petites, vous êtes allées dans les églises vous prosterner devant les autels. Avez-vous jamais compris que, du fond du tabernacle, Jésus-

271. « Et nos maîtresses » : ajouté de la main de mère Marie-Eugénie.

Christ agissait sur votre âme, vous donnant le goût, l'amour de ce qu'il y a de plus blanc, de plus pur dans le lis ? Avez-vous jamais compris que la sainte hostie vous attirait à elle dans sa pureté, que la Sainte Vierge étendait sur vous un pli²⁷² de son manteau virginal, et vous gardait pour les noces de son Fils pendant toute l'éternité ? Pourquoi cette préférence ? D'autres, auprès de vous, étaient bonnes et innocentes, avaient des vertus, peut-être étaient meilleures que vous. Pourquoi Dieu vous a-t-il appelées ? D'où vient ce choix, cet amour ? C'est qu'il vous a aimées de toute éternité : *D'un amour éternel, je t'ai aimée*²⁷³.

Croyez, mes sœurs, qu'il faut mettre avec beaucoup de soin cette pensée au commencement de tout ce que l'on peut dire sur la virginité et la chasteté. Comme l'humilité est la gardienne de cette vertu, c'est par l'humilité qu'il faut commencer. C'est donc bien dans la foi, la reconnaissance et l'amour qu'il faut dire : « Mon Dieu, que vous êtes bon ! Que de personnes, que de moyens vous avez employés pour me garder toute à vous ! Maintenant je le comprends, je le vois : c'est par une grâce extraordinaire que vous m'avez sauvée et préservée. À moi maintenant de ne rien négliger pour atteindre toute la perfection, tout le lustre que doit avoir cette vertu dans laquelle vous m'avez établie, pour ainsi dire à mon insu. »

Ne pouvant pas tout dire à la fois, je m'arrêterai là, et je continuerai un autre jour.



272. « Pli » : mot écrit au crayon par mère Marie Eugénie au-dessus du mot « morceau », lui-même remplacé par « coin ».

273. Jr 31, 3.

3 mars 1882

CONDITIONS NATURELLES
POUR CONSERVER ET PERFECTIONNER EN SOI LA CHASTETÉ

Mes chères filles,

Je reprends le sujet de la chasteté que nous avons commencé à voir ensemble. Nous avons dit la dernière fois que la virginité, la chasteté parfaite est un don de Dieu. Aujourd'hui nous allons tâcher de voir ce qu'il faut faire pour la conserver, la perfectionner, lui donner tout son lustre. Il y a là des conditions naturelles et surnaturelles.

Je prendrai d'abord les naturelles. Auparavant, il faut poser ce principe qui vous étonnera peut-être, comme il m'a étonnée quand je l'ai su pour la première fois, c'est que la chasteté est une vertu fragile. Tous les saints le disent. Saint Paul nous enseigne que *nous portons notre trésor dans un vase d'argile*²⁷⁴. C'est ce qui nous explique toutes les précautions dont la sainte Église et nos saintes règles entourent la perfection de cette vertu.

On peut le comprendre par une comparaison. Si l'un vous met entre les mains un verre très finement travaillé, très fragile, comment saurez-vous qu'il est fragile ? Ou bien parce qu'on vous l'aura dit, ou bien parce que vous l'aurez brisé, ou bien encore parce que vous l'aurez vu briser par un autre. Ici remarquez qu'il ne faut avoir aucune expérience. Il faut croire, parce que les saints l'ont dit après la sainte Écriture, que nous portons entre les mains un trésor fragile. Il faut le traiter avec soin, avec respect, avec précaution, sans qu'il soit possible

274. 2 Co 4, 7. Le mot « d'argile » est écrit au crayon par mère Marie Eugénie au-dessus du mot « fragile », employé par mère Marie Catherine dans ses notes et utilisé fréquemment dans le texte.

de s'éclairer par sa propre expérience ou même par l'expérience des autres. À mon âge, vous le comprenez, on a vu briser ce vase fragile. C'est une triste expérience. Et je ne vous souhaite pas d'apprendre de quelque âme brisée la lamentable histoire²⁷⁵. Qu'il vous suffise de savoir par l'enseignement des saints qu'il faut porter son trésor entre ses mains²⁷⁶, comme une chose très précieuse et très délicate.

Quelles sont donc les conditions naturelles et nécessaires pour le conserver et le perfectionner en soi ?²⁷⁷ La première de toutes, et celle qui est le plus dans l'esprit de notre Institut, c'est de ne vivre que dans les pensées les plus élevées, dans les sentiments les plus élevés, dans l'honneur de la foi et de la pureté²⁷⁸. Il faut revêtir toute son âme, tout ce que l'on est, tout ce que l'on fait, tout ce que l'on pense, d'honneur, de loyauté, de droiture, d'horreur de tout ce qui est bas, vil et inférieur.

Peut-être vous demandez-vous en ce moment comment j'ai pu vous dire que l'humilité est le fondement de cette vertu, et que je vienne vous dire aujourd'hui que l'honneur en est la sauvegarde !²⁷⁹ Ne vous y trompez pas, mes sœurs, l'humilité n'exclut pas l'honneur. Les âmes vraiment humbles sont des âmes généreuses, élevées, loyales. Elles veulent rendre à Dieu tout l'honneur qui lui est dû, sans en rien garder pour elles-mêmes. Elles ne veulent rien faire pour le regard des créatures, parce qu'elles veulent tout rapporter à Dieu. Elles veulent suivre Jésus-Christ, même dans l'humiliation et l'abaissement.

Ce n'est pas là avoir une petite force, une petite noblesse, une petite grandeur. Non, l'humilité est une vertu très grande, très noble, très loyale : elle appartient aux âmes élevées. Ainsi, en vous disant de vous revêtir d'honneur, je ne dis rien qui aille contre la vertu d'humilité. On peut se mépriser soi-même, accepter d'être méprisée, mépriser l'honneur qui vient des hommes et, en même temps, avoir ce respect

275. Phrase ajoutée au crayon, dans la marge, par mère Marie-Eugénie.

276. Phrase inscrite dans la marge, par mère Marie-Eugénie, à la place de : « Il faut, sur la foi des Écritures, porter son trésor entre ses mains... »

277. Phrase corrigée par mère Marie-Eugénie à la place de : « pour conserver et perfectionner en soi la vertu de chasteté. »

278. Complété par mère Marie-Eugénie, à la place de : « ce que l'on appelle l'honneur »

279. Mère Marie-Eugénie a écrit cette phrase au crayon dans la marge, à la place de : « Là aussi, peut-être, éprouverez-vous un certain étonnement. Je vous ai dit... et je viens vous dire aujourd'hui... »

de soi-même, cette horreur de tout compromis, de toute lâcheté, de tout mystère.

J'ai dit : de tout mystère, et je veux vous citer à ce sujet une parole de Saint Ignace dans ses annotations. Ce n'est pas à propos de la chasteté, mais cela s'y rapporte. Lorsque, dit-il, le démon tente une âme, il cherche²⁸⁰ avant tout à lui persuader de garder le secret de ce qu'il lui propose, vis-à-vis des personnes chargées de la diriger, parce que, dès qu'il obtient le secret, il est plus sûr de faire tomber. Vous voyez combien il faut être éloigné de toute espèce de cachotterie, de détours, de secrets, de mystères. Les âmes très ouvertes, très loyales, les âmes transparentes sont déjà bien gardées. Elles ont de la force contre le démon qui fuit honteusement lorsqu'il voit ses suggestions découvertes, non pas à tous indifféremment, certes, mais aux personnes sages et pieuses qui sont chargées de nous soutenir, de nous diriger et de nous éclairer.

Nous vivons dans un temps où on dit et écrit²⁸¹ beaucoup de choses basses et vilaines, le langage est grossier. On attache de l'importance à des choses inférieures. L'âme qui vit dans un ordre élevé, se respecte elle-même²⁸² et ne veut, ni par la lecture, ni par la pensée, descendre dans ces bas-fonds. Elle respecte le sceau que les sacrements ont imprimé²⁸³ sur son corps et sur son âme. Elle respecte son corps, parce qu'il est un membre de Jésus-Christ, et c'est la raison que saint Paul nous donne de ne pas le souiller. Elle respecte son âme qui est le temple de Dieu, où Dieu veut habiter comme dans un cristal très pur. Lorsqu'on pénètre au fond de cette âme, on peut y voir Dieu sans qu'aucune tache, aucune souillure, aucune laideur arrête les rayons de cette lumière divine. C'est la comparaison de Bossuet : « Si les rayons du soleil, dit-il, pénètrent le cristal d'une fontaine très pure, on peut voir jusqu'au fond. De même doit-il en être d'une âme où Dieu habite et qui réfléchit ses rayons. »

280. Mère Marie-Eugénie a écrit ce paragraphe dans la marge, à la place de : « Saint Ignace dit quelque part dans ses annotations (pas à propos de la chasteté, mais cela s'y rapporte) que, lorsque le démon tente une âme... »

281. Écrit dans la marge, à la place de : « Dans le temps où nous vivons, on écrit... »

282. La suite de la phrase est ajoutée dans la marge par mère Marie-Eugénie.

283. Corrigé par mère Marie-Eugénie à la place de : « le sceau mystérieux imprimé ... »

Voilà ce que j'appelle se revêtir d'honneur. Voyez comme les vierges martyres ont gardé l'honneur de la pureté, l'honneur de la foi, l'honneur du courage, l'honneur de la franchise et de la vérité. Elles auraient mieux aimé passer par tous les supplices que de dire une seule parole qui ne soit pas vraie²⁸⁴. C'est le premier moyen d'être vierge et de suivre l'Époux des vierges.

Ici je rencontre²⁸⁵ un sentiment très bas, et malheureusement trop commun, qui s'oppose beaucoup à la perfection de la chasteté intérieure et extérieure : la vanité. Même en religion, on peut être tentée de vanité pour son esprit, pour sa figure, pour ses succès. On aime à être remarquée, à entendre dire : « Oh ! Quelle vertu ! Quelle distinction ! Quelle beauté ! » C'est ce que les démons répétaient à l'envie derrière ce vénérable père du désert, qu'ils espéraient ainsi faire tomber dans la vanité : « Oh ! Le saint homme ! Oh ! Le saint homme ! » Je ne sais plus quel moyen le saint employa pour se délivrer de cette tentation, mais ce fut bien sûr l'humiliation et le mépris de lui-même.

Beaucoup de personnes sont sujettes à ce défaut. L'une, parce qu'elle chante, l'autre, parce qu'elle parle, une autre, à cause de sa figure. Celle-là aura la vanité d'être admirée et aimée des enfants. Ceci est un sentiment très détestable. Tout ce qui peut être recommandé dans les règles et qui va contre cela, a pour but de sauvegarder la chasteté. Il faut d'autant plus veiller sur soi-même pour ne se laisser aller à aucune vanité, que c'est un défaut dont on a moins d'horreur. Ce n'en est pas moins un des sentiments qui nuisent le plus à la vertu que nous devons garder avec tant de jalousie, de délicatesse et de respect.

Passons maintenant à la modestie. Est-ce que je vais vous dire que vous n'osiez jamais bouger, que vous ne deviez regarder personne ? – Non. Agissez avec la simplicité, la candeur d'une enfant. Je ne veux pas vous imposer une contrainte continuelle : il y a des lieux où vous devez tenir les yeux baissés, baissez-les. Ayez partout une tenue grave, religieuse. Surtout, ayez cette modestie qui n'est plus dans les habitudes du temps où nous vivons, et qui fait qu'en s'habillant, en se déshabillant, à tous les moments du jour et de la nuit, en quelque

284. Mot écrit par mère Marie-Eugénie au-dessus du mot : « exacte ».

285. Mot écrit par mère Marie-Eugénie à la place de : « je m'arrêterai à »...

endroit que ce soit, on est capable d'être vue par son ange gardien et même par une créature.

Cette délicatesse qu'on garde par respect de soi-même n'est plus dans l'éducation d'aujourd'hui. Je ne dis pas ceci pour vous donner du scrupule, mais pour qu'en vous habillant et en vous déshabillant, vous gardiez toujours, vis-à-vis de vous-même et de votre ange gardien, une grande et parfaite délicatesse.

Je passe plus loin. De tous les sentiments élevés, celui qui doit être le plus en nous, c'est l'amour de la pureté. J'ai connu des gens en qui cet amour resplendissait, le père d'Alzon par exemple. C'était un homme simple : il parlait à tout le monde, il regardait bel et bien devant lui. D'un coup d'œil il avait vu tout ce qui était dans une chambre ; il aurait aperçu la moindre toile d'araignée. Mais avec cela quelle réserve parfaite ! Qui jamais l'a vu se départir d'une tenue irréprochable ? Comme directeur, comme confesseur, quel amour prédominant de la pureté il inspirait aux âmes !²⁸⁶

De même doit-il en être de vous, mes sœurs. L'amour de la pureté doit rayonner en vous, et de vous aux enfants. Il faudrait que toutes celles qui s'approchent de vous puissent dire : « Quel amour de la pureté ! » Je ne veux pas dire qu'on en parle toujours. Le père d'Alzon n'avait pas toujours le nom de cette vertu à la bouche, mais on sentait en lui cette touche, ce respect, cette aspiration, ce zèle, ce quelque chose qui disait que son âme était blanche comme la neige.

Qu'il en soit de même pour vous, mes sœurs ; que votre vertu soit communicative. Qu'en s'approchant de vous les enfants prennent l'horreur des livres bas, des conversations inférieures, des chansons mauvaises, des amitiés molles et de ces affections dans lesquelles, sans y avoir de péché, il n'y a pas ce rayon de soleil que donne l'amour de Jésus-Christ, toujours prédominant et prêt à se communiquer aux âmes.

286. Le père d'Alzon est mort en 1880. Un témoignage semblable apparaît en d'autres textes de mère Marie-Eugénie.

10 mars 1882

CONDITIONS NATURELLES NÉCESSAIRES POUR LA CHASTÉTÉ :
LA MODESTIE, LA MORTIFICATION

Mes chères filles,

Je crois vous avoir dit que la modestie, l'élévation de caractère doivent se produire entre vous. Je n'ai pas insisté sur un point que je recommande souvent en particulier, et que je regarde comme essentiel pour la conservation de la vertu dont nous devons nous envelopper : ne pas permettre qu'on vous touche, ne pas toucher le prochain.

L'amitié, l'affection, les meilleurs sentiments ne s'expriment pas en s'embrassant, en se touchant, en se prenant les mains. Ce n'est pas la forme qui convient à une vierge. Celle qui a le sentiment du respect qu'elle se doit ne souffre pas qu'on la touche, ne touche jamais personne. On s'embrasse deux ou trois fois par an, à certaines fêtes, quand on revient de voyage (c'est la règle donnée par saint Vincent de Paul) : quant à ces personnes qui ont toujours besoin de vous prendre les mains, de les serrer, elles n'ont pas ce sentiment délicat du respect d'elles-mêmes.

Nous avons sur nos autels des calices et des ciboires. Ils contiennent ce que vous aimez le plus sur la terre, notre Seigneur Jésus-Christ qui descend en vous, qui est déposé sur vos lèvres par la communion. Si vous étiez sacristine, vous imagineriez-vous de toucher sans cesse les vases sacrés ? Non, sans doute. Eh bien, mes sœurs, votre corps est un vase sacré dans lequel Jésus-Christ établit sa demeure au jour de vos vœux perpétuels, alors que vous avez été plus particulièrement revêtues du voile des vierges. Vous lui avez été consacrées. Votre corps a une similitude avec le ciboire et le calice qui doivent contenir le corps et le

sang de notre Seigneur Jésus-Christ. De même que vous devez respecter les vases sacrés, que vous ne devez jamais vouloir les toucher, que vous seriez profondément attristées si vous les voyiez profaner, ainsi devez-vous vous considérer.

Il y a là une habitude à prendre, celle d'éviter de toucher les autres et d'en être touchée. Cela devient comme un instinct naturel. Je connais des personnes pour qui c'est une chose pénible.

Ne vous figurez pas, mes filles, que ce que je vous dis est exagéré. Rappelez-vous les légendes²⁸⁷ des saints. N'avez-vous pas lu ce qui est dit de quelques-uns d'entre eux que, même dans leur dernière maladie, étant à la mort, ils avaient beaucoup de peine à se laisser toucher pour recevoir les soins nécessaires ? Saint Louis de Gonzague a été remarquable pour cela. Sainte Jeanne de Chantal, qui avait promis de donner son cœur à un de ses monastères, y met cette condition expresse qu'on ne ferait qu'écartier ses vêtements par une très petite fente, afin qu'une parfaite modestie soit gardée après sa mort. De tels exemples abondent.

Croyez-moi : n'écoutez pas les autres explications, mais prenez, dans la simplicité de votre manière d'agir, l'habitude de ne pas toucher et de ne pas être touchée. C'est une grande leçon pour l'éducation des enfants. C'est une grande marque de respect pour notre Seigneur Jésus-Christ dont vous êtes les épouses.

En suivant le sujet que je traite, je dois arriver à la mortification qui garde la vertu de chasteté, comme le sel préserve les viandes que l'on veut conserver. Mais quelle mortification ? Soyons bien précises sur ce point. Quand vous me demandez de faire des austérités, presque toujours je suis obligée de vous arrêter, à cause de votre santé. Le désir de souffrir à la suite de Jésus-Christ, l'acceptation des souffrances du corps sont des sentiments éminemment chrétiens et religieux, et Dieu me préserve de vouloir vous empêcher de marcher dans cette voie.

Mais, comme le disait un père passioniste à une supérieure qui me le répétait : « Il y a, dans les austérités une question de piété, de réparation, mais aussi une question de justice. » Pour nous religieuses,

287. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

nos devoirs de justice vis-à-vis des enfants et vis-à-vis de la congrégation sont de bien enseigner, de bien surveiller, de bien dire l'Office, de bien observer les règles. « Si vos filles, disait ce passionniste, vont aux enfants à jeun, l'estomac vide, les cours seront très mal données. La surveillance se fera mal. Elles n'ont pas le droit de manquer à la justice pour satisfaire leur piété. » J'ai entendu dire la même chose à un dominicain à propos de l'observance régulière : « Il y en a, me disait-il, qui jeûneront tant qu'on voudra, mais ils ne se lèvent pas pour l'Office. Ils ne peuvent faire ceci ou cela. Alors tout retombe sur quelques-uns. » Être nombreux à l'Office, se lever à l'heure, garder la Règle du matin au soir est beaucoup plus important, pour conserver la ferveur dans une communauté, que de s'obliger à jeûner et à faire beaucoup d'austérités.

Il est certain que le désir de souffrir est toujours très méritoire. On raconte dans la vie de saint Louis de Gonzague que souvent il demandait des austérités à ses supérieurs. Invariablement on les lui refusait. Invariablement aussi il se retirait satisfait, parce que c'était la volonté de Dieu. Mais ne vous autorisez pas de cet exemple, mes sœurs, pour être toujours pendues aux oreilles de vos supérieures. Ce serait contre la justice de leur donner des tentations trop grandes d'impatience, en étant constamment à les tourmenter et à leur demander toujours la même chose.

Quelle est donc la mortification qui convient le plus pour garder la chasteté ? C'est la mortification négative, qui se prive de beaucoup de choses. Comme le dit notre Règle, elle retranche des satisfactions dont on peut se passer sans inconvénient. On désire prendre quelque chose ; on peut s'en priver sans que cela fasse mal à la santé. On a envie de regarder, de se distraire, de s'amuser, d'avoir des rapports avec telle personne. On peut sans se rendre malade tenir les yeux baissés, se recueillir, éviter de rire, de faire rire les autres. On est avec des personnes ennuyeuses qui ont la manie d'être écoutées. On les écoute. Je vous cite des choses très petites en elles-mêmes ; mais si elles se renouvellent souvent, elles deviennent très méritoires.

Il y a un autre point sur lequel on peut exercer la mortification. C'est une chose qui est plus contre nos règles, mais qui est bien dans la nature humaine, ce sont les plaintes. On aime beaucoup à se plaindre.

Les gens du monde se plaignent toujours, se plaignent de tout, de leurs domestiques, du temps qu'il fait, etc. En religion, on se plaint moins. Mais encore, il faut s'observer pour accepter toujours de bonne grâce tout ce que Dieu envoie.

Enfin, mes sœurs, il y a peu de personnes qui n'aient pas de souffrances ; l'une souffre de la tête, une autre des dents, l'autre du pied, etc. Eh bien, de toutes les mortifications, la plus agréable à Dieu est de faire bon visage à toutes les souffrances qu'il envoie. Saint Alphonse de Liguori dit qu'une mortification où il n'y a rien de notre propre volonté et que l'on reçoit bien, a cent fois plus de valeur que toutes les mortifications que l'on pourrait s'imposer. Beaucoup de personnes pénitentes ne savent pas être malades. Elles ont de la peine à rester au lit, à se laisser soigner, à manger ce qu'on leur donne, à se tenir chaudement. Les bonnes malades sont rares dans le monde. Même en religion, les bonnes religieuses en santé se montrent quelquefois très imparfaites en maladie. Quand on est à demi malade, comme vous l'êtes souvent, n'a-t-on pas beaucoup de peine à accepter un régime, à éviter ce que l'on nous dit de ne pas faire, à prendre telle précaution, à ne pas aller au chaud, au froid... ?

La mortification qui fait désirer de soumettre son corps par respect pour notre Seigneur Jésus-Christ, qui y a déposé sa grâce, qui fait désirer de s'attacher à la croix avec notre Seigneur Jésus-Christ, fera toujours désirer de s'attacher d'abord à l'obéissance. Notre Seigneur nous en a donné l'exemple : il n'a rien souffert qui ne lui ait été imposé. Sa vie était très simple, on lui reprochait de manger et de boire avec les pécheurs. Quand il s'est retiré au désert pour y jeûner pendant quarante jours, il l'a fait, conduit par l'Esprit Saint, pour obéir à son Père. Sa nourriture était de faire en tout la volonté de celui qui l'avait envoyé.

L'âme qui veut suivre notre Seigneur doit voir la volonté de Dieu dans toute souffrance qui lui arrive. Elle doit faire bon visage à toute mortification que Dieu lui envoie, et en même temps elle s'impose à elle-même la mortification négative, en se refusant tout ce qu'elle doit se refuser pour acquérir les vertus.

Pour acquérir la douceur, il faut retrancher tout mouvement d'impatience. Pour acquérir la vertu de silence, il faut retrancher toutes

les paroles inutiles. Pour acquérir le recueillement, il faut retrancher toutes les pensées inutiles. Pour acquérir la modestie, il faut veiller sur son extérieur. Prenez toutes les vertus que vous voudrez : toutes vous obligeront à retrancher quelque chose. Si vous portez la mortification dans tous ces détails, vous garderez votre trésor. C'est très particulièrement la curiosité, la sensualité, le désir d'être semblable à Dieu qui ont fait tomber notre première mère. Gardez-vous donc beaucoup de la curiosité, de l'orgueil, du bavardage, de la recherche des sens.

Il y a une grande différence entre donner à son corps ce qui est nécessaire et se rechercher soi-même. Toute mollesse dans les affections, dans la conduite, dans le corps, dans les sentiments, dans les résolutions, est mauvaise. Élevez-vous au-dessus de cela par cette mortification négative et constante qui fera de vous non seulement des vierges, mais de ces âmes fortes dont le Saint-Esprit nous a tracé le portrait. La force est une des vertus qui appartient à la chasteté.

Quand saint Ambroise examine comment les quatre vertus cardinales se sont trouvées dans la très Sainte Vierge, il nous dit qu'elle a été forte dans le colloque avec l'ange. Forte dans l'épreuve qu'elle a eue, lorsqu'elle portait notre Seigneur dans son sein et que saint Joseph voulait la renvoyer. Forte, pour fuir en Égypte. Forte, quand notre Seigneur l'a quittée et l'a laissée seule pour aller prêcher. Forte surtout au pied de la Croix, quand elle offrait son sacrifice en silence, sans faire entendre une plainte, sans proférer un seul murmure.

La Sainte Vierge était revêtue de force autant que de modestie, de pureté et de chasteté. Sa pureté parfaite la rendait souverainement réservée, souverainement gardée. Elle ne pouvait pas toucher les créatures, elle ne pouvait pas en être touchée à moins que la charité ne le demande.



24 mars 1882

LA FERMETÉ, LA RETRAITE ET LE SILENCE :
MOYENS DE CONSERVER LA CHASTÉTÉ

Mes chères filles,

Je ne sais pourquoi, en vous parlant de l'honneur, de l'élévation d'âme, de sentiments et de pensées qui doivent être l'apanage d'une personne consacrée à Jésus-Christ, j'ai oublié d'ajouter la fermeté de principes, de conduite et de caractère.

Entendons-nous : je veux parler de cette fermeté qui n'admet aucune compromission dans l'ordre de la foi ni dans l'ordre de la vertu, qui ne connaît aucun accommodement entre l'erreur et la vérité enseignée par l'Église. Ces accommodements peuvent-ils se trouver dans des catholiques et des personnes religieuses ? Eh oui, malheureusement. Il y a des personnes qui, entre la vérité enseignée par l'Église et les erreurs des temps présents, croient pouvoir adopter un peu l'erreur, pour gagner et adoucir les esprits.

Qu'il n'en soit jamais ainsi parmi nous, mes sœurs. Soyons fermes dans la foi, fermes aussi dans la vertu. Cette fermeté dans la vertu fait qu'on est disposé à mourir plutôt que d'accepter aucune espèce de péché grave, et dans la matière qui nous occupe, tout est grave.

L'âme fermement établie dans la foi, dans la crainte de Dieu, dans l'horreur du péché, porte cette influence dans tous les rapports qu'elle peut avoir. Sa grande préoccupation, dans un pensionnat, est d'éviter tout ce qui pourrait amener une souillure dans les âmes. Elle se donne toute la peine nécessaire pour l'empêcher.

La fermeté de principes fait aussi qu'on est extrêmement fidèle à cette recommandation de Jésus-Christ, *de ne pas regarder en arrière une*

*fois qu'on a mis la main à la charrue*²⁸⁸. Quand on a fait le vœu de chasteté, on doit fuir avec promptitude, avec générosité, avec résolution tout ce qui n'est pas dans l'ordre de la vertu. Le remède souverain aux tentations de ce genre, c'est la fuite.

Comment une épouse de Jésus-Christ ne fuirait-elle pas tout de suite les affections inférieures qui voudraient pénétrer dans son cœur, les sentiments bas, amollissants, qui pourraient l'éloigner de Jésus-Christ, puisque pour être toute à Dieu, elle a renoncé même aux saintes affections de la famille, quitté son père et sa mère, comme la Sainte Vierge nous en a donné l'exemple et comme tant de vierges chrétiennes l'ont fait après elle ?

Vous vous souvenez, dans l'histoire des persécutions, de cette jeune femme, sainte Perpétue, qui n'est ébranlée ni par les larmes et les supplications de son vieux père, dont elle révère les cheveux blancs, ni par la vue de son jeune enfant, qu'elle allaite encore, et qu'on lui arrache d'une manière si cruelle : impassible, elle se laisse conduire à l'amphithéâtre afin d'y mourir pour Jésus-Christ. Jamais, quand on a choisi notre Seigneur et qu'on a voulu être son épouse, quand on a compris l'honneur et les devoirs de cette belle vocation, jamais on ne doit retourner en arrière pour regarder les choses que la nature et le démon peuvent nous présenter. L'âme fermement attachée à notre Seigneur Jésus-Christ, l'âme fermement virginale ne permet à son esprit aucun retour en arrière, ni du côté de sa famille, ni du côté de son imagination, ni du côté des consolations.

Voilà les trois fermetés sur lesquelles je voulais surtout insister : fermeté dans la foi, fermeté dans l'horreur du péché, fermeté dans le service de Dieu, qui n'admet aucune compromission avec les sentiments bas, tièdes et imparfaits qui nous ramènent en arrière.

Saint Augustin, en racontant sa conversion, emploie une expression étrange. Il dit qu'*il se sentait secoué dans sa robe de chair*. Dans ce moment-là, sa résolution n'était pas prise, mais dès qu'elle a été prise, il a brûlé de l'amour de Dieu : il n'a plus laissé secouer sa robe de chair, il a rejeté tout ce qui venait le tirailler pour le faire retourner en arrière. J'ai vu dans ma vie bien des âmes s'attédir, parce qu'elles regardaient

288. Cf. Lc 9, 62.

aux affections anciennes, aux consolations passées, aux consolations possibles, enfin parce qu'elles descendaient de ce côté-là, au lieu de se tenir fermement attachées à l'amour de Dieu et à la fidélité à leurs vœux, particulièrement au vœu de chasteté.

Voilà ce que je voulais ajouter : cela résulte de l'élévation de sentiments, de l'honneur dans lequel on se tient pour notre Seigneur Jésus-Christ, comme une vierge pure.

Une autre chose que je veux vous recommander, comme nécessaire pour conserver la vertu de chasteté, c'est l'esprit de retraite. En lisant votre bréviaire, je vous prie de remarquer tous les passages des saints Pères où il est question de cette vertu. L'esprit de retraite et de silence est un des caractères sur lesquels saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et les autres Pères ont le plus insisté comme étant l'honneur et le caractère d'une vierge.

Dans nos règles de la modestie et du silence, toutes les choses qui sont dites pour nous retirer, pour nous taire rentrer au-dedans, appartiennent aux devoirs, à l'honneur de la virginité ; par exemple, ce qui est dit : *Si une personne séculière entre dans la maison, les sœurs éviteront autant que possible sa rencontre.* Pourquoi cela ? Saint Ambroise l'explique en parlant de la très Sainte Vierge : il nous dit qu'elle était prompte dans le chemin et s'arrêtait longtemps dans la maison. Une fois arrivée chez sa cousine où elle était allée par charité, pour rendre service à une femme âgée, et porter à saint Jean-Baptiste la grâce de la sanctification, elle s'arrêtait beaucoup dans les lieux où elle n'était vue de personne. Là où elle était vue de quelqu'un, elle passait rapidement. Saint Ambroise insiste beaucoup sur ce caractère de la Sainte Vierge. Elle vivait dans le silence, la retraite, ne cherchant ni les distractions, ni les amusements, pour être toujours unie à Dieu dans l'amour et vivre de cet amour.

Vous savez que dans la nuit de l'Annonciation, quand l'ange la salua, elle fut troublée. Elle n'était pas habituée à entrer en conversation. Elle n'acceptait que personne, même un ange, vienne troubler ses entretiens avec Dieu. Comme elle s'entendait faire des compliments inaccoutumés, elle pouvait craindre, dans sa sagesse, que ce soit l'ange des ténèbres. Quand on recherche les personnes du dehors, ce n'est pas pour les mauvais compliments. En général, ce n'est pas l'approbation,

la louange, qui troublent les âmes. Il fallait toute la délicatesse d'âme de la très Sainte Vierge pour être troublée de ce qui l'agrandissait, de ce qui l'élevait si haut. Elle se troubla donc, et l'ange dut la rassurer.

Dans nos maisons, il y a une partie ouverte, l'autre partie fermée : les cellules, les lieux réguliers, conservez-les toujours le plus fermés possible. Quand certaines convenances obligent à conduire des personnes du dehors dans le jardin, demandez-en toujours la permission ; et quand ce n'est pas vous qui les conduisez, évitez autant que possible leur rencontre.

Voyez comme les vierges des premiers siècles étaient modestes et retirées. Un des grands chefs d'accusation contre sainte Cécile était qu'on ne la voyait nulle part, qu'elle ne paraissait dans aucun lieu public. Mais il ne faut pas croire que dans leurs maisons elles fussent inertes et sans action. Elles enseignaient et formaient à la piété les filles et les femmes plus jeunes qu'elles. Elles s'occupaient des pauvres. Elles remplissaient dans leurs familles tous les devoirs de la charité, comme on le voit plus tard dans sainte Catherine de Sienne qui ne refusait pas de faire la cuisine pour toute la maison. Elles menaient à la fois une vie de grande retraite et d'humble charité.

Nous, mes sœurs, nous avons des jeunes filles à élever. Ce n'est pas pour nous distraire, pour porter là le trop plein d'une vie sérieuse qui pèse à une âme vulgaire : c'est pour les élever à Dieu, pour les instruire, pour les former à la vertu.

Les Pères se scandalisaient des vierges de la primitive Église qui recherchaient les amusements, les distractions, qui ne se contentaient pas d'une vie de silence, de retraite, de travail humble, d'œuvres de charité et de zèle. Ils parlaient d'elles comme n'étant pas des vierges de Jésus-Christ.

Vous êtes des vierges de Jésus-Christ : appliquez-vous à cette vertu de retraite, à tout ce qui dans la Règle vous la rappelle, surtout au silence régulier qui y aide beaucoup. Ce silence n'empêche pas qu'aux heures voulues de Dieu nous causions entre nous, nous tâchions de rendre la récréation agréable aux autres en nous occupant d'elles plutôt que de nous-mêmes. Ne vous figurez pas que sainte Cécile, sainte Catherine, sainte Paule ne savaient pas être aimables pour les personnes avec qui elles vivaient. Ces grandes vierges qui se nourrissaient tant de la sainte

Écriture, qui faisaient tant de bien aux pauvres, qui priaient, travaillaient, filaient ; aux heures où elles parlaient ensemble, étaient très aimables et très charitables.

Le travail d'une manière constante et laborieuse est encore un des caractères de la vierge chrétienne. Saint Ambroise le relève surtout dans la vie de la très Sainte Vierge dans le temple. Elle brodait, elle apportait de l'aide aux autres vierges. Si elle pouvait rendre service à quelqu'un, elle le rendait. Elle obéissait aux personnes préposées à la direction du temple. Toute sa vie était une vie de prière, de silence, d'humilité, d'union à Dieu. Voilà, vous dirai-je en terminant avec saint Ambroise, voilà votre modèle et votre maîtresse : imitez-la.



31 mars 1882

L'AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,
PRINCIPE ET FIN DU VŒU DE CHASTETÉ

Mes chères filles,

En vous parlant du vœu de chasteté, j'ai commencé par les conditions naturelles des vertus qui, dans notre conduite et notre manière de vivre, doivent convenir à l'état de virginité. Aujourd'hui, je viens à ce qui en est le centre et le principe.

Quel est le motif déterminant du vœu de chasteté ? Quelle en est la fin ? Quel en est l'objet ? C'est l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ : il n'y en a point d'autre. Cet amour est la force, l'appui, la grâce à l'aide de laquelle on garde et le vœu et toutes les vertus qui appartiennent au vœu. Vous comprenez que, quand l'âme s'est donnée à notre Seigneur Jésus-Christ, quand elle l'a choisi par un ardent amour, l'honneur accompagne ce choix.

Comment voulez-vous que celle qui est l'épouse de Jésus-Christ ne garde pas son honneur avec un soin jaloux ? Comment voulez-vous qu'elle accepte même une ombre dans sa franchise, dans sa droiture, dans son courage, dans sa fidélité et dans toutes ces qualités ou vertus naturelles qui appartiennent à l'honneur ?

Comment voulez-vous qu'ayant choisi notre Seigneur Jésus-Christ, elle ne garde pas son cœur, sa volonté, toute sa vie pour cet Époux divin, qu'elle n'ait pas soin de se revêtir de modestie, de s'éloigner de toute affection inférieure, de toute vanité, de toute faiblesse, de tout retour sur elle-même ? Comment voulez-vous qu'elle ne mette pas le plus grand courage, la plus grande fidélité à suivre notre Seigneur

Jésus-Christ, à le consoler, à faire tourner de son côté tout ce qui pourrait l'entraîner aux choses inférieures ?

C'est de l'amour de notre Seigneur que je dois parler aujourd'hui. J'en fixerai quelques caractères. Le premier, c'est la *préférence*. Il est bien juste que vous préfériez notre Seigneur à tout. Vous l'avez choisi, vous voulez être à lui : que cette préférence éclate toujours et partout. Qu'en toute pensée, en tout désir, en toute joie, en toute occasion, le meilleur soit toujours donné à notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'il soit l'objet qui passe avant tout. La Règle vous le dit : *il n'y a pas un instant de votre vie sur lequel il n'ait droit*. Il n'y a pas une affection qui ne doive se rapporter à lui : tout doit être pour lui.

J'ai dit la préférence, je dois ajouter la *constance*. Ceci est peut-être plus difficile, mais une préférence qui n'est pas constante est-elle digne de Dieu ? Celui que vous avez choisi est votre ami et votre Sauveur, le plus parfait des enfants des hommes, la fleur de l'humanité. Il est saint et beau dans sa naissance, saint et beau dans son enfance, saint et beau dans sa vie cachée, dans sa vie publique. Il est plus beau, plus saint que jamais sur la croix, où il a tant souffert pour nous, où il est paré du sang qu'il a versé pour nous.

Là, il appelle tout notre amour. Il l'appelle aussi, en se montrant souverainement aimable dans les paroles de son Évangile. Même les esprits grossiers en sont touchés. Rousseau ne pouvait s'empêcher de dire : *La simplicité de l'Évangile étonne. La sainteté des paroles qui y sont renfermées émeut l'âme profondément. Ce n'est pas là la mort d'un homme, mais la mort d'un Dieu*²⁸⁹. Pour que les impies eux-mêmes aient dit cela, comme il faut qu'il y ait un attrait divin dans les paroles et les actions de Jésus-Christ !

Ne regardez pas seulement le côté visible, voyez le côté invisible. Celui que vous avez choisi, c'est le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, celui qui nous a faits. Tandis qu'il se manifeste sur la terre, sur la croix et dans le tabernacle, il règne au plus haut des cieux. Il est la sagesse infinie, la beauté infinie, la grandeur infinie. Il a sur nous tous les droits du Créateur et les droits nouveaux que nous lui avons donnés en le choisissant pour notre roi et notre divin

289. Cf. *L'Émile*, livre IV chapitre VI.

Époux. Cette préférence qui résulte du choix que nous avons fait doit donc être constante.

Quand on a choisi un homme pour époux sur la terre, on a des devoirs envers lui. Souvent il est injuste, il est cruel. S'il ne va pas jusque-là, que de choses on a à souffrir dans le contact d'une créature ! Que de difficultés sur lesquelles il faut passer, sous lesquelles il faut plier ! Cependant, la fidélité, le dévouement, la persévérance de l'épouse doivent rester. Si, dans l'ordre humain, on se permettait de ne pas préférer à tout un mari qui souvent vous a humiliée, vous a méprisée, vous a mise dans la misère, on serait déshonorée. Il faut donc que la fidélité et la constance demeurent, malgré les épreuves, les peines, les humiliations, les sacrifices.

Ici, il n'y a rien de semblable à craindre. Notre Seigneur est toujours saint, toujours parfait, toujours adorable. Vous vous plaindrez peut-être de ce qu'il se cachera quelquefois. Oui, il se cachera, et c'est tout ce que vous pourrez lui reprocher. Étant si parfait, si divin, si adorable, vous voudriez toujours entendre sa voix, toujours voir sa lumière, toujours sentir une espèce de manifestation qu'il vous ferait de lui-même. Il n'en sera pas ainsi : il se cachera.

Et ceci, je le dis à toutes : il y aura des heures où vous ne le trouverez pas, où vous pourrez penser qu'il est dans le ciel, et vous bien loin de lui sur la terre. Il y aura des heures où vous ne sentirez aucune consolation intime en vous approchant du tabernacle. Vous prierez, vous supplierez sans avoir conscience d'être écoutées. Vous serez obligées de prendre un livre pour vous occuper.

Sainte Thérèse a passé par là. Pendant de longues années, elle ne pouvait se passer de livre pour faire son oraison. Elle s'entretenait quelques instants avec Dieu, puis elle était obligée de reprendre son livre. C'est par sa fidélité, son amour, sa constance qu'elle a mérité que notre Seigneur Jésus-Christ se manifeste à elle, mais plus tard : elle avait près de cinquante ans. Elle avait passé, dans la première partie de sa vie, par des souffrances physiques extraordinaires, par des peines intérieures, des sécheresses telles qu'il lui fallait toute son énergie, qui était bien au-dessus de celle de son sexe, pour rester une heure en oraison.

Donc, mes sœurs, notre Seigneur se cachera. Est-ce une injustice de sa part ? S'est-il engagé à vous faire passer toute votre vie dans les

consolations ? Mais alors, de quoi vous récompenserait-il ? Des consolations perpétuelles qu'il vous aurait données pendant votre vie ? Non, il veut récompenser vos sacrifices, vos efforts : voilà pourquoi il se cachera, afin que vous le cherchiez par la foi, et que vous sachiez le servir avec fidélité, dans la consolation et sans la consolation.

Dans ces moments de ténèbres, l'en aimerez-vous moins ? N'aurez-vous pas le plus grand soin de vous exercer aux vertus qui doivent lui témoigner votre amour ? Ne voudrez-vous pas lui rendre tout l'honneur qui lui est dû et garder votre honneur à cause de lui ? Ne saurez-vous pas rester fermes, courageuses pour ne pas descendre aux choses inférieures, pour veiller sur vos regards, sur votre extérieur, pour vous respecter toujours vous-mêmes comme un vase sacré qui appartient à Jésus-Christ ?

C'est bien ici le moment de regarder en vous-mêmes pour voir si, n'ayant pas trouvé notre Seigneur, vous n'avez pas cherché ailleurs quelque consolation, si vous n'êtes pas un peu retournées vers les affections humaines. Un mystique a dit que toutes les personnes consacrées à Jésus-Christ doivent avoir quitté la terre. Le malheur est que beaucoup trouvant qu'entre le ciel et la terre il y a trop à souffrir, qu'il y a trop peu de consolation, comme elles ne peuvent monter tout de suite dans le ciel, elles regardent vers la terre. Elles consentent à mettre un pied sur la terre ; et une fois qu'elles ont mis un pied sur la terre, les défauts et les misères de la terre les envahissent de plus en plus.

Donc, quand vous serez sèches, que vous passerez par les désolations, les difficultés de l'oraison, gardez-vous de remettre le pied sur la terre. C'est ainsi, mes sœurs, que vous pourrez témoigner à notre Seigneur Jésus-Christ la constance de votre amour.

Jésus-Christ n'est pas seulement le Dieu, objet de notre foi. Il n'est pas seulement le plus beau des enfants des hommes : il est aussi le crucifié pour notre amour. C'est sur le mystère de la Passion que notre préférence doit s'exercer.

Je réserve pour la prochaine fois de vous montrer comment la Passion de Jésus-Christ, imprimée dans notre cœur, doit nous porter à souffrir avec lui, parce que nous sommes ses épouses.



8 avril 1882²⁹⁰

L'AMOUR DE JÉSUS CRUCIFIÉ DOIT NOUS PORTER
À SOUFFRIR AVEC LUI PARCE QUE NOUS SOMMES SES ÉPOUSES

Mes chères filles,

J'ai à finir le sujet que nous avons commencé à traiter ensemble. Je vous ai dit, la dernière fois, que la grande force de l'âme vis-à-vis de tout abaissement, de tout mal, de toute tentation, est l'amour de Jésus-Christ. Je finissais en vous disant que c'est surtout l'amour de Jésus-Christ crucifié. C'est un bien beau jour pour achever ce que j'ai à vous dire là-dessus.

Vous venez toutes de méditer la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Suivant que vous avez été plus recueillies, plus attentives, plus appliquées, vous avez été aussi plus pénétrées des angoisses de notre Seigneur Jésus-Christ : de ses angoisses dans le jardin, où il portait tous nos péchés et quand il mouillait de son sang, sorti de ses veines par un miracle extraordinaire, la grotte de Gethsémani et les racines des oliviers ; de ses angoisses, quand il a été trahi par un de ses disciples, livré entre les mains des méchants, traité avec tant de cruauté ; quand il a été jeté dans la prison, traîné devant les tribunaux et jugé injustement ; de ses angoisses enfin, quand il a été flagellé, couronné d'épines, et qu'il a entendu le *Crucifie-le*²⁹¹ s'élevant d'une foule qu'il avait comblée de ses bienfaits, et qui pousse l'ingratitude jusqu'à demander sa mort.

Vous avez suivi notre Seigneur portant le bois de sa croix, attaché à la croix, y rendant l'âme, y versant tout son sang dans l'agonie la plus

290. Samedi Saint.

291. *Crucifige*.

douloureuse qui se puisse imaginer. Où est la consolation pour lui ? Où est le soulagement ? Quelle est la torture qui n'ait pas été essayée sur son corps sacré ? Quelle est la douleur qui n'ait pas atteint son âme ?

Mes sœurs, pour être vraiment épouses de Jésus-Christ, il faut être vraiment et profondément sensibles à cette immense douleur que notre Seigneur a ressentie pour nous. Il faut que la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ s'imprime dans le cœur de l'épouse. Il faut que la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ soit entre elle et tout ce qui, d'un côté ou d'un autre, peut tendre à la faire descendre. Comment voulez-vous qu'une âme qui met le sang de notre Seigneur Jésus-Christ entre elle et une faiblesse, un retour en arrière, une affection humaine, une tentation, quelle qu'elle soit, comment voulez-vous, dis-je, que cette âme n'ait pas horreur de tout ce qui pourrait la faire sortir de la générosité absolue qu'elle doit à son Époux crucifié ?

Comment voulez-vous qu'une âme qui a une fois bien compris la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ ne soit pas fidèle et dans les grandes lignes et dans les petites ? Comment voulez-vous que cette âme ne soit pas prête à repousser toute suggestion, toute tentation qui pourrait l'éloigner de Jésus-Christ dans l'ordre de la chasteté, que je nomme la première, parce que c'est surtout la vertu de l'épouse ? Je pourrais dire aussi dans l'ordre de l'obéissance, de la pauvreté, de tout ce qui tient aux vœux et l'attache à notre Seigneur ; dans l'ordre surtout de l'humilité, car c'est dans l'humiliation la plus profonde que Jésus se présente à nous dans sa Passion.

L'âme qui a fait pénétrer la Passion au plus intime de son cœur, qui met entre elle et toute disposition à revenir aux choses terrestres le sang de notre Seigneur et les larmes de sa Mère, n'a-t-elle pas une force divine pour résister à tous les entraînements ?

Il faut que la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ soit l'objet fréquent de vos méditations. Le père Picard vous disait hier que sainte Claire de Montefalco vit un jour notre Seigneur portant sa croix et cherchant un cœur où il pourrait la planter. Sainte Claire lui offrit le sien. Elle avait en effet tellement imprimé au fond de son cœur les douleurs et les angoisses de notre Seigneur Jésus-Christ qu'après sa mort, quand on a ouvert son cœur, on y a trouvé, formés et gravés

dans sa chair, tous les instruments de la Passion. Ceci est un miracle extraordinaire ; mais que de religieuses ont eu ce sentiment, cette pensée constante d'être les consolatrices de notre Seigneur.

Quand notre Seigneur, du haut de sa croix, a vu l'avenir de son Église, quelle consolation avait-il ? Je vous disais tout à l'heure qu'il n'en avait pas. Cependant il en a eu. Il a pu apercevoir des âmes, comme saint François d'Assise par exemple. Il a pu voir que de ce sacrifice si douloureux, de ce sang, de ces larmes si amères, sortiraient une multitude de vierges très pures, très fidèles, très obéissantes, une multitude de confesseurs, une multitude de martyrs, enfin tout ce qui fait l'honneur et la gloire de l'Église. Eh bien, mes sœurs, vous êtes toutes précisément appelées à devenir les consolatrices de notre Seigneur Jésus-Christ. Pour cela il ne faut pas de grands talents, il n'est pas question de science et d'intelligence, il est question d'amour.

Parmi les plus pauvres gens, parmi les filles les plus ordinaires, il y a des âmes tellement pénétrées de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ qu'elles en ont porté les traces sur leurs membres. Les stigmatisées du Tyrol étaient de pauvres filles. Catherine Emmerich, dont vous avez pu lire les révélations, était une pauvre fille allemande d'une condition très ordinaire.

J'ai vu moi-même dans un couvent une petite bergère qui venait de derrière son troupeau, qui ne savait peut-être pas lire, bien sûr pas écrire et qui, après avoir suivi notre Seigneur par la prière, l'avait tellement aimé, si fidèlement suivi dans le couvent où elle était entrée, qu'elle aussi avait été stigmatisée et qu'elle était devenue l'épouse de Jésus-Christ, souffrant avec une fidélité, une générosité, une constance à laquelle toutes les religieuses qui l'avaient connue rendaient témoignage.

Vous le voyez, mes sœurs, toutes doivent prétendre, je ne dis pas aux grâces extraordinaires, mais à imprimer en elles le souvenir des souffrances de notre Seigneur, à en avoir un sentiment très vif. Toutes doivent exciter dans leur cœur un amour très tendre, très adorant. Toutes doivent être prêtes à tout sacrifier pour suivre Jésus-Christ souffrant. Toutes doivent mettre la croix de Jésus-Christ entre elles et tout ce qui est de la nature, de la chair, de la tentation.

Peut-être vous dites-vous en ce moment : « Tout ceci est bon pour des âmes entièrement prévenues de la grâce, qui n'ont jamais eu l'ombre d'une tache. Ce n'est pas pour celles qui ont reçu des atteintes plus ou moins grandes de péché. » Mes sœurs, le sang de Jésus-Christ a tout purifié. Le sang versé dans l'agonie, le sang versé sur la croix a tout lavé, a tout réparé. Si c'est le sang de Jésus-Christ qui a été l'origine de la conception immaculée de la très Sainte Vierge, c'est aussi le sang de Jésus-Christ qui a donné à sainte Madeleine, au pied de la croix, une pureté admirable et parfaite. Ainsi, tout est dans la Passion, tout vient de la Passion.

Je dois, pour être complète dans le sujet que je traite, vous parler aussi de la très Sainte Vierge. Je vous ai dit, en commençant, qu'elle s'était jointe au regard d'amour que son divin Fils avait jeté sur vous, qu'elle avait étendu sur votre tête un coin de son manteau, pour vous convier à ces noces éternelles où elle va la première, amenant à sa suite un grand nombre de vierges. Mais où est-elle devenue cette mère qui vous aime, qui vous protège, qui pense sans cesse à vous et vous obtient tant de grâces ? C'est au pied de la croix, dans les souffrances atroces qu'elle a endurées, en voyant notre Seigneur dans l'angoisse de la mort, en entendant cette parole qui a été un glaive pour son cœur : *Femme, voici ton fils*²⁹².

À partir de ce moment-là, son cœur maternel vous a toutes embrassées. Elle vous a appelées toutes à porter la croix de son Fils, à être ses consolatrices. C'est pour cela que j'ai dit qu'au souvenir du sang de Jésus-Christ il faut unir le souvenir des larmes de sa Mère. C'est par ses larmes que Marie nous a engendrées à la vie, qu'elle est devenue véritablement la nouvelle Ève, la mère des vivants, celle qui conduit à Dieu, qui purifie, qui protège les âmes animées de la volonté généreuse d'être les épouses de son divin Fils. Pourvu qu'à leur tour, ces âmes se tournent vers elle avec une confiance toute filiale et recourent à elle dans tout danger, dans toute tentation qui les éloignerait de l'amour sacré de leur vocation.

La chasteté est liée à l'amour sacré de la vocation. Le jour où l'on aime moins sa vocation, le jour où s'affaiblit l'amour de la perfection,

292. Jn 19, 26.

on descend à un état humain, on s'éloigne de Jésus, de Marie et du mont du Calvaire où se sont accomplis les grands mystères de notre rédemption que nous venons de célébrer ; on perd la grâce de choix, la couronne qui était pour nous, que Jésus tenait au-dessus de notre tête, pour que nous méritions de la recevoir en sortant de ce monde.

Enfin j'arrive au saint Sacrement. Quelle source de chasteté, mes sœurs ! Vous savez que le corps sacré de Jésus-Christ qui nous est donné en nourriture, que son sang précieux qui descend en nous par la communion, est le principe de la pureté de nos âmes. C'est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. Mais où a-t-il été consacré pour nous ? Dans la dernière Cène, Jésus s'est donné en communion, parce qu'il allait se donner par la mort.

L'hostie que vous recevez si souvent est un mystère de sacrifice et d'immolation. Notre Seigneur est là, immolé, sacrifié : son corps est d'un côté, son sang de l'autre. Il est à l'état de victime, non pas qu'il souffre encore, puisqu'il est ressuscité et impassible. Ce mystère est un mémorial de la Passion, comme vous le dites dans l'oraison. C'est en mémoire de la Passion que vous le recevez : *Faites ceci en mémoire de moi*²⁹³, en mémoire de cette heure où je me suis donné tout entier à vous, où je vous ai nourris de moi-même avant de mourir.

Il n'est pas possible de méditer sur la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ et de séparer ces trois choses : la Croix, la Vierge Marie, l'Eucharistie. La Croix où est attaché Jésus-Christ notre époux, plein de douleurs, d'angoisses, frissonnant sous l'étreinte du péché, je dis de tout péché, même d'un péché véniel. Jésus-Christ frappé de verges, et expiant par ce rude supplice les péchés de la chair. Jésus-Christ percé de clous et expirant.

Avez-vous jamais vu quelqu'un qui vous était cher subir une opération grave qui amène la mort ? Je l'ai vu, et rien n'est plus pénible que de contempler un visage se contractant sous l'étreinte de la douleur. Rien n'est plus poignant que de voir la mort s'avancer au milieu des angoisses. Si jamais vous voyez cela dans une créature, il faut vous représenter notre Seigneur pour qui la mort est venue dans des douleurs extrêmes. Croyez-vous possible qu'une épouse dont le

293. Lc 22, 19.

cœur est bien fait puisse voir un mari digne de ce nom mourir dans la torture, et prendre ensuite légèrement la vie, se donnant au plaisir, aux affections humaines, et ne pas conserver à celui qu'elle a perdu un souvenir à la fois respectueux, douloureux et profond ? Eh bien, mes sœurs, vous êtes les épouses de notre Seigneur Jésus-Christ, vous avez vu Jésus-Christ crucifié pour vous, expirant au milieu des plus atroces douleurs, comment pourriez-vous l'oublier ?

Vous ne devez pas séparer le grand mystère des souffrances d'un Dieu, des souffrances de Marie, par lesquelles elle est devenue notre mère. Qui dans ce monde ayant une peine, un chagrin, ne se retourne pas vers Marie ? Tous les jours vous priez Marie, vous la suppliez, vous l'invoquez. On a une malade, on fait une neuvaine à la très Sainte Vierge, on se tourne vers elle dans toute inquiétude. Si elle est une mère pleine de bonté et de miséricorde pour les corps de ses enfants, elle l'est bien plus pour les âmes. Elle a vu Jésus mourir pour racheter vos âmes, aussi combien elle est jalouse de leur sainteté et de leur perfection ! Elle voudrait les voir toutes brillantes comme le soleil, revêtues de générosité, de fidélité, d'amour, de patience, d'humilité, de pureté et de toutes les vertus qui font les vraies épouses de Jésus-Christ.

Enfin il ne faut pas séparer les forces dont vous avez besoin, les grâces que vous recevez dans le saint Sacrement que vous adorez sans cesse, du souvenir de la Passion de notre Seigneur. Jésus-Christ a commencé son immolation à la Cène et l'a achevée au Calvaire. Chaque fois que vous assistez à la messe, vous assistez au sacrifice du Calvaire ; comment donc pourriez-vous négliger de vous placer souvent sous ce sang divin, pour vous purifier et vous rendre toutes blanches aux yeux de Dieu ?

De ce sang sont sortis tous les sacrements. C'est ce sang qui donne sa vertu à l'eau du baptême et à l'absolution du prêtre. Comme je vous disais tout à l'heure, vous devez recourir sans cesse à la très Sainte Vierge, ainsi je vous dis maintenant que vous devez recourir sans cesse au précieux sang de Jésus-Christ. C'était la grande dévotion de sainte Catherine de Sienne. Je pense que beaucoup d'entre vous ont l'habitude de recourir souvent au précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ pour se présenter devant Dieu avec la beauté dont il veut

voir nos âmes revêtues. Beauté que donnent la foi, la pureté, l'obéissance, l'abandon complet de soi-même.

Rien n'est plus beau, disent les saints, qu'une âme en état de grâce. Rien n'est plus affreux qu'une âme en état de péché mortel. Entre les deux se place l'âme qui se laisse un peu tacher, qui est un peu tiède, qui retient certaines inclinations naturelles, qui ne se purifie pas toujours dans le sang précieux de notre Seigneur, pour ressembler davantage à la très Sainte Vierge.

Je finis en vous disant que le fruit à retirer du mystère d'aujourd'hui est l'esprit de sacrifice. La religieuse qui, vis-à-vis de toute règle, vis-à-vis de toute difficulté, porte l'esprit de sacrifice, se tire de tout et se sanctifie partout. L'esprit de sacrifice ne laisse pas de place à tous ces degrés par lesquels on descend, en se laissant aller à la nature, au souvenir de ce que l'on était, à l'imagination de ce que l'on aurait pu être dans un autre état.

Si donc vous voulez devenir des âmes chastes et pures et tirer un grand fruit de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, soyez des âmes de sacrifice. Ainsi vous donnerez à notre Seigneur une souveraine consolation.



21 avril 1882

L'ABANDON À LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Je désire vous redire aujourd'hui combien il est nécessaire, pour la perfection religieuse et la paix de l'âme, de faire souvent et souvent l'examen de ses dispositions vis-à-vis de la volonté de Dieu. Il faut examiner comment nous acceptons la volonté de Dieu en toutes choses : dans nos emplois, dans nos occupations, dans les différentes choses qui peuvent modifier notre vie.

Nous pouvons être mises dans un lieu ou dans un autre, avoir affaire à telle sœur ou à telle autre : en toute chose, ce qui fait la paix et la joie de l'âme, c'est un grand détachement et un abandon entier à la volonté de Dieu. Je suis portée à vous en parler, parce que c'est ce qui m'a frappée dans les derniers jours de la bonne mère Marie-Thérèse. Avant de mourir, on rentre dans le fond de l'âme. C'est le fond le plus intime qui se manifeste dans les derniers moments. Pour elle, la volonté de Dieu était le centre dans lequel tout s'était réfugié. Elle se sentait mourir. Elle sentait tout ce qu'il y avait de pénible dans son état. Elle l'acceptait, parce que c'était la volonté de Dieu, elle répétait souvent : « Comme Dieu voudra, ce que le bon Dieu voudra. »

Il faut se préparer à être ainsi dans ses derniers moments. On n'arrive pas à cet abandon sans avoir fait des efforts. Il faut toute sa vie s'appliquer à accepter la volonté de Dieu pour sa santé, pour son état intérieur, pour les dispositions que l'on fait de nous.

Quelquefois un certain affaïssement peut se produire : après avoir été capable, après avoir fait du bien, on est réduite à ne plus pouvoir faire

grand-chose, comme nous l'avons vu dans les dernières années de mère Marie-Thérèse. Il faut l'accepter. Si pour les emplois, pour les occupations, pour les lieux où nous sommes, nous pouvons établir en nous un amour souverain et ferme de la volonté de Dieu, s'il suffit que Dieu veuille quelque chose pour que ce soit ce que nous préférions à tout, nous trouverons la paix et la joie de notre âme.

Tout le monde cherche la paix de l'âme, et j'ai vu bien des personnes la chercher dans telle ou telle satisfaction intérieure. On s'imagine que tel directeur, telle maison, telle supérieure, telle occupation donnerait la paix de l'âme. On cherche la paix de l'âme dans des choses que Dieu ne nous donne pas pour le moment. Je ne dis pas que ces choses ne soient pas bonnes quand Dieu les donne. J'ai vu des personnes ne pas profiter d'une excellente direction tant qu'elles l'avaient, et passer ensuite le reste de leur vie à regretter de n'en avoir pas profité.

Je dis cela pour les novices. Elles ont des instructions particulières, elles ont une maîtresse qui les aime, qui les soutient : en profitent-elles beaucoup ? La dissipation, la légèreté, le retour par l'esprit vers leur famille, vers ce qu'elles ont été, et mille et mille choses de ce genre, ne les empêchent-elles pas de profiter du noviciat, d'imprimer dans leur cœur les enseignements qu'elles reçoivent, de profiter de la direction qu'elles y trouvent ? À peine sorties du noviciat, combien y en a-t-il qui disent : « Ah ! si j'avais mieux profité de mon noviciat, si je pouvais retourner aux instructions, être auprès de mère Thérèse-Emmanuel, ce serait superbe. » Et souvent, ce n'était pas superbe quand elles y étaient.

Voyez-vous, mes sœurs, il faut s'appliquer à faire bon usage de ce que Dieu nous donne dans le moment présent, au lieu d'aller en avant par le désir de ce que l'on n'a pas, ou en arrière par le regret de ce que l'on n'a plus. Il faut, dans la journée présente, employer pour la sanctification de nos âmes tous les moyens que la volonté de Dieu nous donne, s'attacher de telle sorte à la volonté de Dieu que, si nous avons des épreuves, des désolations, des difficultés, nous préférions la volonté de Dieu à toute autre chose.

Je crois vous avoir dit quelquefois qu'un capucin du XVII^e siècle, Benoît de Canfeld, avait fait une espèce de tableau de la perfection. Au centre, il avait mis la volonté de Dieu représentée par un soleil ; et

les âmes étaient saintes et vertueuses, à proportion qu'elles se rapprochaient de la volonté de Dieu. Celles qui toujours préféraient la volonté de Dieu à tout, à leur satisfaction, à leur consolation, à elles-mêmes, celles-là étaient au centre et arrivées au comble de la perfection. Tendez-y, mes sœurs. Ne croyez pas que vous y arriverez sans vous détacher et sans vous renoncer.

Je dis autre chose. Vous aurez des épreuves. Vous en aurez qui viendront de votre santé, de la contradiction des caractères que vous rencontrerez, des difficultés à l'oraison : eh bien, pendant ce temps-là, profitez de l'épreuve que Dieu vous envoie pour vous sanctifier. Combien de personnes disent : « Ah ! Quel malheur ! Que je voudrais avoir été autrement dans telle contradiction, dans telle tentation, dans telle peine. »

Ne vous préparez pas ces regrets. J'ajoute pour les novices, faites en sorte que pendant votre noviciat pas un seul jour ne soit perdu. Accomplissez tout ce qui vous est recommandé. Acceptez la direction que l'on vous donne. Sachez que ces années sont des années de grâce et de bénédiction. Ne laissez pas tomber ces bénédictions à terre, comme le font quelques-unes qui marchent à côté de la bénédiction et ne la reçoivent pas dans leur cœur.

Quand vous avez quelque chose à faire, faites-le aussi saintement que possible, pour n'avoir pas ensuite à regretter de n'avoir pas profité de tout ce qui vous était offert pour vous sanctifier, pour éviter le purgatoire après cette vie et pour vous mener au plus haut degré d'amour de Dieu.



27 mai 1882

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR ATTIRER LE SAINT-ESPRIT

Mes chères filles,

Cette fête de la Pentecôte va être célébrée par les Pères de l'Assomption à Jérusalem. Il est probable qu'on dira la messe dans le Cénacle avec une grande solennité, parce qu'on en aura obtenu la permission à force d'or. Ce sera dans le lieu même où le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres. On prie pour nous. On demandera pour nous l'effusion de l'Esprit Saint.

Il faut que nous aussi, mes sœurs, nous fassions cette fête avec toute sorte d'attention, de ferveur et de solennité. Que devons-nous faire pour attirer le Saint-Esprit ? Les Actes des Apôtres le disent : *D'un seul cœur, ils persévéraient dans la prière*²⁹⁴. Il faut prier, prier avec persévérance, être unies dans la charité parfaite.

Il y a une autre parole dans la sainte Écriture qui dit : *Il fait des hommes droits ses familiers*²⁹⁵. Ces deux dispositions doivent appartenir aux religieuses. Je crois pouvoir dire que je n'ai jamais vu un grand esprit de prière et d'oraison, une grande effusion du Saint-Esprit, que dans les âmes qui avaient l'humilité et la simplicité.

Il faut donc chercher là les dons du Saint-Esprit : dans la persévérance à la prière, dans la vraie charité du cœur, dans l'humilité et la simplicité. Surtout soyez simples. N'ayez qu'une vue, ne cherchez que Dieu. Ne vous multipliez pas en intentions, en paroles. Allez bien

294. Ac 1, 14.

295. Pr 3, 32.

droit devant vous : c'est l'esprit de l'Assomption. S'il y a quelque chose à dire, que ce soit : *oui, oui ; non, non*²⁹⁶.

Voyez les sœurs que nous avons perdues : c'étaient des âmes simples auxquelles le Saint-Esprit révélait ses secrets. Mais les âmes qui ont des retours, des préoccupations, des vues sur elles-mêmes, ne font que peu de progrès. Faisons-en de grands avec la grâce du Saint-Esprit.



296. *Est, est ; non, non.* Jc 5,12 et Mt 5, 37.

2 juin 1882

LE DISCERNEMENT DES ESPRITS

Mes chères filles,

Pendant cette semaine de la Pentecôte, je pense que chacune d'entre vous a cherché à se mettre le plus possible sous l'action de l'Esprit Saint.

Je veux vous rappeler une chose qui est le fond de la vie spirituelle, que vous savez, mais à laquelle il est toujours bon de revenir.

Trois esprits se disputent le gouvernement des âmes : – *l'esprit humain* : c'est lui qui gouverne la plus grande partie des hommes ici-bas ; – *l'esprit mauvais* : quand l'esprit humain est le maître, l'esprit mauvais se glisse, et il est si habile qu'il pénètre dans les âmes même qui veulent se laisser gouverner par l'Esprit de Dieu. C'est pour cela que le discernement des esprits est si important ; – enfin *l'Esprit divin* : Dieu dans son infinie bonté nous a donné son Esprit.

Notre Seigneur Jésus-Christ est monté au ciel dans sa toute-puissance après avoir conquis, par ses souffrances et ses plaies divines, le droit, qu'il avait déjà, d'être le chef de cette humanité rachetée dans son sang. Il vous a envoyé l'Esprit du Père et du Fils, cet Esprit qui a été le sien sur la terre, l'Esprit qui est le sien dans l'éternité. La grande question de notre vie doit être de nous mettre toujours sous la conduite de cet Esprit divin et d'éloigner de nous l'esprit humain.

Nous savons que nous avons un esprit humain. Nous n'y voyons pas toujours très clair quand il s'agit de l'esprit mauvais. Mais nous savons que nous avons un esprit humain, un esprit propre, des manières humaines de voir les choses et de les juger. Il faut, pour que l'Esprit

divin nous gouverne, nous dépouiller de cet esprit propre, nous renoncer. Il ne suffit pas d'accepter les souffrances, il faut encore quitter son propre esprit, ses propres recherches, ses propres manières d'être, son propre égoïsme.

J'ai dit qu'il ne suffit pas d'accepter la souffrance. Non, mes sœurs. Des hommes sur la terre ont accepté la souffrance avec une grande force d'âme, et ils n'avaient pas l'Esprit divin. On a vu de pauvres sauvages attachés au poteau des tortures qui, par un esprit d'énergie et de fierté, se laissaient couper en morceaux sans sourciller. Dès longtemps, ils s'étaient habitués à la souffrance. Ils acceptaient, sans murmurer, des supplices horribles, avec un esprit d'orgueil et de hardiesse qui les rendait forts vis-à-vis de la douleur. Mais ce n'était pas l'Esprit divin.

On peut, avec des souffrances moins grandes, être donné à l'action de l'Esprit divin, et on peut, dans de très grandes souffrances, ne pas lui être donné du tout. Ce n'est donc pas toujours la question de la souffrance qui fait qu'on est sous l'action de l'Esprit de Dieu : c'est le renoncement à soi-même, la dépendance de l'Esprit de Dieu, la soumission parfaite à tous les desseins de Dieu. C'est l'esprit de l'Évangile dans lequel on entre et qui incline notre âme vers la pauvreté, l'humilité, la simplicité, la pureté, la prière, vers toutes les vertus qui font la parfaite religieuse.

C'est à tout cela qu'on connaît l'action de l'Esprit Saint, et non aux efforts que l'on peut faire à de certains égards. Les stoïques s'imposaient beaucoup de privations. Ils renonçaient à tout, mais ce n'était pas pour suivre Jésus-Christ, c'était pour faire parler d'eux. La grande question, c'est de ressembler à Jésus-Christ, de lui obéir, de lui être unie. C'est l'Esprit Saint qui opérera en nous cette œuvre.

Nous devons sans cesse invoquer l'Esprit Saint, regarder souvent si notre âme est gouvernée par lui, si nous l'écoutons, si nous écartons tout ce qui pourrait le contrister en nous, et si nous ne laissons pas s'y mêler quelque manière d'orgueil, de confiance en nous-mêmes qui est inspirée par le troisième esprit, lequel est le méchant esprit.

L'esprit du mal a trompé nos premiers parents, en les portant à l'orgueil. C'est encore par ce côté qu'il trompe le plus souvent l'espèce humaine. Il fait naître cette illusion même dans les personnes

consacrées à Dieu. Donc c'est dans l'esprit d'humilité, qui est le propre de l'esprit de pauvreté, d'obéissance, de simplicité, surtout dans l'esprit de foi et de prière, que l'âme est assurée d'être sous l'action de l'Esprit de Dieu.

Demandez beaucoup pendant cette semaine que l'Esprit Saint soit votre maître, votre guide ; que ce soit à lui que vous donniez entièrement le gouvernement de votre vie. Que vous veuillez ce qu'il veut, et que vous n'ayez jamais une volonté différente de la sienne. Qu'il vous éclaire, qu'il vous montre ce qui lui déplaît en vous, pour que vous le quittiez et vous en sépariez avec générosité.



9 juin 1882

INTENTIONS DE PRIÈRE

Mes chères filles,

Je vous recommanderai seulement de beaucoup prier pour notre chère malade²⁹⁷ qui va partir pour Lourdes, et aussi pour les besoins de l'Église.

Cette semaine d'adoration doit être une semaine de prière. Nous devons prier pour l'Église que de grands dangers menacent, pour que Dieu détourne et brise les instruments de persécution, auxquels il a laissé la force en ce moment. Qu'Il ne permette pas qu'ils aillent jusqu'à détruire tout ce qui procure le salut des âmes en France.



297. Mère Térèse-Marie du Sacré-Cœur.

16 juin 1882

FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

Mes chères filles,

Il est difficile, en ce jour de la fête du Sacré-Cœur, de ne pas en parler un instant malgré les dérangements de la vie.

Notre Seigneur a dit : *La vie éternelle, c'est de te connaître, Toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé*²⁹⁸. C'est là aussi la vie religieuse : l'essence, l'occupation véritable de la vie religieuse, c'est de connaître Dieu pour l'adorer, l'aimer et s'attacher à lui, c'est de connaître Jésus-Christ pour l'adorer, lui donner tout notre amour, nous unir à lui comme de vraies épouses. Disons spécialement aujourd'hui, c'est de connaître le cœur de notre Seigneur.

Comment le connaissons-nous, ce divin cœur, si ce n'est par les paroles que lui-même en a dites, car il a parlé de son cœur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*²⁹⁹. Il dit ensuite : *Votre loi, ô mon Dieu, est au milieu de mon cœur*³⁰⁰. C'était le Verbe qui parlait dans les prophètes. C'est notre Seigneur lui-même qui a dit pendant sa vie mortelle : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre*³⁰¹. C'est la réalisation de cette parole qui caractérise le cœur de notre Seigneur ; donc, un des caractères qu'il convient aux religieuses d'étudier entre tous, c'est l'obéissance et la soumission dans l'humilité, la douceur et l'amour.

298. Jn 17, 3.

299. Mt 11, 29.

300. Ps 39, 9 (Vulg.).

301. Jn 4, 34.

Vous connaissez cette parole de nos Constitutions : *Si tout le bonheur de la vie religieuse consiste dans l'union à Dieu, jamais il n'y aura pour elles d'union d'amour sans l'union de la volonté qui se fait par l'obéissance.* Toute autre voie pour s'unir à Jésus-Christ serait une illusion. Jésus-Christ a encore dit aux jours de sa vie mortelle, dans le discours avant la Cène : *Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole*³⁰². C'est dans l'obéissance à faire la volonté de Dieu que se trouve la marque de l'amour.

Il résulte de là que, pour avoir un véritable amour de Dieu et pour nous unir à Jésus-Christ, il faut mettre en nous tout d'abord un caractère d'obéissance active qui consiste à embrasser toutes les règles et tous les commandements. Un second caractère, souvent moins compris, est celui de la soumission parfaite du cœur à toutes les dispositions de la Providence de Dieu.

Cependant il n'y a pour ainsi dire pas de vie intérieure, de vie d'oraison possible, dans une personne qui, au milieu des changements de la vie présente, ne reçoit pas tout de la main de Dieu avec soumission, espérance et amour. Cherchez, si quelqu'une est comme empêchée dans sa vie spirituelle. Je suis sûre, sans savoir laquelle, qu'il y a en elle quelque chose qui n'est pas entièrement cette soumission complète du cœur, de l'esprit et de la volonté à toutes les manifestations de la Providence de Dieu.

On a diverses espèces de tentations. Il le faut bien, la vie est un combat. Il y a des dispositions par lesquelles on est placé dans un lieu ou dans un autre, dans un état ou dans un autre : ce sont là des dispositions extérieures de la Providence. Mais il y a des dispositions intérieures dans lesquelles on éprouve tout ce qui nous manque de vertu : on a de la peine à trouver notre Seigneur ; on se voit comme sur le bord d'un abîme où l'on n'est soutenu que par la main de Dieu. Ces dispositions, ces épreuves, les avez-vous toujours traversées avec une soumission pleine de foi, d'espérance et d'amour ?

Mes sœurs, il ne faut jamais douter de Dieu. Dire à des religieuses de ne pas douter de Dieu ! Elles qui vivent de l'Évangile, qui reçoivent Jésus-Christ si souvent, qui sont dans une lumière plus grande, se

302. Jn 14, 23.

peut-il qu'elles doutent de Dieu ? Évidemment, cela se peut. Ce n'est pas qu'elles doutent des vérités du Credo. Elles ne pensent pas comme les hommes d'aujourd'hui que le ciel et la terre se sont faits tous seuls, cela n'est pas une tentation de religieuse.

Une religieuse peut douter que Dieu soit son Père, que Dieu la conduise continuellement par toutes les dispositions de sa Providence. Pour elle, ne pas mettre sa main dans la main de la divine Providence et se laisser conduire, c'est douter de Dieu. Cette disposition est la ruine de la vie intérieure, et si l'on s'y abandonne, elle empêche le cœur à cœur avec Jésus-Christ ; je dirai même aussi le cœur à cœur avec la Sainte Vierge.

Notre Seigneur et la Sainte Vierge ont traversé cette vie mortelle au milieu des épreuves, mais toujours dans une parfaite soumission à Dieu. Notre Seigneur n'avait pas la foi, il avait la vision béatifique. Il était dans l'acceptation complète de toutes les dispositions de Dieu sur lui, même les plus dures. Aussi ne disait-il autre chose que ceci : *Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe, cependant que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne*³⁰³. Dans sa Passion, son cœur ne pouvait pas trouver d'autres paroles.

Quant à la très Sainte Vierge, elle avait la foi, et dans toutes les épreuves qu'elle a traversées, d'abord avant la naissance de notre Seigneur, puis dans le cours de sa vie, enfin pendant la Passion, sur le Calvaire au pied de la croix, il est certain que la foi n'est jamais sortie de son cœur. La Sainte Vierge était toujours dans la foi en Jésus-Christ son Dieu, en même temps qu'elle était victime dans une soumission pleine d'espérance et d'amour.

J'ai mêlé l'espérance à la foi ; c'est qu'il est difficile de les séparer. C'est la vertu d'espérance qui fait que, dans n'importe quelle circonstance, jamais on ne peut douter de Dieu ; c'est par elle que David a pu dire : *Passerais-je un ravin de ténèbres, je ne crains aucun mal*³⁰⁴. Nous connaissons, nous, celui que David ne connaissait pas. Nous l'avons vu passer par les mystères de l'agonie, de la croix. David ne savait pas ce que nous savons de l'amour de Jésus-Christ. Pourtant, il a dit cela. Nous, nous ne serions pas vis-à-vis de Dieu dans une

303. Lc 22, 42.

304. Ps 22, 4.

soumission pleine d'espérance, sachant que le Père, le Fils et l'Esprit Saint s'occupent de nous et nous gouvernent ?

Enfin, au-dessus de la foi et de l'espérance, il y a l'amour. Car l'amour est le principe de ces deux vertus. On aime tellement Dieu que tout ce qu'il fait de nous nous est cher. Notre volonté ne peut pas être séparée de la sienne. Ce qu'il veut, nous le voulons, à l'heure qu'il le veut, comme il le veut, et par qui il le veut. Ainsi l'âme est toujours unie à la volonté de Dieu parce qu'elle l'aime.

C'est dans le cœur de notre Seigneur et non pas ailleurs qu'il faut aller chercher cet amour ; c'est dans ce cœur humain, parfait, uni à la divinité, soumis à Dieu en tout, organe même de l'amour. J'ai dit dans ce cœur humain. Il y avait là toutes les perfections humaines sous l'action de la seconde personne de la sainte Trinité. Ce cœur très parfait devient notre modèle dans l'amour que Jésus a pour son Père. Amour qui nous a rachetés, amour qui nous a adoptés, amour qui nous conduit, amour qui nous soutient, amour qui est pour nous celui de notre Père, de notre Mère, de notre Frère, de notre Époux. C'est dans cet amour que nous devons puiser la foi, l'espérance, la confiance et la soumission.

C'est dans la confiance que tout se résume. Mais il est rare de trouver une parfaite confiance en Dieu. N'est-ce pas étonnant et injurieux pour Dieu ? Si Dieu pouvait se plaindre, ce serait surtout de ce que des créatures privilégiées comme nous n'ont pas en lui une parfaite confiance. Au fur et à mesure que les choses se déroulent, que l'épreuve tombe sur nous, nous devrions dire : « Mon Dieu, c'est vous qui frappez. J'ai confiance. » Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies ; ses conduites ne sont pas nos conduites. Il le dit lui-même : *Autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées, autant mes conduites sont distantes de vos conduites*³⁰⁵. Comment faut-il comprendre cela ? Nous savons par l'Évangile, par la foi, que toutes les conduites de Dieu sont les conduites de l'amour.

Il y a, même dans le monde, des personnes qui font des actes héroïques de confiance. Je me rappelle toujours la mère de sœur Marie-Andréa. Elle avait perdu son mari, elle était mourante, et

305. Is 55, 9.

laissait trois enfants dont l'aînée avait douze ans et est devenue la petite sœur que nous regrettons. On lui demanda si elle n'était pas bien anxieuse et elle répondit : « Je n'ai aucune inquiétude ; j'ai confié mes enfants à la Sainte Vierge, la Sainte Vierge en prendra soin. » La Sainte Vierge a reçu le dépôt : elle a mis la première au ciel. Hélas ! c'est pour nous une douleur, mais nous pouvons être sûres de son bonheur éternel. Les deux autres sont dans le meilleur chemin pour y arriver.

La confiance touche toujours le cœur de Dieu. Il fut révélé à sainte Gertrude que Dieu serait malheureux au milieu de sa gloire infinie, s'il ne pouvait pas répondre à la confiance de sa petite créature, quand elle la lui donne tout entière. Quand, avec toute votre foi, quand, avec tout votre amour, vous donnez votre confiance à Dieu, comment voulez-vous que Dieu n'y réponde pas ? Mais la défiance refroidit le cœur de Jésus-Christ.

En cherchant à imiter le cœur de notre Seigneur dans l'obéissance et la soumission, mettez toute votre confiance en Dieu, attendez tout de Dieu, donnez-lui tout. Si vous pouvez, faites aujourd'hui des actes par lesquels vous vous renouveliez de telle façon dans la confiance au Sacré-Cœur de notre Seigneur que vous puissiez lui dire : « Quand vous me conduiriez dans les ombres de la mort, par les épreuves les plus étranges, quand vous vous éloigneriez de manière que je ne sente plus la grâce, jamais pour cela je ne cesserai d'avoir confiance en votre bonté infinie. Il y a en vous assez de puissance pour tout calmer et me faire parvenir à une vie bienheureuse pendant toute l'éternité. »



14 juillet 1882.

CONSIDÉRER SOUVENT QUE NOUS SOMMES
VÉRITABLEMENT ÉPOUSES DE JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Il y a une expression anglaise dont se servent quelquefois les personnes pieuses et dont j'aimerais aujourd'hui vous expliquer le sens, en l'appliquant à la vie intérieure. Elles disent : *réaliser* ceci ou cela. Ce n'est pas du tout français. Elles veulent dire par là, se pénétrer, se convaincre d'une réalité, et non seulement s'en convaincre, mais y entrer tellement par son esprit, par son cœur, par ses pensées, que nous finissions en quelque sorte par toucher cette réalité, par *l'appréhender* dans tous les actes de la vie et par en faire quelque chose de réel pour nous. Eh bien, mes sœurs, si nous arrivions à avoir cette *appréhension* si vive, ce sentiment si grand de ce qu'est une épouse de Jésus-Christ, je crois que ce serait un grand avancement pour notre vie intérieure.

Dieu ne fait rien de fictif. Il y a une réalité dans toutes ses œuvres. Comme il a donné tous ses dons, tous les trésors de sa puissance à l'Église (car c'est par l'Église que Dieu agit sur nous), tout ce que l'Église fait a une réalité divine. Quand elle constitue un état, quand elle établit une distinction parmi les hommes, l'Église a une grâce donnée de Dieu pour faire que ces choses deviennent une substance.

Ainsi l'Église donne à ses ministres des degrés divers dans la hiérarchie : non seulement il y a le prêtre, l'homme par excellence qui continue Jésus-Christ sur la terre, qui confère les sacrements, qui a tout pouvoir sur le corps et le sang de Jésus-Christ ; mais avant qu'il ne

soit consacré prêtre, il a divers degrés à monter³⁰⁶ : il sera d'abord portier, lecteur, exorciste, acolyte, puis sous-diacre et diacre. Il y a une réalité dans ces états, une grâce qui conduit et prépare au sacerdoce. Il ne nous est jamais venu dans l'idée qu'il n'y avait pas là une consécration, un sacrement qui constituait cet homme dans une réalité divine et dans une grâce spéciale.

Comme nous vivons dans un temps d'incrédulité, nous sommes moins frappées de ce qui constitue la grâce donnée de Dieu par les mains de l'Église, pour établir dans un état ou dans un autre. Nos ancêtres le comprenaient mieux que nous. Quand un roi était oint ou sacré, il était à leurs yeux marqué d'un caractère particulier. On n'osait pas porter la main sur lui : c'était l'oint du Seigneur³⁰⁷. On le voit dès le temps de David, à propos de la mort de Saül. On le voit encore dans les sociétés chrétiennes. Quand un homme avait reçu l'imposition des mains, qu'il était catéchumène, il était par là distingué des autres hommes.

Le sceau du baptême frappait beaucoup plus nos pères qu'il ne nous frappe. Il en est de même de l'état ecclésiastique et de l'état religieux. Même si nous vivons des pensées de la foi, nous n'avons pas l'habitude de considérer comme des réalités divines ce qui nous est dérobé sous la forme extérieure. L'état religieux est un de ces états que Dieu a constitués par une grâce particulière, en mettant, sous cette forme de vie extérieure, une réalité divine, un don, un bien immense qui nous constitue épouses de Jésus-Christ.

Épouses de Jésus-Christ, quel beau nom, mes sœurs ! Il est vrai que toute âme fidèle et pure est épouse de Jésus-Christ. Mais ce n'est pas de la même façon. Ici, c'est par une consécration : l'Église est intervenue avec ses bénédictions. Elle vous a constituées dans un état particulier, dans un état parfait dont vous êtes pénétrées et qui vous rend plus proches de notre Seigneur que toutes les autres femmes du monde. Je ne dis pas qu'il n'y en ait pas de plus parfaites, car il peut y en avoir qui aient plus de vertus. Mais il n'y en a pas qui soient plus proches de notre Seigneur, car vous êtes consacrées à Dieu, et elles ne le sont pas.

306. Le Concile Vatican II a renouvelé la préparation au sacerdoce.

307. Cf. 1 S 26 et cf. 2 S 1, 13-17.

Je vous fais remarquer ceci pour que nous comprenions bien que nous avons des droits particuliers et incontestables sur le cœur de Jésus-Christ. Nous avons été reconnues ses épouses par l'Église. Résulte-t-il de là que, parce que nous pouvons tout lui demander et que nous avons des droits particuliers pour compter sur son cœur divin, nous ne passerons jamais par les peines, par les épreuves, par les persécutions ? Certainement non. Il a dit aux apôtres, quand il les a constitués apôtres (ce qui est la première de toutes les dignités, car qu'y a-t-il au-dessus du collège apostolique ?) : *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie*³⁰⁸. Vous passerez par la même vie, les mêmes épreuves. Mais il leur a donné son secours, il les a protégés à travers tous les pays. Il a été avec eux, et partout : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*³⁰⁹.

Ce que j'ai dit des droits que nous avons sur notre Seigneur n'est donc pas dans ce sens que, en tant que nous sommes ses épouses, notre Seigneur doit nous préserver des épreuves de la vie, des contradictions, des persécutions, des souffrances par lesquelles il a passé lui-même.

Nous faisons bien, cependant, de lui demander son secours avec confiance. S'il lui plaît que nous en passions par là, il faut bien savoir que ce peut être une grande peine pour nous, mais qu'en soi, ce n'est pas un mal. Là où nous avons tous les droits de compter sur son cœur, c'est au point de vue de l'exemption du péché, de l'avancement dans la perfection, de l'union avec Dieu, d'obtenir un ardent amour, une plus grande charité envers le prochain, la fidélité aux devoirs de la vie religieuse, la persévérance finale, une sainte mort : voilà les choses qu'il faut lui demander avec une confiance souveraine.

Vous comprenez, mes sœurs, que notre Seigneur agréé, accepte toutes les petites marques d'affection qu'un enfant rend à son père et à sa mère, quand nous lui offrons des bouquets, des lumières, des hommages. Toutes ces marques secondaires sont moins importantes aux yeux de son Cœur sacré que la confiance absolue par laquelle nous attendons de lui les biens supérieurs et éternels. Que dirait un père, une mère, si son enfant lui offrait quelque petit ouvrage en disant :

308. Jn 20, 21.

309. Mt 28, 20.

« Quant à penser que vous êtes bon, à attendre quelque bien réel de vous, non, n'y comptez pas. » Cette marque d'affection ne serait nullement agréable au cœur du père et de la mère. Il est bon d'avoir pour notre Seigneur ces marques de tendresse inférieure. Il faut avant tout ces marques supérieures de fidélité et de confiance à attendre de lui les biens éternels.

Mais à cette confiance dans l'amour de notre Seigneur, à cette conviction que nous avons des droits sur son cœur, doit correspondre cette autre conviction que lui aussi a des droits sur nous. Il faut à chaque instant marcher devant lui avec ce respect, cette fidélité, cette obéissance, cet amour, cette absence de tout ce qui est inférieur et humain, que nous devons à un tel Époux. Comment voulez-vous, mes sœurs, que Jésus-Christ accepte qu'un cœur qu'il s'est choisi et consacré, descende dans des affections naturelles et reste dans des choses mesquines, lui dont le cœur est si innocent, si pur, si jaloux même ? car il n'a pas hésité à dire cette parole presque effrayante : *La jalousie est inflexible comme le Shéol*¹⁰. Comment voulez-vous qu'il soit honoré dans une épouse qui n'est pas constamment fidèle à le chercher avant tout, à l'imiter en tout, et à ne pas descendre à toutes les inclinations qui pourraient la séparer un peu de lui ?

C'est là qu'il faut revenir. Toutes nos petites blessures, toutes nos petites volontés propres, nos petites colères, nos petits attachements, tout cela vient presque toujours de ce que nous avons, pour un temps, estimé un autre bien plus qu'aimer Jésus-Christ et en être aimé. Cependant, lui seul est le bien souverain : tout le reste disparaît et on l'oublie d'une année à l'autre.

Je ne parle pas, remarquez, de certaines affections naturelles ou religieuses. Je ne veux pas dire que si vous venez à perdre votre père ou votre mère, ou si votre frère est entraîné dans le péché, vous ne le sentiez pas plus d'un an. Mais être un peu comptée pour rien, être un peu maltraitée, un peu méprisée, enfin tout ce qu'on rencontre dans la vie de désagréable ou de pénible, cela passe tellement, quand l'âme est occupée de l'amour de Jésus-Christ et de son état d'épouse, que je

310. Ct 8, 6.

crois qu'au bout d'un an, beaucoup de personnes ne s'en souviennent plus.

Cela ne nuisait pas à l'union de l'âme avec Jésus-Christ, c'était dans l'ordre des choses passagères auxquelles la nature, l'amour-propre attachent du prix, mais qu'on doit supporter en paix. C'est, si vous le voulez, comme une piquûre d'épingle ou de guêpe : cela peut faire mal sur le moment, mais qui peut se rappeler à quel endroit elle a été piquée la dernière fois ? Cela passe, parce que le cœur vit plus haut et qu'il se concentre dans ses rapports avec Jésus-Christ. Il se contente de savoir qu'il y a une réalité surnaturelle et divine qui fait que, par notre consécration, nous sommes à Jésus-Christ plus que toute femme du monde non consacrée. Une réalité surnaturelle et divine par laquelle il nous appartient et par laquelle nous sommes épouses de Jésus-Christ.

Alors l'âme se concentre là dans un grand souci de lui plaire, de penser à lui, de le suivre, de lui être fidèle. Elle oublie les petites épreuves de la vie dont notre Seigneur n'a pas promis de nous défendre. Au contraire, il a dit : *Je vous laisse la paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne*³¹¹. *Vous passerez par des persécutions*³¹². Il leur a même promis cette béatitude, la plus belle de toutes : *Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi*³¹³. Les Pères de l'Église sont d'accord pour proclamer que cette béatitude est de toutes la plus belle, la plus enviable et la plus désirable. Dieu n'a donc pas promis de ne pas nous la donner. Il a promis de nous aider : *Je vous donnerai un langage et une sagesse, à quoi nul de vos adversaires ne pourra résister ni contredire*³¹⁴. Il a promis d'être toujours notre secours. Que de fois il a répété à ses apôtres : *Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte*³¹⁵.

Ainsi, mes sœurs, dans les petites persécutions, dans les petites épreuves, dans les petites souffrances de la vie, l'âme doit s'élever plus haut et tâcher de *réaliser* (c'est le mot anglais) qu'elle a une destinée

311. Jn 14, 27.

312. Cf. Jn 15, 20 et Mc 10, 30.

313. Mt 5, 11 et Lc 6, 22.

314. Lc 21, 15.

315. Mt 14, 27 ; Lc 24, 38 ; Jn 6,20.

sans pareille dans le monde et la plus belle qu'aucune femme puisse rêver – je dis aucune femme, car l'homme peut rêver d'être prêtre, et c'est quelque chose de plus. Mais aucune femme ne peut rêver une destinée plus élevée que la consécration d'épouse de Jésus-Christ. Il n'y a pas de bonheur, de bien, d'honneur qui puisse être plus grand. Il n'est pas visible aux yeux humains. Il est visible aux yeux des anges et il doit être visible aux yeux de la foi.

Nous devons estimer cet état, l'honorer, nous y tenir fidèles. Avoir un grand amour, une grande délicatesse pour les préférences de Dieu, un grand dédain pour tout ce qui n'est pas de notre vie religieuse. Voilà ce qui doit suffire pour occuper notre cœur. Il faut en tout être si fidèles à notre état, lui être si attentives, si humblement soumises, si reconnaissantes. Être si fières de cette préférence de Jésus-Christ, que les choses mesquines n'aient plus de puissance, ni de prise sur nous.

Vous savez ce que j'entends par les choses basses et inférieures : ce sont les enfants de l'orgueil, l'attachement aux biens terrestres, la recherche de nous-mêmes, la colère, l'envie. Je ne dis pas que nous commettons tous ces gros péchés. Mais ils ont une famille, et c'est pour cela qu'ils sont appelés capitaux : ce sera la vanité, la jalousie, enfin tout ce qui appartient à cette malheureuse race du mal. Tout cela il faut le chasser pour devenir des épouses de plus en plus fidèles, attentives, détachées, déterminées à faire de notre état une complète réalité par la foi, et à en garder la substance au-dedans de nous-mêmes avec toute l'application de notre âme et de notre cœur.



21 juillet 1882

FÊTE DE SAINTE MADELEINE

Mes chères filles,

Lorsque le Fils de Dieu est venu sur la terre, il a choisi une vie de pauvreté, de sacrifice, dans laquelle on peut dire qu'il a pris pour lui tout ce qu'il nous a enseigné être des béatitudes : pleurer, être méprisé, être l'objet de beaucoup d'insultes, rencontrer beaucoup de contradictions. C'est ainsi que notre Seigneur a vécu ici-bas. Malgré cette vie pénible, quelques âmes et quelques lieux aussi ont eu cette bénédiction, ce privilège d'être sa consolation sur la terre. Cela m'amène à cette pensée de la maison de Béthanie, dont une des principales habitantes, sainte Madeleine, a sa fête demain. Cette maison a toujours été un lieu de consolation pour Jésus-Christ. Toujours il y a trouvé l'adoration, l'amour. Il y a formé les âmes comme il l'a voulu, il les a amenées à tout ce qu'il voulait d'elles. Après lui, quand il eut quitté cette terre, elles sont sorties de cette maison *apôtres*, et ont fait de grandes choses sur la terre de France.

Nous sommes à côté d'une grande ville bien méchante. Si Jérusalem préparait la mort de notre Seigneur pour satisfaire son orgueil et ses convoitises, Paris crucifie sans cesse le Fils de Dieu. Que d'âmes dans lesquelles il est crucifié, que de blasphèmes, que de péchés, que d'insultes directes à notre Seigneur dans son amour, dans sa vie, dans son Évangile, et même dans le sacrement de son amour, puisque l'archevêque tout dernièrement a été obligé de prescrire des précautions toutes particulières pour conserver le saint

Sacrement à l'abri des profanations, des vols, des sacrilèges les plus abominables !

Nous sommes près de Paris : pourquoi ne serions-nous pas pour notre Seigneur une maison de Béthanie où il prenne ses complaisances, une maison de repos, de consolation, où il trouvera les trois espèces d'âmes dont le type se trouve à Béthanie ?

Il y a d'abord les âmes pénitentes : saint Bernard a l'air de penser que la lèpre qui frappait extérieurement Lazare, était le signe qu'il y avait des souillures dans son âme. Cette interprétation est libre, car rien ne dit que Lazare fut pénitent. Mais enfin saint Bernard qui est très éclairé le traite ainsi. Sainte Madeleine, Marie, l'Évangile le dit, la tradition l'enseigne, est le type des pénitentes. Ainsi sur trois personnes qui habitaient Béthanie, il y en avait peut-être deux qui avaient offensé notre Seigneur et du moins très clairement, une. Et c'est là que notre Seigneur se plaisait, parce que ces âmes étaient pénitentes, parce que l'humilité et l'amour en avaient chassé le péché.

Je ne sais pas si vous avez remarqué le passage de l'Évangile où il est dit que notre Seigneur baptisait plus que Jean. Cependant il est dit : *Non lui, mais ses disciples*³¹⁶. De son vivant donc, les disciples, les apôtres donnaient déjà le baptême, et ce baptême avait reçu, dans le baptême de notre Seigneur au Jourdain, la puissance d'effacer le péché. Il en résulte que les âmes appelées pécheresses, particulièrement représentées comme le type des âmes pénitentes, sainte Madeleine et plus tard saint Augustin, sont des âmes qui, probablement ont conservé l'innocence baptismale. Notre Seigneur leur a donné, après des fautes graves, le baptême qui efface tout, et elles sont arrivées au ciel avec leur robe baptismale.

C'est une nuance dans l'ordre du péché qui doit donner plus de honte, plus de contrition, plus d'humilité aux personnes qui, après avoir reçu le baptême, ont souillé, par des taches, la robe d'innocence qui leur avait été confiée au baptême. Il n'en est pas moins vrai que sainte Madeleine est le type des pénitentes et que saint Lazare est regardé comme pénitent par un des Pères de l'Église les plus éclairés.

316. Jn 4, 2.

Reste sainte Marthe. Sainte Marthe était pure, vierge, ardente. Elle était dévouée, active. Mais elle avait des défauts : elle ne savait pas concilier cette activité, cette ardeur, cette volonté du bien, cette foi vive (car elle était admirable en toutes ces choses) avec la prière, l'humilité, le respect de la prière des autres. Enfin il y avait des choses à corriger en elle.

Voilà les types des personnes qui entrent chez nous. Les unes entrent avec l'esprit de pénitence, et elles ont des motifs pour cela. Pour celles-là, sainte Madeleine est le type le plus parfait de la pénitence ; peut-être aussi saint Lazare, d'après l'opinion de saint Bernard que je vous citais tout à l'heure.

D'autres et en plus grand nombre ont ce qu'avait sainte Marthe : la virginité, l'ardeur, le désir de servir Dieu, la volonté du bien. Mais aussi, elles ont tout à apprendre : l'humilité, la prière, tous les principes de Jésus-Christ sur lesquels doit se fonder la vie de l'âme, la vie parfaite. Elles ont servi notre Seigneur dans le monde. Elles ont pratiqué des vertus, et peut-être se croient-elles déjà un peu parfaites. Mais il y a des vertus plus hautes, des vertus réservées, des vertus mieux ordonnées, qu'elles doivent apprendre, et c'est ce qui fait le noviciat.

On y apprend l'ordre des vertus réservées et meilleures. Je souhaiterais qu'une novice accepte toujours comme sainte Marthe toute observation³¹⁷. Il y a des novices qui se croient passablement parfaites parce qu'elles ont de la bonne volonté, de l'ardeur, du dévouement, de l'activité, de la piété. Tout ceci est très bien, et elles s'étonnent qu'on ait une observation à leur faire. Il y en a cependant. Marthe n'a pas fait comme cela : elle a humblement accepté l'observation de notre Seigneur.

Notre Seigneur s'est montré sévère envers sainte Marthe, si sévère qu'on a souvent pensé que la préférence du Maître élevait sa sœur absolument au-dessus d'elle, puisqu'il déclarait que Marie avait choisi la meilleure part. Il n'a pas dit que cette meilleure part était ôtée à Marthe. Il suffisait qu'elle la cherche et que, entendant le Maître dire

317. « Répréhension » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

que Marie avait choisi la meilleure part, elle apprenne que la perfection est d'unir la prière au dévouement et au travail.

Saint Thomas d'Aquin nous enseigne à joindre l'esprit d'oraison et de prière à l'esprit de dévouement dans le travail : *Quand l'action sort de la contemplation, la prière est le principe de la vie. Quand, en travaillant, on se dépense pour notre Seigneur, on le fait par un esprit d'union à lui, de prière envers lui, d'adoration, on ne le quitte pas en le servant.* Saint Thomas ajoute : *Cet état où l'on joint la contemplation aux œuvres et à l'action pour notre Seigneur est le plus parfait.* Ce n'est pas moi qui le dis, je me réfugie derrière saint Thomas. Pour sainte Marthe elle a bien reçu l'observation, elle n'a rien répondu, elle a été parfaitement humble, soumise, attentive à voir le bien qui s'y trouvait. Elle s'est appliqué cette leçon et en a bien profité.

Mes sœurs, la perfection serait pour toutes les jeunes sœurs, à chaque observation qu'elles reçoivent, de faire comme sainte Marthe, d'y revenir sans cesse pour se dire : « Je veux en profiter sérieusement. D'abord, je m'y soumets pleinement. Ensuite, il faut que je comprenne bien ce qui dans mon caractère, dans ma manière d'être, dans mon humeur, a rendu cette observation nécessaire, et il faut que je le corrige. C'est bien que je sois dévouée, laborieuse (si vous l'êtes), désireuse de servir notre Seigneur. Si maintenant on me dit que je dois le faire plus parfaitement, que je dois apporter plus de recueillement, plus d'esprit de prière, plus de modestie, que je ne suis pas assez oublieuse de moi-même, pas assez charitable, que je fais du bruit (et cela suffit à déranger celles qui prient), eh bien, il faut me corriger de tout cela. Il faut que, comme ces saintes âmes, je profite de tous les exemples, de toutes les leçons de notre Seigneur pendant les moments heureux que je puis passer à ses pieds. »

Remarquez que sainte Madeleine n'est pas toujours restée dans le repos de la contemplation. Peut-on appeler repos de la contemplation de suivre sur le Calvaire un condamné à mort ? D'être auprès de la Sainte Vierge pour la soutenir dans ce moment douloureux, de pleurer avec elle au pied de la croix ? – Oui, c'est de la contemplation si vous voulez, mais c'était une contemplation en quittant son chez soi, son repos, en allant au danger, à la peine, en s'exposant à tout ce qu'il y avait de plus pénible, de plus cruel sur le Calvaire, au pied de la croix, à

l'heure de la mort de Jésus. C'était une contemplation active, dévouée, douloureuse, telle que celle de la Sœur de Charité, quand elle va ramasser les blessés sur le champ de bataille, sous les obus et les boulets. C'est ce que faisait sainte Madeleine.

Comme elle, nous pouvons encore servir notre Seigneur, puisque lui-même a dit : *Chaque fois que vous l'avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait*³¹⁸. Notre Seigneur n'est plus sur la terre, il ne vient plus, mes sœurs, s'asseoir lui-même dans notre maison. Il y est pourtant par le saint Sacrement, et là, il regarde dans chaque cœur la mesure de soumission, de foi, de ferveur, d'amour qui est sa consolation. S'il est invisible au milieu de nous, il se substitue des enfants, un prochain vis-à-vis duquel on peut pratiquer toutes les vertus, la charité, le dévouement, comme on les a pratiquées vis-à-vis de lui dans la maison de Béthanie.

Croyez que ce n'était pas sans peine et sans travail que les saintes femmes le soignaient pendant ses voyages et pourvoyaient à ses besoins. Nous le comprenons d'autant mieux depuis ce voyage de Samarie, où malgré les précautions prises et le secours de la Compagnie qui s'était chargée de procurer le nécessaire, les pèlerins cependant ont été mal nourris et ont rencontré mille difficultés³¹⁹.

Dans les plaines de la Judée, notre Seigneur était réduit à une pauvreté absolue, sans précautions prises pour assurer sa subsistance ; et nous voyons dans l'Évangile qu'une fois, ses apôtres, pressés par la faim, prirent des épis de blé qu'ils broyaient dans leurs mains. Ils mangeaient ce blé qui n'était ni cuit, ni écrasé, mais qui arrêtait la faim dont ils étaient pressés. Une autre fois, c'était vers l'heure de Sexte, à midi, notre Seigneur s'asseyait fatigué, auprès du puits de Jacob. Les apôtres vont chercher de la nourriture à la ville voisine, peut-être du pain, des poissons. Les saintes femmes n'étaient pas toujours là. À leur retour, ils s'étonnent que notre Seigneur ne soit pas pressé de prendre cette nourriture. Il leur répond : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père*³²⁰.

318. Mt 25, 40.

319. Allusion au pèlerinage en Terre Sainte, conduit par le père Picard.

320. Jn 4, 34.

Voyez comme les saintes femmes qui pourvoyaient à ses besoins devaient avoir de la peine ! Pourrait-on dire que ce soit une vie de contemplation la vie de ceux qui, avec le plus grand désir de le faire pour Dieu, préparaient pour les pèlerins la nourriture, les tentes, tout ce qu'il leur fallait pour traverser les terres de Judée ?

Maintenant je sors de là et je dis qu'il ne suffit pas de contempler Béthanie, mais qu'il faut l'imiter : il faut que notre noviciat, que notre couvent soient des lieux où notre Seigneur soit toujours reçu, adoré, écouté de grand cœur dans les personnes qui parlent et enseignent en son nom, dans l'ordre de la perfection.

J'ajoute que de Béthanie devaient sortir des apôtres. Saint Lazare a été apôtre. Sainte Marthe a été apôtre d'une manière admirable et la première des religieuses. Sainte Madeleine elle-même, dans la grotte mystérieuse de la Sainte-Beaume³²¹, priait pour la conversion de la terre de France et était apôtre par la prière. Mais croyez-vous qu'on puisse en arriver là, qu'on parvienne jamais à faire le bien, à être apôtre, à porter Jésus-Christ avant que de s'y être longuement préparé ?

Notre Seigneur a pris le temps de la préparation pour ceux qu'il destinait à être apôtres. Il les a gardés trois ans avec lui pour les enseigner. Sainte Marthe, sainte Madeleine, dans la solitude de Béthanie (ce n'était pas toujours qu'elles avaient notre Seigneur), se préparaient par la prière, l'obéissance, le recueillement, et formaient Jésus-Christ dans leur cœur.

Voilà ce qu'il faut faire, ne négliger aucun des instants, aucune des heures qui vous sont données pour vous préparer, pour ôter de vous vos imperfections, pour former Jésus-Christ en vous, pour apprendre son esprit, pour concevoir la sagesse de Dieu qui est tout à fait une autre sagesse que la sagesse des hommes. Vous voyez, dans l'histoire de l'Église, que beaucoup de Saints, qui plus tard ont été destinés aux missions actives, s'y sont préparés très longtemps par la prière et la solitude. Par exemple, nous avons célébré, il y a peu de temps, la fête de saints qui ont fondé un ordre pour le rachat des captifs, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois : c'est dans un ermitage solitaire, loin des hommes et loin du bruit, qu'ils ont préparé leur cœur.

321. En Provence, où la tradition rapporte que Marie Madeleine aurait passé de longues années de prière et de pénitence.

Préparez donc vos dévouements par la leçon que notre Seigneur a donnée à sainte Marthe, de la préférence donnée à la prière, choisissant, maintenant que vous le pouvez, la meilleure part. Restez le plus possible aux pieds de Jésus ; méditez-y ses leçons et tâchez de les faire passer dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre conduite, et alors, un jour à venir, notre Seigneur pourra compter sur vous pour sa gloire et son service.



27 août 1882

LA CHARITÉ FRATERNELLE

Mes chères filles,

Nous célébrons la fête du Saint Cœur de Marie et ce cœur est le modèle de la parfaite charité. Notre Règle même nous le dit dans le chapitre de la charité : *Nous devons nous efforcer d'imiter la très douce, très clément et très miséricordieuse Vierge Marie !*

Nous sommes au moment de nous séparer, et je désire vous parler un peu de la charité fraternelle, car la charité n'est pas seulement l'amour de Dieu. Il est toujours bon de revenir sur les principes. Il en est un qu'on ne doit jamais oublier, qui est le plus élémentaire de tous, c'est qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse³²². Ceci est pour tous les chrétiens. Comme nous tendons à la perfection, je vais plus loin, et je dirai que nous devons toujours *faire aux autres ce que nous désirons qu'on nous fasse à nous-mêmes*³²³. Il y a dans ce second point quelque chose de plus et de meilleur que dans le premier.

Dès l'abord se présente une question qui est celle que je veux expliquer. Même parmi les personnes qui tendent à la perfection, il y en a qui désirent des choses qui ne sont pas absolument les meilleures. La preuve en est dans ce que dit saint Augustin quand il s'agit de la prière : « Vous demandez d'être exaucés dans la prière, et la prière a toujours son effet ; non pas que Dieu vous donne toujours ce que vous lui demandez, mais il vous donne des choses meilleures. »

322. Cf. Tb 4, 15.

323. Cf. Mt 7, 12 et Lc 6, 31.

Ceci s'applique à Dieu. Nous ne pouvons pas nous l'appliquer à nous-mêmes de la même façon. Cependant, il y a une conséquence à tirer pour les personnes avec lesquelles vous êtes en rapport.

Parmi elles, il y en a qui désirent qu'on leur fasse ce qui n'est pas le meilleur. C'est certain pour les enfants qui désirent qu'on fasse leur volonté, qu'on cède à leurs caprices, qu'on les laisse parler, être paresseuses. Cependant, même pour les enfants, vous devez leur faire ce que vous voudriez qu'on vous fasse, parce que, si vous êtes sages, vous voudriez qu'on vous corrige de vos défauts, qu'on vous fasse avancer dans votre travail. Ce sont là les choses meilleures que vous devez leur donner.

Cependant, s'il arrivait que, vous mettant à la place des enfants, vous vouliez au-dedans de vous des choses qui ne seraient pas bonnes, vous ne devez pas le faire pour elles, car il faut se rappeler le grand principe de la charité : *faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fasse*. Cela consiste à leur donner des choses meilleures, comme fait le bon Dieu.

Ainsi l'effet de la prière est toujours accordé : vous demandez absolument la santé, et la maladie est peut-être pour vous ce qu'il y a de meilleur. Si cette prière est instante, ardente, si elle est accompagnée de toutes les conditions qu'elle doit avoir, elle vous vaudra la patience, la résignation, le contentement dans la maladie. Tous les malades qui sont allés à Lourdes ont prié avec une grande ardeur, quelques-uns seulement ont été guéris. Mais aucun n'a été frustré dans sa prière et dans les grâces que Dieu accorde dans ce lieu béni. Seulement c'est d'une façon différente.

Je dis cela pour vos rapports avec les sœurs. Une sœur peut désirer qu'on lui réponde en temps de silence. Vous lui donnez une chose meilleure en lui donnant l'exemple du silence. Il y en a quelquefois qui peuvent désirer des choses empreintes d'une certaine imperfection : nous sommes obligées de faire comme le bon Dieu, de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fasse, c'est-à-dire de leur donner les choses meilleures, en nous tenant toujours dans la voie des règles et de la perfection.

Nous autres supérieures, nous sommes particulièrement obligées de nous dire cela. Il peut arriver qu'on ait à faire une observation, une réprimande. Il faut alors se dire : « Il ne me serait pas parfaitement

agréable qu'on me fit cela. Mais ce me serait parfaitement utile. Je dois le désirer et le préférer à toute autre chose. » Ce principe, avec lequel la charité se met à la place des personnes et condescend à leurs besoins, la rend sainte, surnaturelle, sans jamais nuire à aucun point des vertus religieuses, ni des règles, ni à l'avancement de la perfection.

Vous venez de faire la retraite : j'espère qu'un des points qui vous ont le plus frappées a été la grande obligation où nous sommes de tendre à la perfection : ne pas vous contenter de ce que vous avez déjà fait pour avancer, mais marcher en avant, devenir meilleures, vouloir tous les moyens qui vous aideront à être plus parfaites.

N'oubliez jamais cela dans vos divers emplois, dans vos rapports avec les enfants et avec les personnes du dehors, plus déraisonnables encore que les enfants, quand elles voudront de vous des choses qui ne seraient pas bonnes, de longues conversations, des condescendances pour le monde, vous faire lire des livres qui les intéressent, mais qui ne sont pas faits pour vous (dans toutes ces choses l'obéissance sera votre sauvegarde). Ce qu'il faut leur donner, c'est ce qu'il y a de meilleur, le service de Dieu, l'édification, le bon exemple : ce sont là les biens essentiels que vous désirez pour vous et que vous devez désirer donner aux autres.

Après vous avoir parlé de ce premier principe de la charité qui est très étendu, je veux seulement vous dire dans quelles conditions il doit s'exercer. Le moi n'a pas le droit d'intervenir. Donner les choses meilleures, plus saintes, oui. Mais ne pas les donner, parce que cela nous dérange, nous ennuie, parce que ce n'est pas notre inclination, je ne crois pas que ce soit là la règle de la perfection. En ce moment nous parlons de la perfection de la charité : donner aux autres ce que nous voudrions qu'on nous donne, sans tenir compte du moi, mais en tenant compte de Dieu, de la Règle et de la perfection.

La seconde chose sur laquelle j'insisterai comme très importante, c'est le soin de couvrir les défauts des autres. Nous vivons en commun, et toutes nous avons des défauts. Une des inclinations de la nature humaine est de laisser voir les défauts des autres, d'y prendre même un certain plaisir. Je ne dis pas cela pour vous qui tendez à la perfection.

De quoi parle-t-on dans le monde ? De deux choses : on parle beaucoup d'argent, de ce qu'on a, de ce qu'on voudrait avoir. Puis des

défauts du prochain : « Madame une telle est comme ceci, elle a dit cela. Elle a fait telle chose. » L'esprit de la charité va au contraire à éviter tout cela. Il éloigne de tout blâme, de toute critique, de toute disposition à faire connaître les défauts des autres. Quand nous les voyons, il nous fait chercher à les couvrir. Vous comprenez que, vivant ensemble, nous ne pouvons pas ne pas voir certains défauts. Voilà, par exemple une personne vive qui va, qui vient, qui fait du bruit (le bruit est un défaut), qui manque au silence : on ne peut pas se dire qu'elle est douce et silencieuse. Mais on peut ne pas en parler, on peut chercher à couvrir ce défaut et répondre une parole charitable, si quelqu'un en parle.

Les Supérieures n'ont pas le droit de faire ainsi, et c'est leur grande épreuve. Elles n'ont pas le droit de se taire et de dire : « Pauvre sœur, c'est son habitude de jeter tout par terre, de dire un petit mot ici et là. » Elles doivent reprendre, corriger, et elles seules ont cette douloureuse obligation de se dire : « Telle personne a tel défaut : que dois-je faire pour la corriger ? »

Les autres sœurs n'ont pas à avoir ce souci. Si quelque chose vous frappe cependant, vous savez la règle. Vous avertissez à genoux, avec permission, pour le plus grand bien de la sœur, mais en dehors de là, vous n'avez pas le droit de parler des défauts, ni pour les blâmer, ni pour les critiquer. Étendez cela aux personnes du dehors. Des prêtres viennent prêcher : les uns prêchent bien, les autres mal. N'en parlez pas.

Je vous accorde une chose au point de vue des meilleures. Si un prêtre ne vous apporte pas du tout la parole de Dieu, la parole d'un apôtre, mais une parole que j'appellerai le premier Paris d'un journal religieux, vous avez le droit comme religieuses de dire que vous n'aimez pas cette parole. Mais excepté cela, que ce soit bien ou mal dit, plus ou moins éloquemment pensé, que ce soit une réminiscence de tel ou tel auteur, soyez charitables.

Je vous ai cité les prédicateurs, parce que vous avez souvent l'occasion de vous en entretenir. J'en dirai autant des personnes dont on parle, des défauts qu'on connaît, des fautes qui se commettent. Là encore, il faut faire une distinction. Il y a des péchés publics dont il faut concevoir de l'horreur : les profanations du saint Sacrement par

exemple, les péchés publics qui se commettent pour pervertir la jeunesse et arracher les enfants à tout enseignement chrétien. Ce sont des choses dont vous n'aurez jamais assez d'horreur et que vous ne condamnerez jamais assez.

Il y a une grande différence entre le crime social, ce mal dont on ne se cache pas, qui s'affiche, et les fautes même publiques des personnes privées, leurs chutes, leurs faiblesses, leurs mauvaises inclinations. Pour les enfants sorties de chez nous et qui ont pris telle ou telle voie, évitez d'en parler si ces voies ne sont pas bonnes. Si l'on vous en parle, coupez court à un entretien qui n'est que médisance, s'il n'est pas calomnie. Parlez d'autre chose. Vos instants sont précieux, n'en perdez pas. Ils doivent être consacrés à Dieu et contribuer à donner à chacun des choses meilleures, comme fait le bon Dieu. Pour cela, ne laissons pas les personnes du monde se répandre dans des choses qui ne sont pas bonnes.

J'aurais pu développer beaucoup plus ce qui est à dire sur la charité ; mais j'ai voulu vous signaler ces deux points qui sont d'une pratique continuelle. Une personne qui, vis-à-vis du prochain, se met dans la disposition de faire pour ce prochain ce qu'elle voudrait qu'il lui fasse, en lui donnant les choses meilleures, et qui couvre les défauts, même ceux qui lui sont pénibles et la font souffrir : cette personne est certainement charitable.



1^{er} septembre 1882

CORRESPONDANCE FIDÈLE AUX LUMIÈRES QUE DIEU NOUS DONNE

Mes chères filles,

Je voudrais aujourd'hui vous parler de saint Augustin, et vous en dire quelque chose qui me semble pratique pour nous. Avec ce grand esprit, doué d'une si grande sagesse, éclairé d'une si grande lumière, songez combien il voyait le bien. La grandeur de son âme consiste précisément à avoir été jusqu'au bout de ses lumières dans le bien. Vous comprenez qu'un si grand docteur de l'Église, un homme si éclairé, un si grand amant du Verbe, un adorateur si parfait de la vérité, voyait le bien d'une manière admirable.

Ce qui fait la grandeur de la Sainte Vierge, elle qui a eu plus de lumière que tous les séraphins, c'est qu'elle a été jusqu'au bout de sa lumière, c'est-à-dire que sa fidélité a toujours été en proportion de ses lumières. Elle a toujours suivi ce que la lumière lui montrait. On ne peut pas dire cela aussi absolument de saint Augustin. Depuis le jour de sa conversion, il a pu faire des fautes vénielles, tandis que la Sainte Vierge n'en a jamais fait.

On ne peut pas dire non plus qu'il n'ait jamais laissé tomber de grâces à terre, comme on doit l'affirmer de la Sainte Vierge qui a profité de toutes les grâces reçues. Cependant, il est certain que quand on voit sa charité, sa pauvreté (c'est lui qui a fait cette règle de la pauvreté où tout est en commun, et qui ne permet pas même de regarder aux vêtements que l'on vous donne) ; quand on voit donc sa pauvreté, son travail incessant pour la gloire de Dieu, son service de l'Église et des âmes ; quand on voit ses vertus qui ont éclaté dans toute

l'Église, et ont été l'objet de l'admiration de tous ceux qui l'ont approché, il faut en conclure qu'ayant de si grandes lumières, il en profitait pour les suivre et avoir de grandes vertus.

Je veux seulement vous appliquer ceci : c'est une chose très rare que la fidélité soit aussi grande que la lumière l'est dans l'âme. Réfléchissez sur vous-même : presque tout le monde a plus de lumière que de fidélité, et il ne faut pas s'en excuser et dire : « J'ai peu de lumière, je ne peux donc pas avoir beaucoup de vertu. » Si votre fidélité était égale à votre lumière, il n'y en a pas une d'entre vous qui ne deviendrait une sainte, parce que vous recevez certaines lumières, vous voyez certaines choses que vous devriez faire. Si vous les faisiez, Dieu vous donnerait d'autres lumières.

C'est même parfois la raison que donnent certaines âmes pour refuser la lumière : « Si je faisais cela, Dieu me demanderait autre chose. » Il est certain que toute âme, la plus humble, la moins lumineuse, la moins savante, mais qui fait ce que Dieu demande et égale sa fidélité à sa lumière, voit bientôt sa lumière grandir et fait des progrès admirables dans la perfection.

« Que chacune de vous, dit saint Augustin, regarde si elle est fidèle à sa lumière. » Ne cherchez pas des lumières sur des choses extraordinaires. Ne cherchez pas de ces lumières qui vous demandent des choses au-delà de vos règles, ou sur des états difficiles et que vous ne comprenez qu'un peu : il y a des choses sur lesquelles vous avez une lumière pleine et entière. L'une se dit : « Je voudrais être plus mortifiée en toutes mes habitudes, à chaque instant ; mais cela me coûte beaucoup. Il faut se quitter, se laisser là, renoncer aux satisfactions de l'esprit (il y a des amusements de l'esprit, de petites curiosités qui tiennent de la place dans l'âme), aux satisfactions d'amitié, d'affection, de faiblesse. » On ne s'amuse pas certainement avec des choses défendues, dans la vie religieuse ; mais au-dedans et au-dehors, on recherche plus volontiers ce qui amuse, et on évite ce qui n'amuse pas.

Il faut renoncer aux satisfactions des sens. Ce n'est pas une chose aisée que d'avoir ses sens toujours soumis. Que ni les yeux, ni le goût, ni les oreilles, ni la langue ne fassent autre chose que procurer la gloire de Dieu et le service des âmes. Ainsi toute parole inutile immédiatement retranchée, toute curiosité réprimée, sont de petites

choses en apparence, mais elles contiennent une grande perfection. On peut avoir cette lumière de la perfection sur toute sa vie. Pas une de celles qui m'écoutent, si elle rentre au-dedans d'elle-même, qui n'ait eu de ces vues et de ces lumières dont je viens de vous parler.

Prenons maintenant l'obéissance. La lumière pour beaucoup, c'est que, par une obéissance plus exacte, plus dépendante, plus humble, plus abandonnée, elles seraient mieux avec le bon Dieu. Il y aurait plus de joie, plus de vie de Dieu dans leur âme, si elles voulaient faire ce sacrifice. Mais se renoncer, se quitter, voir en quoi il faut se sacrifier, ce n'est pas une lumière bien agréable à regarder.

Ensuite, la pauvreté, la régularité. Qui d'entre vous n'a eu quelquefois cette lumière : avec un peu plus de régularité, sur un point petit, si vous voulez, mais agréable à Dieu : ne jamais se plaindre ? Prenez dans les choses de la vie ordinaire celles dans lesquelles, si vous suiviez la lumière, vous seriez plus éclairées. Une nouvelle lumière viendrait et Dieu se donnerait davantage.

Toutes vous avez un effort à faire pour être plus recueillies. Vous avez besoin de générosité pour faire l'oraison avec plus de ferveur, avec plus de soin, avec plus d'attention, pour la faire avec votre cœur et sous la dépendance de notre Seigneur, au lieu de la faire avec l'intelligence seulement, qui raisonne un peu, pense aux choses que notre Seigneur a dites, se représente les lieux, regarde combien notre Seigneur est bon, beau, aimable. Mais quand il faut arriver à se mettre intérieurement sous l'action de Dieu, parfois, parmi les sécheresses, on se sent pauvre, gênée, n'ayant rien à dire à Dieu. On est dans le désert, sans voie, sans eau : *Terre sèche, altérée, sans eau*³²⁴, comme dit saint Jean de la Croix, appliquant cette parole des psaumes à l'oraison. On se trouve dans le désert parce qu'on ne trouve rien, parce qu'on ne sait où poser le pied, parce qu'il n'y a pas de voie, pas même une goutte d'eau : c'est une sécheresse effroyable, et il faut rester là et s'y tenir sous la main de Dieu. Beaucoup d'entre vous en sont là.

Croyez-moi, mes sœurs, demandez à saint Augustin d'aller jusqu'au bout de votre lumière. Obtenez de lui, par la prière, un cœur ardent, généreux, tout rempli de Dieu. Voyez comme il a été fidèle à suivre sa

324. Ps 62, 2.

lumière, une fois sorti du péché. Comme il est entré dans la vie parfaite, dévoué au prochain d'une manière admirable, dévoué à Dieu par son travail. Il a tant parlé de Dieu, tant écrit sur Dieu, que l'esprit s'étonne que, dans une vie d'homme, il ait trouvé le temps de faire tout ce qu'il a fait, comme docteur et comme polémiste, pour le peuple et pour les âmes.

Comment l'a-t-il fait ? Toujours il a suivi les lumières de Dieu. Il n'a cherché que Dieu. Il a donné à Dieu son cœur avec une générosité d'autant plus surprenante qu'il avait vécu dans le péché, dans les habitudes du péché. Il avait recherché les affections humaines et naturelles, les satisfactions des sens. En même temps il avait vécu de la gloire de l'esprit et des erreurs de l'esprit. Tout cela, il l'a si entièrement sacrifié à Dieu qu'il n'a plus vécu que pour l'amour, la gloire et le service de Dieu, le jour et la nuit, à toute heure, par tous les soupirs de son cœur, par tous les travaux de son esprit et par la générosité de sa vie. Prenez-le pour modèle sous ce rapport.



8 septembre 1882

DEMANDER À DIEU DE SÉPARER DANS NOS ÂMES
LA LUMIÈRE DES TÉNÈBRES

Mes chères filles,

Je me suis laissé déranger et je n'ai pas eu assez de temps pour prier et réfléchir. Je ne pourrai pas vous parler de la Sainte Vierge, et j'aurai peine à vous dire la suite de ce que j'ai commencé sur saint Augustin.

Nous avons parlé de la grandeur des lumières de saint Augustin et de la fidélité avec laquelle, ayant de si grandes lumières et les suivant, il a pu arriver à une si grande sainteté. Si chacune de vous peut devenir sainte en suivant ses lumières, qu'est-ce donc, quand un homme qui a des lumières si admirables est fidèle à les suivre ?

Je vous rappellerai que nous vivons dans un temps de ténèbres. C'est une des choses dont il faut être bien pénétré. L'esprit humain, à cause de l'impiété qui règne, des erreurs répandues, de la fausse philosophie dans laquelle vivent les esprits même distingués, – l'esprit humain, dis-je, est obscurci aujourd'hui de plus de ténèbres qu'il ne l'a été depuis peut-être bien des siècles.

Le moment où le protestantisme a paru est le moment où les ténèbres ont commencé. Maintenant elles sont abondantes sur la terre. Elles se répandent partout. Si je vous en parle, c'est que nous courons le risque d'avoir un peu de ténèbres dans nos lumières.

Au commencement de la Genèse, il est dit que Dieu divisa les ténèbres et la lumière. C'est une des paroles sur lesquelles on a attaqué les Livres Saints, parce que beaucoup de savants incrédules ne peuvent pas comprendre qu'avant le soleil et la lune, il ait pu y avoir division entre les ténèbres et la lumière. Cependant les découvertes modernes

ont prouvé que la lumière se trouve à l'état latent dans beaucoup de corps qui ne sont ni le soleil, ni la lune, ni les astres.

La prière que nous avons donc le plus besoin de faire aujourd'hui, c'est de demander à Dieu qu'il sépare dans notre esprit la lumière des ténèbres. Vous dites : « Ce n'est pas difficile, nous sommes filles de l'Église, nous croyons tout ce qu'elle enseigne. » Vous le croyez, mais d'une manière implicite, parce que nous n'avons pas, comme saint Augustin, sur tous les points que l'Église enseigne, une lumière claire, nette, vive, telle qu'il la recevait et la donnait. Il faut donc la demander à Dieu, afin qu'il n'y ait pas de ténèbres mêlées à la lumière, avec laquelle nous tâchons de servir Dieu et d'aller à lui.

Dans votre enseignement, dans vos études, dans vos lectures, c'est une grande question que d'obtenir de Dieu de ne rien retenir dans l'esprit de faux, d'erroné, où se mêlent les ténèbres du temps présent. Je dis les ténèbres du temps présent. Nous allons être vis-à-vis d'un enseignement qui, peut-être, nous gênera beaucoup. Il faudra subir des examens. Pour les passer vous serez obligées de lire certains livres imposés par le programme. Ces livres sont remplis d'erreurs philosophiques, d'erreurs historiques, d'erreurs de toutes sortes. Aujourd'hui, on veut absolument défigurer l'histoire, on veut que l'action catholique dans le monde ait été un mal, que l'action de la Révolution ait été un bien. On commence à honorer, à élever des statues, à faire des fêtes pour tous ceux qui ont fait quelque mauvaise action dans le passé. Voilà l'histoire enténébrée : ce n'est plus l'histoire. Ce n'est plus la vérité. Ce n'est plus ce que vous devez penser.

De même pour l'appréciation des faits, on les rapporte à des principes faux. Cela parce qu'on ne veut plus des droits de Dieu, de la vérité de Dieu, même de cette vérité élémentaire qu'on enseigne au tout petit enfant : l'homme est la créature de Dieu, il vient de lui et Dieu est sa dernière fin. Tout cela est nié. Pas seulement par les plus méchants, mais encore par tous les professeurs, par le corps enseignant, par tout ce qui se donne ici-bas pour être la science.

Vous comprenez quelle invasion de ténèbres ! Et encore je reste dans l'ordre purement naturel. À plus forte raison nie-t-on la révélation ! Puisque ces hommes ne sont pas sûrs que Dieu existe, qu'il ait créé l'homme, comment admettraient-ils que Dieu ait donné la vérité aux

hommes ? Que, par un amour immense, il ait montré à l'homme la voie la plus opposée à la sagesse moderne : la voie de l'humilité, de la pureté, du renoncement aux biens terrestres, de la pauvreté, de la paix, de l'estime des persécutions ; enfin toutes les béatitudes, absolument opposées à ce qu'on veut préconiser aujourd'hui ?

Vous comprenez, mes sœurs, que, lorsque vous verrez un livre à l'air innocent, un manuel de littérature, d'histoire, dans lequel vous trouverez des questions de logique ou quelque autre question absolument nécessaire pour les examens ; des notions sur les constitutions de votre pays, sur son histoire et ses lois, tout cela sera rempli d'erreurs qui sont comme le serpent : elles glissent sans montrer la tête. On ne sait pas bien d'où elles viennent, où elles vont, ce qui les rend d'autant plus dangereuses. C'est alors qu'il convient de demander beaucoup à Dieu de séparer absolument la lumière des ténèbres dans nos âmes. Cela doit nous donner une grande dévotion à celui que nous honorons comme notre père, saint Augustin.

Après avoir divisé la lumière des ténèbres, Dieu posa de grands luminaires dans le ciel. Il y a le soleil : Jésus-Christ, la sainte Église. Il y a d'autres grands luminaires, des hommes choisis pour être des soleils éloignés. Nous voyons que saint Augustin en est un. Il n'y a pas une chose qu'il n'ait dite avec une merveilleuse sagesse. Pas un point sur lequel, en l'entendant, en le suivant, on n'entre dans son zèle pour la vérité, sa fidélité à l'Église, on ne soit dans la plénitude de la lumière.

Quelques-unes des Mères m'ont demandé les livres qui me semblaient le plus utiles, et je me rappelle leur avoir dit que, quand on peut lire quelque chose des Pères, ce sont les livres les plus utiles. Savez-vous pourquoi ? Là est la vérité toute pure. Là on trouve l'antidote assuré contre les erreurs du temps présent.

Quand on a mangé quelque chose qui peut vous empoisonner, comme par exemple des champignons, on vous donne un contrepoison. Eh bien, le contrepoison pour l'intelligence est dans ces livres tout pleins de vérité, qui émanent des grandes lumières de l'Église et dont saint Jérôme disait, en écrivant à Lœta : *Vous pouvez les parcourir d'un pied ferme qui ne rencontrera jamais rien qui le fasse glisser.* Ce sont ces livres-là qui mettent dans l'intelligence une telle solidité que, si on est obligé (il ne faut le faire que par obligation) de jeter les yeux sur ce qui n'est pas

absolument aussi vrai, aussi solide, aussi certain, aussi ecclésiastique, on est prémuni, fortifié, parce qu'on a assez de lumière au-dedans de soi pour pouvoir traverser les ténèbres.

Cependant n'allez jamais, par vous-même, faire des pèlerinages dans le royaume des ténèbres. N'ayez jamais la curiosité de lire des livres qui ne sont pas remplis de l'esprit de vérité, qui viennent d'hommes qui ont marché en deux voies sur la terre. Car il est dit dans la sainte Écriture : *Malheur à ceux qui marchent en deux voies sur la terre*³²⁵. *Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui font des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres*³²⁶. Malheur à ceux qui mêlent des ténèbres à leur enseignement, à ceux qui ne donnent pas la vérité tout entière : ils ont des lèvres qui faussent la vérité. Fuyez ces gens-là.

On dira d'un certain philosophe : « Celui-ci est encore spiritualiste. Il est moins mauvais que d'autres. Il y a des choses très curieuses dans ses ouvrages : il nie Dieu, mais reconnaît au moins certaines vérités. Il y a certaines affirmations très curieuses de sa part. » Par exemple, dans les livres sur la Révolution française, après les affirmations les plus fausses quant à la doctrine, vous trouverez des choses vraies et intéressantes quant aux faits.

Dans un ouvrage philosophique, vous trouverez des notions naturelles sur la connaissance et l'existence d'un Dieu, sur des devoirs élémentaires envers un Dieu, mais un Dieu qui n'est pas le nôtre. Ce n'est pas un Dieu qui nous ait parlé, un Dieu qui nous connaisse, un Dieu avec lequel nous ayons des rapports, qui ait envoyé Jésus-Christ sur la terre, un Dieu qui vive dans l'unité de la Trinité ; c'est un Dieu imaginaire, qui peut-être a créé l'homme, peut-être s'occupe de ce qu'il fait, qui a dû promulguer certaines lois que votre conscience doit vous dire. Je ne sais pas même s'il vous accordera des récompenses.

Craignez ces livres, mes sœurs, parce que les ténèbres s'y mêlent à la lumière. Non seulement ceux qui les font, mais même ceux qui les lisent peuvent tomber sous cette malédiction : « Malheur à vous qui ne savez pas vivre dans la vérité et qui n'avez pas la passion de la vérité. »

325. Cf. Si 3, 28 (Vulg.) et Pr 28, 18.

326. Is 5, 20.

22 septembre 1882

RÉPONDRE FIDÈLEMENT À L'APPEL DE DIEU

Mes chères filles,

Avant de nous séparer, je désire vous adresser quelques paroles sur le fond même de notre appel et de notre vocation.

Toutes les fois que notre Seigneur appelle une âme à l'état parfait, soit à l'état religieux, soit à l'état ecclésiastique, il lui dit : *Viens et suis-moi*³²⁷. Suivre Jésus-Christ, c'est donc précisément le fond de la vocation.

Tous les chrétiens sont obligés de suivre notre Seigneur dans une certaine mesure. Il y a des âmes qui sont appelées à le faire d'une manière plus parfaite. Ainsi quand, après la descente du Saint-Esprit, les apôtres ont été prêcher l'Évangile sur toutes les plages du monde, c'était bien Jésus-Christ qui disait à chacun d'eux : *Viens, suis-moi*. « Pour toi, moi qui suis en toutes choses égal à mon Père, j'ai quitté le ciel. J'ai pris pour partage d'annoncer sa parole au monde. J'ai enseigné la vérité. J'ai donné ma vie comme témoignage de cette vérité. Toi, tu dois m'aider dans cette œuvre, en portant mon Évangile en tous lieux. C'est là ma volonté sur toi. »

Mais suivre Jésus-Christ, c'est lui ressembler dans sa vie et la manifester en nous. Comment le faire, sinon en pratiquant les vertus dont il nous a donné l'exemple ? Voilà le côté pratique, qui n'est pas le plus facile. Aussi faut-il se dire souvent : « Est-ce que je suis humble vis-à-vis des choses qui m'humilient, qui m'abaissent, qui vont

327. Mt 19, 21.

directement contre mon orgueil ? » Regardons alors Jésus-Christ et cherchons ce qu'il a été. Nous verrons que, pour reproduire sa vie en nous, il nous faut être humbles dans l'humiliation, soumises dans l'obéissance, fidèles dans l'accomplissement des règles, dans les grandes occasions comme dans les petites et, ce qui est plus difficile encore, patientes dans les contradictions et les souffrances de toute espèce.

Pour suivre Jésus-Christ, il faut encore être mortifiées vis-à-vis des occasions que nous donnent les choses de la terre, le froid, le chaud et tout ce qui coûte à la nature ; car il faut *porter les souffrances de mort de Jésus-Christ dans notre corps*³²⁸, comme le dit saint Paul.

Pendant, il ne faudrait pas se priver pour la nourriture de ce qui est nécessaire. Vous savez combien je suis éloignée des imprudences. Je n'aime pas avoir affaire à³²⁹ ces personnes qui disent : « Il faut que j'aie faim, il faut que j'aie froid. » Mais sans aller jusque-là, c'est dans la mesure où la mortification entre dans l'habitude de notre vie que nous pouvons nous dire davantage : « Je marche véritablement à la suite de Jésus-Christ. »

Vous allez me dire : « C'est bien difficile. » Mais quand notre Seigneur vous a appelée, ne savait-il pas toutes vos difficultés ? Ne connaissait-il pas parfaitement votre âme, ce qu'elle pouvait et ce qu'elle ne pouvait pas ? Il le savait certainement mieux que tous les théologiens qui ont fait des traités sur la grâce. En vous appelant, il vous a donné le grand moyen de répondre à son appel.

Ce moyen, c'est de toujours prier et de ne jamais cesser. Pourquoi, souvent, se trouve-t-on si lâche dans les occasions qui se présentent de pratiquer telle ou telle vertu ? C'est qu'on ne prie pas assez. C'est qu'on n'est pas alors en présence de Dieu. Saint François de Sales s'y remettait tous les demi-quarts d'heure. Aussi était-il toujours prêt à tendre la joue gauche, si on l'avait frappé sur la droite.

Regardez aussi votre grand modèle, la Sainte Vierge : elle n'avait pas besoin, comme saint François de Sales, de se remettre souvent en présence de Dieu ; elle vivait continuellement en cette divine présence. C'est ce qui faisait qu'elle était humble dans l'humiliation, patiente

328. Cf. 2 Co 4, 10.

329. « Avoir à tirer parti de » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

dans les plus grandes souffrances, soumise dans les plus grandes épreuves. Que de douleurs elle a portées au pied de la croix ! Quel sacrifice, quand il lui a fallu échanger Jean contre son Fils bien aimé ! Mais aussi Marie a toujours été mortifiée. Qui pourrait penser que la Sainte Vierge s'arrêtait à une satisfaction naturelle illégitime, soit du corps, soit des créatures ? C'était une chose impossible à sa pureté infiniment parfaite.

Ne croyez pas cependant, quoique la Sainte Vierge ait été prévenue par la grâce, que cette grâce soit tombée sur elle, sans qu'elle ait eu rien à faire pour y correspondre. Elle a dit à sainte Gertrude, dans une révélation qui me paraît authentique, qu'elle n'avait reçu aucune grâce, non pas sans qu'elle l'ait attirée, ce serait trop dire, mais sans qu'elle s'y soit préparée par beaucoup d'efforts, de sacrifices et de prières. Elle montait sans cesse dans la grâce, parce que sans cesse elle priait et s'efforçait de monter vers Dieu.

C'est donc la prière qui est le moyen de suivre Jésus-Christ dans chaque occasion qui se présente. Il est impossible que vous n'ayez pas d'occasions. On rencontre quelquefois des personnes qui se disent : « Cela ne va pas mal à l'oraison. J'y suis recueillie, j'aime bien notre Seigneur. Je ne fais pas trop de sottises. Je n'ai pas trop de péchés à accuser dans mes confessions, pas trop de coupes à faire. Il me semble que notre Seigneur est content. » Mais il arrive une bonne observation, une humiliation, une contradiction : tout est renversé, et on est bouleversé. C'était cependant peu de chose, si l'on avait été dans l'humilité et la prière.

Il est encore une autre épreuve devant laquelle notre vertu se dément quelquefois : c'est la maladie. Ce n'est pas facile d'être une bonne malade. Cependant, il faut apprendre à souffrir la maladie, puisque nous mourrons toutes. Peu d'entre nous mourront tout à coup et seront portées subitement dans l'éternité sans s'en apercevoir. Nous aurons donc au moins une maladie, et ce sera la dernière. Peut-être en aurons-nous plusieurs. Je ne sais quel est ce saint qui en avait eu jusqu'à sept de suite, plus douloureuses les unes que les autres. Il les appelait *les miséricordes du Seigneur*, parce qu'elles le préparaient peu à peu à aller à lui.

Il faut une grande vertu pour savoir supporter la souffrance, la langueur, la maladie. On se dit : « Si au moins je pouvais aller à la chapelle, faire mon oraison, communier, me recueillir. » Souvent, on ne peut rien de tout cela. On n'en est pas moins agréable à Dieu, si on s'applique à faire sa volonté dans la patience. *La patience est l'œuvre parfaite*³³⁰, dit saint Jacques. C'est la patience qui donne, qui achève la perfection de l'âme.

J'insiste donc à la fin sur ce que vous comprenez mieux maintenant, que suivre Jésus-Christ est en même temps le *B.A.BA* et le point le plus élevé de la vie religieuse : c'en est le commencement, comme c'en est la fin. Si on suit notre Seigneur, si on prend les choses comme il les a prises lui-même, on est dans la voie de la perfection. Ne vous figurez pas que toutes les belles élévations qu'on pourra vous faire sur d'autres choses valent ces quatre points : l'humilité, l'obéissance, la mortification et la patience.

Croyez que, si vous pouvez établir ces vertus en vous et vous y conformer dans les occasions, notre Seigneur sera très content, et que vous répondrez par là à tout ce qu'il attend de vous.



330. Cf. Jc 1, 4 (Vulg.).

8 octobre 1882

FIDÉLITÉ DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE LA RÈGLE

Mes chères filles,

J'ai demandé une *Imitation* en français, pour me rendre compte d'un passage dont je voulais vous parler aujourd'hui ; et j'ai pu constater que celles d'entre vous qui ne lisent pas l'*Imitation* en latin doivent comprendre moins bien le véritable sens des paroles.

Ce chapitre est celui des *Exercices d'un bon religieux*. Après avoir dit qu'un religieux doit se proposer des exercices propres à se sanctifier, l'*Imitation* ajoute : *Prenez garde de négliger les exercices communs pour ceux de votre choix ; mais, après avoir accompli fidèlement et pleinement les devoirs prescrits, s'il vous reste du temps, donnez-vous aux œuvres de piété, selon le mouvement de votre dévotion*³³¹. C'est sur ce passage que je voudrais insister aujourd'hui.

Je connais beaucoup de religieuses qui veulent sérieusement travailler à leur perfection, mais qui ne songent pas à se demander : « Est-ce que je fais le plus possible ce qui est prescrit par la Règle ? Suis-je toujours dans l'ordre de l'obéissance ? » Par exemple, la Règle de saint Augustin dit : *Toutes ne doivent pas vouloir ce qu'elles voient donner à quelques-unes, non par honneur mais par support*. Il peut donc y avoir des dispenses pour la nourriture, l'heure du lever, ou pour d'autres choses. Ainsi, vous savez qu'à l'entrée de l'hiver je tiens beaucoup³³² à ce que les

331. Livre 1, ch. 19, 5. – Cité en latin, en note, par mère Marie Eugénie.

332. « Je suis très zélée pour » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

sœurs qui toussent facilement prennent un matelas³³³. Mais vous comprenez que je ne puis pas au printemps aller voir si toutes les sœurs, à qui j'ai accordé cet adoucissement, en ont encore besoin. C'est à elles de se dire : « Ne pourrais-je pas rentrer dans la Règle ? » Ceci peut s'appliquer à toute autre dispense. Cependant, s'il y a des dispenses pour tout ce qui est de la Règle, il ne peut y en avoir pour ce qui est de l'obéissance. On doit obéir toujours et en toute occasion. Quand on a ainsi satisfait à la Règle et à l'obéissance, on peut alors demander la permission d'ajouter quelque chose. Mais tout le monde ne pense pas comme cela, parce qu'il est de la nature de l'homme de préférer ses inclinations particulières aux assujettissements d'une règle. Il y a des personnes qui préféreraient prendre la discipline quatre ou cinq fois par semaine, même tous les jours, que de coucher sur une paille. D'autres seraient très empressées à rester une demi-heure à la chapelle après Matines. Mais elles se lèvent plus tard le matin.

Je ne dis pas que vous ayez ce défaut, vous êtes trop exhortées à la vie commune. Mais ce pourrait être une tentation, et il est de mon devoir de vous prémunir contre ce danger. J'ai connu des religieuses qui ne pensaient pas pouvoir se sanctifier sans communier tous les jours, et sans faire une heure d'oraison dans l'après-midi. Sans tenir compte des occupations et du travail demandés par l'obéissance, elles venaient sans cesse trouver leur supérieure, disant : « Ma Mère, donnez-moi cette heure d'oraison, c'est Dieu qui me le demande. » Que voulez-vous que fasse une malheureuse supérieure ? Elle dit : « Faites d'abord ce que vous avez à faire, et puis après nous verrons. » Je désire, mes sœurs, que toute votre vie vous soyez fidèles à cette recommandation de l'*Imitation*, et que vous fassiez toujours passer avant toute autre chose ce qui est de la Règle et de l'obéissance.

Ne croyez pas que ce soit peu de chose. Un grand pape disait qu'il canoniserait un religieux qui aurait, toute sa vie, parfaitement accompli toute sa Règle. C'est ainsi que le bienheureux Jean Berchmans et saint Louis de Gonzague, en si peu de temps, sont devenus de grands saints. Ils n'ont rien fait d'extraordinaire. Ils ont parfaitement accompli chaque point de la Règle, dans la perfection de l'humilité, de

333. Cf. Constitutions : *Pour joindre la pauvreté à la mortification dans le coucher, les lits seront de paille, à moins que pour la santé on n'ait besoin de matelas.*

l'obéissance, de la piété, de la modestie, faisant très bien chaque exercice l'un après l'autre, avec une intention très pure. C'est ce qui faisait dire à saint Louis de Gonzague qu'il était aussi prêt à mourir après une récréation bien faite qu'après une fervente oraison, parce qu'ici comme là il faisait la volonté de Dieu.

En effet, pourquoi ne serions-nous pas prêtes à mourir après la récréation aussi bien qu'après tout autre exercice, puisque, si nous la faisons dans l'obéissance, pour la gloire de Dieu et en sa présence, c'est un acte qui lui est très agréable. Mais, me direz-vous, la récréation n'est pas une action très relevée. Votre dîner non plus n'est pas une action très relevée. Cependant ce peut être une action très sanctifiante. Notre Seigneur a fait l'un et l'autre : il a parlé et il a mangé. Il a parlé familièrement avec ses apôtres. C'est ce qui nous a valu tant de paroles simples, admirables. Quant à la nourriture, il l'a prise avec tous. On disait de lui, par opposition à saint Jean-Baptiste, (qui était venu ne mangeant pas et ne buvant pas) : *Quoi ? Il mange avec les publicains et les pécheurs ?*³³⁴ Celle qui fait ses actions sous la dépendance de notre Seigneur, dans la compagnie de notre Seigneur et pour faire sa volonté, celle-là est sûre de faire tout très saintement.

Lorsque j'étais enfant, on m'a emmenée visiter un ermitage sur les bords du Rhin. Là vivait autrefois une vieille landgravesse³³⁵ de Thuringe. Ce qui avait beaucoup frappé mon imagination d'enfant, c'était de voir, auprès de la table où elle prenait ses repas, deux statues de grandeur naturelle, l'une de notre Seigneur, l'autre de la Sainte Vierge, en sorte que cette sainte femme prenait ses repas en compagnie de notre Seigneur et de Marie sa Mère. Ce n'était qu'une dévotion extérieure. Mais c'était, au fond, la pensée des saints de voir notre Seigneur partout et de tâcher de l'imiter, rejetant ce qu'il a rejeté, et faisant ce qu'il a fait en union avec lui.

Si vous faites ainsi, et avant tout, les choses demandées par la Règle, et si vous y ajoutez une obéissance exacte, vous n'aurez pas beaucoup à faire en dehors pour devenir des saintes.

334. Mc 2, 16.

335. Landgravesse : féminin de landgrave, titre porté au Moyen-Âge par des princes germaniques possesseurs de terres relevant directement de l'empereur, ou par des magistrats qui rendaient la justice au nom de l'empereur.

20 octobre 1882

JÉSUS-CHRIST ADORATEUR DE SON PÈRE
ET MÉDIATEUR ENTRE DIEU ET LES HOMMES

Mes chères filles,

Je ne sais si j'ai jamais insisté avec vous sur un des caractères les plus marqués de la vie de notre Seigneur, sa prière instante. Notre vocation nous oblige à tendre à l'imitation la plus parfaite de Jésus-Christ. Voyez quelle place la prière a occupée dans sa vie.

C'est la prière que nous trouvons sur ses lèvres d'enfant à son entrée dans ce monde. C'est elle que nous retrouvons sur ses lèvres mourantes. Et dans le cours de sa vie mortelle, toujours il prie, toujours il adore, toujours il répare.

Mais notre Seigneur a voulu continuer sa vie de prière dans le très saint Sacrement. Lorsque nous allons l'adorer, il faut voir en lui non seulement le Dieu si grand qui gouverne le monde, qui sera un jour notre juge, celui qui possède toute sainteté, toute sagesse, toute lumière, toute grandeur, mais encore l'Homme-Dieu qui est là, adorateur de son Père et médiateur entre Dieu et les hommes.

Sans doute, sous les voiles sacramentels, c'est le Verbe incarné tout entier qui se cache, Dieu et homme tout à la fois, son corps, son sang, son âme, sa divinité. Directement, en vertu des paroles de la consécration, c'est la sainte humanité de Jésus-Christ qui est là sous ces faibles apparences : son humanité heureuse, glorifiée, ressuscitée ; c'est un coin de l'éternité qui s'ouvre devant nous, quand nous adorons la sainte hostie.

Tâchons alors de nous rendre par la foi la sainte humanité de Jésus-Christ si présente, que nous priions avec la même ferveur que si nous nous étions trouvées à deux pas de Jésus-Christ dans sa vie mortelle. Figurez-vous quels auraient été vos sentiments si, dans la solitude de Nazareth par exemple, lorsque Jésus se renfermait dans la prière et l'adoration, vous ayez pu avec la Sainte Vierge être à deux pas de lui.

Cependant, même alors, ce n'était pas toujours aussi facile que nous le pensons. Nous voyons les apôtres endormis auprès de Jésus au jardin des Oliviers. Il avait choisi, pour l'accompagner là, les plus grands apôtres, saint Pierre, saint Jacques, saint Jean qui personnifiaient la foi, l'espérance et la charité. Saint Pierre qui devait être le fondement de son Église. Saint Jean, le modèle de la virginité et le gardien de sa Mère. Aussi notre Seigneur vient-il à eux, plein de tristesse, leur disant : *Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation*³³⁶.

Veillons donc et prions avec notre Seigneur ; il est là lui-même, dans l'hostie, le modèle de notre adoration. Cette parole de notre Seigneur à la Samaritaine m'a toujours beaucoup frappée : *L'heure vient, dit-il, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité*³³⁷. Jésus-Christ est le premier de ces adorateurs, et il nous a choisies, mes sœurs, pour être avec lui des adoratrices de son Père en esprit et en vérité. Mais souvenez-vous que, pour être adoratrice, il faut que tout s'efface et disparaisse devant la grandeur de Dieu.

Un auteur mystique disait : « Il faut qu'il ne demeure aucune idole devant la face de mon Dieu. » Comment, en effet, voulez-vous être des adoratrices en esprit et en vérité, si vous avez une petite idole à qui vous offrez de l'encens et des sacrifices ! Cette idole peut être vous-même, ou des inclinations naturelles, des affections trop sensibles, enfin tout ce qui pourrait vous détourner du service de Dieu. Dites-vous bien, quand vous venez au pied du saint Sacrement pour l'adorer : « Il faut qu'il ne demeure aucune idole devant la face

336. Mt 26, 40-41.

337. Jn 4, 23.

de mon Dieu. » Prosternée en sa présence, donnez-lui tout, sacrifiez-lui tout.

Mais si Jésus-Christ dans le saint Sacrement est adorateur de son Père, il est aussi médiateur entre lui et les hommes. Quand vous priez, vous comme moi, vous avez à apporter aux pieds de Dieu beaucoup d'imperfections, de misères, de défauts, de péchés. C'est un sentiment bien lourd et bien pénible de venir ainsi devant Dieu pour l'adorer, de mêler à cet encens qu'on vient lui offrir tant de fautes pour le passé et tant de négligences pour le présent. Souvenons-nous alors de ces paroles : *Il intercède en notre faveur*³³⁸. Au ciel il intercède pour nous. Dans l'Eucharistie, sans cesse il présente à Dieu son humanité crucifiée, ses mains percées sur la croix. Il n'est pas là seulement notre Juge, mais surtout notre Sauveur, notre caution, notre ami, notre soutien et notre moyen suprême. N'a-t-il pas dit lui-même : *Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va vers le Père sans passer par moi*³³⁹. *En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire*³⁴⁰.

Quand donc nous sommes prosternées devant le saint Sacrement, ne nous séparons jamais de la sainte humanité de Jésus-Christ qui se présente au Père et intercède pour nous. Voyons son cœur qui nous veut toute espèce de bien, implore en tant qu'il est humain, et accorde en tant qu'il est divin. C'est un grand moyen de faire son adoration d'une manière plus parfaite et d'en sortir plus forte, que de s'unir ainsi à la prière de Jésus-Christ.

Cet esprit de prière doit nous accompagner toute notre vie et jusqu'à notre dernière heure. Quand nous serons clouées sur un lit de souffrance, si nous ne pouvons plus agir, nous pourrions toujours prier, nous confier en notre Seigneur, comme notre Sauveur, notre Rédempteur, et nous réfugier dans ses plaies sacrées. C'est ce qui faisait la confiance de Pie IX. Vous vous rappelez sa sainte mort ; et cependant il eut un moment de terreur, en voyant approcher le jugement de Dieu, et il dit à son confesseur : « Avoir porté l'Église si longtemps, quelle charge, quelle responsabilité. » Son confesseur lui dit : « Très Saint Père, Votre Sainteté a toujours eu une grande

338. *Interpellat pro nobis*. Cf. He 7, 25.

339. Jn 14, 6.

340. Jn 15, 5.

dévotion aux plaies de Jésus-Christ (un crucifix était au pied du lit) : le voilà, réfugiez-vous dans ses plaies. » – « Oh oui, dit-il, vous avez raison. » Et il s’y plongeait tout entier.

C’est ainsi qu’il faut mourir, en se confiant aux plaies de notre Seigneur, comme il faut vivre, en étant ses adoratrices et en lui sacrifiant toutes choses.



27 octobre 1882

LE PREMIER DES DROITS DE DIEU, LE DROIT DE L'AMOUR³⁴¹

Mes chères filles,

J'ai souvent remarqué qu'une des dévotions des religieuses de l'Assomption, c'est l'adoration des droits de Dieu. Révéler les droits de Dieu, s'immoler, s'offrir pour réparer ce qui dans les créatures offense ces droits divins, se livrer à ces droits, pour qu'ils s'exercent librement sur nous, c'est un des attrait des âmes à l'Assomption.

Parmi ces droits, le premier de tous, celui dont Dieu est le plus jaloux, c'est le droit de l'amour. Dieu a exercé ce droit tout d'abord par la communication ineffable de tout lui-même que le Père fait au Fils, et le Père et le Fils au Saint-Esprit. Puis, en se répandant ensuite au-dehors par la création extérieure. Mais Dieu n'avait pas besoin de la créature, puisqu'il est le bien souverain, se suffisant à lui-même. C'est donc pour exercer le droit de l'amour et nous donner son bien, que Dieu nous a créés.

Nous aurions dû répondre à ce droit de l'amour par l'amour d'abord, puis par l'obéissance, qui est le premier effet de l'amour. On se hâte, on s'empresse d'obéir quand on aime. Il n'en a pas été ainsi. Dieu avait fait l'homme bon : son cœur était droit, son intelligence remplie de lumières plus grandes que celles des plus grands saints. Dieu l'avait fait libre de son choix. Vous savez comment, au lieu d'obéir à la seule prescription que lui avait imposée son Créateur, Adam, malgré ses

341. À mettre en parallèle avec les Chapitres du 24 février et du 3 mars 1878, sur les droits de Dieu.

lumières, se révolta contre cette obéissance si légitime, et tomba dans le péché.

Après le péché, tout l'ordre de la création fut troublé. Les hommes se tournèrent vers les créatures et oublièrent Dieu, jusqu'à se faire des idoles de pierre ou de bois. Ils se plongèrent dans le mal. C'est alors que, par une nouvelle effusion de son amour, le Fils de Dieu est venu dans le monde. Il a dit : *Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance*³⁴². Et encore : *Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé*³⁴³.

La Rédemption, c'est donc encore le droit de l'amour réclamant l'amour de l'homme. La sainte Écriture nous le montre, par cette parole admirable : *Dieu trouvait ses délices parmi les enfants des hommes*³⁴⁴. Ceci dans tout le cours de sa vie ! Vous lisez l'Évangile, mes sœurs : vous méditez tous les jours les paroles de notre Seigneur, sa vie pauvre, sa charité avec ses apôtres, ses souffrances, sa passion et sa mort. N'y voyez-vous pas toujours l'œuvre de l'amour ? N'est-ce pas par amour qu'il naît, qu'il souffre, qu'il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang ?

Mais aussi avec quelle jalousie Dieu veut que vous répondiez à ce droit de l'amour envers lequel vous avez de si grandes dettes ! Répondez-y par l'obéissance. Serait-ce même trop d'y répondre en passant votre vie à aimer, à adorer celui qui vous a tant aimées ? Donnez à Dieu tout ce qu'il vous demande.

Si vous vous sentez pauvres, sans mérites, allez à lui pauvres : il vous enrichira. Si vous êtes froides, il vous donnera sa chaleur et sa vie. Il vous donnera son amour à lui, son Saint-Esprit qui répandra en vous les flammes et les lumières de la divine charité. Que sommes-nous pour cacher dans nos vêtements le feu divin et demeurer froides ? Ce feu se communique à nous en tant de manières ! Qu'est-ce que la parole de Dieu, sinon une flamme ? Et le Saint-Esprit qui habite en nous par la grâce ? Une flamme encore. L'Eucharistie que nous recevons si souvent ? Une flamme aussi. Nous pouvons cacher en nous tout ce feu sans en être embrasées ? Quel mystère !

342. Jn 10, 10.

343. Luc 12, 49.

344. Pr 8, 31.

Lorsque vous vous mettez en face de Dieu, vous vous mettez en face d'une grande dette, d'une dette d'amour. Dieu ne vous demande d'y satisfaire, que parce qu'il vous aime. Il l'a dit lui-même dans l'Écriture : *Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'ai attirée, ayant pitié de toi*³⁴⁵. On a dit même que l'enfer était l'œuvre de l'éternel amour. En effet, Dieu nous a tant aimées et veut tant notre bonheur que, de peur que les créatures nous détournent de lui, notre souverain bien, il nous menace des châtiments éternels si nous ne l'aimons pas.

En retour de l'amour que Dieu nous porte, il réclame de nous l'amour, un amour qui se montre dans l'obéissance. Soyons donc, nous qui sommes choisies parmi les hommes, soyons la nation de la fidélité, de la dilection, de l'obéissance, de la charité fraternelle. Tous les préceptes sont là. Soyons des adoratrices confiantes et reconnaissantes. Dieu a tant fait pour nous. Il sera toujours notre soutien. Comptons sur sa protection, sur les effusions de son amour *toujours prêt à se répandre*.

La très Sainte Vierge est la seule créature qui ait parfaitement répondu aux dons de Dieu en elle. Les saints y ont répondu dans une large mesure : imitons-les. Rappelons-nous cette parole de sainte Thérèse : *Qu'il y en ait, Seigneur, qui vous servent mieux que moi, je ne le conteste pas ; mais qu'il y en ait qui vous aiment mieux que moi, qui désirent davantage votre amour, je ne le souffrirai jamais*.

Que chacune de vous mette cette parole au-dedans d'elle-même. Vous ne pouvez pas servir Dieu parfaitement. Vous pouvez toujours vous efforcer de l'aimer davantage, chaque jour aussi rendre votre obéissance plus fidèle et plus généreuse. C'est là, mes sœurs, la base de la vie religieuse, comme le sommet de la perfection



345. Jr 31, 3 (Vulg.).

3 novembre 1882

LA BONTÉ

Mes chères filles,

En vous parlant la dernière fois de l'amour de Dieu pour nous et de celui que nous devons lui rendre, je vous ai dit que la bonté de Dieu est le principe de cet amour. Son être même est cet amour, puisque Dieu est la bonté et le *bien infini qui aime à se répandre*. J'en veux aujourd'hui tirer une conséquence : c'est que la créature à qui Jésus-Christ a proposé d'être semblable à son Père céleste, en disant : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*³⁴⁶, cette créature doit tendre à avoir aussi beaucoup de bonté.

C'est un point important. Il faut travailler toute jeune et toujours pour pouvoir acquérir cette vraie bonté. Voyez autour de vous les personnes marquées de ce caractère, comme elles font du bien ! Comme elles sont plus aimées ! Vous me direz qu'il n'est pas nécessaire d'être aimée ; c'est vrai, mais vous devez édifier, faire du bien, et c'est par la bonté que vous aurez le plus d'action sur les âmes. Le père Faber a écrit des pages charmantes sur ce sujet. Je vous engage à les relire. Je n'ai pu le faire aujourd'hui. J'essaierai seulement de vous dire ce que c'est que la bonté, et comment on peut l'acquérir.

Être bon, c'est vouloir du bien aux autres, et vouloir aussi le bien des autres. Et tout d'abord, remarquez qu'il faut *vouloir*, il faut forcer sa volonté à vouloir du bien aux autres. Avant tout, leur vouloir ce bien essentiel qui est leur sanctification. Puis dans le détail, il faut toujours

346. Mt 5, 48.

chercher le bien des autres, être contente de tout ce qui leur arrive d'heureux, ne pas dire : « Cette sœur a tel secours, telle consolation, telle facilité ; mais moi !... » Ce *moi* ne serait pas bon. Ce serait une racine de ce sentiment de jalousie qui est complètement opposé à la disposition dont nous parlons, qui est de vouloir le bien des autres avant même le sien propre. Il faut se dire au contraire : « Quel bonheur ! cela fera du bien à cette sœur, cela lui sera avantageux. » Dire encore : « Cette personne a des joies spirituelles, des enseignements, du temps pour prier ; moi je n'ai rien de tout cela ; quand je suis à l'oraison, on me dérange à chaque instant » serait très opposé à la vraie bonté.

Je vous disais un jour que c'est une mauvaise action que de déranger les personnes qui sont à prier à la chapelle. Pourquoi ? C'est justement parce que la prière est le grand bien de l'âme ; et cependant, on voit des personnes impatientes de voir les sœurs prier tranquillement. Elles semblent ne vouloir qu'une chose, à savoir, les retirer de la prière. C'était un peu le sentiment de sainte Marthe vis-à-vis de sainte Madeleine.

D'autres disent : « Notre Mère voit souvent cette sœur. La maîtresse des novices s'en occupe beaucoup. » Mais pensez alors que c'est pour le mieux, puisque c'est un bien pour elle. Appliquez cela, mes sœurs, à toutes les choses de la vie. J'ai parlé d'abord des biens spirituels, parce que ce sont les plus précieux, mais il en est d'autres auxquels on peut contribuer par la bonté, sans toutefois sacrifier jamais le bien spirituel à un bien d'un ordre secondaire. Il ne faudrait pas, par exemple, qu'une cuisinière voulût donner à chaque sœur ce qu'elle aime le mieux, sous prétexte de vouloir son bien. Ce ne serait pas de la bonté : le bien qu'elle doit lui procurer, c'est l'édification de rester dans la Règle et dans l'obéissance.

La première chose pour acquérir la bonté est donc de vouloir du bien aux autres. Que notre volonté se remplisse de charité, qu'il n'y ait ni jalousie, ni ressentiment, ni mauvais vouloir, ni déplaisir.

Je viens maintenant au second aspect de la bonté, qui est de n'accepter dans son esprit que des pensées bonnes et bienveillantes à l'égard du prochain. Ne pas se dire : « Telle sœur m'a fait cela, mais elle voit maintenant ce qui lui en revient. » Je veux bien que ce soit

pour des choses de peu d'importance – il n'y en a pas d'autres parmi nous – mais ce sont là des sentiments de la nature déçue, que l'on peut éprouver, mais qu'il ne faut pas accepter dans sa volonté.

Il y a des gens qui disent que l'on n'est pas libre de ses pensées. Je ne suis pas de cet avis. On dit : « Je ne peux pas m'empêcher de penser. » C'est vrai, car il est certain que vous aurez toujours une pensée – cela est naturel à notre âme – mais vous êtes libre de substituer une pensée à une autre. C'est pourquoi les pensées mauvaises nous rendent coupables devant Dieu. Je prends ce mot dans le sens le plus général : pensées d'aigreur, d'antipathie, d'impatience, etc. Il faut, quand des pensées de ce genre se présentent, forcer son esprit à penser à autre chose, tourner sa pensée vers un tout autre objet, car sur le sujet contraire, on ne le pourrait pas toujours, il y aurait lutte, bataille, l'esprit dirait oui..., non. Le mieux est de changer complètement de pensée, de s'occuper de la Passion de notre Seigneur par exemple.

J'ai connu un prêtre qui conseillait à une personne tentée de mauvaises pensées de se réfugier dans les plaies de notre Seigneur. Là, se plaçant dans la plaie de son côté ou dans celle de ses pieds, de rester coi sans rien penser, ou disant à Jésus : « Je suis là en vous, à l'abri de tout ; ni le tentateur, ni aucune créature ne me fera sortir de là et ne m'éloignera de vous. » Je vous donne encore un moyen que j'ai souvent employé, c'est de vous absorber dans un calcul. J'avoue que, pour moi, j'aime mieux me plonger dans le calcul le plus compliqué et le plus inutile, que d'accepter une pensée qui déplaît à notre Seigneur.

Chassez donc de votre esprit tout sentiment de jalousie, tout souvenir de mécontentement ou d'amertume. Soyez certaines que vous rencontrerez dans la vie des contradictions : on vous fera parfois des injustices, c'est possible. Mais il faut bien vous convaincre que, sans cela, vous n'aurez pas part à cette béatitude : *Heureux serez-vous quand on vous insultera, quand on vous persécutera... car votre récompense sera grande dans les cieux*³⁴⁷. J'espère que vous n'atteindrez pas la fin de votre vie sans avoir passé par là.

Je serais tentée ici d'ouvrir une parenthèse pour vous rappeler l'histoire admirable d'un frère convers rédemptoriste qui, pour faire la

347. Mt 5, 11-12.

quête, était obligé de sortir fréquemment. Il fut accusé d'un crime dont il était innocent et absolument incapable. Il ne s'excusa pas. Plusieurs années après, la malheureuse créature qui l'avait accusé, étant sur le point de mourir, avoua que ce qu'elle avait dit était une infâme calomnie, que ce frère avait été partout d'une grande édification et avait toujours donné l'exemple d'une grande vertu. Saint Alphonse de Liguori le fit alors venir et lui demanda pourquoi il ne lui avait pas dit qu'il était innocent : « Mon Père, répondit l'humble religieux, vous ne me l'avez pas demandé. » Il était resté sous le coup de l'insulte, du mépris, dans la pénitence, privé de la communion. Il ne donne d'autre raison du silence qu'il a gardé que celle-ci : on ne le lui a pas demandé. Si son supérieur l'avait interrogé, il aurait répondu simplement la vérité.

Voilà un religieux qui estimait bien cher le mépris et l'injure. Il a bien certainement cette béatitude dans le ciel, la béatitude de la persécution et de l'injustice supportées pour l'amour de Jésus-Christ. Elle est plus belle encore que la pureté du cœur, que la pauvreté et la miséricorde : c'est pourquoi les martyrs sont si grands dans le ciel.

Mais je reviens à ma pensée. Si vous entendez tout le monde dire que vous êtes parfaite, il ne vous est pas difficile de l'accepter, ou tout au moins, d'être reconnaissante de la bonne impression que l'on a de vous : ce n'est pas alors que vous serez tentée de vous fâcher, ou il faudrait que vous soyez des saintes. Je crois qu'il y en a très peu parmi vous qui sont arrivées à une assez grande vertu pour concevoir dans cette occasion un sentiment d'irritation. C'est donc quand on vous blâmera, quand vous entendrez mal parler de vous, que vous aurez la tentation de pensées moins charitables. Ce sera aussi le moment de détourner ces pensées pour en mettre de plus humbles à leur place.

Ayez même le courage de dire : « Je rendrai le bien pour le mal ; je tâcherai d'être bonne avec telle personne. Elle m'a fait cela probablement pour un bon motif, par un zèle qui était bon. » Quand la bienheureuse Marguerite-Marie était maltraitée par ses sœurs, ne pensez-vous pas qu'elle se disait : « Elles ont l'esprit de communauté ; elles me traitent ainsi, parce qu'elles pensent que je me rends singulière, que je m'écarte des usages reçus parmi nous. Je suis obligée de le faire, puisque Dieu me le demande. Mais c'est par zèle qu'elles

agissent ainsi. » Je suis convaincue que telles étaient ses pensées ; elle était trop sainte pour en avoir d'autres.

Faites donc en sorte aussi que vos pensées soient toutes bonnes. Si elles ne le sont pas, ayez une volonté assez ferme pour vous occuper d'autre chose, jusqu'à ce que vous soyez assez maîtresse de votre esprit pour y mettre une pensée d'humilité et de bienveillance à l'égard de la personne qui vous a fait souffrir. Ce sera peu ou prou ; car pour une personne susceptible, peu est beaucoup ; mais si on s'émeut facilement, il faut d'autant plus veiller sur soi.

Enfin la dernière chose que je voulais vous dire, c'est que, pour devenir vraiment bonne, il faut s'exercer à faire le bien. Nous avons mille occasions de le faire : céder aux autres, faire pour les sœurs ce que l'on peut dans son emploi, avec complaisance, mais toujours dans la régularité et sans sortir de l'obéissance. Là où on ne peut rien donner, on peut donner au moins une bonne parole. Jamais de ces paroles aigres, pointues, qui piquent et font du mal. Ceci semble un détail. C'est pourtant nécessaire pour se former à acquérir la vraie bonté. Enfin vous avez connu des personnes bonnes, faciles. Comment faisaient-elles ? Pensez-y et dites-vous : « Voilà comme je veux être. » Corrigez en vous tout ce qui est contraire. Veillez à ce que votre volonté, vos pensées, vos paroles, vos actions aient ce cachet de bonté. Ayez horreur de tout ce qui y est opposé.

Madame de Chantal avait pris une jeune religieuse pour secrétaire, et soit jalousie ou tout autre sentiment, quelques remarques furent faites sur les défauts de la jeune sœur. Celle-ci les entendit et en parla à la mère de Chantal avec un peu de tristesse. « Ma fille, lui dit celle-ci, quels sentiments avez-vous éprouvés envers cette personne ? » – « Ma Mère, j'ai pensé que je m'appliquerai à couvrir ses défauts et que je ferai tout ce que je pourrai pour elle. » Sainte Jeanne-Françoise de Chantal l'embrassa, en lui disant : « Vous êtes ma vraie fille. » Voilà une manière excellente de profiter d'une chose pénible, pour s'exercer à l'humilité et à la charité.

J'ai parlé aujourd'hui pour tout le monde, pour les sœurs converses comme pour les sœurs de chœur. Chacune peut faire son examen, pour voir comment elle pourra arriver à être bonne, à préférer le bien des autres au sien propre. Cependant, il ne faut pas exagérer. Saint

Augustin dit *de préférer le bien de la Communauté à son intérêt propre* mais la communauté, c'est plus qu'une personne, c'est le bien de Dieu, de la Congrégation. Je ne vous demande donc pas d'aimer le prochain beaucoup plus que vous, mais je vous demande simplement ce qui est écrit dans la loi de Dieu : aimer le prochain comme vous-même, le traiter comme vous désirez qu'on vous traite, c'est-à-dire avec bonté. Ceci est nécessaire pour être dans la voie que notre Seigneur a indiquée en disant : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*³⁴⁸. Et encore : *Soyez les enfants du Père céleste qui fait pleuvoir et qui fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants*³⁴⁹.

En effet le Père céleste ne prive aucune créature des biens de la nature. Il travaille incessamment à lui faire du bien. Il frappe à la porte du cœur de ceux qui sont endurcis, attendant qu'ils lui répondent. C'est ainsi que tant de pécheurs sont sauvés et arrivent au ciel, après une vie qui n'avait guère été employée pour Jésus-Christ.



348. Mt. 5, 48.

349. Mt. 5, 45.

10 novembre 1882

RESPECT QUE L'ON DOIT À JÉSUS-CHRIST
DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT

Mes chères filles,

En assistant hier à la bénédiction d'une nouvelle chapelle de la Congrégation³⁵⁰, je me suis dit qu'il était peut-être de mon devoir de vous rappeler le profond respect que nous devons apporter dans nos chapelles. Quand une chapelle est bénite, elle devient par là-même une demeure plus spéciale de notre Seigneur. Non pas seulement de notre Seigneur, mais de la très sainte et très adorable Trinité, qui fait de ce lieu la demeure de son choix. Dieu y est d'une manière plus particulière. C'est le lieu de sa prédilection. Quel respect, quelle révérence, quels sentiments d'adoration devraient nous animer en entrant dans cette chapelle ! Nous devrions être comme saisies par cette présence divine.

Pour comprendre le grand respect que nous devrions avoir de nos églises, il faut se rappeler ce qui est dit dans l'ancienne loi au sujet du temple de Dieu. Cependant, toutes les choses contenues dans ce temple n'étaient que des figures de nos mystères adorables. Les tables de la loi, la verge d'Aaron, l'arche d'alliance, qu'était-ce que tout cela en comparaison du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ ? C'était néanmoins la crainte qui était demandée pour approcher de l'arche. Vous savez que, plus tard, notre Seigneur a chassé avec des verges les vendeurs du temple, pour montrer combien Dieu déteste les profanations dans le lieu saint.

350. Première chapelle de l'Externat de la rue de Lübeck. La chapelle actuelle date de 1890.

Combien plus ne devons-nous pas craindre de ne pas apporter assez de vénération, de respect, d'esprit d'adoration dans nos sanctuaires ! Ce n'est plus seulement ici une apparition de Dieu, manifestant sa présence par des signes : notre Seigneur descend très réellement dans nos chapelles et y demeure.

Cependant, parce que nous y allons fréquemment, nous pourrions être tentées d'y porter quelquefois un peu de laisser-aller, de dissipation, un peu de somnolence, et de ne pas assez nous pénétrer de la présence de celui que nous venons adorer. Aussi faut-il, quand nous venons prier, commencer par faire un acte de foi vive et nous rappeler que nous sommes en présence de celui devant qui les anges sont toujours en adoration. Nous devons nous dire : « C'est le Maître de l'univers. Celui qui m'a aimée de toute éternité. Il est descendu sur la terre pour m'attirer à lui. Il a souffert pour moi. Il est mort sur la croix. C'est lui qui est là. C'est à lui que je vais parler. C'est devant lui que je vais réciter l'Office. C'est à lui que je vais porter mes adorations et mes prières pour l'Église. Avec quel respect dois-je le faire ! »

Ne faites pas d'exception, de différence. Il ne faut pas, parce que vous avez le bonheur d'avoir le saint Sacrement exposé dans ce sanctuaire, que vous ayez moins l'esprit de foi, de prière, d'amour, lorsque notre Seigneur reste caché dans le tabernacle. Le tabernacle, c'est un voile que notre foi doit percer. Il est certain qu'il est plus consolant pour nous que notre Seigneur en sorte pour recevoir nos adorations, pour écouter nos prières d'une manière plus spéciale. Cependant, il fait au tabernacle ce qu'il fait étant exposé à nos regards : il adore, il prie, il continue son office de médiateur. Toutes nos chapelles réclament ce profond respect, cet esprit de religion, ce soin particulier de bien dire l'Office, de bien faire les cérémonies, enfin toujours une tenue religieuse et adorante. Que tout en vous l'indique.

C'est ce qu'on remarquait dans saint François de Sales lorsqu'il était à l'autel. L'esprit de religion en lui se voyait dans tout son extérieur, dans toute sa personne. Il était si grave, si profondément recueilli, si absorbé dans l'occupation de Dieu, qu'il n'était pas possible, en le voyant, de ne pas sentir la présence divine. C'est qu'il était et paraissait pénétré de ces sentiments qui doivent aussi nous animer, et qui sont si bien exposés dans le *Gloria in excelsis Deo* : *Nous te louons, Seigneur ;*

nous t'adorons ; nous te bénissons ; nous te rendons grâces. C'est là l'esprit avec lequel nous devons aller à la chapelle. Joignez-y l'amour ; mais l'amour ne va pas sans le respect : souvenez-vous que le respect rend l'amour plus facile, et que, lorsqu'il manque, l'amour s'éloigne bien vite.

Ce respect, cette tenue pleine de religion est la plus grande édification que vous puissiez donner aux enfants. C'est aussi un grand moyen de recueillement. Pour vous-mêmes, il vous aidera à bien profiter du temps que vous passez à la chapelle.



17 novembre 1882

LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous allons célébrer dans quelques jours la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. Je veux vous en dire un mot ; car c'est dans les dispositions de la Sainte Vierge, s'offrant à Dieu dans le temple, que doivent entrer les sœurs qui se présentent à notre Seigneur soit pour la première entrée, soit pour la prise d'habit.

Évidemment, les dispositions de la très Sainte Vierge étaient complètes, parfaites, admirables. Son détachement, son humilité, sa générosité, sa rupture avec tous les liens de la terre, étaient d'une haute perfection, quoiqu'elle soit si petite. C'est aussi ce que nous devons imiter dans la très Sainte Vierge, nous qui sommes depuis longtemps à son service. Nous devons renouveler tous les jours ce don de nous-mêmes, tâcher de rompre, de couper, de détruire tous les fils qui nous attachent encore soit au monde, soit surtout à nous-mêmes, tout ce qui tient à l'orgueil ou à chacun des défauts que nous voyons en nous.

Voilà ce qui doit se voir dans une sœur ancienne : c'est que beaucoup plus de liens sont coupés, qu'elle est davantage morte à elle-même. C'est là sa gloire et ce qu'elle devrait chercher avant tout : être davantage morte à elle-même que les sœurs plus jeunes qui ont eu moins de temps pour y travailler.

Ce qu'il faut aussi remarquer dans la très Sainte Vierge, c'est la générosité avec laquelle elle fit le don d'elle-même. Et quel était le principe de cette générosité ? Mes sœurs, c'était l'amour de Dieu. C'est aussi dans cet amour que nous devons trouver notre force.

Au milieu des difficultés et des tentations, il faut dire : « Jésus crucifié, je vous aime ! Je vous aime sur la croix, je vous aime dans vos souffrances. Je veux être avec vous sur la croix... Jésus humilié, je vous aime ! Je vous aime dans cet état d'abaissement, et je veux demeurer avec vous dans l'humiliation... » Et pour les autres choses : « Jésus silencieux, je vous aime ! ... Jésus pauvre, je vous aime ! ... Jésus abandonné de tous, rejeté, méprisé, je vous aime, je vous préfère à tout ! Je ne veux aucune des choses que les hommes pourraient me donner, telles que l'honneur, la considération. Ce que je veux, c'est votre saint amour, et vous-même dans cet amour. »

C'est là une force vis-à-vis des défaillances, des imperfections, vis-à-vis des mouvements de la nature, des attachements aux choses humaines. Nous ne sommes pas insensibles, et nous sommes attirées vers tout ce qui parle à notre cœur et à notre esprit. Mais il faut que l'amour de notre Seigneur nous donne une telle vie, qu'il domine tellement en nous, que ce soit par cet amour que nous répondions à tout ce qui nous trouble, ou nous attire spontanément. Alors nous serons très fortes. C'est là aussi que la très Sainte Vierge a puisé sa force.

Cet amour en elle était magnifique dans ses commencements et merveilleux dans sa croissance. Il est dit dans l'Écriture : *Sa fondation sur les montagnes saintes*³⁵¹, c'est-à-dire qu'elle a commencé où finissent les saints. On dit que l'amour du saint qui a le plus aimé Dieu à la fin de sa vie n'est pas comparable à celui de la très Sainte Vierge dès ses commencements. Et c'est cet amour qui l'a faite si sainte, qui l'a rendue la reine des saints, la reine des anges, la reine des vertus, la reine des martyrs, enfin la reine de tous ceux qui ont le plus aimé Jésus-Christ.

Il faut aussi se souvenir que la très Sainte Vierge est prête à nous aider, surtout dans l'œuvre de notre perfection. Ne disons donc pas : « Il m'est difficile d'avoir un grand amour. Mon cœur est si froid ! Je suis si troublée par les choses de la terre ! » Recourons à Marie pour obtenir cet amour. Saint Alphonse de Liguori avait la coutume d'invoquer la Sainte Vierge sous un titre qui n'est pas en usage en

351. *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Ps 86, 1.

France, mais qui l'est beaucoup en Italie, sous le titre de *Mère du bel amour*. Il voulait dire de l'amour parfait, de cet amour sans bornes, sans limites, qu'elle a eu pour Dieu et pour Jésus-Christ lorsqu'il lui fut donné.

Demandons souvent l'amour de Dieu. Il est bien naturel d'aimer Dieu. Tous les chrétiens doivent l'aimer. Mais il y a divers degrés, et nous devons demander un degré de plus en plus élevé dans cet amour. Dites souvent : « Mon Dieu, faites que je vous aime. Donnez-moi part à l'amour des saints, à l'amour de la très Sainte Vierge. »

Je crois que c'est le pape Pie VI qui demandait à tous les saints, sous forme de litanies, de lui communiquer leur amour. Il s'adressait à saint Pierre, à saint Paul, à sainte Madeleine ; il les passait tous en revue. C'était une belle et touchante pensée. Sans le faire sous forme de litanies, ne pourriez-vous pas souvent dans la journée faire ces aspirations ? « Mon Dieu, je voudrais vous aimer comme tel saint qui a eu pour vous tant d'amour ! Je voudrais avoir un cœur comme celui de sainte Thérèse, de sainte Claire, de sainte Madeleine ! » Demandez donc l'amour de notre Seigneur à tous ceux qui l'ont pratiqué et demandez-le surtout à la très Sainte Vierge.



24 novembre 1882

FÊTE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête d'un grand saint, qui est un grand modèle pour les religieux voués comme lui à une vie austère. Il est aussi un grand maître de la vie spirituelle. Vous savez qu'il avait surtout choisi d'imiter Jésus-Christ méprisé, humilié, crucifié. Dans son ardent amour, il désirait souffrir et être humilié, parce que la vie de notre Seigneur porte surtout ce caractère de souffrance et d'humiliation. Il avait été un religieux très fervent et avait toujours eu une extrême ardeur pour la perfection, la prière, la pauvreté et un grand zèle des âmes. Aussi, quand l'épreuve est venue, il s'en est réjoui, voyant en cela un moyen d'imiter plus particulièrement Jésus-Christ dans sa vie souffrante.

Il a souffert de la part des siens des choses très dures, ayant en même temps des maladies terribles, des ulcères. Jamais il ne s'est lassé de souffrir, jamais l'excès des souffrances, des humiliations n'ont pu remplir l'étendue de ses désirs. C'est bientôt dit, mais ce n'est pas sitôt fait. Être condamné par un grand Ordre auquel on appartient, être retenu dans une prison sans l'avoir mérité, séparé des autres, frappé, humilié, et se réjouir, parce qu'on se trouve dans une voie qui rappelle la prison, l'abandon, les insultes et les humiliations de notre Seigneur : c'est très beau et ce n'est pas aisé !

À cela, il faut joindre que, pour purifier encore plus son âme, il avait accepté toutes les désolations du dedans, s'il avait plu à Dieu de l'y faire passer. Mais je ne crois pas que pour lui la désolation du dedans

ait accompagné les souffrances du dehors. Le bon Dieu est très bon, et il a pitié de notre faiblesse. Quand il nous éprouve par les choses extérieures, il est rare qu'il ne nous donne pas un soutien intérieur ; mais quand on a tous les secours extérieurs, il envoie souvent les désolations du dedans. Ainsi, parmi les martyrs il y en a peu qui aient eu à la fois les désolations intérieures et les souffrances extérieures. Ils étaient livrés aux méchants, tourmentés, choses extrêmement dures, mais Dieu inondait leurs âmes de ses consolations. Il y en a cependant qui ont été jugés assez forts pour porter les deux épreuves à la fois.

Mais, pour revenir à saint Jean de la Croix, en acceptant avec tant de joie l'état d'humiliation dans lequel il était tenu, il a plus souffert, il a plus fait pour Jésus-Christ et s'est plus montré soldat généreux que s'il avait marché dans une voie où tout lui eût souri. Être dans la désolation n'est pas non plus une voie où tout sourit. Mais, comme le dit quelque part le bon saint François de Sales : *Il y a des gens qui voudraient faire oraison dans le naphte et les parfums. Ce n'est pas ainsi qu'on peut prouver à notre Seigneur qu'on l'aime.*

Saint Jean de la Croix aussi a beaucoup écrit sur la perfection. Il serait trop long d'analyser sa doctrine, mais il me semble qu'il s'était surtout attaché à cette pensée : nous avons reçu une âme faite à l'image de Dieu. Malgré les suites du péché originel, malgré les inclinations de la nature corrompue, nous devons rapporter à Dieu, à notre dernier jour, notre âme sans tache et sans souillure, tellement purifiée que Dieu puisse reconnaître en elle son image. Pour cela il conseillait d'effacer autant que possible de son âme tout ce qui entre par les sens, afin que, trouvant une page toute blanche, Dieu puisse y imprimer son image.

Tout en nous entre par les sens : un enfant ne peut parler et comprendre s'il n'a entendu parler et s'il n'a vu. Quand l'enfant est devenu un homme fait, s'il restait absolument dans cette pureté originelle qui lui est donnée au baptême, il n'accepterait, par ses sens, que ce qui est selon Dieu.

Dans tous les événements de ce monde, voir toujours Dieu, sa volonté ; dans la nature extérieure, remonter à Dieu, accepter tout de la main de Dieu, c'est voir toutes choses selon Dieu ; comme saint François d'Assise à qui on était obligé d'appliquer des pointes de feu

et qui disait : « Mon frère le feu, ne soyez pas trop dur pour moi. Mon frère le feu, créature de Dieu, je vous aime, je vous bénis, parce que vous êtes fait pour louer le Créateur. » C'est un des saints qui ont le plus vu en toutes créatures l'œuvre et le reflet de Dieu.

Pour l'âme pure et sainte, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle comprend, la ramène à Dieu. Elle le cherche et le trouve en tout, car Dieu est au fond de toutes choses. Il y est comme auteur, comme créateur et comme père. Elle trouve enfin notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, souveraine Sagesse du Père, objet de ses complaisances. Il a marché sur la terre comme l'un de nous. Il a voulu user des choses créées, comme nous le voyons dans le saint Évangile.

Saint Jean de la Croix conseille donc à l'âme de se fermer à tout ce qui vient des sens, afin de s'ouvrir par la foi à tout ce qui vient de Dieu, de se fermer surtout à ce qui est imparfait, sensible, enfin à tout ce qui est humain.

Cela ne veut pas dire qu'il faille se priver entièrement de voir les œuvres de Dieu, pour les admirer et l'en louer. Sainte Thérèse tombait en admiration devant une fleur, parce que c'était Dieu qui l'avait créée. Elle aimait aussi que, dans ses monastères, on eût une belle vue, parce que cela élève l'âme vers Dieu. Il y a donc des choses qu'on peut laisser entrer par les sens. Ce sont celles qui sont pures et saintes, qui portent à Dieu.

Mais il faut prendre garde à une autre chose : c'est que non seulement notre âme, par l'intermédiaire des sens, perçoit et entend, mais encore qu'elle réfléchit et se souvient. Il faudrait donc qu'il n'y ait jamais dans notre imagination et notre mémoire que des choses saintes et selon Dieu. Employer son imagination à se représenter les scènes de l'Évangile. Employer sa mémoire à se souvenir des miséricordes de Dieu, de ses bienfaits, des saints, du Roi des saints et de la Reine des saints, quel usage ce serait faire de soi-même que d'employer ainsi les facultés de son âme !

Pour cela, il faudrait retrancher tout ce que vous appelez raisonnement propre, préoccupations humaines, pensées inutiles. Elles ne sont pas très mauvaises, c'est vrai, mais ce sont des pensées qui ne portent pas à Dieu, qui troublent l'âme, qui l'embarrassent et l'empêchent de faire oraison. C'est en retranchant ces choses que l'âme

accomplit toutes les purifications nécessaires pour rétablir en elle l'image de Dieu.

Purifiez-vous donc ainsi et goûtez de plus en plus cette béatitude : *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu*³⁵². Est-ce à dire que c'est seulement dans l'éternité que l'âme pure verra Dieu ? Elle le verra alors dans toute la splendeur de sa gloire. C'est dès ce monde aussi qu'elle aura une vue de Dieu plus grande, une lumière plus intime, une tension à Dieu plus continue. Plus l'intention sera pure, droite, plus par l'amour on rétablira en soi l'image du Créateur, et plus on verra Dieu dans l'oraison, plus on arrivera à cet état où l'âme est embrasée d'amour.

Il serait difficile de faire comprendre à celles qui n'y ont pas passé qu'il y a d'autres purifications par lesquelles Dieu éprouve les âmes, pour les rendre complètement belles : ce sont les désolations intérieures, et c'est ici la pierre de touche. Toute âme qui a de la peine à faire oraison, qui se sent sèche, se dit tout de suite : « Qu'est-ce qui est arrivé, je ne trouve plus mon Jésus ? Qu'est-ce que je vais devenir ? »

Vous connaissez toutes l'histoire de cette religieuse de la Visitation qui, ne trouvant plus notre Seigneur dans l'oraison, alla dans sa cellule, prit des ciseaux, coupa l'Enfant Jésus à une image de la Sainte Vierge, et lui dit : « Eh bien, ma mère, quelle figure faites-vous sans votre enfant ? Voyez, vous ne pouvez pas vous en passer un instant, et moi, voilà longtemps que vous me laissez sans lui. »

Il faut savoir cependant que notre Seigneur ne rend pas toujours sa présence sensible. C'est ce que saint Jean de la Croix a admirablement enseigné dans ses ouvrages, en nous montrant comment il faut traverser avec fidélité les temps d'obscurité et de sécheresse.

Dieu aime les âmes qu'il éprouve et il ne l'a pas caché. *Mon fils*, dit-il dans l'Écriture, *quand tu entres au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation*³⁵³. Et encore : *Comme l'ouvrier éprouve l'or dans la fournaise, ainsi l'âme est éprouvée dans le creuset de l'humiliation et de la souffrance*³⁵⁴. Quand vient l'épreuve, il faut donc se consoler, se soutenir, se rendre

352. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Mt 5, 8.

353. Si 2, 1.

354. Si 2, 5.

fort, par la vue des désolations de notre Seigneur au jardin des Oliviers. Croyez-vous que la prière de notre Seigneur à Gethsémani était une prière bien consolée ? Le père Picard dit que, lorsqu'on visite le jardin des Oliviers, on a dans ce lieu l'impression d'une prière très douloureuse. Que si à Bethléem c'est la joie qui remplit l'âme, à Jérusalem c'est le sentiment de la douleur qui domine.

Il faut savoir prier douloureusement avec Jésus-Christ, ne pas se laisser aller à la tristesse qu'on ressent, ni s'abandonner aux divagations de l'imagination, aux impressions de la nature, mais que tout en nous soit réglé par Dieu, se soumette à sa volonté, de sorte qu'à la fin de la vie notre âme ne lui représente que son image.



3 décembre 1882

L'AVENT : DEMANDER PENDANT CE TEMPS
L'AVÈNEMENT DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST³⁵⁵

Mes chères filles,

Nous entrons dans le temps de l'Avent. Toute la liturgie romaine est pleine d'appels, de désirs du Messie et de désirs de sa venue. Ce temps est-il seulement la commémoration, le souvenir de cette longue attente de quatre mille ans, pendant laquelle les patriarches et les prophètes appelaient par d'ardents désirs celui qui devait venir donner au monde une loi parfaite, une loi toute d'amour ? C'est bien cela, mais ce n'est pas tout.

Quand l'Église met sur nos lèvres ces appels à Jésus-Christ, c'est non seulement pour nous rappeler les appels de l'ancien temps, mais surtout pour nous exciter à désirer l'avènement de Jésus-Christ en nous. Vous savez cette parole si chère à l'Assomption, cette demande du *Pater* que nous répétons chaque jour : *Que ton Règne arrive*³⁵⁶. C'est bien en ce temps que nous devons demander à Dieu que son règne arrive. Le règne de notre Seigneur n'est complet dans aucun des trois ordres que je voudrais vous indiquer.

Je dirai d'abord *son règne social*. Jamais peut-être le règne de Dieu n'a été plus méconnu que maintenant. Malgré tout ce n'est pas le moment de se décourager. Voyez les saints : malgré la difficulté des temps où ils vivaient, jamais ils ne se sont découragés. Jamais ils ne se sont lassés de demander que le règne de Dieu arrive, que son nom soit respecté, qu'il

355. Ce Chapitre a été relevé dans les *Textes Fondateurs*.

356. *Adveniat regnum tuum*.

soit adoré, que l'Évangile triomphe dans le monde. Chaque jour à l'Office nous redisons cette parole : *Adorons et prosternons-nous devant le Seigneur, parce qu'il est notre Dieu*³⁵⁷. Par cette invitation, ce n'est pas seulement nous que nous mettons aux pieds de notre Seigneur, c'est toute l'Église, ce sont toutes les créatures. Il ne faut jamais cesser de demander ce règne universel et social du Seigneur, quelque triste que soit la vie du dehors.

Lorsque l'Angleterre était tout entière courbée sous le joug du protestantisme, quand il restait à peine quelques églises, quelques catholiques dispersés, quelques prêtres obligés de se cacher pour célébrer le saint sacrifice, le culte de Dieu était certainement bien amoindri dans ce pays. Cependant, ces quelques chrétiens fervents ne cessaient de demander que la vraie foi revînt dans *l'île des Saints*. Et ils l'ont obtenu. Bien que la foi n'y règne pas entièrement, néanmoins comme elle s'est développée ! Combien n'y a-t-il pas maintenant d'églises, de monastères, de prêtres, de religieux ! Les conversions y sont nombreuses, et c'est l'effet de la prière.

Pendant les persécutions des premiers siècles, l'Église semblait noyée dans le sang ; cependant, chacun des martyrs demandait et espérait la conversion du monde païen et le triomphe de l'Église.

Il ne faut donc pas se lasser de demander le règne de Dieu, même dans un temps comme le nôtre, où l'insolence de la négation semble monter vers Dieu et lui dire : « Tu n'es pas, je ne te reconnais pas, je me mettrai à ta place. » On croit entendre de nouveau ces paroles que le Saint-Esprit mettait sur les lèvres de David : *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu*³⁵⁸. Ce n'est pas seulement dans leur cœur qu'ils le disent, ces hommes impies. C'est tout haut, c'est dans leurs lois, dans leurs institutions.

Ils passeront, ces hommes de négation et d'orgueil. Comme le dit notre Seigneur dans l'Évangile : *Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas*³⁵⁹. Il convient donc aux âmes fidèles de demander à Dieu que son règne s'établisse dans ce monde qui n'en veut plus.

357. Ps 94, 6-7.

358. Ps 13, 1.

359. Mt 24, 35.

Il convient d'appeler ce règne par d'ardents désirs et de dire à notre Seigneur : « Venez avec votre douceur qui convertit, avec votre puissance qui subjugue. Venez avec tous les charmes de votre sagesse et de votre beauté. Venez avec la splendeur de votre doctrine et de votre vérité. Venez, illuminez le monde. Venez et sauvez-nous. » Nous le répéterons souvent pendant ce temps : « Venez, Seigneur Jésus, et sauvez-nous. »

À un autre point de vue, nous devons demander la venue de notre Seigneur, nous qui sommes ses servantes et qui faisons profession ouverte de le reconnaître comme notre seul Maître. Voyez, mes sœurs : certainement, notre Seigneur règne en nous, et nous disons toutes et de tout notre cœur qu'il est notre Dieu, notre Seigneur, notre Roi.

Est-ce que son règne est entièrement établi en nous ? Qui ne sent qu'en soi-même il y a encore quelque chose à ajouter à ce règne de notre Seigneur ? Il faut donc le supplier de devenir de plus en nous le Maître, le Sauveur et l'Époux. Il faut que dans tout ce que nous faisons, dans notre enseignement, notre direction, notre influence, dans tout ce qui sort de nous, ce soit lui qui se manifeste, et que dans toutes nos puissances il n'y en ait pas une qui lui échappe. Il faut lui demander que de plus en plus nous réalisions cette parole de saint Jean-Baptiste : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*³⁶⁰. Que ce soit lui qui paraisse en nous. Que ce soit lui partout et toujours.

C'est là toute la vie religieuse : diminuer de manière à faire croître et augmenter dans l'âme la vie de Jésus-Christ. Quand nous avons affaire à une âme religieuse, si nous pouvons dire, en la voyant : on ne trouve guère d'elle en elle, on ne sent pas beaucoup la créature, on ne sent plus jamais la personnalité³⁶¹, mais ce que l'on sent, ce que l'on voit, c'est Jésus-Christ en elle, qui vit, qui règne, qui agit, qui travaille et qui sert – ici je parle pour toutes, et dans les emplois les plus humbles ce peut être Jésus-Christ qui sert ; – si nous voyons cela, dis-je, nous sommes édifiées. C'est donc là où nous devons tendre. Mais comme ce n'est pas toujours ce qu'on trouve, chacune doit demander avec ardeur

360. Jn 3, 30.

361. « Personnalité » : mot employé par mère Marie-Eugénie dans un sens péjoratif.

le règne complet de notre Seigneur en elle et le renouvellement de sa venue.

Il y a aussi un *règne social* de notre Seigneur Jésus-Christ que nous pouvons procurer et que nous devons demander. Nous avons des œuvres de zèle. Nous avons affaire aux enfants. Est-ce que vous croyez que la grande affaire pour nous, c'est qu'elles passent bien leurs examens, qu'elles sachent plus ou moins de géographie ou d'histoire ? Ce n'est pas cela. C'est former le règne de notre Seigneur en elles, obtenir en elles l'avènement de notre Seigneur, procurer par l'éducation cette grande merveille d'une famille chrétienne, d'une famille où l'esprit chrétien domine tellement que les enfants soient comme pénétrés, dès leur naissance, de ce qui doit faire d'eux de vrais chrétiens.

Si par l'enseignement nous arrivons à faire des filles chrétiennes d'abord, puis des femmes et des familles chrétiennes, n'aurons-nous pas contribué au règne social de Jésus-Christ ? Car enfin, ces enfants, ce sont comme des racines d'où sortiront des tiges de familles chrétiennes. De ces familles, il en peut sortir d'autres. Si ces générations sortent de notre enseignement, nous aurons vraiment travaillé à procurer le règne de Jésus-Christ dans la société.

C'est aussi à demander. Nous sommes bien peu de chose pour faire les œuvres de Dieu. C'est pourquoi il faut prier pour ces âmes, pour ces familles, pour ces pauvres enfants.

Quand nous demandons avec foi, avec espérance, pour l'Église, le règne de Jésus-Christ, c'est un bien auquel nous ne touchons pas directement. Nous y touchons en Jésus-Christ qui, lui, touche à toutes choses. Là, nous n'avons rien à faire.

Mais lorsque nous demandons pour notre propre sanctification, pour nos maisons, que le règne de notre Seigneur soit parfait, quand nous demandons pour ces enfants, qui ont été dans nos mains et en qui nous avons établi le règne de notre Seigneur, qu'elles portent dans leur famille cette pureté de la foi, ces principes énergiques du christianisme, nous demandons alors des choses auxquelles nous touchons ; nous pouvons y travailler avec une grande ardeur, dont la flamme rejaillira sur nous.

Mettons-nous pendant cet Avent dans une grande ferveur de désirs, de foi, de prière. Cette ardeur pénétrera notre action et la rendra d'autant plus puissante, que nous aurons désiré davantage procurer ce règne.

Il faut que l'on sente qu'entre nous et nos enfants, entre nos enfants et leurs familles il y a eu une créature dont Dieu s'est emparé, qu'il a faite sienne, dans laquelle il a établi son règne si entièrement que, par elle, il a pu se manifester à l'âme de ces jeunes filles, lesquelles doivent à leur tour le manifester dans leur famille.



10 décembre 1882

APPELS DE JÉSUS-CHRIST À L'ÂME
ET APPELS DE L'ÂME VERS JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Dimanche dernier, nous avons parlé du règne de Jésus-Christ, de cette ardeur à demander, à appeler le règne de notre Seigneur qui me semble propre au temps de l'Avent. Je veux y revenir aujourd'hui pour vous parler de ce qui rend ce temps de l'Avent un temps de dévotion plus spéciale pour toutes les âmes intérieures et pour toutes les âmes religieuses.

Remarquez dans l'Office comme l'âme appelle Jésus-Christ, comme l'Église l'appelle : *Viens, désiré des nations, Agneau dominateur de la terre. Que les Cieux fassent pleuvoir le Juste, et que la terre germe son Sauveur*³⁶². *Viens, ne tarde pas.* De tous les côtés le Seigneur est attendu. L'Église l'appelle de toutes ses puissances. D'autre part, le Sauveur appelle l'âme : « Je viens à toi dans Jérusalem, réjouis-toi. Je viendrai et, ce jour-là, Jérusalem sera pleine de grâce et de lumière. Je viendrai avec mes dons, je viendrai avec mes saints. »

Ce double appel, c'est toute la vie religieuse. Toujours Jésus-Christ appelle l'âme. C'est par là que commence la vie religieuse. On entend cet appel de Dieu. Cet appel que personne ne peut comprendre et qui se produit partout, dans les couvents, au milieu du monde, dans les familles peu chrétiennes, dans des âmes qui ne le méritent pas, des âmes légères, peu réfléchies, peu recueillies, peu fidèles, dans des âmes pécheresses même. Dieu appelle. Quand l'âme est appelée, ce qu'elle a à faire toute sa vie, c'est de l'appeler à son tour.

362. Is 45, 8 (Vulg.).

Vous avez toutes été appelées. Jésus-Christ continue, dans tout le cours de votre vie religieuse, ces appels qu'il fait entendre toujours et en tout temps. Combien de fois l'avez-vous entendu, cet appel ? Non seulement dans la prière, dans une retraite, mais quelquefois inopinément dans un corridor, dans le recueillement de votre cellule, au milieu de peines intérieures très vives, vous avez entendu cette parole : *Je t'appelle*. Quand notre Seigneur appelle, toujours ce qu'il demande est un progrès : il veut naître dans votre âme. Il désire y apporter l'humilité, la pauvreté, la patience, la pénitence, l'amour de la croix, du sacrifice, l'amour de la prière. Quand notre Seigneur appelle l'âme, c'est qu'il veut vivre davantage en elle, y avoir plus de place, qu'il n'y ait plus rien d'elle, mais que tout soit de Jésus-Christ. *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*³⁶³. Voilà ce que demande Jésus-Christ par ces appels toujours renouvelés.

Si vous n'entendez pas cette voix, prenez garde : c'est que vous n'êtes pas attentive. J'ai connu une personne qui disait une parole qu'elle avait, je crois, entendu dire à d'autres, mais cette parole est belle : « Quand on n'entend pas Jésus-Christ, c'est qu'on fait trop de bruit au-dedans de soi-même ; car Jésus-Christ parle très bas. » Donc, si vous n'entendez pas la voix de notre Seigneur, je ne dis pas tous les jours, mais si vous passez un long temps donné sans l'entendre, c'est que vous n'êtes pas attentive.

Quand Dieu appelle, il demande quelque chose. Il faut répondre à cet appel par la générosité. C'est là souvent ce qui empêche d'entendre la voix de notre Seigneur, c'est qu'il demande une chose qu'on ne veut pas lui sacrifier. C'est toujours le mot de l'Écriture : *Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline seront abaissés*³⁶⁴. Il veut un renoncement, un dépouillement complet ; aussi, tout ce que vous connaissez en vous d'imparfait, il vous appelle à le détruire.

Si vous sentez en vous une personnalité³⁶⁵ trop forte, Jésus-Christ vous engage à sortir de vous-même. Ce qui pour vous serait un lien quelconque, il vous appelle à le couper, afin de lui faire place. Il vient à vous. Il frappe comme à Bethléem, il frappe à votre porte. Souvent il n'y

363. Ga 2, 20.

364. Is 40, 4.

365. « Personnalité » : mot employé par mère Marie-Eugénie dans un sens péjoratif.

a plus de place pour lui dans l'hôtellerie, parce qu'il y a beaucoup d'autres choses, d'autres préoccupations, d'autres pensées qui occupent l'âme et l'âme n'entend pas cet appel si humble. Vous pensez bien que la Sainte Vierge et saint Joseph frappaient aux portes d'une manière qui n'était pas bruyante. Ils demandaient doucement, humblement, une place dans les hôtelleries. Certainement, tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie n'ont pas entendu leurs voix si douces. Ainsi fait notre Seigneur : lui qui fut si humble dans son enfance, si humble dans sa vie mortelle, se montre également humble dans les appels à notre âme qu'il a faite maîtresse d'accepter ou de refuser.

Vous connaissez cette image, à laquelle j'ai grande dévotion, qui représente notre Seigneur tout couvert de rosée, fatigué de la marche, frappant à la porte et attendant qu'on lui ouvre. C'est là notre histoire : notre Seigneur est mal reçu en général. La plupart du temps il ne reçoit que des injures, des insultes. Quand nous nous réveillons le matin, que d'injures il a reçues pendant la nuit dans cette grande ville de Paris ? Que de cœurs d'où il a été chassé. Que de péchés ont été commis ! Eh bien, notre Seigneur veut trouver dans votre cœur une demeure joyeuse, agréable, comme celle que lui préparait sainte Gertrude³⁶⁶, une demeure où il se plaise, où il se repose.

Mais pour cela, il faut être généreux et ne rien lui refuser, répondre à son appel par ces mots qui sont les derniers de l'Apocalypse : *Viens, Seigneur Jésus, viens*³⁶⁷. *L'épouse dit : Viens.*³⁶⁸ L'Église dit : « Viens, Seigneur, viens avec toutes tes grâces, avec tes dons magnifiques. » Et l'Époux dit : « Je viens avec ma lumière. » Cette lumière n'éclaire pas toujours les ténèbres sensibles de notre âme. Elle fortifie notre foi, elle rend notre espérance plus ferme, notre amour plus ardent, notre générosité plus vraie, notre vie enfin plus conforme à la vie de Jésus-Christ.

Je vous engage à méditer pendant l'Avent ce côté des mystères de la vie intérieure et à ouvrir votre cœur aux paroles que l'Église met sur nos lèvres. Qu'il n'y ait pas une antienne qui passe sans que vous disiez : « Il veut venir avec tous ses dons. Viens, Seigneur Jésus, viens avec tes

366. Cf. Oraison de la fête de sainte Gertrude.

367. Ap 22, 20.

368. Ap. 22, 17.

saints. » Car notre Seigneur ne vient pas seul. Il ne faut pas vous figurer, comme les protestants, que l'on rend plus de gloire à notre Seigneur en allant à lui sans ses saints.

J'ai souvent été frappée, dans les apparitions que notre Seigneur a faites aux divers saints, de ce qu'il s'est montré accompagné soit de saint Pierre, soit de saint Paul, soit de saint Laurent ou d'autres, selon la dévotion de celui à qui il apparaît. Notre Seigneur n'est complet, dans toute sa gloire, que lorsqu'il resplendit sur ses saints. Un religieux a écrit un livre de méditations sur la vie de Jésus-Christ dans ses saints. En effet, dans les saints la vie de Jésus-Christ est reproduite, dans l'un, sous une forme, dans l'autre, sous une autre.

Il veut donc venir à vous avec ses saints et trouver en vous une nouvelle sainte. Il veut pouvoir venir avec la Sainte Vierge pour établir en vous son humilité, sa douceur, sa modestie et tout ce qui caractérise la Sainte Vierge qui est notre vrai modèle. Nous trouvons en elle notre Seigneur, comme c'est dans ses bras que nous allons dans ce temps chercher l'Enfant Jésus.

Priez donc beaucoup, mes sœurs, appelez celui qui doit venir. En même temps, réjouissez-vous de ce qu'il vous appelle. Lorsque vous entendez sa voix, recueillez-vous et écoutez. Quand il vous demande quelque chose, soyez promptes, généreuses. Notre Seigneur frappe une première fois ; il demande un sacrifice, c'est la correction d'un défaut, c'est un attachement à son honneur, c'est une volonté, une imperfection, un peu de dissipation. Vous savez mieux que moi ce qu'il demande de chacune de vous. Si vous ne répondez pas généreusement, notre Seigneur frappe moins fort. On le rebute et peu à peu il se retire. Mais si au contraire, on ouvre toujours, on accepte toujours, si on dit toujours : « Oui, Seigneur, je veux ce que vous voulez, comme vous le voulez, quand vous voudrez » ; si, par la prière et la générosité du cœur, on correspond autant qu'on le peut aux appels du Sauveur : oh ! alors il y aura un échange entre vous et lui ; vous appellerez Jésus-Christ et Jésus-Christ vous appellera, et il vous appellera toujours à quelque chose de plus intime et de plus grand.



17 décembre 1882

IV^e DIMANCHE DE L'AVEUT

Mes chères filles,

Je vous dirai seulement un mot sur une des antiennes de l'Avent. Il est dit dans cette antienne que nous avons dans l'Office cette semaine : *Le Seigneur vient. Il ne tardera pas. Il illuminera les ténèbres obscures et se manifêstera aux nations.*

Notre Seigneur nous est souvent montré en effet comme une grande lumière qui doit nous éclairer, qui doit briller sur nous et nous illuminer. C'est un des effets de l'Avent et de la venue de notre Seigneur qu'il faut peut-être le plus développer en nous. C'est cette lumière qui nous éclaire, qui ouvre nos yeux pour nous faire voir toutes choses selon Dieu. Naturellement, nous verrions les choses d'une manière humaine. Dieu veut que nous les voyions d'une manière surnaturelle et divine. Cette manière divine de voir les choses, c'est celle de Jésus-Christ, c'est celle des saints.

Vous savez que saint Ignace veut que le serviteur de Dieu n'ait pas de choix, ni de préférence pour une chose ou pour une autre. Il prend d'abord les lieux, les personnes, les emplois, puis la maladie ou la santé, l'honneur ou le mépris, la désolation ou la consolation. Il veut que, se mettant au milieu de toutes ces choses, le serviteur de Dieu dise : « Je n'ai pas de choix, de préférence, je ne veux que la volonté de Dieu. » C'est ce qu'il appelle le second degré d'indifférence. Ce n'est pas encore la perfection : il y a un troisième degré. Le second degré, qu'il considère comme nécessaire, c'est la sainte indifférence qui n'a de préférence pour rien si ce n'est pour la volonté de Dieu.

Voilà ce qui ouvre les yeux, ce qui éclaire l'âme religieuse : quand, au lieu de voir les choses d'une manière charnelle, de voir les événements, les contradictions, les humiliations, les peines en elles-mêmes, avec l'horreur que la nature en éprouve, elle les voit dans la volonté de Dieu, elle les accepte et les aime, parce qu'elles viennent de lui, et les embrasse avec une volonté absolument soumise et unie à celle de Dieu. C'est une lumière, c'est avoir les yeux plus éclairés. Beaucoup de gens se croient très éclairés, qui ne le sont pas du tout. On est éclairé dans la mesure où l'on est plus humble, plus soumis, plus uni à Dieu, plus facile à accepter l'obéissance, plus content de ce que Dieu fait, plus charitable pour le prochain.

Ne pouvant m'étendre plus longuement, je vous dirai de demander à notre Seigneur d'être votre illuminateur dans cette fête de Noël. Voyez-le, lui qui est le Verbe, la lumière qui est venue éclairer le monde qui était dans les ténèbres. Voyez-le pauvre, petit, dépendant, très doux, très patient ; voyez-le persécuté, méprisé, contredit, délaissé, rejeté, lui qui est votre lumière, lui qui est la divine Sagesse. Si vous voulez qu'il vous apporte en naissant tous les biens qui sont en lui, il faut commencer par vous établir dans une grande indifférence pour les biens d'ici-bas.

Remarquez-le, si quelque âme, dans la vie religieuse, avait encore du goût pour ce qui n'est qu'apparent, pour ce qui brille, si elle aimait encore ce qui est vain, les satisfactions futiles, les jouissances du corps qui entravent l'âme, les jouissances de l'esprit qui ne sont pas selon Dieu, cette âme serait encore dans des ténèbres profondes ; elle aurait besoin de dire à Dieu : « Mon Dieu, faites que, de ce degré si bas où je suis encore, je m'élève au-dessus de tout ce qui m'est un lien ici-bas. Ouvrez mes yeux, illuminez mon âme pour que je voie toutes choses comme vous les voyez. Que je sois attachée uniquement à votre volonté, et que, de ce degré, je monte à celui que j'espère atteindre, qui est d'aimer et d'embrasser pour l'amour de vous tout ce qui coûte à la nature. »

Alors l'âme arrive à cette préférence qui fait suivre et choisir Jésus-Christ, et Jésus-Christ jusqu'à la croix. Le corps crucifié de Jésus-Christ devient sa richesse. Elle le serre entre ses bras. L'objet de sa tendresse, c'est ce corps meurtri par les coups de la flagellation, ce

visage couvert de crachats, ces mépris, ces humiliations : c'est là tout son trésor. L'âme s'élevant au-dessus des biens et des maux dit à Dieu : « Je n'ai pas de choix : que votre volonté choisisse. » Ou bien, allant jusqu'aux hauteurs où s'élevait sainte Catherine de Sienne, lorsque Jésus lui présentait une couronne de roses et une couronne d'épines, elle s'empressait de choisir la couronne d'épines, l'âme veut sentir les épines de cette couronne que Jésus a placée sur sa tête. C'est difficile, mes sœurs, mais c'est aussi le degré le plus élevé que je vous propose en dernier lieu, et il faut prendre bien garde de ne pas vouloir sauter du premier degré au troisième, comme on le voudrait quelquefois.

Saint François de Sales dit que la Sainte Vierge était comme une boule de cire, qui se laisse tourner et retourner dans tous les sens, et à laquelle on donne toutes les formes que l'on veut. C'était l'obéissance aux volontés divines qui la rendait si parfaitement attentive à les accomplir toutes. Commençons par là, mes sœurs. Établissons bien notre âme dans cette sainte indifférence, de manière que le choix de Dieu soit seul ce qui la détermine. Alors peu à peu, par l'amour de Jésus-Christ, nous arriverons plus haut.

C'est du reste par là que commence notre Seigneur. Il se montre d'abord à nous dans un état très humble ; il se donne à nous très petit, très pauvre et très aimable. Il ne se montre pas tout de suite à nous souffrant et crucifié, mais il commence par préférer la crèche et la paille aux richesses, les langes aux beaux habits. Plus tard, à Nazareth, il préfère le pain du pauvre, dont son père et sa mère se nourrissaient, aux festins des riches, et le travail laborieux du charpentier à une vie facile et agréable.

C'est par là, mes sœurs, qu'il faut que l'âme commence avec Jésus-Christ, pour pouvoir avec lui préférer plus tard les mépris, les humiliations, les souffrances, la couronne d'épines et la croix de Jésus-Christ, si Dieu juge l'âme assez forte pour l'élever jusque-là.



Nuit de Noël 1882

HUMILITÉ, DOUCEUR ET JOIE AVEC LESQUELLES
LA SAINTE VIERGE SOUFFRE LE REBUT DES CRÉATURES

Mes chères filles,

Je croyais vous parler ce matin. J'avais l'intention de vous entretenir du voyage de la Sainte Vierge et de la manière dont elle et notre Seigneur Jésus-Christ avec elle ont accepté d'être repoussés et d'être l'objet du rebut de tous.

Je ne regrette pas de le faire ce soir. Ce saint voyage est achevé. La Sainte Vierge a déjà reçu tous ces rebuts et, à l'heure qu'il est, elle se retire dans cette grotte où elle va nous donner le Sauveur du monde. Il nous est cependant bien utile de revenir sur ce voyage et de penser à l'humilité profonde, à la douceur parfaite, à la joie véritable avec lesquelles la Sainte Vierge a souffert les rebuts des créatures.

Nous allons renouveler nos vœux. Nous sommes religieuses, nous sommes dans la voie de la perfection. Cependant il nous est quelquefois difficile d'accepter les humiliations, les rebuts, les délaissements. Celles qui ont un amour vrai, et qui, dans ces occasions, conservent une paix parfaite, celles-là peuvent compter qu'elles sont dans la voie de la perfection. Y en a-t-il beaucoup ?

Si la Sainte Vierge conservait tant de paix, éprouvait tant de joie à se voir rejetée, c'est qu'elle entrait dans les desseins de Dieu. C'était dans une circonstance des plus pressantes, il faut le dire : car elle avait un extrême besoin de trouver un asile, un lieu pour s'abriter et où pourrait naître ensuite le Fils de Dieu. Elle avait un extrême besoin de nourriture, et elle voyait toutes les portes se fermer devant elle. Dans sa détresse, elle ne trouvait aucune créature qui daigne s'occuper d'elle.

Pas un regard d'affection, de compassion, de miséricorde, de bonté ! Au milieu de ce délaissement, elle demeurerait cependant paisible et joyeuse ; cela n'est pas peu de chose.

Si jamais, voyageuses sur la terre étrangère, nous nous trouvions sans asile, sans personne qui nous recueille et pourvoie aux besoins les plus urgents de notre existence, nous trouverions cela très dur à la nature, j'en suis convaincue.

Il n'y a pas que ces délaissements-là. Il y a aussi les délaissements intérieurs et même ceux que nous pouvons rencontrer au milieu des personnes avec qui nous vivons. Elles nous donnent toujours ce dont nous avons besoin, mais peut-être ne font pas grand cas de nous. On croit être l'objet d'une espèce de rebut : on n'a pas grande idée de notre savoir-faire, on nous laisse là. Il y en a qui trouvent cela dur. Ce devrait être plutôt pour nous un sujet de joie.

Notre Seigneur dès sa venue en ce monde a fait ce grand miracle que ce que la nature trouvait dur et pénible, qu'elle ne croyait pas pouvoir accepter, il en a fait l'objet de la joie des âmes qui l'aiment. La Sainte Vierge supporte les délaissements et les rebuts avec joie, parce qu'elle est parfaitement unie à notre Seigneur Jésus-Christ. Lisez dans la vie des saints en quels ravissements et quels transports, les délaissements, les mépris, l'abandon, les rebuts, ont jeté les âmes saintes.

Saint François d'Assise estimait que c'était la joie parfaite. Il disait à ses religieux : « Si lorsque vous arrivez à la porte, fatigués de la route, couverts de neige, que vous frappez et que le portier refuse de vous donner ce dont vous avez besoin, et vous dise : "Je ne vous connais pas" ; et si, frappant plus fort, il vous appelle vauriens et va même jusqu'à vous donner des coups de bâton, alors, mes frères, c'est la joie parfaite. » Comment se fait-il que des choses si contraires à la nature puissent devenir chères au cœur humain ? Comment se fait-il que des hommes surabondent de joie au milieu des plus douloureuses souffrances, comme nous voyons saint Jean de la Croix et sainte Véronique Giuliani ? C'est du reste l'esprit de tous les saints.

Pour beaucoup d'entre eux, vous le verrez si vous lisez attentivement leur vie, c'est au moment où tout leur manque, où ils n'éprouvent que mépris, rebuts, délaissements, où ils n'attendent plus rien de la terre, ni consolations, ni louanges, ni appui, ni secours ; c'est dans ce moment,

dis-je, où ils n'ont plus que Dieu, qu'ils entrent alors dans la joie parfaite. C'est là un miracle qu'a fait Jésus-Christ. Ce n'est pas naturel, en effet ; et néanmoins, nous le voyons, c'est à une vie pauvre, mortifiée, privée de toutes les choses que la nature aime, que notre Seigneur attache une joie que connaissent ceux-là seuls qui acceptent généreusement toutes les conduites de Dieu. Ils entrent d'autant plus dans cette joie parfaite qu'ils se dépouillent davantage.

Rentrons dans notre propre cœur. Sommes-nous dans la joie quand quelque chose nous humilie, nous dépouille, mortifie nos goûts ou nos inclinations ? Si nous n'avons pas cette joie, sommes-nous au moins dans la voie de la joie, quand il nous arrive quelque chose qui nous prive et nous fait souffrir, pour rester avec Jésus-Christ et le suivre de plus près ? C'est cependant là l'unique chemin de la perfection et de la joie.

N'oubliez pas, mes sœurs, que par vos vœux vous êtes obligées de tendre à la perfection. Ces vœux vous dépouillent de votre liberté naturelle, assujettissant entièrement la nature. Vous devez par conséquent vous livrer à une dépendance absolue ; joindre l'obéissance active à l'obéissance de volonté et de jugement, acceptant les conduites de vos supérieures, qui peuvent changer telles ou telles choses de votre vie. Il faut accepter aussi les conduites de la communauté : on ne nous trouvera pas très édifiante, on ne nous jugera pas propre à tel emploi, on nous laissera un peu dans un coin sans faire grand cas de nous, qu'importe ? Nous devons toujours nous appliquer à voir la volonté de Dieu dans cette conduite de la communauté.

Nous devons enfin nous livrer aux conduites de la Providence qui nous dépouille d'un côté ou d'un autre, qui tourne pour nous à douleur ce qui naturellement nous était consolation et joie, et qui nous fait trouver la joie seulement dans ce que nous cherchons surnaturellement. Cela demande de notre part une parfaite soumission.

Nous allons ce soir recevoir notre Seigneur, qui est venu apporter à la terre la paix et la joie. Ce Sauveur, avec le charme qui est en lui, qui sait rendre doux, joyeux, l'endroit le plus obscur, le plus incommode, le plus triste, apportera aussi la joie dans notre pauvre demeure. Il y mettra plus de lui là où il y aura moins de la créature. Il donnera une béatitude plus grande là où on se sera plus renoncé.

Saint Laurent Justinien, un fervent religieux, avait renoncé à tout. Après avoir été grand seigneur, il allait dans sa ville natale demander son pain à toutes les portes comme un vil mendiant, et recevait souvent bien des rebuts et des mépris avec le morceau de pain qu'on lui donnait. Cependant il disait : « Si le monde savait les joies que l'on ressent dans les cloîtres, il en escaladerait les murs pour y entrer plus vite. » En effet ce sont des trésors de joie et d'amour qu'éprouve l'âme qui se confie à notre Seigneur.

Quand le saint Enfant Jésus vient habiter un cœur et qu'il le trouve pauvre comme sa crèche, aimant les abaissements, tout abandonné, dépouillé de soi, alors il y répand une joie très douce, sa joie à lui qui est la béatitude même. Il n'y a pas, mes sœurs, plusieurs béatitudes ici-bas : Dieu seul est la béatitude de l'âme ; tout le reste n'est qu'apparence. Le monde croit la trouver dans les biens et les joies de cette terre. Il a beau la chercher ailleurs qu'en Dieu, il ne la trouvera pas. Mais l'âme qui ne cherche que Dieu trouve la béatitude partout, parce que Dieu seul est sa béatitude.

Renouvelez donc vos vœux avec un grand désir d'arriver à cette haute perfection qui consiste dans l'amour de ce qui brise la nature, de ce qui nous fait renoncer le plus entièrement à nous-mêmes, nous dépouille de nous-mêmes, tels que les obéissances qui ne sont pas de notre goût, les emplois qui nous abaissent, en un mot, toutes les choses où nous ne nous trouvons pas : sûres alors que nous trouverons notre Seigneur avec sa Mère et saint Joseph, pauvre, délaissé, humilié, obéissant, et qui sera la joie de notre âme.

Les anges ont chanté au moment de la naissance du Sauveur : *Paix sur la terre aux hommes qu'Il aime*³⁶⁹. Mais la paix n'appartient qu'à ceux qui sont pauvres, dépouillés de tout et d'eux-mêmes. Ne croyez pas que cette doctrine soit rude, elle est seulement vraie. Toutes les jouissances, toutes les satisfactions que l'on peut avoir dans les choses humaines, tout cela amène une diminution de la véritable paix. Tout ce que vous conservez encore de vous, de vos inclinations, de vos volontés est un obstacle à cette joie qui ne peut être donnée qu'à l'âme qui s'abandonne sans réserve. Ce qui nous empêche souvent d'être vis-

369. Lc 2, 14.

à-vis de Jésus-Christ dans une confiance entière et d'avoir sa joie, c'est justement ce que nous réservons de nous-mêmes.

Donnez donc, mes sœurs, tout ce que vous sentez encore que notre Seigneur vous demande. C'est un bon moment pour nous renouveler que celui où nous méditons les mystères de la sainte Enfance. Aimez ce divin Enfant dans sa petitesse, son humilité, sa pauvreté. Près de sa crèche, faites taire tous les bruits du dehors, distractions, occupations. Ôtez de votre esprit peu à peu tout ce qui empêche Jésus-Christ de vous communiquer sa paix et sa joie. Entrez dans un profond recueillement.

Voyez l'Enfant-Jésus : il ne parle pas, il se tait. Il est là silencieux dans sa crèche, il attend que vous veniez le contempler, que vous ouvriez votre cœur pour le suivre dans cette nouvelle voie ou il semble recommencer, pour ainsi dire, sa vie. Pour le contempler ainsi, croyez qu'il ne faut pas beaucoup de paroles, mais beaucoup d'amour et de générosité. Pas beaucoup d'imagination, mais beaucoup de fidélité, de foi et de pureté. Si vous entrez dans ces dispositions, cette fête de Noël vous apportera toute grâce et toute joie.

Enfin, dans cette nuit, vous allez renouveler vos vœux. Toutes nos sœurs vont aussi les renouveler. Tournons-nous ensemble vers la Congrégation, et demandons à notre Seigneur qu'il s'établisse en Maître dans tous les cœurs, qu'il y règne et y resserre les liens plus intimes de la charité.

Mes sœurs, ce n'est pas une vaine cérémonie que nous faisons ce soir : il faut que nous sortions ensuite plus unies dans le service de Dieu, plus ardentes pour sa gloire, plus ferventes, plus zélées pour travailler à notre perfection, enfin plus religieuses dans toute notre vie. Il faut beaucoup demander cette grâce les unes pour les autres.



31 décembre 1882

LE « GLORIA IN EXCELSIS » DES ANGES

Mes chères filles,

Je ne vous dirai qu'un mot aujourd'hui, et ce sera pour vous rappeler que, lorsque les anges ont chanté auprès du berceau de notre Seigneur, ils disaient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime*³⁷⁰.

Le premier mot de la vie de notre Seigneur, c'est la gloire de son Père ; la première chose dite aux hommes, c'est de procurer la gloire de Dieu. Elle est procurée par les anéantissements de notre Seigneur.

Si on s'inquiétait toujours de chercher ce qui glorifie Dieu, si on était uniquement occupé de sa gloire, on serait moins occupé de soi-même. Mais, parce que cette gloire n'est pas ce que nous cherchons toujours en premier lieu, on retombe sur soi, on y revient sans cesse en disant : « Mais moi ? Qu'est-ce que je fais ? Où en suis-je ? Ceci me plaît, ceci me déplaît. »

Voyez-vous, les anges, eux, ont dit simplement : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime*. La paix vient de Dieu glorifié, obéi. Dieu régner sur toutes nos pensées, sur tous nos désirs, sur tous les mouvements de nos cœurs : c'est de là que vient la paix que les anges annoncent aux hommes.

On passe les fêtes avec dévotion, quand on les passe tout occupées de Dieu, de sa gloire, de son amour, de ce qu'il reçoit de son Fils humilié,

370. Lc 2, 14.

de ce qu'il reçoit des saints unis à son Fils humilié, de ce qu'il reçoit de cet adorateur suprême qui est là dans la crèche, par-dessus tout occupé de la gloire de son Père. C'est là tout ce que je voulais vous dire.



INDEX DES NOMS CITÉS

1880-1882

Acarie (madame) ou bienheureuse Marie de l'Incarnation (1565-1618)
Jeanne-Barbe Avrillot, née à Paris, épouse de Pierre Acarie (un des chefs de la Ligue pendant les guerres de Religion). Promeut l'introduction en France du Carmel réformé. À la mort de son mari, elle entre au Carmel d'Amiens. Elle mourra dans celui de Pontoise. Épouse heureuse, mère comblée avec six enfants, dont trois filles qui se feront carmélites. Mystique qui devait exercer une grande influence, en relation avec François de Sales, Vincent de Paul et Bérulle. Elle termina sa vie dans les souffrances et l'humiliation comme sœur converse du Carmel qu'elle avait fondé. Béatifiée en 1791.

13/01/1882

Agnès (sainte) (+ vers 304)

Jeune martyre romaine du IV^e siècle. Ayant refusé le mariage et résisté à toutes les tentatives accomplies pour lui faire perdre sa virginité, elle supporta vaillamment toutes les tortures jusqu'à la mort. Elle fut très tôt l'objet d'un culte populaire à Rome, puis dans la chrétienté. Chaque année, le jour de sa fête, deux agneaux enrubannés de rouge et de blanc sont bénis dans la basilique romaine qui lui est dédiée, via Nomentana, lieu de sa sépulture. Une autre basilique au cœur de Rome, place Navone, garde mémoire de son martyre. Fête le 21 janvier.

18/01/1880 ; 29/08/1880 ; 30/09/1881 ; 13/01/1882

Aignan (saint) (? -453)

Évêque d'Orléans, qu'il sauva de l'invasion des Huns. Il serait né près de Vienne, aurait d'abord mené la vie érémitique avant de venir se mettre sous la conduite de saint Euverte à qui il succéda comme évêque. Patron de la Congrégation des *Sœurs Gardiennes-Adoratrices de l'Eucharistie*. Fête le 17 novembre.

17/07/1880

Alphonse-Marie de Liguori (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et

fonda les *Rédemptoristes* (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1^{er} août.

08/04/1881 ; 10/07/1881 ; 10/03/1882 ; 03/11/1882 ; 17/11/1882

Alzon, Emmanuel d' (père) (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte-Saint-André, en octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des *Augustins de l'Assomption*, et en 1865, au Vigan, celle des *Oblates de l'Assomption*. Avec mère Marie Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres. Le père d'Alzon est mort à Nîmes le 21 novembre 1880.

05/12/1880 ; 30/12/1881 ; 03/03/1882

Ambroise (saint) (330-340)

Évêque de Milan, baptisa saint Augustin, contraignit l'empereur Théodose à une expiation publique après le massacre de Thessalonique (390). Père et Docteur de l'Église. Auteur des hymnes « ambrosiennes ». Fête le 7 décembre.

07/03/1880 ; 17/10/1880 ; 28/10/1881 ; 10/03/1882 ; 24/03/1882

Anne-Catherine Emmerich (1774-1824)

Née dans une famille de paysans allemands, très pieuse depuis son enfance, mais d'une santé délicate. En 1802 elle entra dans un monastère augustin, fermé en 1812 par le gouvernement allemand. Employée comme femme de service chez une dame veuve, elle tomba malade en 1813. Elle a reçu des grâces mystiques extraordinaires. Béatifiée en 2004. Fête le 9 février.

08/04/1882

Anselme (saint) (1033-1109)

Né à Aoste en Piémont, d'une famille noble et riche. Entra à l'abbaye du Bec dont il devint abbé. Acclamé évêque de Cantorbéry, prit part au Concile de Bari en 1098. Composa un livre sur la *Conception de la sainte Vierge et le péché originel*. Canonisé en 1690 et docteur de l'Église en 1720. Fête le 21 avril.

30/09/1881

Antoine (saint) (251-356)

Anachorète égyptien, fondateur de l'érémisme chrétien. Fête le 17 janvier.

18/01/1880 ; 23/09/1881

Attila (? -453)

Roi des Huns, dans la Pannonie (aujourd'hui Hongrie), surnommé « le fléau de Dieu » à cause de sa cruauté. Il envahit l'empire d'Orient, puis la Gaule. En 452 il mène ses troupes en l'Italie. À l'entrée de Rome, le pape saint Léon le Grand le persuade d'épargner la ville. Il se retire et meurt peu après.

11/07/1880

Augustin d'Hippone (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages, les *Confessions* et *La Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie Eugénie. Le nom de *Religieuses Augustines de l'Assomption* témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

18/01/1880 ; 29/02/1880 ; 07/03/1880 ; 06/06/1880 ; 31/10/1880 ;
02/01/1881 ; 11/03/1881 ; 22/04/1881 ; 20/05/1881 ; 03/06/1881 ;
03/07/1881 ; 10/07/1881 ; 22/07/1881 ; 29/07/1881 ; 29/08/1881 ;
27/11/1881 ; 23/12/1881 ; 03/02/1882 ; 24/03/1882 ; 21/07/1882 ;
27/08/1882 ; 01/09/1882 ; 08/09/1882 ; 08/10/1882 ; 03/11/1882

Benoît de Canfeld (1562-1610)

Frère mineur capucin d'Angleterre. Prêtre en 1593. En relation avec Bérulle. Maître des novices et maître autorisé dans son Ordre, sa *Règle de perfection* a servi de manuel à deux ou trois générations de mystiques.

21/04/ 1882

Benoît de Nursie (saint) (480-547)

Fondateur de l'*Ordre bénédictin*. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéré comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

18/01 1880 ; 22/02/ 1880 ; 07/03/ 1880 ; 11/03/ 1881 ; 15/07/ 1881 ;
16/09/ 1881 ; 30/09/ 1881 ; 27/11/ 1881

Benoît-Joseph Labre (saint) (1748-1783)

Né à Boulogne-sur-Mer, aîné de 15 enfants, instruit par son oncle prêtre. Il faisait bon accueil aux malheureux et pratiquait de grandes austérités. À 16 ans, il demanda à entrer à la Trappe, mais on le jugea trop jeune et trop frêle. Après un essai chez les Chartreux, où il éprouva de grandes angoisses, il demanda dans plusieurs Trappes son admission qui fut toujours refusée. Il décida alors de se rendre en pèlerin à Rome, en vivant d'aumônes. Il visita les sanctuaires d'Italie, Suisse, Allemagne, France et Espagne, vêtu de haillons, parfois mis en prison pour des méfaits qu'il n'avait pas commis, mais opérant des miracles et des conversions. Il donnait aux autres les aumônes qu'il recevait. Mort à Rome, entouré d'une renommée de sainteté. Canonisé par Léon XIII en 1881. Fête le 16 avril.

16/12/ 1881

Bernard de Clairvaux (saint) (1091-1153)

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'*Ordre des Templiers*, dont il rédigea les Statuts. En 1146, à la demande du Pape Eugène III, il prêcha la 2^e Croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

10/10/ 1880 ; 31/10/ 1880 ; 08/04/ 1881 ; 21/07/ 1882

Bérulle, Pierre de (cardinal) (1575-1629)

Prêtre en 1599, introduisit le Carmel en France en 1604 et fonda en 1611 l'*Oratoire*, « Compagnie toute dédiée au Fils de Dieu ». Fondateur de « l'École Française de Spiritualité » qui marqua les origines de la Congrégation. Son œuvre maîtresse : *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, en 1623. Cardinal en 1627. Mort durant sa messe en 1629. Les sœurs de l'Assomption ont d'abord célébré l'*Office des Grandeurs de Jésus*, composé par Bérulle. En 1846, mère Marie-Eugénie copie cet office et l'envoie au père d'Alzon pour le Tiers-Ordre de Nîmes.

19/08/1881

Bossuet, Jacques-Bénigne (évêque) (1627-1704)

Né à Dijon, venu à Paris pour ses études, il se met sous la conduite de saint Vincent de Paul. Écrivain (lettres de direction, méditations sur l'Évangile), évêque de Meaux en 1681, célèbre par ses prédications dès 1659. Précepteur du Dauphin, il écrit pour lui le *Discours sur l'Histoire universelle* auquel mère Marie-Eugénie se réfère souvent.

14/03/ 1880 ; 04/03/ 1881 ; 01/04/ 1881 ; 03/06/ 1881 ; 13/01/ 1882 ;
03/03/1882

Boulangier O.P.

En 1881, prieur de la communauté rue du Faubourg Saint-Honoré, à Paris.

16/09/1881

Bourdaloue, Louis (père) (1632-1704)

Né à Bourges. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1648. Il commence à prêcher en Province, puis à Paris (1869) où il obtient un vif succès. Il prêche à la Cour 4 Carêmes et 7 Avents. Mort à Paris.

22/04/ 1881

Catherine d'Alexandrie (sainte)

De temps immémorial, sainte Catherine était en vénération au monastère du Mont-Sinaï, quand, au XV^e siècle, les moines découvrirent son corps. La légende a fait d'elle une jeune chrétienne d'Alexandrie, repoussant les avances de l'empereur Maximin Daïa et convainquant d'erreur un groupe de savants réunis pour l'amener à renier le Christ. Son corps aurait été transporté sur le Mont-Sinaï par les anges. Les philosophes honorent sainte Catherine comme leur patronne. Fête le 25 novembre.

22/07/1881 ; 13/01/1882 ; 24/03/1882

Catherine de Gênes (sainte) (1447-1510)

Mystique italienne, fille du vice-roi de Naples. Elle soigna les pestiférés à l'hôpital de Gênes. Auteur du *Dialogue* et du *Traité du Purgatoire*. Fête le 15 septembre.

08/09/1880

Catherine de Sienne (sainte) (1347-1380)

Catherine Benincasa, mystique italienne du Tiers-Ordre de saint Dominique. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le Pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme (1378), elle prit parti pour Urbain VI. Docteur de l'Église en 1970. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

08/09/1880 ; 20/02/1881 ; 27/06/1881 ; 24/03/1882 ; 08/04/1882 ;
17/12/1882

Cécile, (sainte) (II^e- III^e siècles)

Une des plus célèbres vierges martyres de Rome, elle fut enterrée dans les catacombes de saint Calixte. Son nom figure dans la première prière eucharistique. Vers la même époque, les saints Valérien et Tiburce furent mis à mort et enterrés dans les catacombes de Prétextat. Cécile est vénérée comme patronne des musiciens. Fête le 22 novembre.

18/01/1880 ; 29/08/1880 ; 08/09/1880 ; 30/09/1881 ; 13/01/1882 ;
24/03/1882

Catherine Emmerich voir Anne-Catherine

Chamard, François O.S.B. (Dom) (1828-1908)

Né à Cholet, prêtre en 1853, entre à Solesmes en 1854, envoyé à Ligugé en 1865. Il s'intéresse surtout à l'étude des origines chrétiennes et à l'histoire apologetique de l'Église. Réfugié en Belgique par suite des expulsions, il meurt à Chevetogne.

27/11/1881 ; 20/01/1882

Charrier ou **Carrier**, Pierre (monsieur)

Des Missions Étrangères, missionnaire en Chine. Ayant échappé au supplice, il fut ramené à Paris par un vaisseau français, avec un seul désir : retourner en Chine. Il y parvint en se cachant et put continuer sa mission encore quelques années. Rappelé par ses supérieurs, il mourut à Paris, directeur de la Maison des Missions étrangères.

23/05/1880

Claire d'Assise (sainte) (1193-1253)

Claire Offreduccio. D'une famille riche d'Ombrie, vint se mettre à 18 ans à la suite de François d'Assise. L'amour de la pauvreté lui amena vite des compagnes, les *Pauvres Dames*, pour lesquelles François rédigea une « formule de vie ». Après la mort de saint François, Claire dut défendre son idéal avec obstination pour obtenir du Pape le « privilège de la pauvreté ». Fête le 11 août.

18/07/1880 ; 17/11/1882

Claire de Montefalco (sainte) (morte en 1308)

Elle entra chez les Ermites pénitentes du Tiers-Ordre de Saint-François. Éluë abbesse en 1290. En 1308, on rédigea un acte sur la vérité des merveilles qui furent trouvées après sa mort. Au XIX^e siècle, la corruption n'avait pas touché ses mains et son visage. Canonisée en 1881. Fête le 17 août.

23/12/1881 ; 08/04/1882

Claver Pierre (saint) (vers 1580-1654)

Né en Catalogne, élève des jésuites de Barcelone. Profès en 1604. Envoyé chez les Indiens d'Amérique. Ordonné prêtre à Carthagène, il fit le vœu de travailler à la conversion des noirs, qu'il soignait avant de les évangéliser. Béatifié en 1851, canonisé avec saint Alphonse Rodriguez par Léon XIII en 1888. Fête le 8 septembre.

01/08/1880

Deplace, Charles (père) (1808-1871)

Prêtre, ayant quitté la Compagnie de Jésus pour raison de santé. Auteur de *Manrèse*, il est envoyé providentiellement à la communauté de Chaillot, sans prédicateur pour la retraite de 1847. Cette retraite fut importante pour mère Marie-Eugénie et marquante pour les sœurs. Au moment de l'affaire Véron (1866-1867), il aide et conseille mère Marie-Eugénie. Supérieur ecclésiastique de 1868 à 1870, curé de Notre-Dame de Paris en 1868.

04/01/1880

Dominique de Guzmán (saint) (1170-1221)

Né à Calaruega, non loin de Burgos. Chanoine d'Osma. Il se sentit appelé à évangéliser les tribus nomades de Russie, mais le pape Innocent III l'envoya dans la région de Toulouse, que ravageait l'hérésie cathare (1206). Dominique comprit qu'on ne ramènerait les hommes au Christ qu'en leur prêchant l'Évangile et en vivant au milieu d'eux. Prédication et pauvreté furent dès lors l'âme de son action apostolique. Honorius III approuva son Ordre en 1216. Dominique pérégrina en France, Espagne et Italie, et mourut à Bologne. Fête le 8 août.

30/09/1881

Dosithée (saint) (+ vers 530)

Moine à Gaza. Élevé dans la mollesse, il fit un voyage en Palestine. A Gethsémani, il eut une vision qui le persuada de pratiquer le jeûne, l'abstinence et la prière. Entré dans un monastère, il eut en charge l'infirmerie où il manifesta son zèle, sa patience et son humilité dans une grande abnégation. Il mourut au bout de cinq ans d'une douloureuse maladie, s'appliquant seulement à voir son Dieu présent en lui-même. Fête le 23 février.

08/09/1880 ; 25/03/1881

Édouard (saint) (mort en 1066)

Élevé à la cour de Normandie, il succéda à son oncle sur le trône d'Angleterre. Faible dans son gouvernement, il était d'une piété quasi monastique. Charitable et compatissant, sa bonté lui valut la popularité, sinon l'autorité. Canonisé en 1161. Ses reliques reposent à Westminster. Fête le 13 octobre.

01/04/1881

Élisabeth (1533-1603)

Élisabeth I, reine d'Angleterre et d'Irlande (1558-1603). Elle fut la véritable instauratrice de l'Église anglicane.

03/02/1882

Faber, Frédéric-William (père) (1814-1863)

Né d'une famille calviniste réfugiée en Angleterre. Converti à l'exemple de Newman en 1845, entra à l'*Oratoire*, y devint supérieur. Prédicateur éloquent, auteur de livres spirituels et directeur de conscience.

27/05/1881 ; 03/11/1882

Félix de Valois (saint) (1127-1212)

Hugues de Valois. Enfant, il reçut la bénédiction de saint Bernard de Clairvaux et du pape Innocent II. Moine à Clairvaux, puis ermite, il fut ami et directeur spirituel de saint Jean de Matha, avec qui il fonda l'*Ordre de la Sainte Trinité pour la Rédemption des Captifs*. Fête le 20 novembre.

21/07/1882

Fourrier, Pierre O.S.A. (saint) (1565-1640)

Né à Mirecourt (Lorraine), il entra dans une abbaye décadente de Chanoines Réguliers. Prêtre en 1589. Curé de Mattaincourt. Fondateur en 1628, avec Alix Le Clerc, des *Filles de la Bienheureuse Vierge Marie* ou *Congrégation de Notre-Dame (Chanoinesses de Saint-Augustin)*. Réformateur des *Chanoines Réguliers de Saint-Augustin* dont il devint le supérieur général. Béatifié en 1730, canonisé le 27 mai 1898. Fête le 9 décembre.

25/03/1881

François d'Assise (saint) (1181-1226)

Religieux italien, fondateur de l'*Ordre des Frères Mineurs* ou *Franciscains* (1209). Du jour où, à Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte-Marie des Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères, François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

04/01/1880 ; 27/05/1881 ; 12/08/1881 ; 30/09/1881 ; 08/04/1882 ;
24/11/1882 ; 24/12/1882

François de Sales (saint) (1567-1622)

Prêtre, il se consacra à la conversion des Calvinistes du Chablais . Évêque de Genève (1602). Il fonda l'*Ordre de la Visitation* avec sainte Jeanne de Chantal. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

18/01/1880 ; 14/03/1880 ; 08/09/1880 ; 24/10/1880 ; 31/10/1880 ;
05/12/1880 ; 19/12/1880 ; 13/02/1881 ; 18/03/1881 ; 25/03/1881 ;
06/05/1881 ; 20/05/1881 ; 27/05/1881 ; 03/07/1881 ; 10/07/1881 ;
12/08/1881 ; 19/08/1881 ; 29/08/1881 ; 16/09/1881 ; 04/12/1881 ;
08/01/1882 ; 13/01/1882 ; 22/09/1882 ; 10/11/1882 ; 24/11/1882 ;
17/12/1882

Françoise-Élisabeth de Jésus-Marie (sœur) (1840-1874)

Élisabeth de Bastard, née le 14 avril 1840 à Bordeaux, entrée le 19 décembre 1863, prise d'habit le 30 août 1864, premiers vœux le 15 octobre 1865, vœux perpétuels le 15 octobre 1867, décédée le 17 mars 1874 à Auteuil. Assistante à Reims au moment de la fondation (1868), puis dans la communauté de Nîmes (1870) et dans celle d'Auteuil (1871).

01/04/1881

Geneviève (sainte) (420- vers 500)

Née à Nanterre, au pied du Mont Valérien, de parents chrétiens qui la firent baptiser. Elle avait 7 ans quand elle vit passer 2 saints évêques : Germain d'Auxerre et Loup de Troyes. Saint Germain la consacra au Seigneur. De nombreux miracles eurent lieu grâce à son intercession. En 451, une invasion des Barbares d'Attila sema la peur dans Paris. Elle invita les femmes au jeûne

et à la prière. Attila se détourna vers la Loire. Les Francs firent le siège de la ville et Geneviève alla en bateau chercher du ravitaillement jusqu'en Champagne. Patronne de Paris. Fête le 3 janvier.

11/07/1880

Gertrude (sainte) (1255-1302)

L'abbaye d'Helfta, en Saxe, où Gertrude fut donnée au Seigneur par ses parents à l'âge de cinq ans et où elle vécut jusqu'à sa mort, était un milieu où l'on cultivait les lettres et les arts. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans lors de la vision qui détermina sa conversion. Alors commença pour la moniale une vie toute d'humilité, de patience dans la maladie, d'attention aux autres. Elle a laissé dans ses *Révélations* et ses *Exercices spirituels* un témoignage sur sa propre vie d'intimité avec Dieu, toute unifiée dans la contemplation de l'amour incarné. Fête le 16 novembre.

18/01/1880 ; 31/10/1880 ; 05/12/1880 ; 06/05/1881 ; 16/06/1882 ;
22/09/1882 ; 10/12/1882

Grégoire le Grand (saint) (540-604)

Moine, puis diacre du Pape Pélage II qui l'envoya à Constantinople. Il succéda à Pélage. Pasteur, il nourrit son peuple de pain aussi bien que de la Parole de Dieu. Il envoya des missionnaires en Angleterre. Son recueil de prières liturgiques est pratiquement resté jusqu'à nos jours le Missel romain. Docteur de l'Église. Fête le 3 septembre.

17/10/1880 ; 01/04/1881 ; 22/04/1881

Guéranger, Prosper, Louis, Pascal O.S.B. (dom) (1805-1875)

Né à Sablé (Sarthe), étudia à Angers et au Mans. Il inaugure la restauration de l'Ordre bénédictin en France, le 11 juillet 1833, dans le prieuré de Solesmes. Nommé abbé en 1837, « sans avoir été novice ! » Il salue en Lamennais le chef de l'ultramontanisme et un éventuel compagnon de travail ; mais les caractères et la pensée diffèrent sur trop de points pour que l'accord soit durable. Sous sa direction, l'abbaye de Solesmes devient un centre de renouveau liturgique, poursuivant deux buts : la restauration des rites et l'éducation spirituelle des fidèles.

27/11/1881

Henri VIII (1491-1547)

Henri Tudor, roi d'Angleterre de 1509 à 1547, et d'Irlande, à partir de 1541. Il provoqua le schisme avec Rome lorsque le Pape lui refusa l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon. Ayant répudié celle-ci (1533), il épousa Anne Boleyn et se proclama chef suprême de l'Église d'Angleterre en 1534.

03/02/1882

Hilaire (saint) (vers 320-vers 368)

Évêque de Poitiers, il fut au IV^e siècle un des grands champions de la foi catholique en la divinité du Christ. Ses prédications, son traité *De la Trinité*, ses interventions dans les Conciles, son audace à combattre l'empereur arien Constance, font de lui l'apôtre intrépide de la vraie doctrine. Docteur de l'Église. Fête le 14 janvier.

27/11/1881

Hyacinthe (père) (1827-1912)

Charles Loyson. Prêtre en 1851, entré chez les dominicains en 1858, puis chez les carmes en 1859. Sorti de l'Église en 1869. Sa sœur, sœur Marie-Colombe R.A., quittera l'Assomption en 1869 sous son influence. Son frère Ceslas, dominicain, eut des difficultés avec les autorités ecclésiastiques et retourna dans le clergé séculier.

27/02/1881 (note)

Ignace de Loyola (saint) (1491-1556)

Fondateur de la *Compagnie de Jésus*. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La *Compagnie de Jésus* fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

14/03/1880 ; 08/08/1880 ; 29/08/1880 ; 17/10/1880 ; 13/02/1881 ;
03/07/1881 ; 10/07/1881 ; 29/08/1881 ; 16/09/1881 ; 07/10/1881 ;
30/12/1881 ; 03/03/1882 ; 17/12/1882

Jean Berchmans (bienheureux) (1599-1621)

Belge, entré au noviciat des jésuites de Malines (1616) et envoyé à Rome pour ses études. Il avait une dévotion spéciale à l'Eucharistie et à Notre-Dame. Mort en Italie à 22 ans. Béatifié en 1865, canonisé en 1888. Fête le 13 août.

08/10/1882

Jean Chrysostome (saint) (349-407)

Prêtre d'Antioche ayant pratiqué la vie ascétique, devint célèbre par sa prédication (Chrysostome = bouche d'or). Patriarche de Constantinople (398). Docteur de l'Église. Fête le 13 septembre.

30/09/1881

Jean de Matha (saint) (1160-1223)

Noble de Provence, il obtint le doctorat en théologie et fut ordonné prêtre. Il vécut ensuite comme ermite. Encouragé par le Pape Innocent III, il fonda, avec saint Félix de Valois, l'*Ordre de la Sainte Trinité pour la Rédemption des Captifs*, dont il fut le premier supérieur général. Il réussit à libérer plusieurs centaines d'esclaves. Fête le 8 février.

21/07/1882

Jean de la Croix (saint) (1542-1591)

Carme et mystique espagnol, participa aux premières fondations des Carmes déchaussés et à la réforme du couvent de l'Incarnation d'Avila dont sainte Thérèse était prieure. Persécuté par ses frères, il enseigna à trouver Dieu dans les plus profondes souffrances. Il écrivit *La vive flamme d'amour*, *La Nuit obscure*, *La Montée du Carmel*. Docteur de l'Église. Fête le 14 décembre.

16/05/1880 ; 22/08/1880 ; 01/04/1881 ; 16/12/1881 ; 01/09/1882 ;
24/11/1882 ; 24/12/1882

Jeanne de Chantal (sainte) (1572-1641)

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal, veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de saint François de Sales et fonda avec lui la Visitation Sainte-Marie-d'Annecy en 1610. Fête le 21 août.

29/08/1881 ; 27/01/1882 ; 10/03/1882 ; 03/11/1882

Jérôme (saint) (vers 347-420)

Moine, Père et docteur de l'Église latine. Il est connu par ses études sur la Bible, qu'il a traduites de l'hébreu et du grec au latin. Sa traduction, appelée *la Vulgate*, deviendra la version officielle de l'Église catholique jusqu'au Concile Vatican II. Il est mort à Bethléem, où il a vécu les 30 dernières années de sa vie.

22/07/1881 ; 24/03/1882 ; 08/09/1882

La Fontaine, Jean de (1621-1695)

Poète français du XVII^e siècle, bien connu pour ses *Fables*.

14/03/1880 ; 13/02/1881 ; 11/03/1881 ; 19/08/1881

Lacordaire, Henri-Dominique (père) (1802-1861)

Prêtre en 1827, disciple de Lamennais et son collaborateur au journal *L'Avenir* en 1830. Le premier à quitter « La Chesnaie » au moment de la condamnation. Prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris en 1835 et 1836. Marie-Eugénie a suivi ses prédications en 1836 et le rencontra avant son départ pour Rome. En 1839, il recevait l'habit des dominicains, avant de rétablir en France l'*Ordre des Frères Prêcheurs* dispersé par la Révolution. Il mourut en 1861 à Sorèze, collègue qu'il avait fondé.

01/08/1880

Læta (ou *Lœta*)

Dame romaine correspondante de saint Jérôme.

08/09/1882

Laurent (saint) (+ 258)

Diacre et martyr. Une église lui est dédiée à Rome, près du cimetière de Campo Verano. Fête le 10 août.

30/09/1881 ; 10/12/1882

Laurent Justinien (saint) (1381-1455)

Né à Venise en 1381. Religieux ascétique, évêque de Castello (1433), patriarche de Venise (1455). Auteur des *Degrés de la Perfection*. Canonisé en 1690. Fête le 5 septembre.

24/12/1882

Léon (saint) (pape) (vers 395-461)

Appelé sur le siège de saint Pierre en 440, à un moment où les barbares rompaient les frontières de l'Empire et où l'Église était déchirée par l'hérésie. Sa rencontre avec Attila, « le fléau de Dieu », qu'il détermina à battre en retraite aux portes de Rome, est restée célèbre. C'est lui qui fit définir par le Concile de Chalcédoine, en 451, l'existence des deux natures, divine et humaine, en l'unique personne du Christ. Il mourut en 461. De nombreuses oraisons du missel ont été composées par lui, et ses sermons étaient lus au Bréviaire. Docteur de l'Église. Fête le 10 novembre.

11/07/1880

Louis de Gonzague (saint) (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labeur ni tout de suite. Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

08/09/1880 ; 10/03/1882 ; 08/10/1882

Louise de France (madame), voir **Thérèse de Saint-Augustin** (sœur)

08/09/1880

Loup (saint) (vers 427-478)

Né à Troyes, de noble famille, il épousa une sœur de saint Hilaire d'Arles. Après six ans de mariage, ils se séparèrent pour être tout à Dieu. Loup entra chez les moines de Lérins, mais revenu à Mâcon pour y vendre ses biens et les donner aux pauvres, il fut appelé à devenir évêque de Troyes. Il resta fidèle à son idéal monastique de pénitence et de prière. Il accompagna saint Germain en Angleterre pour combattre l'hérésie pélagienne. Lors de l'invasion par les Huns d'Attila, Loup sut faire preuve d'énergie et de sang-froid. Attila l'emmena en otage. Fête le 29 juillet.

11/07/1880

Madeleine-Marie de Jésus (sœur) (1860-1935)

Marie Durand de Saint-Georges, née le 7 mars 1860 à Montpellier, entrée le 25 juin 1881, prise d'habit le 15 décembre 1881, premiers vœux le 18 décembre 1882, vœux perpétuels le 21 décembre 1884, décédée le 13 juillet 1935, à Montpellier. À Auteuil jusqu'en 1895, puis à Lyon, Bordeaux, Boulouris, Montpellier, dont elle est supérieure en 1924.

09/01/1881

Marguerite-Marie Alacoque (sainte) (1647-1690)

Née dans le diocèse d'Autun. Entrée chez les Visitandines de Paray-le Monial à 23 ans. Dans un siècle de jansénisme, elle répandit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus à la suite d'apparitions du Christ. Canonisée en 1920. Fête le 16 octobre.

03/06/1881 ; 03/11/1882

Marie-Andréa de l'Enfant Jésus (sœur) (1856-1882)

Marguerite Canning, née le 27 juillet 1856 à Madrid, entrée le 7 décembre 1873, prise d'habit le 22 juillet 1874, premiers vœux le 7 octobre 1875, vœux perpétuels le 7 octobre 1877, décédée le 20 mai 1882, à Nice. Après ses vœux perpétuels elle a été envoyée à Reims jusqu'en 1880, puis à l'Externat de Paris (1880-1881) et à Nice, où elle est morte l'année suivante. Sa vie est écrite dans les *Souvenirs de Famille*.

16/06/1882

Marie-Angelina de l'Enfant Jésus (sœur) (1862-1927)

Frances Saunders, née le 14 juillet 1862 aux Indes, entrée le 18 juillet 1880, prise d'habit le 9 janvier 1881, premiers vœux le 5 juin 1882, vœux perpétuels le 28 octobre 1886, décédée le 7 mars 1927, à Gênes. Envoyée à la fondation de San Sebastian (1882), elle a été ensuite en plusieurs maisons de France et d'Angleterre, et dans les dernières années en Italie.

09/01/1881

Marie-Anselme du Saint-Sacrement (1854-1881)

Hélène Byrne, née le 31 mars 1854 à Durham, entrée le 15 décembre 1874, prise d'habit le 14 septembre 1875, premiers vœux le 21 janvier 1877, vœux perpétuels le 20 juin 1879, décédée le 8 mai 1881, à Auteuil.

06/05/1881 (note)

Marie-Bernadette de la Mère de Dieu (sœur) (1862- ?)

Katie Lawrence, née le 4 octobre 1862 à Londres, entrée le 1^{er} septembre 1880, prise d'habit le 9 janvier 1881, premiers vœux le 5 juin 1882, sortie en 1883.

09/01/1881

Marie-Borgia (sœur) (1853- ?)

Winefried Mary Code, née le 13 décembre 1853 à Liverpool, entrée le 18 août 1880, prise d'habit le 9 janvier 1881, sortie le 10 septembre 1881.

09/01/1881

Marie-Clémence (sœur) (1835-1878)

Colombe Roure, née le 23 novembre 1835 à Bérias (Ardèche), entrée le 6 décembre 1856, prise d'habit le 21 octobre 1857, vœux perpétuels le 11 novembre 1858, décédée le 28 septembre 1878, à Auteuil. Envoyée à Bordeaux pour la fondation en 1860, puis à Nice en 1869. Revenue malade à Auteuil en août 1878, elle y est décédée.

30/09/1881

Marie-Clémentine de la Sainte Enfance (sœur) (1850-1881)

Madeleine de Boisson, née le 1^{er} novembre 1850 à Alais (Gard), entrée le 5 août 1870, prise d'habit le 26 avril 1871, premiers vœux le 8 mai 1872, vœux perpétuels le 2 juillet 1874, décédée le 7 février 1881, à Nîmes. Successivement à Poitiers, à Montpellier pour la fondation (1874), à Lyon et à Nîmes où elle est morte. Sa vie a été écrite.

08/04/1881

Marie-Christiane de la Nativité (sœur) (1862-1937)

Florence Mac Carthy, née le 20 septembre 1862 à Londres, entrée le 14 août 1880, prise d'habit le 9 janvier 1881, premiers vœux le 5 juin 1882, vœux perpétuels le 18 mars 1887. Après avoir été en plusieurs maisons en France et en Angleterre, en octobre 1904 elle est donnée comme économe à la communauté de Rouen réfugiée à Alton (Angleterre). En septembre 1911 elle est envoyée à Mons, où elle est morte le 19 mars 1937.

09/01/1881

Marie-Madeleine de Pazzi (sainte) 1566-1607.

Catherine de Pazzi, carmélite italienne, mena une vie d'extases et d'épreuves. Fête le 29 mai.

08/09/1880

Marie-Thérèse de l'Incarnation (mère) (1811-1882)

Joséphine de Commarque, née le 1^{er} septembre 1811 à La Bourlie (Périgord), entrée à Meudon le 9 octobre 1839 (la quatrième des premières sœurs), prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 25 mai 1842, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 18 avril 1882, à Auteuil. Infirmière de la communauté dès les premiers temps. Prépare la fondation de Sedan en 1854, participe à la fondation de Bordeaux en 1860. Supérieure de Nice en 1868. Conseillère toute sa vie. A laissé un cahier de « Souvenirs ».

24/12/1880 ; 21/04/1882

Matignon, Ambroise S.J. (père) (1824-1913)

Rédacteur à la revue *Études*. Prédicateur.

16/09/1881

Paule (sainte) (347-404)

Dame romaine. Veuve à 32 ans, elle suivit saint Jérôme en Palestine (Bethléem) avec sa fille Eustochie. Sa fortune permit à saint Jérôme de construire trois monastères de femmes, qu'elle gouverna elle-même, et un monastère d'hommes, que dirigea saint Jérôme. Fête le 26 janvier.

24/03/1882

Perpétue (sainte) (III^e siècle)

Subit le martyre à Carthage en 203, en même temps que sa servante Félicité et trois autres chrétiens. Les *Actes* de leur martyre sont un document historique. Fête le 7 mars.

24/03/1882

Philippe de Néri (saint) (1515-1595)

Il eut une enfance joyeuse, fit ses études au couvent des dominicains de Florence, où les luttes entre les Florentins et les Médicis lui donnèrent l'amour de la liberté en général et l'horreur du pouvoir absolu. Envoyé chez un oncle pour se former au négoce, près du Mont-Cassin, il fréquenta l'abbaye et se décida à vivre en ermite à Rome. Il fréquenta la *Confrérie du divin amour* qui s'efforçait de rétablir la visite des hôpitaux, et qui devint *L'Oratoire du divin amour*. Il fut aussi un grand apôtre des jeunes. Philippe est le saint de la joie. Canonisé le 14 mai 1622, avec Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et François-Xavier. Fête le 26 mai.

02/01/1881 ; 22/04/1881

Picard, François A.A. (père) (1831-1903)

Né le 1^{er} octobre 1831 à Saint-Gervasy, près de Nîmes. Entré en 1850 dans la Congrégation nouvellement fondée des *Religieux de l'Assomption*. Profès en 1851. Prêtre en 1856. Confesseur de Marie-Eugénie à Paris à partir de 1857. Soutien et conseiller des *Religieuses de l'Assomption* durant de nombreuses années, avant que ne se manifestent des difficultés sur des questions d'autorité (Chapitre spécial de 1886). Successeur du père d'Alzon en 1880 comme supérieur général. En 1896, fondateur des *Orantes de l'Assomption* avec mère Isabelle-Marie de Gethsémani (de Clermont-Tonnerre, veuve d'Ursel). Mort à Rome le 16 avril 1903.

08/04/1882 ; 24/11/1882

Pie VI (pape) (1717-1799)

Giannangelo Braschi. Pape de 1775 à 1799. En mars 1791, Pie VI condamne la Constitution Civile du Clergé, votée par la Révolution française. L'Assemblée rompt alors avec Rome et annexe Avignon et le Comtat Venaissin, territoires pontificaux. En 1797, Pie VI doit négocier avec Napoléon le traité de Tolentino. Le général Berthier occupe Rome. Le Pape, âgé de 80 ans, est arrêté, conduit à Valence où il meurt peu après. Son corps, ramené ensuite à Rome, est inhumé dans la crypte de Saint-Pierre.

18/01/1880 ; 17/11/1882

Pie IX (pape) (1792-1878)

Giovanni Mastai Ferretti, né en 1792, a été évêque de Spolète puis d'Imola avant d'être élu pape en 1846, après la mort de Grégoire XVI. Chassé de Rome par la révolution de 1848, l'intervention de l'Autriche et de la France assurèrent la restauration de son pouvoir temporel. En 1854 il proclama le dogme de l'Immaculée Conception. En 1864, par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, il condamnait les erreurs de son temps. En 1869, il réunit le Concile du Vatican qui définit, en juillet 1870, le dogme de l'infaillibilité pontificale. En septembre 1870, la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel mit fin aux États Pontificaux, annexés au Royaume d'Italie. Pie IX se considéra comme prisonnier au Vatican, où il mourut le 7 février 1878. Il a été béatifié en 2000. C'est sous son pontificat que les Statuts et l'Institut des Religieuses de l'Assomption ont été approuvés (1855 et 1867).

27/05/1881 ; 20/10/1882

Rancé, Armand Jean le Bouthillier de (abbé) (1626-1700)

Réformateur de l'*Ordre Cistercien* à l'abbaye de la Trappe. C'est dans son livre *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* que Marie-Eugénie a trouvé la phrase insérée dans les Constitutions dès 1844, au chapitre de la chasteté : « Comme elles se donnent entièrement à Jésus-Christ, il n'y a plus d'action, ni de parole, ni d'instant de leur vie qui ne lui appartienne... »

04/12/1881

Rodriguez, Alphonse S.J. (1538-1616)

Né à Valladolid. Entré à 19 ans au Collège de Salamanque pour être admis dans la Compagnie de Jésus. Profès des premiers vœux en 1559, prêtre en 1562. Il fut un temps maître des novices à Salamanque et pour la Province d'Andalousie et il fit partie d'une commission chargée de réviser la traduction officielle des *Écrits Spirituels* de saint Ignace. Il publia en 1609 *Exercices sur la perfection et sur les vertus chrétiennes*, utilisant et adaptant les conférences données aux novices, et en 1610 *Pratiques sur la doctrine chrétienne*. En 1924, Pie XI recommandait son œuvre comme lecture spirituelle pour la formation des novices.

12/08/ 1881

Rodriguez, Alphonse ou Alonso S.J. (saint) (1532-1617)

Né à Ségovie, il exerça d'abord le négoce. Puis vinrent les grandes épreuves : il perdit sa femme et ses deux enfants et subit des revers de fortune. En 1572, il entra chez les jésuites comme frère coadjuteur, à Valence. Envoyé à Majorque, il y résida jusqu'à sa mort. Il a écrit des *Mémoires* sur ses états mystiques et des *Opuscules*. Canonisé en 1888. Fête le 30 octobre.

01/08/1880

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778)

Écrivain genevois de langue française, qui a vécu en France dès sa jeunesse. Parmi ses œuvres : *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, *Du contrat social*, *La nouvelle Héloïse*, *L'Émile*, *Les confessions*.

31/03/1882

Séguir, Louis-Gaston de (monseigneur) (1820-1881)

Né à Paris, fils de la comtesse de Séguir, née Rostopchine. Membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il se met à l'école de saint François de Sales. En 1842, il est attaché d'ambassade à Rome. Il entre à Saint-Sulpice en 1843 et y découvre la spiritualité de l'École Française. Ordonné prêtre en 1847 par M^{sr} Affre, il vit en communauté avec quelques prêtres dont le futur M^{sr} Gay. En 1852, il est nommé « auditeur de la Rote » au Vatican. Devient aveugle en 1854, il quitte Rome avec le titre de protonotaire apostolique et s'installe à Paris, rue du Bac, où il consacre son temps à la confession et à la direction. Il écrit pour défendre la Papauté. En 1864, M^{sr} de Séguir évoque devant Pie IX les tendances libérales de l'archevêque de Paris. M^{sr} Darboy en a connaissance et exige une « réparation éclatante » à laquelle M^{sr} de Séguir se soumet. Mort à Paris le 9 juin 1881. Sa cause de béatification a été introduite en 1911.

04/01/1880 ; 27/06/1881

Sébastien : Quarante Martyrs de Sébastien

Martyrisés sous l'empereur Licinius (IV^e siècle). Fête le 9 mars.

08/04/1881

Siméon (saint) (1^{er} siècle)

Siméon de Jérusalem succéda à Jacques le Mineur, son frère, comme évêque de Jérusalem. Il survécut à de nombreuses persécutions et fut finalement arrêté – certains disent à l'âge de 120 ans – durant la persécution de Trajan. Il fut alors crucifié. Fête le 18 février.

18/03/1881

Surin, Jean-Joseph (père) (1600-1665)

Né à Bordeaux, entré chez les jésuites en 1616, prêtre en 1626. Désigné comme exorciste à Loudun dans de graves circonstances, il connaît ensuite un temps de paralysie physique et de troubles psychologiques jusqu'en 1660. Durant sa vie, il déploie une intense activité apostolique et littéraire. Il a écrit des poésies : *Cantiques spirituels de l'amour divin*, et des traités : *Catéchisme spirituel pour l'instruction des âmes dévotes*, *Fondements*.

12/08/1881

Suzo ou Suso, Henri (bienheureux) (vers 1295-1366)

Heinrich Seuse. Dominicain allemand, théologien et mystique, disciple de Maître Eckart. Nommé prieur à Constance, puis à Ulm. Fête le 2 mars.

22/08/1880

Taïgi, Anna-Maria (bienheureuse) (1769-1837)

Née à Sienne (Italie), mère de 7 enfants, elle menait de front ses pénibles travaux ménagers et une vie intérieure d'union à Dieu. Canonisée en 1920. Fête le 9 juin.

23/12/1881

Tardif de Moidrey, René (prêtre) (1828-1879)

Né à Metz d'une famille de magistrats, il fut d'abord juge avant d'entrer au séminaire de Rome en 1856. Il publia *Le livre de Ruth* et *L'essai d'interprétation morale offert aux méditations des âmes pieuses*. Il était en relation avec Léon Bloy, avec qui il alla en pèlerinage à La Salette. En 1870 il exerça son ministère avec dévouement durant le siège de Metz par les Prussiens. Il mourut au pied de la montagne de La Salette le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs 1879.

29/07/1881

Térèse-Marie du Sacré-Cœur (mère) (1845-1888)

Madeleine de Foucault, née le 16 septembre 1845 à Coulans (Sarthe), entrée le 18 septembre 1868, prise d'habit le 9 avril 1869, premiers vœux le 26 avril 1870, vœux perpétuels le 8 avril 1872. Supérieure à Montpellier (1876-1878), puis à Bordeaux (1878-1888). Venue à Auteuil pour le Chapitre Général de 1888, elle y tombe gravement malade et meurt le 22 décembre 1888. Sa vie a été écrite.

09/06/1882 (note)

Théodore (saint) (IV^e siècle)

Soldat romain, il fut dénoncé comme chrétien. Le tribunal militaire considéra d'abord qu'il était un bon soldat qui avait commis une erreur. Mais devant la constance de Théodore à témoigner sa foi, il lui fut commandé d'apostasier. Devant son refus, il fut condamné à avoir la chair déchirée par des ongles de fer. Durant son supplice, il récitait le psaume 33 : *Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche*. Fête le 9 novembre.

07/03/1880

Thérèse de Saint-Augustin (sœur) (vénérable) (1737-1787)

Louise de France, née à Versailles le 15 juillet 1737, 8^e fille du roi Louis XV et de la reine Marie Leszczyńska. Élevée à l'abbaye de Fontevault,

rentrée à 14 ans à la cour où elle vécut une intense vie intérieure, jusqu'à la mort de sa mère. En avril 1770, avec le consentement du roi, elle entra au Carmel de Saint-Denis, réputé pour sa grande austérité. Elle prit l'habit le 10 septembre 1770 et fit profession le 12 septembre 1771, sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin. Maîtresse des novices, prieure plusieurs fois réélue, elle se consacra à la conversion de son père et à la restauration du Carmel. Elle mourut empoisonnée le 23 décembre 1787. Ses restes furent profanés par la Révolution en 1793. De nombreuses grâces ayant été obtenues par son intercession, elle fut déclarée vénérable en 1873.

08/09/1880

Thérèse (ou Tère) d'Avila (sainte) (1515-1582)

Teresa de Cepeda y Ahumada, née le 28 mars 1515, carmélite espagnole. Elle a mené la réforme des Carmels, œuvre pour laquelle elle a reçu l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité : *Livre de la Vie*, *Chemin de Perfection*, *Les Fondations*, *Le Château Intérieur*. Morte le 4 octobre 1582 à Alba de Tormes. Canonisée en 1622. Docteur de l'Église en 1970. Fête le 15 octobre.

18/01/1880 ; 06/06/1880 ; 04/07/1880 ; 08/08/1880 ; 22/08/1880 ;
19/12/1880 ; 20/02/1881 ; 04/03/1881 ; 11/03/1881 ; 25/03/1881 ;
01/04/1881 ; 03/07/1881 ; 22/07/1881 ; 29/07/1881 ; 07/10/1881 ;
16/12/1881 ; 30/12/1881 ; 31/03/1882 ; 27/10/1882 ; 17/11/1882 ;
24/11/1882

Thérèse-Emmanuel de la Mère de Dieu (mère) (1817-1888)

Catherine O'Neill, née le 3 mai à Limerick (Irlande), entrée le 5 août 1839 à Meudon, prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 2 mai 1888, à Cannes. Maîtresse des novices et Assistante pendant près de 40 ans. Fondatrice et supérieure de Richmond de 1850 à 1852. Supérieure de la Maison-Mère de 1868 à 1870 et de 1872 à 1882. Considérée comme cofondatrice des Religieuses de l'Assomption.

24/12/1880 ; 21/04/1882

Thomas d'Aquin (saint) (1227-1274)

Théologien et philosophe italien, surnommé le « Docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'Ordre des Dominicains en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de saint Albert le Grand. Sa *Somme théologique* est la tentative la plus complète du Moyen-Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

22/02/1880 ; 20/02/1881 ; 20/01/1882 ; 21/07/1882

Urbain II (saint) (pape) (1042-1099)

Odon ou Eudes de Lagery, né en 1042 à Chatillon-sur-Marne, pape de 1088 à 1099, promoteur de la première Croisade, au Concile de Clermont, en 1095. Fête le 29 juillet.

14/10/1881

Véronique Giuliani (sainte) (1660-1727)

Ursula Giuliani. Née dans une famille aisée, après avoir refusé les mariages proposés par ses parents, elle entra à 17 ans chez les *Pauvres Clarisses*. Elle fut Maîtresse des Novices pendant 30 ans, abbesse pendant 10 ans, et elle reçut des grâces mystiques. Fête le 9 juillet.

24/12/1882

Vincent de Paul (saint) (1581-1660)

Prêtre français, précepteur des enfants du Duc de Gondi. Fonda les *Filles de la Charité* avec Louise de Marillac, puis les *Lazaristes*. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

01/04/1881 ; 12/08/1881 ; 29/08/1881 ; 16/09/1881 ; 04/12/1881 ;
10/03/1882

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
ANNÉE 1880.....	II
<i>4 janvier 1880</i>	
Il faut s'élever au-dessus de toutes les choses de la terre par la vertu d'espérance.....	15
<i>18 janvier 1880</i>	
L'amour affectif et l'amour effectif.....	19
<i>25 janvier 1880</i>	
Méditer les paroles de l'Office.....	24
<i>15 février 1880</i>	
Chercher pendant le Carême comment nous devons sortir de tout ce qui est terrestre.....	26
<i>22 février 1880</i>	
Méditer quelle partie de l'Office : le <i>Te Deum</i>	30
<i>29 février 1880</i>	
Se former à l'union avec notre Seigneur et à sa divine ressemblance	32
<i>7 mars 1880</i>	
Méditer le <i>Gloria in excelsis</i> en quoi consiste la paix apportée par les anges – devoirs d'adoration de louange, d'action de grâces à rendre à Dieu.....	36
<i>14 mars 1880</i>	
L'obéissance	41
<i>28 mars 1880</i>	
Mystère de foi	47
<i>16 mai 1880</i>	
Vivre de la vie de foi pour laisser le Saint-Esprit agir dans l'âme	49
<i>23 mai 1880</i>	
Vivre sous le regard de Dieu	53
<i>6 juin 1880</i>	
Notre Seigneur dans le saint Sacrement, modèle d'abandon et de dénuement, demande notre consentement pour accomplir dans nos cœurs les miracles de sa Toute-Puissance.....	57

<i>27 juin 1880</i>	
Enseignements qui se trouvent dans cette parole de notre Seigneur :	
je suis la vigne et vous êtes les sarments	63
<i>4 juillet 1880</i>	
Le Précieux Sang, source des sacrements et de toutes les vertus.	
Les vies purgative, illuminative, unitive	69
<i>11 juillet 1880</i>	
L'amour et la prière pour l'Église	74
<i>18 juillet 1880</i>	
« Je vous ai établis afin que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. » L'esprit de foi qui fait porter ce fruit	76
<i>1^{er} août 1880</i>	
Comment nous devons bâtir sur la pierre qui est Jésus-Christ, qui est l'Église, par le sacrifice de nous-mêmes	81
<i>8 août 1880</i>	
Le tout de Dieu et le néant des créatures	85
<i>22 août 1880</i>	
La modestie religieuse, la garde des yeux et la garde des lèvres sont de puissants moyens pour avancer dans la vie intérieure.....	89
<i>29 août 1880</i>	
La garde du cœur	95
<i>5 septembre 1880</i>	
La garde du cœur (suite)	100
<i>10 octobre 1880</i>	
La très Sainte Vierge est notre modèle dans l'amour et l'imitation de notre Seigneur.....	109
<i>17 octobre 1880</i>	
Explication de l'Évangile des talents (I) l'usage de l'intelligence	114
<i>24 octobre 1880</i>	
Explication de l'Évangile des talents (II) l'usage de la volonté	119
<i>31 octobre 1880</i>	
Explication de l'Évangile des talents (III) l'usage que nous devons faire de notre cœur	123

<i>5 décembre 1880</i>	
Se préparer à l'avènement de notre Seigneur par la pureté du cœur	129
<i>19 décembre 1880</i>	
Se préparer à la fête de Noël	133
<i>24 décembre 1880</i>	
Notre Seigneur nous appelle à être les épouses de sa sainte Enfance.....	139
ANNÉE 1881.....	145
<i>2 janvier 1881</i>	
Examiner au commencement de l'année où l'on en est par rapport au dépouillement de soi-même.....	149
<i>9 janvier 1881</i>	
Se renouveler dans les résolutions de la prise d'habit.....	153
<i>13 février 1881</i>	
La pénitence qui convient à une religieuse de l'Assomption	155
<i>20 février 1881</i>	
La méditation de la passion et d'abord de l'agonie de notre Seigneur au jardin des Oliviers	159
<i>27 février 1881</i>	
La trahison de Judas.....	164
<i>4 mars 1881</i>	
Méditer sur le délaissement de notre Seigneur	166
<i>11 mars 1881</i>	
Méditer sur notre Seigneur Jésus-Christ traîné devant les tribunaux	171
<i>18 mars 1881</i>	
La méditation des souffrances physiques de notre Seigneur doit exciter en nous un amour plein de compassion	178
<i>25 mars 1881</i>	
Répondre par une grande générosité au don que notre Seigneur nous fait de lui-même dans l'Incarnation et dans la Passion	183
<i>1^{er} avril 1881</i>	
La générosité et la patience qu'il faut apprendre aux pieds de Jésus crucifié	190

<i>8 avril 1881</i>	
Sept paroles de Jésus sur la Croix	196
<i>22 avril 1881</i>	
Les vertus qui sont le principe de la résurrection de la chair	203
<i>6 mai 1881</i>	
Le caractère d'Agneau que Jésus-Christ nous présente dans tous les états de sa vie et qu'il conserve encore au ciel.....	207
<i>20 mai 1881</i>	
L'esprit de prière consiste à regarder Dieu et à penser que Dieu nous regarde	212
<i>27 mai 1881</i>	
La pensée du ciel.....	216
<i>3 juin 1881</i>	
La dévotion au Sacré-Cœur manifestée par l'esprit de sacrifice	221
<i>27 juin 1881</i>	
Notre Seigneur, par sa présence au milieu de nous, est notre ami, notre conseil et notre force.....	226
<i>3 juillet 1881</i>	
Le fruit de la dévotion au Précieux Sang doit être la pureté du cœur et la haine du péché	231
<i>10 juillet 1881</i>	
La régularité	236
<i>15 juillet 1881</i>	
La vie intérieure est le principe de la vertu d'humilité.....	241
<i>22 juillet 1881</i>	
Imiter l'amour plein de foi, d'humilité et de reconnaissance de sainte Madeleine	245
<i>29 juillet 1881</i>	
Vertus de sainte Marthe et leçons à tirer de sa vie	251
<i>12 août 1881</i>	
L'esprit apostolique – la condition la plus nécessaire pour l'acquérir est la démission de soi-même.....	259
<i>19 août 1881</i>	
Le mystère de l'Assomption	266

<i>29 août 1881</i>	
La prière	272
<i>16 septembre 1881</i>	
La vie commune	280
<i>23 septembre 1881</i>	
La dévotion au Saint-Esprit et les trois fruits qu'elle produit dans l'âme : la force, la prière et l'amour	284
<i>30 septembre 1881</i>	
Le travail et la souffrance sont les deux éléments de la vie de l'Église sur la terre.....	290
<i>7 octobre 1881</i>	
Les anges gardiens sont nos modèles dans nos rapports avec le prochain	295
<i>14 octobre 1881</i>	
La patience	298
<i>28 octobre 1881</i>	
Il faut mettre sa confiance en Dieu	300
<i>6 novembre 1881</i>	
Garder la discrétion dans les rapports les unes avec les autres	301
<i>27 novembre 1881</i>	
Les psaumes	303
<i>4 décembre 1881</i>	
Faire chacune de ses actions pour Dieu et dans l'esprit qui lui convient	306
<i>9 décembre 1881</i>	
L'Immaculée Conception	309
<i>16 décembre 1881</i>	
Leçons à tirer de cette parole de saint Benoît-Joseph Labre : il faut avoir un cœur tout de feu pour Dieu, tout de chair pour le prochain, tout de bronze pour soi-même	310
<i>23 décembre 1881</i>	
Visites que notre Seigneur fait à l'âme et dispositions qu'il faut y apporter	313

<i>30 décembre 1881</i>	
La contemplation des mystères de notre Seigneur d'après la méthode de saint Ignace	319
ANNÉE 1882.....	325
<i>8 janvier 1882</i>	
Se renouveler en offrant sa volonté à notre Seigneur	329
<i>13 janvier 1882</i>	
Fruits que les novices doivent retirer de la méditation des mystères de l'Enfant Jésus	331
<i>20 janvier 1882</i>	
Réciter les psaumes en union avec notre Seigneur Jésus-Christ	336
<i>27 janvier 1882</i>	
L'humilité, source de la charité dans les rapports	341
<i>3 février 1882</i>	
Explication du psaume 109	344
<i>17 février 1882</i>	
La modestie et les rapports mutuels.....	348
<i>24 février 1882</i>	
Privilège et honneur de la chasteté c'est un don de Dieu.....	350
<i>3 mars 1882</i>	
Conditions naturelles pour conserver et perfectionner en soi la chasteté.....	353
<i>10 mars 1882</i>	
Conditions naturelles nécessaires pour la chasteté : la modestie, la mortification	358
<i>24 mars 1882</i>	
La fermeté, la retraite et le silence : moyens de conserver la chasteté.....	363
<i>31 mars 1882</i>	
L'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, principe et fin du vœu de chasteté	368
<i>8 avril 1882</i>	
L'amour de Jésus crucifié doit nous porter à souffrir avec lui parce que nous sommes ses épouses.....	372

<i>21 avril 1882</i>	
L'abandon à la volonté de Dieu	379
<i>27 mai 1882</i>	
Ce qu'il faut faire pour attirer le Saint-Esprit.....	382
<i>2 juin 1882</i>	
Le discernement des esprits	384
<i>9 juin 1882</i>	
Intentions de prière.....	387
<i>16 juin 1882</i>	
Fête du Sacré-Cœur.....	388
<i>14 juillet 1882</i>	
Considérer souvent que nous sommes véritablement épouses de Jésus-Christ	393
<i>21 juillet 1882</i>	
Fête de sainte Madeleine	399
<i>27 août 1882</i>	
La charité fraternelle	406
<i>1^{er} septembre 1882</i>	
Correspondance fidèle aux lumières que Dieu nous donne	411
<i>8 septembre 1882</i>	
Demander à Dieu de séparer dans nos âmes la lumière des ténèbres.....	415
<i>22 septembre 1882</i>	
Répondre fidèlement à l'appel de Dieu.....	419
<i>8 octobre 1882</i>	
Fidélité dans l'accomplissement de la règle	423
<i>20 octobre 1882</i>	
Jésus-Christ adorateur de son Père et médiateur entre Dieu et les hommes	426
<i>27 octobre 1882</i>	
Le premier des droits de Dieu, le droit de l'amour.....	430
<i>3 novembre 1882</i>	
La bonté	433
<i>10 novembre 1882</i>	
Respect que l'on doit à Jésus-Christ dans le très saint Sacrement.....	439

<i>17 novembre 1882</i>	
La Présentation de la très Sainte Vierge.....	442
<i>24 novembre 1882</i>	
Fête de saint Jean de la Croix	445
<i>3 décembre 1882</i>	
L'Avent : demander pendant ce temps l'avènement du règne de Jésus-Christ	450
<i>10 décembre 1882</i>	
Appels de Jésus-Christ à l'âme et appels de l'âme vers Jésus-Christ	455
<i>17 décembre 1882</i>	
IV ^e dimanche de l'Avent	459
<i>Nuit de Noël 1882</i>	
Humilité, douceur et joie avec lesquelles la Sainte Vierge souffre le rebut des créatures.....	462
<i>31 décembre 1882</i>	
Le « <i>Gloria in excelsis</i> » des anges	467
INDEX DES NOMS CITÉS 1880-1882.....	469

Achévé d'imprimer
sur les presses de France-Quercy,
à Cahors, en juin 2006

